



HAL
open science

Ensembles théonymiques de l'Italie médio-républicaine : pour une étude linguistique des corpus épigraphiques et des sources littéraires

Hugo Blanchet

► **To cite this version:**

Hugo Blanchet. Ensembles théonymiques de l'Italie médio-républicaine : pour une étude linguistique des corpus épigraphiques et des sources littéraires. Linguistique. Université de Limoges, 2019. Français. NNT : 2019LIMO0071 . tel-03456310

HAL Id: tel-03456310

<https://theses.hal.science/tel-03456310v1>

Submitted on 30 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Limoges
ED 612 - Humanités
EHIC

École Pratique des Hautes Études
UMR 8546 - Archéologie et philologie
d'Orient et d'Occident (AOrOc)

Thèse pour obtenir le grade de
Docteur de l'Université de Limoges
Langues et littératures anciennes

Présentée et soutenue par
Hugo Blanchet

Le 29 novembre 2019

**Ensembles théonymiques de l'Italie médio-républicaine :
pour une étude linguistique
des corpus épigraphiques et des sources littéraires**

Thèse dirigée par Romain Garnier et Emmanuel Dupraz

JURY :

Président du jury

M. Dominique Briquel, Professeur émérite, UMR 8546 – AOrOc, Paris IV

Rapporteurs

M. Olivier de Cazanove, Professeur, UFR 03 Histoire de l'Art et Archéologie, Paris I

M. José Luis García Ramón, Professeur émérite,
Historisch-Vergleichende Sprachwissenschaft, Universität zu Köln

Examineurs

M. Emmanuel Dupraz, Professeur chargé de cours, Université libre de Bruxelles (ULB),
directeur d'études cumulant, École pratique des hautes études, UMR 8546 – AOrOc, Paris IV

M. Romain Garnier, Maître de Conférences habilité à diriger des recherches,
EA 1087 – EHIC, Université de Limoges

M. Jean-Pierre Levet, Professeur émérite, EA 1087 – EHIC, Université de Limoges



À Méfitis, *brateis datas*

Bellona ab bello nunc, quae Duellona a duello. Mars ab eo, quod maribus in bello praeest, aut quod Sabinis acceptus ibi est Mamers. Quirinus a Quiritibus. Virtus ut uiri uis a uirilitate. Honos ab honore siue onere (...), Castoris nomen graecum, Pollucis a Graecis ; in Latinis litteris ueteribus nomen quod est, inscribitur ut Πολυδεύκης, (...) Concordia a corde congruente. Feronia, Minerua, Nouensides a Sabinis. Paulo aliter ab eisdem dicimus haec : Palem, Vestam, Salutem, Fortunam, Fontem, Fidem. Et arae Sabinum linguam olent, quae Tati regis uoto sunt Romae dedicatae: nam, ut annales dicunt, uouit Opi, Florae, Vedio, Ioui Saturnoque, Soli, Lunae, Volcano et Summano, itemque Larundae, Termino, Quirino, Vortumno, Laribus, Dianae Lucinaeque. E quis nonnulla nomina in utraque lingua habent radices, ut arbores quae in confinio natae in utroque agro serpunt : potest enim Saturnus hic de alia causa esse dictus atque in Sabinis, et sic Diana, de quibus supra dictum est.

« Bellona est appelée ainsi d’après le mot *bellum* (guerre), comme auparavant Duellona de *duellum*, Mars du fait que, à la guerre, il préside aux *mares* (jeunes hommes), ou bien d’après son nom sabin Mamers ; Quirinus d’après les *quirites* (citoyens), Virtus, comme force de l’homme (*vir*), de *virilitas* (virilité) ; Honos vient de *honor* (honneur), ou bien de *onus* (charge) (...) ; le nom de Castor est grec, celui de Pollux, qui vient du grec, se trouve sous la forme Polluces dans les anciens ouvrages en latin : il est écrit Πολυδεύκης en grec (...) ; Concordia vient de l’accord du cœur (*cor*). Féronia, Minerve, les Novensides, sont d’origine sabine ; à cette liste s’ajoutent également Palès, Vesta, Salus, Fortuna, Fons, Fides. Et les autels qui ont été consacrés à Rome sous le règne de Tatius sentent également la langue des Sabins. En effet, selon les annales, il en dédia à Ops, à Flora, à Vedio, Jupiter et Saturne, au Soleil, à la Lune, à Vulcain et Summanus, ainsi qu’à Larunda, à Terminus, à Quirinus, à Vortumnus, aux Lares, à Diane Lucine : or quelques-uns de ces noms ont des racines dans les deux langues, comme deux arbres qui, nés sur la même frontière, se répandent dans le champ l’un de l’autre. »

Varron, *De Lingua Latina*, Livre 5, Chapitre 10

Remerciements

Je souhaite remercier ici celles et ceux qui m'ont permis d'entreprendre, de réaliser et d'achever ce travail.

Je tiens à remercier en premier lieu M. Jean-Pierre Levet, pour le tout premier cours de philologie auquel j'ai assisté durant mon parcours universitaire : il s'agissait de l'étymologie et du paradigme du nom de Zeus en grec. Cette première approche de la linguiste historique a vraisemblablement contribué à orienter par la suite mes travaux de recherche sur la théonymie, aiguillés ensuite par M. Romain Garnier, que je remercie pour son soutien depuis le début desdits travaux, en master, jusqu'à cette thèse dont il est le directeur. Nombre des explications étymologiques de ce travail sont issues de ses enseignements et des discussions tenues au fil des années. Je remercie également mon deuxième directeur, M. Emmanuel Dupraz, qui m'a accueilli avec bienveillance tant à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, qu'à l'Université Libre de Bruxelles où j'ai pu efficacement terminer cet ouvrage. Je dois particulièrement à M. Dupraz l'inflexion de mes recherches vers l'approche épigraphique et la considération de l'objet archéologique, support des inscriptions, dont l'étude se révèle indispensable à la compréhension des textes.

Cette ouverture vers l'archéologie m'amène à remercier également MM. Olivier de Cazanove et Stéphane Bourdin, qui m'ont permis de participer à deux chantiers de fouilles de l'École Française de Rome en Lucanie, où de nombreuses inscriptions de mon corpus ont été découvertes, notamment celles du sanctuaire de Méfitis à Rossano di Vaglio, que j'ai pu parcourir non sans émotion. C'est sur leur conseil également que j'ai candidaté à une bourse de l'École Française de Rome, dont l'obtention m'a permis de faire de grandes avancées dans mes travaux, particulièrement par la constitution d'un corpus photographique d'une grande partie des inscriptions sabelliennes étudiées dans cet ouvrage. Je remercie sur ce point les personnels des différents musées italiens qui m'ont facilité l'accès aux objets de mon corpus, ou, le cas échéant, transmis leurs propres photographies : ainsi le Polo Museale dell'Abruzzo, la Soprintendenza Archeologia, Belle Arti e Paesaggio del Molise, la Soprintendenza Archeologica, Belle Arti e Paesaggio della Basilicata, le Museo Regionale di Messina, l'Archivio fotografico du Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, le Museo Civico di Palazzo dei Consoli, à Gubbio, le Museo dell'Agro Falisco à Civita Castellana.

Je remercie également, pour les conseils qu'ils ont pu me donner durant la réalisation de ce travail, MM. Dominique Briquel et José Luis García Ramón, qui ont par ailleurs eu l'amabilité de participer à mon jury de thèse, ainsi que M. Paolo Poccetti.

Parmi les professeurs qui ont contribué à mon parcours dans le domaine des études classiques, dont cette thèse constitue un aboutissement, je tiens à remercier particulièrement Mme Catherine Raverdy, M. Jean-François Tardien, Mme Armelle Expert, Mme Bernadette Morin, ainsi que M. Georges-Jean Pinault, qui m'a accueilli à l'École Pratique des Hautes Études.

Enfin, ce travail n'aurait pas pu être mené à bout sans le soutien indéfectible de mes proches, en premier lieu Anouck Ferri, que je remercie pour sa patience et sa poésie, ainsi que mes parents, Sylvie Mellon et Philippe Blanchet, et ma grand-mère Roselyne Mellon, qui ont toujours soutenu mes études ; mon frère Théo Blanchet également, qui m'a initié à l'archéologie et encouragé jusqu'à la fin de mes travaux ; je remercie de même tous les proches et amis qui m'ont soutenu et encouragé durant ces années de thèse à Argenton, à Limoges, à Poitiers, à Paris, à Foix : Régine, Jean-Yves et Louis, Luce, Pierre-Élie, Dylan, Cécile, Marina, Odin, Nils, Maëla, Mehdi, Elisa, Guillaume, Clément, Quentin, Candice, Armelle, Axel, Jonathan, Jeanne ...

Droits d'auteurs

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

« **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** »

disponible en ligne : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>



Table des matières

Introduction	27
Chapitre I. Théonymie osque	34
I.1. Introduction	34
I.2. La Table d’Agnone.....	36
I.2.1. Remarques préliminaires	36
I.2.2. Contexte archéologique	39
I.2.3. Le texte : considérations épigraphiques.....	40
I.2.4. Organisation.....	42
I.2.5. Les divinités d’Agnone : interprétation	45
I.2.5.1. Prolégomènes	45
I.2.5.2. La face A, première partie.....	47
I.2.5.2.1. vezkeí	47
I.2.5.2.2. evklúí, kerrí et futreí • kerríiaí	50
I.2.5.2.2.1. evklúí	51
I.2.5.2.2.2. kerrí	51
I.2.5.2.2.2.1. Cérès italique	54
I.2.5.2.2.2.2. <i>Anaceta Ceria</i> « Prêtresse de Cérès »	61
I.2.5.2.2.3. futreí • kerríiaí	70
I.2.5.2.3. anter • stataí	73
I.2.5.2.3.1. La racine * <i>steh</i> ₂ - dans la théonymie italique	74
I.2.5.2.4. ammaí • kerríiaí, diumpaís • kerríiaís, et líganakdíkeí • entraí	78
I.2.5.2.4.1. ammaí • kerríiaí	78
I.2.5.2.4.2. diumpaís • kerríiaís	80
I.2.5.2.4.3. líganakdíkeí • entraí	81
I.2.5.2.5. anafríss • kerríiúís et maatúís • kerríiúís	85
I.2.5.2.5.1. anafríss • kerríiúís	86
I.2.5.2.5.2. maatúís • kerríiúís	87
I.2.5.2.6. diúveí • verehasiúí, diúveí • regatureí, et hereklúí • kerríiúí	89
I.2.5.2.6.1. diúveí , Jupiter italique	90
I.2.5.2.6.1.1. diúveí • verehasiúí	91
I.2.5.2.6.1.2. diúveí • regatureí	95
I.2.5.2.6.1.3. Autres épithètes osques de (d)íúv-	96
I.2.5.2.6.2. hereklúí • kerríiúí	100
I.2.5.2.6.2.1. Hercule pan-italique.....	101
I.2.5.2.7. patanaí • piístiaí et deívaí • genetaí	115
I.2.5.2.7.1. patanaí • piístiaí	115
I.2.5.2.7.2. deívaí • genetaí	118
I.2.5.2.8. Synthèse première partie	120
I.2.5.3. La face A, deuxième partie	121
I.2.5.3.1. pernaí	122
I.2.5.3.2. fluusaí	122
I.2.6. Comparanda.....	125

I.2.6.1. Les douze divinités agraires de Varron.....	125
I.2.6.1.1. Jupiter et Tellus	125
I.2.6.1.2. Sol et Luna.....	127
I.2.6.1.3. Cérès et Liber	131
I.2.6.1.4. Robigus et Flora	132
I.2.6.1.5. Minerve et Vénus	133
I.2.6.1.6. Lympha et Bonus Eventus.....	134
I.2.6.2. Les douze assistants de Cérès	135
I.2.6.3. Les divinités agraires chez les auteurs chrétiens.....	141
I.3. Le sanctuaire de Rossano di Vaglio	144
I.3.1. Introduction : contexte historique et archéologique	144
I.3.2. Les divinités du sanctuaire	147
I.3.2.1. Méfitis	147
I.3.2.1.1. Variations graphiques du théonyme	147
I.3.2.1.2. Phonétique	154
I.3.2.1.3. Comparaisons en alphabet national	154
I.3.2.1.4. Hypothèses étymologiques.....	157
I.3.2.1.4.1. « Celle qui fume ».....	158
I.3.2.1.4.2. *medh- ; *med ^h u-.....	162
I.3.2.1.4.3. Méfitis, *med ^h u- et les sources	163
I.3.2.1.4.3.1. <i>Meduna</i> et <i>Vercana</i>	163
I.3.2.1.4.4. <i>Comparanda</i> : les déesses-sources latines	164
I.3.2.1.5. Méfitis déesse « source ».....	169
I.3.2.1.6. <i>Wortbildung</i>	172
I.3.2.1.7. Développements	173
I.3.2.1.8. Les épithètes	176
I.3.2.1.8.1. Méfitis Utiana	176
I.3.2.1.8.2. Méfitis Aravina.....	182
I.3.2.1.8.3. Méfitis Kaporoinna.....	187
I.3.2.1.9. Représentations de la déesse	189
I.3.2.2. Διοϝ-/Jupiter.....	191
I.3.2.2.1. Διοϝηϝ et διοϝιας διομανα[ς].....	193
I.3.2.2.2. Les statues des ρεγο(μ).....	198
I.3.2.2.2.1. Le culte italique des Dioscures	202
I.3.2.2.2.1.1. Réflexions étymologiques.....	211
I.3.2.2.3. Ζωϝη et πιζηϝ	212
I.3.2.2.3.1. Un théonyme pid- ?.....	212
I.3.2.3. Les divinités affiliées	213
I.3.2.3.1. Epiclèses et hiérarchie	214
I.3.2.3.2. Μαρμερτ-.....	221
I.3.2.3.2.1. Mars italique	223
I.3.2.3.3. Νομψδ-	229
I.3.2.3.3.1. Une base anthroponymique	229
I.3.2.3.3.2. Association Num- / Mamert-.....	232

I.3.2.3.3.3. Réflexions étymologiques	236
I.3.2.3.3.4. Sur les épicleses de Νυμψδ-	237
I.3.2.3.4. Οἰνα-	237
I.3.2.4. Autres divinités du sanctuaire	239
I.3.2.4.1. Φενζ-	239
I.3.2.4.2. Νετεφζ πεηετεφζ	242
I.3.2.4.3. ηερεκλ-	248
I.3.3. Conclusion	251
I.4. Le sanctuaire de Pietrabbondante	253
I.4.1. Contexte historique et archéologique	254
I.4.2. Les divinités	256
I.4.2.1. seemun-	258
I.4.2.2. herentat-	259
I.4.2.2.1. Herentas Herukina	261
I.4.2.3. hanus-	265
I.4.2.4. vikturra-	267
I.4.2.5. kúnsíf et deívúz	269
I.5. Appendice : divinités osques isolées	274
I.5.1. φατοφ-	274
I.5.1. Autres divinités	277
I.5.1.1. <i>deias comaftas</i>	277
I.5.1.2. [tr]ínnianúi	278
Chapitre II. Théonymie ombrienne	280
II.1. Introduction	280
II.2. Les Tables Eugubines	280
II.2.1. Présentation générale	280
II.2.2. Les divinités des Tables Eugubines	285
II.2.2.1. Table Ia 1 à Ib 9 : le rituel du <i>piāculum</i>	285
II.2.2.1.1. iuu- krapuvi- , Jupiter ombrien	288
II.2.2.1.2. mart- krapuvi- , Mars ombrien	292
II.2.2.1.3. vufiun- krapuvi-	294
II.2.2.1.4. L'épithète krapuvi-	297
II.2.2.1.5. treb- iuvi-	299
II.2.2.1.5.1. La racine <i>*treb-</i> dans les langues italiques	300
II.2.2.1.6. fis- saçi-	303
II.2.2.1.7. tefr- iuvi-	309
II.2.2.1.8. Synthèse	312
II.2.2.1.9. mart- huři-	313
II.2.2.1.10. hunt- çefi-	315
II.2.2.2. Table Ib 10 à Ib 45 : le rituel de la <i>lustratio</i>	316
II.2.2.2.1. çerf- marti-	319
II.2.2.2.2. prestata- çerfia-	321
II.2.2.2.3. tu(r)sa- çerfia-	322
II.2.2.3. Table IIa 1 à IIa 14 : le rituel compensatoire	323

II.2.2.3.1. vestiç- saçi-, iupater et spetur-	324
II.2.2.3.2. tikamn- iuvi-	326
II.2.2.3.3. ahtu-	327
II.2.2.4. Iia 15 à Iia 44 : le rituel des huntia	328
II.2.2.5. Table IIb 1 à 29 : le rituel des semenies tekuries	329
II.2.2.6. Tables III et IV : le rituel de nouvel an.....	330
II.2.2.6.1. puemun- pupřik-	332
II.2.2.6.1.1. La racine <i>*k^helh₁-</i> dans la théonymie italique	335
II.2.2.6.2. vesun- et les divinités italiques de l'année	339
II.2.2.6.3. hul- et tursa-	343
II.3. Appendice : divinités ombriennes isolées	345
II.3.1. Cupra mater	345
II.3.2. supunn-	349
Chapitre III. Théonymie latine et contexte italique.....	351
III.1. Introduction	351
III.2. La série latine des <i>pōcola deōrum</i> : au croisement des mondes sabellique, étrusque et grec	351
III.2.1. Introduction.....	351
III.2.1.1. Origines	352
III.2.1.2. Sur le terme <i>pōcolom</i>	354
III.2.1.2.1. L'étrusque putlumza	356
III.2.1.3. Graphie et phonétique	362
III.2.1.3.1. Particularités des <i>pocola</i>	363
III.2.1.3.2. Le génitif en <i>-a</i> et la graphie des voyelles longues.....	365
III.2.1.4. Syntaxe et utilisation	369
III.2.2. Les divinités	373
III.2.2.1. Des sanctuaires romains de cultes anciens	373
III.2.2.1.1. Vesta	373
III.2.2.1.2. Volcanus	376
III.2.2.1.3. Mercurius.....	377
III.2.2.1.4. Saturnus	380
III.2.2.1.5. Iuno	382
III.2.2.1.6. Minerva.....	384
III.2.2.1.7. Fortuna.....	388
III.2.2.2. Nouveaux sanctuaires romains	390
III.2.2.2.1. Concordia.....	390
III.2.2.2.2. Salus.....	392
III.2.2.2.3. Bellona	392
III.2.2.2.4. Venus	397
III.2.2.2.5. Aesculapius.....	398
III.2.2.2.6. Laverna	400
III.2.2.3. Dieux d'autres provenances	403
III.2.2.3.1. Aequitas ou <i>Angītia</i> ?	403
III.2.2.3.2. Kerus.....	408

III.2.2.3.3. Voluptas	409
III.2.2.3.4. Coira	410
III.3. Comparaisons latines	411
III.3.1. Les divinités de Préneste	411
III.3.2. Les divinités de l’Ager Faliscus	413
III.3.3. Fērōñia et les dieux sabins de Rome	417
Chapitre IV. Appendice : autres peuples et échanges non italiques	420
IV.1. Divinités grecques empruntées	420
IV.1.1. Apollon	421
IV.1.2. Epithètes	427
IV.2. Théonymie italique et théonymie étrusque	430
IV.2.1. neθuns et Neptunus	433
IV.2.2. selvans et Silvanus	434
IV.3. Autres peuples d’Italie	440
Conclusion. Théonymie italique : synthèse	441
Références bibliographiques	445
Indices	476
Annexes	482

Table des illustrations

Figure 1 : Amphitrite, ou Taras, chevauchant un dauphin (Bronze).....	35
Figure 2 : TERVENTVM 34 (Table d'Agnone, faces A & B)	37
Figure 3 : Table d'Agnone A, 1-2 (détail)	38
Figure 4 : Table d'Agnone A, 5 (détail : interponction)	41
Figure 5 : Lamelle d'or de Thurii ; (détail : Εὐκλῆς).....	46
Figure 6 : Table d'Agnone A, 2 (détail)	47
Figure 7 : Table d'Agnone A 3-4 (détails).....	50
Figure 8 : EF 1 (détail)	52
Figure 9 : <i>CIL</i> I ² , 2908.....	53
Figure 10 : Statue en terre cuite, Cérès-Déméter portant un porcelet	54
Figure 11 : <i>AE</i> 1989, 289	57
Figure 12 : CORFINIVM 6.....	59
Figure 13 : TEANVM SIDICINVM 3	61
Figure 14 : SVLMO 4	62
Figure 15 : SVLMO 5	63
Figure 16 : SVLMO 6	64
Figure 17 : Stèle de Pettorano sul Gizio (Anacetha)	66
Figure 18 : <i>CIL</i> I ² , 3216 (stèle funéraire, détail)	67
Figure 19 : <i>SupIt</i> 4, S, 48 (stèle funéraire, détail)	68
Figure 20 : TEATE MARRVCINORVM 3	69
Figure 21 : Stèle funéraire messapienne (<i>tabara damatria</i>).....	70
Figure 22 : FAGIFVLAE 3	71
Figure 23 : Ta 7.64 (Tombe étrusque dite "d'Orcus")	72
Figure 24 : Statue de bronze du dieu Intarabus	74
Figure 25 : <i>CIL</i> VI, 766.....	76
Figure 26 : Table d'Agnone A 6-8 (détails).....	78
Figure 27 : Table d'Agnone A 9-10 (détails).....	85
Figure 28 : <i>CIL</i> VI, 1287.....	87
Figure 29 : Table d'Agnone A, 11-13 (détails).....	89
Figure 30 : Évolution du nom de Jupiter de l'i.-e. au latin	90

Figure 31 : <i>CIL</i> I ² , 360 et fouilles du temple de Junon Lucina à Norba.....	91
Figure 32 : VIBO 2.....	92
Figure 33 : CAPVA 20.....	97
Figure 34 : CVMAE 4.....	98
Figure 35 : <i>AE</i> 2015, 347	99
Figure 36 : TERVENTVM 38.....	102
Figure 37 : BOVIANVM 41	103
Figure 38 : VENAFRVM 1	105
Figure 39 : INCERVLAE 4 (= <i>CIL</i> I ² , 394)	108
Figure 40 : SVPERAEQVVM 3 = <i>CIL</i> I ² , 2486	110
Figure 41 : <i>CIL</i> I ² , 607.....	111
Figure 42 : <i>CIL</i> I ² , 30.....	112
Figure 43 : <i>Herculi Tutano</i>	113
Figure 44 : Table d'Agnone A, 14-15 (détails).....	115
Figure 45 : POMPEI 39.....	118
Figure 46 : Table d'Agnone A, 20-25.....	121
Figure 47 : POMPEI 36.....	123
Figure 48 : <i>CIL</i> I ² , 549 (Miroir de bronze de Préneste).....	128
Figure 49 : Foie de Plaisance (arrière)	129
Figure 50 : Miroir de bronze étrusque de Thesan, Usil et Nethuns	131
Figure 51 : Plan du sanctuaire de Rossano Di Vaglio.....	144
Figure 52 : Sanctuaire de Rossano di Vaglio, cour	146
Figure 53 : POTENTIA 13 = RV 44 + 50.....	147
Figure 54 : POTENTIA 15 = RV 26 (détail) : <MEϚIT>.....	150
Figure 55 : POTENTIA 17 = RV 11 (détail) : <ME\IT>.....	150
Figure 56 : POTENTIA 19 = RV 33 (détail) : <MEΘIT>	150
Figure 57 : Évolution du caractère notant /f/ en alphabet osco-grec (LEJEUNE).....	151
Figure 58 : POTENTIA 14 = RV 21	152
Figure 59 : AECLANVM 3 (Autel de Méfitis).....	156
Figure 60 : Lac d'Ansanto	160
Figure 61 : <i>CIL</i> VI, 36806 (Fronton du Lacus Iuturnae).....	165
Figure 62 : <i>CIL</i> VI, 36807 (Lacus Iuturnae)	166

Figure 63 : CIL I ² , p. 219 (Roma, Fastes)	167
Figure 64 : Sanctuaire de Rossano, caniveau	170
Figure 65 : Sanctuaire de Rossano, canalisation	171
Figure 66 : POTENTIA 11 = RV 19	174
Figure 67 : POTENTIA 17 = RV 11	176
Figure 68 : POTENTIA 18.....	177
Figure 69 : RV 22.....	178
Figure 70 : CIL I ² , 133.....	179
Figure 71 : AE 1910, 00191 = AE 2009, 256	180
Figure 72 : POTENTIA 15 = RV 26	183
Figure 73 : ABELLINVM 1	184
Figure 74 : HISTONIVM 7	186
Figure 75 : POTENTIA 16 = RV 6	187
Figure 76 : SAEPINVM 4, statuette de bronze de Méfitis (?)	190
Figure 77 : POTENTIA 12.....	192
Figure 78 : POTENTIA 9 (= RV 17 + RV 42).....	193
Figure 79 : POTENTIA 10 = RV 18	194
Figure 80 : AE 2000, 230	196
Figure 81 : Appliques en terre cuite figurant des visages féminin et masculin.....	198
Figure 82 : POTENTIA 1 = RV 28	199
Figure 83 : TEATE MARRVCINORVM 2	201
Figure 84 : CIL I ² , 2833.....	203
Figure 85 : CIL I ² , 548 (Miroir de bronze de Préneste).....	204
Figure 86 : MARRVVIVM 2	205
Figure 87 : SVLMO 2	206
Figure 88 : TERVENTVM 33.....	207
Figure 89 : Vase grec à figures rouges des Tinias Cliniaras	208
Figure 90 : Miroir de bronze étrusque de Tarquinia	209
Figure 91 : Miroir de bronze étrusque (Castur, Itas, Pultuce).....	210
Figure 92 : CVMAE 4bis	213
Figure 93 : POTENTIA 19 = RV 33	214
Figure 94 : POTENTIA 20 = 35.....	215

Figure 95 : CAPVA 26.....	217
Figure 96 : POTENTIA 21 = RV 52	218
Figure 97 : POTENTIA 20 (détail)	219
Figure 98 : POTENTIA 39 (détails).....	220
Figure 99 : Statuette de bronze de Mars.....	223
Figure 100 : AECLANVM 2.....	224
Figure 101 : Dédicace à Mars de Larinum (<i>ZPE</i> 185)	225
Figure 102 : <i>CIL</i> IX, 734	226
Figure 103 : <i>CIL</i> I ² , 2832b (Lapis Satricanus)	227
Figure 104 : <i>CIL</i> I ² , 48 - 49	229
Figure 105 : <i>CIL</i> I ² , 3 (Fibule de Préneste)	230
Figure 106 : VMBRIA 3	231
Figure 107 : <i>CIL</i> I ² , 32.....	234
Figure 108 : POTENTIA 22	239
Figure 109 : CAVLONIA 2	240
Figure 110 : POTENTIA 24.....	242
Figure 111 : <i>CIL</i> I ² , 2845 (détails)	245
Figure 112 : <i>CIL</i> I ² , 2846 (détails)	246
Figure 113 : <i>CIL</i> I ² , 2844 (détails)	247
Figure 114 : POTENTIA 23	249
Figure 115 : LVCANIA or BRETTII or SICILIA 1	251
Figure 116 : Rossano di Vaglio, cour et grand autel.....	252
Figure 117 : Sanctuaire de Pietrabbondante, temple B et théâtre	253
Figure 118 : Plan du sanctuaire de Pietrabbondante	254
Figure 119 : TERVENTVM 18.....	255
Figure 120 : TERVENTVM 8.....	256
Figure 121 : TERVENTVM 9.....	257
Figure 122 : CVMAE 5	261
Figure 123 : HERCVLANEVM 1 (détails).....	262
Figure 124 : Denarius de C. Considius Nonianus (57 av. J.-C.), temple de Vénus Erycine du Quirinal.....	264
Figure 125 : Pietrabbondante, temple A.....	266

Figure 126 : TERVENTVM 20.....	267
Figure 127 : <i>CIL</i> VI, 3692.....	268
Figure 128 : TERVENTVM 22.....	269
Figure 129 : <i>CIL</i> I ² , 3190.....	270
Figure 130 : TERVENTVM 19.....	271
Figure 131 : <i>Opalis</i> (Pietrabbondante).....	272
Figure 132 : Sanctuaire de Pietrabbondante, temple B.....	273
Figure 133 : POTENTIA 40.....	274
Figure 134 : AECLANVM 1.....	275
Figure 135 : FVRFO 1 = <i>CIL</i> IX, 3556.....	277
Figure 136 : TERVENTVM 35.....	278
Figure 137 : Les alphabets ombriens des Tables Eugubines.....	282
Figure 138 : L'alphabet latin des Tables Eugubines (VIa, détail).....	283
Figure 139 : Table Eugubine Vb 8 - 10.....	284
Figure 140 : Table Eugubine Ia 2 - 3.....	288
Figure 141 : VMBRIA 2.....	289
Figure 142 : AMERIA 1 (Face B).....	290
Figure 143 : Statuettes votives de Mars en bronze.....	292
Figure 144 : Table Eugubine Ia 11.....	292
Figure 145 : TVDER 2 (Mars de Todi, détails).....	294
Figure 146 : Table Eugubine Ia 20 - 21.....	294
Figure 147 : HISTONIVM 5 (Peson de bronze en forme de buste).....	296
Figure 148 : Table Eugubine Ia 7 - 8.....	299
Figure 149 : Table Eugubine Ia 14 - 15.....	303
Figure 150 : <i>CIL</i> VI, 30994.....	306
Figure 151 : <i>AE</i> 1989, 182c.....	308
Figure 152 : Table Eugubine Ia 24.....	309
Figure 153 : Table Eugubine Ib 1 - 2.....	313
Figure 154 : Table Eugubine Ib 4 - 5.....	315
Figure 155 : Table Eugubine Ib 24.....	319
Figure 156 : Table Eugubine Ib 27 - 28.....	321
Figure 157 : Table Eugubine Ib 31.....	322

Figure 158 : Table Eugubine Ib 42 - 43	323
Figure 159 : Table Eugubine IIa 4 - 5	324
Figure 160 : Table Eugubine IIa 6 - 8	326
Figure 161 : Table Eugubine IIa 9 - 12	327
Figure 162 : Table Eugubine IIa 34 - 35	329
Figure 163 : Table Eugubine IIb 1	329
Figure 164 : Table Eugubine IIb 7 (détail).....	330
Figure 165 : SESTINVM 1	331
Figure 166 : Table Eugubine III 22 - 27.....	332
Figure 167 : AVEIA 1	333
Figure 168 : AQVINVM 2	336
Figure 169 : <i>CIL</i> I ² , 1573.....	337
Figure 170 : Miroir étrusque de Castelgiorgio	338
Figure 171 : Table Eugubine IV 1 - 6	339
Figure 172 : ANTINVM 1	340
Figure 173 : Fragment de céramique (<i>Ana</i>)	342
Figure 174 : <i>InscrIt</i> 13, 2, 1 (Fastes d'Antium, détail)	343
Figure 175 : Table Eugubine IV 17 – 19.....	343
Figure 176 : PLESTIA 1	345
Figure 177 : PLESTIA 3	345
Figure 178 : PLESTIA 4	346
Figure 179 : TADINVM 3	347
Figure 180 : FVLGINIAE 2	349
Figure 181 : <i>Pocola</i> de la forme 27	352
Figure 182 : <i>Pocolom</i> anépigraphé aux éléphants de Capena	354
Figure 183 : <i>CIL</i> I ² , 2885.....	355
Figure 184 : SALERNVM 3	355
Figure 185 : Oenochoé <i>putlumza</i>	358
Figure 186 : Oenochoé (olpette) de Caere	361
Figure 187 : <i>Pocolom</i> de Bellona.....	363
Figure 188 : <i>Pocolom</i> d'Asclépios, Chiusi.....	365
Figure 189 : <i>CIL</i> I ² , 2917 (cruche de Mania, détail)	366

Figure 190 : Pocolom de Aecetia, Vulci	367
Figure 191 : <i>CIL</i> I ² , 3292a.....	368
Figure 192 : <i>Pocolom</i> de Velius Aulus, Signa	371
Figure 193 : <i>InscrIt</i> 13, 2, 1 (Fastes d'Antium, détail)	372
Figure 194 : <i>Pocolom</i> de Vesta, Lanuvium.....	373
Figure 195 : <i>CIL</i> I ² , 2832.....	374
Figure 196 : <i>Pocolom</i> de Vesta, Carsioli.....	375
Figure 197 : <i>Pocolom</i> de Volcanus, Vulci	377
Figure 198 : MF 113.....	378
Figure 199 : CAPVA 31	380
Figure 200 : <i>Pocolom</i> de Saturne, Provincia Incerta.....	382
Figure 201 : SVLMO 3	385
Figure 202 : POMPEI 6.....	385
Figure 203 : <i>CIL</i> I ² : 365 (lamelle de bronze falisque).....	386
Figure 204 : <i>CIL</i> I ² , 34.....	387
Figure 205 : Cnémides de bronze grecques votives inscrites en étrusque	388
Figure 206 : <i>Pocolom</i> de Fortuna (Oenochoé), Otranto	389
Figure 207 : <i>Pocolom</i> de Concordia.....	391
Figure 208 : <i>CIL</i> XI, 1827	393
Figure 209 : <i>CIL</i> XIII, 8	396
Figure 210 : Fragment de <i>pocolom</i> de Vénus, Caere	398
Figure 211 : <i>CIL</i> I ² , 26.....	399
Figure 212 : <i>CIL</i> I ² , 28.....	399
Figure 213 : <i>AE</i> 1975, 184	400
Figure 214 : <i>Pocolom</i> de Laverna, Horta	403
Figure 215 : <i>CIL</i> I ² , 5.....	404
Figure 216 : <i>AE</i> 1999, 568	405
Figure 217 : BOVIANVM or SAEPINVM 1.....	406
Figure 218 : Statue en terre cuite de divinité féminine	408
Figure 219 : <i>Pocolom</i> de Kerus, Vulci	408
Figure 220 : <i>CIL</i> I ² , 563 (Ciste de Préneste)	412
Figure 221 : <i>CIL</i> I ² , 60.....	413

Figure 222 : <i>CIL</i> I ² , 454 (vase étrusque à figures rouges, détails)	414
Figure 223 : <i>CIL</i> VI, 30702 (plaque de bronze votive)	417
Figure 224 : <i>CIL</i> I ² , 42.....	419
Figure 225 : MARSII 1.....	421
Figure 226 : SVPINVM 1	422
Figure 227 : TEANVM SIDICINVM 2	424
Figure 228 : PELTVINVM 1	425
Figure 229 : MESSANA 4	426
Figure 230 : MESSANA 7	427
Figure 231 : POMPEII 13.....	428
Figure 232 : POMPEII 37.....	429
Figure 233 : Foie de Plaisance	431
Figure 234 : CAERE 2	432
Figure 235 : Statuette de bronze étrusque (à Selvans Tularia).....	438
Figure 236 : VELITRAE 1 (Tabula Veliterna)	443
Figure 237 : Table d'Agnone face A	496
Figure 238 : Table d'Agnone face B.....	497
Figure 239 : Table Eugubine Ia.....	498
Figure 240 : Table Eugubine Ib.....	499
Figure 241 : Table Eugubine IIa	500
Figure 242 : Table Eugubine IIb	501
Figure 243 : Table Eugubine III.....	502
Figure 244 : Table Eugubine IIIb.....	503
Figure 245 : Table Eugubine IV.....	504
Figure 246 : Table Eugubine IVb.....	505
Figure 247 : Table Eugubine Vb	506

Table des tableaux

Tableau 1 : Les divinités d'Agnone, synthèse	120
Tableau 2 : les sacrifices du <i>piāculum</i> aux portes d'Iguvium	287
Tableau 3 : Correspondances des inscriptions sabelliques.....	483
Tableau 4 : Provenance et localisation des inscriptions sabelliques	489

Conventions et notations

Conventions des polices

mefiteí	- Alphabet « national » (étrusque, osque, ombrien, falisque)
μεφιται	- Alphabet osco-grec ¹
<i>Mefiti</i>	- Alphabet latin
νύμφη	- Alphabet grec (ionien, attique, dorien, éolien, chypriote)
<i>ko-wa</i>	- transcription en alphabet latin d'un système d'écriture non alphabétique (mycénien, hittite, etc.)

Conventions épigraphiques²

<i>A(bcd)</i>	- Développement d'une abréviation
<i>A[bcd]</i>	- Restitution conjecturée d'une partie illisible ou manquante
<i>[-?]</i>	- Caractères manquants de nombre inconnu
<i>[---]</i>	- Caractères manquants de nombre conjecturable
+++	- Traces de caractères non lisibles
<i>aḅç</i>	- Traces de caractères conjecturables
{a}	- Caractères surnuméraires corrigés par l'éditeur
<a>	- Omission de caractère ou graphie incorrecte corrigées par l'éditeur
<u>ae</u>	- Caractères ligaturés
· / : / ∴	- Simple / double / triple interponction
/	- Saut de ligne
//	- Changement de champ épigraphique
<i>vacat</i> / ^{vac} / ^v	- Espace non inscrit de longueur variable

¹ Les caractères en italique proviennent d'alphabets différents.

² Les conventions épigraphiques correspondent au système de Leiden, voir BRUUN - EDMONDSON (ed.) 2015.

Notations linguistiques

<i>/a/</i>	- Phonèmes
[ā]	- Phones
<a / a / α >	- Graphèmes
-a	- Eléments morphologiques
*a	- Formes conjecturées non attestées
**a	- Formes non attestées non attendues
>	- La forme aboutit régulièrement à
<	- La forme procède régulièrement de

Abréviations

Langues

alb. : albanais	lit. : lituanien
anc. fr. : ancien français	louv. : louvite
arm. : arménien	lyc. : lycien
att. : attique	messap. : messapien
av. : avestique	myc. : mycénien
bret. : breton	occ. : occitan
celt. com. : celtique commun	ombr. : ombrien
dor. : dorien	pél. : pélignien
éol. : éolien	pic. : picénien
étr. : étrusque	sab. com. : sabellique commun
fal. : falisque	skt. : sanskrit
fr. : français	slav. comm. : slave commun
gall. : gallois	tokh. : tokharien
gaul. : gaulois	v. bret. : vieux breton
germ. com. : germanique commun	v. corn. : vieux cornique
got. : gotique	v. fris. : vieux frison
gr. : grec	v. gall. : vieux gallois
gr. com. : grec commun	v. h. a. : vieux haut allemand
hitt. : hittite	v. irl. : vieil irlandais
hom. : grec homérique	v. isl. : vieil islandais
i.-e. : indo-européen	v. occ. : vieil occitan
illyr. : illyrien	v. norr. : vieux norrois
ion. : ionien	v. pruss. : vieux prussien
it. com. : italique commun	véd. : védique
lat. : latin	vén. : vénète
lat. arch. : latin archaïque	vest. : vestin
lett. : letton	vols. : volsque

Grammaire

Aor. : aoriste

Fut. : futur

Imp. : impératif

Impft. : imparfait

Ind. : indicatif

Inf. : infinitif

Pft. : parfait

Part. : participe

Prés. : présent

Pft. : parfait

Subj. : subjonctif

N. : nominatif

Voc. : vocatif

Acc. : accusatif

Gén. : génitif

Dat. : datif

Ab. : ablatif

Loc. : locatif

Inst. : instrumental

Pert. : pertinentif

Fém. : féminin

Masc. : masculin

N. : neutre

Pl. : pluriel

Sg. : singulier

Duel : duel



Bibliographie, périodiques et corpus

AE : *L'Année Épigraphique*

AION : *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, Naples, 1929-.

Arch. Class. : *Archeologia classica. Riv. della Scuola naz. di archaeol.* Rome.

CAG : *Carte Archéologique de la Gaule*, Paris, 1931-.

CIE : *Corpus Inscriptionum Etruscarum*, Rome-Pisa, 1893-.

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1869-.

DGE : *Diccionario Griego-Español*, Madrid, 1980-.

DMic⁽²⁾ : *Diccionario Micénico*, Volumen I et II (2), AURA JORRO Francisco, 1985 et 1993.

EM : *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, ERNOUT Alfred, MEILLET Antoine, Paris, 1932.

ET² : *Etruskische Texte*, MEISER, Gerhard, 2014.

ILLRP : *Inscriptiones Latinae liberae rei publicae*, DEGRASSI, Attilio, 1957 et 1963.

InscrIt : *Inscriptiones Italiae*, Rome, 1931-.

LIV² : *Lexicon der indogermanischen Verben*, RIX, Helmut et KÜMMEL, Martin, 2001.

MAH : *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* (de l'École Française de Rome)

MEFRA : *Mélanges de l'École Française de Rome*

NSA : *Notizie degli scavi di antichità*, Rome, 1876-.

Parole : *Parole su pietre*, CORDELLA, Romano et CRINITI, Nicola, 2014.

Pocc : *Nuovi documenti italici a complemento del Manuale di E. Vetter*, POCSETTI, Paolo, Pisa, 1979.

REL : *Revue des études latines*, Paris, 1923-.

Rev. Philol. : *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, Paris, 1845-.

RhM : *Rheinisches Museum für Philologie*, J.D. Sauerländers Verlag, 1833-.

RIG : *Recueil des Inscriptions Gauloises*, LEJEUNE, Michel, 1988.

RV : *Rossano di Vaglio, Méfitis*, LEJEUNE, Michel, 1990.

ST : *Sabellische Texte*, RIX, Helmut, 2002.

SupIt. : *Supplementa Italica*, Rome, 1981-.

ThLE² : *Thesaurus Linguae Etruscae*, BENELLI, Enrico, 2009.

ThLL : *Thesaurus Linguae Latinae*, Munich, 1893-.

Ve : *Handbuch der italischen Dialekte I*, VETTER, Emil, Heidelberg, 1953.

WH : *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*. WALDE, Alois, HOFMANN, Johann Baptist, Heidelberg, 1938 - 1956.

ZPE : *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, Bonn : R. Habelt, 1967.-

Introduction

Avant-propos

La présente thèse s'inscrivait, dans la conception du sujet, dans la suite de recherches amorcées par deux mémoires de Master, l'un portant spécifiquement sur une comparaison entre la triade romaine archaïque, Jupiter Mars Quirinus, et sa supposée correspondance ombrienne, l'autre sur un essai de typologie des théonymes des langues indo-européennes. Partant du projet initial de produire une classification morphologique des divinités de l'Italie antique, en un renouvellement moderne de celle proposée par exemple par GRASSMANN³ en 1867, notre recherche présente s'est très rapidement ouverte à une approche plus générale, devant la nécessité de lier analyse linguistique et contexte littéraire, culturel, historique, archéologique, matériel. Dans cette perspective, ce travail de thèse constitue également une collecte, le plus souvent possible de première main, de toute la documentation épigraphique concernant les théonymes dits sabelliques, au cœur de ce sujet de thèse.

Ainsi, toujours par le biais de l'étude des théonymes des peuples de langues italiques, c'est-à-dire les langues sabelliques⁴, que nous définirons plus précisément ci-après, et le latin, nous proposons ici une vue d'ensemble des religions de l'Italie antique, fondée sur l'analyse des corpus épigraphiques de sanctuaires, ou d'inscriptions isolées livrant également des ensembles théonymiques, appuyée de comparaisons avec les sources littéraires ainsi que la théonymie des autres peuples présents en Italie, et, de façon plus générale, des autres peuples locuteurs de langues indo-européennes. Notre étude, cependant, ne se limite pas à cette famille de langue, puisqu'elle fait la part belle également à une langue qui constitue un isolat linguistique ou presque⁵, l'étrusque, dont les locuteurs sont intrinsèquement liés au reste de la péninsule italique antique. Notre étude s'attache en particulier à l'Italie dite pré-romaine, où Rome et le monde latin, quoique justement en pleine expansion, n'ont pas encore diffusé leur modèle et leur théologie, mais ne présentent qu'un panthéon parmi les autres attestés, à même de fournir des points de comparaison propices à souligner les rapprochements, les divergences,

³ GRASSMANN 1867 a et b.

⁴ Nous précisons de fait que, lorsque nous emploierons les termes « sabelliques », « osque », « ombrien », « latin », etc., nous prenons en considération des unités linguistiques, qui ne se superposent pas nécessairement à des entités ethniques, dont la variété dépasse les simples frontières linguistiques, comme le note par ailleurs BAKKUM 2009 : 9 - 10.

⁵ Il faut sans doute y ajouter le lemniotique et le rhétique.

les origines partagées, les innovations. Dans la période républicaine de la Rome antique, entre le 5^e et le 1^{er} siècle av. J.-C., et notamment dans les siècles centraux de cette période, nous trouvons précisément en Italie des corpus contemporains qui permettent d'établir de telles comparaisons, à un moment où les contacts linguistiques et culturels sont omniprésents⁶.

Corpus

« I culti di ogni singola comunità costituiscono un sistema a sé stante. Questo si può verificare soprattutto grazie a tre documenti eccezionali : le 7 tavole bronzee di Gubbio (Iguvium), (...), le 57 dediche (o simili) dal santuario della dea Mefitis a Rossano di Vaglio (Potenza), la tavola opistografa di bronzo dall' « horto (o « recinto ») di Cerere » presso Agnone. »

Nous reprenons ici à notre compte les mots de O. DE CAZANOVE⁷, qui met en exergue l'importance de trois ensembles majeurs pour l'étude des religions de l'Italie pré-romaine qui constituent des systèmes autonomes : la table de bronze d'Agnone, l'une des plus longues inscriptions en langue osque présentant une liste de théonymes démonstrative selon nous d'un système théologique cohérent (Chapitre I.2.), le sanctuaire de la déesse Méfitis de Rossano di Vaglio, où sont attestées de nombreuses dédicaces à diverses divinités osques (Chapitre I.3.) et les sept tables de bronze de la cité de Gubbio, en langue ombrienne, qui décrivent des rituels en l'honneur de divinités de l'antique Iguvium (Chapitre II.2.). Nous ajouterons à ces ensembles les dédicaces du sanctuaire samnite, oscophone, de Pietrabbondante (Chapitre I.4.), dont le nombre a été augmenté de façon récente. Enfin, pour le monde latin, nous étudierons un ensemble théonymique, *a priori* cohérent, de la période républicaine, cependant sujet à une certaine dispersion géographique en raison même de sa nature : il s'agit de la série de coupes en céramique inscrites dite des *pocola deorum* (Chapitre III.2), qui sont particulièrement, selon nous, significatives des modalités de contacts entre les panthéons italiens, mais également avec deux autres grands systèmes théologiques dont nous détaillerons également l'influence et les modalités de contact, grec (Chapitre IV.1.) et étrusque (Chapitre IV.2.). L'étude des données latines comportera également des comparaisons avec les panthéons contemporains, et

⁶ Mais ne doivent pas, cependant, tout en étant souvent analytiquement productifs, servir de biais généralisés à l'interprétation des faits linguistiques propres à chaque langue, comme le relève, à propos du dialecte falisque, BAKKUM 2009 : 6.

⁷ DE CAZANOVE 1993.

antérieurs, des variantes locales du latin romain, à Préneste et dans l'*ager Faliscus*. Chaque étude systématique sera l'occasion d'évoquer également les diverses divinités attestées de façon plus sporadique dans le monde italique, dans les domaines osque, ombrien, et latin, dont la répartition correspond à l'organisation des trois premiers chapitres de cet ouvrage. Nous abordons ainsi dans cette recherche, avec des degrés d'analyse différents, tous les théonymes assurés répertoriés par les *Imagines Italicae* de 2011, complétés des découvertes les plus récentes⁸.

Méthode

L'analyse des théonymes et des divinités qu'ils représentent nécessite une convergence d'approches. Les perspectives sémantique et étymologique en constituent une première, et amènent elles-mêmes deux modalités : synchronie, et diachronie. Pour l'approche synchronique, nous tâcherons d'examiner comment les théonymes s'insèrent d'abord dans un contexte lexical propre à chaque langue⁹, ce qui est, selon nous, déterminant dans la représentation de leurs divinités que se donnent les locuteurs concernés eux-mêmes ; cela est fort perceptible, par exemple, dans les interprétations étymologiques de Varron, et il en va sans doute de même dans la *vulgaris opinio*, à Rome comme chez les autres peuples italiques. Dans cette perspective, nous comparerons également les divinités présentant des fonctions similaires, quoique porteuses de théonymes différents. Par ailleurs, pour comprendre les origines du culte de la divinité inhérentes à la fabrication du théonyme, l'approche diachronique est également nécessaire : elle s'appuie sur la comparaison avec les autres langues italiques, la typologie grammaticale mise en évidence par des processus communs de *Wortbildung*, sur l'étude des racines communes à plusieurs théonymes, pour laquelle peuvent être convoquées les données indo-européennes, quand des héritages ou recoupement manifestes sont observables. Ainsi, l'approche linguistique des théonymes se fonde sur des rapprochements sémantiques, morphologiques et étymologiques, tant en synchronie qu'en diachronie. Nous garderons à l'esprit, cependant, que l'exégèse linguistique d'un théonyme ne nous fournit pas nécessairement une explication du rôle de la divinité au moment où elle est honorée, à l'aune des évolutions et réinterprétations qui peuvent advenir après sa création, rendant parfois même, de fait, le théonyme, voire le culte, obscur pour les contemporains. Dans la création même du

⁸ Nous mettons à part, toutefois, les théonymes de la tablette de défixion de l'inscription CAPVA 34, qui nous semble d'un registre différent par sa nature même, quoique nous mentionnions les divinités qui y sont évoquées.

⁹ Ainsi sur la méthode dite combinatoire, voir WEISS 2010 : 6.

théonyme, le mot peut refléter un aspect particulier du culte aux dépens d'autres, qui sont pourtant contenus dans la divinité qu'on va honorer sous ce nom.

L'approche linguistique donne des possibilités d'analyse, la typologie grammaticale nous renseigne certes sur les modalités de fabrication d'une divinité, mais la méthode, plus généralement, nécessite un fonctionnement par arborescence incité par une approche pluridisciplinaire : pour une interprétation cohérente des divinités, depuis les origines de leur culte, jusqu'à son caractère le plus récent observé, il est nécessaire de les étudier dans leur contexte. Cet aspect, comme nous l'avons suggéré *supra*, se trouvera par exemple dans l'organisation d'un sanctuaire, dans un ensemble d'inscriptions cohérentes, ou encore dans la logique interne d'une même inscription. Ces différents éléments convoquent donc l'approche archéologique, qui questionne la fonction de l'objet support de l'inscription, sa place dans un contexte plus général, éléments indispensables à la compréhension du texte ; l'approche épigraphique, ensuite, également appuyée de considérations archéologiques, permet de souligner les modalités de réalisation de l'inscription, qu'il s'agisse de la visée pragmatique du texte, du statut d'un dédicant, etc.

Ensuite, outre les parentés linguistiques, il est nécessaire également d'inscrire les textes dans le contexte culturel et historique, en l'occurrence celui de l'Italie pré-romaine. Nous tâcherons ainsi de déterminer à quel point on peut parler d'une *koinè* culturelle et religieuse italique, quelles sont les influences communes, réciproques ou unilatérales entre les mondes latins, sabelliens, grecs, étrusques, voire davantage¹⁰. Nous garderons à l'esprit également qu'il faut éviter le travers d'une vision unificatrice : comme le rappelle DE CAZANOVE, il existe bel et bien une *singularità religiosa di ogni popolo*¹¹, et pas de véritable unité de la péninsule italique¹² avant l'homogénéisation qui fait suite aux conquêtes romaines. Il existe bien, cependant, certains facteurs d'unité religieuse que nous nous emploierons à souligner : dans la théonymie, les pratiques cultuelles, les pratiques stylistiques comme les formulaires des dédicaces votives ; on notera à titre d'exemple la présence dans tout le monde oscophone, des Vestins aux Lucaniens¹³, de la formule *brateis datas* « pour une faveur rendue » dans les

¹⁰ On notera ainsi la comparaison, soulignée *in extremis* dans ce travail de thèse notamment grâce à la publication, en avril 2019, de l'ouvrage *Messapisch* de J. MATZINGER, avec le monde messapien, qui nous semble propice à des découvertes ultérieures.

¹¹ DE CAZANOVE 1993 : 12.

¹² DE CAZANOVE 2007 : 43.

¹³ DE CAZANOVE 2007 : 47.

dédicace, mais pas dans les autres langues voisines, ce qui souligne par ailleurs l'importance des différentes unités linguistiques, quoique nous mettions également en exergue des phénomènes aréaux qui transcendent ces limites. Nous soulignerons également les apports de l'anthroponymie dans l'étude des divinités italiques, comme le note BIVILLE¹⁴ : « C'est aussi par les noms propres que se révèle la diffusion des cultes (*Hercules, Apollo, Pollux*) ».

Nous ne mettrons pas de côté l'examen des sources littéraires antiques romaines et grecques, qui décrivent listes de divinités, pratiques rituelles, cultes, et, parfois, fournissent des témoignages indirects sur des peuples dont la culture littéraire ne nous est pas parvenue, quoiqu'elle ait dû exister¹⁵. Nous noterons cependant avec SMITH¹⁶ qu'il existe un décalage manifeste parfois de plusieurs siècles entre les premiers témoignages littéraires et les périodes concernées, qui mérite de questionner la pertinence de ces sources. C'est particulièrement le cas pour la littérature tardive chrétienne, dont la perspective critique et parodique des religions païennes doit faire examiner le crédit à accorder à ces textes, qui cependant reposent sans doute sur une part de réalité pour, justement, conserver leur pouvoir critique. Dans les sources également aux marges chronologiques de notre étude, il sera néanmoins intéressant de relever, toujours pour l'époque impériale, les attestations tardives de cultes anciens, qui montrent une continuité dans l'épigraphie, en particulier pour des cultes locaux : ainsi Jupiter Flagius à Cumes, Cupra Mater dans le Picénum, dont le théonyme est encore reflété par des toponymes actuels, Méfitis à Potentia, dont le nom se continue finalement *via* le latin jusqu'au français « méphitique ».

Comme nous l'avons déjà mentionné, ce travail de recherche linguistique, guidé par les données archéologiques, épigraphiques, historiques, culturelles et littéraires, s'accompagne également d'une collecte matérielle des théonymes étudiés, par la constitution d'un catalogue photographique de première main des sources épigraphiques, qui peut ouvrir à la perspective d'une base de données, appuyée de commentaires philologiques et archéologiques sur l'ensemble des attestations de théonymes des peuples italiques.

¹⁴ BIVILLE 2009 : 410.

¹⁵ Ainsi CRAWFORD 2012 : « Je pense en particulier que la culture littéraire, dont l'existence chez les Péligniens est attestée à la fois par trois longues inscriptions et par l'usage de *cognomina* grecs comme Héraclitus, existait aussi chez leurs voisins Marrucins, et chez les peuples qui parlaient l'osque : dans le premier cas, nous avons un texte, fragmentaire, mais de caractère littéraire évident ; et un certain nombre d'inscriptions osques témoignent d'une complexité syntaxique considérable. Les Tables de Gubbio, de leur côté, ne sont pas concevables sans l'arrière-plan d'une culture littéraire. » Voir également DUPRAZ 2006.

¹⁶ SMITH 2007 : 33 - 34.

Sources

Inscriptions falisques

Les abréviations des inscriptions falisques sont celles de la classification de BAKKUM¹⁷ :

EF (early Faliscan) : entre la fin du 7^{ème} et le 5^{ème} siècle av. J.-C., alphabet falisque.

MF (middle Faliscan) : entre la fin du 5^{ème} siècle av. J.-C. et la fin de la première guerre punique en 241 av. J.-C., alphabet falisque.

MLF (middle or late Faliscan) : inscriptions de sites toujours existants après 241 av. J.-C., qui peuvent appartenir à la période suivante (LF) ou précédente (MF), alphabet falisque.

LF (late Faliscan) : inscriptions postérieures à 241 av. J.-C., alphabet falisque.

LatF (Latino-Faliscan) : inscriptions postérieures à 241 av. J.-C., alphabet latin avec traits dialectaux falisques.

Cap (Capenate) : fin du 3^{ème} siècle av. J.-C., ager Capenas, alphabet latin avec traits dialectaux falisques.

Inscriptions étrusques

Les abréviations des inscriptions étrusques sont celles de la classification de RIX¹⁸ : les deux lettres (Ta, Pe, etc.) correspondent aux initiales des sites de provenance (Tarquinia, Perugia, etc.).

Inscriptions sabelliques

Les inscriptions sabelliques sont répertoriées selon la classification des *Imagines Italicae* de CRAWFORD & AL.¹⁹, avec le nom de la zone géographique de provenance en majuscule (POTENTIA 1). Une correspondance entre la classification des *Imagines* et celles

¹⁷ BAKKUM 2009.

¹⁸ RIX 1991.

¹⁹ CRAWFORD & AL.¹⁹

des corpus de VETTER²⁰, POCETTI²¹, RIX²² et LEJEUNE²³ se trouve en Annexe 1. Sauf mention contraire ou discussion éventuelle, les datations des inscriptions suivent CRAWFORD & AL.

Sauf précision contraire également, les traductions des textes latins et grecs sont de l'auteur. Les traductions en français des textes sabelliques s'appuient sur la traduction en anglais de CRAWFORD et *al.* Les inscriptions latines sont citées suivant leur référence dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* ou l'*Année Epigraphique*, sauf mention différente.

²⁰ VETTER 1953.

²¹ POCETTI 1979.

²² RIX 2002.

²³ LEJEUNE 1990.

Chapitre I. Théonymie osque

I.1. Introduction

Ce que l'on appelle ici langue osque est la langue, de la famille des langues italiques, parlée par des peuples divers, étalés du centre au Sud de l'Italie, du massif du Gran Sasso au détroit de Messine, qui portent les noms de Samnites, de Campaniens, Sidicins, Lucaniens, etc.²⁴ Cette diversité, néanmoins, s'accompagne d'une homogénéité linguistique²⁵, qui apparaît dans les corpus épigraphiques desdits peuples. Au nord de cette aire linguistique, se trouve, comme souligné en introduction, le groupe des langues dites nord-osques, pélignien, marrucin, vestin, mais qui, pour ZAIR²⁶ ne sont pas à proprement parler de l'osque. Nous verrons dans cette étude que l'homogénéité linguistique s'accompagne également de pratiques religieuses et de théonymes communs, également en ce qui concerne les langues nord-osques, mais que chaque peuple présente, bien sûr, des particularismes locaux. La théonymie osque, par ailleurs, montre une empreinte de l'hellénisme sans doute plus profonde qu'on ne le juge souvent, ce qui est fortement souligné par les découvertes archéologiques dans les sanctuaires présentant des corpus épigraphiques oscophones. Nous étudierons dans ce chapitre, central dans notre étude du fait de l'importance des attestations épigraphiques de théonymes, trois grands ensembles : l'inscription, unique, de la Table d'Agnone, qui présente une liste de divinités, les inscriptions nombreuses du sanctuaire lucanien de Rossano, dédiées à diverses divinités, ainsi que celles du sanctuaire samnite de Pietrabbondante. Ces études seront appuyées de mises en parallèle avec le reste du monde oscophone, et, le cas échéant, de comparaisons avec les autres peuples de la péninsule italique.

²⁴ Voir BOURDIN 2012 : 51.

²⁵ Voir ainsi la synthèse chez WALLACE 2007 : 5, et l'étude citée en introduction de CLACKSON 2013.

²⁶ ZAIR 2016.



Figure 1 : Amphitrite, ou Taras,
chevauchant un dauphin (Bronze)

Source : Sanctuaire de Rossano di Vaglio, Potenza, Museo archeologico nazionale della
Basilicata, © Clément Salviani (juin 2019)

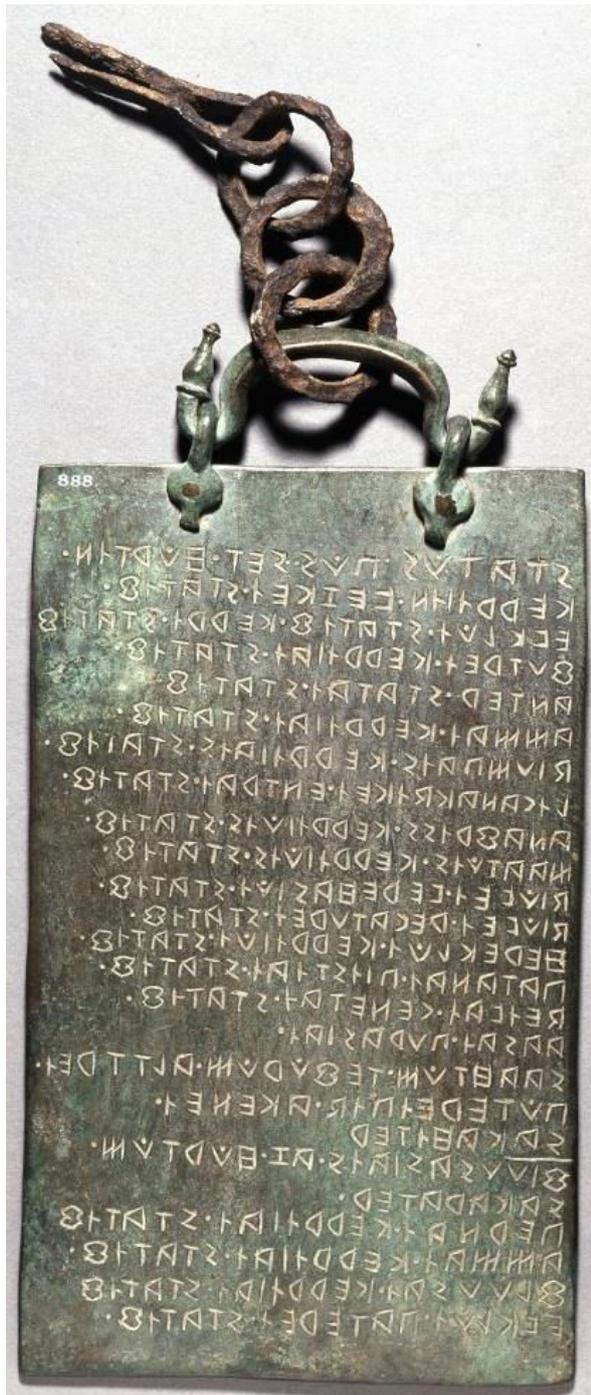
I.2. La Table d'Agnone

I.2.1. Remarques préliminaires

La Table d'Agnone (TERVENTVM 34), constitue, avec la table de Bantia et le cippe d'Abella, l'une des plus longues inscriptions connues en langue osque, et, de fait, le plus important corpus de divinités osques. Il s'agit d'une tablette de bronze de 0,28 m de hauteur, 0,165 m de largeur, et 0,0025 m d'épaisseur. Opisthographe, elle présente des fixations au sommet, reliées à une chaîne de bronze de trois anneaux, elle-même fixée à un double clou en fer qui était inséré dans un bloc de pierre. Elle a été découverte en 1848 à Fonte di Romito près d'Agnone, et doit remonter selon CRAWFORD²⁷ à la première moitié du 2^e siècle av. J.-C.

²⁷ CRAWFORD *et al.* 2011 : 1200 - 1203.

FACE A



FACE B

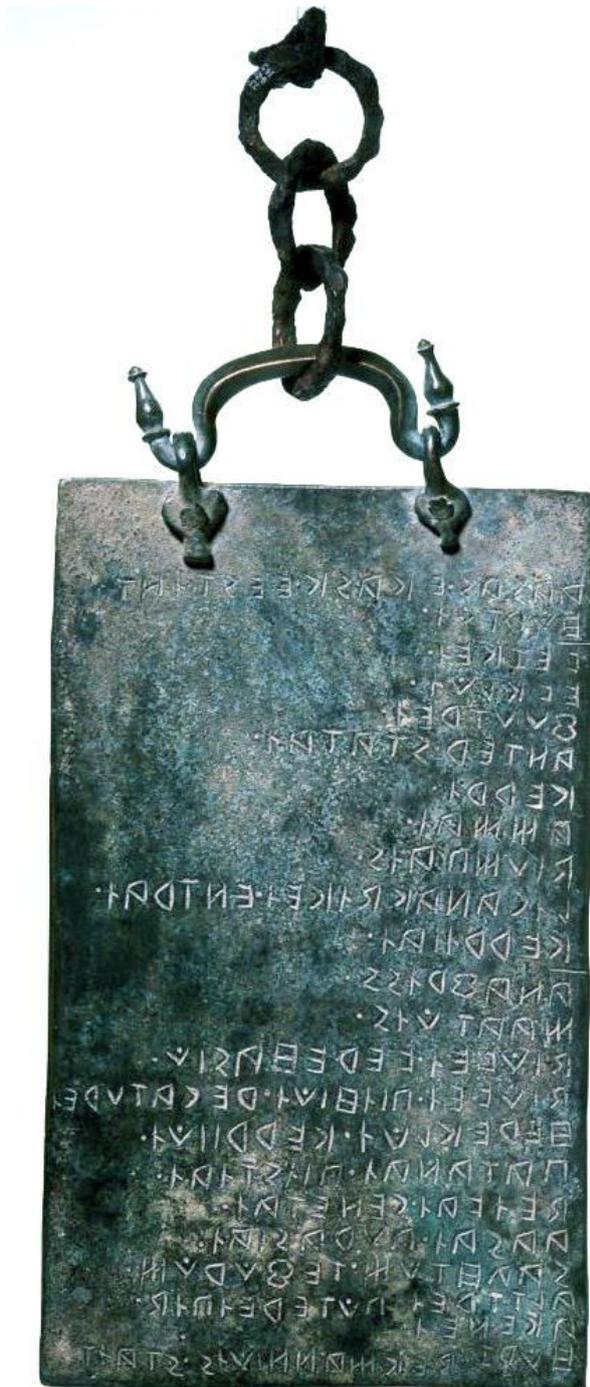


Figure 2 : TERVENTVM 34 (Table d'Agnone, faces A & B)

Source : London, British Museum, inv. 1873, 0820.149 (CC BY-NC-SA 4.0)²⁸

²⁸ La source est identique pour tous les extraits photographiques de la Table d'Agnone, en pages entières en Annexe 3.

La première partie du texte de la face A est une liste de théonymes au datif auxquels est attribué un élément sur lequel nous reviendrons, et organisée autour d'une déesse **kerrí** (< **ker-s-ēi* datif singulier, voir *infra*) cognat du lat. *Cērēs*, fal. **ceres**.

Il est d'abord fait mention, au début de la face A, du sanctuaire de la divinité au locatif : **húrtín · kerríín**. Le locatif est commandé ici par la postposition **-en* placée derrière le substantif **hortej-en*²⁹, « dans l'enclos », complété par une épithète fondée sur le nom de la déesse **kerrí**, telle que **keres-ī-ej-en* > **kerrīejēn*, d'après **keresjō-* « propre à Cérès³⁰ » avec syncope de /e/ et assimilation /rs/ > /rr/³¹, et sur laquelle se reporte la postposition **-en*, utilisée de fait comme quasi-désinence. Le <ú> diacrité note bien le /o/ du lexème **hort-*, apparenté au latin *hortus* « jardin, enclos », qui apparaît également au nominatif **húrz** en B 23, à l'accusatif **húrtúm** en A 20 et au datif **húrtúi** en B 2. Il faut sans doute partir du degré /o/ d'une racine indo-européenne **g^her-* « ceindre, enclore », pour laquelle sont attestés des dérivés en **-to-*, au nombre desquels les formes italiques, mais également le gr. *χόρτος*, v. h. a. *garto* « jardin » etc., et des dérivés en **-d^ho-* : av. *gərəda-*, skt. *grhá-* « maison » etc³². Nous nous bornerons ici à traduire **húrz** par « enclos (sacré) », et nous renvoyons pour la discussion sur le terme à DEL TUTTO PALMA³³.



Figure 3 : Table d'Agnone A, 1-2 (détail)

La deuxième partie de la face A est une liste réduite du même type, édictée pour une occasion cette fois spécifiée : les **f<l>uusasiaís** (subsantivation d'un adjectif **flōs-āsīo-*), festivités visiblement en l'honneur de la déesse **fluusáí** (datif sg. de **Flōsa*, cognat du latin *Flōra*, rhotacisé, « la déesse Fleur », cf : POMPEI 36, voir *infra*), qui ont lieu « vers / devant » ce même sanctuaire, **az · húrtúm**, (et non directement à l'intérieur, d'où la préposition **az** <

²⁹ Voir UNTERMANN 2000 : 334.

³⁰ Voir DE VAAN 2008 : 109, quoique nous proposons *infra* une étymologie différente.

³¹ BUCK 1904 : 57 et 76.

³² DE VAAN 2008 : 290 - 291.

³³ DEL TUTTO PALMA 1996 :272.

**ad-s*, qui commande un accusatif), et qui concerne également des divinités rattachés à Cérés. L'on a donc deux séries orientées autour du monde végétal, qui renvoient possiblement à des rituels ou cérémonies comparables aux *Cērēālīa* et *Flōrālīa* romaines, mais également à des rites d'inspiration grecque tels que les Mystères d'Éleusis³⁴, également autour de la croissance de la végétation et du retour du printemps. Nous développerons ces aspects en gardant à l'esprit qu'il s'agit d'abord d'un système théologique original osque, qui renvoie cependant à des pratiques pan-italiques qui font écho au monde grec.

1.2.2. Contexte archéologique

Selon COLONNA³⁵, la table découverte à Fonte di Romito se trouvait dans une situation secondaire, non sur le lieu d'un sanctuaire, *a fortiori* celui mentionné par le texte, mais dans un contexte d'habitation, en relation avec une structure d'époque romaine. La table doit donc avoir été déplacée de son lieu premier d'utilisation³⁶. COLONNA évoque également la possibilité d'un déplacement en vue de conservation ; Il semble que la localisation de Fonte di Romito ne corresponde pas, en tout cas, au lieu attendu pour un proche sanctuaire de ce type présentant un contexte théologique hellénisé avec un fort rapport au monde agraire. Fonte di Romito³⁷ semble plus isolé, et, à proximité, se trouve déjà l'important sanctuaire de Pietrabbondante.

³⁴ POCETTI 1996 : 219.

³⁵ COLONNA 1996 : 45 et sq.

³⁶ On notera un avis différent chez CRAWFORD 2011 : 1202.

³⁷ RAININI 1996 : 139 relève la découverte d'un fragment de terre cuite avec l'inscription **ker** sous forme de tampon (TERVENTVM 44), mais il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une mention de l'artisan « Cerrinus », que d'une référence à la déesse Cérés. L'existence par ailleurs d'un tel anthroponyme ne dit rien sur l'éventualité d'une présence du culte de la divinité.

I.2.3. Le texte : considérations épigraphiques

Face A

1 statús · pús · set · húrtn ·
kerríín · vezkeí · statíf ·
evklúi · statíf · kerrí · statíf ·
futrei · kerríiaí · statíf ·
5 anter · stataí · statíf ·
ammaí · kerríiaí · statíf ·
diumpaís · kerríiaís · statíf ·
líganakdíkeí · entraí · statíf ·
anafríss · kerríiúís · statíf ·
10 maatúís · kerríiúís · statíf ·
diúveí · verehasiúí · statíf ·
diúveí · regatureí · statíf ·
hereklúi · kerríiúí · statíf ·
patanaí · piístiaí · statíf ·
15 deívaí · genetaí · statíf ·
aasaí · purasiaí ·
saahtúm · tefúrúm · alltreí ·
pútereípid · akeneí ·
saka(ra)híter < · >
—————
20 f<l>uusasiaís · az · húrtn ·
sakara(hí)ter ·
pernaí · kerríiaí · statíf < · >
ammaí · kerríiaí · statíf ·
fluusaí · kerríiaí · statíf < · >
25 evklúi · paterei · statíf ·

Face B

aasas · ekask · eestínt ·
húrtn ·
—
vezkeí ·
evklúi ·
fuutreí
anter · stataí ·
kerrí ·
ammaí ·
diumpaís ·
líganakdíkeí · entraí ·
kerríiaí ·
—
anafríss ·
maatúís ·
diúveí · verehasiú<i> ·
diúveí · piíhiúí · regatureí < · >
hereklúi · kerríiúí ·
patanaí · piístiaí ·
deívaí · genetaí ·
assaí · purasiaí ·
saahtúm · tefúrúm ·
alltreí · pútereípid ·
akeneí · *vacat*

Le texte est écrit en alphabet national osque, de droite à gauche. Les mots sont séparés par des interponctions simples, à l'exception de B 23, qui présente une interponction double. On constate également une interponction au milieu d'un théonyme, en A 5 : **anter** • **stataí**, où le préverbe est disjoint du radical (voir *infra*).



Figure 4 : Table d'Agnone A, 5 (détail : interponction)

Une incision sur la table A semble séparer deux segments cohérents, entre A 1-19, qui correspond à la série des théonymes et des **statíf** « **húrtín** • **kerríín** » et A 20-25, ainsi qu'entre B 1 -2 et B 3-23. La deuxième incision, cette fois sur la table B, après **kerríiaí** en B 11, peut indiquer que l'épithète est en facteur commun pour la divinité qui précède au datif singulier féminin et les divinités qui suivent, quoiqu'au datif pluriel masculin, suivant CRAWFORD 2011.

I.2.4. Organisation

La face A de la tablette est divisée en deux parties distinctes (la première ayant elle-même une seconde partie, en A 16 - 19, soit un total de trois parties³⁸) dont la séparation est marquée par un trait horizontal. La première partie concerne les **statús · pús · set · húrtín · kerríín**, c'est-à-dire soit les **statús pús** (<*k^wōs, pronom relatif, nom. pl. masc.³⁹) « qui », **set** (< *sent, troisième personne du pluriel du verbe être⁴⁰) « sont » **húrtín · kerríín** « dans l'enclos » / « espace consacré », soit, possiblement, « ceux qui ont été placés dans l'enclos de Cérès », si l'on considère que le pronom relatif **pús** forme un groupe substantivé avec **statús** en analepse compris comme part. passé passif (latin *stāti*) dans une structure de temps composé (Cf : **prúftúset** = *posita sunt*⁴¹). Le groupe nominal de **statús** est vraisemblablement développé par les **statíf** répétés à la fin de chaque ligne, en quel cas cette première partie de tablette est à comprendre comme la liste des **statíf** (qui est donc un masculin) qui ont été « **statús** » dans l'enclos de Cérès pour chaque divinité mentionnée. Les termes **statíf** et **statús**, qui forment un paradigme, doivent représenter un degré zéro de la racine **steh*₂- « se tenir (debout) », d'où la graphie avec <a> et non <aa> qui indiquerait un [ā] en position tonique⁴². On pourrait supposer un thème en *-n tel que **statēns* > **statens* après un possible abrègement Osthoff⁴³, avec ensuite passage de /ns/ à /f/ noté <8>, soit <f> en transcription, en position finale, ou directement un participe présent d'un verbe d'état, fondé sur un dérivé en *-to- de la racine **steh*₂- : en latin, on aurait ainsi un verbe **stāteō* en regard de *stō*, dans le même rapport que *fāteor* et *for*⁴⁴.

Cet exemple constituerait une attestation⁴⁵ du passage /nts/ > /nss/ > /ns/ > /f/ en osque, noté <f>, isoglosse censément partagée⁴⁶ avec l'ombrien, ainsi **zeřef** < **sedēns*⁴⁷ « étant assis » et le picénien : **nerf** < **ner(e)ns* « hommes », à l'accusatif pluriel. Par ailleurs, on attendrait plutôt une graphie <e>, <í> étant plutôt réservé à [e] < [i], à [ē] en position tonique, et à [e] < [ē] par l'effet régulier de la neutralisation des quantités vocaliques en syllabe atone, plutôt que

³⁸ CIOCCHIS 1993 : 87.

³⁹ DE VAAN 2008 : 508.

⁴⁰ DE VAAN 2008 : 599.

⁴¹ BUCK 1904 : 179.

⁴² WALLACE 2007 : 12.

⁴³ Un tel abrègement n'est cependant pas certain, la convention graphique <e> des participes en ombrien peut en effet correspondre à un ancien /e/ long (WALLACE 2007 : 15).

⁴⁴ Voir la bibliographie chez CRAWFORD 2011 : 120.

⁴⁵ Comme le souligne CLACKSON 2013 : 7, la lecture de l'exemple **staef** (< **stā-yent-s*, voir WEISS 2009 : 467.11) par Rix (*ST Cp* 31) n'est pas retenue par Crawford 2011 (CAPVA 22), qui transcrit **tavf/fúd**.

⁴⁶ CLACKSON 2013 : 7.

⁴⁷ MEISER 1986 : .

par l'effet de la loi d'Osthoff. Le <í> ne pose cependant pas non plus une difficulté majeure, précisément dans un contexte d'abrègement.

Il ne s'agit pas *a priori* d'autels, car ces derniers semblent être mentionnés sur la table B par le terme **aasas**, correspondant non rhotacisé du latin *āra* et de l'ombrien **asam**, (acc. sg) **asa** (ab. sg.) etc., d'après it. com. **āsā*, i.-e. **h₂eh₁s-h₂-* « foyer, feu », sur la racine **h₂eh₁s-*⁴⁸ « être aride, brûlant », de lat. *āreō*⁴⁹. En ombrien, la conservation du [s] intervocalique sans rhotacisme doit être un archaïsme propre aux Tables Eugubines⁵⁰. Il peut s'agir, comme exemples d'objets se « tenant debout », de supports (de statues), ou d'un type de cippe / stèle.

Cette première liste de la face A comporte quinze théonymes dont la répartition est la suivante :

La divinité maîtresse du lieu, **kerrí**, est accompagnée de :

- Sept théonymes féminins, dont
 - Six divinités individuelles parmi lesquelles deux portent l'épiclèse « **kerríiaí** » : **futreí** et **ammaí**, trois portent une épithète différente : **liganakdíkeí** • **entraí**, **patanaí** • **piístiaí** et **deívaí** • **genetaí**, et un ne porte pas d'épithète : **anter** • **stataí**
 - Un groupe de divinités collectives : **diumpáis** • **kerríiaís**
- Sept théonymes masculins, dont
 - Cinq divinités individuelles parmi lesquelles une porte l'épiclèse « **kerríiúí** » : **hereklúí**, une est présente deux fois avec deux épithètes différentes : **diúveí** **verehasiúí** et **diúveí** • **regatureí**, et deux ne portent pas d'épithète : **vezkeí** et **evklúí**⁵¹.
 - 2 groupes de divinités collectives : **anafríss**⁵² **kerríiúís** et **maatúís** • **kerríiúís**

La deuxième partie de la face A, dont nous développeront *infra* les difficultés syntaxiques et sémantiques, se présente ainsi :

⁴⁸ LIV² : 257 - 528.

⁴⁹ DE VAAN 2008 : 53.

⁵⁰ MEISER 1986 : 255.

⁵¹ Quoiqu'il puisse y avoir de fait un doute sur le genre du premier, **evklúí** est incontestablement masculin en regard de l'apposition **patereí** dans la deuxième partie de la face A, et de la désinence thématique de masculin.

⁵² Qui peut être neutre également, mais vraisemblablement masculin en regard du cognat latin, *cf* : *infra*.

20 **f<l>uusasiaís · az · húrtúm ·**
sakara(hí)ter ·
pernaí · kerríiaí · statíf < · >
ammaí · kerríiaí · statíf ·
fluusaí · kerríiaí · statíf < · >
25 **evklúí · patereí · statíf ·**

Ce segment plus court comporte quatre théonymes dont la répartition est la suivante :

- Trois divinités individuelles féminines, dont une apparaît déjà dans la première partie : **ammaí · kerríiaí**, et deux nouvelles divinités : **pernaí · kerríiaí**, et **fluusaí · kerríiaí**. En effet, la deuxième partie de la tablette indique des instructions en vue des fêtes de cette dernière divinité, les **f<l>uusasiaís**
- Une divinité individuelle masculine, présente dans la première partie, mais développée ici par une épithète : **evklúí · patereí**

La face B enfin présente la même série de théonymes que la première partie de la face A, avec les mêmes indications rituelles, mais ne mentionne pas de **statíf** : la tablette débute par l'indication suivante : **aasas · ekask**⁵³ « ces autels » **eestínt** « sont en place » **húrtúí** « pour l'enclos ». À noter que les théonymes ayant une épiclèse propre (**piístíiaí**, **genetaí**...) la conservent, tandis que l'épithète **kerríi-** n'est pas répétée (à l'exception de **hereklúí · kerriiúí**), à moins de considérer que, sur la ligne 11 séparée par un trait horizontal, **kerríiaí** est effectivement en facteur commun pour plusieurs théonymes. Enfin, la deuxième occurrence du théonyme **diúveí** porte l'épithète **piíhiúí** « pieux » (d'ap. it. com. **pū̄jo-* < **puH-ijo-*, sur la racine **peuH-* « purifier, nettoyer », cf lat. *pīus*, et *pūrus* < **puH-ro-*⁵⁴) en addition à **regatureí**. La face se conclue par la mention suivante : **húrz : dekmanniúís · staít[·]** « l'enclos est en place pour les **dekmanniúís**⁵⁵ ».

⁵³ Adjectif démonstratif au nom. pl. fém., avec particule **-k(e)*, voir DE VAAN 2008 : 102.

⁵⁴ MEISER 1998 : 86.

⁵⁵ Sur le sens de ce lexème, voir de VAAN 2008 : 163, et UNTERMANN 2000 : 165.

I.2.5. Les divinités d’Agnone : interprétation

I.2.5.1. Prolégomènes

Nous tenterons de démontrer comment ces théonymes sont organisés par des structures internes qui mettent en exergue les différentes origines des divinités, entre ce qui est proprement italique, voire proprement osque, et les différents emprunts et calques d’inspiration grecque. Dans cette composition transparait finalement une méta-structure qui donne son sens culturel à la liste, qui peut par ailleurs correspondre à une organisation spatiale concomitante. Un théonyme en particulier donne une clef d’interprétation⁵⁶, il s’agit de **evklúí**, dont la diphtongue notée <EC>, soit <ev> en transcription, et qui rend /eu/, détonne dans un contexte linguistique italique. En effet, le passage /eu/ > /ou/ est supposé pan-italique⁵⁷ : il s’agit donc d’un emprunt, en l’occurrence au grec⁵⁸, qui connaît bien un théonyme Εὐκλήης, antonomase de l’adjectif εὐκλής « illustre, glorieux », et attesté par ailleurs comme désignation de Hadès dans les lamelles d’or orphiques de Thurii⁵⁹. L’emprunt doit provenir d’une forme thématique du nom, Εὐκλος, ou comme le suggère PROSDOCIMI⁶⁰ d’un métaplasme directement osque. Comme le souligne LEJEUNE⁶¹, dans ce contexte de divinités du monde végétal, le théonyme pourrait également renvoyer à l’adjectif εὔχλοος « verdoyant, qui produit de la verdure », épithète de Déméter chez Sophocle (*OC.*, v. 1600 : εὐχλόου Δήμητρος εἰς προσόψιον πάγον⁶²). Dans les deux cas, le premier nous semblant plus assuré⁶³, la divinité doit être le parèdre masculin de Cères / Déméter, à l’aune de la triade romaine, inspirée des pratiques éleusiniennes, qui unit la déesse à *Lībĕr* (= Dionysos) et *Lībĕra* (= Koré / Perséphone)⁶⁴.

⁵⁶ POCETTI 1996 : 219, reprenant BÜCHELER 1881 : 332.

⁵⁷ MEISER 1998 : 59. Voir *infra* pour le cas du théonyme *Neuna*.

⁵⁸ Voir PROSDOCIMI 1976 : 813.

⁵⁹ POCETTI 1996 : 219 ; voir également, comme le rappelle PROSDOCIMI 1976 : 813, la glose d’HESYCH. : Εὐκλήης · ὁ Ἄιδης καὶ ὀνομαστὸς καὶ εὐειδής. Dans une lamelle similaire provenant du même tumulus, (Naples, Museo Nazionale inv. no. 111624) le nom de Perséphone est d’ailleurs directement cité.

⁶⁰ PROSDOCIMI 1976 : 826.

⁶¹ LEJEUNE 1967 : 228.

⁶² « Vers la colline pleinement en vue de la verdoyante Déméter ».

⁶³ Il n’y a en effet guère d’autres attestations de cette association que dans cet extrait d’*Œdipe à Colone*.

⁶⁴ Voir *infra*.



Figure 5 : Lamelle d'or de Thurii ; (détail : Εὐκλής)

Source : Nécropole de Thourioi, Sibari (4^e siècle av. J.-C.), Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 111625, d'après EDMONDS 2011⁶⁵

Traduction

Ἔρχομαι ἐκ κοθαρῶ<ν> κοθαρά, χθονί<ων> βασ-
 ἰλεια, Εὐκλής Εὐβο<υ>λεύς τε καὶ ἄ-
 θάνατοι θεοὶ ἄλλοι· καὶ γὰρ ἐγὼν
 υμῶν γένος ὄλβιον εὐχομαι
 εἶμεν. ἀλ<λ>ά με Μο<ι>ρα ἐδάμασ<σ>ε
 καὶ ἄθνατοι θεοὶ ἄλλοι καὶ ἄσ-
 στεροβλήτα κεραυνον. κύκλο<υ>
 δ' ἐξέπταν βαρυπενθέος ἄργα-
 λέοιο, ἱμερτο<ῶ> δ' ἐπέβαν στεφά-
 νο<υ> ποσὶ καρπαλίμοισι, δε{σ}σποί-
 νας δε ὑπὸ κόλπον ἔδυν χθονί-
 ας βασιλείας· {ιμερτοδαπέβαν-
 στεμανουποσικαρπασιμοι-
 σι} ὄλβιε καὶ μακαριστέ, θεὸς δ' ἔ-
 σσι ἀντὶ βροτοῖο. ἔριφος ἐς γάλ' ἔπετον

« Pure je viens parmi les purs, des
 Chtoniens la Reine, Euclès, Eubouleus,
 et les autres dieux immortels ; car moi
 aussi je prétends faire partie de votre
 race heureuse. Mais la Moire m'a
 vaincue ; et les autres dieux immortels
 et le foudre lanceur d'étoile. Du cycle
 pesant et douloureux je me suis
 échappée, j'ai approché la couronne
 désirée de mes pieds légers, j'ai plongé
 sous le sein de la Maîtresse, la Reine
 Chtonienne, j'ai approché la couronne
 désirée de mes pieds légers ;
 bienheureux, tu seras dieu au lieu de
 mortel. Agneau, j'ai chu dans le lait.

(Traduction personnelle, d'après GRAF & JOHNSTON 2013)

⁶⁵ Pour la bibliographie, voir notamment : NSA 1880, 155 (fac-similé de BARNABEI) et 156 - 162 (commentaire de COMPARETTI) ; BERNABE & JIMENEZ SAN CRISTOBAL 2008 : 123 - 128 ; GRAF & JOHNSTON 2013 : 127 - 128 ; EDMONDS 2011.

I.2.5.2. La face A, première partie

I.2.5.2.1. **vezkeí**



Figure 6 : Table d'Agnone A, 2 (détail)

Le premier théonyme concerne une divinité singulière, non connue par ailleurs, et qui doit donc être proprement osque. Même au sein de l'osque, le datif **vezkeí** constitue un *hapax*. UNTERMANN⁶⁶ et DE VAAN⁶⁷ rappellent le probable rapport de ce théonyme avec le nom de l'année, i.-e. **uétos* « année », **uets-ó-* « de l'année (en cours) », d'où lat. *vetus*, *-eris* « âgé », *veternus* « id. » (< **uetes-ino-*). Ce rapprochement serait logique dans la perspective d'une série de divinités du cycle annuel de la végétation. Cette perspective ne semble pas isolée dans les langues sabelliques ; il existe en effet toute une série de divinités du cycle de l'année dans le monde italtique⁶⁸, ainsi dans le rituel de nouvel an des Tables Eugubines : **puemun-**, « celui qui va » et son épithète **pupřik-** « en cycle ». Par ailleurs, il est également fait mention d'un sanctuaire de **puemun-** dans l'inscription AVEIA 1, *poimunien*, au locatif postposé, dans lequel il est justement question de faire des sacrifices durant le *mesene flusare* « mois de Flora ». Dans les Tables Eugubines, ce dieu est associé par ailleurs à une divinité **vesune** (dat. sg.), également attestée chez les Marses, dat. *uesune* (ANTINVM 1), et également en CIL IX, 3808, associée à « Erinis Pater » : *V(ibius) A[t]iediu[s] / Ve[s]une / Erinie et / Erine / Patre / dono me[r]i(to) / lib[ens]*⁶⁹.

Le théonyme est également connu des Étrusques : il apparaît sous la forme **vesuna**, qui doit être un emprunt du nominatif ombrien, sur le miroir de Castelgiorgio (voir *infra*) aux côtés de **hrle**, **fufluns** et **fatuvs**. Le théonyme de *Vesuna*⁷⁰ doit refléter un dérivé en **-ōna*, d'après le suffixe de Hoffmann dont nous soulignerons l'importance dans la théonymie italo-celtique. Il est possible de partir de ce même thème sigmatique **uétos*, d'où **uetesōna* « maîtresse de l'année » > **uetsōna* > ***vesuna**, quoiqu'une graphie ***vezuna** soit attendue pour un groupe /ts/

⁶⁶ UNTERMANN 2000 : 854.

⁶⁷ DE VAAN 2008 : 672-673.

⁶⁸ Voir chapitre II.2.2.6.1.

⁶⁹ On notera que cette inscription présente certaines difficultés de lecture qui rendent cette restitution en partie douteuse. Sur ce point, voir le chapitre II.2.2.6.2.

⁷⁰ Voir cette entrée *infra*.

secondaire issu de syncope⁷¹. Cependant, comme le souligne WEISS⁷², quoique la forme **uets-ó-* ait pu signifier précisément « de l'année (en cours) », d'où skt. *vatsá-* « veau = né dans l'année », le sémantisme a pu évoluer en sabellique vers une désignation plus générale de « l'année », à l'aune du louvite *ušša-*, lycien *uhe/i-* « année » : on peut donc plutôt imaginer une forme **uets-ōna* avec /ts/ originel, omb. **vesuna** (it. com. /ts/ > ss/⁷³) qui ne pose pas de difficulté graphique.

La *Wortbildung* de **vezkeí** est plus problématique. Sa désinence de datif singulier en **-eí** l'identifie comme un thème consonantique ou un thème en *-i*. La désinence **-í** de datif dans **kerrí** est selon BUCK celle des thèmes en **-ē* : il doit s'agir d'une réinterprétation du nominatif **kerēs* qui a dû par ailleurs subir l'influence du génitif **kereseis* > **kerseis* > ***kerreís**, et fournir un nouveau paradigme n. **kerrēs*, dat. **kerrēi* > **kerrí**⁷⁴ etc. Un dérivé thématique en **-iko-* sur le nom de l'année eût donné un datif **uets-ikōi* > ***vezkúí** comme l'on trouve pour les autres datifs masculins singuliers de la série. Il peut s'agir d'une formation fondée sur un suffixe **-ek-* ou **-ik-*, à moins qu'il ne s'agisse du dérivé d'un adjectif thématique **uetes-iko-* « celui de l'année », avec permutation de suffixe vers un thème en **-i*. Une forme **uetes-Vk-* aboutirait bien à **uets-k-* après syncope des voyelles brèves intérieures⁷⁵. Le groupe /ts/, secondaire car issu de syncope, serait donc bien noté par <Z> en alphabet national osque à la différence d'un groupe /ts/ primaire, ainsi en ombrien **vesun-**, dérivé de **uets-ó-*.

Les possibilités étymologiques sont par ailleurs limitées : si l'on partait d'un thème **ues-*, un groupe sab. com. /sk/ primaire resterait inchangé, cf : omb. **veskla** de **uesk(e)lo-* ; une forme osque **ues-k-*, serait ainsi de même notée ***vesk-**. De même, un /s/ en voie de rhotacisme après syncope d'une séquence **uesVk-*, quoiqu'effectivement noté <Z> en alphabet latin, serait toujours noté <S> en alphabet national osque⁷⁶. Un rapprochement avec le thème *i.-e.* **ues-*, d'où **ues-r/n-*⁷⁷, lat. *vēr* « printemps », quoique sémantiquement séduisant, serait donc problématique, /sn/ restant par ailleurs inchangé en osque, cf : **kersnu**, lat. *cēna*⁷⁸, et /sr/

⁷¹ MEISER 1986 : 153 - 154.

⁷² WEISS 2010 : 236.

⁷³ BUCK 1904 : 85. Le <s> de l'ombrien note ainsi un /s/ fort, non sujet au rhotacisme, cf : *CIL* I², 392.

⁷⁴ BUCK 1904 : 133.

⁷⁵ BUCK 1904 : 57-59 ; ici pas de situation d'anaptyxe, qui est due à la présence d'une nasale ou d'une liquide suivant ou précédent une autre consonne, voir également BUCK 1904 : 50 - 52 ; TIKKANEN 2011 : 20.

⁷⁶ BUCK 1904 : 74, cf : le génitif pluriel féminin osque **-asúm/-azum**.

⁷⁷ DE VAAN 2008 : 663.

⁷⁸ DE VAAN 2008 : 106.

aboutissant régulièrement à /fr/ probablement dès l'it. com⁷⁹. Une comparaison a également été envisagée⁸⁰ avec le toponyme des Aurunces *Vescia* et ses dérivés⁸¹ anthroponymiques *Vescius*, *Vescinus* ; elle est à considérer à condition que <s> note bien un /s/ fort issu de /ts/, à l'aune du <z> osque. ALTHEIM relève également une forme *vesces*⁸² dans une inscription latino-vénète. Plus vraisemblablement, ni *Vescia* ni *vesces* n'ont de rapport avec **vezkeí**, et la comparaison avec le nom de l'année est, selon nous, la bonne piste. Une divinité **uetes-Vk-* « Celui de l'année », le « dieu de l'année (nouvelle ?) » aurait ainsi sa place dans un système théologique renvoyant au printemps et à la renaissance de la végétation, mais un autre sens a également été envisagé, sur la même base étymologique, en rapprochant justement du sémantisme originel de **uets-ó-* « de l'année », c'est-à-dire « né dans l'année, nouveau-né », d'où sanskrit *vatsá-*, mais également ombrien **vitlu** « veau », latin *vitulus*, d'après **uet-elo-*⁸³, ou encore hittite *šaudišt-* / *šāuitišt-* (< **so-ut-es-t-* / **so-uet-es-t-*⁸⁴) « jeune animal, veau », gotique *wiprus* « agneau d'un an ».

L'idée d'un dieu nouveau-né pourrait cependant correspondre, dans la logique du parallèle avec la théologie d'Éleusis, à une autre divinité associée aux Mystères : Ἰακχος, supposé être le fils de Perséphone, rattaché notamment à Dionysos comme dieu jeune, et vraisemblablement par analogie avec son épithète Βάκχος. Le nom se retrouve également en épithète de Zeus, cf : *Epiigr. Gr.* 1035.22. Ce théonyme est associé⁸⁵, au verbe *ιάχω* « crier », d'après **Ϝ-Ϝάχ-ω*⁸⁶ avec gemination expressive de la vélaire, ou kappa analogique avec l'épithète Βάκχος. Ἰακχος est mentionné dans les *Grenouilles* d'Aristophane comme faisant partie de la procession éleusinienne, dans sa version parodique de l'Hadès (vers 300-350), rythmée par les appels du chœur : « Ἰακχ' ὦ Ἰακχε ». Ainsi selon STRAB. *G.* 10, 10, Iacchos est à la fois un surnom de Dionysos et le meneur des Mystères :

⁷⁹ BUCK 1904 : 78 ; MEISER 1998 : 112.

⁸⁰ UNTERMANN 2000 : 854.

⁸¹ ALTHEIM 1956 : 34.

⁸² *Ibid.*

⁸³ UNTERMANN 2000 : 860. En latin comme en ombrien, il s'agit d'ailleurs d'un dérivé, et la forme **uet(e)s-* n'est donc pas attesté en italique au sens de « né de l'année », ce qui plaide pour la première analyse.

⁸⁴ DE VAAN 2008 : 673.

⁸⁵ BEEKES 2010 : 575.

⁸⁶ S'agit-il de la racine **ueh₂g^h-* (*LIV*² : 665) du latin *vāgīo* ? On attendrait normalement, sauf devant liquide, un passage [g^h] > [h].

Ἴακχόν τε καὶ τὸν Διόνυσον καλοῦσι καὶ τὸν ἀρχηγέτην τῶν μυστηρίων, τῆς Δήμητρος
δαίμονα⁸⁷

Dans les *Bacchantes* d'Euripide, Iacchos est associé, par rapprochement sémantique, à une autre épithète de Dionysos, Βρόμιος, ainsi v. 725-726 :

Ἴακχον ἀθρόωι στόματι τὸν Διὸς γόνον / Βρόμιον καλοῦσαι⁸⁸

Dans le contexte de cycle de croissance et de retour du printemps de la Table d'Agnone, il nous semble cependant qu'il reste préférable de voir en **vezk-** une divinité de l'année, quoiqu'il y ait pu avoir des interférences avec d'autres figures mythologiques liées à l'orphisme et aux pratiques éleusiniennes. PROSDOCIMI⁸⁹ rappelle le possible rapprochement avec le grec ἐνιαυτός « anniversaire, cycle de l'année », effectivement personnifié dans le poème orphique aux Muses (ORPH., *Hymn.* 1) précisément après avoir invoqué Déméter, Perséphone, et toute une série de divinités, dont Hadès, Dionysos et Héraclès.

I.2.5.2.2. **evklúí, kerrí et futreí • kerríai**



Figure 7 : Table d'Agnone A 3-4 (détails)

evklúí • statíf • kerrí • statíf •

futreí • kerríai • statíf •

Vient ensuite un groupe cohérent de trois divinités **evklúí, kerrí et futreí • kerríai**. Ces divinités tutélaires, placées en début de liste, présentent des interprétations notamment suggérées par les *comparanda* grecs. Il s'agit vraisemblablement de la triade dite éleusinienne avec Euclos-Hadès (ou Dionysos ?), Cérès-Déméter, et Futir-Koré. Au vu de la théologie d'Éleusis, il s'agit plus probablement d'Hadès que de Dionysos, lié tant à Déméter qu'à

⁸⁷ « Ils appellent Iacchos Dionysos ainsi que l'archégète des Mystères, le 'Génie' de Déméter ».

⁸⁸ « En chœur elles appellent Iacchos, le fils de Zeus, Bromios ».

⁸⁹ PROSDOCIMI 1976 : 820.

Perséphone. Néanmoins, des syncrétismes sont possibles : sur la deuxième partie de la face A **evklúí** porte l'apposition **patereí** « Père », qui n'est pas sans rappeler le *Liber Pater* latin. Dans l'orphisme toutefois, Dionysos semble plutôt fils de Perséphone, ce qui nous sembler suggérer que l'apposition **patereí** renvoie plus probablement à Hadès. Chez Diodore de Sicile, par ailleurs, Dionysos est soit fils de Perséphone, soit de Déméter, DIOD. 3, 64 :

δεύτερον δὲ μυθολογοῦσι γενέσθαι Διόνυσον ἐκ Διὸς καὶ Φερσεφόνης, ὡς δὲ τινες, ἐκ Δήμητρος⁹⁰

I.2.5.2.2.1. **evklúí**

Voir Prolégomènes.

Comme le note PROSDOCIMI⁹¹, la forme du théonyme connaît le même métaplasme que pour le nom de Ἡρακλῆς, qui présente également un passage à la déclinaison thématique

I.2.5.2.2.2. **kerrí**

La déesse italique Cérès, it. com. **kerēs*, **keres-* doit être précisément celle qui provoque la croissance de la végétation⁹². Il faut selon nous partir d'un thème sigmatique **kérh₁-elos-* « croissance⁹³ » d'après la racine **kérh₁-* « croître » du verbe *crēscō*⁹⁴, d'où l'on tire un animé **kérh₁-ēs* « Celle qui fait croître » > it. com. **kerēs*⁹⁵. La formation d'un animé par allongement du nominatif a cependant pu se faire en latin même : l'absence d'attestation du nominatif en sabellique laisse la possibilité de la conservation d'un nominatif **keres-* ; la plus ancienne attestation du théonyme se trouve dans une inscription falisque du 7^e / 6^e siècle av. J.-C.⁹⁶, EF 1, dont elle constitue un des rares éléments de lecture certaine :

ceres : far [---]e[---]tom : [---]uf[---]ui[---]m : [---] ad (...)

⁹⁰ « Les mythologues racontent que le second Dionysos naquit de Perséphone, certains disent de Déméter. »

⁹¹ PROSDOCIMI 1976 : 826.

⁹² Ov. *F.* 1, 670. « *causa frugibus* »

⁹³ EICHNER 1993 : 84 ; *pace* DE VAAN : 109-110.

⁹⁴ On trouve également un thème en **-e/o-*, **kérh₁o-* « croissant » qui doit être attesté par le lat. *prōcērus* « qui croît en hauteur » et *sincērus* « entier ». Voir RIEKEN 2003 : 43-50.

⁹⁵ Voir BLANCHET 2016 : 10 ; GARNIER 2010 : 167.

⁹⁶ Voir BAKKUM 2009 : 34.

La forme **ceres**, comme le souligne BAKKUM⁹⁷, ne permet pas d'identifier la longueur du /e/ du nominatif. Néanmoins, il nous paraît plausible de considérer que cet allongement consécutif à une personnification d'un abstrait doit être it. com., le culte de Cérès comme divinité féminine incarnée étant par ailleurs attesté largement dans le monde italique.

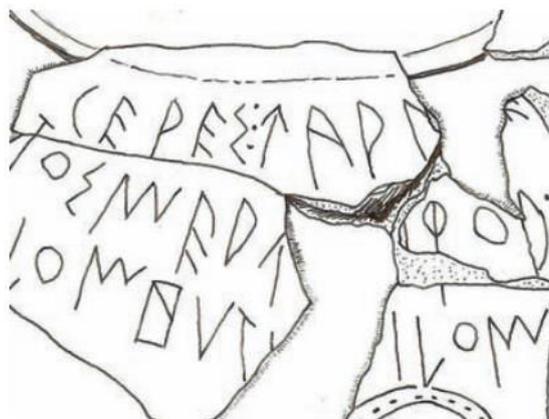


Figure 8 : EF 1 (détail)

Source : d'après BAKKUM 2009 : 396.

Ce thème en *-s est bien conservé en latin⁹⁸, comme le montrent les formes rhotacisées, gén. *cererus* (<*keres-os, *CIL* I², 677, 679 et 1541), *cereres* (*CIL* I², 973), dat. *cererei* (*AE* 1999, 425, Mesa, entre 300 et 200 av. J.-C.), *crere*, avec ce qui doit constituer une graphie acrophonique⁹⁹ (*CIL* I², 2908, Veii, entre 300 et 270 av. J.-C.), etc.

⁹⁷ BAKKUM 2009 : 142.

⁹⁸ BAKKUM 2009 : 201.

⁹⁹ VINE 1993 : 324.



Figure 9 : *CIL* I², 2908

Source : Roma, Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, d'après *Rend. Ac. Linc.*, 3, 1948, p. 456, fig. 3 (M. Santangelo)¹⁰⁰

crere. l. tolonio. d.

¹⁰⁰ Bibliographie, voir aussi : *AE* 1950, 165 ; *Latomus*, 8, 1949 : 37-41 (M. SANTANGELO) ; *AE* 1952, 96 ; *Rev. Philol.*, s. 3, 23, 1949 : 157-159 (A. ERNOUT) ; *AE* 1950, 0184b ; *ILLRP* 0064 ; *Arch. Class.*, 43, 1991 : 193-208 (D. BRIQUEL) ; *AE* 1991, 684.

I.2.5.2.2.1. Cérès italique



Figure 10 : Statue en terre cuite, Cérès-Déméter portant un porcelet

Source : 6^e siècle av. J.-C., Teano, Museo Nazionale, photographie de l'auteur (juin 2019)

Dans les langues sabelliques, le théonyme montre un passage à un néo-thème en **-ē*¹⁰¹, tel que **ker(e)sē-* > **kerrē-*, comme nous l'avons déjà mentionné *supra*, d'ailleurs attesté par l'anthroponymie, ainsi dans l'accusatif Κερρινομ (CRIMISA 3)¹⁰², d'après **Kerrē-no-*¹⁰³. La divinité est attestée également chez les Marrucins dans la Table de Rapino, TEATE MARRVCINORVM 2 (250 - 225 av. J.-C. ?), sous la forme du dat. *cerie*, qui doit être pour *cer{ei}*, avec l'épiclèse *iouia*¹⁰⁴. Dans la tablette CAPVA 34 (200 - 150 av. J.-C.), la divinité apparaît avec une épithète particulière, dans un contexte de défexion, aux marges de notre étude sur les ensembles théonymiques :

A 1 (intérieur) : **keri : aren[tikai]**

B 12 (extérieur) : **keri : arentika[i]**

Comme le rappelle UNTERMANN¹⁰⁵, l'épithète **arentika-* est liée, depuis BÜCHELER¹⁰⁶, à la glose d'HESYCH. : Ἀραντίσιον · Ἐρινύσιον. Μακεδόνες¹⁰⁷. L'adjectif Ἐρινύς « vengeresse » (d'où les Ἐρινύες, « χθόνια θεαί ») est en effet attesté comme épithète de Déméter en Arcadie, ainsi PAUS. 8, 25, 6 ; ANTIM. 28 ; CALL. *Fr.* 207. Selon BEEKES¹⁰⁸, le terme, attesté également par le mycénien *e-ri-nu*, est probablement pré-grec. Les Macédoniens connaîtraient ainsi un équivalent des Ἐρινύες, sous la forme des Ἀραντίσιον (dat. pl.), d'où un sg. Ἀραντίς « vengeresse », épithète possible de Déméter, et qui pourrait être la source d'un dérivé **ἀραντίκο-*, emprunté en osque via le grec, pour qualifier Cérès-Déméter, sous la forme **arentik-**, avec cependant une variation vocalique (sur les racines i.-e. possibles, voir *LIV*² : 269 - 272).

Il est loisible de noter que, chez SOPH. *El.* v. 110 - 112, une déesse Ἄρα « Malédiction » personnification du lexème ἀρά « prière, malédiction, imprécation », est associée aux Ἐρινύες ainsi qu'à d'autres divinités chtoniennes, dont Perséphone :

¹⁰¹ BAKKUM 2009 : 201.

¹⁰² Voir également, au nominatif, BOVIANVM 83 : **keri(ns)**, et au génitif, BOVIANVM 119 : **keri(neís)**, ainsi que les formes contractées sans la deuxième voyelle dans l'index de CRAWFORD 2011.

¹⁰³ RIX 2009 : 503.

¹⁰⁴ Sur cette attestation, voir le chapitre I.3.2.2.

¹⁰⁵ UNTERMANN 2000 : 118.

¹⁰⁶ BÜCHELER 1878b.

¹⁰⁷ Quelle que soit, par ailleurs, la plausibilité de cette association.

¹⁰⁸ BEEKES 2010 : 459.

ὦ δῶμ' Ἄϊδου καὶ Περσεφόνης

ὦ χ θόνι' Ἑρμῆ καὶ πότνι' Ἄρᾶ

σεμναί τε θεῶν παῖδες Ἑρινύες¹⁰⁹.

Cependant, chez ESCH. *Eum.* 415 - 417, les Érinyes revendiquent pour elles-mêmes le nom Ἄρᾶ :

πεύση τὰ πάντα συντόμως, Διὸς κόρη

ἡμεῖς γάρ ἐσμεν Νυκτὸς αἰανῆ τέκνα

Ἄρᾶι δ' ἐν οἴκοις γῆς ὑπαὶ κεκλήμεθα¹¹⁰.

On peut relever, également chez Eschyle, l'invocation en *Th.* 69 - 70 :

ὦ Ζεῦ τε καὶ Γῆ καὶ πολιτσοῦχοι θεοί

Ἄρᾶ τ' Ἑρινὺς πατρὸς ἡ μεγασθενῆς¹¹¹.

Le terme ἄρᾶ, que BEEKES¹¹² fait remonter à un plus ancien *ἄρῆ, peut-être d'après un thème i.-e. **h₂eru-* « se prosterner », reflété par hitt. *aru₂ae-zi* « se prosterner, s'incliner », est par ailleurs à l'origine d'un verbe dénominal moyen-passif ἄράομαι « prier que », également associé à ἔρινυς chez HOM. *Od.* 2, 135 - 137, dans la bouche de Télémaque :

ἐπεὶ μήτηρ στυγεράς ἀρήσεται ἔρινυς

οἴκου ἀπερχομένη· νέμεσις δέ μοι ἐξ ἀνθρώπων

ἔσσεται (...) ¹¹³.

On peut imaginer une forme de participe aoriste, actif, *ἄρας, ἄραντος « maudissant », en lieu et place de ἀρασάμενος attendu (d'où un substantif Ἀραντίς « Vengeresse, Maudissante ») par exemple sur le modèle d'un verbe comme ἀράζω « grogner », qui connaît en théorie à la fois un participe aoriste moyen-passif ἀρασάμενος et un participe aoriste actif

¹⁰⁹ « Ô demeure d'Hadès et de Perséphone, Ô Hermès chthonien, Ô Malédiction, et vous effrayantes filles des dieux, les Érinyes ! ».

¹¹⁰ « Tu apprendras tout en peu de mots, fille de Zeus : nous sommes en effet les filles éternelles de la Nuit, les Malédiction, l'on nous nomme dans nos demeures souterraines ! »

¹¹¹ « Ô Zeus, et toi Terre, Ô dieux protecteurs, et toi Malédiction, Vengeance démesurée d'un père ! »

¹¹² BEEKES 2010 : 121.

¹¹³ « Ma mère, en quittant notre demeure, invoquera les terribles Érinyes, et la vengeance des hommes sera sur moi. »

ἄρας, ἄραντος (ainsi également αἶρω). Ce participe pourrait *in fine* être la source d'un dérivé, en osque ou via le grec, en *-iko-, d'où *arantiko-, avec le même changement de vocalisme en osque que le lat. *Tarentum* d'après le gr. Τάρῶς, Τάρωντος « Tarente ».

Quoique les modalités dérivationnelles restent complexes, il est séduisant de voir dans Cérès Arentika, invoquée sur une tablette de défexion, une divinité chtonienne des malédictions, dans un contexte vraisemblablement hellénisé. Il est cependant envisageable de partir d'autres formes également attestées dans l'onomastique, *a fortiori* dans la théonymie. On trouve par exemple en Ombrie le datif *Arentei*, en *AE* 1989, 289 (Ombrie, fin du 2^e siècle - début du 1^{er} siècle av. J.-C.) :

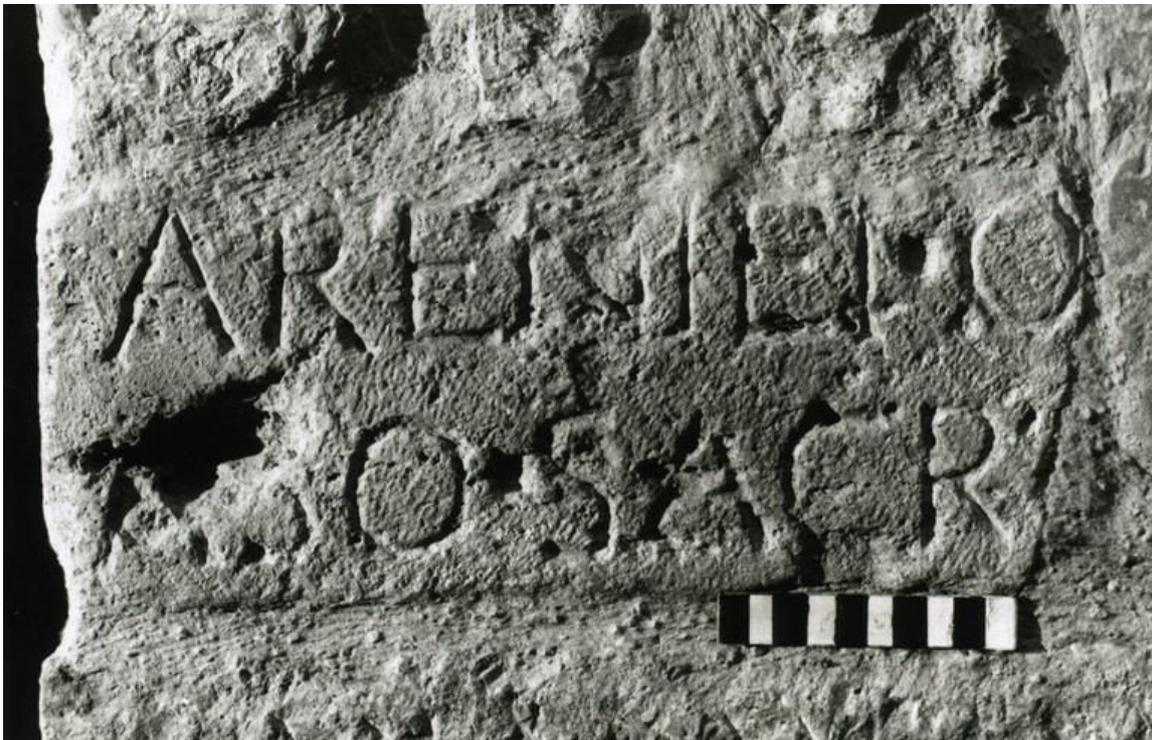


Figure 11 : *AE* 1989, 289

Source : Assisi (Perugia), convento di S. Damiano, © Epigraphic Database Roma

Arentei O[---]

aso sacr(um)

ROCCA¹¹⁴ se fonde sur la forme *aso*, vue comme correspondant au lat. *arā* « autel » pour envisager le caractère ombrien de l'inscription : la forme est également attestée non rhotacisée dans les Tables Eugubines, comme nous l'avons déjà mentionné. Cependant, cette affirmation nous semble contradictoire, comme le note par ailleurs ROCCA, avec la forme de dat. sg. consonantique en *-ei* du théonyme, là où on attendrait en ombrien une monophthongaison en *-e*¹¹⁵, surtout à date potentiellement basse. AMANN¹¹⁶ range néanmoins ce théonyme au nombre des rares divinités ombriennes attestées hors des Tables Eugubines, ce qui n'enlève rien, selon nous, au caractère très vraisemblablement latin de l'inscription.

À noter que le poète alexandrin Lycophron, non ignorant des cultes de l'Italie hellénistique¹¹⁷ cite également, à propos cette fois d'Aphrodite¹¹⁸, une forme Ἀρέντα : LYC. Al. 831 - 833 :

[ἐπόψεται] καὶ τὸν θεᾶ κλαυσθέντα Γαύαντος τάφον / Σχοινῆδι μουσόφθαρτον Ἀρέντα
Ξένη¹¹⁹.

Un oronyme Arentinus est également relevé près de Préneste chez VIB. SEQU. : *Arentinus mons, in quo civitas Praeneste*, ce qui fournit à COARELLI¹²⁰ un argument en faveur d'une origine onomastique des formes théonymiques en *arent-*.

Dans tous les cas, l'épithète est manifestement un dérivé en *-iko-* sur une base **arent-*. Les dérivés en **-iko-* ne sont pas nécessairement affectés en osque par la syncope du /i/, par analogie avec le nominatif où la voyelle finale est déjà syncopée : cf : **τύντίκς** « publicus », de **tout-iko-*, de *touto*, f. « cité » ; on trouve néanmoins des cas (vraisemblablement ultérieurs) de formes syncopées¹²¹ : *totcor*, n. pl. n. ; *totco*, n. acc. sg. n. Alternativement, il peut s'agir effectivement d'une forme en **-īko-* avec neutralisation de la quantité du /i/ et donc absence de

¹¹⁴ ROCCA 2017 : 82.

¹¹⁵ MEISER 1986 : ; WALLACE 2007 : 21.

¹¹⁶ AMANN 2011 : 327.

¹¹⁷ Ainsi la périphrase désignant Arès, LYC. Al. 938 : Ἀλοῖτιν ἔτλη τὴν Κυδωνίαν Θρασὼ / ὀρκωμοτῆσαι τὸν τε Κρηστόνης θεὸν / Κανδάον' ἢ Μάμερτον ὀπλίτην λύκων :

¹¹⁸ ROCCA 2017 : 83.

¹¹⁹ « [Il verra] le tombeau de Gavas que les Muses ont fait périr, pleuré par la déesse Schoinis, Arenta l'Étrangère. »

¹²⁰ COARELLI 1996 : 62.

¹²¹ Voir UNTERMMAN 2000 : 782.

syncope¹²². Si l'on considère que la forme reflète plutôt une base d'origine italique, alors elle n'aurait pas de lien, toutefois, avec la famille sémantique du grec ἀπά.

En territoire pélignien, le théonyme de Cérès apparaît sous la forme d'un génitif pluriel, renvoyant donc à un groupe de divinités, dans l'inscription CORFINIVM 6 :

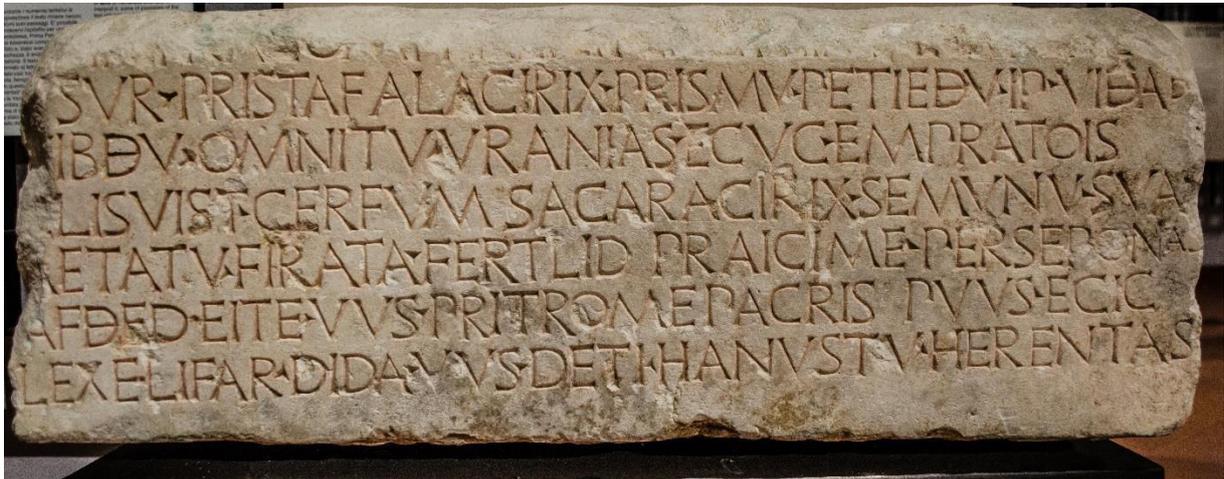


Figure 12 : CORFINIVM 6

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 247545, photographie de l'auteur (juin 2019)¹²³

[pat]ir · pracom[·] praļiçim[·] cippiim · ecu(f)[·] i[---]c[--]

usur · pristafalacirix · prismu · petieđu · ip · uidad

uibđu · omnitu · uranias · ecuc · empratois^{vac}

çlisuist · cerfum^v · sacaracirix · semunu · sua

aetatu · firata · fertlid^v · praicime · perseponas

afđed · eite · uus · pritrome pacris^v · puus · ecic^{vac}

lexe · lifar¹²⁴ · dida · uus · deti · hanustu · herentas

¹²² BOTTIGLIONI 1954 : 50. Voir également FRUYT 1986.

¹²³ Voir sur cette inscription l'étude détaillée de MARTZLOFF 2014, qui propose une traduction de *çlisuist* jusqu'à *herentas*, jugeant que les trois premières lignes posent des problèmes sémantiques rédhibitoires. Nous retiendrons ainsi la traduction suivante,) partir de *çlisuist* : « Elle a porté l'honorable titre de prêtresse des Cérès et des Sémones, sa vie [ayant été] prolifique, [et] fertile, elle s'en est allée au royaume de Perséphone. Poursuivez votre chemin en paix, vous qui avez lu ceci. Puisse Herentas vous donner bonheur (*lifar*, voir note suivante), richesse (*deti*), faveurs (*hanustu*) ».

¹²⁴ Nous considérons, avec MARTZLOFF 2014, que l'interprétation de *lifar* comme un théonyme est confrontée à trop de difficultés pour être retenue. MARTZLOFF rattache le lexème à la famille du latin *lubet*, et en fait un complément d'objet de *dida*, ce qui pose cependant des difficultés syntaxiques en montrant une disjonction non attendue par rapport aux deux autres compléments d'objet *deti* et *hanustu*. Il est sans doute plus envisageable de

Le théonyme apparaît ainsi dans l'expression *cerfum sacaracirix* « prêtresse des (deux) Cérès » : le génitif pluriel *cerfum* vient sans doute de **kersom* < **keres-om* avec passage de /rs/ secondaire à /rf/¹²⁵ (ainsi **çerf-** / *šerf-* en ombrien¹²⁶). Au vu du contexte, hellénisé, du reste de l'inscription¹²⁷, et avec notamment la mention directe de *perseponas* « Perséphone », qui est directement tiré de la forme grecque du théonyme Περσεφόνη, les Cérès doivent renvoyer à la paire Déméter / Perséphone : voir notamment l'entrée **futreí** *infra*, au chapitre I.2.5.2.2.3. Le grec connaît une telle désignation pour nommer collectivement les deux déesses, ainsi en dorien Δαμάτερες¹²⁸ « les (deux) Déméter ».

Chez les Sidicins, le théonyme apparaît peut-être sous la forme d'une initiale unique **k**, suivie de la mention probable d'un objet sacré **s(?)**, sur l'autel miniature de l'inscription TEANVM SIDICINVM 3 :

voir une construction hyperbatique continuant l'adresse au lecteur *puus ecic lexe (lifar)* « qui a lu cela (cet écrit) », qui trouve des correspondants osques comme le souligne DUPRAZ 2006 : 66 - 70, auquel cas *lifar* serait comparable au lat. *liber* « livre » et avec *ecic* « ce », en position de complément d'objet de *lexe*.

¹²⁵ Sur cette évolution phonétique plutôt attendue en ombrien qu'en péligien, qui connaît par ailleurs un adjectif *ceria*, et éventuellement témoin d'un emprunt à une langue montrant ce traitement, voir le chapitre II.2.2.2.1.

¹²⁶ POULTNEY 1959 : 77.

¹²⁷ Noter le terme théonymique *urantias*, emprunt manifeste au grec Οὐρανία, épithète d'Aphrodite et nom d'une Muse. Sur le rapport éventuel entre ce théonyme et celui étrusque de **turan**, voir CLACKSON 2018. Par ailleurs, en regard du contexte funéraire de l'inscription, on peut relever que l'épithète Οὐρανία n'est pas sans lien avec les Moires, comme le note PROSDOCIMI 1989 : 524.

¹²⁸ DGE : 939.



Figure 13 : TEANVM SIDICINVM 3

k s

Source : Teano, loc. Loreto, Museo Nazionale, inv. 292365, photographie de l'auteur (juin 2019)

I.2.5.2.2.2. *Anaceta Ceria* « Prêtresse de Cérès »

On trouve de nombreuses attestations du nom de Cérès chez les Péligniens, en plus de CORFINIVM 6, mais sous la forme d'un adjectif dérivé *ceria* « de Cérès », accompagné de ce qui doit constituer, comme nous le verrons, un titre de prêtresse, *anaceta*, équivalent du latin *sacerdōs*, attesté également à Sulmo avec le génitif *Cereris* « de Cérès ». On notera par ailleurs que les deux lexèmes présentent de nombreuses variations graphiques. Ainsi en SVLMO 4 (200 - 150 av. J.-C., d'après la forme des lettres) et SVLMO 5 (vers 125 av. J.-C.) :

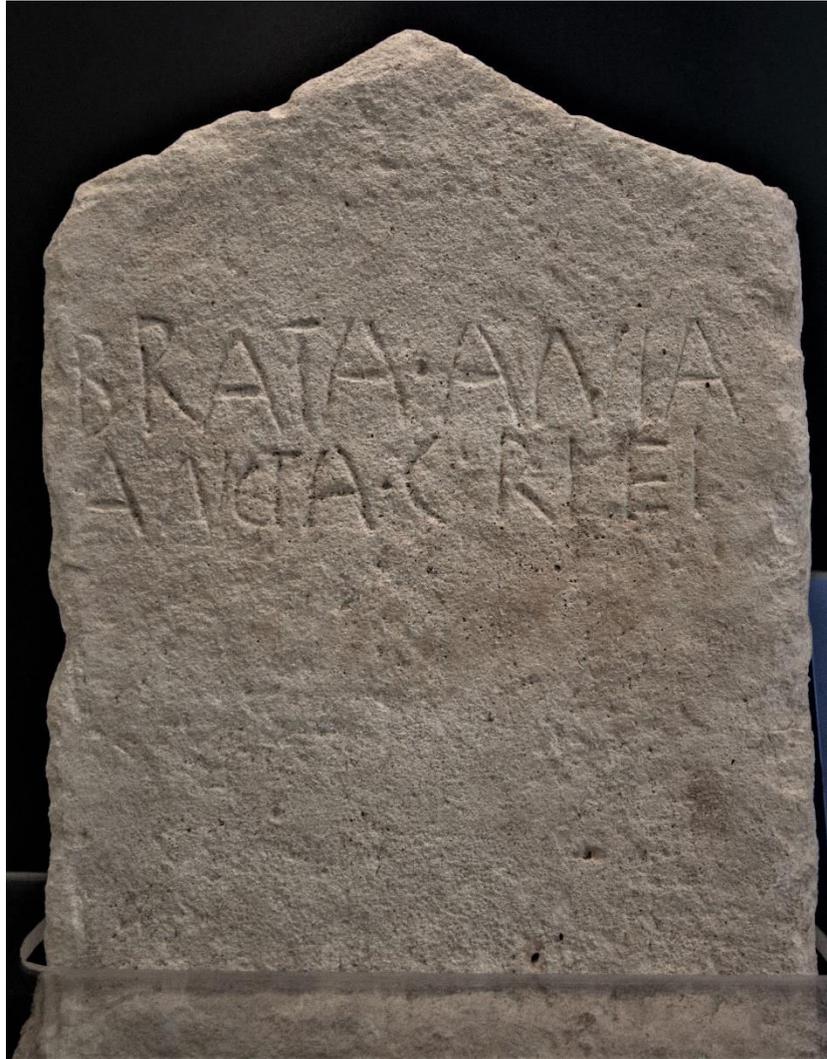


Figure 14 : SVLMO 4

Source : Sulmona, Museo Archeologico, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

brata · ania
*ancta · criei(a)*¹²⁹

« Brata Ania,
prêtresse de Cérés »

¹²⁹ La graphie <cr> pour <cer> est sans doute acrophonique, usage que l'on retrouve par ailleurs en latin (voir *supra CIL I², 2908*), comme le note VINE 1993 : 324 et sq. On retrouve peut-être une telle graphie pour le correspondant masculin de Cérés, Cerus, dans la série des *pocola deorum* (voir le chapitre II.2.2.3.2.)

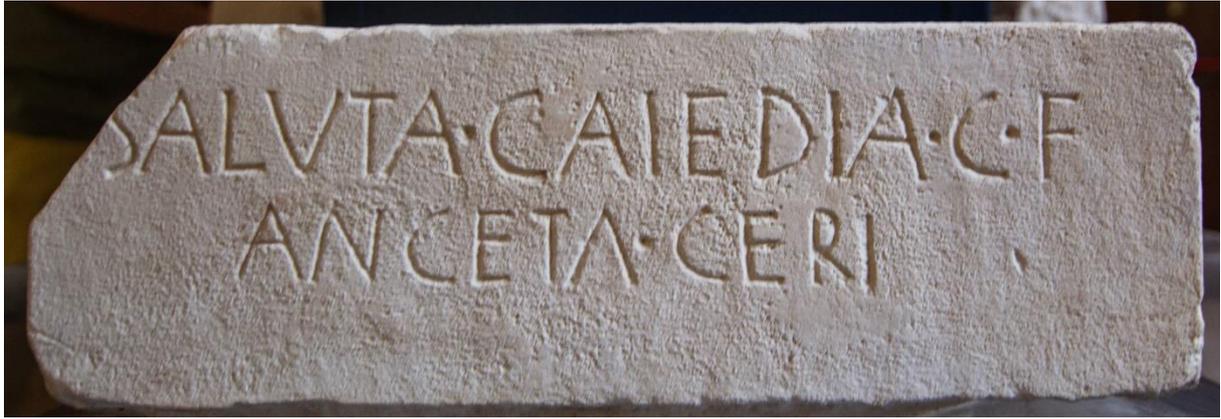


Figure 15 : SVLMO 5

Source : Sulmona, Museo Archeologico, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

saluta · caiedia · c · f

« Saluta Caiedia, fille de C.

anceta · ceri(a)

prêtresse de Cérés »

On peut remarquer dans cette inscription légèrement plus tardive que la première la présence d'un latinisme avec la marque de filiation abrégée *f.*, qui n'est pas d'usage dans les langues sabelliques hors, justement, contexte latinisé. Le corpus se prolonge avec SVLMO 7 : *brata · polf(enia) sa(luieis) / anacta ceri(a)*, SVLMO 8 : *tettia · sa / anac · cerr*, qui montre une formule abrégée, ainsi que SVLMO 9, 10, 11, qui ne présentent pas de formules onomastiques mais seulement le titre sacerdotal. Dans l'inscription suivante SVLMO 6 (vers 150 av. J.-C.), le nom de la prêtresse est par ailleurs associé à une autre formule théonymique :



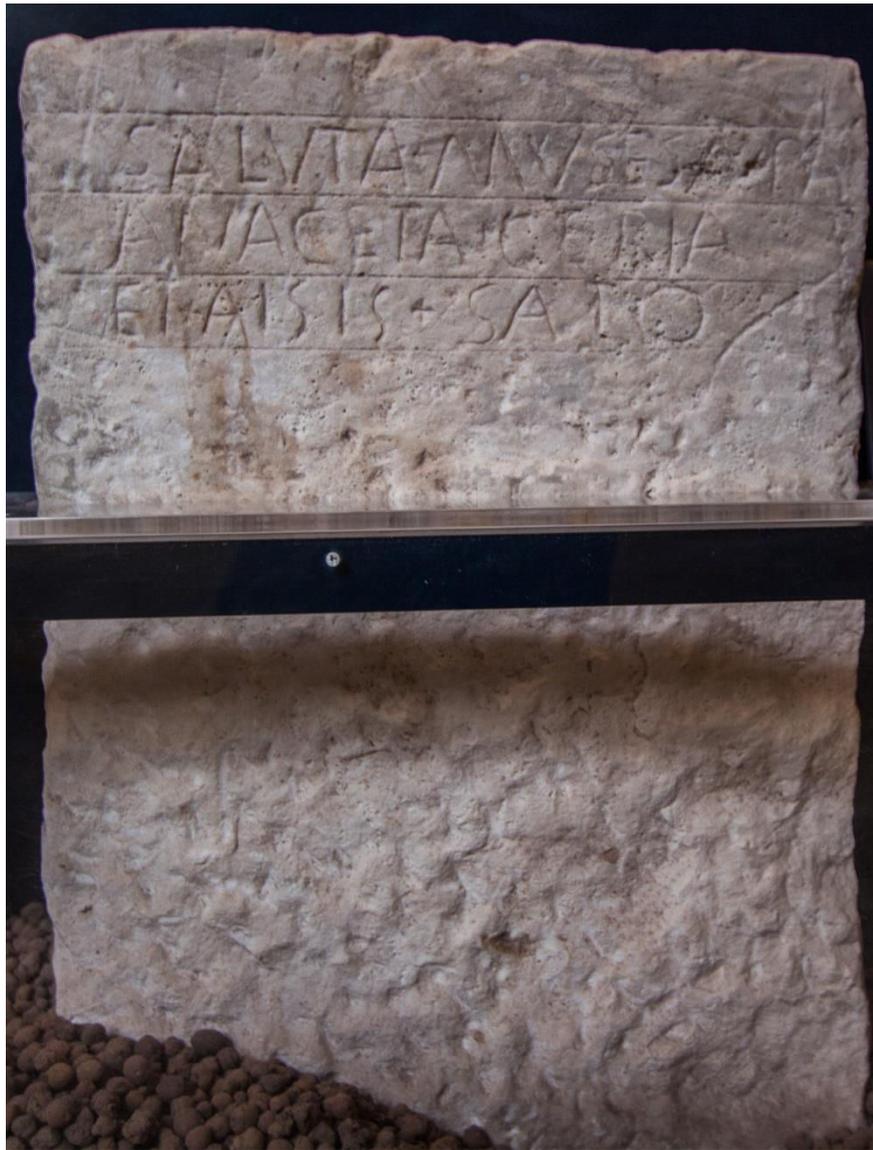


Figure 16 : SVLMO 6

Source : Sulmona, Museo Archeologico, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

saluta · musesa[·] pa

anaceta · ceria

et aisis · sato

« Saluta Musea, (fille) de Pa.

prêtresse de Cérés,

également sacré (?) pour les dieux (?) »

L'inscription de cette dernière stèle, datée de la moitié du 2^e siècle av. J.-C., semble mentionner une sorte de bénéficiaire divin médiant, quoiqu'il s'agisse d'un contexte d'épithaphe et non de dédicace, avec la forme *aisis*, qui doit correspondre au dat. pl. du nom générique de

la divinité, *aisos*¹³⁰, ainsi la forme marse *esos nouesede(s)* (nom. pl., MARRVVIVM 1), à rapprocher sans doute des *Dī Novensides* latins¹³¹. On attendrait cependant plutôt un dat. en -ois en pélignien : il peut s'agir d'une graphie fautive, ou bien d'une forme de désinence latinisée¹³², ce qui n'est pas aberrant considérant la présence d'autres latinismes dans la série des inscriptions *anaceta*, si toutefois le mot est bien à comprendre ainsi, en regard de l'interprétation également délicate de la forme *sato*¹³³ « sanctum (?) ».

Le lexème *an(a)c(e)ta* commun à toutes les inscriptions, correspond certainement à un nom de prêtresse¹³⁴, peut-être « l'ap-porteuse », comme nous le développons *infra* pour les détails étymologiques et morphologiques, en comparaison avec le théonyme **líganakdíkeí**. Suivant POCETTI¹³⁵ il nous paraît improbable de voir dans le terme *an(a)c(e)ta* et ses variantes une attestation de la déesse *Angĩtĩa*, *pace* ADIEGO¹³⁶. En effet, concernant la présence d'une forme *anacetha*, avec <th>, dans l'inscription de *Vibea · Metia · T / anacetha · ceria*¹³⁷, il nous paraît peu vraisemblable que cette attestation unique d'une telle graphie soit représentative d'une notation d'une palatalisation d'un groupe /kty/ qui trouverait son origine dans la forme osque de la déesse *Angĩtĩa*, soit **anagtia-** (Sur ce théonyme, voir le chapitre III.2.2.3.1.).

¹³⁰ UNTERMANN 2000 : 68 - 69.

¹³¹ UNTERMANN 2000 : 504 - 505.

¹³² À moins qu'il ne s'agisse d'un thème en *-u, attesté en vén. : **aisu-** ; voir UNTERMANN 2000 : 70.

¹³³ UNTERMANN 2000 : 657.

¹³⁴ Voir UNTERMANN 2000 : 97.

¹³⁵ BUONOCORE – POCETTI 2013.

¹³⁶ ADIEGO LAJARA 2016 : 17 - 25

¹³⁷ BUONOCORE – POCETTI 2013 : 60.

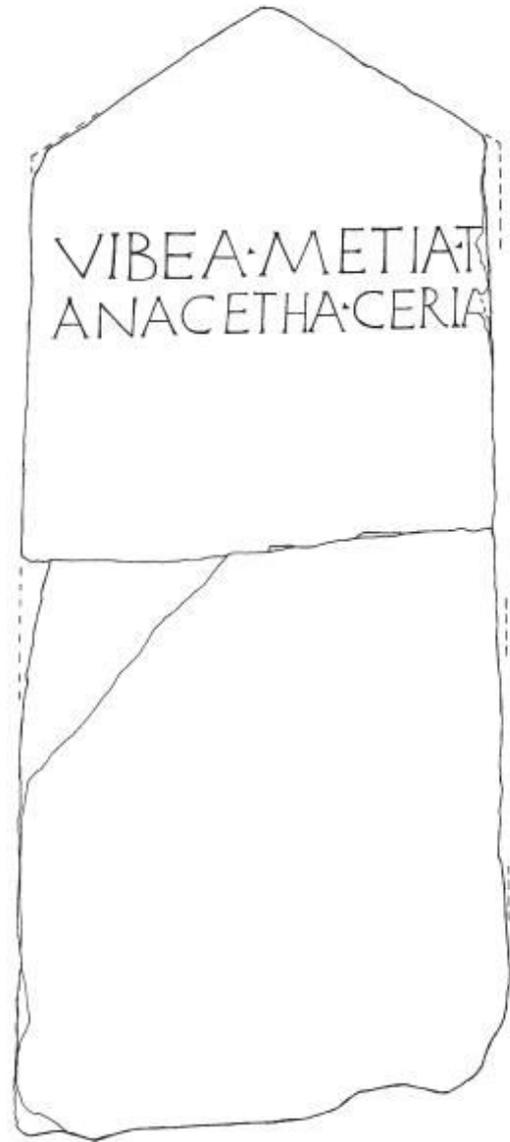
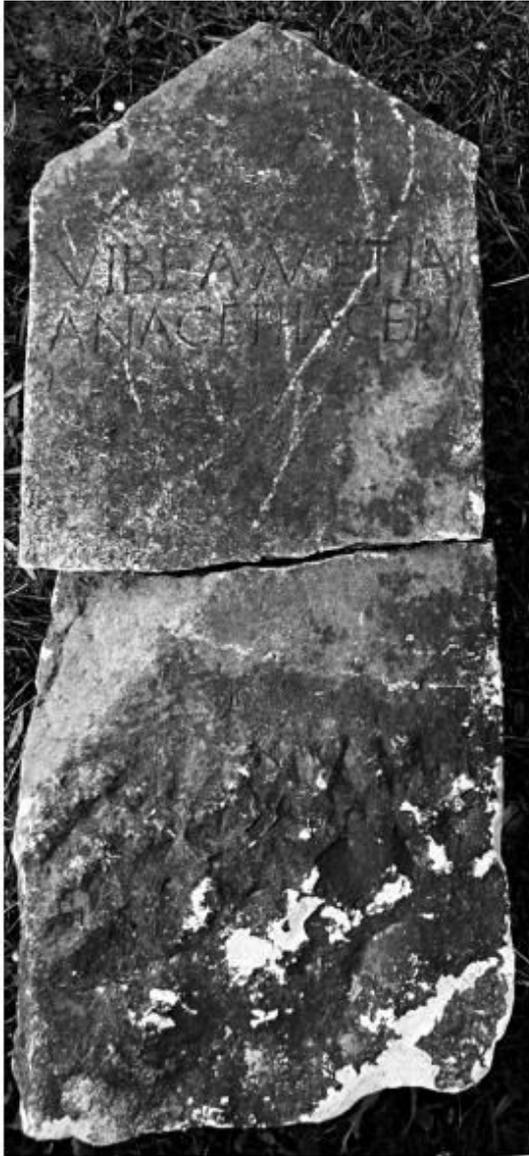


Figure 17 : Stèle de Pettorano sul Gizio (Anacetha)

Source : Località Valle Larga (Pettorano sul Gizio – Sulmona), d’après BUONOCORE – POCETTI 2013, fig. 1 & 2.

Une des raisons principales de rejeter cette identification du théonyme d’*Angītia* repose notamment sur le fait qu’il s’agit ici, de façon immédiatement visible, de stèles funéraires et non de dédicaces religieuses. De fait, il nous semble plus évident de voir dans les inscriptions de Sulmo des groupes nominaux entièrement au nominatif, plutôt que le nom d’une dédicante suivi d’un datif en *-a* : ces inscriptions ne sont autre que des épitaphes de prêtresses de Cérés, dans un enclos funéraire qui leur est dédié, comme doivent le montrer par ailleurs des

inscriptions funéraires latines postérieures de la même région, au formulaire correspondant, qui emploient bien le lexème *sacerdos* à la place de *anaceta*¹³⁸.

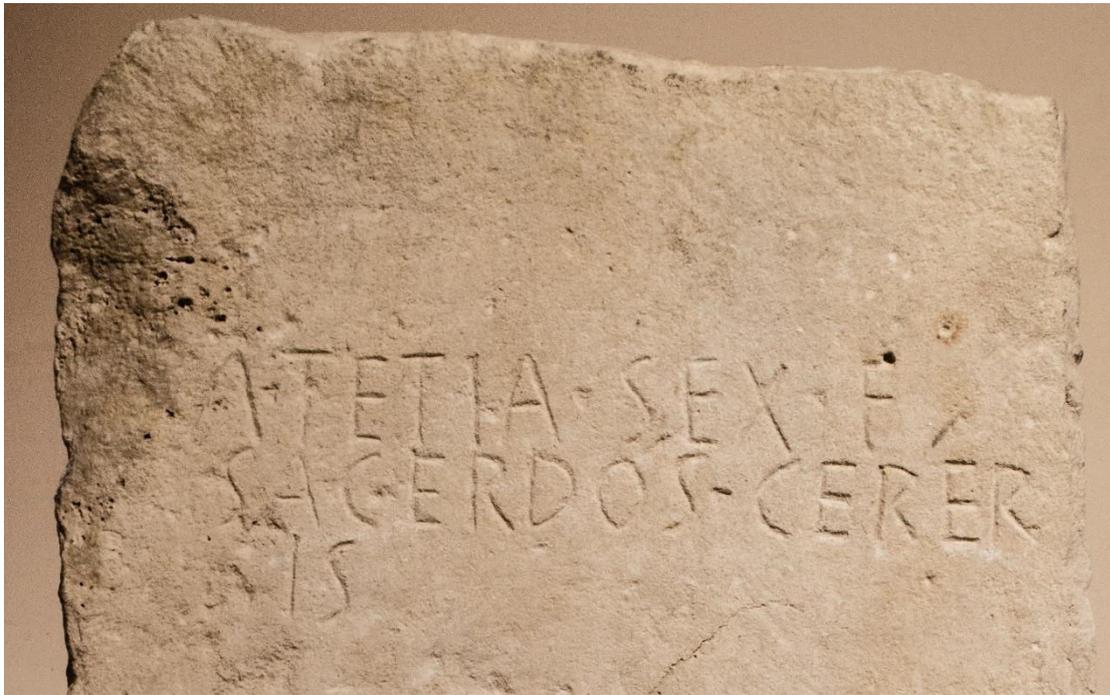


Figure 18 : *CIL* I², 3216 (stèle funéraire, détail)

Source : Ara Bona, 1^{er} siècle av. J.-C., Sulmona, Museo Archeologico, photographie de l'auteur (juin 2019)

A. Tetia Sex. f. / sacerdos Cerer/ is

¹³⁸ Sur la question, voir, comme le rappelle POCETTI (BUONOCORE – POCETTI 2013 : 65), CONWAY 1897, I : 234 « The indisputably sepulchral character and provenance of this and the other similar stones (both Pael. and Lat. inscc.) appear to me to favour strongly Bücheler's view that *anaceta* is nom.sing. fem. meaning 'sacerdos', rather than dat.sing. 'Angitia', as Pauli, l.c., and Von Planta, *Osk.-Umb Gramm*, p. 163 regard it ».

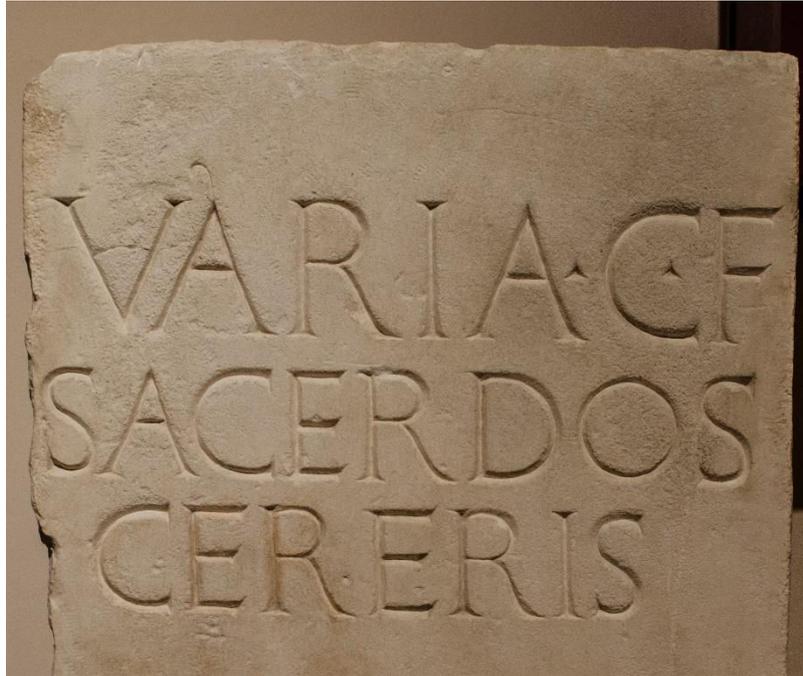


Figure 19 : *SupIt* 4, S, 48 (stèle funéraire, détail)

Source : Crocifisso, début du 1^{er} siècle ap. J.-C., Sulmona, Museo Archeologico, photographie de l'auteur (juin 2019)

Varia. C. f/ sacerdos Cereris

Par ailleurs, on trouve également l'adjectif *cerria* en pays marrucin, dans l'inscription TEATE MARRVCINORVM 3 (100 av. J.-C.), précisément avec un autre nom de la « prêtresse », *sacracrix*, comparable à la forme (*cerfum*) *sacaracirix* « prêtresse (des Cérès) » de l'inscription CORFINIVM 6. La forme correspond vraisemblablement à un nom d'agent féminin dérivé d'une base verbale **sakra-*¹³⁹ « consacrer », avec divers phénomènes d'anaptyxes.

¹³⁹ UNTERMANN 2000 : 644.



Figure 20 : TEATE MARRVCINORVM 3

Source : S. Clemente a Casauria, Museo di S. Clemente, d'après CRAWFORD 2011

Traduction

<i>sacracrix</i>	« La prêtresse
<i>cibat . cerria</i>	de Cérés gît (ici),
<i>licina . saluta</i>	Licina Saluta,
<i>salaus</i>	Salut »

Comme le note DUPRAZ¹⁴⁰, dans cette inscription, qui est de nature poétique, on retrouve le même type de disjonction entre le titre de la prêtresse, *sacracrix*, et son expansion *cerria*, que dans l'inscription funéraire CORFINIVM 6 citée précédemment, avec *sacaracirix* « prêtresse », qui sépare les compléments du noms *cerfum* « des Cérés » et *semunu* « des Sémones ».

Enfin, la formule *anaceta ceria* connaît un parallèle exact en messapien, avec la forme **tabara damatria**¹⁴¹ « prêtresse de Déméter », où **tabara** doit refléter **to-b^hor-o-* « qui apporte », sur la racine **b^her-* « porter », ce qui nous semble par ailleurs un argument pour l'interprétation de *anaceta* comme une forme dérivée d'une racine signifiant « porter ». Fait remarquable, les attestations messapiennes constituent également des épitaphes, dans lesquelles

¹⁴⁰ DUPRAZ 2006 : 70 - 72.

¹⁴¹ MATZINGER 2019 : 12.

il n'y a pas nécessairement de formule onomastique en plus du titre de la prêtresse, montrant de fait un fort parallélisme avec la série des inscriptions *anaceta*.

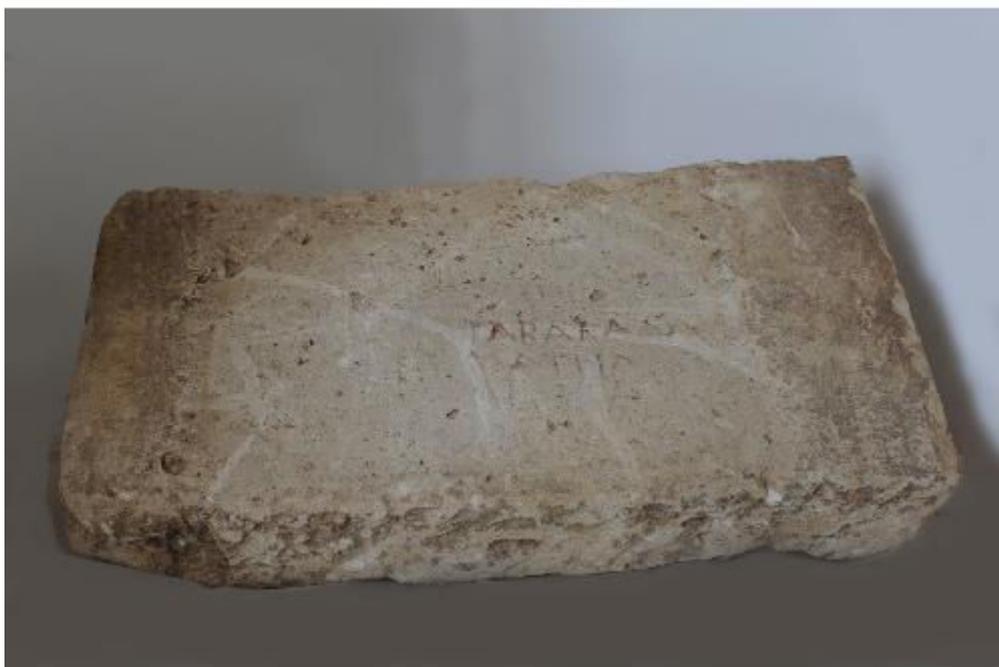


Figure 21 : Stèle funéraire messapienne (*tabara damatria*)

Source : Museo del Territorio Ugo Granafei di Mesagne, Puglia - Italia, inv. 365, ©

Soprintendenza Archeologica Taranto

tabara da/matria

I.2.5.2.2.3. **futreí · kerríai**

Ce théonyme est à comprendre, littéralement, comme la « fille cérienne » : on peut cependant se demander si l'appellation désigne par un lexème commun une déesse « Fille de Cérès », ou s'il s'agit directement d'une traduction ou d'un calque sémantique du grec Κόρη¹⁴² « la Jeune Fille », par antonomase d'un substantif osque attesté par ailleurs comme désignation de filiation : ainsi le nom. sg. **futír** « fille » en TEANVM SIDICINVM 18 (épitaphe, vers 200 av. J.-C.) : **ep · lúvkiiú · min · futír** « Ep. Lucia, fille de Min. ». Le lexème **futír** doit remonter à l'it. com. **fuxtēr*, d'où osq. **füter*, ici noté <u> alors qu'on attendrait d'ailleurs plutôt **fuh̄tēr*

¹⁴² PROSDOCIMI 1976 : 815, depuis KRETSCHMER 1932 : 100.

et une notation <uh>¹⁴³ : le [ū] long semble par ailleurs noté sur la face B de la Table d’Agnone dans <fuutreí>, mais pas dans les autres attestations. L’it. com. continue l’i.-e. *d^hugh₂-tēr « fille », quoique sans vocalisation de la laryngale en osque¹⁴⁴. Dans les deux cas, qu’il s’agisse d’un calque lexical ou d’un calque comme nom propre, le théonyme ne renvoie pas à Déméter, qui est représentée par **kerrí** dans l’inscription, mais doit correspondre à la Perséphone grecque, la fille « Cérienne », de Déméter. Il est par ailleurs loisible de relever que le grec κόρη « jeune fille », qui sert également de théonyme à cette dernière divinité, et dont on a peut-être une attestation latinisée dans la série des *pocola deorum* (voir ce chapitre), est possiblement lié à la même racine *kérh₁- « croître » que le théonyme de Cérès, d’après *kór(h₁)-uō-¹⁴⁵ « doté de croissance ».

Cette association semble corroborée par l’inscription FAGIFVLAE 3 : **lum maatreís** /**[---]ras futre[---]e** qui désigne possiblement un sanctuaire, **[sakarak]lum**, « de la fille et de la mère [Déméter] » : la place étant suffisante sur la deuxième ligne pour restituer **[damat]ras**¹⁴⁶. Enfin, il est possible de restituer également **futre[isp]e** avec la conjonction de coordination **-pe** (latin *que*) qui renforce la paire¹⁴⁷.

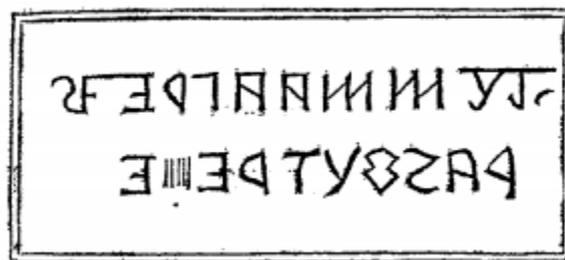


Figure 22 : FAGIFVLAE 3

Source : Macchia Valfortore (200 - 100 av. J.-C. ?), d’après CRAWFORD 2011

On trouve la même association, comme relevé précédemment, chez les Péligniens avec l’inscription CORFINIVM 6 et la mention d’une *cerfum sacaracirix* « prêtresse des (deux) Cérès », où le génitif pluriel doit renvoyer à Cérès et Perséphone (plutôt que Cérès et Cerus)

¹⁴³ Voir BUCK 1904 : 89.

¹⁴⁴ SCHRIJVER 1991 : 105.

¹⁴⁵ Pace BEEKES 2010 : 752.

¹⁴⁶ PROSDOCIMI 1978 : 1076. Noter l’emprunt de la même divinité en messapien sous la forme **deiva damatira** (MATZINGER 2019 : 52)

¹⁴⁷ PISANI 1953 : 101 ; Lecture retenue par RIX, *ST* : Sa 30.

mentionnée dans la suite de l'inscription : *perseponas*, quoique non en sa qualité de déesse agraire, mais d'hôte des Enfers.

En latin, le théonyme de *Prōserpina* est une adaptation de celui de la déesse grecque Perséphone : voir également la forme intermédiaire en lat. arch. de Préneste *Prosepnai* (*CIL* XI 6710), possiblement tirée¹⁴⁸ de formes étrusques telles que **ϕersipnei**. Le théonyme a également été réemprunté sous la forme *Persēphōnē, ēs*, ainsi chez Ov. *M.* 10, 15.



Figure 23 : Ta 7.64 (Tombe étrusque dite "d'Orcus")

Tomba dell'Orco II, Tarquinia, vers 320 av. J.-C. © Robin Iversen Rönnlund (CC BY-SA 3.0)

ϕersipnei // aita

« Perséphone // Hadès »

Ainsi dans le monde italice, et par ailleurs également dans le monde étrusque, Perséphone est véritablement intégrée au panthéon des divinités agraires aux côtés de Cérès / Déméter, et d'un parèdre masculin, représentant Dionysos ou Hadès. Dans la table d'Agnone, cette association est sans doute inspirée des mystères d'Eleusis, où Perséphone, personnification du

¹⁴⁸ Voir *EM* : 540.

printemps, est honorée comme fille de sa mère Déméter, déesse de la végétation en général et du blé en particulier¹⁴⁹, aux côtés de son époux Hadès, dans des rites mettant en scène le retour du printemps et la renaissance de la nature après le séjour forcé de Perséphone aux Enfers¹⁵⁰. Il nous semble que cette triade d'inspiration grecque présente ici une cohérence interne, renforcée par la mention d'une première divinité **vezkeí** vraisemblablement liée à l'année (nouvelle), qui se démarque par ailleurs par une absence de référentiel grec précis. La cohérence de cette triade nous paraît également, et pour la même raison, soulignée par le théonyme suivant.

I.2.5.2.3. **anter · stataí**

On trouve ensuite une nouvelle divinité singulière sans épiclèse, cette fois féminine, **anter · stataí**. Il s'agit d'un théonyme, non attesté par ailleurs, assurément formé sur la racine **steh₂-* « se tenir debout¹⁵¹ », avec adjonction du préfixe **anter-** « entre », d'ailleurs isolé par une interponction, dont la forme est également attestée dans le domaine osque par la préposition **anter**¹⁵², « entre », qui gouverne l'ablatif ou l'accusatif. Cette préposition, cognat du latin *inter* (avec l'accusatif), remonte à l'i.-e **h₁nter-* > it. com. **nter-*, avec traitement différent de la sonante nasale en sabellique commun et en latin¹⁵³. On la trouve en préfixe en ombrien par exemple dans les formes **anter : menzaru** et **anter . vakaze** qui présentent également des interponctions.

On peut relever, avec ce même préfixe, le théonyme gaulois *Entarabo / Intarabo*¹⁵⁴, attesté, entre autres, par une dizaine d'inscriptions de la *Belgica*, chez les Trévires. Ainsi *CIL XIII, 3632 : Deo Entarabo et Genio / \ (curiae) Ollodag(i?) porticum quam / Velugnius Ingenuus promi/serat post obitum eius / Sollavius Victor fil(ius) adoptivos / fecit*. Il doit signifier originellement « Entre-Rivières », selon DELAMARRE, d'après *abona / abu-* « rivière », mais on remarque également son association à Mars, par exemple en *CIL XIII, 3653 : (...) deo Marti Inta/rabo (...)*. On lui trouve également une épithète *Narius* en Alsace (*AE 1957, 155b*).

¹⁴⁹ DE CARVALHO 1992 : 99.

¹⁵⁰ DE CARVALHO 1992 : 115.

¹⁵¹ *LIV*² : 590.

¹⁵² Attestée par exemple sur le cippe d'Abella et à Pompéi ; voir UNTERMANN 2000 : 108.

¹⁵³ MEISER 1998 : 106. Noter le degré /e/ dans **entraí** *infra*.

¹⁵⁴ DELAMARRE 2003 : 29, 163.



Figure 24 : Statue de bronze du dieu Intarabus

Source : Foy-Noville, Musée archéologique d’Arlon (CC BY-SA 4.0)¹⁵⁵

La deuxième partie du théonyme **anter** • **stataí** reflète sans doute un nom d’agent **stǎ-t-*¹⁵⁶ « qui se tient » élargi avec un suffixe thématique féminin, d’où « celle qui se tient entre », ou directement un participe passé en **-to-* « qui est placée entre ». De façon pragmatique PISANI considère ce dernier sens et voit une déesse qui est, épigraphiquement, placée entre la fille **futreí** et la mère **ammaí** : ce concept nous paraît cependant dénué de contenu divin en soi : cette interprétation est possible, mais, à notre avis, incomplète : effectivement, le théonyme sépare selon nous deux groupes cohérents de divinités, mais sans pour autant exclure un véritable rôle théologique : le théonyme aurait ainsi une double fonction dans la liste, pragmatique et théologique. Cette dernière fonction est sans doute interprétable par la comparaison avec les autres divinités italiennes fondées sur la même racine **steh₂-* « se tenir debout ».

I.2.5.2.3.1. La racine **steh₂-* dans la théonymie italique

¹⁵⁵ Sur Intarabus et la statuette du musée de Foy-Noville, voir : DERKS 1998 : 199 ; COLLING 2011 : 83 - 89 ; LEFEBVRE 1964 : 241 - 245.

¹⁵⁶ UNTERMANN 2000 : 110 – 111.

Le domaine latin connaît un certain nombre d'exemples de théonymes fondés sur cette même racine, à la fois dans l'épigraphie et les sources littéraires. On peut penser en premier lieu à l'épithète *Stătōr* de Jupiter, ainsi CIC. *Cat.* 1, 5 :

*Magna dis immortalibus habenda est atque huic ipsi Ioui Statori, antiquissimo custodi huius urbis*¹⁵⁷

Une divinité protectrice (*a fortiori* contre les incendies¹⁵⁸) *Stăta (Măter)*, est également mentionnée, dès le 1^{er} siècle av. J.-C., chez CIC. *Leg.* 2, 11 :

*Quod si fingenda nomina, Vicepotae potius uincendi atque potiundi, Stata : standi*¹⁵⁹ ;

FEST. 416 :

*Statae Matris simulacrum in Foro colebatur; postquam id Cotta stravit, ne lapides igne corrumperentur, qui plurimis ibi fiebat nocturno tempore, magna pars populi in suos quique uicos rettulerunt eius deae cultum*¹⁶⁰.

¹⁵⁷ « Il faut rendre grâce aux dieux immortels, en particulier à ce Jupiter dit « Stator », le plus ancien gardien de notre ville. »

¹⁵⁸ RICHARDSON 1992 : 157 - 158.

¹⁵⁹ « Et si l'on veut façonner des noms, il vaut mieux choisir Vicepota de *vincere* et de *potiri*, Stata de *stare*... »

¹⁶⁰ « Une statue de Stata Mater était révéérée sur le forum ; après que Cotta le fit paver, pour éviter que les pierres ne fussent endommagées par les feux qui survenaient fréquemment la nuit en cet endroit, une grande partie des habitants rapportèrent le culte de la déesse dans leurs propres quartiers. »

La divinité est par la suite fort attestée dans l'épigraphie romaine d'époque augustéenne, ainsi en *CIL I*, 994 ; *CIL VI*, 763, 764, 765, 766 ; 802, 36809.

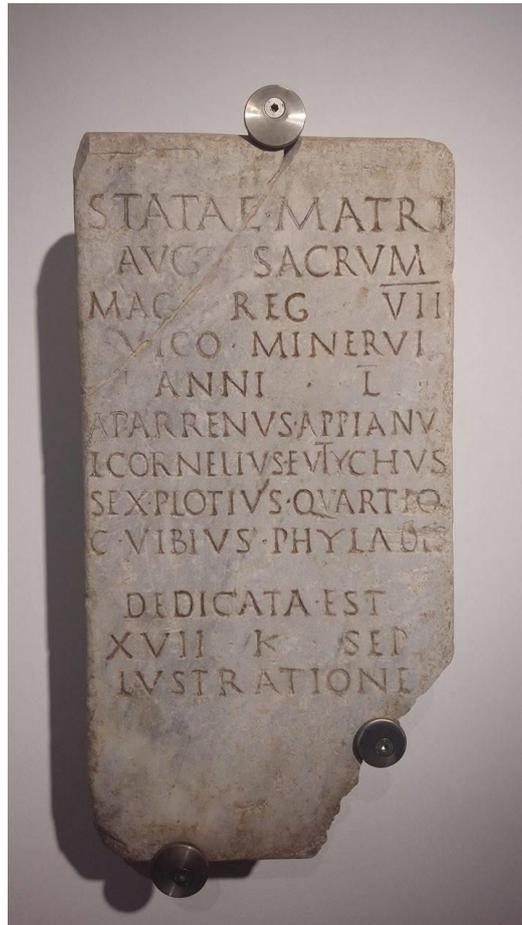


Figure 25 : *CIL VI*, 766

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur, (février 2017)

Statae Matri / Aug(ustae) sacrum / mag(istri) reg(ionis) VII / vico Minervi / anni L / Ap(pius) Arrenus Appianu(s) / L(ucius) Cornelius Eutychnus / Sex(tus) Plotius Quartio / C(aius) Vibius Phylades / dedicata est / XVII K(alendas) Sep(tembres) / lustratione.

Un souvenir d'une telle divinité se retrouve chez les auteurs chrétiens sous la forme de plusieurs dérivés, ainsi *Stātānus / Stātulinus, Statīna* (*AUG. Civ. 4, 21, TERT. An. 39*), au nombre cependant des divinités de l'enfance : « Celle qui fait se tenir debout ». La divinité *Stata* est également associée à la Fortune d'Auguste en *CIL VI*, 761¹⁶¹ : *Germanico Caesare / C(aio)*

¹⁶¹ RICHARDSON 1992 : 157.

Fonteio [Cap]itone co(n)s(ulibus) / K(alendis) [I]an(uariis) / Statae Fortunae Aug(ustae) / sacr(um) / Sex(tus) Fonteius \((mulieris) l(ibertus) Trophimus / Cn(aeus) Pompeius Cn(aei) l(ibertus) Nicephor / mag(istri) vici / sandaliari reg(ionis) / IIII anni XVIII / d(onum) d(ederunt).

Nous nous attarderons par ailleurs sur une autre épiclese de Fortuna, également composée de la base *stat-, mais préverbée comme **anter · stataí** dans l'inscription NSA 1953, 240 (Ostie, fin du 1^{er} siècle av. J.-C., début du 1^{er} siècle ap. J.-C.) : *Fortuna / Praestita*. L'épithète est par ailleurs attestée comme théonyme seul dans le Samnium en *CIL IX*, 4322 (Amiternum) : *Orfia Attice / C(ai) Aponi Sabini / Praestitae / v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*. Dans ce théonyme, le préverbe *prae-* « devant » fait écho à un groupe bien connu de divinités, les *Lāres Praestītes*, divinités gardiennes de Rome, et des foyers en général¹⁶², d'après **prae-stat-* > *praestes* « qui se tient devant ». *Praestita* peut continuer une forme thématisée de *praestes*, à moins de refléter une antonomase du participe passé *praestitus* de *praesto*, *āre* « se tenir devant », avec une influence possible de son homophone *praesto*, *āre* « s'acquitter de, fournir » (qui est une raison envisageable pour son association à la Fortune). La comparaison la plus probante, qui conforterait la première hypothèse, se trouve sans doute en ombrien avec la déesse, attestée dans un contexte militaire, **prestata-** (I b, 27), *prestota* (VIb 57 etc.) de **prai-sta-t-*¹⁶³ « qui se tient devant », avec une *Wortbildung* là encore fort similaire à **anter · stataí**, utilisant un préverbe (voir le chapitre II.2.2.2. sur la question de la morphologie et de la phonétique de ce théonyme). Il nous semble assez vraisemblable de faire de **anter · stataí** une divinité protectrice, en l'occurrence dans un contexte agraire : elle serait la déesse qui « se tient entre » les champs cultivés et les éventuelles atteintes (destruction, pillages, maladies, etc.). Cette association entre divinités agraires et militaires n'est pas isolée dans le monde italice,

¹⁶² Ov. *F.* 5, 129 - 140 : *Praestitibus Maiiae Laribus uidere Kalendae / aram constitui paruaque signa deum : / uouerat illa quidem Curius, sed multa uetustas / destruit ; et saxo longa senecta nocet. / Causa tamen positi fuerat cognominis illis / quod praestant oculis omnia tuta suis / stant quoque pro nobis et praesunt moenibus Urbis, / et sunt praesentes auxiliumque ferunt. / At canis ante pedes saxo fabricatus eodem / stabat : quae standi cum Lare causa fuit ? / Seruat uterque domum, domino quoque fidus uterque : / compita grata deo, compita grata cani Exagitant et Lar et turba Diania fures : peruigilantque Lares, peruigilantque canes* : « les calendes de Mai ont vu s'élever un autel des Lares Protecteurs ainsi que de petites statues desdits dieux ; Curius en avaient déjà consacrées, mais le passage du temps détruit, et l'âge vient à bout même de la pierre. Leur nom cependant leur fut donné pour la raison qu'ils assurent du regard la protection de tous les biens ; ils se dressent également pour nous, et président aux murs de la Ville ; ils sont présents et présentent leur aide. Mais à leurs pieds se tenait un chien taillé dans la même pierre. Pourquoi se dressait-il avec le Lare ? L'un et l'autre protègent la maison, l'un et l'autre sont fidèles à leur maître ; les carrefours plaisent au dieu, les carrefours plaisent au chien : le Lare et la meute de Diane chassent les voleurs, les Lares sont sur leurs gardes, les chiens sont sur leurs gardes. »

¹⁶³ MEISER 1986 : 269 - 270.

comme nous le reverrons par la suite. On peut penser au Mars (qualifié, à tort, d'agraire) de Caton qui, comme le rappelle DUMÉZIL¹⁶⁴, est invoqué pour la protection des cultures précisément en sa qualité de divinité guerrière.

Séparé justement par ce dernier théonyme, apparaît ensuite un nouvel ensemble de trois divinités féminines, que nous estimons cohérent, sur la présupposition qu'il s'agit, comme pour le premier groupe de trois divinités, de calques de théonymes grecs : **ammaí · kerríaiá**, **diumpaís · kerríaiás**, et **líganakdíkeí · entraí**. Le groupe est composé de deux théonymes singuliers encadrant un théonyme pluriel.

I.2.5.2.4. **ammaí · kerríaiá, diumpaís · kerríaiás, et líganakdíkeí · entraí**



Figure 26 : Table d'Agnone A 6-8 (détails)

ammaí · kerríaiá
diumpaís · kerríaiás
líganakdíkeí · entraí

I.2.5.2.4.1. **ammaí · kerríaiá**

Lorsque **ammaí** semble renvoyer sans difficulté particulière au lexème i.-e. hérité **ammā*-¹⁶⁵ « mère », attesté par le grec ἀμμά « nourrice, mère », l'alb. *amë* « mère », v. isl. *amma* « grand-mère », v. h. all. *amma* « nourrice, mère » etc. Le terme est renseigné en latin par une série de dérivés patronymiques¹⁶⁶, ainsi *Ammius*, *Ammiānus* etc (Voir *ThLL* : 1938). La

¹⁶⁴ DUMEZIL 1974 : 242.

¹⁶⁵ DE VAAN 2008 : 38.

¹⁶⁶ Le mot est aussi attesté en latin, par une glose d'Isidore pour le nom d'un oiseau (il peut s'agir d'une homonymie) : *Orig.* 12, 7, 42. *Haec auis (stryx) vulgo amma dicitur ab amando paruulos, unde et lac praebere*

base **Amma* est attestée inchangée par un unique dérivé dans le domaine latin, *Ammaus* (*CIL* I², 1797), avec suffixation thématique. Le lat. connaît également un dérivé *āmīta* « tante, fille de la grand-mère paternelle ».

Dans l'onomastique osque, **ammā-* entre dans un système d'idionymes de type aCCā, productifs de nombreux dérivés patronymiques en *-*io-* avec élision ou non du -*a* final¹⁶⁷. Un emprunt au grec ἀμμά(ς) est possible dans un contexte d'hellénisation, mais n'est pas nécessaire : le terme a pu être hérité également en it. com¹⁶⁸.

Il ne nous semble pas que **ammaí · kerríai** renvoie à Cérès-Déméter en tant que « mère » : le reste du texte semble montrer qu'en cas de répétition d'une divinité, le théonyme est répété (voir infra **diúveí**), avec une épiclèse particulière si l'on veut isoler un aspect de la divinité ; de plus, cela nous semble contradictoire avec le sens d'appartenance du dérivé **keres-jo-* « de Cérès » : ainsi **futreí · kerríai** n'est pas « Cérès-fille » mais bien la « Fille propre à Cérès », la « Fille de Cérès ». L'adjectif **kerrí-** n'implique certes pas nécessairement une relation de type familiale, comme le montrent les autres théonymes de la Table, mais bien un lien de hiérarchisation, mettant en exergue une divinité à part entière « qui relève du domaine de Cérès ». Par conséquent, **ammaí · kerríai** serait bien la « Mère / Nourrice cérienne / de Cérès ». En grec, ἀμμά(ς) constitue certes une possible désignation de Déméter, mais aussi de Rhéa¹⁶⁹, ainsi HESYCH. : ἀμμας · ἡ τροφὸς Ἀρτέμιδος. καὶ ἡ μήτηρ. καὶ ἡ Πέα. καὶ ἡ Δημήτηρ. On aurait donc dans la table d'Agnone la représentation de la triade générationnelle Rhéa-Déméter-Perséphone, trois aspects d'un probable même concept divin : la féminité fertile. Le théonyme de **ammaí** nous semble ouvrir ainsi une nouvelle triade cohérente, avec les deux premières attestations dans la table de l'adjectif **kerrí-**, et trois déesses qui représentent selon nous trois divinités de la sphère de Déméter dans son acception proprement grecque. On notera par ailleurs que la dernière divinité **líganakdíkeí · entraí** porte bien l'épithète **kerríai** sur la face B, où l'adjectif se trouve vraisemblablement en facteur commun pour l'ensemble de la triade, ce qui doit souligner sa cohérence.

fertur nascentibus : « cet oiseau (stryx), est populairement appelé *amma* du fait qu'il *aimerait* ses petits, de là dit-on aussi qu'il allaite les oisillons ».

¹⁶⁷ Voir sur la question DUPRAZ 2009 : 332 - 334.

¹⁶⁸ Voire fabriqué, le modèle étant productif, ainsi *atta*, *appa*, *anna*, etc.

¹⁶⁹ Mère des Olympiens, dont Déméter, chez Homère, divinité qui apparaît principalement dans les représentations vers le 4^e siècle av. J.-C, finalement peu pourvue de culte, et essentiellement assimilée à Cybèle ensuite.

I.2.5.2.4.2. **diumpaís** • **kerríais**

La liste se poursuit avec un théonyme féminin collectif, au pluriel : selon la lecture la plus communément admise, il doit s'agir du nom des « nymphes¹⁷⁰ ». La question de l'origine exacte de ce mot est rendue complexe par tout un réseau d'échanges, du grec νύμφη au latin *lumpa* / *limpa*, réétymologisé en *lympa* (désignation des eaux, personnifiées ou non : voir glose CGL IV, 362, 20 *lumpae* : *aquae vel undae*) par influence de l'hellénisme, et finalement réemprunté en *nympha* (VARR. L. 7, 87. *Lymphata dicta a lympa* ; *lympa a Nympha*). La consonne dentale initiale semble présenter des allophones dialectaux. Il faut vraisemblablement partir du grec νύμφη, emprunté par les Osques sous la forme **dumpā* avec variation de la dentale initiale, possiblement par dissimilation de nasales. Le graphème <f> notant plutôt une consonne sonore bilabiale en position intérieure, le <φ> grec est transcrit par <p> en alphabet osque, ou bien <ph> dans la seconde moitié du 2^e siècle av. J.-C., ainsi dans **aphinis** en POMPEI 34, qui rend Ἀφίνιος¹⁷¹. La forme **dumpā* a dû atteindre l'aire latine avec passage de v. lat. /d/ à /l/, d'où *lumpa* (Pompéi¹⁷² : CIL 4, 815, 5605, 5627, 5628) : on trouve une alternance comparable dans les couples *lingua* / *dingua* et *lacruma* / *dacruma*¹⁷³. (Voir également CIL I², 441, *Belolai* pour *Belōnai*, chapitre III.2.2.2.3.). La forme osque **diumpaís** montre la palatalisation régulière de [u] après une dentale¹⁷⁴. Cependant, on note également en latin toujours à Pompéi, au croisement des mondes osque et grec des formes *lumpha* (CIL 4, 9376 etc.). Noter également *lumphiais*, (CIL I², 1624) et *lympa* (CIL 4, 5611-5617)¹⁷⁵. L'emprunt au grec a pu être fait distinctement en latin et en osque. En latin, il a pu également y avoir des croisements avec la famille de *limpidus*, *limpor*¹⁷⁶. Il s'agirait en tout cas d'une attestation assez unique d'un culte des nymphes dans le Samnium qui, comme le souligne PROSDOCIMI¹⁷⁷, n'apparaît à nouveau que longtemps après (CIL IX, 2163, Caudium : *nymphis sacr*). On peut se demander s'il s'agit véritablement ici d'un emprunt théonymique au grec avec une référence explicite aux nymphes, ou d'un simple emprunt lexical à même de désigner des Eaux

¹⁷⁰ Voir POCETTI 1996 : 227 - 231.

¹⁷¹ McDONALD 2015 : 80.

¹⁷² À noter que pour Pompéi, cf. *ThLL* : 1943, il ne s'agit pas de désignations théonymiques, mais d'amphores contenant des liquides.

¹⁷³ MEISER 1998 : 100.

¹⁷⁴ BUCK 1904 : 40 ; MEISER 1996 : 207 : voir également ZAIR 2016 : 138 - 139 et les conséquences sur l'écriture de l'osque en alphabet grec.

¹⁷⁵ Voir *EM* : 374.

¹⁷⁶ DE VAAN 2008 : 342.

¹⁷⁷ PROSDOCIMI 1976 : 814.

personnifiées, à savoir les Eaux du dessous, comme le souligne PROSDOCIMI¹⁷⁸, les Eaux du dessus, les Pluies, étant représentées dans la suite du texte (voir *infra*). Cette dernière qualité, néanmoins, est compatible avec la notion grecque de nymphes, dont certaines sont par ailleurs associées à Dionysos et aux divinités chtoniennes des Mystères d'Éleusis. C'est le cas par exemple des Ménades, les nymphes réputées nourrices de Dionysos, mais également des Lampades, nymphes des Enfers, qu'il est loisible de comparer avec les *Nymphae Avernales* chez Ov. *M.* 5, 540 :

*Inter Auernales haud ignotissima nymphas, / ex Acheronte suo siluis peperisse sub
atris;/ uidit et indicio reditum crudelis ademit./ ingemuit regina Erebi testemque
profanam/ fecit auem sparsumque caput Phlegethontide lympham/in rostrum et plumas et
grandia lumina uertit*¹⁷⁹.

STACE *Silu.* 2, 100 - 103 :

*Aut illi per amoena silentia Lethes / forsan Auernales adludunt undique mixtae / Naides,
obliquoque notat Proserpina uultu*¹⁸⁰.

I.2.5.2.4.3. **líganakdíkeí · entraí**

Si l'on considère qu'il s'agit bien ici, une nouvelle fois, d'un calque du grec, une interprétation du théonyme est possible comme un composé de lexèmes appartenant au vocabulaire osque, traduisant une divinité ou du moins un appellatif divin grec. Le composé **líganakdík-**, portant le datif singulier **-eí** d'un thème consonantique dans l'inscription, peut être découpé de la façon suivante, avec deux lexèmes reconnaissables, probablement d'ailleurs même en synchronie¹⁸¹ :

¹⁷⁸ PROSDOCIMI 1996 : 531.

¹⁷⁹ « Parmi les Nymphes de l'Averne, l'une non des moins célèbres, l'enfanta (Ascalaphus) de l'Achéron sien, sous d'obscurs bosquets. Il avait été témoin (des actions de Perséphone), et avec cette preuve, cruel, il lui ôte tout espoir de retour. La reine de l'Érèbe gémit, et change en oiseau le témoin profane : sa tête, aspergée de l'eau du Phlégéton, se mue en un bec crochu, entouré de plumes et de grands yeux. »

¹⁸⁰ « Auprès de lui à travers les agréables silences du Léthé, viennent peut-être jouer en foule les Naïades de l'Averne, tandis que Proserpine observe d'un regard jaloux. »

¹⁸¹ Voir la bibliographie chez UNTERMANN 2000 : 431 - 432.

- **líg-** « règlement, loi¹⁸² ». Ce lexème, comparable au latin *lēs, lēgis* « loi, règle, législation », est par ailleurs attesté en élément libre au nominatif en marrucin sur la Table de Rapino sous la forme *lixs*, et, sur la Table de Bantia, à l’ablatif singulier *ligud* et pluriel *ligis*. On le trouve peut-être également au génitif pluriel **ligú**, et dans divers dérivés. Il reflète sans doute it. com. **lēg-s* « recueil [de lois]¹⁸³ », d’après la racine i.-e. **lēg-* « collecter¹⁸⁴ ».
- **(a)nak-**
- **dík-** « qui dit / montre ». Ce radical est notamment attesté dans un nom de magistrat osque, le **meddíss** < **med(-V(s))-dik-*¹⁸⁵ « qui dit le droit », avec en premier élément le radical **med-* « mesurer, juger », de omb. **meřs** « loi », lat. *modus*, etc. On a en lat. un composé fort similaire avec *iudex, icis*, m. « qui dit le droit, juge », sur la même racine **deik-* « montrer, dire », de lat. *dīcō, -ere* « parler, dire », omb. **teitu** (3^e du sg., imp. II), osq. **deikum** (inf. prés.)¹⁸⁶.

Quant au segment intermédiaire, on y voit assez communément une forme apparentée au grec ἐνεγκεῖν « apporter », et qui fournirait ainsi une traduction / calque¹⁸⁷ de l’adjectif θεσμοφόρος « qui apporte les lois, législateur », épithète de Dionysos (*Orph. H.* 42.1), mais également de Déméter¹⁸⁸ et Perséphone (τῶ Θεσμοφόρῳ « les Législatrices » *Ar. Th.* 82.). Chez Virgile *En.* 4, 58, on trouve également un calque du grec similaire à l’osque, avec *Cērēs lēgīfēra*, qui rend θεσμοφόρος. Le théonyme est bien un féminin, comme le montre l’épithète **entraí** (dat. fém. sg.), qui apporte d’ailleurs une précision supplémentaire qui contribue à cette interprétation (voir *infra*). Ainsi **líganakdíkeí** refléterait : **líg-** « θεσμός » ; + {**anak-** + **dík-**} « φόρος ». Il ne s’agirait alors pas tout à fait d’un calque exact, les deux éléments finaux pouvant être considérés comme redondants : la construction est probablement analogique à **meddíss** « qui dit le droit, magistrat¹⁸⁹ ».

¹⁸² UNTERMANN 2000 : 434.

¹⁸³ DE VAAN 2008 : 337.

¹⁸⁴ *LIV*² : 397. Ce n’est cependant pas l’hypothèse de GARNIER (2016 : 301), qui voit dans *lēs* un nom racine fondé sur **h₂leg-* (*LIV*² 276 - 277) « observer », de lat. *neglegere, pace* DE VAAN (2008 : 332). Voir sur le terme *lēs* en latin MAGDELAIN 1978.

¹⁸⁵ DE VAAN 2008 : 385.

¹⁸⁶ DE VAAN 2008 : 169.

¹⁸⁷ Comme le notait déjà BÜCHELER 1878b : 10 - 11, repris par ALTHEIM 1931 : 148 - 149.

¹⁸⁸ Noter en Grande-Grèce, en Sicile, le sanctuaire de Déméter Thesmophoros, le « Thesmophorion » de Bitalemi à Gela, où est attesté le rituel des Thesmophories notamment par des inscriptions du 5^e siècle av. J.-C. (DE CAZANOVE 1993 : 13).

¹⁸⁹ UNTERMANN 2000 : 456 - 459.

Il est évidemment tentant de voir ici la même racine **h₁nek-* que pour le grec ἐνεγκεῖν « apporter », forme supplétive de φέρειν¹⁹⁰, qui serait également attestée en italique par la forme *anaceta*, quoique certains problèmes phonétiques se posent : le premier <a> ne peut continuer la vocalisation de **h₁*, en position initiale dans la racine et donc chutant à date fort ancienne¹⁹¹ : quoiqu'il s'agisse ici d'une position intermédiaire, le composé ne peut être, visiblement, suffisamment ancien pour une telle vocalisation. Il doit y avoir d'autres solutions phonétiques si l'on veut conserver une explication avec cette racine.

Ainsi, après la chute attendue de la laryngale, on peut imaginer un degré zéro ** η k-* source d'une néo-racine **ank* >> **nak-* par contamination avec un présent à infixe tel que **(h₁)n- η -k-* > **nank-*. Ce traitement serait le même que celui, en latin, du degré zéro de la racine **h₂nek-* « atteindre » dans le participe **(h₂) η k-to-* > ***ankto-* >> **nakt-* (lat. *nactus* « ayant atteint / atteint ») par contamination avec un présent **h₂n- η -k-* > **nank-*, d'où dérive le lat. *nancīscor*¹⁹². Ainsi une forme **lēgnakdik-* aboutirait à **lēganakdik-* avec une anaptyxe, qui ne serait cependant pas totalement régulière : on attendrait un développement $\check{V}_1CRV_2 > \check{V}_1CV_2RV_2$ avec une voyelle V_1 brève. Cette irrégularité pourrait s'expliquer par le fait qu'il s'agit ici d'un composé, à moins qu'on ait dans le premier terme déjà une forme en composition **lēgā-* sur le modèle de *līgatúis* « *lēgātis*¹⁹³ » (dat. masc. pl., qui peut constituer un emprunt au latin, participe d'un dénomiatif), qui serait directement la source du composé **lēgānakdik-* sans le recours d'une anaptyxe, avec neutralisation régulière de la quantité du [ā] en position atone.

Une autre possibilité est envisageable, en regard d'un autre lexème, mentionné plus haut, possiblement fondé sur la même racine : *anaceta*¹⁹⁴, « porteuse (?) / prêtresse », qui peut refléter un composé participial formé sur le degré -e de la racine **h₁nek-*, d'où **ad-nek-ent-* > syncopé en **adnk-e(n)t-*, avec anaptyxe **adnak-e(n)t-* > **annake(n)t-*, avec non notation des -n géminé et précédant la dentale¹⁹⁵. Sur ce même modèle, avec un thème **lēgā*, on peut ainsi imaginer pour *līganakdīk-*, un composé présentant le degré /e/ de la racine, tel que **lēgā-nek-*

¹⁹⁰ BEEKES 2010 : 422.

¹⁹¹ MEISER 1998 : 105.

¹⁹² DE VAAN 2008 : 399

¹⁹³ UNTERMANN 2000 : 432.

¹⁹⁴ UNTERMANN 2000 : 97.

¹⁹⁵ Reconstitution identique chez BUONOCORE – POCETTI 2013 : 88.

dik- > *lēgankdik-* après syncope et neutralisation de la quantité des voyelles longues en syllabe atone, puis *lēganakdik-* après anaptyxe. Il est également possible que cette racine **(h₁)nek-* ait fourni directement une néo-racine **nak-*, par analogie avec des anaptyxes telles que trouvée dans *anaceta*, directement accolé au thème **lēgā-*. Cette formation serait identique à celle imaginée plus haut avec une même néo-racine **nak-*. Par ailleurs, il n'est pas inenvisageable que le théonyme reflète plus simplement une forme également fondée sur **ad-nek-* « apporter », qui aboutirait donc similairement à une séquence **-anak-** dans le théonyme, ainsi **lēg-adnek-dik-* > **lēg-adnk-dik-* > **lēg-adnak-dik-* > **lēg-an(n)ak-dik-*.

Le théonyme est développé par l'épithète **entraí**, qui continue un adjectif **h₁entero-* « intérieur », (ainsi lat. *intrā, intrō, inter-ior*¹⁹⁶), sur le degré plein du même thème que **anter-** « entre », d'après **h₁en-* « dans ». Associé à une divinité **líganakdík-** d'inspiration grecque, nous y voyons, par conséquent, un calque de l'épithète de Déméter *χθόνια* « sous-terrine, infernale », qui est également attribuée aux deux déesses simultanément, ainsi HDT, 6, 134 :

Μιλτιάδῃ ἀπορέοντι ἐλθεῖν ἐς λόγους αἰχμάλωτον γυναῖκα, εὐῶσαν μὲν Παρίην γένος, οὖνομα δέ οἱ εἶναι Τιμοῦν, εἶναι δὲ ὑποζάκορον τῶν χθονίων θεῶν ταύτην ἐλθοῦσαν ἐς ὄψιν Μιλτιάδεω συμβουλευῶσαι, εἰ περὶ πολλοῦ ποιέεται Πάρον ἐλεῖν, τὰ ἂν αὐτῇ ὑποθῆται, ταῦτα ποιέειν. μετὰ δὲ τὴν μὲν ὑποθέσθαι, τὸν δὲ διερχόμενον ἐπὶ τὸν κολωνὸν τὸν πρὸ τῆς πόλιος ἐόντα ἔρκος θεσμοφόρου Δήμητρος ὑπερθορεῖν, οὐ δυνάμενον τὰς θύρας ἀνοῖξαι¹⁹⁷ ;

Le théonyme reflèterait donc la divinisation d'un aspect de Déméter / Perséphone comme « législatrices infernales » (la divinité est d'ailleurs bien qualifiée de **kerríai** sur la face B). Dans les hymnes orphiques, Perséphone est également qualifiée de Πραξιδίκη « celle qui donne la loi [aux Enfers] »¹⁹⁸. La forme n'est pas sans rappeler la morphologie du théonyme osque, avec un même composé en **dik-*. On retrouve ce théonyme seul, comme divinité autonome, chez PAUS, et également au pluriel :

¹⁹⁶ DE VAAN 2008 : 306

¹⁹⁷ « Alors que Miltiade était préoccupé, vint le trouver une femme, sa prisonnière, qui était de Paros et qui se nommait Timo, une prêtresse des déesses infernales. Quand elle fut en présence de Miltiade, elle lui conseilla, s'il voulait prendre Paros, de faire ce qu'elle lui suggérerait. Comme il l'avait écouté, il se rendit à la colline, devant la ville, et enjamba l'enceinte sacrée de Déméter Thesmophore, ne pouvant en ouvrir les portes. »

¹⁹⁸ *Orph. H.* 29.5.

3, 22 :

τοῦτο μὲν δὴ τὸ ἱερὸν ποιῆσαι λέγουσιν Ἀλέξανδρον· Μενέλαος δὲ Ἴλιον ἐλὼν καὶ ἔτεσιν ὕστερον ὀκτῶ μετὰ Τροίας πόρθησιν οἴκαδε ἀνασωθεὶς ἄγαλμα Θέτιδος καὶ θεᾶς Πραξιδικᾶς ἰδρύσατο¹⁹⁹ ;

9, 33 :

Ἄλιαρτίοις δέ ἐστιν ἐν ὑπαίθρῳ θεῶν ἱερὸν ἅς Πραξιδικᾶς καλοῦσιν· ἐνταῦθα ὁμνύουσι μὲν, ποιοῦνται δὲ οὐκ ἐπίδρομον τὸν ὄρκον²⁰⁰.

Ainsi ces trois divinités représentent selon nous trois contenus théologiques relevant essentiellement de l'hellénisme, avec trois divinités rattachées au domaine de Cérès-Déméter dans une perspective uniquement syncrétique, à savoir la Mère incarnée, les Nymphes de Déméter, et une Thesmophore autonome, à la différence justement des divinités suivantes.

I.2.5.2.5. **anafríss · kerríúís** et **maatúís · kerríúís**.

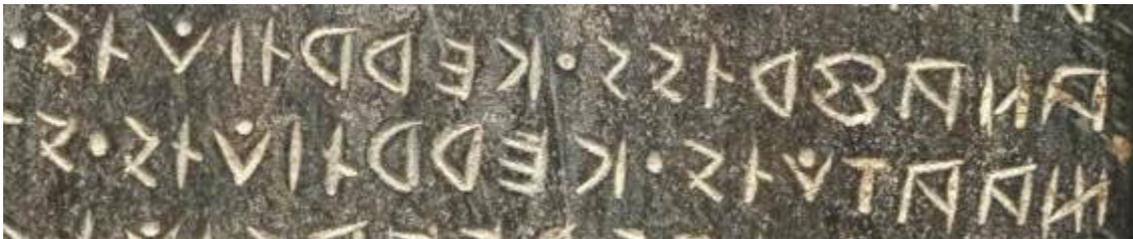


Figure 27 : Table d'Agnone A 9-10 (détails)

Se présente ensuite une paire de divinités masculines collectives, comme l'atteste la désinence de dat. masc. pluriel thématique **-úís**, qui caractérise l'épithète **kerríúís** commune aux deux divinités, ainsi que le deuxième théonyme lui aussi thématique, à la différence du premier. Ces deux groupes de dieux **anafríss · kerríúís** et **maatúís · kerríúís**, doivent être selon nous proprement osques, dans la logique d'une alternance avec des calques et emprunts hellénisés. Il y aurait ainsi une différence de niveau avec les trois divinités précédentes, qui représenteraient des divinités intrinsèquement liées à la sphère de Cérès-Déméter dans son

¹⁹⁹ « L'on dit que ce temple a été érigé par Alexandre. Ménélas, de retour chez lui huit ans après la prise d'Ilion et le sac de Troie, fit élever une statue de Thétis et en consacra une à la déesse Praxidice. »

²⁰⁰ « Il y a chez les Haliartiens, en plein air, un sanctuaire de déesses qu'ils appellent Praxidices : ils vont y jurer, et les serments qu'ils font sont inviolables. »

acceptation grecque, là où cet ensemble, dont la cohérence se distingue aussi par son genre et son nombre grammatical unique, reflèteraient des divinités rattachées au domaine de Cérés, dans sa dimension plus italique, par leur identité propre dans la théologie osque sous-jacente dans la table derrière les faits relevant du syncrétisme. Par ailleurs, si, comme nous l'avons déjà mentionné, l'adjectif **kerríiaí** souligné par l'incision sur la face B est bien, syntaxiquement, en facteur commun pour ces deux théonymes, ladite incision marque néanmoins bien une séparation entre les deux ensembles théonymiques dans la face B²⁰¹.

I.2.5.2.5.1. **anfríss** · **kerríuís**

La forme **anfríss** a été reconnue²⁰² comme le dat. pl. d'un dérivé en *-i* tiré d'un adjectif thématique en **-ro-*, **ḡb^h-r-ó-* « nuageux, pluvieux » (d'où skt. *abhrá-* « nuage », av. *aβra-* « pluie, nuage pluvieux ») d'après la racine **neb^h-*²⁰³ « mouiller » : on pose ainsi it. com. **ḡβr-i-* > osq. **anβri-* > **anfrí-** « pluie, nuage » avec vocalisation du [n], puis anaptyxe qui empêche la labialisation de la nasale qu'on trouve dans l'exact cognat. lat. *imbēr* < **emβri-* < **ḡβr-i-* < **ḡβr-i-*²⁰⁴ « pluie ». Cette formation de dérivés de ce type est renseignée en indo-européen par le véd. *jīrá-* « rapide » et son dérivé *jīrí-* « rivière », ou encore l'adjectif i.-e **d^heg^{uh}ró-* « chaud », d'où le substantif **d^heg^{uh}rí-* > lat. *febris*²⁰⁵ « fièvre ». La finale montre le traitement régulier du datif pluriel des thèmes en *-i-*, de sab. com. **-ib^hos* > **-iβs*, > osq. **-ifs** > **-íss**²⁰⁶. Le théonyme représente donc une personnification des « pluies », les « Dieux Pluies ». Ce n'est pas la seule occurrence d'un théonyme lié aux eaux, comme nous l'avons vu avec les **diumpáis**, mais il existe une division fondamentale²⁰⁷ entre les eaux du ciel et les eaux de la terre²⁰⁸ : ainsi SEN. *QN*, 3, 23 :

²⁰¹ On pourra objecter sur ce point que la cohérence linéaire n'est pas stricte entre les deux faces, avec un déplacement du théonyme de **kerrí** à la suite de **anter** · **stataí** en B 7.

²⁰² UNTERMANN 2000 : 96, voir les autres hypothèses également ; DE VAAN 2008 : 299.

²⁰³ LIV² : 448.

²⁰⁴ MEISER 1998 : 106.

²⁰⁵ DE VAAN 2008 : 208.

²⁰⁶ WALLACE 2007 : 20.

²⁰⁷ POCETTI 1996 : 232.

²⁰⁸ PROSDOCIMI 1989 : 517.

*Haec est aquarum divisio ut quibusdam videtur, : prosiliunt ex superioribus caelestes quas nubila excutiunt ; ex terrenis aliae sunt, ut ita dicam, supernatantes, quae in summa humo repunt, aliae abditae, quarum reddita est ratio*²⁰⁹.

À cette distinction entre les Eaux célestes représentées par les **anfríss** et les Eaux chtoniennes représentées sans doute par les **diumpaís** s'ajoute également à Agnone, pour les deux groupes de divinités, une division genrée masculin/féminin²¹⁰.

Les Romains possèdent au moins un groupe ancien de divinités collectives liées aux phénomènes météorologiques célestes, ainsi sur le tombeau de Lucius Cornelius Scipio (consul en 259 av. J.-C.), *CIL VI, 1287*, est-il fait mention des *Tempestātes* : (...) *dedet tempestatebus aide* (...) « il dédia un temple aux Tempêtes ». Il ne s'agit certes pas ici d'un contexte agraire, mais plutôt d'un remerciement pour le succès naval qu'a été la prise d'Aléria et de la Corse sous son consulat.



Figure 28 : *CIL VI, 1287*

I.2.5.2.5.2. **maatúís · kerríúís.**

²⁰⁹ « Telle est, comme on le voit, la division des eaux : celles qui jaillissent des hauteurs, versées par les nuages, sont appelées célestes : parmi les terrestres certaines sont qualifiées, pour ainsi dire, de superficielles, qui se répandent à la surface du sol, les autres sont dissimulées : nous avons déjà exposé leur nature ».

²¹⁰ POCETTI 1996 : 233 - 234.

Le pluriel thématique **maatúís**, qui présente un [ā] en position tonique noté par le digramme <aa> reflète donc un thème fondé sur une racine it. com. **mā-*, qui possède un sémantisme double « bon » et « mûr », d'où lat. *mānus* / *mānis* « bon » (le premier sémantisme étant partagé en celtique, ainsi v. irl. *maith* < **m̥h₂-ti-*), attestée comme base de théonymes, ainsi lat. *Mānēs* « Esprits des morts », les « Bons Esprits » par antiphrase apotropaïque ; *Mānia* « la Mère des Lares » ; on peut noter également la déesse *Māter Mātūta* « déesse de l'aube » qui présente un développement sémantique particulier de la racine vers « point du jour » : voir également *mānē* « de bon matin ».

Il faut sans doute partir de la racine, **meh₂-* « faire signe²¹¹ », qui aurait connu une évolution vers « être opportun / favorable », avec ensuite un développement parallèle des deux sémantismes, d'une part le « bon moment », d'où le « point du jour », le point de « maturité », etc., et d'autre part le sens de « bon » ; ce dernier sens a vraisemblablement abouti à des désignations antiphrastrique à vocation apotropaïque dans *Mānia*, la « Mère des Lares », divinité visiblement chtonienne²¹². Les **maatúís** • **kerríúís**. représenteraient ainsi « les 'Bons' Cériens », probablement avec le sémantisme double de la racine, soit « Ceux qui font mûrir²¹³ ». La forme initiale doit être un thème en *-*tu-* tel quel **meh₂-tu-*, « maturation / maturité », it. com. **mātu-*²¹⁴, d'où lat. **mātūro-* « mûr » et **mātūto-* « du point du jour », lat. *Māter Mātūta* « celle qui amène le jour à maturité ». Le thème en *-*tu-* a permuté en osque avec une forme en *-*to-*, ce qui n'est pas rare dans les théonymes sabelliques, comme le montre la désinence thématique de dat. pl. -**úís**. On peut noter un rapprochement sémantique autour de la notion de « bon » dans le dieu agraire de Varron²¹⁵ *Ēventūs Bonus*, celui par qui les blés arrivent à maturité sans encombre. On le trouve par exemple sur l'inscription *CIL* V, 3218 (Verona) : *Bono / Evento*, avec par ailleurs un datif thématique en -*o* et non en -*ui* comme on l'attendrait pour *ēventūs, ūs*. À partir de l'époque impériale, le dieu semble devenir une divinité du succès en général.

Il existe également en latin un correspondant probant, sémantiquement et étymologiquement, des **maatúís kerríúís**, à travers l'association de l'adjectif *mānus* « bon » (< **māno-* < **meh₂-no-*²¹⁶) avec le probable correspondant masculin de Cérès, d'où *Cērus*

²¹¹ *LIV*² : 425.

²¹² WOODARD 2006 : 110 - 111.

²¹³ Voir ainsi PROSDOCIMI 1989 : 517.

²¹⁴ DE VAAN 2008 : 367.

²¹⁵ VARR. *Ag.* 1, 1, voir *infra*.

²¹⁶ DE VAAN 2008 : 364.

Mānus (sur cette divinité, voir également les chapitres II.2.2.2.1. et III.2.2.3.2.) « le Bon Créateur/ Accroisseur ». Ainsi FEST. 122, 5 :

*Matrem Matutam Antiqui ob bonitatem appellabant, et maturum idoneum usui, et manem principium diei, et inferi di Manes, ut supliciter appellati bono essent, et in carmine saliarum Cerus manus intelligitur creator bonus*²¹⁷.

Cerus Manus forme en quelque sorte un théonyme « inverse » des **maatúís · kerríúís**. À ce stade de notre interprétation, il semble qu'une progression logique se dessine : des divinités patronnes du fait agraire, correspondant à des emprunts grecs liés notamment à des références éleusiniennes, alternent avec des divinités proprement agraires et osques, dans une progression logique : **vezkeí**, la nouvelle année, c'est-à-dire le retour du printemps, est suivi par **anter · stataí**, qui défend les grains semés, suivie par les **anafríss · kerríúís**, qui participent de leur irrigation, avant que les **maatúís · kerríúís** ne s'attachent à leur bonne maturation.

I.2.5.2.6. **diúveí · verehasiúí, diúveí · regatureí, et hereklúí · kerríúí**



Figure 29 : Table d'Agnone A, 11-13 (détails)

Le nouvel ensemble de trois divinités masculines qui suit, seraient, dans notre logique, à nouveau des calques du grec : **diúveí · verehasiúí, diúveí · regatureí, et hereklúí · kerríúí**. Ces théonymes amènent sans doute, toutefois, une première minoration à notre démonstration : bien que **hereklúí** constitue indubitablement un emprunt au grec Ἡρακλῆς, et que **diúveí**,

²¹⁷ « Les Anciens nommaient ainsi la déesse Mater Matuta en raison de sa bonté, et *mature* ce qui est bon à l'usage, et *matin* le point du jour, et *Mânes* les dieux infernaux, afin qu'ils soient, nommés avec supplication, favorables ; et dans le chant des Saliens, Cerus Manus signifie 'le Bon Créateur'. »

présent par ailleurs sous deux occurrences, puisse évidemment être mis en parallèle avec Ζεύς, ces divinités sont typiquement pan-italiques également, et *a fortiori* suffisamment intégrées à la théologie osque pour les dispenser de l'appellation de « calque ». De fait, comme nous le verrons, c'est probablement par leurs épithètes que s'opère le syncrétisme.

I.2.5.2.6.1. **diúveí**, Jupiter italique

Dans le domaine osque, le théonyme est attesté sous diverses formes, en alphabets grec, et également osque et latin, ainsi : διουφει (VIBO 2), datif, sans marque de palatalisation, en regard de **diúveí** (TERVENTVM 34), *zoves* (BANTIA 2), génitif, avec <z> notant la palatalisation, ainsi ζοφηι (POTENTIA 11, voir le chapitre I.3.2.1.7.), et également **iúveís** (génitif, HISTONIVM 5, POMPEI 13, etc.), et ιουφηι (PAESTVM 1) datif, avec chute de /d/ semblable au latin *Iov-*. Le théonyme est également connu des Ombriens, ainsi dans les Tables Eugubines comme nous le développons *infra* sous la forme **iupater**, vocatif, analogue au latin (*cf.* : grec Ζεύς πατήρ, sanskrit *dyaúh pitá*, < i.-e. **diēus ph₂tēr*), datif **iuve patre**, également sous sa forme simple **iuve**, *iuue*, *cf.* : marse *ioue* (MARRVVIVM 2).

Les attestations latines anciennes montrent des formes proches : accusatif *diouem* (CIL I², 558, Cosa, 3^e siècle av. J.-C. : *Venos Diovem Prosepnai*) ; génitif *diouos*, (CIL I², 360, Norba, 230 - 181 av. J.-C. : *P(ublius) Rutilius M(arci) f(ilius) / Iunonei Loucina / dedit meretod / Diouos castud*) ; *diouo(s)* (CIL I², 60, Praeneste, 300 - 251 av. J.-C. : *Orcevia Numeri [uxor] / nationu(s) gratia / Fortuna Diovo fileia / Primogenia / donom dedi*) ; *diouis* (CIL I², 361, Norba, 4^e - 3^e siècle av. J.-C.) ; datif *diouei* (CIL I², 3171, Uria : *Diovei Mourc(o) / sacr(um)*) ; etc.) et *iouei* (CIL I², 551, Roma, 330 - 271 av. J.-C.) : *Iuno Iovei Hercule*).

	vocativo	nominat.	accus.	locat.	genit.
I. proto-i.-e:	<i>d(i)ie<u>u</u> p<u>a</u>ter</i>	<i>d(i)ie<u>u</u>-s</i>	<i>d(i)ie<u>m</u></i>	<i>di<u>e</u>-i</i>	<i>diu-és</i>
II. proto-ital.:	<i>di<u>o</u>pater</i>	<i>di<u>i</u>ēs</i>	<i>di<u>i</u>ēm</i>	<i>di<u>o</u>i</i>	<i>di<u>o</u>es</i>
III. lat. sec. IV:	<i>di<u>o</u>piter*</i>	<i>di<u>i</u>ēs pater</i>	<i>diouem</i>	<i>di<u>o</u>e*</i>	<i>di<u>o</u>es*</i>
IV. lat. class.:	<i>J<u>i</u>piter</i>	<i>J<u>i</u>piter</i>	<i>Iovem</i>	<i>I<u>o</u>ve (abl.)</i>	<i>I<u>o</u>vis</i>

Figure 30 : Évolution du nom de Jupiter de l'i.-e. au latin

Source : RIX 1998

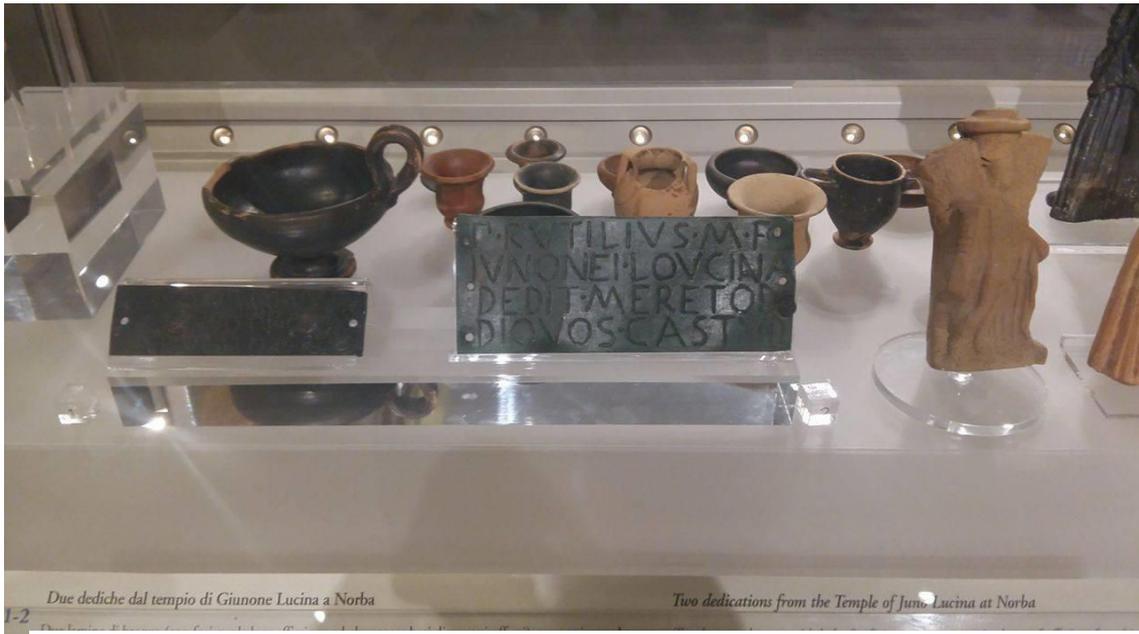


Figure 31 : *CIL* I², 360 et fouilles du temple de Junon Lucina à Norba

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur (février 2017)

I.2.5.2.6.1.1. **diúveí · verehasiúí**

Concernant l'épithète obscure **verehasiúí**, diverses propositions étymologiques ont été formulées, résumées chez UNTERMANN²¹⁸. L'explication qui nous semble la plus plausible, à l'aune de divers *comparanda* est d'y voir un Jupiter « Qui (se) tourne », avec différentes interprétations possibles. Il pourrait s'agir d'un rôle météorologique, à l'aune du domaine céleste correspondant à Jupiter, c'est-à-dire celui « qui tourne le ciel vers la terre », qui contribue à faire tomber la pluie, patronnant ainsi la fonction des **anafríss.** or, la comparaison précisément avec le Ζεὺς Τροπαῖος « qui détourne les ennemis, qui cause la déroute²¹⁹ », dans la perspective d'un calque, laisse entrevoir une possibilité différente, celle d'un dieu qui

²¹⁸ UNTERMANN 2000 : 840.

²¹⁹ Ainsi SOPH. *Trach.*, 303 - 305 : ὦ Ζεῦ Τροπαῖε, μή ποτ' εἰσίδομί σε / πρὸς τοῦμόν οὔτω σπέρμα : « Ô Zeus qui détourne, puissè-je ne pas te voir t'en prendre à mon sang » ; EUR. *Heracl.*, 867 - 868 : ὦ Ζεῦ τροπαῖε, νῦν ἐμοὶ δεινοῦ φόβου / ἐλεύθερον πάρεστιν ἡμᾶρ εἰσιδεῖν. : « Ô Zeus qui détourne, maintenant il m'est permis de voir des jours sans peur terrible » ; 936 - 937 : Ὑλλος μὲν οὖν ὁ τ' ἐσθλὸς Ἴόλεως βρέτας / Διὸς τροπαίου καλλίνικον ἵστασαν : « Hyllos et le brave Iolas ont élevé une statue de Zeus qui détourne ».

« (dé)tourne » les adversités (ennemis et maladies). Dans le domaine osque, une telle divinité serait également attestée sous la forme $\delta\iota\upsilon\phi\epsilon\iota\ \phi\epsilon\rho\sigma\omicron\rho\epsilon\iota$:



Figure 32 : VIBO 2

Source : Vibo Valentia (vers 300 av. J.-C.), Museo Archeologico Nazionale Capialbi, d'après CRAWFORD 2011

$\delta\iota\upsilon\phi\epsilon\iota\ \phi\epsilon\rho\sigma\omicron\rho\epsilon\iota\ \tau\alpha\upsilon\rho\omicron\mu$

L'épithète $\phi\epsilon\rho\sigma\omicron\rho\epsilon\iota$ doit refléter le dat. athématique d'un nom d'agent en $*-t\bar{o}r$ sur la racine $*\mu\epsilon r t-$ « (se) tourner²²⁰ » tel que $*\mu\epsilon r t-t\bar{o}r-$ « qui détourne » les ennemis, quoique, comme nous le verrons par la suite, sur une racine probablement différente de celle de **verehasiúí**. Le latin doit également connaître un tel dieu « qui repousse, qui détourne », en l'occurrence les maladies des champs, à travers la figure du théonyme à l'étymologie complexe et avec des variantes graphiques : *Averruncus*. Ainsi chez VARR. *L.* 7, 102 :

*Apud Pacuium: Di monerint meliora atque amentiam auerruncassint. Ab auertendo auerruncare, ut deus qui in eis rebus praeest Auerruncus*²²¹.

GELL. 5, 12, 14 :

*In istis autem diis, quos placari oportet, uti mala a nobis uel a frugibus natis amoliantur, Auruncus quoque habetur et Robigus*²²².

²²⁰ *LIV*² : 691.

²²¹ « On lit chez Pacuvius : que les dieux te rendent mieux avisé et détournent ta folie ; de *auertere* vient *auerruncare*, et ainsi le dieu qui préside à cela, *Auerruncus*. »

²²² « Parmi ces dieux qu'il faut honorer, pour qu'ils détournent les maux de nous ou des produits des champs, il y a aussi *Auruncus*, et *Robigus*. »

La divinité est précisément qualifiée d'ἀποτρόπαιος dans une glose, GLOSS. 2, 27, 15. *Auruncus* θεός ἀποτρόπαιος. D'après DE VAAN²²³ le verbe *verrunco*, *āre* « tourner », serait apparenté à *verro* (*vorro*), *ěre* « balayer », d'après un nom **verrunco*, dont une attestation serait précisément le *deus Aurruncus* avec un préfixe supplémentaire, d'après un dérivé en *-ko-* sur un thème en **-n* tel que **uṛs-on-* « qui balaye, qui chasse ». Cependant, une analyse de GARNIER²²⁴ d'un théonyme différent fournit peut-être une solution alternative. Considérant la divinité *Rūncīna*, GARNIER imagine une dérivation inverse à partir de *rūm-ex*, *-īc-īs*, « oseille, mauvaise herbe », source d'un verbe **ē-rūmīc-āre* « arracher les mauvaises herbes », dont la forme régulièrement syncopée (*ē*)*rūncāre* « sarcler », serait à l'origine de *rūncīnāre*, par croisement avec **rūcīnāre* « raboter », d'après **rūcīna* « rabot », altéré en *rūncīna* par contamination avec *rūncāre*, et qui est originellement un emprunt au grec ῥυκάνη²²⁵ « rabot ». *Rūncīnāre* fournirait par dérivation inverse le théonyme *Rūncīna* « Qui préside au sarclage ». D'après nous, cette formation trouverait un parallèle dans le théonyme de *Aurruncus*, où *-rūncus* constituerait une forme déverbale de (*ē*)*rūncāre*, croisée avec un verbe comme *āvertere* « détourner », *āversāri* « repousser », fondé sur it. com. **uert-e/o-* « détourner ». *Aurruncus* pourrait par exemple continuer un mot-valise populaire **āversus *rūncus*, avec un traitement vulgaire /rs/ > /rr/²²⁶, ou une syncope de type haplogogie.

En synchronie, Varron rapproche effectivement le théonyme du verbe *āuerto* « détourner, écarter », ainsi NON. 74. *Auerruncare : auertere*. ; CIC. *Nat.* 1,101 *auertere pestem ab Ægypto* « écarter un fléau de l'Égypte ». CIC. *Mur.* 88. *quod Juppiter omen auertat* « et que Jupiter éloigne ce présage ». Le verbe *āuerto* aurait bien cette spécialisation d'écarter (des fléaux), sens qui se continue par ailleurs dans le verbe (*ā*)*verrunco* avec une dimension religieuse, ainsi LIV. 8, 6, 11 : *auerruncare iram deum* « détourner la colère des dieux », CIC. *Att.* 9, 2, 1 : *di auerruncant* « que les dieux éloignent ce malheur » (cf : GLOSS. 2, 242, 3. ἀποτρέπω : *aberrunco*). Chez Caton également, on trouve le verbe dans cette adresse à Mars pour la défense des cultures : *Agr.* 141, 1 :

²²³ DE VAAN 2008 : 666.

²²⁴ GARNIER 2016 : 195.

²²⁵ Selon BIVILLE (1990 : 321). Le terme ῥυκάνη « rabot » est attesté dans l'Anthologie Palatine, chez Léonidas de Tarente : Θῆρις ὁ δαιδαλόχειρ τῆ Πάλλαδι πῆχυν ἀκαμπῆ καὶ τετανὸν νότω / καπτόμενον πρίονα καὶ πέλεκυν ῥυκάναν τ' εὐαυγέα, καὶ περιαγὲς τρύπανον, ἐκ τέχνας ἄνθετο παυσάμενος. (*AP* 6, 204) « Thérís l'habile ouvrier consacre à Pallas une coudée bien droite, une longue scie courbée du côté du dos, une hache, un rabot facile à manier, une tarière avec sa courroie, outils d'une profession qu'il a cessé d'exercer. »

²²⁶ Selon GARNIER (communication personnelle).

*Mars pater te precor, quaesoque uti sies uolens propitius mihi, domo, familiaeque nostrae, quous re ergo agrum, terram, fundumque meum suouitaurilia circumagi iussi; ut tu morbos uisos, inuisosque, uiduertatem, uastitudinemque, calamitates, intemperiasque prohibessis defendas auerruncesque*²²⁷.

Ce sens trouverait peut-être son origine dans une métaphore agraire, contenue dans l'étymologie du verbe : voir en effet GLOSS. 4, 301, 15 : *aberruncat* : *abstirpat*. Le verbe *āuerto* ne serait d'ailleurs pas non plus étranger au contexte végétal, ainsi MACR. *Sat.* 3, 20, 3 :

*Arbores quae inferum deorum avertentiumque in tutela sunt, eas infelices nominant : alternum sanguinem filicem, ficum atram, quaeque bacam nigram nigrosque fructus ferunt, itemque acrifolium, pirum silvaticum, pruscum rubum sentesque quibus portenta prodigiaque mala comburi iubere oportet*²²⁸.

Le théonyme **diúveí** • **verehasiúí** pourrait refléter une fonction parallèle de dieu qui repousse les fléaux, avec un sémantisme à la fois général, et précisé par ailleurs par le contexte agraire, à la façon justement de la déesse **anter** • **stataí**. La question de la *Wortbildung* est cependant plus problématique. Il existe une racine **h₂uerg-* « (se) tourner », à l'origine de lat. *vergo*, *ĕre* « tourner », avec le sens également de « incliner (pour verser) », qui irait plutôt dans le sens de la première interprétation de **diúveí** **verehasiúí** comme Jupiter « qui fait tomber la pluie ». Cette racine fournit également le hitt. *hurki* « roue », le skt. *vṛṇákti* « détourner, chasser », avec un sémantisme plus proche de celui de la racine **uert-*. Un dérivé it. com. en **-āsĭo-*, tel que **uerg-āsĭo-* pourrait aboutir par anaptyxe à une forme **ueregasĭo-*, telle que $\check{V}_1 RCV_2 > \check{V}_1 R^V_1 CV_2$, mais le /g/ intervocalique serait normalement conservé. Une solution serait de partir d'une racine à aspirée *h₂uerg^h-* : **uerg^h-āsĭo-* aboutissant régulièrement à **uereh-āsĭo-*²²⁹.

²²⁷ « Mars Père, je te prie, je te conjure d'être propice à moi, à ma demeure, à ma maison, ce pour quoi j'ai fait promener une triple victime autour des champs, de ma terre, de mes propriétés, pour que tu écarter, éloignes et détournes les maladies visibles et invisibles, la stérilité, la dévastation, les calamités et les intempéries. »

²²⁸ « Les arbres qui sont placés sous la protection des dieux infernaux et des dieux qui détournent sont appelés *infelices*, (...) pour lesquels il faut ordonner de brûler les mauvais signes et prodiges. »

²²⁹ Ainsi BUCK 1904 : 93 ; voir le dossier chez UNTERMANN 2000 : 841.

I.2.5.2.6.1.2. **diúveí · regatureí**

La seconde expansion du nom de Jupiter, **regatureí**, semble représenter de façon transparente un dérivé, nom d'agent en *-tōr*, sur une base **regā-*²³⁰ tirée probablement d'un verbe en *-ā* sur la racine i.-e. **h₃reg-* « diriger »²³¹. Un strict équivalent latin se trouverait dans le lat. *rīgātōr*, *-ōris* « arroseur, irrigateur », attesté chez TERT.-VAL. 15, d'après le verbe *rīgāre* « faire couler, arroser ». En latin, *rīgāre* est une forme récente, il doit s'agir selon nous d'un dérivé inverse d'un composé de *rēgo* « diriger », tel que **in-reg-āre > irrīgāre* « diriger (l'eau) dans (les champs) » duquel on tire *rīgāre*. On a peut-être bien ici un verbe en **reg-* avec le même sens, d'où Jupiter « qui dirige (les eaux du ciel vers la terre) ». En ce cas, l'épithète, ainsi que la formation du verbe *rīgāre*, attesteraient l'emploi de la racine en ce sens, sans nécessiter d'expliquer la forme par la racine **(H)reig-* « se tendre », de *rigeō* « être raide »²³². Si l'on considère la première hypothèse soulevée concernant l'épithète précédente, on peut entrevoir une progression logique entre Jupiter « qui se tourne » puis « qui fait tomber les eaux ». Néanmoins, cette dernière analyse, possible, n'empêche pas de supposer que les deux épithètes s'attachent à des activités tout à fait différentes : **diúveí verehasiúi** « Qui détourne les calamités » patronnerait l'action de **anter · stataí**, tandis que **diúveí regatureí** « Irrigateur », patronnerait celle des **anafríss**. Parmi les fort nombreuses épithètes de Jupiter à Rome, on peut noter l'existence d'un : *Iupiter Pluvialis* en *CIL* 9, 324 (Canusium). : *iovi [---] pluvia[li]*. Tibulle mentionne également un *Iupiter Pluvius* associé aux *imbres*, *TIBUL. El.* 1, 7, 25 - 26 :

*Te propter nullos tellus tua postulat imbres
Arida nec pluuio supplicat herba Ioui*²³³.

On trouve chez Apulée le nom d'agent *imbrícītōr*, *ōris* « Qui amène la pluie », parmi une énumération d'épithète renvoyant à Jupiter comme incarnation du divin :

APUL. *Mund.* 37 :

*Fulgurator et tonitrualis et fulminator, etiam imbricitor, et item dicitur serenator*²³⁴.

²³⁰ UNTERMANN 2000 : 631.

²³¹ *LIV*² : 304.

²³² *Pace* DE VAAN 2008 : 523, qui cite toutefois l'hypothèse que nous évoquons.

²³³ « Grâce à toi, la terre ne réclame nulle pluie, et l'herbe sèche n'implore pas Jupiter Pluvieux. »

²³⁴ « [Jupiter] est également appelé Fulgurator, Tonitrualis et Fulminator, ainsi que Imbricitor, et même Serenator ».

Par ailleurs **διύει regatureί** pourrait également correspondre au Ζεὺς ὄμβριος, « pluvieux », grec, ainsi PAUS. 1, 32, 1 - 2 :

Ἀθηναίους δὲ τὰ ὄρη καὶ θεῶν ἀγάλματα ἔχει· Πεντελῆσι μὲν Ἀθηνᾶς, ἐν Ὑμηττῷ δὲ ἀγαλμά ἐστιν Ὑμηττίου Διός, βωμοὶ δὲ καὶ Ὀμβρίου Διός καὶ Ἀπόλλωνός εἰσι Προοψίου καὶ ἐν Πάρνηθι Παρνήθιος Ζεὺς χαλκοῦς ἐστι καὶ βωμὸς Σημαλέου Διός· ἔστι δὲ ἐν τῇ Πάρνηθι καὶ ἄλλος βωμὸς, θύουσι δὲ ἐπ' αὐτοῦ τοτὲ μὲν Ὀμβριον τοτὲ δὲ Ἀπήμιον καλοῦντες Δία²³⁵ ;

I.2.5.2.6.1.3. Autres épithètes osques de (d)ιύv-

On notera que sur la face B, **διύει regatureί** porte une épithète supplémentaire, intercalée entre le théonyme et l'épithète précédemment mentionnée, avec la forme **πιήιυί**, qui est un correspondant du latin *pius* « pieux », it. com. **pm̃io*-²³⁶, et de diverses formes sabelliques²³⁷, dont une également en contexte théonymique : il s'agit, sur la table de Rapino (TEATE MARRVCINORVM 2) du marrucin *peoi* (dat. sg.), épithète d'une forme *regen[ei]*, soit le « Roi Pieu », en considérant le thème en nasal comme correspondant au *rēx* latin²³⁸ : il s'agit vraisemblablement d'une périphrase désignant, comme sur la table d'Agnone, Jupiter « Pieux », par ailleurs associé sur l'inscription à *cerie iouia* (dat. sg.) « Cérés Jovienne²³⁹ ».

En dehors de la table d'Agnone, le Jupiter osque connaît également d'autres épithètes dans le domaine oscophone, en alphabet national ainsi qu'en alphabet osco-grec²⁴⁰. Certaines

²³⁵ « les Athéniens ont sur ces montagnes des statues des dieux : Athéna sur le Pentélique, et sur le mont Hymette se trouvent une statue de Zeus Hymettien et des autels de Zeus Ombrios et d'Apollon Proopsios ; il y a sur le Parnès une statue en bronze de Zeus Parnésien, un autel de Zeus Sémaléos, il y a aussi sur le Parnès un autre autel, sur lequel on honore Zeus appelé Ombrios ou Arémios » ; voir également STRAB. 15, 1, 69 : Λέγεται δὲ καὶ ταῦτα παρὰ τῶν συγγραφέων, ὅτι σέβονται μὲν τὸν ὄμβριον Δία Ἴνδοι καὶ τὸν Γάγγην ποταμὸν καὶ τοὺς ἐγχωρίουσ δαίμονας : « On dit aussi chez les auteurs, que les Indiens révèrent Zeus Ombrios, ainsi que le fleuve Gange, et des esprits indigènes » ; PLU. *Moral., Banq.* 15 : καταλύονται δὲ καὶ τιμαὶ θεῶν, Ἥλιῳ μὲν μικράν, ἔτι δ' ἐλάττω Σελήνῃ χάριν αὐγῆς μόνον καὶ ἀλέας ἀνθρώπων ἐχόντων. ὄμβριῳ δὲ Διὶ καὶ προηροσίᾳ Δήμητρι καὶ φυταλμῖῳ Ποσειδῶνι ποῦ βωμὸς ἐστὶ, ποῦ δὲ θυσία : « les honneurs rendus aux dieux se délitent : les hommes ont une mince reconnaissance envers le Soleil, encore plus mince envers la Lune : et pour Zeus Ombrios ? et pour Déméter Proèrosia, et pour Poséidon Phutalmios ? où sont les autels, où sont les sacrifices ? ».

²³⁶ Voir le dossier chez DE VAAN 2008 : 468, et l'analyse de MARTZLOFF 2006 : 502 - 541.

²³⁷ UNTERMANN 2000 : 554.

²³⁸ DUPRAZ 2011 : 197 - 198.

²³⁹ Voir le chapitre I.3.2.2.2.

²⁴⁰ Voir le chapitre I.3.2.2 pour les attestations de Jupiter osque dans le sanctuaire de Méfitis.

de ces épithètes peuvent représenter des calques et emprunts au grec²⁴¹, ainsi **iuveís lúvfreís** « de Zeus Eleutherios » en HISTONIVM 5²⁴². On notera que **iuveís lúvfreís** constitue la seule attestation théonymique de l'équivalent sabellique du lat. *libēr* « libre », et qu'un dieu **Loufir* est donc *a priori* sans existence dans le domaine sabellique, quoique le lexème *loufir* soit connu par ailleurs en pélingien en opposition à *famel*²⁴³ « esclave ». D'autres épithètes semblent davantage refléter des cultes locaux : sur une stèle opisthographe de Capoue, de la série dite des « Iuvilas²⁴⁴ », inscription CAPVA 20, il est ainsi fait mention d'un **iuveí • flagiuí** (dat. sg.), qui présente par ailleurs un passage /d̄j/ > /j̄/ similaire au latin²⁴⁵. La même épithète se retrouve dans l'inscription CVMAE 4.



Figure 33 : CAPVA 20

Source : Capua, Museo Provinciale Campano, photographie de l'auteur (juin 2019)

²⁴¹ Voir ainsi le chapitre IV. 1. 3.

²⁴² Voir le chapitre II.2.2.1.3.

²⁴³ UNTERMANN 2000 : 437 - 438.

²⁴⁴ Voir CRAWFORD *et al.* 2011 : 27 - 29.

²⁴⁵ BUCK 1904 : 84.

Traduction

Face A

ṁiniéis · kaísillieís · minateís · ner
ekas · iuvilas · iuveí · flagiúi
stahint *vacat*

« de Minis Caisillis (fils) de Minatis, à gauche (?), ces *iuvilas*, se tiennent pour Jupiter Flagius ».

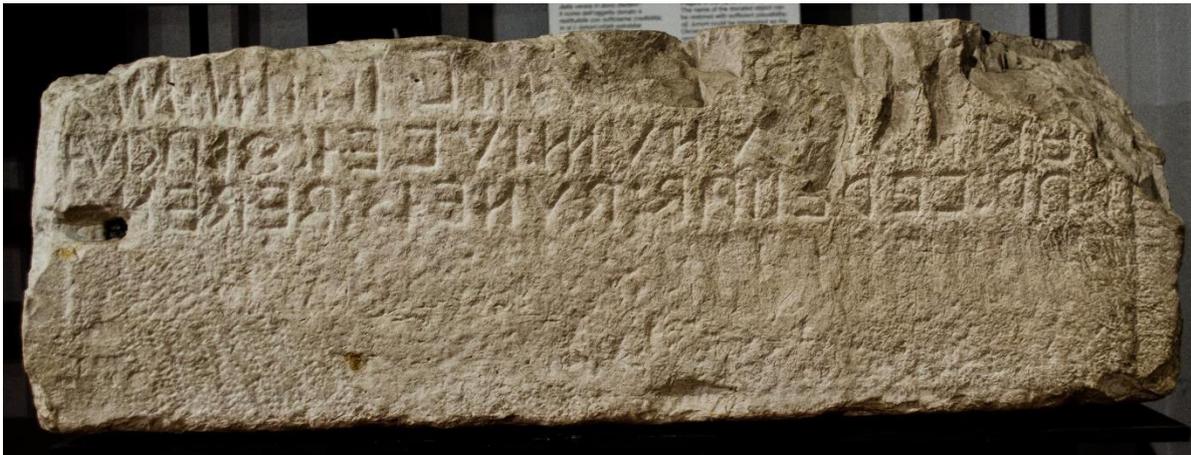


Figure 34 : CVMAE 4

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 250172, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

[---n]jú · m(eddís) v · ínim · m X
v ekik : se[g]únúm : iúveí : flagiúi
v pr(u) : vereiiað : duneís : dedens
vacat

« (?) fils de N. *meddix* de la *vereia* (?), ainsi que les dix *meddix* (?), ont offert cette statue à Jupiter Flagius en guise d'offrande de la part de la *vereia* »

L'épithète **flagiúi** a été rapproché du lat. *flagrō* « flamboyer, brûler », héritage de la racine i.-e. **b^hleg-*²⁴⁶ « briller, flamboyer », sous la forme d'un néo-degré /a/, vraisemblablement tiré du degré zéro²⁴⁷ **b^hlg-* se développant en /a/ dans certaines conditions

²⁴⁶ *LIV*² : 86 - 87.

²⁴⁷ DE VAAN 2008 : 224 ; UNTERMANN 2000 : 289 - 290.

phonétique²⁴⁸, cf : lat. *flamma* < **flagma*. Le même degré zéro est à l'origine, cette fois en syllabe ouverte, du latin *fulgō* « éclairer, briller » < **folg-e/o-* < **b^hlg-e/o-*²⁴⁹, d'où les termes *fulmĕn* « feu céleste, foudre », *fulgŭr* « éclair, foudre », attributs éminemment joviens. L'adjectif osque doit être un dérivé en *-*io-* tel que **flagio-*, vraisemblablement attesté en latin également comme épithète de Jupiter²⁵⁰, et toujours à Cumes à époque impériale sous la forme *Iovi Flazzo* (*CIL* X, 1571, Pozzuoli, 2^e - 3^e siècle ap. J.-C.) et *Flazo* (*AE* 2001, 849, *AE* 2015, 347, 2^e siècle ap. J.-C.), avec ce qui doit être une notation de la palatalisation. Le culte rappelle manifestement celui, à Rome, de Jupiter Fulgur (Ainsi dans les Fastes : *CIL* VI, 2295, 32492). On notera également, en Ombrie²⁵¹, une dédicace à *Iovi Fulmini Fulguri Tonanti* (*CIL* XI, 4172, Interamna Nahars).

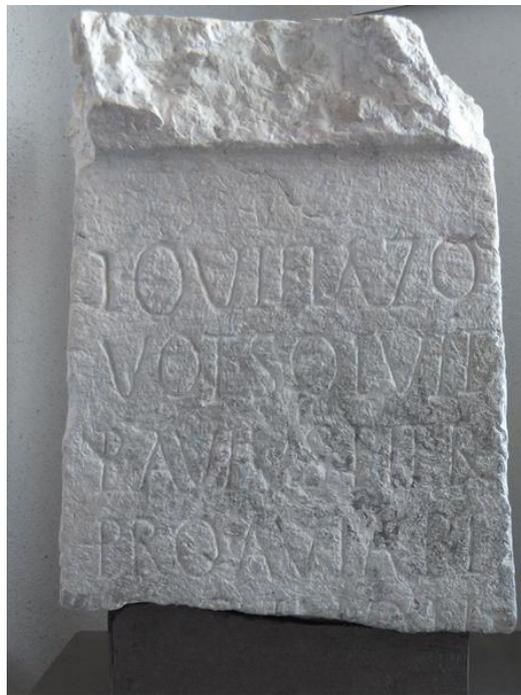


Figure 35 : *AE* 2015, 347

Source : Pozzuoli (Cuma), Bacoli (Napoli), Baia, Museo Archeologico dei Campi Flegrei, © Giuseppe Camodeca, Epigraphic Database Roma

Iovi Flazo / vot(um) solvit / P(ublius) Avius Pier / pro Avia P(ubli) f(ilia) / [Se]cundil/[la

²⁴⁸ MEISER 1998 : 64.

²⁴⁹ MEISER 1998 : *ibid.* ; DE VAAN 2008 : 247.

²⁵⁰ UNTERMANN 2000 : 289.

²⁵¹ Voir le chapitre II.2.2.1.1.

En alphabet osco-grec, dans la Paestum lucanienne²⁵², est également attestée une épithète fragmentaire dans le théonyme au datif ιουφηι [---]αναρηι, dans l'inscription PAESTVM 1 (vers 300 av. J.-C.), qui fait par ailleurs partie des dédicaces présentant la formule βρατηιc δαταc.

I.2.5.2.6.2. hereklúí · kerríúí

Le héros grec Ἡρακλῆς a fourni un théonyme largement attesté en osque et dans le reste de la *koinè* étrusco-italique²⁵³. Les formes sabelliques, que nous présentons *infra*, peuvent remonter directement au grec, ou être passées par l'étrusque **hercle**²⁵⁴, attesté au nombre des divinités du Foie de Plaisance, via divers phénomènes de syncope et d'anaptyxe, de même que le lat. *Hercūlēs*. Il n'est cependant pas impossible que les peuples sabelliques et latins aient servi d'intermédiaire du grec vers l'étrusque également²⁵⁵. À la différence du latin, les formes sabelliques montrent un métaplasme, avec passage à la déclinaison thématique, comme l'indique le datif **-úí** de **hereklúí** : ainsi que nous l'avons noté *supra*, on trouve le même métaplasme pour le nom **evklúí**. Quoique pour cette dernière forme il ait pu également exister au grec des variantes thématiques, cela ne présuppose pas l'existence préalable d'une forme ****Ἡρακλος**. Sur la Table d'Agnone, le dieu est rattaché à la sphère de Cérès-Déméter²⁵⁶, via l'épithète **kerríúí**. Cette association semble se retrouver dans le contexte de certaines cérémonies et dans l'iconographie éleusiniennes, Héraclès étant lui-même un initié des cultes d'Éleusis²⁵⁷. Il nous semble néanmoins nécessaire, sur ce point, de minorer notre démonstration illustrant une alternance de divinités inspirées de la théologie grecque et de divinités proprement italiennes : **diúv-** et **herekl-**sont bien des divinités osques, *a fortiori* pour le premier qui constitue un héritage i.-e. et non un emprunt. *Pace* PROSDOCIMI²⁵⁸, il ne doit pas s'agir ici d'un hellénisme

²⁵² Voir CRAWFORD *et al.* 2011 : 1321 - 1322.

²⁵³ Sur l'étymologie du nom grec, voir le chapitre III.2.2.1.5 et GARNIER 2007.

²⁵⁴ UNTERMANN 2000 : 318 - 319. Dans la théologie hellénisée des Étrusques, **hercle** est explicitement rattaché à l'épisode mythologique le liant à la déesse **uni**, correspondant à Héra, ainsi l'inscription sur miroir de bronze Vt S.2 : **eca : sren : // tva : iyna/c hercle : / unial cl/an : θra{:}sce** : « cette scène (?) montre (?) que Héraclès est devenu le fils d'Uni » (WALLACE 2008 : 116 - 117).

²⁵⁵ WALLACE 2008 : 131 - 132.

²⁵⁶ Sur l'association italique de Hercule au culte de Cérès, voir LE BONNIEC 1958 : 56.

²⁵⁷ BURKERT 1998 : 11 - 28 ; ainsi PIND., fr. 346b ; EUR., *Herc.* v. 613.

²⁵⁸ PROSDOCIMI 1976 : 817.

complet, mais plutôt d'un syncrétisme qui donne logiquement sa place à un dieu bien intégré au panthéon osque, dont l'origine grecque reste sans doute perceptible.

I.2.5.2.6.2.1. Hercule pan-italique

Le théonyme connaît diverses attestations dans le reste du domaine osque²⁵⁹, ainsi que dans différentes langues italiques, dont le latin archaïque²⁶⁰. Sur le cippe d'Abella (ABELLA 1, Avella, vers 100 av. J.-C.), il est ainsi fait mention directement d'un **sakaraklúm herekleís** « sanctuaire d'Héraclès » qui devait également renfermer un **herekleís fíisnam** « temple d'Héraclès », d'après it. com. **fēsna*, équivalent féminin, osco-ombrien, du *fānum* < **fasno*-²⁶¹ latin, qui montre lui le degré zéro de la racine **d^heh₁s-* « sacré, divin ».

Dans le voisinage d'Agnone, on peut relever ainsi l'inscription TERVENTVM 38 (Le Macchie), sur une colonne miniature, dont le sommet brisé pouvait porter une offrande votive²⁶²:

²⁵⁹ Voir chapitre I.3.2.4.3 pour les attestations osques en alphabet grec.

²⁶⁰ Le culte d'Héraclès en Ombrie est également fort représenté, notamment dans la production statuaire, sur laquelle voir COLONNA 1970 : 25 - 118.

²⁶¹ DE VAAN 2008 : 201.

²⁶² CRAWFORD *et al.* 2011 : 1211 - 1212.



Figure 36 : TERVENTVM 38

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 2528, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

mz · húrtiis · km · her · dúnúm ·

« Mz. Hurtiis (fils de) Km. à Héraclès, (ce)
don »

Il n'est pas impossible, cependant, que la forme abrégée **her** puisse également refléter le théonyme de la déesse Herentas (sur laquelle voir le chapitre I.4.2.2.). Le théonyme est plus certainement présent de façon également lacunaire dans une inscription du temple de

Campochiaro, lieu d'un sanctuaire samnite de Héraclès, sur un tesson de céramique, qui doit remonter au moins à 300 av. J.-C., en regard de l'absence de diacritiques²⁶³.



Figure 37 : BOVIANVM 41

Source : Saepinum, Museo Archeologico , inv. 34496, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

[herek]lui aiserniu/i
[- ?- uru]fiis brateis
[da]tas dunum ded
[lu?]vku

« à Héraclès Aesernien,
 (?)fiis, pour une faveur donnée,
 à fait ce don,
 au *lūcus* (?) »

Il est probable que l'épithète au datif **aiserniui** renvoie à un toponyme samnite également de la sphère des Pentri, à savoir la cité d'Aesernia²⁶⁴ (Isernia), colonie romaine à

²⁶³ Voir CRAWFORD *et al.* 2011 : 1037.

²⁶⁴ POCETTI 2009c : 86.

partir de 263 av. J.-C.²⁶⁵, du territoire de laquelle provient également la statuette de bronze d'Héraclès de l'inscription VENAFRVM 1 :

²⁶⁵ *RE* : 684 - 685.

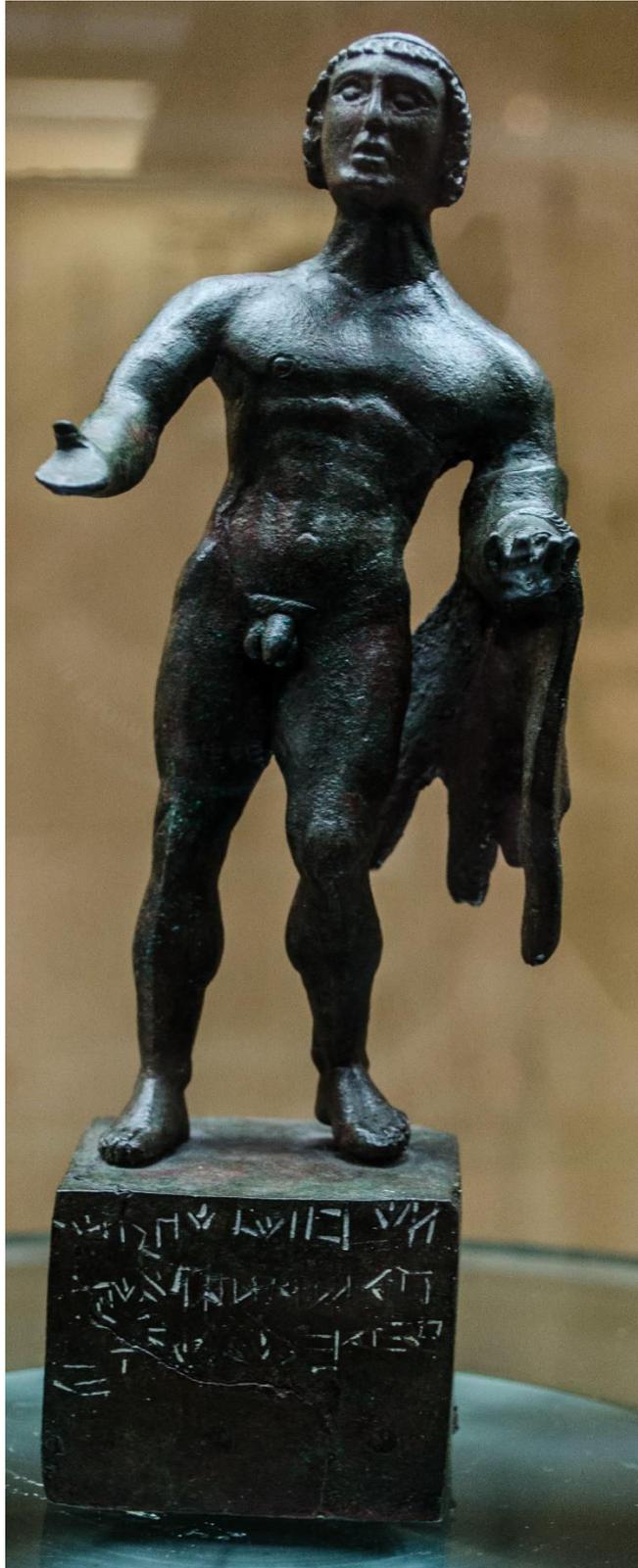


Figure 38 : VENAFRVM 1

Source : Chieti, Museo Nazionale, inv. 3780, photographie de l'auteur (juin 2019)

núviiúí úpsiúí**pr(u) ᵛ miínatúí úpsi(iúí)****herek<l>úí ᵛ ++hteí***vacat*

« Pour Novios Opsios,

au nom de Minatos Opsios

pour Héraclès (?) »

L'inscription se trouve sur la base d'une petite statue en bronze représentant Hercule jeune, datée entre le 3^e et le 2^e siècle av. J.-C.²⁶⁶. Sur l'autopsie détaillée de la dédicace, voir ESTARÁN TOLOSA²⁶⁷ : il s'agit sans doute d'une offrande avec un premier bénéficiaire au datif **núviiúí úpsiúí**, au nom d'une tierce personne **miínatúí úpsi(iúí)**, selon la lecture minutieuse de l'inscription par ESTARÁN TOLOSA, que nous confirmons par notre propre autopsie. Le deuxième bénéficiaire doit vraisemblablement être le fils du premier, avec la préposition **pr(u)** « au nom de », équivalente du latin *prō* et attestée par ailleurs en osque²⁶⁸. Bien que la formule consacrée *brateis datas* soit attestée par ailleurs avec le théonyme d'Hercule²⁶⁹, ESTARÁN TOLOSA propose une lecture différente, à savoir **++hteí**, qui serait le datif athématique d'une épiclese incomplète²⁷⁰ associée à Hercule, à la place de **(bra?)teí(s)**, qui montre en effet tant des problèmes épigraphiques que l'incomplétude du syntagme usuel, ainsi que l'absence du *-s* de génitif. Comme il est rappelé, l'hypothèse d'une épithète incomplète avait déjà été notamment défendue par LA REGINA²⁷¹, puis POCETTI²⁷² qui y lisent **plateí**, d'après le grec *πλάτη* « socle », et UNTERMANN²⁷³, qui propose une lecture **planeí**, calque du grec *πλάνης* « vagabond », et rapproché du *vagus Hercules* de HOR. *Car.* 3, 9. On notera cependant qu'en osque les épithètes divines sont, assez usuellement, des adjectifs thématiques, avec l'exception de formes qui peuvent être considérées comme des substantifs en apposition, par exemple pour Jupiter avec **regaturei** sur la Table d'Agnone et *φερορει* (VIBO 2). On notera également, pour la même divinité, la forme fragmentaire *Ἰαναρηι*, et, pour Héraclès, une apposition de ce type dans l'inscription que nous commentons ensuite.

²⁶⁶ Voir DI NIRO 1977 : 20.

²⁶⁷ ESTARÁN TOLOSA 2017.

²⁶⁸ ESTARÁN TOLOSA 2017 : 303.

²⁶⁹ Ainsi INCERVLAE 4, SVPERAEQVM 3, BOVIANVM 41, POTENTIA 23.

²⁷⁰ Pace ESTARÁN TOLOSA (2017 : 306), **vezkeí** n'est pas une épithète athématique de Cérès, mais bien un théonyme à part entière, qui se voit dédier un **statif** propre ; voir le chapitre I.2.5.2.1. ; une forme de datif thématique d'un dérivé en *-io-* serait peut-être en effet plus attendue pour une épiclese.

²⁷¹ LA REGINA 1966 : 270.

²⁷² POCETTI 1979 : 36.

²⁷³ UNTERMANN 1979 : 309.

Il est notable qu'Héraclès est, tout de même, fréquemment lié à la formule *brateis datas*, comme c'est le cas dans l'inscription précédente, et comme on le retrouve également dans le domaine nord-osque chez les Vestins (INCERVLAE 4), où il porte l'épiclèse *iouio* « Jovien » et les Péligniens (SVPERAEQVVM 3), avec l'apposition *uicturei* (dat. sg.) « Victor ».



Figure 39 : INCERVLAE 4 (= *CIL* I², 394)

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 250175, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

<i>t. ueti(o)</i> ²⁷⁴	« T. Vetis
<i>duno v</i>	ce don
<i>didet</i>	a donné
<i>herclo</i>	à Hercule
<i>iouio</i> ^{vv}	Jovien
<i>brat(eis)</i> ^{vv}	pour une faveur
<i>data(s)</i>	donnée"

Comme le note DUPRAZ²⁷⁵, l'inscription en alphabet latin, datée de la première moitié du 2^e siècle, est sans conteste proprement nord-osque, comme le montre notamment l'utilisation de la formule *brateis datas*, quoique l'omission du -s final puisse signifier une influence latine, non nécessairement phonétique, mais relevant d'une convention graphique concomitante à l'emprunt des usages propres à l'écriture en alphabet latin. Dans l'inscription suivante (SVPERAEQVVM 3), du territoire pélignien, également en alphabet latin, l'influence latine est notablement plus perceptible : on trouve en effet au nom *herclei*, l'apposition *uicturei*, emprunt manifeste au lat. *Victōr*, comme le montre la conservation du groupe /kt/, comparable d'ailleurs à la forme **víkturraí** (TERVENTVM 20) . Par ailleurs, l'inscription montre l'abréviation latine *f* pour noter la filiation dans les deux textes de rédaction indépendante, le second ayant vraisemblablement été ajouté par le fils du premier, comme le note CRAWFORD²⁷⁶. Dans cette inscription également, la présence de la formule *brateis datas* atteste cependant du caractère fondamentalement osque du texte, malgré la présence de traits indéniablement latins.

²⁷⁴ Selon DUPRAZ 2010 : 328, le <o> de *uetio* est de lecture incertaine, ce que réfute CRAWFORD. L'autopsie de la stèle dans son apparence actuelle tend à confirmer la lecture de DUPRAZ, quoique sur la photographie des *Imagines Italicae*, on semble effectivement lire un <o> en fin de ligne, dans la cassure, qui peut être un artéfact.

²⁷⁵ DUPRAZ 2010 : 332 - 335.

²⁷⁶ CRAWFORD *et al.* 2011 : 244 - 245.

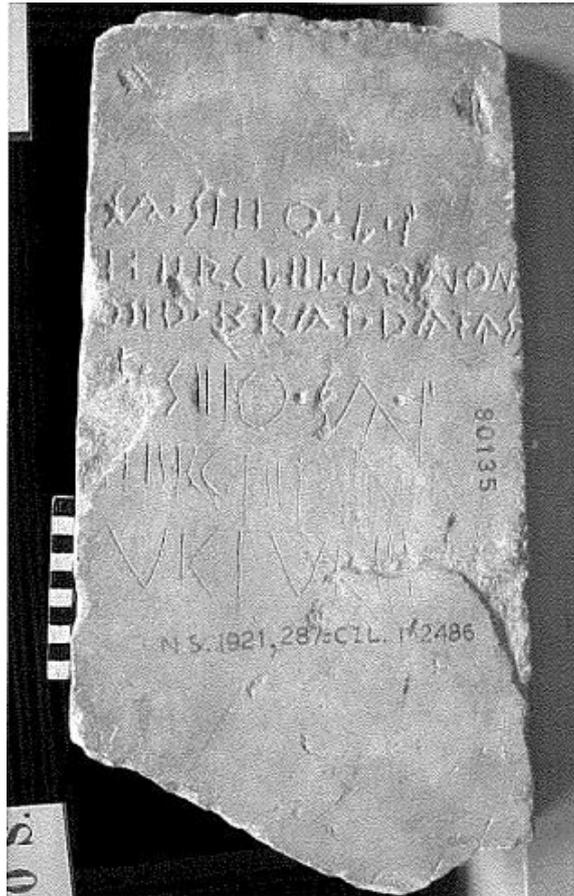


Figure 40 : SVPERAEQVVM 3 = *CIL* I², 2486

Source : Chieti, Museo Nazionale, inv. 106615, d'après CRAWFORD 2011

Traduction

Texte A

sa(luio). Seio. l. f
herclei. donom
ded(ed). brat(eis). datas

Texte A

« Sa. Seios, fils de L.
à Hercule, ce don
a offert, pour une faveur donnée »

Texte B

[---]seio. sa. f
herclei
uicturei

Texte B

« Sa. Seios., fils de Sa.
à Hercule
Victor »

Le théonyme est attesté également dans l'épigraphie latine archaïque du 3^e siècle av. J.-C., où les formes montrent cependant des désinences athématiques, à la différence des langues sabelliques, et une anaptyxe de timbre /o/, qui passe ensuite à /u/ par apophonie, là où l'osque présente, comme nous l'avons souligné, une anaptyxe de timbre /e/.



Figure 41 : CIL I², 607

Source : Rome, (217 av. J.-C.), Via Tiburtina, sanctuaire d'Hercule, Museo Capitolini, © Dan Diffendale (2012)

L(ibro) I XXVI // Hercolei / sacrom / M(arcus) Minuci(us) C(ai) f(ilius) / dictator vovit



Figure 42 : *CIL* I², 30

Source : Rome (milieu du 3^e siècle av. J.-C.), Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur (juin 2019)²⁷⁷

M. C. Pomplio(s) No. F. / dedron / Hercule

On notera enfin en guise de digression l'attestation, plus tardive, à Chiusi entre le 1^{er} siècle av. et le 1^{er} siècle ap. J.-C., d'un Hercules Tutanus, avec une épithète peu usuelle, dans une dédicace inédite de fouilles conduites par Guglielmo Maetzke entre 1972 et 1976²⁷⁸ :

²⁷⁷ Voir également pour la bibliographie *CIL* VI, 30898 ; *ILLRP* 123 ; *AE* 1890, 84 ; *AE* 1892, 74.

²⁷⁸ Voir CARACCILOLO 2018 : 255 - 266.

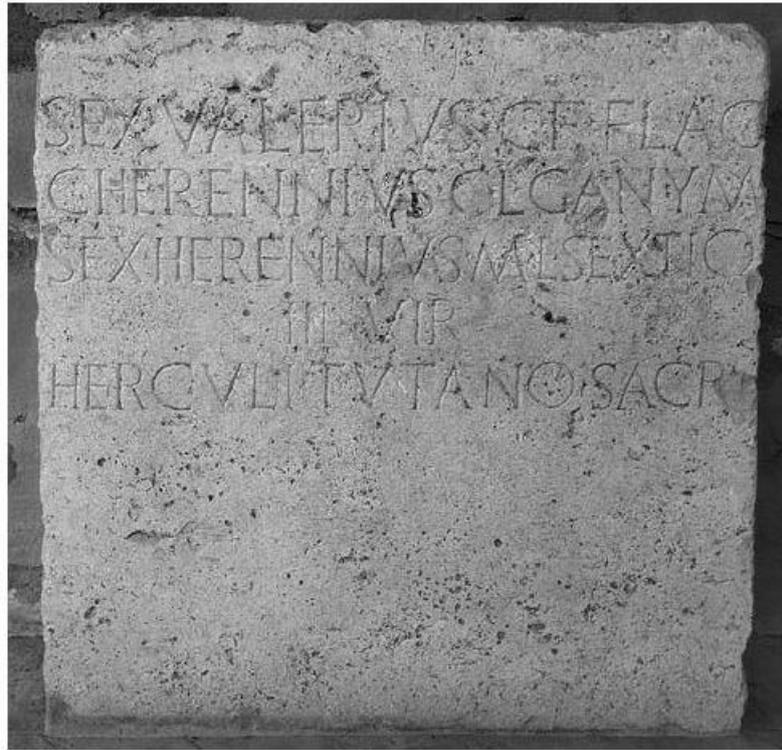


Figure 43 : *Herculi Tutano*

Source : Chuisi, entre 30 av. J.-C. et 30 ap., *ZPE* 206 : 257, 2, d'après CARACCILO 2018.

Sex(tus) Valerius C(ai) f(ilius) Flac(cus) / C(aius) Herennius C(ai) l(ibertus) Ganym(edes) / Sex(tus) Herennius M(arci) l(ibertus) Sextio / IIIvir(i) / Herculi Tutano sacr(um).

Il s'agit de l'unique attestation épigraphique de l'épithète *Tutanus*, que l'on retrouve par ailleurs dans les *Satires Ménippées*, VARR, *Fragm.* 213 :

*HERCVLES TVAM FIDEM : Noctu Hannibalis cum fugavi exercitum / Tutanus ob tutandum Romae nuncupor ;/ hac propter omnes qui laborant inuocant*²⁷⁹.

²⁷⁹ Sur l'idée d'une intervention légendaire d'Hercule contre Hannibal, et d'un temple associé à ce souvenir, voir RICHARDSON 1992 : 185, et CARACCILO, 2018 : 257, citant LIV. 26, 10, 3 : *inter haec Hannibal ad Anienem fluium tria milia passuum ab urbe castra admouit. ibi statuis positis ipse cum duobus milibus equitum ad portam Collinam usque ad Herculis templum est progressus atque unde proxime poterat moenia situmque urbis obequitans contemplabatur.* ; LIV. 25, 19, 5 : *uelut ex composito utrimque signum receptui datum reductique in castra prope aequo Marte discesserunt; plures tamen ab Romanis primo incursu equitum ceciderunt.*

Chez NON. 47, 32, l'épithète varronien est, de fait, rapproché de *tuērī* « protéger » et de son dérivé *tūtor, āri* : *tutanus deus a tutando*. Il ne nous paraît pas invraisemblable de voir en réalité dans cette épithète un vestige de l'attestation en latin du nom de la « tribu, entité politique », attesté dans les autres langues italiques, it. com. **toutā*²⁸⁰ « cité, tribu », qui s'est, en latin en synchronie, possiblement croisé avec la famille de *tūtor*. C'est en tout cas l'hypothèse de BRACHET²⁸¹, qui admet difficilement un nom d'agent *tūtānus* « protecteur », quoiqu'il existe pour nous, ce que nous développons par ailleurs, un micro-système de théonymes en *-āno-* plus assuré que ne l'estime BRACHET, qui a cependant raison de préciser, concernant ce type de théonymes chez les auteurs chrétiens, que les attestations tardives ont pour beaucoup à voir avec des créations analogiques à vocation parodique. De fait, une épithète *tūtānus* « celui de la **touta-* », se croisait facilement en synchronie avec des verbes signifiant « protéger ». Comme le précise BRACHET²⁸², un tel dérivé n'est d'ailleurs pas inconnu du domaine celtique, qui possède notamment, en plus de *Toutatis*, un *Iuppiter Teutanus*, un *Mercurius Toutenus*, etc.

Pour ce qui est du verbe *tuērī* « protéger », il faut sans doute, selon DE VAAN²⁸³, partir de la racine **teu_h2-* « être fort », dont dériverait un causatif **to_uh₂-eie-* prenant le sens de « s'occuper de, protéger », ainsi GARNIER²⁸⁴. Il ne nous semble pas inenvisageable qu'un tel glissement sémantique ait pu avoir lieu pour un hypothétique dérivé en **-teh₂-* sur cette même racine, tel que **teu(h₂)-teh₂- / *to_u(h₂)-teh₂-* « force (du groupe) > protection mutuelle », d'où i.-e. de l'ouest **teutā- / *toutā-* « communauté, tribu, cité », ce qui rendrait l'étymologie de *tūtānus* circulaire. La même base théonymique en **tout-* se retrouve peut-être dans le théonyme, connu en messapien sous diverses variantes, présentant une notation de la palatalisation du /t/ initial devant /a/, *taotor*²⁸⁵. Plus vraisemblablement, le théonyme messapien reflète directement un nom d'agent en *-tōr* sur la racine **teu_h2* au sens de « protéger », comparable au lat. *tūtōr, ōris*.

²⁸⁰ DE VAAN 2008 : 618 ; UNTERMANN 2000 : 779 - 781.

²⁸¹ Voir BRACHET 2006.

²⁸² BRACHET 2006 : 875.

²⁸³ DE VAAN 2008 : 632, *pace* BADER 2009 : 51 - 52, qui y voit non une racine **teu_H* mais une agglutination pronominale telle que **to Hu-*, exprimant la « totalité », et qui serait par ailleurs liée à lat. *tōtus*.

²⁸⁴ GARNIER 2004 : 282 - 284.

²⁸⁵ Voir POCETTI 2009b : 240 - 245 ; MATZINGER 2019 : 49.

I.2.5.2.7. **patanaí · piístiaí** et **deívaí · genetaí**

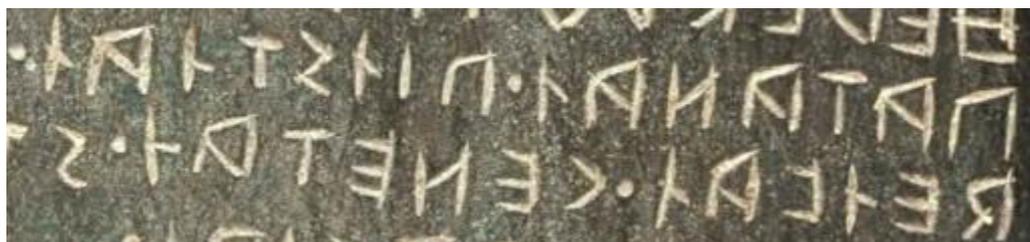


Figure 44 : Table d'Agnone A, 14-15 (détails)

Enfin, deux divinités singulières féminines proprement osques : **patanaí · piístiaí** et **deívaí · genetaí** concluent le premier ensemble de divinités, avant la mentions d'informations supplémentaires sur des activités rituelles qui semblent se passer hors de l'enclos, et relatives aux fêtes de Flora : **f<l>uusasiaís · az · húrútm**. En termes de chronologie, cet enchaînement est comparable avec la succession des festivités agraires, à Rome, des *Cērēālīa*, festival de sept jours se tenant à la mi-avril (suivi également par les *Rōbīgālīa*, VARR. L. 6, 16 : fête du 25 avril consacrée à la protection des blés naissants) et des *Flōrālīa*, le 28 avril²⁸⁶. En tout logique, l'organisation de la table d'Agnone suit, comme les festivals romains, la chronologie naturelle : germination puis floraison.

I.2.5.2.7.1. **patanaí · piístiaí**

Il nous paraît vraisemblable que le premier élément **pat-* du théonyme puisse correspondre à la racine du lat. *pando* « étendre, ouvrir » *pateo* « être ouvert » soit i.-e. **peth₂-*. En latin, il faut partir d'un présent à infixe nasale **pt-n-h₂-e/o* qui aboutit après métathèse à **pñd-e/o* > *pando* avec une vocalisation **-ñ>-an* source d'un néo-degré plein également introduit dans les formes en **pt-*, d'où *pătěo*²⁸⁷. Noter ainsi en osque le subj. impft. 3^e personne **patensíns**²⁸⁸ < **pt-n-s-ē-nt*. Alternativement, MEISER²⁸⁹, pose une forme à infixe **patñh₂-* avec la séquence /pt/ déjà vocalisée, d'où **patan-e/o-*, syncopé en **patn-e/o-* > *pando*. Dans les deux

²⁸⁶ PLIN. HN. 18, 69, 284 : *itaque iidem Floralia IIII kal. easdem instituerunt urbis anno DXVI ex oraculis Sibyllae, ut omnia bene deflorescerent. hunc diem Varro determinat sole tauri partem XIII obtinente*

²⁸⁷ DE VAAN 2008 : 442.

²⁸⁸ UNTERMANN 2000 : 517.

²⁸⁹ MEISER 1998 : 122.

cas, il est notable que la racine i.-e. **peth₂-* connaissait dans les langues italiques une réalisation **pat-* source de dérivés verbaux et nominaux.

Le théonyme peut continuer un dérivé en **-néh₂*, correspondant possiblement à un ancien hétéroclitique, d'où **pth₂-néh₂* > **pătănā*, ou directement un dérivé italique en *-āno-* sur la base **pat-*, **patānā* « celle qui ouvre », avec neutralisation de la quantité du /a/ médiant, et de fait absence de syncope. La divinité serait attestée en osque et à Rome où le théonyme aurait été refait en *Panda*²⁹⁰ par analogie avec le verbe *pandō*. Le théonyme, visiblement italique, semble de plus avoir été la source de dérivés diminutifs, ou du moins connaître des variations de forme : ainsi dans les Tables eugubines l'ombrien *padellar* (gén. sg.), en alphabet latin en VIa 14. Le souvenir de ces formations paraît conservé chez Augustin²⁹¹, *Civ.* 4, 8 : *cum folliculi patescunt, ut spica exeat, deam Patelanam* où la déesse a précisément le sens « d'ouvreuse » de l'épi de blé, (voir *infra*), et Arnobe, *Nat.* 4, 3, 1 : *Pantica*, avec le sens précis « d'ouvreuse ». Selon GARNIER²⁹² la réfection de **Patana* en *Panda* doit provenir d'une location telle que *pandere viam* « ouvrir la voie », source d'un théonyme déverbatif ; ainsi ARN. *Nat.* 4, 7 : *Patellana numen est et Patella, ex quibus una est patefactis, patefaciendis rebus altera praestituta*²⁹³). On note également l'existence d'une Porta Pandana chez SOLIN. 1, 4 :

*montem Capitolinum Saturnium nominarunt, castelli quoque, quod excitarant, portam appellarunt Saturniam, quae postea Pandana vocitata est*²⁹⁴.

²⁹⁰ ARN. 4,3,1 *quod Tito Tatio, Capitolinum capiat collem uiam pandere atque aperire permissum est, dea Panda est appellata uel Pantica* « et parce qu'il fut permis à Titus Tatius de faire une ouverture pour faire passer une route, afin qu'il prenne le mont Capitolin, ainsi fut nommée la déesse Panda, ou Pantica ». GELL. 13, 23, 4 *Est enim rectus casus vocabuli, sicut in libris veterum scriptum est, 'Nerio', quamquam M. Varro in satira Menippea, quae inscribitur Σκιωμαχία, non 'Nerio', sed Nerienes vocative dicit in his versibus: te Anna ac Peranna, Panda Cela, te Pales, Nerienes <et> Minerva, Fortuna ac Ceres* : « On voit que la bonne forme du cas, que l'on trouve chez les auteurs anciens, est écrite Nerio, cependant, Varron, dans la satire Ménippée ayant pour titre *Schiomachie*, dit, au vocatif, non Nerio mais Nerienes, dans les vers suivants : Toi Anna Perenna, Panda Cela, , Palès, Neriène, et Minerve, Fortune et Cérès ».

²⁹¹ Et peut-être également dans la toponymie gallo-romaine ; cf : Ernest Nègre, *les noms de lieu du Tarn*, Vent Terral, 1972 (troisième édition), qui relève un toponyme Pouzounac, attesté sous la forme Padalnag (en 964, in : *Histoire Générale du Languedoc*, V), passant à Pasaunaco (1219, HASS, 90), et que Nègre fait remonter à un dérivé **Patellanacus*, lui-même dérivé de propriété en *-acus* sur **Patellanus*.

²⁹² GARNIER 2016 : 47.

²⁹³ Papias le Lexicographe : *Patellana dea a paganis dicitur, cum folliculi messium patescunt aut e spicis exeunt* « La déesse Patellana est appelée ainsi par les paysans, du fait que les enveloppes des blés s'ouvrent, ou sortent des épis ».

²⁹⁴ « Il appelèrent Saturnium le mont Capitolin, et Saturnia la porte du fort qu'ils érigèrent, qui fut ensuite appelée Pandana ».

À ce dossier, il faut sans doute ajouter l'*hapax* relevé par FEST. 54. *Empanda paganorum dea* : « Empanda, déesse des paysans », qui reflète peut-être un verbe **impandĕre* « ouvrir (de l'intérieur ?) », cf : *expandĕre* « répandre », *praepandĕre* « étendre en avant, répandre (une parole) » *dispanĕre* « ouvrir, étendre », d'après **en-pand-e/o-* « ouvrir de l'intérieur (du grain) ? », avec un traitement dialectal du préverbe, it. com. **en-* > lat. *in-*, possiblement conditionné par l'influence d'un parler osque ou ombrien, où l'on trouve la préposition employée comme postposition sous les formes suivantes : omb. *-em*, *-en*, osque *-en*. Le sens d'« Ouvreuse des épis de blé » nous paraît en effet être celui du théonyme de **patanaí**, ce qui semble corroboré par notre analyse de son épiclèse.

Concernant l'épithète **piístiaí**, on propose parfois²⁹⁵ d'y voir un équivalent du latin « Fidius » emprunté au grec Πίστιος (Ζεύς), qui sert effectivement de traduction à Fidius (Jupiter) chez Denys d'Halicarnasse (4, 58) et qui est, en soi, un dérivé en *-io-* de l'adjectif πιστός. Néanmoins, l'on peut se demander pourquoi un mot grec serait ici nécessaire pour traduire ce concept, la racine **b^hejd^h-* étant bien attestée en italique, notamment en contexte théonymique, cf : lat. *fidius* (*Dius*), ombrien **fis-** « dieu des Serments », etc²⁹⁶. (voir le chapitre Tables Eugubines). On a vu avec **liganakdíkeí** que les oscophones peuvent inventer des calques en langue osque sans avoir recours au grec pour créer des épiclèses ou des théonymes justement inspirés de la théonymie grecque. Par ailleurs, une formation purement osque serait cohérente si on suit la logique de répartition des divinités. De plus, la graphie <í> ne correspond pas à [i] attendu pour le grec πίστιος, mais noterait plutôt [ī] en syllabe tonique²⁹⁷.

Il existe sans doute une autre autre possibilité en rapport direct avec le théonyme et la progression logique de la série, correspondant effectivement à une divinité « Qui ouvre le grain²⁹⁸ », à partir de la racine **peĭs-* « broyer, moudre²⁹⁹ ». Cette racine est représentée en lat. par le présent à nasale *pīnsō* « broyer », d'où le part. passé *pistum* « broyé », *pīlum* « pilon, mortier », etc³⁰⁰. Voir également le lat. *pistōr* « qui moule le grain³⁰¹ ». Dans les autres langues indo-européennes, on trouve des attestations de dérivés de cette racine précisément au sens de « grain », « farine », ainsi moyen persan *pist* « farine », grec πτίσμα « orge mondé », slavon

²⁹⁵ Voir la bibliographie chez UNTERMANN 2000 : 555 - 556.

²⁹⁶ Voir le dossier chez DE VAAN 2008 : 218.

²⁹⁷ BUCK 1904 : 20 émet l'hypothèse d'une contamination de la forme **piíhiúí** sur la face B.

²⁹⁸ CIOCCHIS 1993 : 96.

²⁹⁹ Hypothèse soulevée également par PROSDOCIMI 1989 : 517.

³⁰⁰ DE VAAN 2008 : 466.

³⁰¹ Par ailleurs épithète de Jupiter « qui écrase » de sa foudre., ainsi Ov. *F.* 6, 349 - 350 : *Nomine quam pretio celebrator arce Tonantis / dicam Pistoris quid uelit ara Iouis.*

d'église *pšeno* « millet », d'après **pis-en-om*³⁰². Une forme à voyelle longue **pīsto-* analogique³⁰³, peut-être en raison de la position tonique, a pu fournir un dérivé en **-ījo-* tel que *pīstijo-* « propre à ce qui est moulu, au grain », d'où osq. **piístí-** et **patanaí · piístiaí** « l'Ouvreuse du grain », qui constitue l'étape suivante de la maturation du blé, à savoir le début de la germination, accomplie finalement par la dernière divinité de la liste.

I.2.5.2.7.2. **deívaí · genetaí.**

Ce théonyme est fondé sur la désignation générique de la divinité, **deívaí**, dat. sg. fém. de l'it. com. **deiūos*³⁰⁴, qui connaît diverses attestations dans les langues italiques, ainsi dans le domaine marse, *AE* 1999, 568. *L. Aibutio // V. l. // V(ibi) // l. Deiue // Angitie de/de dono ; CIL* 6, 110 etc, volsque³⁰⁵ *deue : declune* (VELITRAE 1), osque **deívas** (POMPEI 39), cf : lat. *deus*, lat. arch. *deiuos* (*CIL* P, 4, inscription dite de « Duenos »).



Figure 45 : POMPEI 39

Source : Pompei Scavi, inv. 13150, d'après CRAWFORD 2011

³⁰² DE VAAN 2008 : 467.

³⁰³ En effet, **pisto-* serait plutôt noté ***pist-** et le degré /e/ **peis-* verrait sa diphtongue normalement conservée et notée <eí>. On relèvera cependant la forme **diíviiai** de l'inscription BOVIANVM or SAEPINVM 1, qui semble bien refléter un dérivé du thème **deiu-*.

³⁰⁴ UNTERMANN 2000 : 160 - 163 : DE VAAN 2008 : 167 - 168.

³⁰⁵ Sur cette attribution néanmoins incertaine et problématique, quoiqu'il s'agisse bien d'une langue sabellique, voir la conclusion.

deivas

L'épithète **genetaí** ne doit pas être selon nous une redite du sens « fille / engendrée », déjà attesté par **futreí**. La précision **deivaí** « déesse » semble indiquer qu'il s'agit d'une divinité indépendante, dont le théonyme est selon nous porteur d'un sens actif, *a fortiori* si l'on suit le processus {ouverture du grain} > {naissance du germe} par une déesse « qui fait naître ». La glose par un part. passé passif *gēnīta* « engendrée » est problématique : le traitement de **gēnhīto-* > it. com. **genato-*, lat. *gēnītus* avec apophonie régulière³⁰⁶, à côté de **gēnhīto-* > *nātus*, aboutirait à sab. com. **gento-* après syncope des voyelles intérieures. On peut certes imaginer que le /e/ soit le produit en osque d'une anaptyxe, d'après un nominatif sg. **gentos* > **gents* > **genets*, étendu ensuite au reste de la flexion. Il faut sinon partir d'un dérivé de verbe de sens actif en *-*ēto-* tel que **genēto-* « qui engendre », comparable au latin *Monēta* « qui avertit / rappelle » », épithète de Junon, d'après *moneō*, avec en ce cas neutralisation de la quantité du [ē] en syllabe non tonique et conservation de la voyelle, qui serait toutefois normalement notée <í> pour [e] issu de [ē]. Dans un contexte hellénisé, il n'est pas interdit de voir également une influence de gr. γενετή « naissance ». À noter qu'il existe en latin une *Gēnīta Māna*, ainsi chez PLIN. 29, 58 *Genitae Manae catulo res diuina fit*³⁰⁷. Il s'agit peut-être d'un cognat, quoique la forme avec le vocalisme /i/ semble elle directement tirée du participe passé, à moins qu'il ne s'agisse d'une analogie avec ledit participe, la déesse étant bien « celle qui engendre », que « l'engendrée », ainsi chez PLUT. *QR*. 52, rapprochée de γενεσις, et où l'on notera par ailleurs la graphie <εί> :

Διὰ τί τῆ καλουμένη Γενεΐτη Μάνη κύνα θύουσι καὶ κατεύχονται μηδένα χρηστὸν ἀποβῆναι τῶν οἰκογενῶν; ἼΗ ὅτι δαίμων ἐστὶν ἡ Γενεΐτα περὶ τὰς γενέσεις καὶ τὰς λοχείας τῶν φθαρτῶν; Ὑσὶν γάρ τινα σημαίνει τοῦνομα καὶ γένεσιν ἢ ῥέουσιν γένεσιν³⁰⁸.

L'épithète *Māna* doit correspondre à l'adjectif *mānus* « bon », que nous avons déjà abordé. Le théonyme peut constituer un autre nom de la divinité *Mānia* « mère des Lares », sur

³⁰⁶ MEISER 1998 : 67.

³⁰⁷ « On fait à Genita Mana le sacrifice d'un chiot ».

³⁰⁸ « Pourquoi sacrifient-ils un chien à la déesse appelée Genita Mana, et lui demandent-ils que personne ne devienne bon dans la maison ? Genita est la divinité de l'enfantement et de la production des choses périssables : son nom même signifie écoulement, génération, et écoulement d'une génération ».

le même thème³⁰⁹, d'où la « Bonne engendreuse », avec là encore une désignation apotropaïque.

La liste se conclue donc par deux divinités singulières féminines, distinctes par leur genre grammatical du groupe précédent, ainsi que par leur nature selon nous non syncrétique. L'organisation de cette liste de divinités fait donc apparaître les modalités suivantes : les divinités tirées de l'hellénisme sont systématiquement groupées par triade, tandis que les divinités qui semblent plutôt correspondre à un fond théologique indigène se présentent seules, (pour les deux premières occurrences) ou par paires (pour les deux groupes suivants).

I.2.5.2.8. Synthèse première partie

Tableau 1 : Les divinités d'Agnone, synthèse

Masc. sg.	Osque	vezkeí	« <i>Vetuscus</i> »
Masc. sg.	Grec	evklúí	Ἄιδης / Διόνυσος
Fém. sg.		kerrí	Δημήτηρ
Fém. sg.		futreí kerríaiá	Κόρη-Περσεφόνη
Fém. sg.	Osque	anter · stataí	« <i>Interstita</i> »
Fém. sg.	Grec	ammaí · kerríaiá	Ῥέα « <i>Cereria</i> »
Fém. pl.		diumpaís · kerríaiás	Νύμφαι « <i>Cereriae</i> »
Fém. sg.		líganakdíkeí · entraí	Θεσμοφόρος χθονία
Masc. pl.	Osque	anafríss · kerríúús	« <i>Imbres Cererii</i> »
Masc. pl.		maatúús · kerríúús	« <i>Mani Cererii</i> »
Masc. sg.	Grec	diúveí verehasiúi	Ζεὺς Τροπαῖος
Masc. sg.		diúveí · regatureí	Ζεὺς ὄμβριος
Masc. sg.		hereklúí · kerríúúí	Ἡρακλῆς « <i>Cererius</i> »
Fém. sg.	Osque	patanaí · píístíaiá	« <i>Panda Pinsita</i> »
Fém. sg.		deívaí · genetaí	« <i>Dea Genitrix</i> »

³⁰⁹ DE VAAN 2008 : 364.

I.2.5.3. La face A, deuxième partie

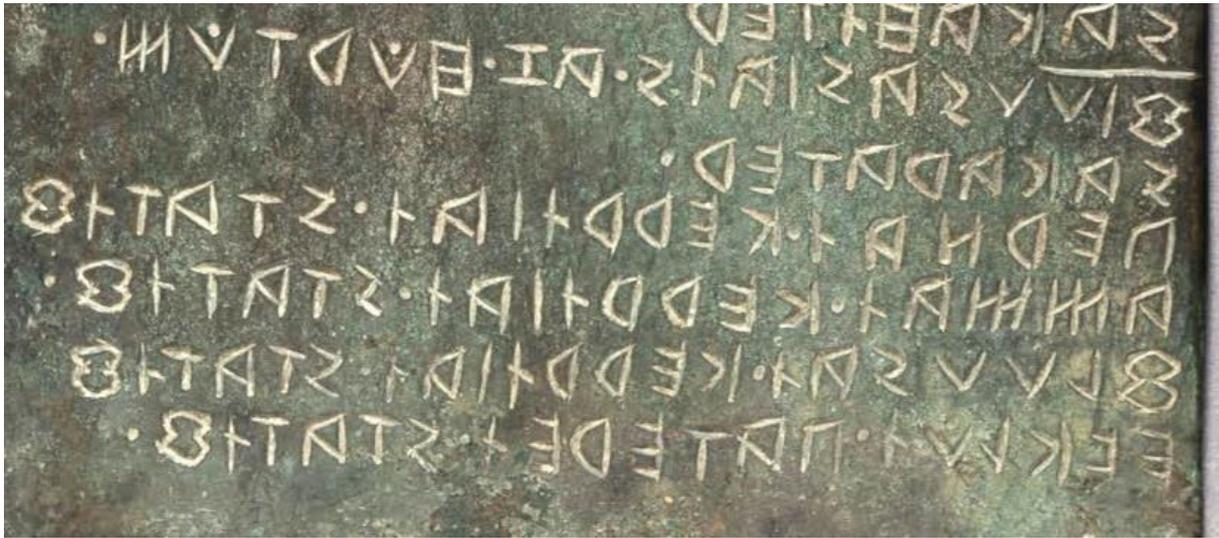


Figure 46 : Table d'Agnone A, 20-25

Source : Source : British Museum 1873,0820.149

f<l>uusasiaís · az · húrútm ·
sakara(hí)ter ·
pernaí · kerríiaí · statíf < · >
ammaí · kerríiaí · statíf ·
fluusaí · kerríiaí · statíf < · >
25 evklúí · patereí · statíf ·

Comme nous l'avons déjà souligné, la deuxième partie de la face A mentionne des fêtes de Flora, cette fois non directement dans l'enclos, mais dans ses alentours proches, comme il est indiqué par la préposition **az**. Quoique potentiellement structurellement indépendante, cette seconde partie peut s'inscrire dans une continuité chronologique : après une liste de divinités concernant le retour du printemps jusqu'à l'éclosion des graines, sous le patronage de Cérés, vient le moment de la floraison, d'où apparition de la déesse Flora. Cet enchaînement se retrouve, ainsi que mentionné *infra*, à Rome dans les festivals des *Cērēālia*, suivis des *Flōrālia*. Trois divinités féminines singulières, dont une attestée précédemment, **ammaí · kerríiaí**, et une divinité masculine déjà rencontrée, **evklúí**, dont le théonyme est complété par l'apposition **patereí**, se voient également attribuer chacune un **statíf**.

I.2.5.3.1. **pernai**

Sur la première divinité attestée, **pernai** · **kerríai**, le dossier comparatiste est mince. Formellement, le théonyme peut refléter le féminin d'un adjectif *perno- « devant, avant », qui est peut-être attesté par l'omb. *perne* (dat. sg.), opposé à *postne*, sans doute dans le même rapport que l'opposition entre les termes **pernaiaf** et **pustnaiaf** (acc. fém. pl.), dans le contexte augural de la Table Eugubine Ib, qui doivent désigner les oiseaux³¹⁰ arrivant dans le ciel « par devant » et « par derrière », de la même manière que le lat. *anticus* et *posticus* pour le Sud et le Nord (VARR. *L.* 7, 7). Ces termes en *perno- constituent des dérivés de it. com. *per / *por- « à travers, devant³¹¹ », *in fine* depuis la racine i.-e. *per-³¹² « traverser ». UNTERMANN³¹³ note les rapprochements anciens avec les théonymes latins, de la même famille étymologique, *Porrina* et *Prorsa* (GELL. 17, 17), divinités de l'accouchement qui « poussent en avant » selon les auteurs tardifs, mais liées aux choses de l'avenir et du passé selon OV. *F.* 633 - 636³¹⁴. Il serait évidemment tentant de voir dans le théonyme **pernai** une divinité liée à l'un ou l'autre de ces sémantismes : accoucheuse de la fleur d'une part, en lien avec la divinité suivante et le contexte de processus de germination et floraison, ou tournée vers le futur, en lien avec la notion de nouvelle année également suggérée dans la Table³¹⁵.

I.2.5.3.2. **fluusai**

Le théonyme **fluusai**, dont dérive la forme **f<l>uusasiaís**, avec un <i> qui doit bien être un <l> auquel il manque une haste, est d'interprétation plus limpide : il s'agit du nom de la divinité italique Flora, comme nous l'avons déjà noté, également attestée chez les populations oscophones de Pompéi :

³¹⁰ UNTERMANN 2000 : 622 - 623.

³¹¹ DE VAAN 2008 : 459 et 481.

³¹² *LIV*² : 472.

³¹³ UNTERMANN 2000 : 537.

³¹⁴ *Porrina placatur Postuertaque, siue sorores, / siue fugae comites, Maenali diua, tuae; / altera quod porro fuerat cecinisse putatur, / altera uenturum postmodo quicquid erat* « on implore Porrina et Potsverta, sinon des sœurs, sinon des compagnes de ton exil, déesse Ménale : on pense que l'une chantait ce qui avait été, et l'autre ce qui allait arriver à l'avenir ».

³¹⁵ Comme le relève DE VAAN 2008 : 460, un cognat lit., *pėrnai*, signifie « année précédente », ainsi lett. *pėrn*, v. pruss. *pėrnai*.

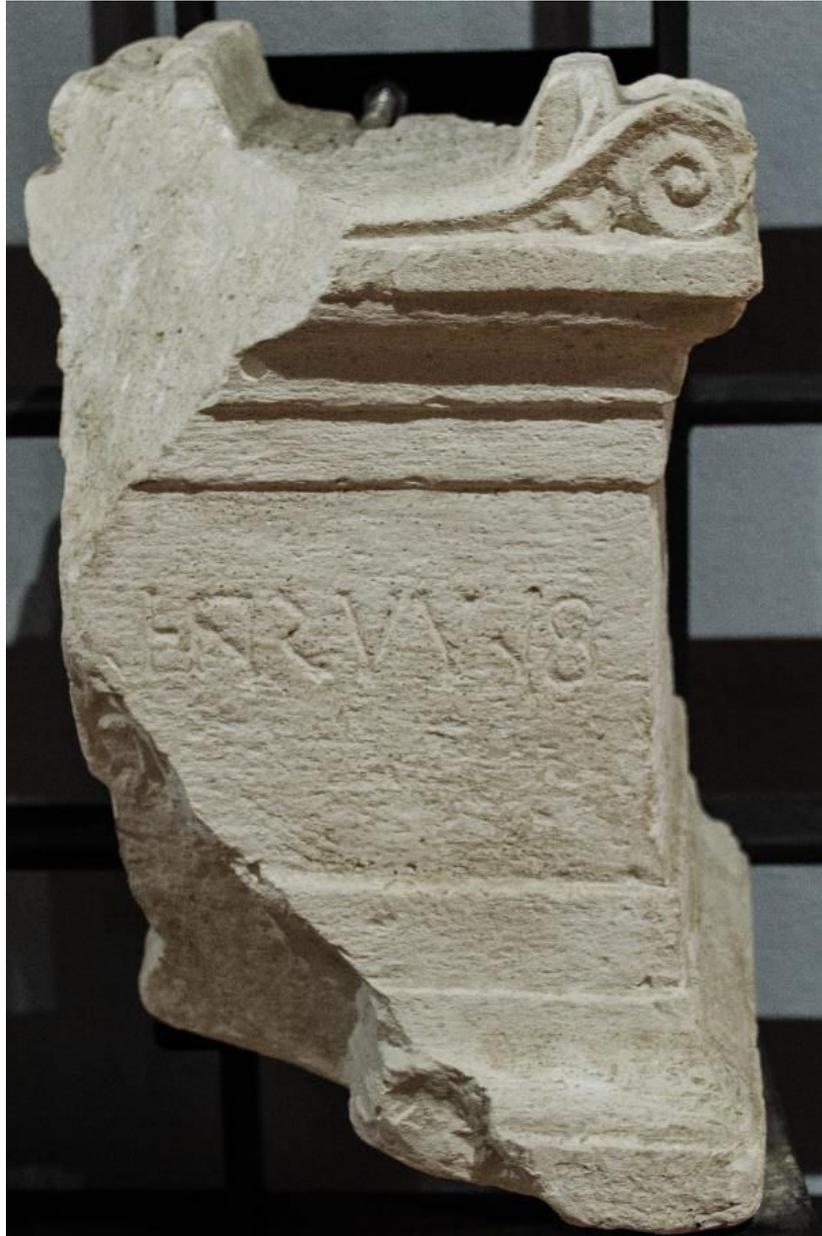


Figure 47 : POMPEI 36

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 2550 (Salla LXIII), photographie de l'auteur (juin 2019)

vacat

fluusai

vacat

Le nom de **fluusa-** / *Flōra* constitue en soi la recharacterisation par un suffixe thématique féminin *-ā d'un thème sigmatique féminin *flōs* (par ailleurs attesté en latin) « fleur ». Ainsi it.

com. **flōs-ā-* > lat. *Flōra* « la déesse Fleur » après rhotacisme, osq. **fluusáí** (d. sg.), où <uu> note [ō]. Le théonyme connaît divers dérivés italiens, ainsi lat. *Flōrālīa, ĭum* « fêtes de Flora » (VARR. *L.* 1, 1. *Florae ludi Floralia instituti.*) ; osq. **f<l>uusasiaís** (d. ab. pl.) « fêtes de Flora », d'après **flōs-āsio-*. En pays vestin est également attesté, comme nous l'avons déjà mentionné, un nom de mois dérivé du théonyme : AVEIA 1 (voir *infra* sur cette inscription) : *mesene flusare* (ab. sg. m.) « au mois de Flora », d'après **flōs-āri-*. L'it. com. **flōs* remonte à l'i.-e. **b^hleh₃-ōs* « floraison » d'après **b^hleh₃-* « fleurir³¹⁶ », d'où v. irl. *bláth*, bret. *bleuñv* « fleurs », etc. La *Wortbildung* est similaire au théonyme lat. *Aurōra*, antonomase d'un substantif issu de la recharacterisation par suffixe thématique *-a* d'un thème sigmatique féminin, it. com. **ausōs* « aurore », d'où **ausōsa* > *Aurōra* « l'aurore, la déesse Aurore » après rhotacisme, d'après i.-e. **h₂éus-ós*³¹⁷ « lumière du matin », « aube », source également de skt. *uṣāś*, av. *uśah-*, gr. Ἥώς « déesse de l'aube », dor. ἄφώς etc³¹⁸.

³¹⁶ *LIV*² : 88.

³¹⁷ Cf. *LIV*² : 292. **h₂ues-* « s'éclaircir ».

³¹⁸ DE VAAN 2008 : 227.

I.2.6. Comparanda

I.2.6.1. Les douze divinités agraires de Varron

VARR. *RR.*, I, 1, liste les douze divinités agraires des *Dii Consentes*, associées par paires et invoquées pour patronner l'ouverture de son traité agricole. Comme le précise Varron, il ne s'agit point des Olympiens « urbains » et de leurs statues d'or, mais des véritables divinités des laboureurs :

Et quoniam, ut aiunt, dei facientes adiuuant, prius inuocabo eos, nec, ut Homerus et Ennius, Musas, sed duodecim deos Consentes; neque tamen eos urbanos, quorum imagines ad forum auratae stant, sex mares et feminae totidem, sed illos XII deos, qui maxime agricolarum duces sunt. Primum, qui omnis fructos agri culturae caelo et terra continent, Iouem et Tellurem: itaque, quod ii parentes, magni dicuntur, Iuppiter pater appellatur, Tellus terra mater. Secundo Solem et Lunam, quorum tempora obseruantur, cum quaedam seruntur et conduntur. Tertio Cererem et Liberum, quod horum fructus maxime necessari ad uictum: ab his enim cibus et potio uenit e fundo. Quarto Robigum ac Floram, quibus propitiis neque robigo frumenta atque arbores corrumpit, neque non tempestiue florent. Itaque publice Robigo feriae Robigalia, Florae ludi Floralia instituti. Item adueneror Mineruam et Venerem, quarum unius procuratio oliueti, alterius hortorum ; quo nomine rustica Vinalia instituta. Nec non etiam precor Lympham ac Bonum Euentum, quoniam sine aqua omnis arida ac misera agri cultura, sine successu ac bono euentu frustratio est, non cultura³¹⁹.

I.2.6.1.1. Jupiter et Tellus

³¹⁹ « Et puisque, dit-on, les dieux aident ceux qui font cela, je commencerai par invoquer, non pas, comme Homère et Ennius, les Muses, mais les douze dieux *Consentes*, non cependant ces divinités urbaines, dont les statues dorées se dressent sur le forum, six masculines et six féminines, mais précisément ces douze dieux qui guident les agriculteurs : d'abord, parce qu'ils embrassent tous les fruits de la culture des champs que produisent le Ciel et la Terre, Jupiter et Tellus : c'est pourquoi, parce qu'ils sont nos parents, nous les nommons 'grands', et nous appelons Jupiter 'père' et Tellus 'Terre Mère ». J'invoque ensuite le Soleil et la Lune, dont nous observons les phases quand il faut semer et récolter ; en troisième lieu Cérès et Liber, parce que leurs fruits sont les plus nécessaires à la vie : grâce à eux en effet le sol fournit aliments et boissons. En quatrième lieu, Robigus et Flora, la protection du premier faisant en sorte que la rouille n'attaque ni les fruits ni les arbres, celle de la deuxième qu'ils fleurissent à temps : c'est pourquoi on a institué les fêtes publiques des Robigalia pour Robigus, et les jeux des Floralia pour Flora. J'invoquerai ensuite Minerve et Vénus, dont l'une régit les oliveraies, et l'autre les jardins : en leur nom furent instituées les Rustica Vinalia. Je prierai enfin Lympha et Bonus Eventus, car sans eau toute culture reste aride et misérable, et l'absence de succès et de bon déroulement n'entraîne que l'échec, et point de culture. ».

La première paire de divinité regroupe deux divinités pour ainsi dire primordiales, avec Jupiter comme incarnation du Ciel et *Tellūs* de la Terre. Tellus fait partie de la catégorie des déesses-mère, comme il est assez trivial pour une divinité symbolisant l'élément terrestre dans son ensemble : on retrouve bien sûr cette association dans le monde grec avec Γαῖα et Οὐρανός. Comme nous l'avons souligné, la divinité osque **amma-** doit représenter une déesse-mère également, et **diúv-** « Jupiter » est bien présent également parmi ces divinités du monde agricole. Chez LIV. 10, 29, Tellus porte bien l'apposition Mater, avec un contexte nettement chtonien du fait de son association aux dieux Mânes :

*At ex parte altera pontifex Liuius, cui lictores Decius tradiderat iusseratque pro praetore esse, uociferari uicisse Romanos defunctos consulis fato; Gallos Samnitesque Telluris Matris ac Deorum Manium esse*³²⁰.

Tellus est également associée à Cérès à l'occasion des fêtes des Sementivae, consacrées entre la fin de janvier et le début de février aux semailles³²¹. Dans le premier livre des *Fastes*, Ovide explicite la complémentarité du rôle des deux déesses, Ov. *F.* 1, 671 - 674 :

*Placentur frugum matres, Tellusque Ceresque,
farre suo grauidae uisceribusque suis:
officium commune Ceres et Terra tuentur;
haec praebet causam frugibus, illa locum*³²².

Nous avons ainsi une paire conceptuelle intéressante : les deux divinités sont en effet *causa* et *locus frugibus* : le principe de croissance correspond bien à Cérès, en adéquation selon nous avec son étymologie, tandis que le « lieu » de la croissance est représentée par Tellus, dont le nom n'a pas d'autre sens que celui de « terre³²³ » dans toutes ses acceptations : il doit s'agir en effet d'un thème sigmatique à *-ū* long, peut-être tiré d'un ancien thème en **-uHs-* ou de l'*Ablaut* **-e/ou-* (> lat. *-ū-*) d'un thème en **-u-*, selon DE VAAN³²⁴. Le // géminé du théonyme

³²⁰ « De l'autre côté, le pontife Livius, à qui Decius avait laissé ses licteurs et ordonné de prendre le rôle de prêteur, hurle que les Romains sont vainqueurs, s'étant acquittés par la mort du consul, et que les Gaulois et les Samnites appartiennent à la Terre Mère et aux dieux Mânes. »

³²¹ VARR. *LL.* 6, 3, 25. *Sementivae Feriae dies is, qui a pontificibus dictus, appellatus a semente*: « le jour de la fête des Semailles, qui est annoncé par les pontifes, est nommé d'après *semence* »

³²² « qu'on honore les Mères des Récoltes, Tellus et Cérès, de froment et des entrailles d'une truie pleine, Cérès et la Terre commandent en commun cette charge : l'une fait naître les fruits, l'autre les abrite. »

³²³ Le nom *terra*, que l'on retrouve également comme théonyme, *Terra (Mater)* « la Terre(-Mère) », (ainsi VARR. *RR.* 1, 1, 5 ; CIC. *Nat.* 3, 52; Ov. *F.* 6, 299.), vient lui de **tersā* « la sèche », d'après la racine **ters-* « assécher » de lat. *torreō* « brûler, dessécher » (ainsi DE VAAN 2008 : 616), par opposition à l'élément marin, aquatique.

³²⁴ DE VAAN 2008 : 608.

doit refléter une assimilation /ln/ > /ll/ d'après un thème **teln-* vraisemblablement tiré de la racine i.-e. **telh₂-* « porter », ainsi en lat. le présent à nasale *tollō* (<**tolna-e/o-*) « porter », pft. arch. *tētuli* ; cette racine est par ailleurs également à l'origine du nom du « monde » en v. irl. avec *talam* « terre », d'après **telh₂-mon-*, du skt. *tala-* « surface » etc.

I.2.6.1.2. Sol et Luna

La paire suivante constitue une association qui semble *a priori* absente du monde sabellique avec *Sōl* et *Lūna*, divinisations de phénomènes astraux. Sur le dossier étymologique de ces deux théonymes, nous renvoyons à DE VAAN³²⁵. *Lūna* continue l'i.-e. **le/ouk-s-nh₂-* « brillante », d'où av. *raoxšna*³²⁶ « lumière, brillance », v. pruss. *lauxnos* « étoiles », fort probable épithète de l'astre lunaire, qui a fini en latin par éclipser le terme hérité **meh₁-n-s-* « lune, mois », qui s'est précisément spécialisé en latin au sens de « mois » dans *mēnsis*, m. Les langues sabelliques semblent encore connaître les deux acceptations de ce dernier terme, ainsi omb. **antermenzaru**³²⁷ « *interlūnium* », ab. sg. mais mars. *mesene* « mois », loc. ou ab. sg. Le théonyme de *Lūna* est par ailleurs attesté, sur un miroir de bronze de Préneste, sous une forme archaïque qui semble confirmer l'origine **le/ouk-s-nh₂-* > **louksnā-* avec une monophthongaison dialectale /ou/ > /ō/ d'où **lōsna* à côté de lat. class. *Lūna*³²⁸. Cette monophthongaison **lōksnā-* est possiblement attestée en étrusque par la forme **lusχnei** (*TLE* 290), en présence d'une représentation de la Lune, là où **louksnā-* eût de fait donné ***livosnei** : la spirantisation de /k/ en /χ/ devant /s/ semble indiquer selon RIX³²⁹ que la forme italique empruntée en étrusque peut être celle de l'ombrien, qui connaîtrait alors également une telle désignation de la Lune. La représentation figurant sur le miroir prénestin, avec un croissant de lune, laisse peu de doute quant à l'identification de la déesse, qui porte probablement les traits de la divinité grecque Σελήνη, en regard du contexte hellénisé de la scène.

³²⁵ DE VAAN 2008 : 352 ET

³²⁶ Le nom, hellénisé en Πωξώνη, de l'épouse d'Alexandre le Grand doit partager la même origine, probablement *via* le bactrien.

³²⁷ UNTERMANN 2000 : 109 - 110.

³²⁸ MEISER 1998 : 62. On notera des traits dialectaux similaires pour le nom du Dioscure Pollux, ici *Poloces*, en regard de *Polouces* en *CIL* I², 548.

³²⁹ RIX 1998 : 220.



Figure 48 : *CIL* I², 549 (Miroir de bronze de Préneste)

Source : Préneste, Rome, Museo Nazionale di Villa Giulia, © Dan Diffendale (CC BY-NC-SA 2.0)³³⁰

Poloces / Losna / Amuces

³³⁰ Voir DOHRN 1972 : 50, fig. 7.

L'association du Soleil et de la Lune peut sembler triviale, mais cette paire théonymique, représentée en Grèce par les liens adelphes entre Σελήνη et Ἥλιος, n'est *a priori* pas connue dans le monde sabellique. Ce fait théologique a peut-être été favorisé à Rome par un canal étrusque, où les divinités en question semblent attestées, ainsi sur la face arrière du Foie de Plaisance, avec les théonymes **usil** et **tiur**.



Figure 49 : Foie de Plaisance (arrière)

Source : Musei di Palazzo Farnese – Piacenza © IBC Multimedia - Istituto per i beni artistici culturali e naturali d'Emilie Romagne

usils / tiur

Dans le *Liber Linteus*, **tiur** est effectivement le terme générique du « mois³³¹ », et son origine est, selon RIX³³², italique : il serait fondé sur un thème **diuījō-* > **dijō-* > **tiu-**, nominatif d'un thème à nasale issu du suffixe de Hoffmann tel que **diuījōn-* > **dijōn-* « Possédant la brillance », dérivé du thème adjectival **diuījo-* « brillant », sur lequel on forme également le nom de la déesse *Diāna*, divinité éminemment lunaire, d'après **diui-ī-āno-*, fém. **diuīānā*

³³¹ WALLACE 2008 : 126 - 127.

³³² RIX 1998 : 218 - 219.

« Celle de la brillance », > *Dīāna* avec un /i/ long encore attesté chez Ovide et Virgile. Le **-r** de **tiur** peut refléter un suffixe de pluriel (en ce cas lexicalisé, en regard du génitif **tiurs**), le nom étant alors considéré comme une forme de collectif « les Lunes > le mois ». Le terme serait par ailleurs bien un animé originellement, du fait de son origine théonymique, le suffixe de pluriel réservé aux inanimés étant **-cva/-χva**³³³. Selon RIX, le nom de **usil** doit également être d'origine indo-européenne : il pourrait s'agir d'une contamination de **sauel* « soleil » par **ausōs* « aurore », d'où une forme italique, *a fortiori* sabellique **ausel* « soleil » empruntée en étrusque et conservée par ailleurs dans le nom de la *gens Aurelia*, réputée d'origine sabine, dont le nom archaïque se retrouve chez FEST. 232 sous la forme *Auselius* :

*Pignosa, pignora, eo modo, quo Valesii, Auselii, pinosi, palisi dicebantur*³³⁴

³³³ WALLACE 2008 : 49 - 50.

³³⁴ « On disait *Pignosa* pour *Pignora*, de la même manière qu'on disait *Valesii, Auselii, pinosi, palisi*. »



Figure 50 : Miroir de bronze étrusque de Thesan, Usil et Nethuns

Source : Museo Gregoriano Etrusco, Rome, d'après DE GRUMMOND 2006.

θesan usil neθuns

Dans la table d'Agnone, aucun théonyme ne nous semble renvoyer à des divinités comparables, invoquées ici par Varron en ce qu'elles rythment la chronologie, quotidienne et mensuelle, des activités agraires.

I.2.6.1.3. Cérés et Liber

La paire suivante réunit *Cērēs* et *Lībēr*, association cette fois parallèle à **kerrí** et **evklúí**, qui porte par ailleurs sur la deuxième partie de la face A l'apposition **patereí** « Père », de la même façon que *Lībēr*, particulièrement attesté avec l'apposition *Pātēr* notamment dans l'épigraphie impériale. À Rome, Liber s'est trouvé assimilé à Dionysos, mais le souvenir d'une divinité antérieure aux attributs différents demeure, ainsi Cic. *Nat.* 2, 24 :

*Suscepit autem uita hominum consuetudoque communis ut beneficiis excellentis uiros in caelum fama ac uoluntate tollerent, hinc Hercules hinc Castor et Pollux hinc Aesculapius hinc Liber etiam (hunc dico Liberum Semela natum, non eum quem nostri maiores auguste sancteque Liberum cum Cerere et Libera consecrauerunt, quod quale sit ex mysteriis intellegi potest; sed quod ex nobis natos liberos appellamus, idcirco Cerere nati nominati sunt Liber et Libera, quod in Libera seruant, in Libero non item*³³⁵.

L'association de Cérés, Liber et Libera, sur le modèle de Déméter, Dionysos et Perséphone, est entérinée à Rome probablement dès 499 ou 496 av. J.-C., avec un temple commun voué par A. Postumius Albus, selon Tac. *Ann.* 2, 49³³⁶, et dédié en 493 par le consul Sp. Cassius. Ce temple était par ailleurs associé à celui, proche, de Flora, selon Tacite³³⁷. Sur l'étymologie de Liber, voir l'entrée **vufiun-** au chapitre II.2.2.1.3.

I.2.6.1.4. Robigus et Flora

Si la déesse Flora est sans conteste une divinité de la floraison bien attestée à Agnone et dans le domaine oscophone, il nous semble par ailleurs que la divinité Robigus incarne une fonction apotropaïque, probablement de même que Jupiter « **verehasiúí** », et Aurruncus, mais ici beaucoup plus précisée : *Rōbīgus*, *i*, m. est en effet la thématization masculine d'une forme alternative du théonyme, *Rōbīgo*, *īnis*, f., antonomase du terme *rōbīgo*, *īnis*, f. « la rouille », nom d'une maladie du blé, ainsi VARR. *LL.* 6, 16 :

³³⁵ « Une coutume générale est née de la vie des mortels, à savoir élever aux cieus les hommes qui se sont distingués, par leur réputation et leur volonté, par des bienfaits supérieurs : ainsi Hercule, Castor et Pollux, ainsi Esculape et également Liber (et je parle ici du Liber fils de Sémélé, non de celui que nos ancêtres ont honoré avec une solennelle religiosité avec Cérés et Libera, comme on peut le comprendre dans les mystères : mais puisque nous appelons nos enfants *liberi*, étant nés de Cérés ont été nommés ainsi Liber et Libera, ce qui est bien conservé pour Libera, mais point pour Liber). »

³³⁶ RICHARDSON 1992 : 80.

³³⁷ RICHARDSON 1992 : 152.

*Robigalia dicta ab Robigo; secundum segetes huic deo sacrificatur, ne robigo occupet segetes*³³⁸.

Selon PINAULT³³⁹, *rōbīgo, īnis* « rouille » reflète un mode de dérivation comparable à *uorāgō* : il faudrait partir de la racine i.-e. désignant la couleur rouge **h₁reud^h-*, d'où lat. *ruber*, ombr. **rufu** (acc. masc. pl.), gr. ἐρυθρός etc. Il devait exister en parallèle des formes thématiques en **-ro-* un thème **-i*, **(h₁)roud^h-i-* « rougeur », attesté par véd. *rohít-* et source d'une forme de collectif à élargissement **(h₁)roud^h-i-h₂-k-*, elle-même individualisée par adjonction du suffixe dit de Hoffmann, d'où **(h₁)roud^h-īk-h₃ōn-* > *rōbīgōⁿ* « qui possède la rougeur », le thème faible du suffixe donnant, dans la flexion, les formes en *-īgŕn-* < **-īkh₃n-*. Cette collusion de suffixes telle que *-v̄k-h₃e/on-* serait productive d'un néo-suffixe *-v̄gōⁿ*, ainsi également dans *virago, īnis*, f ; « (femme) possédant des qualités viriles », d'après un abstrait **uir-āk-* « qualités viriles », possiblement attesté par l'adjectif *vīrācēus* « semblable à un homme » (VARR. *Men.* 300), tiré d'un collectif **uir-ā* « actions viriles ».

I.2.6.1.5. Minerve et Vénus

Sur ces deux divinités, voir les entrées correspondantes au chapitre III.2.2. L'on peut constater que Vénus entretient des liens avec l'agriculture, ainsi son association avec Cérès dans les inscriptions latines de Sulmona³⁴⁰, mais également dans le monde osque, à travers son homologue Herentas³⁴¹. Sur la Vénus des jardins, attribution qui remonterait au moins à Plaute, voir par exemple PLIN. 19, 19 :

*Hortoque et foro tantum contra inuidantium effascinationes dicari uidemus in remedio saturday signa, quamquam hortos tutelae Veneris adsignante Plauto*³⁴².

³³⁸ « Les Robigalia sont nommées d'après Robigo, on sacrifie à ce dieu après les récoltes, pour que la rouille ne s'empare pas des récoltes. » Sur le culte de Robigo, voir Ov. *F.* 4, 905 - 944. Ce dieu est notamment honoré par des sacrifices canins.

³³⁹ PINAULT 2001 : 101.

³⁴⁰ Voir le chapitre I.3.2.4.

³⁴¹ HISTONIVM 7.

³⁴² « On peut voir que c'est au jardin et au foyer seulement que l'on consacre, en remède contre les maléfices, des statuettes de satyres, quoique Plaute assigne à Vénus la tutelle des jardins. »

Minerve, chez Varron, est hellénisée, elle est là pour son rôle dans la *procuratio oliueti*, mythe tiré de son syncrétisme avec la déesse Athéna.

I.2.6.1.6. Lympha et Bonus Eventus

Cette association nous semble particulièrement perceptible dans la Table d'Agnone : comme nous l'avons souligné précédemment, la divinité *Ēventūs Bonus* contribue à l'issue heureuse, (*successu*) du développement de la végétation, à la façon sans doute des **maatúis kerríúis**, qui font aboutir la maturation, et qui sont également associées à des divinités de l'eau. Le nom de la divinité *Lympha* sert en effet couramment de synonyme poétique³⁴³ à *āqua*³⁴⁴, en plus de continuer un ancien *lumpa* réétymologisé, lui-même très probablement issu du grec νόμψη (dor. νόμψᾱ), de même que les **diumpaís** osques. Le théonyme *Ēventūs* constitue l'antonimase d'un thème en *-u-, *ēventūs, ūs*, m. « résultat, succès », d'après *ē-vēnio, īre* « avoir une issue, un résultat », de it. com. **g^hn-je/o-* « arriver », i.-e. **g^hem-*³⁴⁵ « arriver, venir ». Dans l'épigraphie, on constate néanmoins une hésitation entre désinences de thèmes en *-u et désinences thématiques, ainsi *Evento* en *CIL* 5, 3218 (Verona) : *Bono / Evento*, avec datif en -o et non en -ui (possiblement par analogie avec l'épithète, adjectif thématique), mais *Eventui*, *AE* 1971, 29 (Roma) : *Numini domus / Augustorum sacr(um) / Bono Eventui / Tutelae cellae / Luceianae / M(arcus) Iunius Agathopu[s] / cum Agathopo fil(io) / aedem et signum / Boni Eventui(!) impens(a) / sua omni a solo / facie[ndum cur(avit?)] // Ded(icata) VI K(alendas) Mai(as) / Libone et Iuniore*.

À partir de l'époque impériale, le théonyme connaît de multiples attestations épigraphiques et numismatiques à travers tout l'Empire. À noter également la mention unique d'un temple sur le Champ de Mars, sous Claude, chez *AMM. MARC.* 29, 6 :

³⁴³ *VIRG. En.* 4, v. 634 - 635, par exemple.

³⁴⁴ Essentiellement en sa qualité d'eau « douce », ainsi *VARR. RR.* 3, 17 : *cum piscinarum genera sint duo, dulcium et salsarum, alterum apud plebem et non sine fructu, ubi Lymphae aquam piscibus nostris uillaticis ministrant; illae autem maritimae piscinae nobilium, quibus Neptunus ut aquam et piscis ministrat* : « Il y a deux genres de bassins à poisson : l'un d'eau douce, l'un d'eau salé : le premier se trouve chez le peuple, et il rapporte : ce sont les Lymphes qui, dans les bassins de nos fermes, apportent de l'eau ; les bassins d'eau de mer des nobles, en revanche, c'est Neptune qui leur fournit eau et poissons. »

³⁴⁵ *LIV*² : 209.

*hic ipse praefectus [Claudius] (...) instauravit uetera plurima. inter quae porticum excitavit ingentem lauacro Agrippae contiguam, Euentus Boni cognominatam ea re, quod huius numinis prope uisitur templum*³⁴⁶.

I.2.6.2. Les douze assistants de Cérès

On trouve chez SERV. *Georg.* I, 21, une liste de douze divinités agraires dites des assistants de Cérès. Cette liste serait tirée, *via* Varron, de Fabius Pictor:

*Fabius Pictor hos deos enumerat, quos invocat flamen sacrum Cereale faciens Telluri et Cereri: Vervactorem, Reparatorem, Inporcitorem, Insitorem, Obaratorem, Occatorem, Sarritorem, Subruncinatorem, Messorum, Convectorum, Conditorem, Promitorem*³⁴⁷.

DUMÉZIL³⁴⁸, souligne, à propos des cultes agraires décrits par Caton :

« dans ces rituels ne figure pas le savant état-major de Cérès, le groupe de Vervactor etc. dont se moquèrent plus tard les polémistes chrétiens et dans lequel les primitivistes d'aujourd'hui cherchent la plus ancienne forme des représentations religieuses. Sans doute le paysan ne le connaissait-il guère ».

Néanmoins, d'après notre interprétation de la Table d'Agnone, de telles divinités techniques semblent effectivement avoir des réalités dans le monde sabellique : peut-on de fait imaginer dans la liste des assistant de Cérès un véritable fond théologique italique, paré de théonymes savants ?

³⁴⁶ « Sous la préfecture de Claude (...), on restaura un grand nombre d'édifices anciens, parmi lesquels le grand portique qui jouxte les bains d'Agrippa, qu'on appelle de Euentus Bonus, car un temple de cette divinité se trouve à proximité. »

³⁴⁷ « Fabius Pictor énumère les dieux que le flamine invoque en faisant le rite céréalien à Tellus et Cérès : Vervactor, Reparator, Inporcitor, Insitor, Obarator, Occator, Sarritor, Subruncinator, Messor, Convector, Conditor, Promitor. »

³⁴⁸ DUMÉZIL 1974 : 51.

Chaque théonyme décrit une étape de la culture, depuis la préparation de la terre jusqu'au stockage et à l'utilisation des grains récoltés. Tous les théonymes des assistants de Cérés sont des dérivés de verbes, sous la forme de noms d'agent. Il ne s'agit probablement pas d'anciens noms d'agent en *-tor*, mais sans doute, du moins pour la plupart, de dérivés analogiques, directement en *-(t)or*, sur le participe passé du verbe correspondant.

Ainsi, sur *vervago*, *ĕre* « retourner la terre d'une jachère, défricher », et d'après le participe *vervactus*, on forme *Vervactōr* « le Défricheur ». On notera d'emblée que la plupart des verbes représentées dans la liste de Fabius Pictor appartiennent au vocabulaire technique et sont peu représentés dans la littérature. *Vervāgo* se trouve chez PALL. 4, 2 sous la forme du participe substantivé (qui est peut-être, pour EM : 727, la forme première dont *vervago* serait le dérivé inverse) *vervactum / vervacta*³⁴⁹ « terre(s) défrichée(s) », c'est-à-dire destinées à être labourées, présent chez COLL., et également CAT. *De Ag.* 27., VARR. *De Ag.* 1, 44, et PLIN. 18, 49, qui en donne la définition suivante :

*Quod uere semel aratum est, a temporis argumento ueruactum uocatur*³⁵⁰.

L'adjectif verbal *vervagendus* est attesté chez COLL. 11, 2. Selon Pline, le verbe est donc lié étymologiquement au nom du printemps, ce type de travaux étant opérés en cette saison : cette explication ressemble fortement à une *Volksetymologie*, comme le souligne le dictionnaire d'Ernout-Meillet. Le verbe *vervago* est sans doute à rattacher au verbe *vervāre*, variante de *urvāre*, dérivé de *uruum* « soc », d'où « tracer un sillon, passer le soc de la charrue », non attesté dans la littérature mais donné par FEST. 515 L. : la question est traitée exhaustivement par BRACHET³⁵¹, pour qui *uruum / urbum* est à rattacher à la racine i.-e. **uerb^h-* « délimiter, tracer un sillon » du lat *urbs* « espace délimité par un sillon, ville » et du hitt. *warpa/warpi* « clôture ». *Vervago* pourrait être l'univerbation d'une expression **ueruum agere* « passer la charrue », d'après **ueruum*, qui serait « à *ueruāre* ce que *uruum* [soc] est à *uruāre*³⁵². Comme le souligne BRACHET, en regard des attestations des formes de *vervāgo* et *vervactum*, le sémantisme renvoie bien à une opération effectuée sur une terre que l'on s'apprête à (re-)mettre en labour. Si le terme *vervex* « mouton », est bien à rattacher à l'i.-e. **urh₁-en-* « agneau », explication

³⁴⁹ On a probablement *vervāgo* par analogie avec *vervāctum*, et donc *Vervāctōr* avec /ā/, selon la loi de Lachmann.

³⁵⁰ « Le terrain que l'on laboure une seule fois au printemps, en raison de l'époque est appelé *vervactum*. »

³⁵¹ BRACHET et MOUSSY 2006 : 53 - 55.

³⁵² BRACHET et MOUSSY 2006 : 54.

finalement peu tenable en termes de dérivation, comme le souligne DE VAAN³⁵³, c'est peut-être par croisement avec le terme technique *forfex* « ciseau [à laine] » ; mais une autre explication serait justement de voir un lien avec *vervago* « défricher > tondre », ou, comme le propose DE VAAN, avec le thème **ueru-* du grec εἶρος « laine », hypothèse également soutenue également par BEEKES³⁵⁴. Selon une communication personnelle de Romain GARNIER, *vervex* pourrait également être tiré d'un verbe **vervicāre* « tondre », sur ce même thème **ueru-* « laine ».

Une fois retournée et défrichée, la terre est confiée à *Rēparātōr* « le Renouveleur », dont le nom est tiré du participe de *rě-paro*, *-āre* « remettre en état, restaurer », étape précédant le creusement des sillons patronné par *Inporcitōr*. Ce dernier théonyme provient d'un verbe dont le participe passé passif est attesté chez COLL. 2, 10, 6 :

*Et similiter cum semen crudo solo ingesserimus, inarabimus, imporcatumque occabimus*³⁵⁵.

Ce passage présente par ailleurs une succession d'étapes similaire pour la mise en culture d'une terre. Le terme est vraisemblablement un dénominatif de *porca*³⁵⁶, *ae*, f. « partie saillante du sillon », d'où *in-porcāre* « creuser des sillons ». *Inporcitōr* semble cependant présenter une apophonie irrégulière, peut-être par analogie avec un verbe comme *cīēo*, (*in-*)*cītum*, « mettre en mouvement ».

Insitōr accompagne ensuite la semaison des graines dans les sillons, sens effectivement attesté pour le verbe *in-sěro*, composé de *sěro*, « semer », et qui désigne également l'action du greffage chez CAT., PAL. etc. D'autres théonymes italiques sont fondés sur la racine de *sěro*, it. com. **si-se/o-*³⁵⁷, verbe à redoublement de i.-e. **seh₁-*³⁵⁸ : voir ainsi les entrées **seemunéi** (TERVENTVM 19), *semunu* (CORFINIVM 6), et les *Semones* du *Carmen Aruale*. Diverses opérations techniques se succèdent ensuite concernant l'entretien de la culture, représentées par :

³⁵³ DE VAAN 2008 : 668.

³⁵⁴ BEEKES 2010 : 392.

³⁵⁵ « De même quand on sème dans une terre non labourée, on lui donne un tour, et on la herse une fois disposée en raies. »

³⁵⁶ Terme hérité, selon DE VAAN 2008 : 481, de i.-e. **prk₁-h₂-* « sillon », d'où gall. *rhych*, gaul. *rica* « sillon » > fr. raie, v. h. a. *furuh*, v. norr. *furh* « sillon », etc.

³⁵⁷ DE VAAN 2008 : 557.

³⁵⁸ LIV² : 517. Voir chapitre I.4.2.1. et WEISS 2017 pour une toute autre hypothèse étymologique.

Ōbārātōr, qui « retourne la terre autour, au-dessus [des sillons ensemencés] », de *ōb-ārāre*, hérité de la racine i.-e. **h₂erh₃-*³⁵⁹ « labourer », attesté chez LIV. 23, 19, 14 :

*Et cum hostes obarassent quidquid herbidi terreni extra murum erat, raporum semen iniecerunt*³⁶⁰.

Occātōr, qui « passe la herse » pour recouvrir les semis et égaliser la terre, d'après *occāre* « herser », d'où est extrait le postverbal *occa* « herse » par dérivation inverse selon GARNIER³⁶¹ :

« On doit poser un étymon i.-e. **h₂ok-ét-eh₂* f. 'herse' reflété par v. h. a. *egida* et v. angl. *ezeðe* f. (< germ. com. **azepō*) 'râteau, herse'. Ce pré-lat. **ōcīta* est à la source du dénominatif **ōcītāre* refait en **ōtīcāre* et syncopé en *occāre* 'herser', lequel produit *occa* 'herse' ».

Sarrītōr, « le Sarcleur », d'après *sarrīo* (*sariō*), *īre* « sarcler », verbe bien attesté chez VARR. *RR.* 1, 18, 8, COLL. 2, 12, 1, etc., et qui présente divers dérivés : *sarrītīo*, *-ōnis*, f. « sarclage ». chez COLL. 2, 12, 1 et 11, 2, 9 ; SERV. *Georg.* 1, 21, *sarrītūra*, *-æ*, f. : « sarclage », COLL. 11, 2, 26 ; PLIN. 18, 254., etc. Sur *sarrīre*, possiblement fondé *in fine* sur une racine **ser(h₃)-*³⁶² « couper » de lat. *sarpīo* « tailler », et *serra* « scie », voir DE VAAN³⁶³, et sur ses dérivés, GARNIER³⁶⁴.

Subrūncīnātōr, « qui désherbe », composé de *rūncīnāre*, croisement entre *rūncāre* « sarcler » » (CAT. *Agr.* 2 ; VARR. *RR.* 1, 30) et **rūcīnāre*, « raboter », d'après **rūcīna* « rabot », altéré en *rūncīna* par contamination avec *rūncāre*, d'après ρυκάβη « rabot ». Le verbe *rūncīnāre* doit également être la source du théonyme postverbal *Rūncīna*, *-æ* f. « déesse du désherbage ». Voir cette entrée et GARNIER³⁶⁵, qui fait remonter *rūncāre* à **ē-rūmīc-āre* « arracher les mauvaises herbes », dérivé de *rūm-ex*, *-īc-īs* m.f. « oseille, mauvaise herbe ». Voir *supra* également la divinité *Averruncus* « qui détourne les fléaux » et le verbe *verruncāre*,

³⁵⁹ LIV² : 272.

³⁶⁰ « Et comme les ennemis avaient retourné tout ce qu'il y avait de terre végétale hors du mur, ils y jetèrent des graines de rave. »

³⁶¹ GARNIER 2016 : 163, *pace* DE VAAN 2008 : 423.

³⁶² LIV² : 535 - 536.

³⁶³ DE VAAN 2008 : 539.

³⁶⁴ GARNIER 2016 : 165.

³⁶⁵ GARNIER 2016 : 195.

qui doivent montrer un croisement entre ces formes et une base apparentée à *ve/ortō*, *-ere* « (dé)tourner », ou *ve/orrō*, *-ere* « balayer, nettoyer ».

Le moment de la récolte est supervisé par *Měssōr*, d'après *mětěre* « récolter, faire les moissons », largement attesté dans ce sens dans la littérature, ainsi que dans de nombreux tours métaphoriques ou proverbiaux, cf : PLAUT. *Most.* 799 : *sibi quisque ruri meti* : « chacun récolte son propre champ : chacun pour soi » ; CIC. *Orat.* 2, 261 : *ut sementem feceris, ita metes* « on récolte ce que l'on sème », etc. Divers dérivés sont attestés (ainsi *měssis*, *is*, f. « récolte », *měssō*, *ōnis*, f. « moisson »), à compter desquels *měssōr* « moissonneur », employé en propre comme figurativement, et dont le théonyme est donc l'antonimase, et non une création *ad hoc*.

Les fruits de la récolte sont ensuite charriés hors des champs par *Convectōr* « le transporteur », d'après *convěhěre*, *convectum* « transporter (en véhicule) », attesté au sens précis de « rentrer des récoltes » chez VARR. *LL.* 5, 35 ; PLIN. 16, 35.

Le stockage est l'apanage de *Condītōr*, d'après *conděre* « mettre en réserve, entreposer », et dont la forme doit être récente et analogique au participe passé *condītus* « mis en réserve », en regard du théonyme *Consus*, *i*, qui doit lui refléter un ancien thème en **-u-* alternant avec un thème en **-o-* comme le montre le dérivé *Consuālia* « fête de Consus³⁶⁶ », par ailleurs associées aux fêtes de la déesse de l'abondance Ops. À la différence de *condītus* < **komdāto-* < **komd^hh₁-to-*³⁶⁷, *Consus* doit refléter **kom-dto/u-* < **komd^hh₁to-* avec écrasement de la laryngale de la racine **d^heh₁-*³⁶⁸ de *fācō*. Ce dieu devait avoir une certaine ancienneté à Rome, son sens originel s'étant vraisemblablement perdu en synchronie : l'étymologie populaire latine rattache Consus à *consilium* et en fait un « dieu du conseil », cf : SERV. *En.* 8, 636 :

*Consus autem deus est consiliorum qui ideo templum sub circo habet*³⁶⁹.

Servius note néanmoins que le sanctuaire de Consus était un temple apparemment enfoui sous la vallée du Cirque³⁷⁰, information développée par ailleurs chez Tertullien qui restitue une prétendue inscription en latin archaïque lisible dans le sanctuaire : *Spect.* 5, 7 :

³⁶⁶ Ainsi VARR. *LL.* 6, 20. *Consualia dicta a Conso, quod tum feriae publicae ei deo, et in circo ad aram eius ab sacerdotibus ludi illi, quibus uirgines Sabinae raptae*

³⁶⁷ MEISER 1998 : 76, 15.

³⁶⁸ DE VAAN 2008 : 175 et 198.

³⁶⁹ « Consus est le dieu des conseils : il possède pour cela un temple sous le cirque. »

³⁷⁰ DUMEZIL 1974 : 278 ; voir RICHARDSON 1992 : 100.

*et nunc ara Conso illi in circo demersa est ad primas metas sub terra cum inscriptione eiusmodi : CONSVS CONSILIO MARS DVELLO LARES COILLO POTENTES*³⁷¹.

Il revient enfin à *Prōmītōr*, dont le nom est fondé sur *prōmo*, *ĕre* « faire sortir, tirer de », et d'ailleurs visiblement pas sur le participe *prōmptus* (avec un *-p* épenthétique, d'après *prōmtus* < **pro-h₁m-to-*), de faire sortir le grain de la réserve pour son utilisation.

Cette progression chronologique manifeste peut rappeler certains aspects de notre interprétation de la table d'Agnone, en bien plus détaillée et technique. Par ailleurs, ces théonymes renvoient seulement au métier agraire et ses gestes techniques, pas aux effets de la nature ni à la croissance végétale. Comme nous le soulignons, ces théonymes, qui ne connaissent pas d'autres attestations, semblent des créations *ad hoc*³⁷², pouvant certes recouvrir des dimensions théologiques réelles.

On trouve un modèle similaire, dans les actes des Frères Arvales au lucus de Bona Dea³⁷³, de divinités fonctionnelles au contenu théologique limité, certainement de formation récente, mais qui reflètent, peut-être « un modèle archaïque³⁷⁴ » : *Adolenda*, *Commolenda*, et *Deferunda* dans les *acta* de 183, *Adolenda* et *Coinquenda* dans les *acta* de 224. Comme le souligne Dumézil, ces formes apparentés à des adjectifs verbaux d'obligation passive nomment bien des (pseudo-) divinités plutôt que de renvoyer aux « objets » des actions en question, en l'occurrence les arbres du lucus de Bona Dea : il peut s'agir autant de l'antonomase, au féminin, d'adjectifs verbaux perdant par là-même leur sens grammatical, ou « si l'on tient à attribuer ces mots à la langues archaïques », de véritables formations en *-n-d-* dont la valeur n'est « pas nécessairement passive³⁷⁵ ». Ces théonymes pourraient également refléter, en ce cas, d'anciennes formations au sens actif, du type des substantifs grecs en *-εδών*. On peut imaginer une forme prototypique **b^her-edōn* (f.) « qui porte », thématifiée en **b^heredn-ó-* > **-ferendo-* après application de la « lex *unda*³⁷⁶ », d'où *Deferunda* « Celle qui porte » (mais *quid* du vocalisme /u/ ?), et, de même, un théonyme sans doute analogique : *Afferenda* chez TERT. *Nat.*

³⁷¹ « Aujourd'hui encore on trouve un autel à ce dieu Consus caché dans le cirque, vers les premières limites, sous terre avec l'inscription suivante : *CONSVS CONSILIO MARS DVELLO LARES COILLO POTENTES.* »

³⁷² Le fait est possible dans la table d'Agnone également, pour des divinités non attestées ailleurs.

³⁷³ DUMEZIL 1974 : 52 ; *CIL* I², 2.

³⁷⁴ DUMEZIL 1974 : *ibid.*

³⁷⁵ BENVENISTE 1935 : 135 - 143.

³⁷⁶ MEISER 1998 : 121.

2, 11 : *Afferenda est ab afferendis dotibus ordinata. Adolenda* serait alors « Celle qui fait brûler », d'après *ādōlēo* « faire brûler, réduire en vapeur », *Commolenda* « Celle qui broie », d'après *commōlo* « écraser, broyer », et *Coinquenda* « Celle qui émonde », d'après *cōinquo* « émonder » (FEST. 64, 3).

Le sens actif de ce type de théonyme se retrouve d'ailleurs, toujours chez Tertullien, avec *Fata Scribunda*, TERT. *Anim.* 39, 2, comme le souligne CARDAUNS³⁷⁷.

L'absence d'attestation de ces divinités dans les sources littéraires pourrait-elle, plutôt qu'une création « savante » indiquer une origine essentiellement populaire de tels cultes ? Il y a visiblement concomitance entre ces listes de divinités agentives à la fonction unique, et des réalités théologiques telles qu'entrevues à Agnone, ou, encore, dans la liste des plus complexes douze divinités de l'agriculture de Varron. De telles listes se retrouvent par ailleurs chez les auteurs chrétiens, et il nous semble pertinent d'en étudier en détail la théonymie, en ce qu'elles reflètent, souvent par le biais de la raillerie (tout en se fondant, comme le souligne DUMÉZIL³⁷⁸, sur des auteurs qui eux « ne songeaient pas à railler »), ce qui semble avoir eu une existence tant en termes de modalité de formation de théonymes (dérivation, racines employées etc.) que de théologie. Augustin se moque-t-il uniquement de listes savantes, de réalités populaires, ou, très vraisemblablement, des deux ?

I.2.6.3. Les divinités agraires chez les auteurs chrétiens

La principale liste de divinités agraires chez les auteurs chrétiens est celle d'AUG., *Civ.* 4, 8, qui comporte aussi bien des théonymes que nous avons déjà abordés que des formes par ailleurs inconnues des auteurs classiques :

Praefecerunt ergo Proserpinam frumentis germinantibus, geniculis nodisque culmorum deum Nodutum, inuolunmentis folliculorum deam Volutinam ; cum folliculi patescunt, ut spica exeat, deam Patelanam, cum segetes nouis aristis aequantur, quia ueteres aequare hostire dixerunt, deam Hostilinam ; florentibus frumentis deam Floram,

³⁷⁷ CARDAUNS 1968 : 210.

³⁷⁸ DUMÉZIL 1974 : 51.

*lactescentibus deum Lacturnum, maturescentibus deam Matutam ; cum runcantur, id est a terra auferuntur, deam Runcinam*³⁷⁹.

Sur *Prōserpina*, qui correspond à un culte effectivement attesté, comme nous l'avons souligné, et également sabellique, avec la forme *perseponas* (CORFINIVM 6), voir le chapitre I.2.5.2.2.3.

Le théonyme de *Nōdutus*, dieu qui forme les nœuds des « tuyaux » de blé, semble directement tiré de *nōdus*, *i*, *m* « nœud », ainsi *nōdāre* « nouer ». La source d'Augustin semble être la même que ARN. 4, 7, où l'on trouve, après la déesse *Patella*, une variante *Nōdutis*, ainsi qu'une déesse *Nōduterensis* (d'après *nōdus* et *tēro*, *ēre* « froter, battre le blé ») :

*Patellana numen est et Patella, ex quibus una est patefactis, patefaciendis rebus altera praestituta. Nodutis dicitur deus, qui ad nodos perducit res satas, et quae praeest frugibus terendis, Noduterensis*³⁸⁰.

Ces théonymes n'ont pas d'autres attestations. *Vōlūtīna*, la déesse qui forme l'enveloppe de l'épi, doit être tiré du verbe *vōlūtāre*, fréquentatif de *volvo*, *ēre*, « rouler, en rouler », ou directement du part. passé de ce dernier, avec adjonction du suffixe *-īna* vraisemblablement perçu comme théonymisant. Il s'agit d'un *hapax* propre à Augustin. Le théonyme de *Pātēlāna*, « ouvreuse des épis », cependant, est visiblement formé sur la même base, avec par ailleurs sans doute le même sémantisme, que *Panda* ou osq. **patana-**, ainsi que omb. *padellar*, avec également un suffixe *-āno-* commun à d'autres théonymes attestés, ainsi *Diāna*, *Silvānus* etc. *Hostīlīna*, la déesse « égalisatrice » des épis est, selon toute vraisemblance un mot-valise inspiré de *hostīlis*, ou à pseudo-suffixe *-īlīna*, créé par Augustin, d'après *hostīre* « égaliser, mettre au même niveau (donner en échange ?) » ainsi FEST. 334, 9 : *redhostire : referre gratiam* : 91, 9 : *hostia... ab eo quod est hostire ferire*. (EM : 301). Vient ensuite une déesse également bien attestée dans le monde italique, *Flora*, sur laquelle voir *supra*. *Lacturnus*, divinité des épis,

³⁷⁹ « Ils ont fait présider Proserpine aux germes des blés, le dieu Nodutus aux courbes et aux nœuds des tiges, la déesse Volutina aux enveloppes des épis ; quand les enveloppes s'ouvrent, pour faire sortir les épis, la déesse Patellana, quand les épis et la barbe sont de même niveau, Hostilina, car les anciens disaient *hostire* pour 'égaliser' ; quand les blés sont en fleur, Flora, quand ils sont en lait Lacturnus, quand ils mûrissent, mater Matuta, quand on les coupe, c'est-à-dire quand on les tire de terre, la déesse Runcina. »

³⁸⁰ « Il existe une divinité Patellana, et Patella, parmi lesquelles une est préposée aux choses qui ont été ouvertes, l'autre à celles que l'on ouvre : On appelle Nodutis le dieu qui amène aux nœuds ce qui a été semé, et Noduterensis la déesse qui préside au battage des blés. »

lactescentes « en lait », attesté uniquement chez Augustin, trouve peut-être un homologue chez SERV. *Georg.*,1 315, qui cite Varron comme source :

*Sane Varro in libris divinarum dicit, deum esse Lactantem, qui se infundit segetibus et eas facit lactescere. Et sciendum inter lactantem et lactentem hoc interesse, quod lactans est quae lac praebet, lactens cui praebetur*³⁸¹.

Il s'agit certainement d'une formation en *-nus* dérivé d'une forme comme *lactōris, is*, f. « plante laiteuse » chez PLIN. 24, 168, et imitative des théonymes en *-rnus*. *Mātūta* est visiblement une reprise du théonyme de Mater Matuta que nous avons déjà étudié, effectivement lié au champ sémantique de la maturation par les anciens et par l'étymologie³⁸², mais elle est précisément réduite à un aspect unique, qui écarte toutes ses attributions classiques de déesse du point du jour, la rapprochant, de fait, des **maatúís · kerríúís** d'Agnone. Sur le théonyme de *Runcīna*, ensuite, votre notre étude *supra* concernant également *Subrūncīnātōr* et *Averruncus*.

On entrevoit avec les noms de Proserpine, Flora, Patelana, ce qui semble constituer l'héritage d'un système de divinités du monde agricole que l'on retrouve dans le monde osque à Agnone, ainsi qu'à Rome, mais également des innovations et des détournement propres à la perspective critique. On peut se demander si certains théonymes ne sont que de simples constructions parodiques, s'ils servent éventuellement à remplir les blancs d'une source lacunaire, ou, ce qui nous semble moins vraisemblable, sont déjà présents dans lesdites sources.

³⁸¹ « Varron dit bien dans les *Libri Divinarum* qu'il existe un dieu Lactans, qui s'introduit dans les épis, et les met en lait : il faut savoir que l'on fait une distinction entre *lactans* et *lactens* : le premier désigne celui qui produit le lait, le deuxième celui qui le reçoit. »

³⁸² Ainsi FEST. 122, 5 : *Matrem Matutam Antiqui ob bonitatem appellabant, et maturum idoneum usui, et manem principium diei* : « Les Anciens nommaient ainsi la déesse Mater Matuta en raison de sa bonté, et *mature* ce qui est bon à l'usage, et *matin* le point du jour », voir *supra*.

I.3. Le sanctuaire de Rossano di Vaglio

I.3.1. Introduction : contexte historique et archéologique

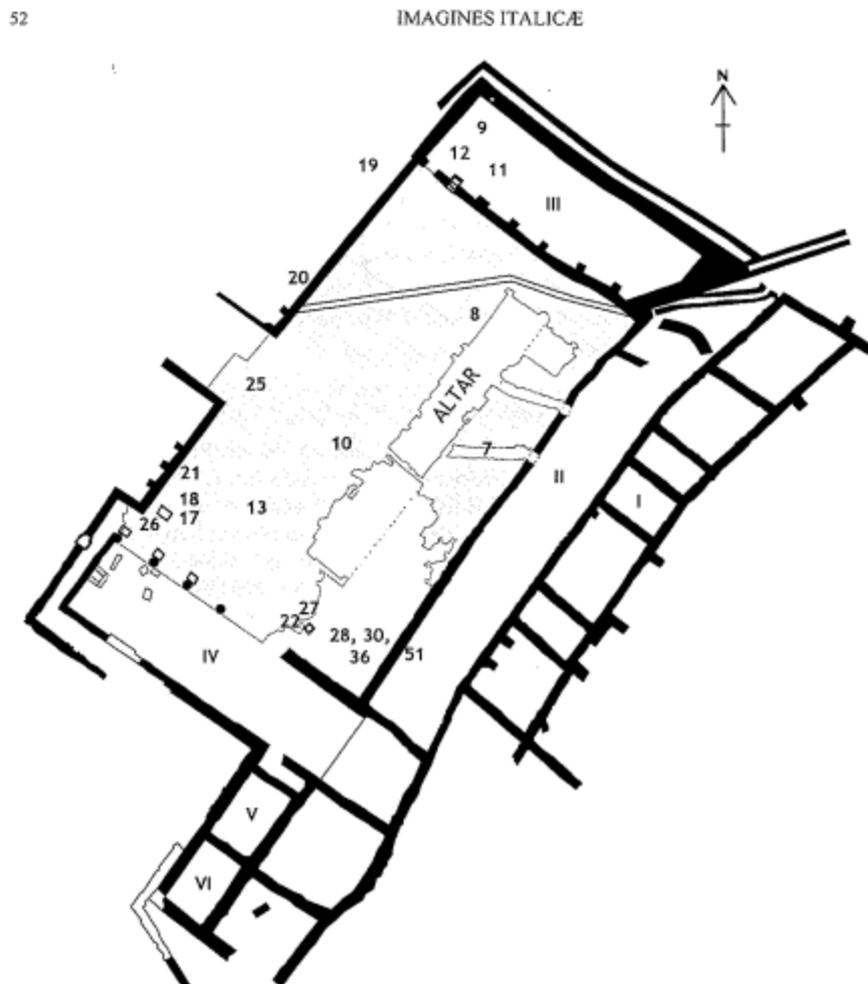


Figure 5 Plan of the sanctuary at Rossano di Vaglio: the numbering of the inscriptions is that of Adamesteanu and Lejeune; the published evidence is inadequate to localise RV 33 and RV 52 more precisely than as re-used in the steps up to the Stoa = Room IV. Drawn by Frances Morton

Figure 51 : Plan du sanctuaire de Rossano Di Vaglio

Source : d'après CRAWFORD 2011 : 52

Le sanctuaire de Rossano apparaît vers la fin du 4^e siècle av. J.-C. et connaît une importante production épigraphique en osque que l'on peut délimiter, 325 av. J.-C. constituant pour Nicholas ZAIR³⁸³ la plus haute date envisageable pour les inscriptions en osque. Le sanctuaire est marqué par un développement rapide en complexe monumental dès le 3^e siècle,

³⁸³ ZAIR 2016.

qui connaît divers aménagement, notamment une importante monumentalisation³⁸⁴ aux alentours de 200 av. J.-C., suivi d'une forme d'officialisation des inscriptions rituelles, avec mentions de divers magistrats (leur absence apparente auparavant constituant cependant un argument *ex nihilo*), avant une refonte au 1^{er} siècle et un passage sous tutelle romaine, aux alentours de 100 av. J.-C. selon ZAIR, qui constitue donc la date la plus récente pour les inscriptions oscophones, l'épigraphie étant ensuite uniquement en latin. Le sanctuaire semble actif jusqu'à la fin de la république avant d'être abandonné. Non loin du sanctuaire apparaît au milieu du 2^e siècle le municipes romain de Potentia, qui récupère de fait la gestion du sanctuaire après la Guerre Sociale *via* la *gens* des Potentini. L'épigraphie latine montre que le culte se poursuit en effet un moment, avec d'être complètement transféré à Potentia, après l'abandon du sanctuaire³⁸⁵, où, il semble continuer jusqu'au 3^e siècle de notre ère d'après les attestations épigraphiques.

La question de savoir qui administrait le sanctuaire de Rossano avant les Potentini de Potentia s'est posée. L'on verra sur quoi s'appuie l'hypothèse d'une communauté locale des Utiani, quoique, tandis que les Potentini sont effectivement attestés, il n'existe pas d'attestation antérieure d'une communauté expressément nommée ; ce que l'on trouve néanmoins ce sont des attestations de magistrats divers, d'un sénat, etc. On peut se demander, de fait, s'il ne s'agissait pas plutôt d'un sanctuaire fédéral, celui des Lucaniens, et donc sous administration de toutes les communautés lucaniennes. Nous reprenons là les conclusions d'une publication d'Olivier de CAZANOVE³⁸⁶, sur l'identification du toponyme « Lucos » de la table de Peutinger, au nord de Potenza, qui pourrait précisément être le *lūcus* de Mefitis, et marquer la conservation du souvenir de l'importance de ce sanctuaire, ce malgré son abandon progressif dans le courant du 1^{er} siècle. Ce « Lucos » de Méfitis serait ainsi le sanctuaire fédéral des Lucaniens.

³⁸⁴ CRAWFORD 2011 : 54.

³⁸⁵ DE CAZANOVE 1993 : 11.

³⁸⁶ DE CAZANOVE 2008.



Figure 52 : Sanctuaire de Rossano di Vaglio, cour

Source : Rossano di Vaglio, Photographie de l'auteur (août 2019)

I.3.2. Les divinités du sanctuaire

I.3.2.1. Méfitis

I.3.2.1.1. Variations graphiques du théonyme

Nous nous attacherons dans cette partie à étudier les diverses inscriptions dédiées à la divinité Méfitis, sans conteste divinité principale du sanctuaire, comme nous le montrerons par ailleurs. Ces dédicaces, font notamment apparaître des fluctuations graphiques³⁸⁷, qui nous serviront particulièrement pour étayer nos pistes d'interprétation étymologique.

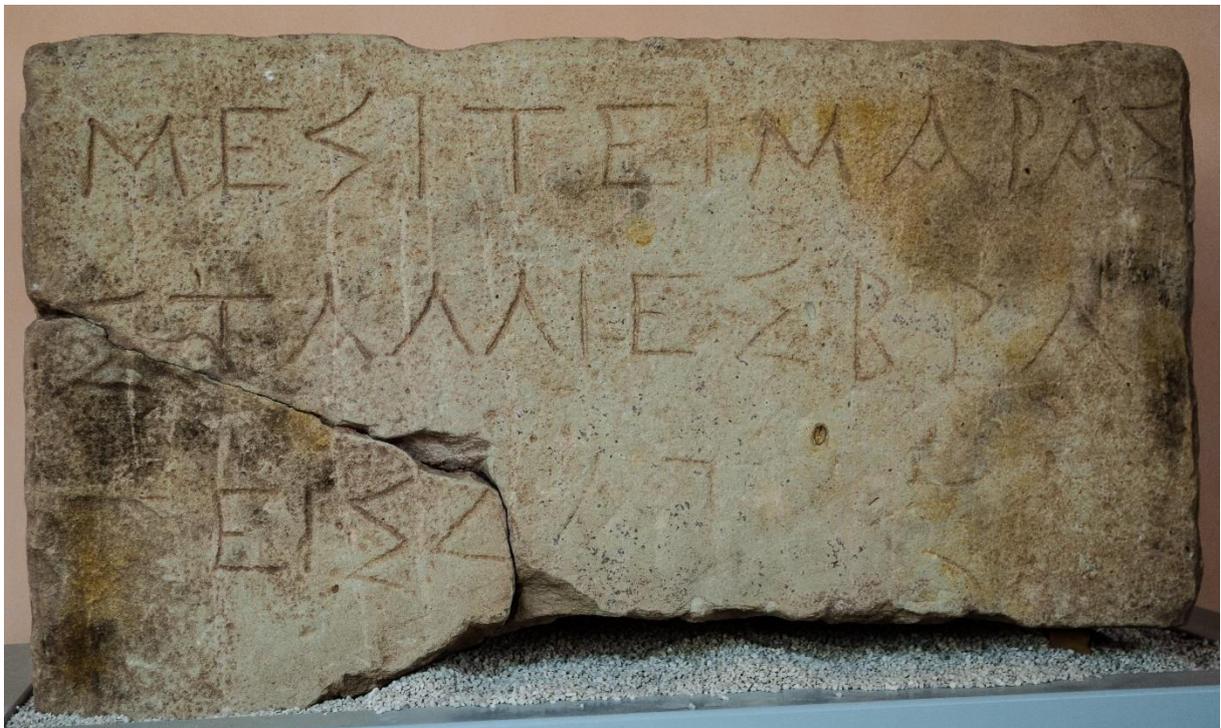


Figure 53 : POTENTIA 13 = RV 44 + 50

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 61163 et 66493, photographie de l'auteur (juin 2019)

³⁸⁷ Sur les aspects étymologiques et graphiques du théonyme de Méfitis, nous nous permettons de renvoyer à BLANCHET 2018 (à paraître), dont nous reprenons ici les conclusions, et qui constitue un travail de recherche parallèle et inhérent à la rédaction du présent ouvrage.

Traduction

μεφιτει μαρας	« À Méfitis, Maras
σταλλιεις βρα- ^v	Stallies, pour une
τεις δατ[α]ς ^{vac}	faveur donnée »

L'inscription monumentale, privée au vu de l'absence de mentions de magistratures officielles, débute par le théonyme, au datif, de la déesse, suivi par le nom du dédicant, μαρας σταλλιεις. La dédicace est close par la formule votive βρατεις δατας largement attestée dans le domaine sabellique pour diverses divinités. On la trouve ainsi pour Héraclès en INCERVLAE 4, SVPERAEQVVM 3, BOVIANVM 41, VENAFRVM 1, en POTENTIA 23³⁸⁸, pour Minerve en SVLMO 3, pour Apollon en TEANVM SIDICINVM 2, pour Mars en AECLANVM 2, pour Méfitis encore en POTENTIA 17, pour une **de(i)vaí** non nommée (peut-être également Méfitis) en SAEPINVM 4, et pour une divinité **[-?-]innianúí** en TERVENTVM 35. On notera dans cette liste la sur-représentation d'Héraclès, divinité dispensatrice de bienfait particulièrement populaire chez les peuples italiques. La formule est effectivement constituée d'un terme βρατεις³⁸⁹ (g. sg.) apparenté au latin *grātes*, d'après un thème *g^hrā-t- sur la racine i.-e. *g^herH-³⁹⁰ « approuver, louer, prier », qui connaît de nombreux cognats i.-e., dont notamment le gaulois βρατου (g. sg.), également dans des formules votives ; le second terme δατας est le part. pass. fém. du verbe « donner », également au gén. sg., d'après *dh₃-to-³⁹¹. La forme de gén. sg. fém. en -ας nous indique par ailleurs que βρατεις est bien un féminin.

Concernant les questions épigraphiques, l'inscription montre des <α> représentés par des alphas à arc brisé, la diphtongue /ej/ est notée avec un <ε>, tandis que la notation avec <η> semble commencer à être utilisée autour de 300 av. J.-C. : cependant, l'emploi de <ε> ayant pu continuer ultérieurement, nous ne considérons plus, avec ZAIR³⁹² *pace* Lejeune, qu'il s'agisse réellement d'un critère pertinent de datation, comme nous le verrons par la suite. L'inscription a été découverte sur un bloc en remploi, ce qui la place nécessairement après les aménagements

³⁸⁸ Et probablement CAMPANIA or LVCANIA or BRETTII or SICILIA 1.

³⁸⁹ Voir RIX 2000a pour un dossier détaillé sur cette formule et sa syntaxe, notamment la question de l'emploi du génitif.

³⁹⁰ LIV² : 210.

³⁹¹ Voir par exemple DE VAAN 2008 : 174 - 175.

³⁹² ZAIR 2016 : 100.

monumentaux du sanctuaire autour de 200 av. J.-C³⁹³, soit, dans la fourchette la plus large, entre 325 et 200 av. J.-C.

Le théonyme de Méfitis est graphié, nonobstant la désinence de datif athématique, <MEϺIT>, soit <μεφιτ> en transcription, ainsi POTENTIA 15, et POTENTIA 17. La deuxième consonne, notée <Ϻ>, inversé dans le cas de POTENTIA 17 est un des signes usuellement utilisée pour noter /f/³⁹⁴.

³⁹³ ZAIR, 2016 : 177.

³⁹⁴ WALLACE 2007 : 6.



Figure 54 : POTENTIA 15 = RV 26 (détail) : <MEÌIT>

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51379,
photographie de l'auteur (juin 2019)



Figure 55 : POTENTIA 17 = RV 11 (détail) : <MEÌIT>

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51371, photographie de
l'auteur (juin 2019)



Figure 56 : POTENTIA 19 = RV 33 (détail) : <MEÒIT>

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 57999,
photographie de l'auteur (juin 2019)

Sa forme s'apparente à celle d'un sigma, mais son origine doit être autre : il s'agit possiblement du même signe employé en alphabet national osque pour le même phonème³⁹⁵, emprunt du caractère étrusque <8>, avec diverses évolutions dans la notation de l'osque en alphabet grec ; ainsi dans l'inscription POTENTIA 19 : μ]αμερτει / μεfitανοι, l'on trouve la graphie <MEΘIT>. Le caractère <Θ> est possiblement une évolution parallèle du <8> étrusque³⁹⁶, à moins qu'il ne s'agisse simplement du <θ> grec, emprunté antérieurement pour cet usage, l'alphabet grec ne connaissant pas de signe pour /f/, ce qui a pu par ailleurs influencer l'évolution du <8> vers <S>, que l'on trouve par exemple dans l'inscription POTENTIA 1³⁹⁷ avec πωμφοκ et αφαματετ. L'utilisation du même signe en alphabet national et en alphabet grec tendrait en tout cas à suggérer un contact précoce entre les deux usages graphiques, défendu par LAZZERONI³⁹⁸, comme le souligne ZAIR³⁹⁹. Par ailleurs, on a effectivement retrouvé des inscriptions en alphabet osque en Lucanie, à savoir VELIA 1 (timbre, entre 200 et 100 av. J.-C.) et HERACLEA 1. ZAIR note également deux inscriptions en alphabet grec sinistroverses, comme c'est l'usage pour l'alphabet national, LVCANIA 1 et LVCANIA or BRETTII or SICILIA 3, avant de modérer, cependant, cette influence de l'alphabet osque sur l'écriture de l'osque du Sud, plus probante par exemple pour les inscriptions de Messina⁴⁰⁰.

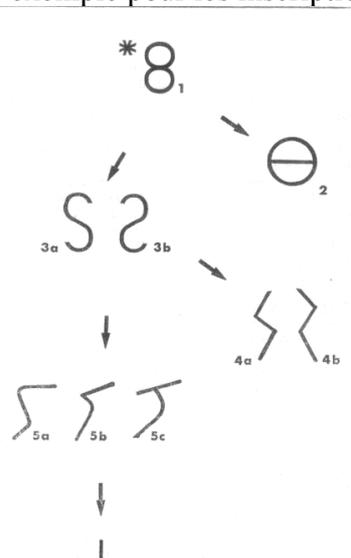


Figure 57 : Évolution du caractère notant /f/ en alphabet osco-grec (LEJEUNE)

³⁹⁵ WALLACE 2007 : 6.

³⁹⁶ voir LEJEUNE 1970 : 275, ZAIR 2016 : 105.

³⁹⁷ McDONALD 2015 : 66 - 71.

³⁹⁸ LAZZERONI 1983.

³⁹⁹ ZAIR 2016 : 136 - 137, *pace* LEJEUNE 1970.

⁴⁰⁰ Concernant les alphabets utilisés par les populations oscophones, nous rappelons les propos suivant de CRAWFORD 2012 : « En ce qui concerne les alphabets, la plus ancienne attestation de l'alphabet osque est fournie par le monnayage qu'un groupe de cités campaniennes ont émis autour de 400 av. J.-C., et il est extrêmement



Figure 58 : POTENTIA 14 = RV 21

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51372.

μεβιτη^v / αραφιναι / *vacat*

Une dernière variation graphie est visible dans l'inscription POTENTIA 14 : l'inscription est souvent considérée comme plus récente selon certains critères alphabétiques, comme l'utilisation de <η> pour la diphtongue /ei/, et d'un <v> à hastes verticales. Ces données notamment conduisent CRAWFORD, suivant LEJEUNE, à proposer une datation basse vers 125 - 100 av. J.-C. Toutefois, les mêmes critères alphabétiques entrent en contradiction avec la présence également du <μ> archaïsant et des <α> à arc brisé similaires à ceux de l'inscription précédente. La datation basse semble de fait contredite également par l'archéologie : le bloc a été lui aussi découvert en remploi, ce qui implique qu'il doit être antérieur à 200 av. J.-C selon

important de prendre en compte le fait que la totalité de ce monnayage fut frappée pour ces cités par l'atelier de la cité grecque de Néapolis, c'est-à-dire par des gens qui parlaient et écrivaient le grec pour des gens qui parlaient l'osque et avaient jusque-là utilisé l'alphabet étrusque : cela permet immédiatement de comprendre le mélange d'éléments empruntés à l'alphabet grec avec des éléments provenant de l'alphabet étrusque. »

ZAIR⁴⁰¹ qui propose ainsi une datation entre 325 et 200 av. J.-C., la notation de la diphtongue avec un <η> n'étant, comme nous l'avons vu, pas démonstrative d'une réforme orthographique établie, comme le suggérait LEJEUNE⁴⁰². Il est probable que la coexistence des deux systèmes s'accorde simplement avec des usages graphiques différents, selon les commanditaires, scribes, institutions représentées⁴⁰³, avec un système plus commun pour les 4^e et 3^e siècles, et le second se développant davantage au cours des 3^e et 2^e siècle⁴⁰⁴, avec une large période de chevauchement.

Enfin, la notation <β> de la deuxième consonne du théonyme a longtemps suggéré une datation plus tardive de l'inscription⁴⁰⁵ : au vu des conclusions précédentes, on peut se demander si la graphie <β> constitue réellement une innovation qui démontrerait une évolution récente de prononciation, ce qui irait plutôt dans le sens d'une datation basse, ou s'il existe dans des attestations anciennes des graphies <β> pour noter /f/ en position médiane, ce qui indiquerait qu'il s'agit ici aussi, d'une variation graphique qui correspond à des usages différents, probablement pour un phonème particulier qui, comme nous allons le voir, n'a pas de caractère spécifique dans l'alphabet osco-grec et *a fortiori* grec. Or, l'on trouve effectivement de tels usages de <β> suivant ZAIR⁴⁰⁶, qui prend pour preuve l'inscription LAOS 2, datée vers 330 - 320 av. J.-C., où l'on trouve l'anthroponyme αβιδιον (acc. masc. sg.), avec un <β>, correspondant du nom latin Sabidius, qui apparaît par ailleurs aussi sous la forme Safidius dans l'épigraphie latine⁴⁰⁷. On peut relever également, dans l'inscription POTENTIA 1, elle postérieure à 200 av. J.-C.⁴⁰⁸, la forme σταβαλανο (acc. n. pl.) « placés », à côté de **staflatas** (CAPVA 29, part. pass.) : les deux formes étant issues d'un dérivé en **d^hlo-* de la racine **steh₂-*, on peut supposer que ce phonème avait un aboutissement intervocalique, induit ici par l'anaptyxe, différent d'un simple /f/ et vraisemblablement voisé. L'inscription POTENTIA 1 cependant, montre également comme nous l'avons mentionné des attestations de la graphie <S> pour noter /f/, également en contexte intervocalique, parmi d'autres hésitations graphiques que nous aborderons par la suite.

⁴⁰¹ ZAIR 2016 : 177.

⁴⁰² ZAIR 2016 : 2016 : 39.

⁴⁰³ ZAIR 2016 : 53.

⁴⁰⁴ WALLACE 2007 : 7.

⁴⁰⁵ Voir notamment sur cette question MCDONALD 2015 : 76 - 79.

⁴⁰⁶ ZAIR 2016 : 101.

⁴⁰⁷ Notamment en Afrique du nord, ainsi *CIL VIII*, 14721 : *Safidia Sabina*, mais également en Hispania : *AE* 2002, 800 et Pannonia : *AE* 2011/12, 22.

⁴⁰⁸ 200 - 100 av. J.-C. selon ZAIR 2016 : 178, voir *infra*.

I.3.2.1.2. Phonétique

Ainsi, la deuxième consonne du théonyme ne noterait effectivement pas une fricative sourde labio-dentale [f], mais plutôt une fricative sonore⁴⁰⁹ bilabiale [β], d'où les hésitations dans la graphie entre <β> et les différents signes utilisés pour noter /f/⁴¹⁰. À époque italique commune, les aspirées sonores indo-européennes *-b^h-, *-d^h- et *-g^{wh}- perdent leur aspiration mais restent encore distinctes en position intérieure, d'où it. com. *-β-, *-δ- et *-γ^w, qui se confondent⁴¹¹ en sab. com. en une unique fricative sonore [β], à la différence par exemple du traitement de *-b^h, en fricative sourde à l'initiale, aboutissement similaire au latin, ainsi [f] dans osq. **fratrúm** = lat. *fratrūm*, d'après i.-e. *b^hréh₂-tr-. Le phonème représenté dans le théonyme est très probablement *d^h- : si l'on s'attache à une explication i.-e. qui ne passe par un composé, dossier sur lequel nous reviendrons par ailleurs⁴¹² ; il n'existe en effet pas de racine ou de thème †meb^h- ou †meg^{wh}- connu en i.-e. Le phonème [β] peut également provenir d'une combinaison *d^hu- avec chute de /u/ post-dental semblable au passage de /du/ intervocalique à /d/⁴¹³ dans **akkatus** < *ad-uok-ā-to-, ou, plus simplement, l'assimilation de /u/ à la consonne bilabiale tel que *d^hu- > *βu- > *β, avec un résultat identique à l'aboutissement de l'aspirée seule. La première partie du théonyme doit donc refléter *meβ-, avec une consonne fricative bilabiale sonore issue d'une dentale aspirée, éventuellement combinée à une spirante labio-vélaire sonore [w].

La graphie des voyelles du théonyme amène une autre observation : dans les deux inscriptions, le caractère <ι> est utilisé dans la deuxième syllabe : il doit s'agir d'une voyelle longue originelle, car la syllabe n'étant pas en position tonique, une voyelle brève eut été syncopée ; <ι> en position atone peut refléter un ancien [ī] ou [ē] long, avec neutralisation de la quantité en position atone. La base du théonyme doit donc continuer un ancien *meβīteḯ ou *meβēteḯ.

I.3.2.1.3. Comparaisons en alphabet national

⁴⁰⁹ WALLACE 2007 : 11.

⁴¹⁰ Sur la question de l'éventuelle valeur phonétique de <Θ>, voir ZAIR 2016 : 104 - 105.

⁴¹¹ BUCK 1904 : 79, 85 ET 94.

⁴¹² Voir LEJEUNE 1986 : 211.

⁴¹³ MEISER 1986 : 185.

En alphabet national osque, le nom de la divinité est notamment attesté par une inscription sur un autel monumental d'Acclanum, cité principale des Hirpins après la prise probable de Beneventum par les Romains vers la fin de la troisième guerre samnite⁴¹⁴.



⁴¹⁴ *RE* : 274 - 275.

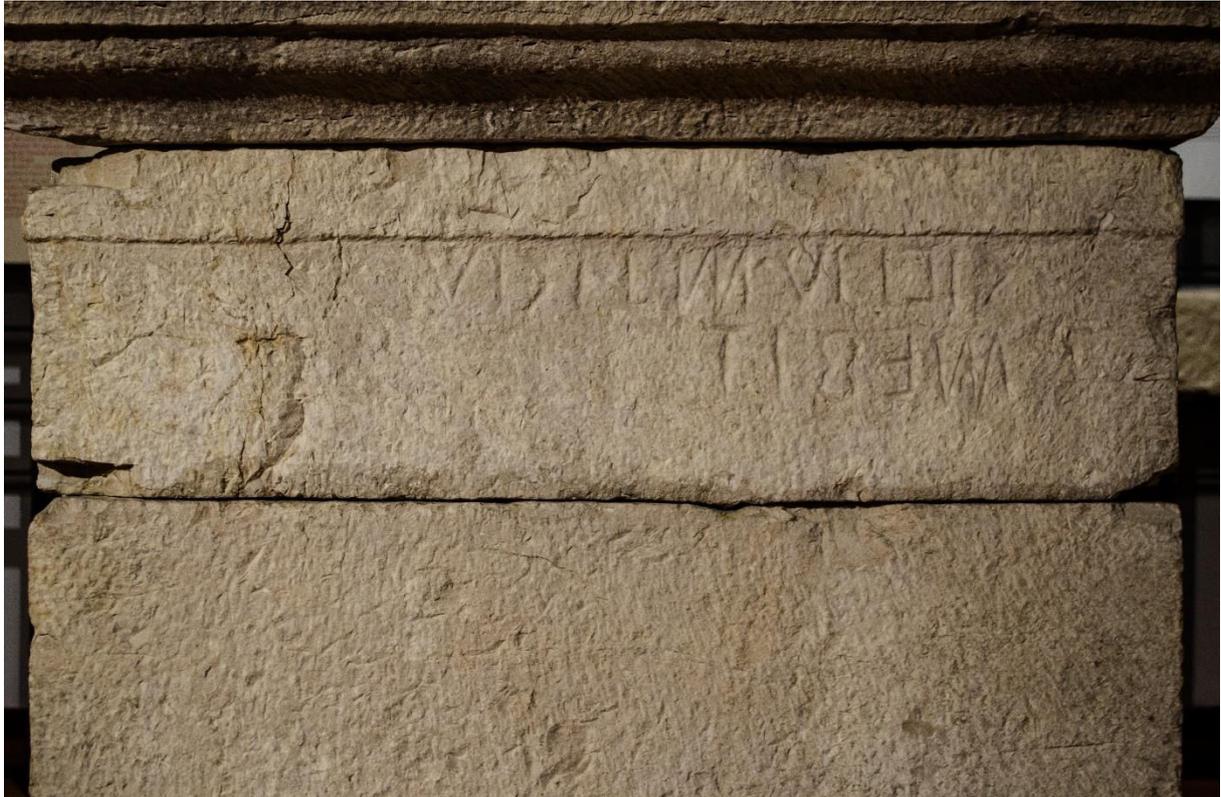


Figure 59 : AECLANVM 3 (Autel de Méfitis)

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 250174, photographies de l'auteur (juin 2019)

Traduction

^{vac} **siviiú** • **magiú** *vacat*

« Seuia Magia

^{vac} **mefit** *vacat*

(À) Méfit(is)

Cette dédicace et l'autel correspondant font en toute probabilité partie d'un sanctuaire monumental de Méfitis situé le long de la Via Appia, et dont le reste des matériaux a dû être utilisé en remploi dans l'antiquité tardive selon CRAWFORD⁴¹⁵, qui donne une estimation de datation vers 150 av. J.-C. On trouve également le nom de la divinité avec la même graphie dans l'inscription ABELLINVM 1 : **mefiteí aravinaí**, que nous étudions plus en détail *infra* (p.). Le théonyme apparaît également sous la forme d'un dérivé en POMPEI 38 : **mefita<n/ii>aís**.

Or, ces inscriptions, où la deuxième consonne du théonyme est systématiquement notée par le caractère <8> utilisé pour /f/, présentent une variation pour le phonème de la deuxième syllabe, entre <í> et <i>. En alphabet national osque après la « réforme » orthographique d'env.

⁴¹⁵ CRAWFORD & AL. 2011 : 959 - 960.

300 av. J.-C⁴¹⁶, <í> peut refléter un [ĩ] ou un ancien [ē] à la longueur neutralisée en position, et donc non syncopé. Selon LEJEUNE⁴¹⁷, en cas de graphies contradictoires <í> diacrité et non diacrité, c'est plutôt le premier qui doit prévaloir. Voir ainsi MARTZLOFF⁴¹⁸ :

« La graphie <meftaiiaís> ou <meftanaís> (Ve 32 : Po 55), dont le <í> diacrité spécifie la qualité ouverte de la seconde voyelle *i*, ne s'accorde certes pas avec **meftetí** ni avec **meft[eí]** (Ve 162), mais, comme le souligne M. Lejeune à propos de ce mot, en cas de désaccord entre <í> et <i>, il y a *a priori* présomption que la leçon <í> est correcte, <i> étant, ou bien une négligence, ou bien une graphie faussement archaïsante ».

La graphie <i> non diacrité des deux premières inscriptions, qui reflète normalement [ĩ] > [i], pourrait ainsi continuer ici un usage pré-réforme, antérieur à la distinction <í> / <i>. Ces attestations pourraient ainsi refléter une graphie archaïsante, ce qui n'est pas inédit pour théonyme, dans des inscriptions qui connaissent par ailleurs le <í> diacrité. Il faut cependant noter que cette graphie reste isolée, qu'il s'agit ici d'un dérivé et non directement du théonyme, que l'objet en question est depuis perdu et donc d'autopsie difficile, et qu'il faut, de plus, sans doute prendre en compte l'existence d'hésitations de graphie pour des degrés vocalique voisins. Un [ĩ] en position atone reste donc envisageable, voire un [ĩ]⁴¹⁹, à condition de supposer un maintien de la voyelle brève par analogie avec le nominatif non syncopé d'un thème consonantique, ce qui est par exemple le cas pour **meddíss**, gén. **medíkeís** (avec simplification du <d> géminé, sans doute en raison de l'allongement du nombre de syllabes), quoique la notation de [ĩ] en alphabet grec soit sujette à davantage de variation, ainsi μεδδεδ (n. sg. BVXENTVM 1), μεδδικεν (loc. sg. + -εν, NVMISTRO 1), et μεδεικα[τεν] (loc. sg. + -εν, BVXENTVM 1) en regard du seul <ι> des inscriptions de Rossano pour la graphie du théonyme.

I.3.2.1.4. Hypothèses étymologiques

⁴¹⁶ WALLACE 2007 : 6.

⁴¹⁷ LEJEUNE 1967 : 203.

⁴¹⁸ MARTZLOFF 2005 : 510.

⁴¹⁹ D'après une remarque de Emmanuel DUPRAZ (communication personnelle).

I.3.2.1.4.1. « Celle qui fume »

POCETTI⁴²⁰ rappelle hypothèse d'un composé tiré de la racine **d^hueh₂*⁴²¹ « produire de la fumée », du latin *suffire* « fumiger, exposer à la fumée », gr. θύω « sacrifier (en brûlant) », fondée sur la représentation « méphitique » de Méfitis. Cette hypothèse, comme le souligne MARTZLOFF⁴²², se heurte d'abord à de sérieuses difficultés phonétiques :

« On s'est cru autorisé à rapprocher *mefītis* de *fūmus*. Aussi Ribezzo reconstruit-il un composé ***medhyo-dhwītis* « ciò che fuma o pute nel mezzo » « qui fume au milieu » ; avec superposition syllabique, et Pisani pose ***met-dhwītis* (le premier membre étant comparé à l'allemand *mit*). Ces hypothèses sont naturellement incompatibles avec celle de Thurneysen, pour qui le timbre [i] de *suffire* tient à l'effet d'un yod subséquent. »

Par ailleurs, cette solution serait évacuée par l'analyse graphique s'il s'agit bien d'un [ē] et non d'un [ī]. Enfin, cette analyse repose selon toute vraisemblance sur une étymologie populaire⁴²³ : le caractère méphitique de Méfitis est en réalité intrinsèquement lié à autre sanctuaire hirpin de la déesse, celui de Valle d'Ansanto (*Ampsantus*⁴²⁴) connu pour ses émanations fétides ; les autres lieux de culte, osques ou romains, ne connaissent eux nulles eaux sulfureuses⁴²⁵. En effet, le lieu du sanctuaire de Méfitis à *Ampsantus*, confirmé par l'épigraphie (voir ABELLINVM 1) est communément décrit par les auteurs antiques comme un lieu d'exhalaisons pestilentielles, qu'il soit d'ailleurs fait mention ou non dudit sanctuaire : ainsi Cic. *Div.* 1, 36 :

*Non uidemus quam sint uaria terrarum genera? Ex quibus et mortifera quaedam pars est, ut et Ampsancti in Hirpinis et in Asia Plutonia quae uidimus*⁴²⁶.

⁴²⁰ POCETTI 2005 : 78.

⁴²¹ *LIV*² : 158.

⁴²² MARTZLOFF 2006 : 509 et sq.

⁴²³ ANDRISANI 2009 : 101.

⁴²⁴ *RE* : 1980 - 1981.

⁴²⁵ LEJEUNE 1990 : 48 - 49.

⁴²⁶ « Ne voyons-nous pas combien de sortes différentes de terres il existe ? Parmi elle, certaines sont mortelles, ainsi à *Ampsantus* chez les Hirpins, et en Asie les *Plutonia*, que j'ai pu voir. »

Selon O. de CAZANOVE⁴²⁷, la description la plus frappante de ce sanctuaire, qui a dû servir de modèle aux évocations ultérieures, se trouve dans l'*Enéide* de Virgile, *En.* 7, 563 - 572 :

*Est locus Italiae medio sub montibus altis,
nobilis et fama multis memoratus in oris,
Amsancti ualles: densis hunc frondibus atrum
urguet utrimque latus nemoris, medioque fragosus
dat sonitum saxis et torto uertice torrens.
Hic specus horrendum et saeui spiracula Ditis
monstrantur, ruptoque ingens Acheronte uorago
pestiferas aperit fauces, quis condita Erinys,
inuisum numen, terras caelumque leuabat⁴²⁸*

On peut relever ici l'usage du terme technique *spiracula*, que l'on retrouve également chez PLIN. *Nat.* 2, 95, qui précise que la vallée d'Ampsactus est bien un lieu *ad Mephitis aedem*, voisin du temple de Méfitis, et que ces *spiracula*, que l'on appelle ailleurs *Charonea* « les trous de Charon » sont des *scrobes* « des trous », *exhalentes mortiferum spiritum* « exhalant un souffle mortel ». Suivant l'analyse de Olivier de CAZANOVE, l'emploi de ce même mot rare, *spiraculum*, « soupirail », chez Virgile et Pline, révèle par ailleurs une source commune, qui doit très probablement être Varron, et qui doit également être celle de Cicéron. On sait en effet que Varron désigne sous le terme de *spiracula* ce type de cheminées telles que les *Charonea* et les *Plutonea* d'Asie mineure dont il donnait d'ailleurs la liste selon SERV. *En.* 7, 563-571 :

*Italiae medio hunc locum umbilicum Italiae chorographi dicunt. est autem in latere
Campaniae et Apuliae, ubi Hirpini sunt, et habet aquas sulphureas, ideo graviores, quia*

⁴²⁷ Voir DE CAZANOVE 2003.

⁴²⁸ « Il est un lieu, dans le centre de l'Italie, sous de hautes montagnes, à l'illustre réputation, dont on parle dans de nombreux pays : les vallées d'Ampsactus . Par d'épaisses frondaisons les presse la sombre forêt qui, de part et d'autre, les flanque. Au milieu, à grand fracas retentit sur les roches un torrent qui se tord en tournoyant. Ici se montrent un antre effroyable et les soupiraux du sauvage Dis ; un tourbillon énorme, né d'une faille de l'Achéron, ouvre sa gueule pestilentielle, où se cacha l'Erinye , l'odieuse divinité soulageant ciel et terres de sa présence. »

*ambitur silvis. ideo autem ibi aditus esse dicitur inferorum, quod gravis odor iuxta accedentes necat, adeo ut victimae circa hunc locum non immolarentur, sed odore perirent ad aquam adplicatae. et hoc erat genus litationis. sciendum sane Varronem enumerare quot loca in Italia sint huius modi*⁴²⁹.

C'est certainement l'association de la déesse Méfitis aux propriétés géologiques de son lieu de culte qui a conduit à une réinterprétation de la divinité à l'aune des dites caractéristiques naturelles, qui correspondent par ailleurs à une réalité toujours observable aujourd'hui.



Figure 60 : Lac d'Ansanto

Source : photographie de O. de Cazanove, mars 1998 (d'après de CAZANOVE : 2003

⁴²⁹ « En Italie centrale : les chorographes appellent ce lieu “le nombril de l'Italie”. Il est en effet à la limite de la Campanie et de l'Apulie, là où sont les Hirpini; il possède des eaux sulfureuses, et pour cela plus lourdes, parce qu'il est entouré de forêts. On dit que c'est là une entrée des enfers, parce que l'air pesant tue ceux qui s'approchent. Au point que, en ce lieu on n'immolait pas les victimes, mais qu'elles mourraient tuées par les émanations, une fois amenées à l'eau. Cette pratique assurait l'approbation des dieux. Il faut savoir que Varron énumère combien de lieux de ce genre existent en Italie. »

Ainsi Servius⁴³⁰ d'affirmer⁴³¹ : *mephitis proprie est terrae putor* : « 'méphitis', c'est proprement la puanteur de la terre », *qui de aquis nascitur sulphuratis* « qui naît des eaux sulfureuses », pour en venir à la conclusion suivante : *Mephitis dea odoris gravissimi* « Méphitis, déesse de l'odeur très forte » : le théonyme est compris par les Romains, pour qui Ampsanctus était le lieu méphitique par excellence, comme la personnification d'un nom commun synonyme de puanteur. Ainsi, comme le rappelle Vincent Martzloff⁴³², qui s'interroge sur le lien envisagé entre la déesse Méfitis et le verbe latin *suffire* « exhaler des vapeurs », sur le modèle des couples *robigo* (« rouille ») / divinité *Robigo* (« la Rouille personnifiée ») et *febris* (« fièvre ») / divinité *Febris* (« la Fièvre personnifiée »), les Romains ont dû imaginer un couple *mefitis* « exhalaison pestilentielle » et une divinité *Mefitis*, (exhalaison personnifiée).

Indépendamment de la racine qui signifie « fumer » : LEJEUNE⁴³³ propose une reconstruction **med^hio-d^hē-tī-s* (« *qui in medium ponit* ») également avec une superposition syllabique qui se serait simplifiée, et compare le théonyme osque de la table d'Agnone, **Anterstataí**. L'analyse repose essentiellement sur une citation de Priscien⁴³⁴ qui se fonde uniquement sur un rapprochement pseudo-phonétique entre *Mefitis* et le grec μεσίτις, féminin de μεσίτης « médiateur, arbitre » :

Mephitis quoque, quod proprium est a Graeco μεσίτις, ut quibusdam uidetur, mutatione s in f translatum, rationabiliter in im fecit accusatiuum. Virgilius in VII « saeuam exhalat opaca Mephitim⁴³⁵ »

C'est par ailleurs cette même interprétation de Priscien qui fournit le biais de l'hypothèse de RIBEZZO avec **med^hio-*. Néanmoins, une déesse « qui se tient au milieu » existe effectivement dans le domaine italique, avec des cognats, quoique sur la racine **steh₂-*. À Agnone, il s'agit d'un contexte particulier : la déesse s'insère dans un système complexe de croisement de divinités osques et de calques ou d'emprunts au grec. Le concept peut paraître assez désincarné pour une déesse souveraine de la dimension de Méfitis.

⁴³⁰ SERV. *En.* 7, 81.

⁴³¹ Voir POCETTI 2005 : 74.

⁴³² MARTZLOFF 2006 : 510.

⁴³³ LEJEUNE 1967 : 204.

⁴³⁴ voir POCETTI 2005 : 77 et LEJEUNE 1986 : 211.

⁴³⁵ PRISC. *Inst.* VII, p. 328 Keil : « Et Méfitis, qui vient en propre du grec μεσίτις, avec, comme on l'a relevé, un passage de s à f, fait de façon logique son accusatif en -im. Ainsi dans le livre VII de Virgile : 'saeuam exhalat opaca Mephitim'. »

I.3.2.1.4.2. *medh- ; *med^hu-

Une autre hypothèse de POCETTI tiré de LAVAGNINI⁴³⁶ entrevoit la possibilité d'une racine *medh- « être ivre », caractéristique qui serait l'apanage de la troisième fonction dans une logique tripartite dans le sanctuaire, par ailleurs en partie présente avec les attestations de Mars et Jupiter. Néanmoins, nous ne connaissons pas de représentations de Méfitis liées à l'ivresse, et il n'existe pas, à notre connaissance, de pratiques pythiques autour de Méfitis, ni à Rossano ni à Ansanto, où comme le souligne LEJEUNE⁴³⁷, les émanations gazeuses n'ont rien d'enivrant. Nous proposons cependant ici une interprétation sémantique différente de la même hypothèse étymologique, qui nécessite d'abord la précision suivante : il ne peut s'agir de la racine, attestée, *me(h₂)d-⁴³⁸ « être ivre », car celle-ci présente une dentale non aspirée, qui n'aurait pas abouti à [β] en osque. C'est par exemple la racine du latin *madeo* « être ivre », sanskrit *madati* etc.

Il faudrait partir plutôt du thème i.-e. fort répandu⁴³⁹ *med^hu-, qui désigne le miel et la boisson alcoolisée qu'on en tire, d'où l'évolution vers un hyperonyme « alcool », notamment en Grèce où la désignation μέλι a accaparé le sens de « miel », le grec μέθυ se spécialisant en « vin⁴⁴⁰ » d'où : μέθη « ivresse, ébriété ». Le sanskrit *madhu-* présente aussi l'association hyponyme > hyperonyme : « miel > hydromel > liquide (sucré) ». Par ailleurs, il est l'équivalent du *soma* dans les Vedas (mais pas dans l'Avesta), d'où un rapport avec la sphère divine. Dans le monde celtique, voire italo-celtique dans une considération purement géographique, le thème semble être employé dans différents domaines, quoiqu'il semble en propre absent du lexique italique⁴⁴¹.

⁴³⁶ POCETTI 1982 : 254.

⁴³⁷ LEJEUNE 1986 : 212.

⁴³⁸ Voir *LIV*² : 421 et 423.

⁴³⁹ Et même emprunté par les langues ouraliennes, d'où hongrois *méz* « miel », finnois *mesi* « nectar », komi *ma*, etc., et sans doute en Chine via le tokharien *mīt*, d'où le chinois médiéval **mjit* « miel, nectar » et ses descendants, dont le japonais *mitsu*.

⁴⁴⁰ BEEKES 2010 : 919.

⁴⁴¹ LEJEUNE 1967 : 204.

I.3.2.1.4.3. Méfitis, *med^hu- et les sources

En celtique, le thème est attesté avec perte régulière de l'aspiration, d'où *medu-⁴⁴², v. irl. *mid*, « hydromel, alcool », v. bret. *medot* « ivresse ». On trouve également un adjectif fondé sur l'ajout de la voyelle thématique à valeur possessive⁴⁴³ *medhw-o- « ivre » > celt. com. *medwo-, gall. *meddw*, corn *medhow*. On trouve un théonyme celtique fondé sur ce thème : v. irl. *Medb*, personnage du Cycle d'Ulster), irl. *Méabh*, anglicisé en *Maev*, d'après *med^hua- « celle qui enivre (?) » ; le personnage divin est en effet associé au partage de l'hydromel au cours de mariages rituels⁴⁴⁴. Cette héroïne mythique doit probablement être identifiée à *Medb Lethderg* (Book of Leinster, 44b), divinité souveraine de la mythologie irlandaise⁴⁴⁵.

I.3.2.1.4.3.1. *Meduna* et *Vercana*

DELAMARRE⁴⁴⁶ relève également un théonyme celtique *Meduna*, « déesse Hydromel / Ivresse », qui est peut-être un dérivé en -*Vna*, d'après le suffixe de Hoffmann -*h₃no-* selon une analyse de PINAULT⁴⁴⁷, sur *med^(h)u-, d'où *Medūna* « Maîtresse de l'Hydromel/Ivresse ». Ainsi dans l'inscription *CIL* XIII, 7667 (Germania Superior) : *De(a)e Vercan(a)e / et Medun(a)e / L(ucius) T. Acc(e)ptus / v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*. Dans cette inscription de Bertriacum, station thermale depuis l'Antiquité, la divinité *Meduna* se trouve associée avec *Vercana*, qui selon DELAMARRE⁴⁴⁸ doit être liée à la racine **uerg-*⁴⁴⁹ « agir, faire » de *uerg(c)obretos* « vergobret, magistrat » ; de cette association, on tire ainsi une interprétation comme une paire de déesses Action / Ivresse, allégories de la fureur guerrière. Or, il ne s'agit probablement pas ici de la fureur humaine. En effet, l'inscription est située sur un autel découvert à proximité d'une source chaude : dans un contexte de sources thermales, bouillonnantes, cette paire peut plutôt renvoyer à l'action de l'eau, ce d'autant plus que la deuxième déesse, *Vercana*, connaît effectivement une association avec l'eau dans une autre inscription, cette fois en Belgique, où elle semble parrainer la construction d'un aqueduc : *CIL*

⁴⁴² MATASOVIC 2009 : 261.

⁴⁴³ PINAULT 2007 : 293.

⁴⁴⁴ PINAULT 2007 : 293. Le théonyme peut également représenter **medya* « souveraine », sur la racine **med-* « mesurer, s'occuper de »

⁴⁴⁵ Voir ainsi MACKILLOP 1993.

⁴⁴⁶ DELAMARRE 2003 : 222 – 223.

⁴⁴⁷ PINAULT 2007 : 297.

⁴⁴⁸ DELAMARRE 2003 : 315.

⁴⁴⁹ *LIV*² : 686 - 687.

XIII, 4511 (Belgica, Mediomatrici,) *In h(onorem) d(omus) d(ivinae) deae Vercanu / isd(em) co(n)s(ulibus) ips(?) Ant() Q() F() pos(uit) aq(uaeductum) / V Id(us) Mai(as)*. La paire Vercana et Meduna semble donc selon nous renvoyer à deux divinités de l'eau considéré comme élément agité, bouillonnant, en particulier dans un contexte de sources thermales.

Outre Meduna, il y aurait d'autres attestations du thème **med^hu-* dans l'hydronymie⁴⁵⁰, ainsi dans **medu-ona*, potamonyme : *Meduana* (LUCAN. 1, 430) « la Mayenne », *Mionnaz* (en Suisse) ; *Meduanta* > Mantes ; Meduna en Vénétie ; également *Meduacus amnis* (Liv. 10, 2).

On aurait donc effectivement une spécialisation du thème **med^hu-* « hydromel » dans la sphère géographique italo-celtique comme fleuve, cours d'eau, source... Le thème ne semble cependant pas, en osque, être directement un emprunt aux Celtes : en celtique **med^hu-* déjà passé à **medu-*, n'aurait pas donné **meβ-* ; il s'agit probablement d'une spécialisation italo-celtique, à moins de supposer une influence celte dans l'usage de ce thème comme désignation de la source ? En tout cas l'apparente inexistence du thème dans les langues italiques reste, comme le souligne LEJEUNE⁴⁵¹, un argument *ex silentio* : son absence en latin, langue fort bien documentée, ne présuppose pas de son absence dans une langue lacunaire comme l'osque. Ainsi le thème **med^hu-* « hydromel » aurait connu un emploi métaphorique pour signifier « jaillissement, écoulement », voire « bouillonnement, effervescence » en rapport alors avec le caractère fermenté de la boisson, d'où, par extension « source, cours d'eau. »

I.3.2.1.4.4. *Comparanda* : les déesses-sources latines

Au moins deux déesses romaines des sources auraient un théonyme fondé sur une racine au sens similaire de « bouillonner, jaillir » ; *Iūturna* « Juturne, (déesse des sources) » et *Fūr(r)īna* « Maîtresses des sources ».

La déesse *Iūturna* connaît diverses attestations épigraphiques, ainsi sur le Forum romain dans le « *Lacus Iuturnae* », composé d'une fontaine et d'un édicule, et construit selon la légende en lien avec un mythe figurant Castor et Pollux, au début du 5^e siècle av. J.-C⁴⁵². Sur le fronton de l'édifice, on trouve l'inscription *CIL VI, 36806* :

⁴⁵⁰ DELAMARRE 2003 : 222, à côté d'anthroponymes (*Medullia*, *Meduillus*) et d'ethnonymes tels que les Médules (Médoc), les Médoaques, et de toponymes vraisemblablement sabelliens : *Mefula*, *Mifino*, (POCETTI 2005 : 104).

⁴⁵¹ LEJEUNE 1986 : 212.

⁴⁵² COARELLI 2007 : 75 - 77.



Figure 61 : *CIL VI*, 36806 (Fronton du Lacus Iuturnae)

Source : Rome, Foro Romano, Lacus Iuturnae, inv. 12455, © Soprintendenza Speciale

Archeologia Belle Arti e Paesaggio di Roma

Iuturnai sp[qr]

Le théonyme est également attesté sur l'inscription du bassin de la fontaine, *CIL VI*, 36807 (fin du 1^{er} siècle av. J.-C.) :



Figure 62 : CIL VI, 36807 (Lacus Iuturnae)

Source : Rome, Foro Romano, Lacus Iuturnae, (CC BY-SA 3.0)

M(arcus) Barbatius Pollio / aed(ilis) cur(ulis) / Iuturnai sacrum / puteal // M(arcus)

Barbatius Pollio aed(ilis) cur(ulis) Iuturnai sacrum

Le récit mythologique de Rome lie la déesse des sources Iuturna au culte des Dioscures, ainsi chez VAL.-MAX. 1, 8 :

*Castorem uero et Pollucem etiam illo tempore pro imperio populi Romani excubuisse cognitum est, quo ad lacum Iuturnae suum equorumque sudorem abluentis uisi sunt, iunctaque fonti aedis eorum nullius hominum manu reserata patuit*⁴⁵³.

Comme chez Virgile, le nom de la déesse désigne aussi, chez Ovide, la sœur de Turnus, vraisemblablement par pseudo-étymologie homophonique, mais c'est indéniablement comme figure mythique liée aux eaux qu'elle est représentée dans la littérature latine. Selon nous, son étymologie est bien en adéquation avec ces attributions premières⁴⁵⁴ : il faudrait partir d'un dérivé en **-īno-* d'après un neutre it. com. **iouātor* > **iouĩ-tor* > **iūtur*, « bouillonnement,

⁴⁵³ « Il est connu également que, lors d'un épisode célèbre, Castor et Pollux ont veillé sur la domination du peuple romain, quand on les vit ainsi que leurs chevaux, se laver à la fontaine de Juturne, et que leur temple, jouxtant la source de ces eaux, s'ouvrit, sans que ce fût le fait d'aucune main humaine ».

⁴⁵⁴ Voir BLANCHET 2016 : 11.

source », d'après un thème en *-tr, i-e. *ǵéuH-tr⁴⁵⁵, fondé sur la racine *ǵéuH- « bouillonner », à l'origine également de lat. *iūs, iūris* n. « bouillon », skt. *yūṣ-* « bouillon, soupe », etc.) ; le celtique connaît également un dérivé en -t⁴⁵⁶, d'où bas-lat. *iotta* emprunté au gaulois (et attesté dans l'anthroponymie : *Iutuccius* etc.), v. gall., v. corn., et v. bret. *iot* « bouillie », v. irl. *íth*. *Iūturna* reflèterait ainsi **Iūtur-īna-* « Celle de la source ».

La déesse *Fūr(r)īna* fait partie des divinités possédant un flamme mineur, ce qui doit présupposer un rôle important de son culte dans la religion romain archaïque⁴⁵⁷. Son nom est pourtant déjà obscur à l'époque de Varron : VARR. *LL.* 6, 3.

*Neptunalia a Neptuno: eius enim dei feriae. Furrinalia Furrinae, quod ei deae feriae publicae, dies is; cuius deae honos apud antiquos. Nam ei sacra instituta annua et flamen attributus; nunc uix nomen notum paucis*⁴⁵⁸.

Elle était ainsi célébrée lors des Furinalia, qui se tenaient le 25 juillet, après les Neptunalia, comme l'attestent les mentions épigraphiques dans les Fastes.

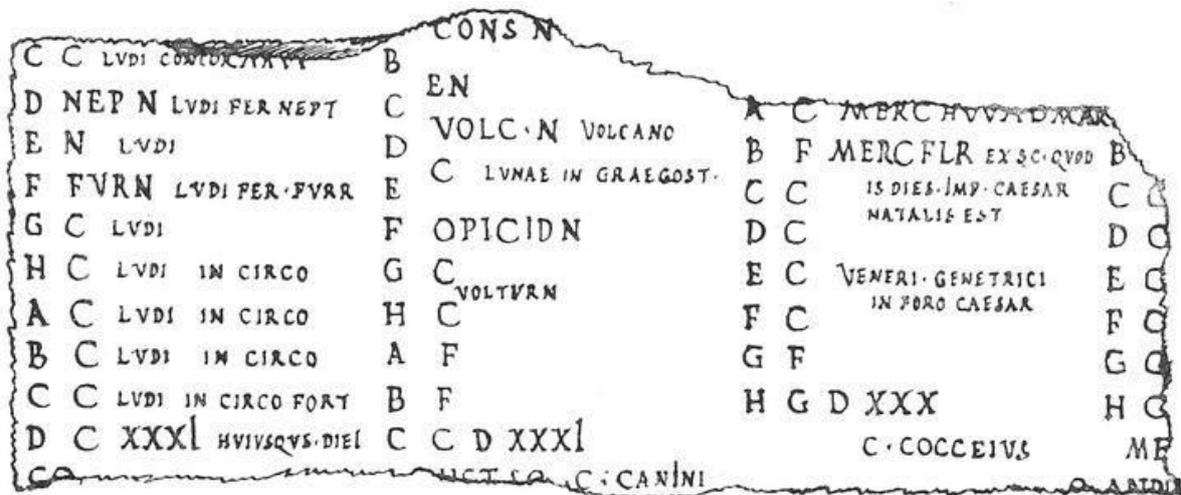


Figure 63 : CIL I², p. 219 (Roma, Fastes)

⁴⁵⁵ Selon Romain GARNIER, la formation de neutres en *-tr en latin est attestée par *guttur*, -is n. « gosier » (< i-e. *ǵéu-tr « goître »), sur une racine *ǵeu- « être enflé » indiquant un état, cf *LIV*² : 188, *ǵ^(u)eu- « enfler, augmenter ».

⁴⁵⁶ DELAMARRE 2003 : 194.

⁴⁵⁷ DUMEZIL 1974 : 33 et sq.

⁴⁵⁸ « Les Neptunalia sont nommées d'après Neptune, étant en effet des fêtes de ce dieu, les Furrinalia d'après Furrina, dont c'est le jour de la fête, et qui était en grand honneur chez les Anciens : on lui avait en effet institué des sacrifices annuels, et attribué un flamme. Aujourd'hui, son nom est à peine connu de peu de gens. »

[---] / C c(omitialis) ludi Concor(diae) [---] / D Nep(tunalia) n(efastus) ludi fer(iae) Nept(uno) / E n(efastus) ludi / F Fur(rinalia) n(efastus) ludi fer(iae) Furr(inae) / G c(omitialis) ludi (...)

DUMÉZIL⁴⁵⁹ a montré comment ces cérémonies sont liées à l'eau, notamment en période estivale, en particulier à l'établissement de puits. Cette analyse fournit à DUMEZIL une clé d'interprétation étymologique, à partir de la racine du gr. φρέαρ « source », que nous reprenons à notre compte : il faut sans doute partir d'un dérivé avec suffixe *-V-no- issu de Hoffmann, d'après un thème en *-i *frūris « source, puits », tel que *Frūrīna > Fūrīna⁴⁶⁰ « Maîtresse des sources ». Il peut s'agir également du dérivé en -īno- d'un thème *frēuōr « bouillonnement, source », d'où *Frēuōr-īna syncopé en *Frouṛīna > Fūrīna. Il faudrait partir, pour le thème *frūris, it. com. *φrūrīs, de l'i.e. *b^hruH-r-í- f., (< i.e. *b^hrH-u-r-í-), ou *b^hérH-ṽ-ṛ « bouillonnement, source », d'après une racine *b^herH-ṽ- « bouillonner ». Sur cette dernière racine, selon BLANCHET⁴⁶¹ :

« Il faut vraisemblablement partir d'une racine *b^herH-⁴⁶² sur laquelle on a formé des dérivés en *-u- (i.e. *b^hrH-u-C > *b^hr-u-H-C) « bouillonner », d'où provient par exemple le germ. com. *brunna- m. « source », issu d'un hétéroclitique *b^hérH-ṽ-ṛ / *b^hrH-ṽ-én-, sur lequel on forme un dérivé thématique au degré zéro *b^hrH-u-n-ó- passant à *b^hr-u-H-n-ó- (avec métathèse de laryngale), d'où germ. com. *brunna- (avec la séquence i.e. *-Hn- qui donne régulièrement germ. com. *-nn-). Dès l'indo-européen, ce neutre *b^hérH-ṽ-ṛ aboutissait à *b^hrérH-ṽ-ṛ, d'où procède régulièrement le gr. com. *φρηῖαρ, hom. φρεῖαρ (la diphtongue ει notant un [ē] fermé), att. φρέαρ⁴⁶³ « source » après métathèse de quantité. DUMÉZIL fait correspondre l'hom. φρέαρ à l'arménien *albiwr*⁴⁶⁴, pré-*proto-arm.* *bríwar, d'où *rbíwar > *arbíwar > *albíwar > *albíw(a)r > arm. *albiwr* ».

En it. com. ce neutre *b^hérH-ṽ-ṛ aboutirait à *φrēuōr, lat. *frēuōr « source », source potentielle du théonyme ; ce dernier serait ainsi apparenté aux théonymes gaul. *Boruō* « maître

⁴⁵⁹ *Ibid.*

⁴⁶⁰ GARNIER 2016 : 96 pose une « lex-Fūrīna » expliquant la forme du théonyme comme une « dissimulation d'une d'une séquence *r—r par amuïssement total du premier r ».

⁴⁶¹ BLANCHET 2016 : 18 - 19.

⁴⁶² GARNIER (communication personnelle) identifie cette racine à *b^herh₂- « sich schnell bewegen » (*LIV*² : 81).

⁴⁶³ BEEKES 2010 : 1590.

⁴⁶⁴ DUMEZIL 1974 : 36.

des sources [chaudes] » (Bourbonne⁴⁶⁵-les-Bains, *CIL* 13, 5911 à 5920, etc.) et son allophone *Bormō*⁴⁶⁶; ainsi à Aix-les-Bains, (*CIL* 12, 2443 ; *Aquae Bormonis*, *CIL* 13, 2805, etc.), *Bormanus* et *Bormana* (à Aix-en-Provence, *CIL* 12, 494 ; Aix-en-Diois, *CIL* 12, 1561 ; Saint-Vulbas *CIL* 13, 2452, etc.), ou encore *Boruoboendoa* (Utrecht, AE 1977 : 539). Noter enfin la présence du même théonyme en *Hispania* sous la forme de dérivés en *-icus*.

Comme nous le rappelle Varron, le sens du théonyme s'est progressivement perdu jusqu'à l'époque tardo-républicaine : on a ainsi pu proposer une néo-étymologie par *fūrōr*, *ōris*, « fureur, frénésie », d'où un rapprochement avec les Furies. Ainsi *Cic. Nat.* 3, 46 :

*Quomodo autem potes, si Latonam deam putas, Hecatam non putare, quae matre Asteria est sorore Latonae? An haec quoque dea est? uidimus enim eius aras delubraque in Graecia. Sin haec dea est, cur non Eumenides? Quae si deae sunt, quarum et Athenis fanumst et apud nos, ut ego interpretor, lucus Furinae, Furiae deae sunt, speculatrices, credo, et uindices facinorum et sceleris*⁴⁶⁷.

Le souvenir d'une déesse des eaux semble malgré tout persister à époque impériale avec une assimilation aux nymphes, notamment dans l'épigraphie du sanctuaire syrien du Janicule⁴⁶⁸.

I.3.2.1.5. Méfitis déesse « source »

Un théonyme fondé sur **med^hu-* au sens de « jaillissement, source » : expliquerait certains aspects de la divinité, dont notamment l'évolution sémantique : une déesse source, associée à la source nauséabonde d'Ansanto, pourrait facilement conduire à une déesse des sources nauséabondes telle que les Romains se la représentaient. Il s'agirait bien d'un transfert propre à un sanctuaire qui aurait ensuite contaminé la représentation de la déesse jusqu'à un

⁴⁶⁵ Qui en tire son toponyme.

⁴⁶⁶ DELAMARRE 2003 : 83.

⁴⁶⁷ « Comment peux-tu penser que Latone est bien une déesse, mais qu'Hécate ne le serait pas, alors qu'elle a pour mère Astérie et pour sœur Latone ? Est-elle également une déesse ? On lui connaît en effet des autels et des sanctuaires en Grèce. Or si Hécate est une déesse, pourquoi pas les Euménides ? Et si celles-ci sont des déesses, et elles possèdent en effet un temple à Athènes et chez nous, à ce qu'il me semble, le bois de Furrina, alors les Furies sont des déesses, enquêteuses et vengeresses des crimes et des méfaits. »

⁴⁶⁸ Ainsi *νυμφῶν Φορπίνων* (Inscr. Gauckler, Sanctuaire Syrien du Janicule 18) Sur la question, voir GAUCKLER 1912.

emploi en antonomase comme synonyme de puanteur. À Rossano, comme le constatait déjà LEJEUNE⁴⁶⁹, on trouve au contraire une source limpide qui a conditionné, du moins orienté, la construction du sanctuaire, à travers des canalisations, des efforts de mise en valeur de l'arrivée d'eau etc.



Figure 64 : Sanctuaire de Rossano, caniveau

Source : Rossano di Vaglio, cour, Photographie de l'auteur (août 2018)

Une canalisation⁴⁷⁰ conduit en effet vers la cour à autel l'eau d'une source en amont. Cette arrivée d'eau dans la cour a une double fonction : le nettoyage des hommes, les ablutions, d'où la présence de vasques⁴⁷¹ mais également le nettoyage des abords de l'autel après les sacrifices, comme le laissent supposer les caniveaux qui courent à l'air libre à travers le dallage de la cour.

⁴⁶⁹ LEJEUNE 1986 : 207.

⁴⁷⁰ DE CAZANOVE 2016a : 224.

⁴⁷¹ DE CAZANOVE 2016a : 231.



Figure 65 : Sanctuaire de Rossano, canalisation

Source : Rossano di Vaglio, cour, photographie de l'auteur (août 2019)

Au vu du sanctuaire de Rossano, l'*interpretatio* contemporaine s'est donc écartée de la notion de puanteur, exhalaison etc., mais il ne faut sans doute pas perdre de vue les caractéristiques d'Ansanto, comme le souligne Olivier DE CAZANOVE, il s'agit finalement du sanctuaire le plus connu dans l'antiquité et on y trouve une source tant bouillonnante que méphitique, de même que Rossano présente également une source. On aurait ainsi une étymologie qui réconcilie ces deux aspects, sans pour autant épuiser le sens de la déesse ni, comme nous l'avons déjà souligné, nous renseigner avec précision sur ses fonctions et attributs en synchronie : l'épigraphie de Rossano, comme nous allons le voir par la suite, présente de nombreux autres aspects, notamment son association à Mars et à un dieu $\nu\mu\sigma\delta$ -, révélant un système hiérarchique complexe, le couple souverain⁴⁷² qu'elle semble former avec Jupiter dans l'inscription POTENTIA 10 étudiée *infra*, ou elle doit correspondre à la $\delta\iota\omega\phi\iota\alpha\varsigma \delta\iota\omicron\mu\alpha\nu\alpha[\zeta]$ « la Maîtresse Jovienne », associée au $\delta\iota\omega\phi\eta\iota\varsigma$ (g. du nom osque de Jupiter) de l'inscription

⁴⁷² ANDRISANI 2009 : 42 - 44.

jumelle POTENTIA 9, comme déesse « maîtresse », souveraine du sanctuaire⁴⁷³. LEJEUNE, quoique lui-même reconnût en Méfitis une déesse source⁴⁷⁴, avait repoussé, ou du moins mis en doute l'hypothèse du thème **med^hu-* en arguant du fait que Mefitis même à Valle D'Ansanto n'a rien n'envrante : nous proposons ainsi un sens différent pour **med^hu-* : « bouillonnement, effervescence (de l'hydromel) », caractère que l'on retrouve bien à Ansanto⁴⁷⁵. Cette hypothèse réconcilierait les attributs de Mefitis comme déesse liée à des sources et l'étymologie par le thème de **med^hu-* « boisson enivrante » par sa spécification comme désignation de cours d'eau dans le monde italo-celtique, et qui donne au moins une déesse celte « maîtresse de la source », Meduna.

I.3.2.1.6. Wortbildung

La seule désinence que l'on possède pour le théonyme en osque est celle du datif **-ej*, noté avec <ε>ou <η>, qui peut correspondre aussi bien à un datif de thème consonantique que de thème en **-ī*. En faveur d'un thème en **-ī*, la voyelle finale du nominatif semble longue car non syncopée dans l'emprunt latin *Mefitis*. Un thème en **-ī* verrait sa finale syncopée au nominatif et aboutirait à la même chose qu'un thème consonantique : **mefits*, selon LEJEUNE, qui donnerait un nominatif latin ***mefis*⁴⁷⁶. Cependant, toujours selon LEJEUNE⁴⁷⁷, le dérivé **mefitano-* en osque, semble pourtant plutôt reposer sur un thème consonantique. La forme latine doit donc être une réfection en néo-thème en **-i*, et vraisemblablement rétroformée sur un autre cas ou sur l'adjectif *mefitanus*, attesté par ailleurs comme anthroponyme (*CIL* VI, 2056, 259, 2560). En ce cas, nous retenons, au vu des analyses précédente, une suffixation connue dans le domaine indo-européen : un suffixe athématique **-ēt-* alternant avec **-ēt-*, sans rejeter néanmoins la possibilité d'une suffixation en **-īt-*, voire **-īt-* avec une généralisation du *-ī-* non syncopé par analogie avec le nominatif, qui, de fait ne remet pas en question notre interprétation de la base **meβ-*. Sur l'i.-e. **med^hu-* « hydromel » en prenant en compte son sens métaphorique « source / cours d'eau », on pose un adjectif thématique **med^hu-o-* « aux propriétés de l'hydromel » (attesté indépendamment par celt. **medwo-* > gall. *meddw*, corn. *medhow* : « alcoolisé, ivre »), sur lequel on forme un dérivé athématique en *-ēt-*, d'où sab. com.

⁴⁷³ Voir POCETTI 2005 : 80, reprenant les conclusions de LEJEUNE.

⁴⁷⁴ LEJEUNE 1986 : 207.

⁴⁷⁵ La métaphore pourrait même concerner la couleur de l'hydromel. Voir *infra*.

⁴⁷⁶ LEJEUNE 1967 : 203.

⁴⁷⁷ LEJEUNE 1986 : 211.

meβ(y)ēt-* « pourvu des propriétés de l’hydromel » (avec assimilation du [w], spirante labio-vélaire sonore, au contact de la fricative bilabiale sonore [β]) > **meβēt-*, d’où osque <μεβιτ> / <μεφιτ> et, en alphabet osque réformé <meffit>. Cette suffixation d’origine i.-e présente une alternance -*ēt-/ēt-*⁴⁷⁸, et doit également entrer dans un système italique d’alternance de suffixes (thématiques ou non) à voyelle brève et longue : en regard de -*āto-* / -*āko-* (ainsi *ēbrīātus* à côté de *ēbrīācus*) il a dû exister -*ēt-(o)-* à côté de -*ēko-* : ainsi, en ombrien, **aviēk-* « augure », qui doit être la source du participe passé passif **aviekate et du substantif **aviekla**⁴⁷⁹. La construction serait comparable au grec ἀργής, ἀργήτος « pourvu de brillance », dérivé de ἀργός⁴⁸⁰ « brillant », et qui présente par ailleurs, en gr. hom. un datif ἀργέτι et un accusatif ἀργέτα. Cette suffixation en -*ē/ēt-* se fait notamment sur des adjectifs thématiques, ainsi **dīyo-* « brillant » et **dīyet-* « pourvu de brillance = riche », d’où lat. *dīvēs, dīvītis*. Méfitis serait ainsi la déesse pourvue des propriétés de l’hydromel, en tant que désignation du jaillissement, bouillonnement, d’un cours d’eau, et donc littéralement la déesse « source ». Considérant néanmoins la comparaison précédente avec les adjectifs de couleurs, la propriété « de l’hydromel associée à un cours d’eau peut également renvoyer à la couleur⁴⁸¹ de ladite boisson, jaunâtre, c’est-à-dire semblable à des eaux chargées en alluvions, limoneuses. Les eaux d’Ansanto ainsi, combindraient tant l’effervescence que la coloration.

I.3.2.1.7. Développements

Cette explication peut en tout cas redonner du crédit à une hypothèse de Lejeune pour l’interprétation d’une autre inscription de Rossano : POTENTIA 11 : ζωφηι / πιζηι^{va}.

⁴⁷⁸ NUSSBAUM 2016 : 289.

⁴⁷⁹ UNTERMANN 2000 : 138 - 139.

⁴⁸⁰ BEEKES 2010 : 126.

⁴⁸¹ Suivant une remarque de Xavier DELAMARRE (Communication personnelle).



Figure 66 : POTENTIA 11 = RV 19

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51374.

ζωφη

πιζηι^{va}

Le datif πιζηι, selon LEJEUNE⁴⁸², renverrait à Méfitis comme « Source » incarnée, dans une paire asyndétique de divinités la liant à Jupiter. Cette construction serait *a priori* isolée dans le sanctuaire, à l'exception d'une possibilité loin d'être sûre, considérant qu'il s'agit d'une inscription fragmentaire, POTENTIA 22 : φενζηι · μεφιτ[?] : si le premier terme au datif est bien le théonyme de Vénus (Voir *infra*), le deuxième terme pourrait être une épiclèse plutôt que le

⁴⁸² LEJEUNE 1990 : 55.

datif du nom de la déesse. Pour expliquer $\pi\iota\zeta\eta$, LEJEUNE⁴⁸³ pose un thème en *-s **pīdes-* « source », dat. **pīd(e)s-ei*, avec [ī] fermé noté <ι>, dont la quantité n'est pas neutralisée car en position tonique, et syncope de la voyelle brève intérieure. Ce terme, absent par ailleurs de la sphère italique, aurait de possibles *comparanda* grecs : ainsi hom. $\pi\tilde{\iota}\delta\alpha\zeta$ « source, fontaine », et le composé $\pi\omicron\lambda\upsilon\pi\tilde{\iota}\delta\alpha\zeta$ ⁴⁸⁴, « riche en sources ». En grec, il ne s'agit pas un mot isolé propre au vocabulaire homérique : d'autres dérivés attestent également un thème en *-u, ainsi dans $\pi\iota\delta\acute{\upsilon}\omega$ « jaillir », et $\pi\iota\delta\upsilon\lambda\acute{\iota}\varsigma$, glosé « pierre de laquelle jaillit de l'eau » chez Hésychius. Cette hypothèse, quoiqu'elle suppose l'existence d'un thème non renseigné dans les langues italiques, est phonétiquement moins problématique que de voir dans le deuxième membre de la paire une épiclese fondée sur un dérivé en -*io-* de la famille du latin *fidius*⁴⁸⁵ pour lequel on attendrait une désinence de datif thématique notée <οι>, et une consonne initiale autre que <π>, à moins d'imaginer une analogie étymologisante avec le grec $\pi\iota\sigma\tau\acute{\omicron}\varsigma$ ⁴⁸⁶.

⁴⁸³ LEJEUNE 1976 : 560 ; 1990 : 55.

⁴⁸⁴ BEEKES 2010 : 1188-1189 donne précisément pour le terme $\pi\tilde{\iota}\delta\alpha\zeta$ le sens de « éruption, geyser ».

⁴⁸⁵ Voir le dossier chez UNTERMANN 200 : 562.

⁴⁸⁶ L'adjectif sert en effet en grec d'épithète à Zeus, mais spécifiquement pour traduire *Dius Fidius*, bien plus tard, chez Denys d'Halicarnasse, 9, 60 : ἐν δὲ τῇ πόλει τὸν νεῶν τοῦ Πιστίου Διὸς Σπόριος Ποστόμιος ὁ συνύπατος αὐτοῦ καθιέρωσε μὴνὸς Ἰουνίου ταῖς καλουμέναις Νόναις ἐπὶ τοῦ Ἐνυαλίου λόφου : « À Rome, son collègue Spurius Postumius consacra le temple de Zeus Pistios (Dius Fidius), au jour dit des Nones de juin sur la colline d'Enyalios (le Quirinal) ».

I.3.2.1.8. Les épithètes

I.3.2.1.8.1. Méfitis Utiana

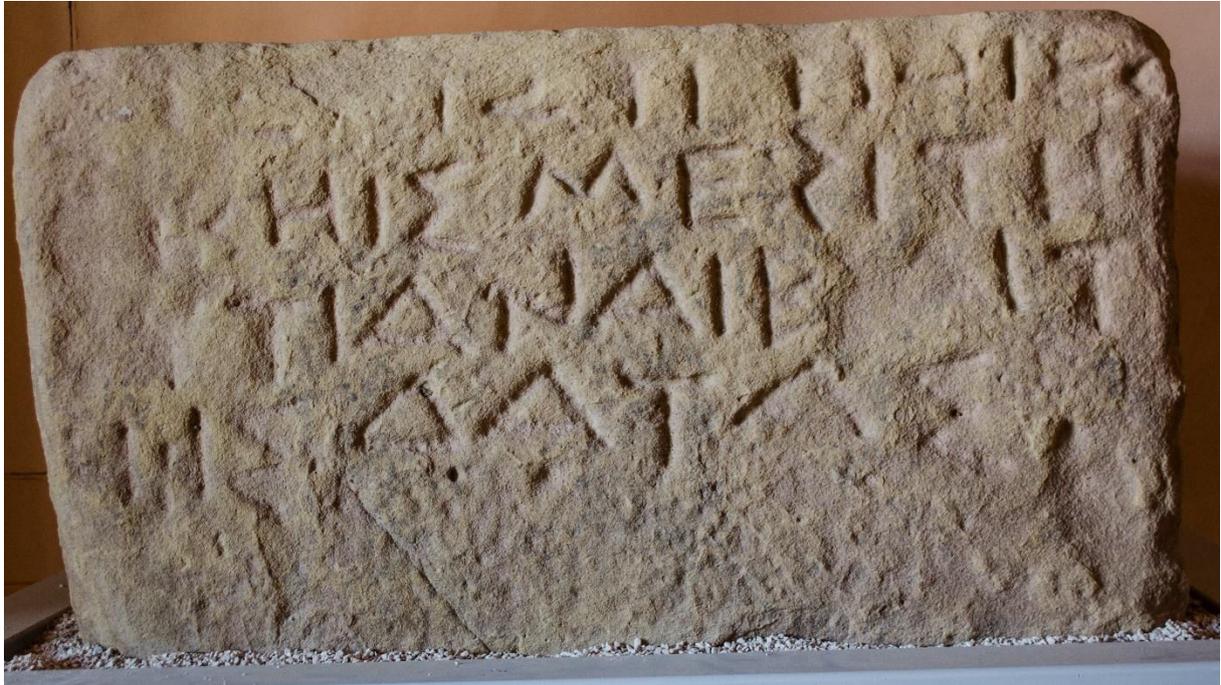


Figure 67 : POTENTIA 17 = RV 11

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51371, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

στενις ὕ τιτιδιεο

« Stenis Titidies

ο ὕ κ(ι)ηιο μεφιτηι

(fils) de Ocis, à Méfitis

ουτιαναι β[ρ]α{i}τ-

Outiana, pour une

η ὕ ιο δαταο

faveur donnée »

Le bloc de cette inscription a été découvert remploi, ce qui le situe avant la fin du 3^e siècle. Le signe utilisé pour /f/ correspond à POTENTIA 13 (325 - 300 av. J.-C.), quoiqu'inversé. La graphie présente également des epsilons et sigma angulaires, mais [u] est noté par <ου> et le <η> est déjà employé pour la diphtongue /ej/, d'où une datation entre 300 et 200 av. J.-C. selon CRAWFORD, suivi par ZAIR⁴⁸⁷. La même épithète ουτιαναι- se retrouve dans l'inscription fragmentaire POTENTIA 18 :

⁴⁸⁷ ZAIR 2016 : 179



Figure 68 : POTENTIA 18

Source : Rossano di Vaglio, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata

Traduction

]τιαναι[[à Méfitis Ou]tiana
]πιεε · τ[[?]pies T[?]
]μερτοι[à [?] de Mars

La présence d'un sigma lunaire <c>, et surtout d'une interponction, conduit CRAWFORD à supposer pour cette inscription une datation plus récente, entre 200 et 100 av. J.-C. Cependant, le bloc ayant été découvert en remploi dans le mur nord-ouest de la cour centrale, on peut supposer avec ZAIR⁴⁸⁸, que l'utilisation d'interponctions a pu débuter avant 200 (*cf.*: POTENTIA 22, qui peut être datée autour de 200 av. J.-C.), même si l'on n'en a pas trouvé (encore) d'attestation sûre, d'où une datation entre 225 et 200 av. J.-C. L'inscription, fragmentaire, présente la fin de deux épicleses divines au datif : [ου]τιαναι, objet de notre présente étude, et [μα]μερτοι, que nous discuterons par la suite. Le texte devait débiter à gauche

⁴⁸⁸ ZAIR 2016 : 17.

par le nom de deux divinités, Méfitis sur la première ligne, et une autre divinité rattachée à Mars sur la troisième (voir *infra*) ; particularité notable, les théonymes semblent disjoints, avec la présence à la deuxième ligne d'une formule onomastique, sans pour autant qu'un deuxième dédicant n'apparaisse sur la quatrième ligne, qui n'est pas inscrite.

Fait remarquable, l'épiclèse osque est conservée⁴⁸⁹ dans les inscriptions latines du sanctuaire de Rossano, ainsi *CIL* I², 3163a : [3]s N(umeri) f(ilius) C(aius) Full[ius] / [3 III]vir(i) iu(re) [dic(undo)] / [Mefiti] Utianae, après la prise de contrôle du sanctuaire par les Romains au début du 1^{er} siècle av. J.-C. À noter également, la mention de Méfitis dans une inscription latine monumentale datée de la fin du 1^{er} av. J.-C. ou du début du 1^{er} siècle après⁴⁹⁰, avec le début d'une épiclèse qui pourrait également correspondre à *Vtiana*, commanditée par un certain Acerronius, possible responsable d'une importante restauration du sanctuaire⁴⁹¹.

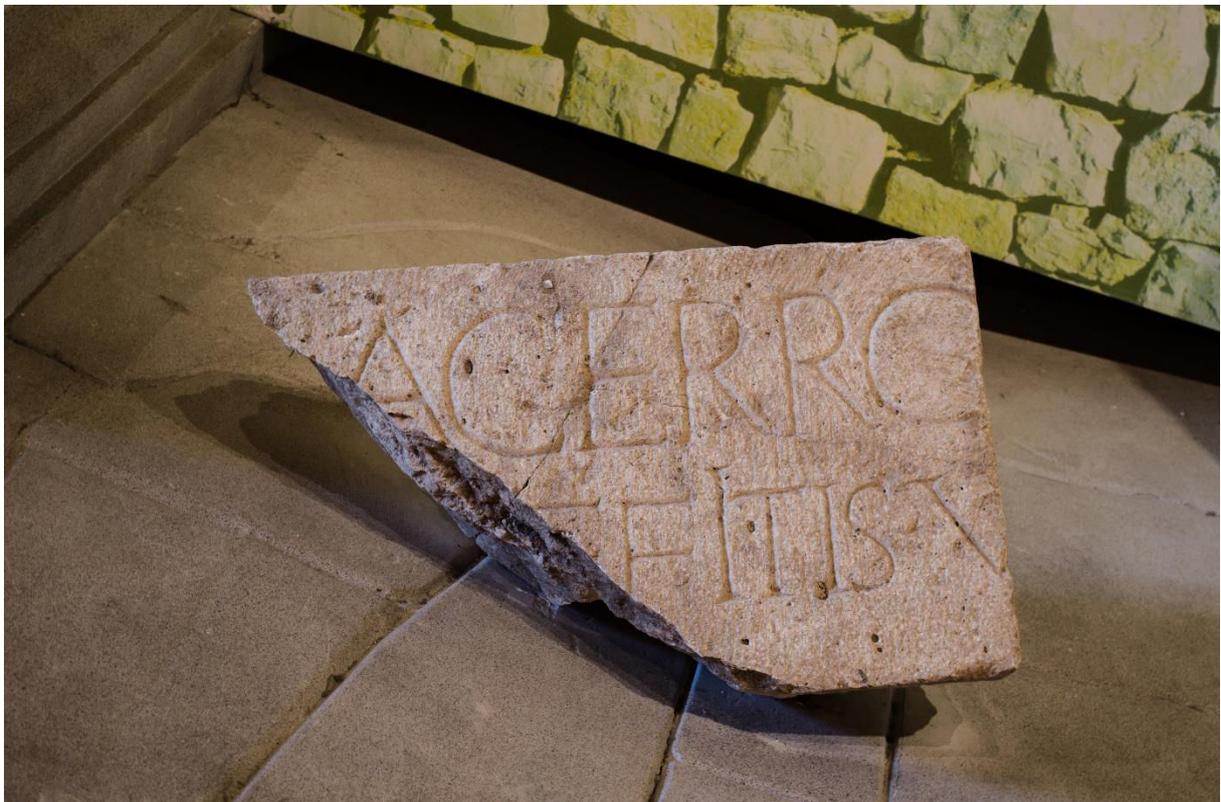


Figure 69 : RV 22

Source : Potenza, Museo Nazionale Archeologico, photographie de l'auteur (juin 2019)

[?-]Acerro[-?]/[-?]Mefitis V[-?]

⁴⁸⁹ LEJEUNE 1990 : 37.

⁴⁹⁰ Voir ENGFER 2017 : 200.

⁴⁹¹ DE CAZANOVE 2007 : 55.

L'épithète est également conservé dans les inscriptions du municpe de Potentia, où le culte est importé après l'abandon du sanctuaire ; ainsi : *CIL I², 132 :] / C(aius) Mamius / Sex(ti) f(ilius) Bassu[s] / C(aius) Eppius C(ai) f(ilius) / Mefiti Utia/nae donum* et *CIL I², 133 : Mefiti Utian(ae) / sacr(um) / P(ublius) Men[e]ius C(ai) f(ilius) / Cn(aeus) Babullius / Restitutus / IIIvir [d(e)] s(ua) p(ecunia), CIL I², 133 :*



Figure 70 : *CIL I², 133*

Source : Potenza, Museo Provinciale, photographie de l'auteur (juin 2019)

Mefiti Utian(ae) / sacr(um) / P(ublius) Men[e]ius C(ai) f(ilius) / Cn(aeus) Babullius / Restitutus / IIIvir [d(e)] s(ua) p(ecunia)

Le culte a continué dans le municpe au moins jusqu'au 3^e siècle avec la même épithète attribuée à la déesse, comme le montre la dédicace du curateur Marcus Helvius Clarus Verulanus Priscus ⁴⁹², *CIL X, 131* (Potentia, 200-300 av. J.-C.) : *Mefiti Utianae / sacr(um) / M(arcus) Helvius M(arci) f(ilius) Pom(ptina) / Clarus Verulanus Priscus / aed(ilis) IIIvir*

⁴⁹² JACQUES 1983 : 321 : la présence de *nomina* multiples correspond sans conteste à une époque tardive.

q(uaestor) quinq(uennalis) flamen / Romae et divi Augusti curator / rei publ(icae) Potentinorum / d(e) s(u)a p(ecunia).

Selon l’hypothèse de LEJEUNE⁴⁹³, cette épicièse serait ethnique, et renverrait aux supposés « Utiani », la communauté qui aurait administré le sanctuaire avant les Potentini de Potentia. Comme le reconnaît LEJEUNE, cette famille est absente dans l’épigraphie du sanctuaire tant en osque qu’en latin, et l’on n’a pas de documentation concernant une telle « *touto* » osque. Or, on trouve effectivement ce nom dans l’épigraphie latine, qui doit être le dérivé d’un gentilice *Vtius* lui aussi attesté à la fin de la République romaine et sous l’Empire : ainsi non loin de Potentia, l’inscription funéraire monumentale, dédiée par sa femme Polla à un certain Caius Utianus Rufus, AE 2009, 256 (Forum Popilii, début du 1^{er} siècle ap. J.-C.) :



Figure 71 : AE 1910, 00191 = AE 2009, 256

Source : Polla (Salerno), loc. Tempio, © Epigraphic Database Roma

C(aio) Utiano C(ai) f(ilio) Pom(ptina) Rufo/Latiniano IIIIvir(o) i(ure) d(icundo) iter(um) / Insteia M(arci) f(ilia) Polla sacerd(os) Iuliae / Augustae Volceis et Atinae / optimo et indulgentissimo viro qui / eam pupillam annorum VII in domum / receptam per annos LV cum

⁴⁹³ LEJEUNE 1990 : 36 - 37.

summo / honore uxorem habuit / hunc decuriones Volceiani inpensa / publica funerandum et statua equestri / honorandum censuerunt / Latiniae M(arci) f(iliae) Posillae [sor]ori Latiniani.

Dans le courant du 2^e siècle, on trouve également un Marcus Utianus Onesimus (cognomen tiré du grec Ὀνησιμος), toujours en Basilicate dans la province de Potenza à Muro Lucano / Numistro, *CIL X*, 442 : *D(is) M(anibus) / Ulpiae Sperat(a)e / M(arcus) Utianus / Onesimus co(n)iu/g[i] b(ene) m(erenti) f(ecit)*. En Apulie, on trouve également une Utiana, sans autre contexte : *AE 2000*, 368e (Apulia et Calabria, Peschici) : *Utiana*.

Le gentilice Utius est attesté dans le Samnium, dans l'actuelle province de Chieti, sur le site de Santa Maria in Palazzo : *CIL IX*, 2975 (Iuvanum, deuxième moitié du 1^{er} siècle av. J.-C.) : *C(aius) Utius C(ai) f(ilius) leto / occidit / honestam vitam vix{s}it (...)* ; on le trouve également plus au sud, vers l'actuelle Iserna, ainsi *CIL IX*, 2655 (Aesernia, milieu du 2^e siècle ap. J.-C.) *L(ucio) Abullio Dextro C(aio) Utio / C(ai) f(ilio) (...)*, et *CIL IX*, 2691 (Aesernia, 2^e siècle ap. J.-C.) : *Abulliae / Utiae Q(uinti) f(iliae) / Tarentinae / Q(uintus) Utius / Pescennianus et / Afrania Ius/tina filiae*. Toujours à Iserna, on trouve peut-être le même Quintus Utius Pescennianus en *CIL IX*, 2673 : *[Q(uinto) U]tio(?) / [Pesce]nniano(?) / [---] quinq(uennali) II*.

L'épithète rattachée à Méfitis, en tout cas, est propre au culte de Rossano⁴⁹⁴, ce qui n'est pas le cas de l'autre épithète associée à la déesse que nous discuterons ensuite. Cependant, une inscription de Capoue, *CIL X*, 3811 : *Mefit V[tiana?] sacra* : laisse entrevoir la possibilité d'un déplacement du culte à près de 130 km de Potentia. La considération est à minorer en regard du caractère fragmentaire de l'inscription, et une tout autre restitution est possible également⁴⁹⁵. Quant à l'attribution de cette épithète à un ethnique, il peut de fait paraître curieux que celle-ci soit conservée précisément alors qu'une famille différente récupère la mainmise sur le culte. Si Méfitis Utiana est la Méfitis des Utiani, il semblerait logique que l'on trouve ensuite une Méfitis *Potentina, à moins que l'épithète soit ancrée dans la représentation cultuelle de la déesse à un point tel qu'elle ait fini par devenir autonome de cette hypothétique *touto* qui l'aurait patronnée, et composante intrinsèque du culte lucanien.

⁴⁹⁴ Existe-il également une Venus Utiana en *RV 4bis* comme le suggère LEJEUNE : 1990 : 59 ? Selon CRAWFORD 2011 : 55, cette inscription, qui correspond à *CIL X*, 128, doit plutôt être lue : *D. M. / Ven[t]ulaniae / Zoeni*.

⁴⁹⁵ CRAWFORD 2011 : 55.

Il est possible également que tant l'ethnique que l'épithète, s'ils sont distincts l'un de l'autre, partagent originellement une étymologie commune justifiant à la fois d'un usage comme anthroponyme et comme qualificatif divin. Ce sémantisme n'est, néanmoins, pas nécessairement perceptible en synchronie.

Dès lors, quelle étymologie est envisageable pour *Utius* et *Utianus* ? Selon une communication personnelle de Romain GARNIER, il faudrait peut-être partir de la racine **h₂eu_h1-* « courir » avec une évolution sémantique telle que « courir vers » > « secourir, assister », d'où « manifester sa faveur, favoriser », selon l'analyse de GARCÍA-RAMÓN⁴⁹⁶ ; comparer ainsi véd. *avas-* (< **h₂éu_h1-e/os-*), *ávase* (d.) « pour aider » (< **h₂éu_h1-es-ej*), *ūtá-* « aidé ». Il devait exister également un causatif **h₂ou_h1-éj-e/o-* « accorder sa faveur » d'où lat. *āvĕo*⁴⁹⁷ « désirer », à côté du présent à redoublement *iŭvo* « aider », d'après **h₂i-h₂eu_h1-e/o-*. Méfitis Utiana pourrait ainsi être originellement une Méfitis « *Adiūtrīx* », ce qui est par ailleurs compatible avec sa capacité à accorder des faveurs, cf: POTENTIA 13 : *μεφιτει μαρας / σταλλιες βρα-^v / τεις δατ[α]ς*, mais, *a priori* indémontrable en synchronie. Formellement, les formes latines et osques pourraient provenir d'un ancien nom d'action en **-tí* tel que **ūtí-* (<**h₂uh₁-tí-*) « aide, assistance », source d'un dérivé thématique sur lequel on forme une épithète possessive, potentiellement théonymique, en **-āno-*.

I.3.2.1.8.2. Méfitis Aravina

L'autre épithète que l'on retrouve à deux reprises à Rossano pose moins de difficultés sémantiques ; nous avons déjà commenté l'inscription POTENTIA 14 (voir *supra*), où Méfitis est qualifiée de *αραφιναι*, soit le datif singulier d'une forme **arauīna*, qui doit refléter un dérivé en **-īno-*, avec une voyelle longue non syncopée. La même épithète se retrouve dans l'inscription POTENTIA 15 :

⁴⁹⁶ GARCÍA-RAMÓN 1995 et 2016b.

⁴⁹⁷ GARCÍA-RAMÓN 2016 : 69, *pace* DE VAAN 2008 : 65.



Figure 72 : POTENTIA 15 = RV 26

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51379, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

μεφίτη

« à Méfitis

αραφίνας

Aravina »

vacat

Le bloc, brisé sur la droite quoique le texte reste complet, a été découvert en remploi, et est donc daté d'avant 200 av. J.-C. L'épsilon a encore une forme angulaire, la diphtongue [e□] est notée avec un êta, et le caractère utilisé pour noter /f/ présente une forme censément récente, que l'on trouve néanmoins déjà en POTENTIA 13 (325 et 200 av. J.-C.). Zair 2016 : 179 suit Crawford pour une datation entre 300 et 200 av. J.-C. Cette fois, l'épiclèse ne se trouve pas seulement à Rossano mais aussi, comme nous l'avons déjà mentionné, à Valle d'Ansanto, ABELLINVM 1 :



Figure 73 : ABELLINVM 1

Source : Valle d'Ansanto, Sanctuaire de Méfitis, d'après CRAWFORD 2011

Traduction

vacat

vacat **lúvkis . vele[-?-]**

« Lukis Veleis,

vacat **mefiteí . [-?-]**

à Méfitis

vacat **<a>ravinaí . [-?-]**

Aravina »

Il s'agit d'une retranscription d'une inscription désormais perdue, dédicace d'un certain « Lucius Veleis » à Méfitis Aravina, et unique attestation épigraphique du culte de Méfitis au sanctuaire d'Ampsactus. Le texte, en alphabet national, présente des <ú> et <í> diacrités et est donc postérieur à cette innovation (sur la question du premier /i/ du théonyme, voir *supra.*), d'où une datation, suivant CRAWFORD, entre 200 et 100 av. J.-C.

L'adjectif **aravina-** est vraisemblablement dérivé de it. com. **arua/o-* « (terre) cultivable, champ », i.e. **h₂erh₃-yo-*⁴⁹⁸ « arable, cultivable », cf: skt. *urvārā-* « terres

⁴⁹⁸ DE VAAN 2008 : 56.

cultivables », lat. *arvum* et *arva* « champs, terres cultivées », d'où **aruīno-* > osq. **araiino-* avec un /ī/ long effectivement non syncopé, et un /a/ d'anaptyxe. En ombrien, on trouve dans les Tables Eugubines la forme **arvamen** : « dans le champ », avec la postposition **-en** qui commande ici l'accusatif, et **arven**⁴⁹⁹, au locatif avec la même postposition, qui désigne un lieu de rituel⁵⁰⁰. Le terme ombrien **arviu / arvia** (acc. n. pl.), qui désigne un type d'offrande, doit également être un dérivé de ce thème, au sens de « produits des champs, grains ». UNTERMANN⁵⁰¹ rappelle une hypothèse défendue par DEL TUTTO PALMA de voir dans **arviu** un nom des entrailles, mais un dérivé **aruījom* de **aruom* « champ » nous semble préférable, suivant WEISS⁵⁰². Un dérivé à *vṛddhi*, tel que **ār(a)ui-*, est par ailleurs peut-être attesté dans les Tables Eugubines par l'ablatif pluriel **arves**⁵⁰³. Ainsi, **araiīna* peut refléter un dérivé d'appartenance en *-īno-, **aru-īno-*, ou un dérivé en *-vna*, d'après le suffixe de Hoffmann *-h₃no-* sur **aruījom* ou un thème en *-i.

La désignation Méfitis « champêtre » peut avoir deux sens différents : une Méfitis « du champ », qui renverrait à un lieu de rituel particulier, (ainsi la Vénus des champs de l'inscription HISTONIVM 7 : **herettates**⁵⁰⁴ : **súm agerllúd** : « J'appartiens à Herentas du petit champ (?) »), ou une Méfitis « des champs » comme propriété générale de la déesse. Le fait que l'épithète se retrouve dans deux sanctuaires éloignés tend à confirmer la deuxième hypothèse.

⁴⁹⁹ UNTERMANN 2000 : 124.

⁵⁰⁰ Voir par exemple WEISS 2010 : 29 etc.

⁵⁰¹ UNTERMANN 2000 : 2000 : 117.

⁵⁰² WEISS 2010 : 260 ; 271 - 280 ; 281 - 285.

⁵⁰³ WEISS 2010 : 281.

⁵⁰⁴ Avec une désinence de génitif monophthonguée (TIKKANEN 2011 : 22), et une notation <tt> pour <nt>.

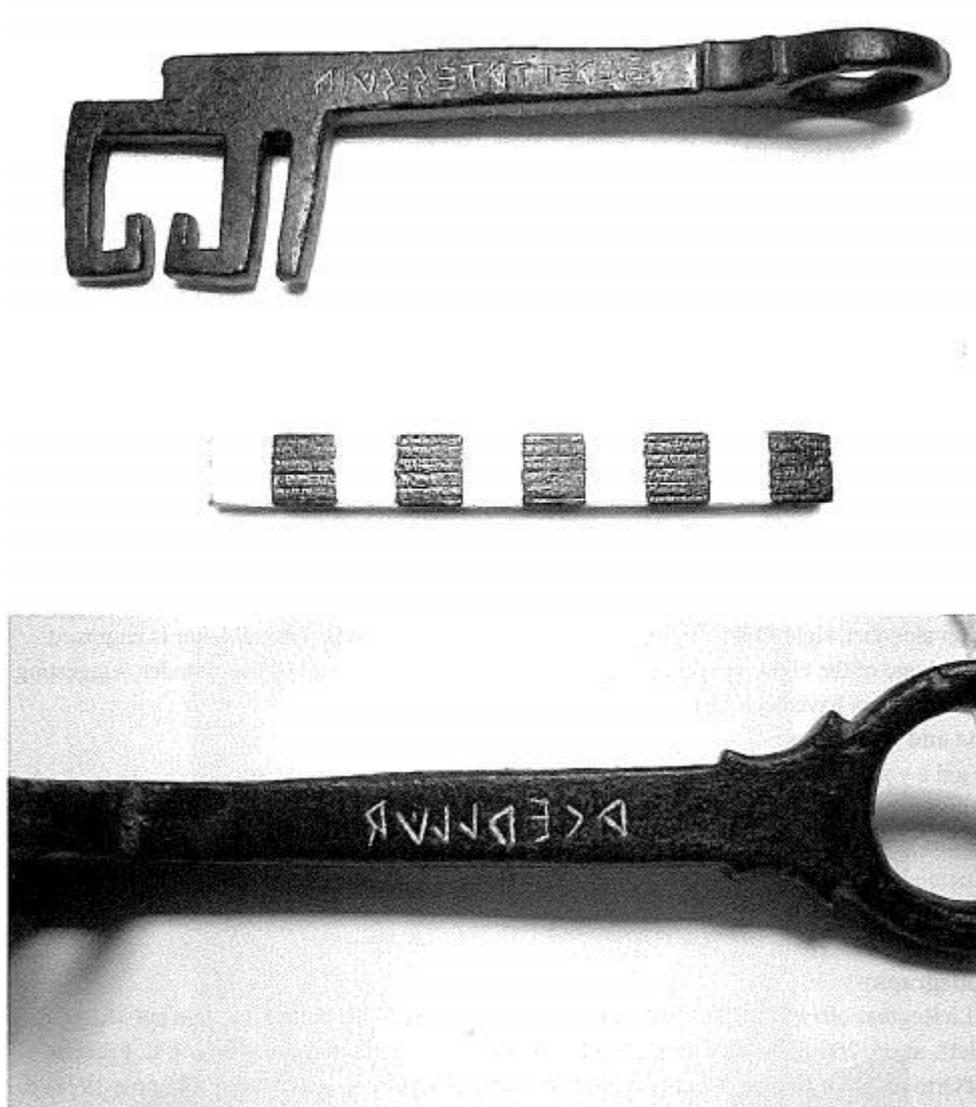


Figure 74 : HISTONIVM 7

Source : Chieti, Museo Nazionale, inv. 18572, d'après CRAWFORD 2011

herettates : sùm / agerllúd

I.3.2.1.8.3. Méfitis Kaporoinna



Figure 75 : POTENTIA 16 = RV 6

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51368.

Traduction

(μ)εφιτηι

καποροιννα(ι)

vacat

« à Méfitis

Kaporoinna »

L'inscription est visiblement complète, hormis le coin supérieur gauche qui a fait disparaître ce qui ne peut être que le <μ> initial du théonyme de Méfitis. Le texte présente un <ε> arrondi et le caractère pour /f/ correspond plus ou moins à la forme 6 de la classification de Lejeune. ZAIR suit CRAWFORD pour une datation autour de 200 av. J.-C. Comme le note LEJEUNE⁵⁰⁵ la forme κᾶποριννα[ι] semble refléter un dérivé en *-ōn-īo-⁵⁰⁶ d'une base *kapro-, tel que *kaprōnīo-, comparable à l'anthroponyme latin *Caprōnius*. Le datif f. sg. *kaprōnīāi montrerait ainsi une anaptyxe, d'où *kaporonīai avec le timbre /o/ de la voyelle suivante, selon le modèle $\check{V}_1CRV_2 > \check{V}_1CV_2RV_2$, ce qui implique que le [ǎ] de la première syllabe est bien bref. Des phénomènes consécutifs à la palatalisation du groupe /nĭ/ interviennent ensuite⁵⁰⁷ : gémination de *-n-, diphtongaison de la voyelle antérieure (ou « i-infection », pour reprendre le terme de ZAIR) et disparition du *-ĭ- derrière la géminée, d'où *kaporoinnai, κᾶποριννα[ι]. La base *kapro- serait, selon LEJEUNE⁵⁰⁸, celle du nom du bouc, et évoque celle de l'épithète *Caprōtīna* de la déesse Junon ; rapprochement qui est peut-être, comme le souligne Lejeune, « illusoire », la forme latine étant celle qui fait difficulté, et liée sans doute au mythe concernant la déesse cf : VARR. LL. 6, 3, 18 :

*Nonae Caprotinae, quod eo die in Latio Iunoni Caprotinae mulieres sacrificant et sub caprifico faciunt ; e caprifico adhibent uirgam*⁵⁰⁹.

MACR. Sat. 1, 11 :

*Iunoni enim Caprotinae die illo libero pariter ancillaeque sacrificant sub arbore caprifico in memoriam benignae uirtutis quae in ancillarum animis pro conseruatione publicae dignitatis apparuit (...)*⁵¹⁰

Cet aspect est évidemment inconnu pour Méfitis. Si cependant il s'agit bien d'une base désignant un bouc ou une chèvre, alors Méfitis aurait de fait un second attribut lié à la vie

⁵⁰⁵ LEJEUNE 1990 : 54.

⁵⁰⁶ Avec bien un [ō], *pace* LEJEUNE 1971 : 56 - 57, voir ZAIR 2016 : 202.

⁵⁰⁷ Voir ZAIR 2016 : 122 - 123.

⁵⁰⁸ LEJEUNE 1990 : 54.

⁵⁰⁹ « les nones Caprotines : en ce jour, dans le Latium, les femmes pratiquent des sacrifices à Junon Caprotina, sous un figuier dont elles arrachent une branche. »

⁵¹⁰ « En ce jour sacrifient à Junon Caprotine les femmes libres et les servantes sous un figuier, en mémoire de la saine vertu dont firent preuve les servantes pour la sauvegarde de l'honneur publique (...). »

agraire, en rapport avec l'élevage caprin, ce qui ne serait pas déraisonnable en ce qui concerne les populations de Lucanie.

Méfitis, dans l'épigraphie latine, porte également l'épithète *fisica*, ainsi en *CIL X*, 203 (Grumentum) *Mefiti Fisicae* ; cette même épithète se retrouve par ailleurs pour Vénus à Pompéi, *CIL X*, 928 (Pompei) : *Imperio Veneris Fisicae Iovi O(ptimo) M(aximo) / (...)*. Il peut s'agir en l'occurrence d'une translittération du gr. φυσικός⁵¹¹ « relatif à la croissance », ce qui correspondrait aux attributs d'une Méfitis et d'une Vénus agraire. Selon LEJEUNE⁵¹², s'il s'agit en effet d'un calque du grec, il doit faire référence à la fécondité animale pour Vénus, et animale et végétale pour Méfitis.

I.3.2.1.9. Représentations de la déesse

Il n'existe pour l'instant aucune représentation de la déesse connue avec une mention épigraphique rendant certaine cette identification. Néanmoins, une statuette du sanctuaire de Saepinum a notamment fait l'objet d'une telle interprétation⁵¹³.

⁵¹¹ CALDERINI 2006 .

⁵¹² LEJEUNE 1990 : 61.

⁵¹³ Et est d'ailleurs présentée comme « statuette de Méfitis » dans la muséographie de Saepinum.

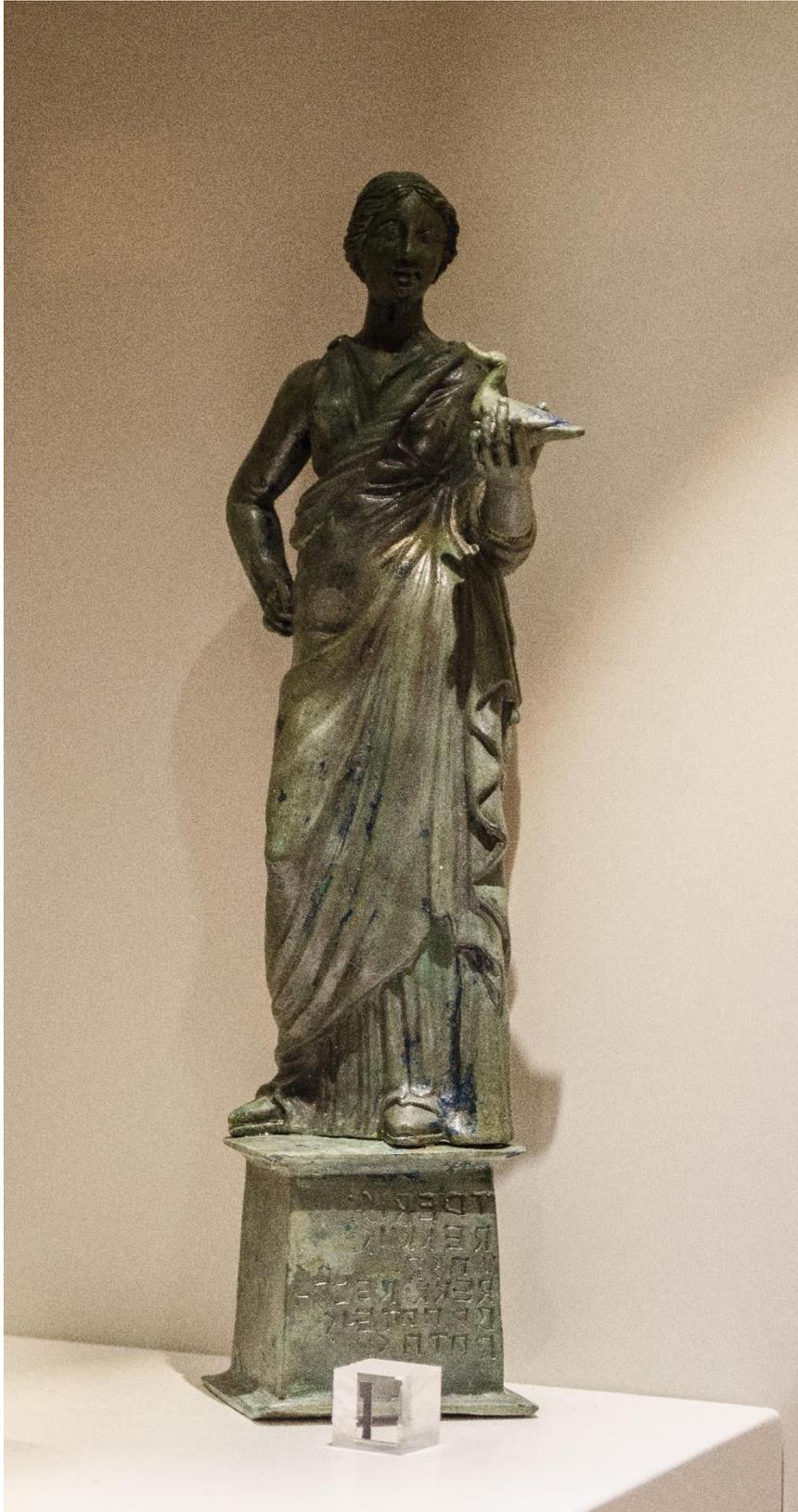


Figure 76 : SAEPINVM 4, statuette
de bronze de Méfitis (?)

Source : Saepinum, Museo Archeologico, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

trebis: <i>vac</i>	« Trebis
dekkiis: <i>vac</i>	Dekkis
ups(e)d: <i>vacat</i>	a fait (faire ceci)
ded(e)d: de(í)vaí	(et) a offert à la déesse
braateís: ^v	pour une faveur
datas: <i>vac</i>	donnée »

Il s'agit d'une statuette de bronze d'un personnage féminin, portant un volatile (canard ?) dans la main gauche, d'une hauteur de 0,27 m, sur une base de 0,07 x 0,05 x 0,04 m. où est gravée l'inscription, qui mentionne une divinité qualifiée simplement de **de(í)vaí** (dat.), avec la formule votive **braateís datas** qui concerne, comme nous l'avons vu, un nombre restreint de divinités, au nombre desquelles Méfitis. Par ailleurs, l'inscription SAEPINVM 5, constituant un tampon sur une *tegula* avec l'inscription **mef**[---] indique selon CRAWFORD que le sanctuaire de Saepinum pouvait être celui de Méfitis : la statuette pourrait donc être une représentation de la déesse. Néanmoins, la multiplicité des divinités dans un même sanctuaire peut tout aussi bien faire correspondre la représentation à une autre déesse, telle que Herentas, par exemple.

I.3.2.2. ΔιοϜ-/Jupiter

L'épigraphie du sanctuaire fait apparaître ensuite un théonyme ΔιοϜ-/ΖωϜ- ; il s'agit manifestement de la divinité héritée, d'origine indo-européenne, connue sous le nom de *Iūpiter*, *Iovis*, à Rome⁵¹⁴.

⁵¹⁴ Voir DE VAAN 2008 : 315 pour le paradigme nominal, notamment les questions d'alternance du thème, et la diachronie, depuis l'indo-européen jusqu'aux langues italiques. Voir chapitre I.2.5.6.1 pour les attestations osques de ce dieu hérité.

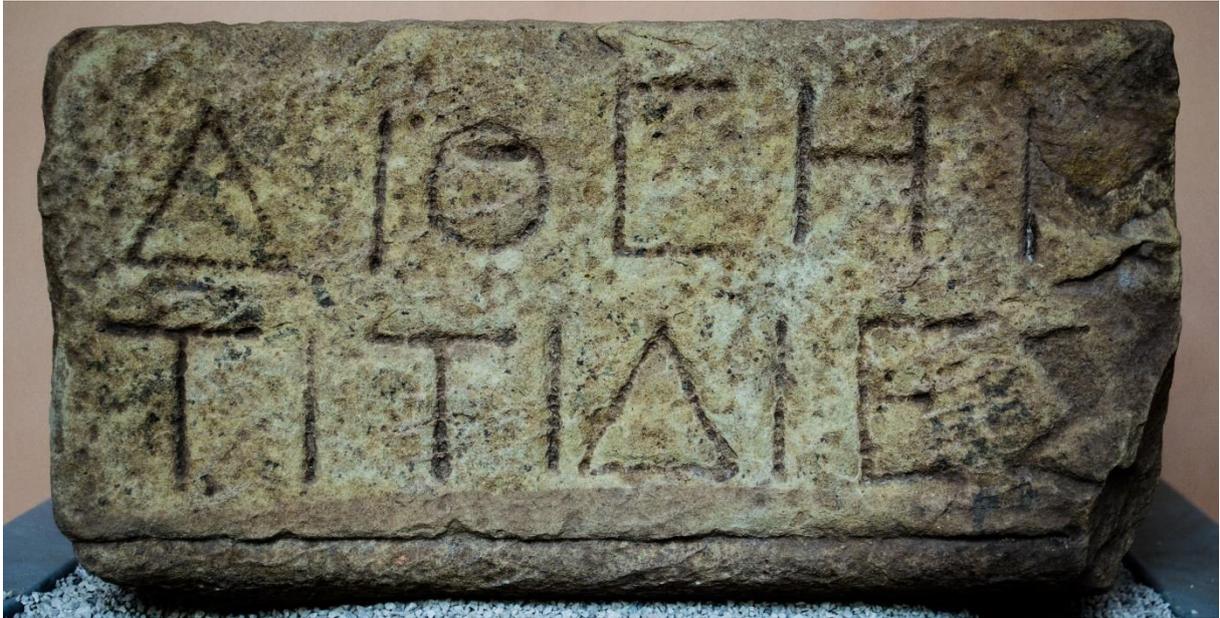


Figure 77 : POTENTIA 12

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 98302, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

διοφη

« à Jupiter,

τιτιδες

Titidies »

Dans l'inscription POTENTIA 12, le théonyme est attesté seul, διοφη au datif, avec le nom d'un dédicant au nominatif : τιτιδες. Néanmoins, l'attestation est fragmentaire, car le bloc portant l'inscription, vraisemblablement un chapiteau, est endommagé : le champ épigraphique devait continuer à droite après διοφη, par exemple avec un *praenomen* au nominatif, voire une épithète au datif, et de fait après τιτιδες⁵¹⁵. Par ailleurs, le bloc a été découvert en remploi dans une canalisation, il doit donc être antérieur à la fin du 3^e siècle av. J.-C. et aux réaménagements du sanctuaire. La diphtongue /eῖ/ est notée avec un <η>, mais l'inscription présente d'autres signes supposés d'ancienneté : la diphtongue /ou/ notée avec un <o> et non un <ω> (ainsi POTENTIA 9-10, 200 - 175 av. J.-C. selon ZAIR⁵¹⁶, voir *infra*), ainsi qu'un <σ> et un <ε> angulaires. Enfin, la séquence <δι> ne marque pas encore la notation de la palatalisation que

⁵¹⁵ ADAMESTEANU 1992 : 41 - 43 ; LEJEUNE 1990 : 20.

⁵¹⁶ ZAIR 2016 : 178.

l'on trouve par exemple dans le datif ζωφη (POTENTIA 11, autour de 200 av. J.-C.). La datation de CRAWFORD entre 300 et 200 av. J.-C. est suivie par ZAIR⁵¹⁷.

I.3.2.2.1. Διωφης et διοφιας διομανα[ς]

Hormis l'inscription POTENTIA 11 que nous avons discutée précédemment, le théonyme apparaît également dans une structure théologique binaire, représentée par deux inscriptions qui font écho l'une à l'autre, sur deux blocs jumeaux, fronts d'autel ou bases de statues, et correspondant aux inscriptions POTENTIA 9 et 10 :

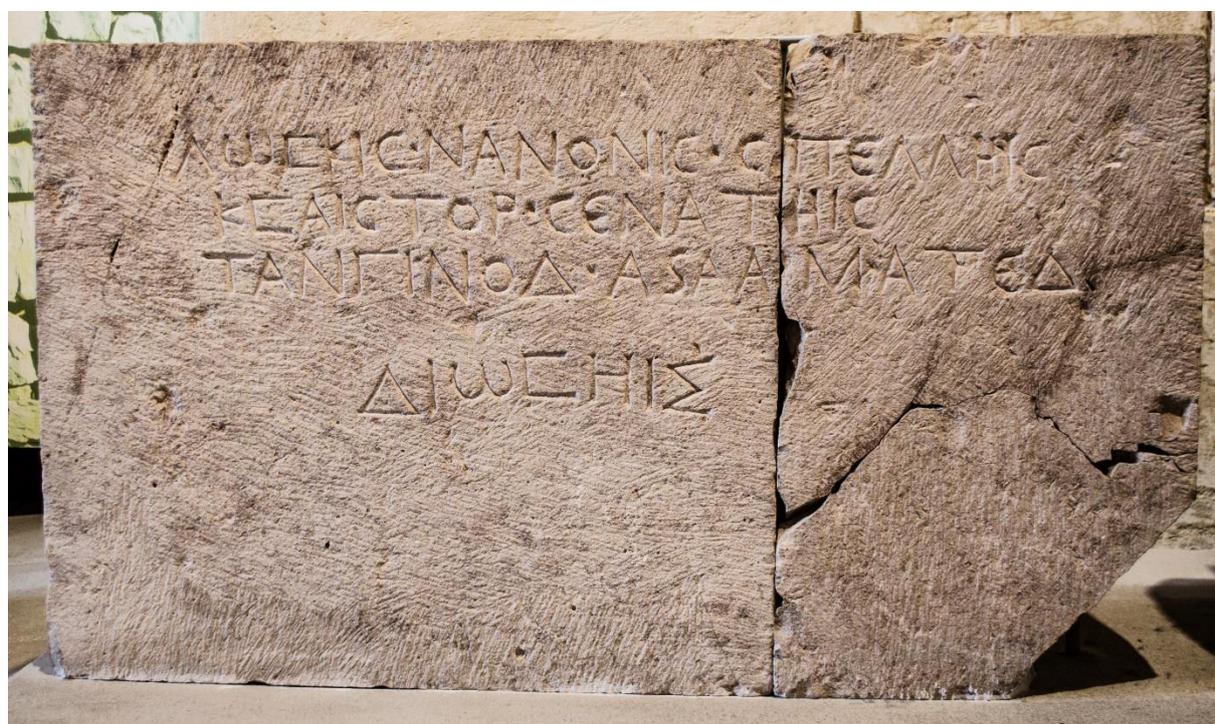


Figure 78 : POTENTIA 9 (= RV 17 + RV 42)

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51376 et 61162, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

Λωφκι . νανονικ . σπελλητις
κραιστορ . κενατητις
τανγινοδ . ασαματεδ
vacat διοφης

« Loukis Nanonis, (fils) de Spellis,
questeur, par décision du Sénat,
a fait faire (cet autel)
de Jupiter »

⁵¹⁷ ZAIR 2016 : 179.

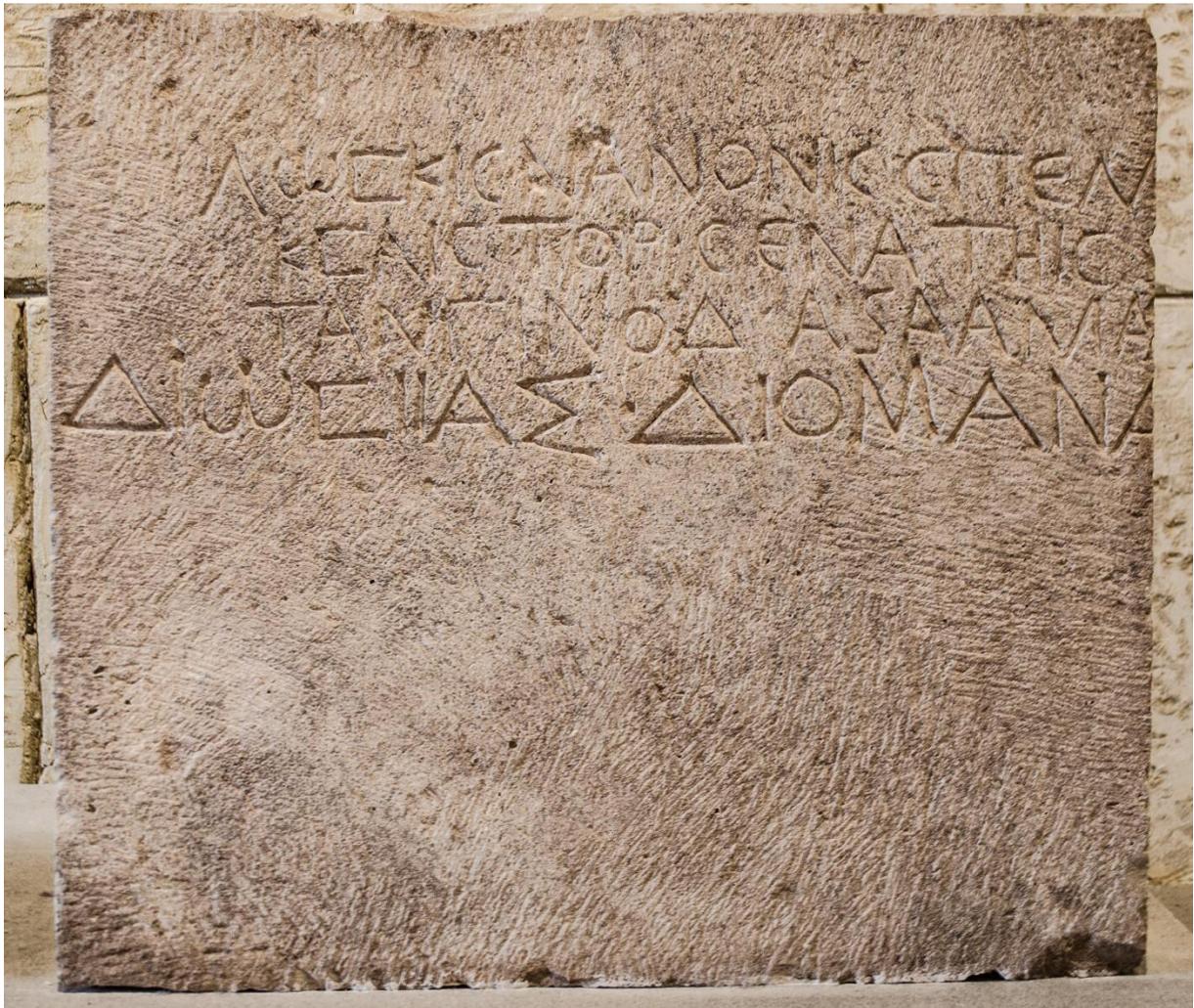


Figure 79 : POTENTIA 10 = RV 18

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51377, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

λωρκικ νανονικ σπελλ[ηικ]
 κραιτορ σενατηικ
 τανγινοδ αφααμα[τεδ]
 διοφιας διομανα[ς]

« « Loukis Nanonis, (fils) de Spellis,
 questeur, par décision du Sénat,
 a fait faire (cet autel)
 de Diomana Jovienne »

Les deux blocs, qui n'ont pas été découverts en remploi, doivent être datés autour de 200 av. J.-C. On peut constater l'utilisation de <ω> dans la notation de la diphtongue /ou/. Les deux inscriptions présentent également des <ε> arrondis et des <ϙ> lunaires, à l'exception des



deux théonymes au génitif dont le -s est noté par un <σ> angulaire archaïsant. Enfin, le caractère utilisé pour noter /f/ est présent sous sa forme de huit aux arcs supérieur droit et inférieur gauche tronqués (3a, voir *supra*). Le groupe /dī/ n'est pas encore noté par <ζ> : il peut s'agir d'un archaïsme, en regard de POTENTIA 11, autour de 200 av. J.-C., qui montre la graphie avec <ζ>.

Dans ces deux inscriptions officielles, dédiées par le même κραιατορ, « questeur », Λωφικις νανονικις επελληικις, et ce, τανγινოდ⁵¹⁸ (abl. sg.) σενατηικις (g. sg.), « par décret du 'sénat' », Jupiter, δωφηικις au génitif, est mis en parallèle avec un théonyme féminin, Διομωνακις (g. sg.), développé par l'épithète δωφηικιακις « jovienne ».

Le théonyme Διομωνα- est un *hapax*⁵¹⁹ dans les inscriptions osques. PROSDOCIMI⁵²⁰ propose d'y voir un calque direct du grec πότνια « maîtresse », mais, selon LEJEUNE⁵²¹, le fait que les Grecs qualifient effectivement leurs déesses de maîtresses ne signifie pas qu'il s'agisse nécessairement, pour les Osques, d'une influence de l'hellénisme. Une désignation similaire peut très bien être commune à différents peuples, particulièrement pour une représentation, finalement assez triviale, d'une déesse comme Maîtresse / Souveraine. Comme le rappelle LEJEUNE⁵²², les Celtes, loin de l'hellénisme, possèdent également une telle figure, sous la forme du datif *rīganī* (CAG 63, 02, p. 152, Lezoux⁵²³), féminin gaulois du terme d'origine i.-e. **h₃rēǵs* « roi », lat. *rēx* etc. Voir également CIL XIII, 6021 : *Deae Can[---] Ri/ginae* (...).

On peut ajouter au dossier la forme *ricni* provenant de l'oppidum d'Argentomagus (Saint-Marcel, Indre), dans l'inscription AE 2000, 930⁵²⁴ : *Jatri Combarom[arus] / Ricni*, où le premier mot est peut-être à restituer *[m]Jatri*, auquel cas on aurait bien un équivalent du latin (*Iunone*) *Matri Reginae* (voir *infra*).

⁵¹⁸ Ce lexème, courant dans des formules de ce type (voir par exemple TERVENTVM 12 *infra*), est peut-être apparenté au verbe *tongere* relevé par PAUL. *ex F.* 489 : *tongere nosse est, nam Praestini tongitionem dicunt notionem. Ennius : alii rhetorica tongent*. Il faut sans doute partir d'un dérivé en *-iōn* tel que **tng-iōn*, sur la racine **teng-* « sembler », avec son sens causatif « penser / décider ». Voir LIV² : 629 ; UNTERMANN 2000 : 733.

⁵¹⁹ Voir le dossier dans UNTERMANN 2000 : 181.

⁵²⁰ PROSDOCIMI 1976 : 832 - 833.

⁵²¹ LEJEUNE 1990 : 53.

⁵²² *Ibid.*, voir également LEJEUNE 1981 : 30.

⁵²³ Voir aussi MATASOVIC 2009 : 311.

⁵²⁴ La forme pourrait également, selon Xavier DELAMARRE (communication personnelle), refléter le génitif d'un anthroponyme **Ricnius*, non attesté par ailleurs.

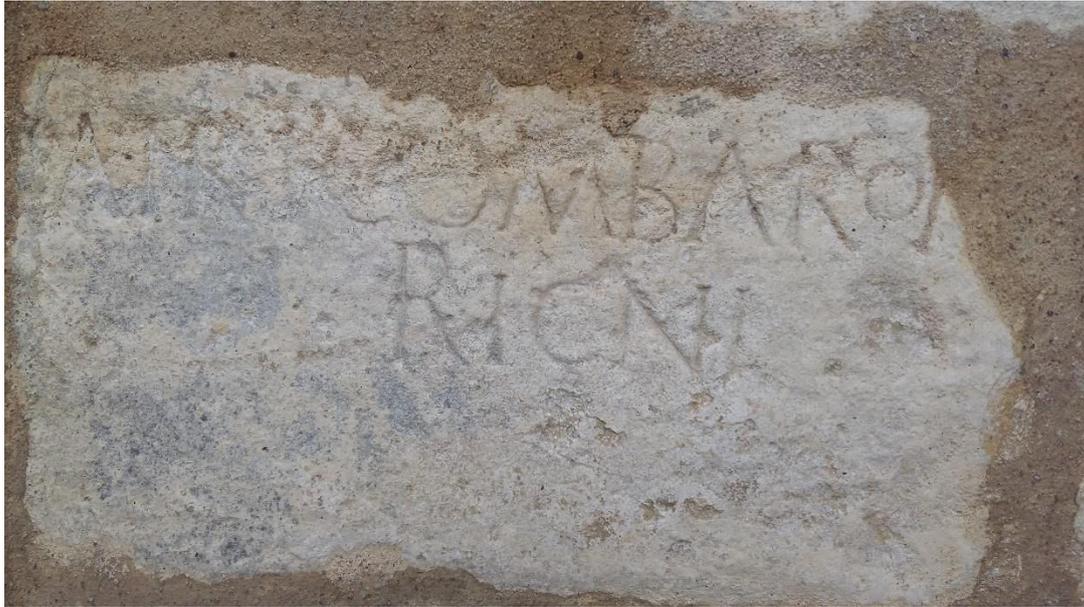


Figure 80 : AE 2000, 230

Source : Argentomagus, Argenton-sur-Creuse, église Saint-Etienne, photographie de l'auteur (juillet 2016)⁵²⁵

Jatri Combarom[arus] / Ricni

Le théonyme osque pourrait alors être l'antonomase d'une forme telle que **domanā* « maîtresse », it. com. **domano-* « maître (de la maison) », apparenté au lat. *dōmīnus, dōmīna*, avec une voyelle d'intérieur brève qui peut continuer un thème en **-o-* ou en **-u-*, ou refléter la laryngale **h₃-* du suffixe de Hoffmann, d'après i.-e. **dom-h₃no-* thématization de **dom-eh₃n-* « maître de la maison », cognat du sanskrit (sur un thème en **-u-*) : *dāmūnas-* d'après **dom-u-h₃n-o-*⁵²⁶, sur la racine **demh₂-*⁵²⁷ « bâtir ». La forme osque aurait subi la syncope attendue des voyelles brèves intérieures, puis une anaptyxe antérieure dans la deuxième syllabe, d'où **domano-* > **domno-* / fém. **domnā* > **domana*. Le terme n'est pas attesté par ailleurs dans le domaine sabellique.

La graphie <διο> est cependant problématique : elle peut effectivement refléter une allitération en regard de διωφυας qui précède ; or, la prononciation à cette période du digramme <διο> étant vraisemblablement déjà proche de /dj/ ou /dz/, la graphie pourrait être véritablement phonétique en ce qu'elle reflèterait une palatalisation d'un groupe /D+o/. Cette même évolution

⁵²⁵ Voir DONDIN-PAYRE 2000.

⁵²⁶ PINAULT 2000.

⁵²⁷ LIV² :114 - 115.

phonétique d'une dentale devant /o/ est peut-être perceptible dans la forme λιοκακειτ (Ve 184 = Lu 39) où <λι> note possiblement une palatalisation de la liquide dentale devant /o/⁵²⁸.

Dans le reste du domaine italo-celtique, la déesse gauloise *Damona*⁵²⁹ est-elle sans doute plutôt une déesse animale, fondée sur la racine **demh₂*-⁵³⁰ « dompter », en regard des thèmes celtiques **damos*, **damato*-⁵³¹ « animal, vache, cerf » ? La divinité est associée aux sources également, avec *Boruo* (voir *supra*) : *CIL* XIII, 5914 à 5920, *Boruoni et Damonae* (...), *CIL* XIII, 5911 : *Deo Apollini Borvoni / et Damonae*. (Bourbonnes-les-Bains), également à *Aquae Bormoni* ; avec l'épithète *Matubergi/ni* à *Mediolanum Santonum* (*AE* 1919 : 49), avec *Deo Apollini Moritasgo* à *Alesia* (*AE* 1965 : 181).

Quant à l'identification de la déesse, selon LEJEUNE⁵³², poursuivant l'hypothèse déjà émise auparavant : qui d'autre que Méfitis pourrait être qualifiée de « Souveraine » dans son propre sanctuaire ? La déesse serait donc la composante d'un couple royal, qui, de fait renverrait pour Méfitis à un rôle de première fonction, dans une perspective dumézilienne, sans doute certes insuffisante pour expliquer les attributions de la déesse⁵³³.

Ce couple souverain associant Méfitis et le Jupiter osque trouve évidemment un parallèle latin, avec la déesse reine par excellence, compagne de Jupiter dans la triade capitoline, c'est-à-dire Junon. Est d'ailleurs fréquemment attribué à Junon un correspondant sémantique du Διομανα lucanien, à savoir l'apposition *regina* « reine » ; ainsi dans la célèbre inscription de Lanuvium à « Junon Sospita », *CIL* I², 1430 : *Q(uintus) Caecilius Gn(aei) A(uli) Q(uinti) Flamini leibertus Iunone Seispitei / Matri Reginae* ; mais également à *Setia*, *CIL* I², 3102a (300 - 200 av. J.-C.) : *Iuno[---] / Regina[---] / ara[---]* ; en Ombrie à *Pisaurum*, *CIL* I², 378 (271 - 231 av. J.-C.) : *Iunone Re / Matriona / Pisaurese / dono dedrot*, etc. À noter, dans l'inscription *ETrentine* 179, (Venetia et Histria, Brixia) : *Iuno ricina*, la forme *ricina*, qui peut montrer une influence celte (*cf* : *supra*).

⁵²⁸ Voir la bibliographie chez UNTERMANN 2000 : 436.

⁵²⁹ DELAMARRE 2003 : 135.

⁵³⁰ *LIV*² : 116.

⁵³¹ DELAMARRE *ibid*, MATASOVIC 2009 : 89.

⁵³² LEJEUNE 1990 : 56.

⁵³³ ANDRISANI 2008 : 59 rappelle l'hypothèse de LA REGINA d'une autre lecture de Diomana, identifiée au personnage mythologique Diomeneia, qui avait une statue à Mantinée selon Pausanias. Cette identification s'appuierait sur la présence d'un autre personnage mythologique, avec Oina, nom d'une nymphe de Dionysos : voir cette entrée *infra*.



Figure 81 : Appliques en terre cuite figurant des visages féminin et masculin

Source : Rossano di Vaglio, Sanctuaire de Méfitis (4^e - 3^e siècle av. J.-C.), Vaglio, Museo delle Antiche Genti di Lucania, photographie de l'auteur (août 2019)

I.3.2.2.2. Les statues des $\rho\epsilon\gamma\omicron(\mu)$

Il existe peut-être dans le sanctuaire une autre manifestation de cette association, quoique sujette à débat, dans l'inscription POTENTIA 1 (entre 200 et 100 av. J.-C. selon ZAIR⁵³⁴), qui pose par ailleurs de nombreuses difficultés, notamment graphiques.

⁵³⁴ ZAIR 2016 : 178.

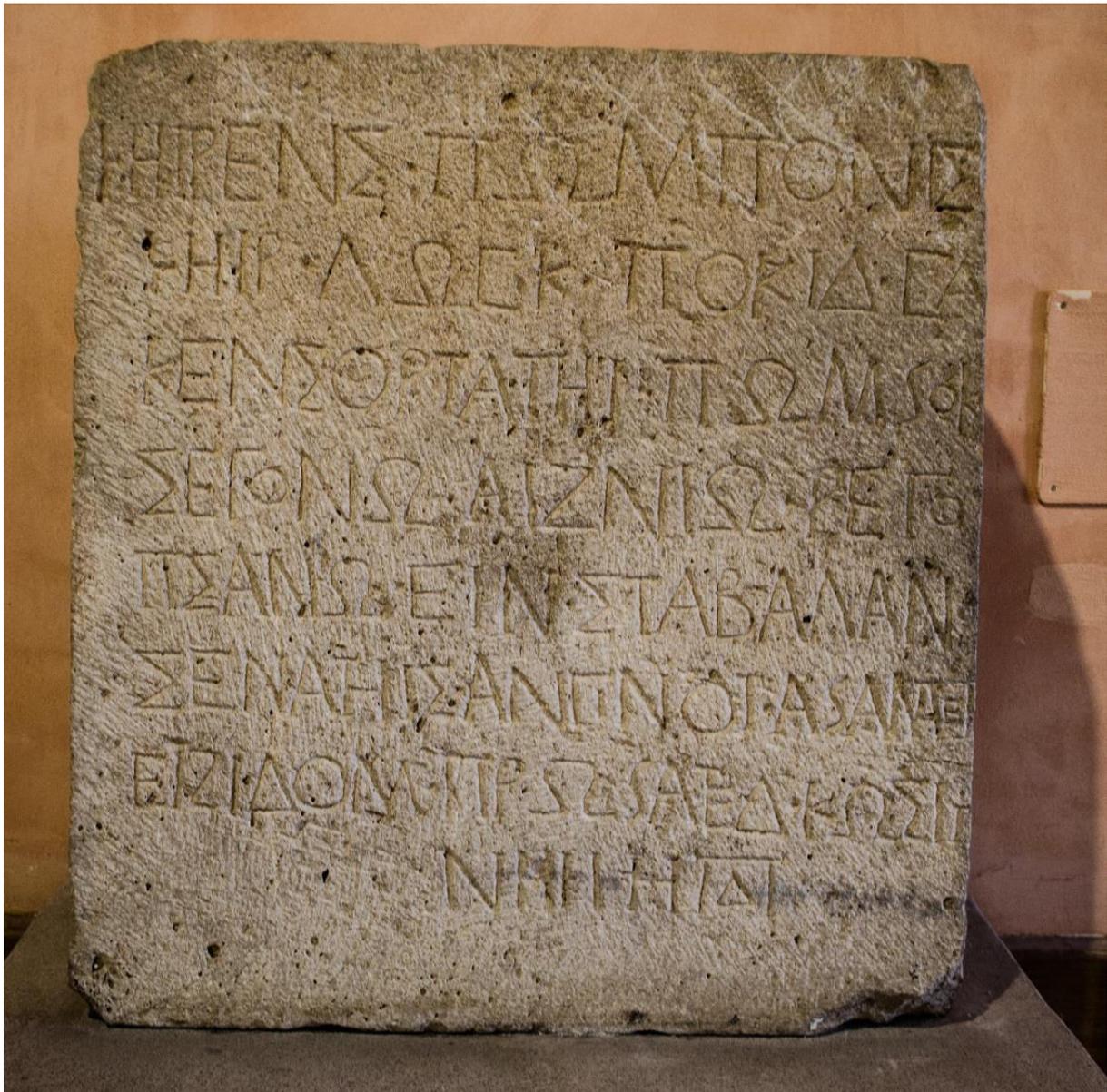


Figure 82 : POTENTIA 1 = RV 28

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 54306, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

ηηρενς · πωμπονισ
 ηηρ · λωρκ · ποκιδ · φα
 κενσορτατη · πωμφοκ
 σεγονω · αιζνω · ρεγο
 πσανω · ειν · σταβαλανο

« Heirens Pomponis,
 fils de Heir., durant la censure *pomfok* de
 Luvk. Pokid., fils de Va., a ordonné que
 soient faites et érigées des statues de bronze
 des souverains, par décision du sénat, le

σενατηις · ανγινοτ · αφαματετ
ειζιδου · πρωφατεδ · κωσιτ
NH<H>HΔΠ

même les a approuvées, pour un coût de 350
nummi »

Cette inscription mentionne la commande et l'exécution, ainsi que l'approbation, par un certain « Herennus Pomponius » de σεγονω αιζνω ρεγο. Le terme σεγονω, qui doit être ici un neutre pluriel, est sans doute à rapprocher du latin *signum* « image, statue⁵³⁵ ». Or, la voyelle notée omicron, censément issue d'une anaptyxe, devrait donc avoir la même notation que la voyelle qui la suit, notée elle oméga et qui doit refléter le *-a* de neutre pluriel, comme c'est le cas par exemple dans la forme en alphabet osque **segúnú** (<*segnā, n. pl.) de l'inscription ABELLA 3. Ces statues sont qualifiées de αιζνω (/aesneol/, de *ajesnejā, acc. n. pl.⁵³⁶), adjectif qui doit être apparenté au latin *ā(h)ēnus* « de bronze », à l'ombrien **ahesnes** (ab. plur.), d'après *ajes-no-, avec chute de *-j- en it. com⁵³⁷. C'est le dérivé d'un thème sigmatique i.-e. *h₂ej-os- « bronze, métal », d'où le lat. *aes, aeris*, n., « cuivre, bronze », got. *aiz* « bronze », etc⁵³⁸. Enfin, la forme ρεγο(μ) doit être le génitif pluriel d'un mot apparenté au latin *rēx, rēgis* « roi », dont la base est par ailleurs attestée dans le domaine sabellique sous la forme d'un dérivé en nasale, *regen-*, dans la table de Rapino (TEATE MARRVCINORVM 2, 250 - 225 av. J.-C. ?), et qui doit par ailleurs désigner Jupiter⁵³⁹, également associé à une divinité féminine : il s'agit en l'occurrence de Cérès, sous la forme du dat. *cerie* avec une désinence présentant une graphie <i> suivi d'un <e> cursif à deux hastes verticales, nettement distinct, qui doit être une inversion pour <e> cursif suivi de <i>, d'où *cerei*. Par ailleurs, la déesse porte l'épithète *iouia* « Jovienne », qui représente le même dérivé en *-jio- sur le nom de Jupiter que διοφιας.

⁵³⁵ UNTERMANN 2000 : 661.

⁵³⁶ Voir résumé de la discussion chez ZAIR 2016 : 186 - 187.

⁵³⁷ MEISER 1998 : 91.

⁵³⁸ DE VAAN 2008 : 27. La forme latine, avec son *-h-* intervocalique, peut être un emprunt à l'ombrien, avec chute du *-s- et allongement compensatoire (MEISER 1998 : 118).

⁵³⁹ Voir chapitre I.2.5.2.6.1.3.



Figure 83 : TEATE MARRVCINORVM 2

Source : Moscou, Pushkin Museum of Fine Arts, d'après CRAWFORD 2011

Cependant, si $\rho\epsilon\gamma\omicron$ est bien le correspondant du $r\acute{e}x$ latin, le $[\bar{e}]$ attendu devrait avoir une notation différente de $\langle \epsilon \rangle$ en alphabet grec, à moins que la généralisation du degré long soit une innovation proprement latine. Il est sans doute loisible de chercher l'explication dans l'apparente absence de stricte cohérence graphique propre à l'ensemble de l'inscription, comme nous l'avons entrevue avec l'alternance sans raison apparente de $\langle o \rangle$ et $\langle \omega \rangle$.

Qui sont donc ces « souverains » pour qui des statues de bronze ont-été érigées ? Comme le rappelle DEL TUTTO⁵⁴⁰, cette occurrence constitue en effet la combinaison d'un lexème qui est à la fois un *hapax* et transparent, et d'un référent perdu, à savoir les statues en question, amenant à une « *impasse ermeneutica* ». Dans le contexte théologique du sanctuaire, il est tentant de voir ici la même paire que $\delta\iota\omega\phi-$ et $\Delta\iota\omicron\mu\alpha\nu\alpha-$ $\delta\iota\omega\phi\iota\alpha-$, la désignation de Jupiter comme roi étant attestée par ailleurs, et $\Delta\iota\omicron\mu\alpha\nu\alpha-$ en constituant un calque féminin : l'appellation $\rho\epsilon\gamma\omicron(\mu)$ désignerait précisément la réunion des deux. L'idée a longtemps été défendue par LEJEUNE⁵⁴¹, qui note cependant que, sans être exclue, elle n'a plus pour autant la primauté de l'interprétation, et ne doit pas empêcher d'envisager d'autres possibilités : selon STRAB. 6, 1, 3, il existe dans le monde osque une forme d'équivalent du dictateur romain prenant la forme d'un roi, à qui étaient conférés des pouvoirs spéciaux en temps de guerre :

⁵⁴⁰ DEL TUTTO 2016 : 209.

⁵⁴¹ LEJEUNE 1990 : 57.

τὸν μὲν οὖν ἄλλον χρόνον ἐδημοκρατοῦντο, ἐν δὲ τοῖς πολέμοις ἤρειτο βασιλεὺς ἀπὸ τῶν νεμομένων ἀρχάς⁵⁴².

Comme le rappelle également UNTERMANN⁵⁴³, PROSDOCIMI⁵⁴⁴ et BONFANTE ont aussi proposé de voir dans ρεγο(μ) une traduction de Ἄνακες « princes », désignation des Dioscures, Castor et Pollux, notamment dans les inscriptions grecques de Tarente, et dont le culte est en effet bien attesté et répandu dans le monde italique.

I.3.2.2.1. Le culte italique des Dioscures

Il existe une variété de dénominations différentes, quoique cohérentes, pour les Dioscures dans les langues italiques en raison de leur caractère spécifique au sein même de la mythologie grecque, comme fils jumeaux de Zeus, avec également une ascendance mortelle. Comme le souligne en effet POCETTI⁵⁴⁵, en plus de leurs noms personnels, les deux héros connaissent deux catégories d'appellations collectives en grec, l'une se rattachant à leur généalogie : Διόσκουροι, Τινδαρίδαι, Λήδης τέκνα ; l'autre aux caractéristiques cultuelles : ἄνακτες, Κουρήτες, σωτήρες ; ces différentes appellations sont par ailleurs reflétées par l'épigraphie de Sicile et de Grande-Grèce.

À Lavinium, on trouve leur nom dans une inscription archaïque, sous la forme d'une translittération latine du grec : *CIL* I², 2833 (Lavinium, 6^e ou 5^e siècle av. J.-C) : *Castorei Podlouqueique / quois* « aux fils (de Zeus⁵⁴⁶) Κάστωρ et Πολυδεύκης », la forme *quois*⁵⁴⁷ rendant, sans le traduire, le grec (vraisemblablement ionien⁵⁴⁸, en regard du vocalisme)

⁵⁴² « La plupart du temps [les Lucaniens] pratiquaient la démocratie, mais, en temps de guerre, on choisissait un roi parmi les responsables politiques. »

⁵⁴³ UNTERMANN 2000 : 632 - 633.

⁵⁴⁴ PROSDOCIMI 1976 : 831 - 833.

⁵⁴⁵ POCETTI 2015 : 110.

⁵⁴⁶ Avec omission de la référence directe, tacite mais explicite, à Zeus / Jupiter, comme le note FACCHETTI 2016 : 276.

⁵⁴⁷ Noter l'utilisation du caractère <q> devant /ou/ (WACHTER 1987 : 15), qui est, par ailleurs, concordante avec les inscriptions en alphabet grec archaïque (POCETTI 2015 : 114).

⁵⁴⁸ Le gr. com. **kórwos* « jeune homme, fils », mycénien *ko-wo*, aboutit en effet à *kóros* en attique, *kōros* en dorien, et *koῦros* en ionien, avec différents traitements du digamma (BEEKES 2010 : 752). Toutefois, comme le note POCETTI (2015 : 115), l'utilisation du digramme <ou> dans le nom de *podlouquei* semble indiquer que le <u> de *quois* note un autre phonème, probablement le /ō/ du dorien, à moins que cette graphie <u> ne soit conditionné par l'utilisation du caractère *qoppa*.

κούροις⁵⁴⁹, qui montre par ailleurs un parallélisme des désinences de datif pluriel entre le grec et le latin archaïque⁵⁵⁰. La forme *Podlouquei* doit, elle, refléter une adaptation latine du nom, intégré au lexique latin, avec une évolution phonétique telle que **poludeuces* > **poldouces* après syncope et passage de /eu/ à /ou/, > **podlouces* après métathèse⁵⁵¹.

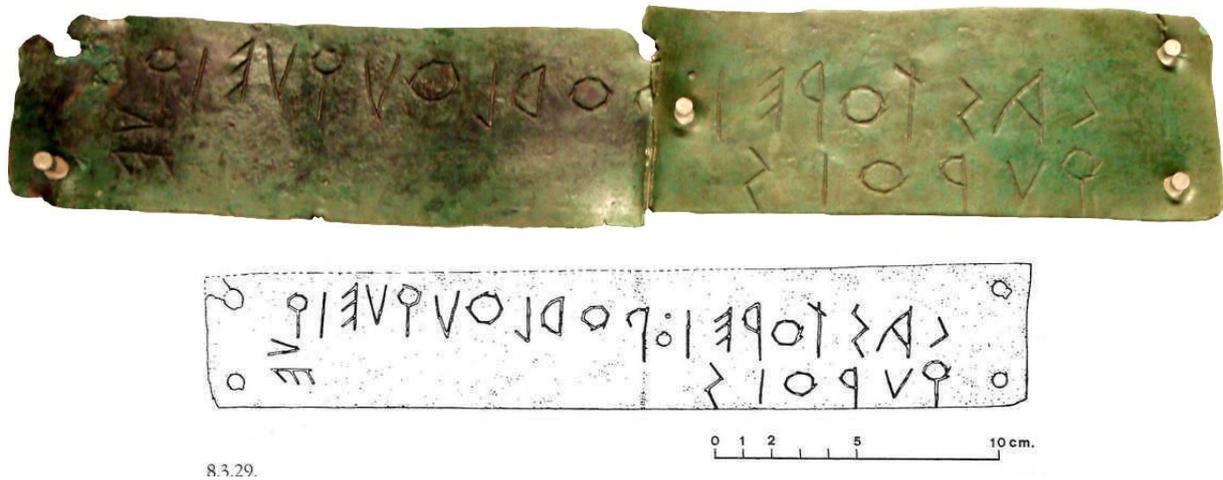


Figure 84 : *CIL* I², 2833

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano - Dipartimento Epigrafico, inv. 135931. © Dan Diffendale

Castorei : Podlouqueique

Qurois

Comme le souligne WACHTER⁵⁵², les désinences de datif des deux théonymes sont proprement latines. L'évolution a continué par la suite vers **pollouces*, avec une assimilation, forme reflétée par *Polouces*⁵⁵³ en *CIL* I², 548 également en présence de *Castor*, et *poloces* en *CIL* I², 549, sur deux miroirs de bronze de Préneste de la première moitié du 4^e siècle av. J.-C. (voir photographie *infra*), source du latin classique *Pollux, ūcis*.

⁵⁴⁹ On trouve peut-être une translittération similaire dans la série des *pocola deorum*, voir ce chapitre, pour le féminin (cette fois dorien, voir note précédente) κόρα « Perséphone » rendu par <coira> = *cōra*.

⁵⁵⁰ POCETTI 2015 : 114.

⁵⁵¹ ADAMS 2007 : 64, LEUMANN 1977 : 71.

⁵⁵² WACHTER 1987 : 86 - 87.

⁵⁵³ Voir, pour la graphie, WACHTER 1987 : 127 - 129.



Figure 85 : *CIL* I², 548 (Miroir de bronze de Préneste)

Source : Toledo Museum of Art, Gallery 2, inv. 1980.1340⁵⁵⁴.

Castor // Amucos // Poulouces

⁵⁵⁴ Pour la bibliographie, voir : HELBIG : 1869 : 13-16 ; HEYDEMANN : 1869 : 193-200 ; LOMMATZSCH & MOMMSEN 1918, fasc. I, 428, no. 548 ; GIGLIOLI : 1935, pl. CCCIV, 3, 57 ; BONFANTE 1984 : 280 ; BONFANTE 1986 : 270, fig. VIII – 55 ; RICHARDSON 1984 : 57-67, fig. 1-4 ; DEPUMA 1986 : 56-58, pl. 39 ; FRANCHI DE BELLIS 2005 : 32-39, pl. IIa and b.

En territoire marse, dans l'inscription MARRVVIVM 2 (Alphabet latin, vers 250 av. J.-C.), on trouve un théonyme renvoyant aux Dioscures sous la forme d'une traduction du grec *koupoĩ* par le terme sabellique *pucles* « fils, enfants », datif pluriel monophthongué de la forme également attestée au singulier en osque, **puklum** etc⁵⁵⁵. L'association aux Dioscures est rendue certaine par l'épithète *iouies* « de Jupiter » qui les qualifie⁵⁵⁶, traduction du génitif Διός « de Zeus » ; ainsi, *iouies · pucles* constitue bien un calque du grec *δισκούροις*.



Figure 86 : MARRVVIVM 2

Source : Alvito, Museo Graziari, d'après CRAWFORD 2011

	Traduction
<i>pe · uip[ei]o · po. f. [vacat]</i>	« Pe. Vibios, fils de Po.
<i>ioue · iouies · pucles</i>	à Jupiter, aux Fils Joviens »

⁵⁵⁵ UNTERMANN 2000 : 599 - 600. D'après **puklo-* < **pu-tlo-*, cognat de l'avestique *puθro*, sanskrit *putrá-* « fils », de la famille du latin *putus*, *pullus* et leurs dérivés. Voir DE VAAN 2008 : 502.

⁵⁵⁶ À la différence des *querois* de Lavinium (FACCHETTI 2016 : 279).

On trouve le même calque chez les Péligniens, en alphabet latin, sous la forme du datif cette fois non monophthongué, *iouiois puclois* dans l'inscription sur une lamelle de métal, perdue, SVLMO 2 (200 - 125 av. J.-C. d'après la forme des <l>⁵⁵⁷) :

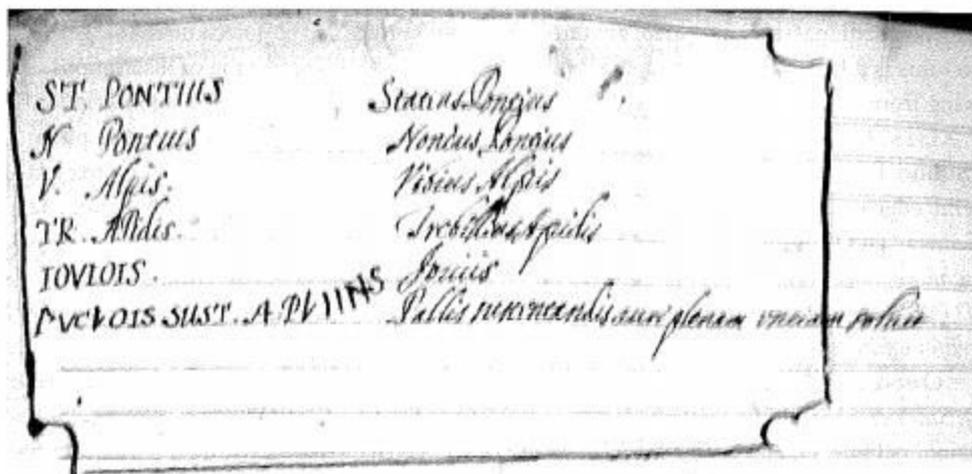


Figure 87 : SVLMO 2

Source : d'après CRAWFORD 2011

	Traduction
<i>st · ponties</i>	« St. Ponties,
<i>n (?) · ponti<e>s</i>	N. Ponties,
<i>u · alpis</i>	V. Alpis,
<i>tr · apidis</i>	Tr. Apidis,
<i>iouiois</i>	pour les Fils
<i>puclois s<e>sta<ti>ens</i>	Joviens ont fait édifier (ceci) »

Le théonyme est peut-être attesté également en alphabet osque à Pietrabbondante, par la forme incomplète **pukele[ís-----]**, dans l'inscription TERVENTVM 33 :

⁵⁵⁷ Argument de datation finalement bien mince en regard de la seule restitution sur laquelle elle puisse se fonder.

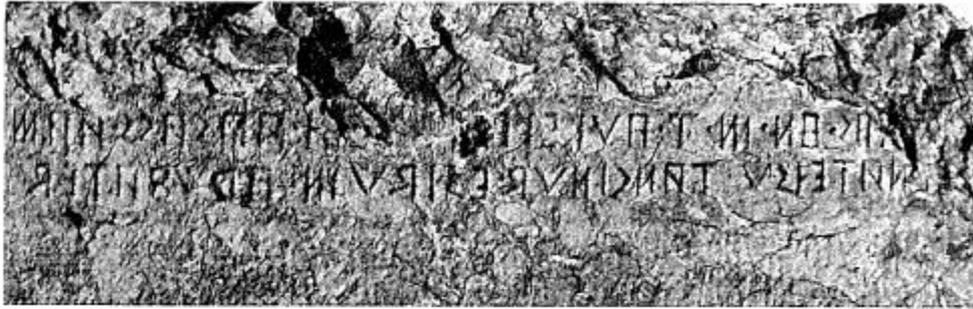


Figure 88 : TERVENTVM 33

Source : Pietrabbondante, dépôt inférieur, d'après CRAWFORD 2011

<p>[-?]-liss h(eíre)n(eís) · m(eddíss) · t(úvtíks) · pukele[ís?---]eí · aasass · aamanafed vacat / [vacat s]enateís{v} tanginúd · esídúm· prúfated vacat</p>	<p>« [?]is, (fils) de Hn., <i>m(eddis) t(uticus)</i>, a fait faire les autels des Fils dans le [?] / par décision du Sénat, le même les a approuvés »</p>
---	---

CRAWFORD rappelle l'intuition de LEJEUNE⁵⁵⁸ selon laquelle la mention d'autels au pluriel indique très certainement qu'il doit s'agir de divinités plurielles. La désinence qui précède le nom des autels **aasass** doit être le locatif d'un nom de sanctuaire, tel que **húrteí** ou **lúvkeí**. LA REGINA⁵⁵⁹, *pace* LEJEUNE, propose, de façon moins convaincante, une reconstitution **pukele[í · lúvfr]eí**, arguant du fait qu'une désinence de datif pluriel **-eís**, renvoyant aux Dioscures, normalement **-úís** pour un nom thématique, semble moins probable qu'une désinence de singulier **-eí** qui pourrait correspondre à un théonyme athématique **pukel loufir*, soit *Puero Libero*, « au Jeune Liber », calque du grec παιδὶ Διονύσῳ. Néanmoins, un culte sabellique de Loufir-Liber est, comme nous l'avons déjà souligné, essentiellement hypothétique.

⁵⁵⁸ LEJEUNE 1976c : 289 - 290.

⁵⁵⁹ LEJEUNE 2012b : 338 - 339.

Enfin, les jumeaux divins ne sont pas étrangers non plus au monde étrusque : on les trouve en effet sous la forme d'un syntagme qui est le correspondant exact des attestations sabelliennes, et qui reproduit par ailleurs la syntaxe du grec, qui doit être la source directe de l'emprunt ; ainsi l'inscription étrusque Ta 3.2 (500 av. J.-C.), sur un vase de Tarquinia, par ailleurs plus ancienne attestation connue de l'emprunt : **itun turuce vene.l a.telinas tinas cliniaras** « Venel Atelinas a dédié ce (vase) aux fils de Tinia⁵⁶⁰ » ; **tinas** représente le génitif, qui indique ici un complément du nom, du théonyme de Tinia, correspondant étrusque de Zeus, et **cliniaras**⁵⁶¹ est le génitif, qui marque le bénéficiaire du don, de **clenar** « fils », pluriel de terme usuel **clan** « fils » rencontré sur de nombreuses inscriptions avec son sens commun.

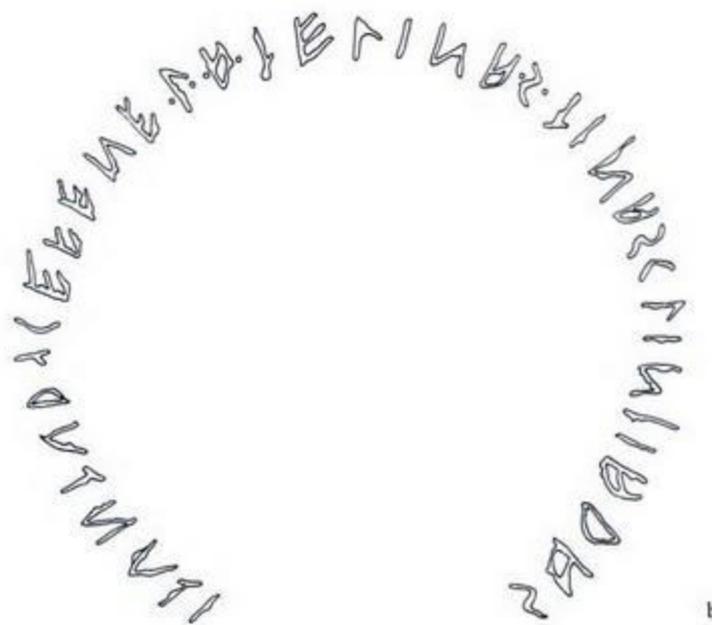


Figure 89 : Vase grec à figures rouges des Tinias Cliniaras

⁵⁶⁰ Suivant WALLACE 2008 : 96. Sur cette inscription et sur les *Tinias Cliniaras*, voir FACCHETTI 2016 : 279 - 299.

⁵⁶¹ Sur la gémination <ii> voir BELFIORE 2011 : 44 - 46.

Source : Museo Archeologico Nazionale ; photographie : Soprintendenza per i Beni Archeologici del Lazio ; d'après DE GRUMMOND 2006

Comme en latin, on trouve les Dioscures sous leurs noms propres, sous une translittération étrusque, dans plusieurs miroirs de bronze, ainsi cet exemple de Tarquinia (325 - 300 av. J.-C.), figurant Castor et Pultuce attachant Amuce (Amycos, roi des Bébryces) vaincu, parallèle à *CIL* I², 548 :



Figure 90 : Miroir de bronze étrusque de Tarquinia

Source : Museo Archeologico Nazionale, ES : 5.91.2, d'après DE GRUMMOND 2006

pultuce // amuce

On notera que le nom de Πολυδεύκης a connu en étrusque des évolutions similaires aux formes latines, s'arrêtant au stade syncopé **poldouces*, noté <**pultuce**>, sans métathèse à la différence du latin, et sans /s/ final, ainsi dans le miroir de bronze figurant cette fois également

Castur et Itas. Le nom grec se retrouve également dans l'anthroponymie⁵⁶², ainsi dans l'inscription AV. 6.9 (Ager Vulcentanus, 150 av. J.-C.), vase portant la mention **pultuceoi** « dans (l'atelier) de Pultuce », au pert. sg.⁵⁶³.



Figure 91 : Miroir de bronze étrusque (Castur, Itas, Pultuce)

Source : Paris, Cabinet des Médailles, bronze 1312b, © Serge Oboukhoff ; © BnF-CNRS-Maison Archéologie & Ethnologie, René-Ginouvès⁵⁶⁴

castur // itas // pultuce

⁵⁶² Voir Introduction, BIVILLE 2009 : 410.

⁵⁶³ WALLACE 2008 : 185.

⁵⁶⁴ Pour la bibliographie, voir notamment : REBUFFAT-EMMANUEL, 1973 : 1973 : 168-173 ; BABELON, & BLANCHET, 1895 : 524 -525 n°1312, fig.1312 ; CHABOUILLET, 1858 : n°3132.

À Rome même, le temple de Castor est attesté dans les sources littéraires, mais également épigraphiquement⁵⁶⁵ sous la forme d'un génitif archaïque dans le sénatus-consulte *de Tiburtibus*, CIL I², 586 (Latium et Campania, Tibur, vers 160 av. J.-C.) : (...) *sub aede kastorus* (...), et archéologiquement⁵⁶⁶ : sa fondation légendaire remonterait à 493 av. J.-C., après la bataille du lac Regillus, et serait également lié au culte de Juturne (voir *infra*).

I.3.2.2.2.1.1. Réflexions étymologiques

Selon nous, le nom de Κάστωρ pourrait être un nom d'agent apparenté au parfait κέκασμαι, participe κεκασμένος « surpasser, exceller, se distinguer, briller », par dérivation inverse ou directement d'après la base verbale *καδ- supposée par ces formes, sur une racine **kend-*, de skt. *chand-*⁵⁶⁷ « apparaître (bon) », ou comparable au parfait sanskrit *śāsādūh* « exceller », parallèle à κέκασμαι⁵⁶⁸ ; voir également lat. *candeō* « briller », gallois *cann* « brillant », etc⁵⁶⁹. Sur cette même base *καδ-, noter d'ailleurs l'existence d'un anthroponyme mycénien *po-ru-ka-to* « *Πολύκαστος⁵⁷⁰ », attesté en gr. class. par le féminin Πολυκάστη.

Parallèlement, le nom de Πολυδεύκης est, en soi, un thème en -ης sur un composé de πολύς « beaucoup » et d'un terme non attesté *δεῦκος, dont la glose γλεῦκος semble improbable pour BEEKES⁵⁷¹ qui se réfère plutôt à la glose d'HESYCH. : δεύκει · φροντίζει « considérer », ce qui ferait de Πολυδεύκης le « Très-Prévenant ». Selon nous cependant, la forme *δεῦκος pourrait également refléter une allophonie dialectale de λεῦκος « brillant », ou Πολυδεύκης une dissimilation de *Πολυλεύκης⁵⁷², soit le « Très-Brillant », calque de *Πολύκαστος lui-même formé sur la même base que Κάστωρ. Une telle remotivation d'un anthroponyme par permutation de la base n'est pas un phénomène isolé en grec, comme le prouve la démonstration de MEIER-BRÜGGER⁵⁷³ concernant le remplacement de la base Ek^he-

⁵⁶⁵ POCETTI 2015 : 113.

⁵⁶⁶ RICHARDSON 1992 : 74.

⁵⁶⁷ CHEUNG 2007 : 332 - 334.

⁵⁶⁸ BEEKES 2010 : 666.

⁵⁶⁹ DE VAAN 2008 : 87.

⁵⁷⁰ Voir *DMic*² : 152.

⁵⁷¹ BEEKES 2010 : 20.

⁵⁷² Hypothèse cependant considérée par RADKE 1964 : 217 - 218 comme une *Volksetymologie*, ou, en tout cas, inutile pour expliquer la forme *Podlouquei*, qui peut tout à fait remonter, comme nous l'avons vu, à Πολυδεύκης.

⁵⁷³ MEIER-BRÜGGER 2017 : 49 - 55. Néanmoins, il ne nous semble pas improbable que cette dernière forme remonte elle-même à un plus ancien *Πολυλεύκης, affecté non par une métathèse, mais par une dissimilation de dentales.

(ainsi Ἐχέλαος) dans des anthroponymes concernant la guerre par une base Nīko- (ainsi Νικόλαος). On peut noter également, au sujet du caractère lumineux de Castor et Pollux, l'association des Dioscures avec les Leucippides, Φοίβη « la Brillante » et Ἰλάειρα, filles de Λεύκιππος. Il n'est pas impossible que le nom de la sœur des Dioscures, Ἑλένη, remonte également à une racine signifiant « brûler, briller », en l'occurrence **smel*-⁵⁷⁴, d'après DE SIMONE⁵⁷⁵.

I.3.2.2.3. Ζωφηι et πιζηι

Dans l'inscription POTENTIA 11 : ζωφηι / πιζηι, comme nous l'avons vu précédemment, Jupiter est associé à un théonyme qui est peut-être à comprendre comme la « Source » incarnée, et que nous avons identifié à Méfitis. Nous avons souligné que l'interprétation de πιζηι comme une épithète dérivée de la racine **b^heǵd^h*- « faire confiance », formant une association similaire à *Dius Fidius* était problématique à plusieurs niveaux : comme nous l'avons déjà souligné, pour un dérivé en -*ǵo*- sur **b^heǵd^h*-, on attendrait tant une désinence de datif thématique notée <οι> qu'une consonne initiale autre que <π>, à moins d'imaginer une analogie étymologisante avec le grec πιστός, πείθω etc. Comme le remarque POCETTI⁵⁷⁶, un dérivé en -*ǵo*- de la base **b^hid^h*- aboutirait à un datif **Fifioi*, forme d'ailleurs comparable au dérivé anthroponymique *Fificulanus*⁵⁷⁷ de *CIL IX*, 3578 (Samnium, Pagus Fificulanus) : *Iuvenes Fificulani Herculis* (...).

I.3.2.2.3.1. Un théonyme **pid-** ?

Indépendamment de ces deux possibilités, racine **b^heǵd^h*- ou correspondant de grec πῖδαξ, il existe peut-être d'autres pistes pour un théonyme ou épithète divine en **pid-*. On trouve ainsi dans l'inscription CVMAE 4bis⁵⁷⁸ (vers 100 av. J.-C.) la mention d'un **segnúm** offert à une divinité au théonyme lacunaire **pid[---] d[--]iú[]** par un *meddix* unique nommé, et vraisemblablement, d'un groupe de dix *meddix* anonymes. Ici, le rapport est inversé : le nom

⁵⁷⁴ *LIV*² : 609 ; cf : v. anglais *swelan*, v. h. all. *swellen* « brûler ».

⁵⁷⁵ DE SIMONE 1978 : 40 - 42.

⁵⁷⁶ POCETTI 1979 : 125.

⁵⁷⁷ Comparer *Fidiculanus*, *CIL VIII*, 10533, Africa proconsularis, Carthago.

⁵⁷⁸ Sur la question, voir POCETTI 2016.

de Jupiter, en second et sous la forme d'un dérivé en **-io-*, **d[iv]iú[i]**, sert vraisemblablement d'épiclèse à **pid[---]**, en comparaison par exemple de l'inscription déjà mentionnée CVMAE 4 (vers 180 av. J.-C.), qui mentionne l'offrande d'un **se[g]lúnúm** à **iúveí flagiúí**, avec le théonyme de Jupiter en première position, idem dans l'inscription CAPVA 20.

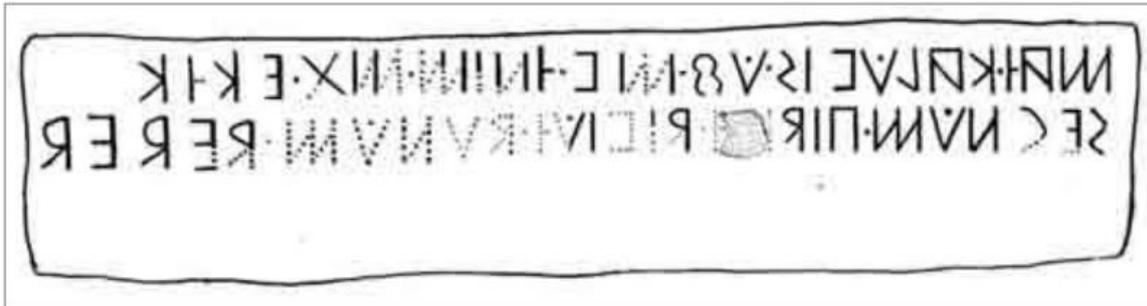


Fig. 2. Apografo della nuova iscrizione osca da Cuma.

Figure 92 : CVMAE 4bis

Source : d'après POCETTI 2016

Traduction

**maí(s) · kalúvis · úf(falleís) · m(eddís) v ·
ínim · m X · ekik / segnúm · pid[ieí/iúí] ·
d[iv]iú[i] [---] · deded**

« Mais Kaluvis, (fils) de Uf., *meddix* v(?) et les dix *meddix* / ont offert cette statue à Pidius Dius (?) »

On peut noter qu'il existe en Sicile, selon Laurent DUBOIS⁵⁷⁹, des dédicaces grecques à un théonyme Πεδιῶι, certes avec un vocalisme différent. Toutefois, de tels emprunts en osque depuis la Sicile grecque sont, au demeurant, attestés par exemple par l'épithète **meéllíkiieís** de **iúveís** (g. sg.) dans l'inscription POMPEI 13 (200 -100 av. J.-C. ?), qui est certainement un emprunt au grec Μελίχιος⁵⁸⁰, le culte de Zeus Meilichios étant précisément attesté en Sicile⁵⁸¹.

I.3.2.3. Les divinités affiliées

⁵⁷⁹ DUBOIS 1989 : 19.

⁵⁸⁰ UNTERMANN 2000 : 462 ; voir chapitre IV.1.

⁵⁸¹ DUBOIS 1989 : 55 et sq.

I.3.2.3.1. Epiclèses et hiérarchie

Le nom de Méfitis se retrouve également à Rossano dans des formations dérivées, qui servent d'épiclèse à d'autres divinités du sanctuaire, qualifiées donc de « Méfitaniennes », et dont les noms servent également de base de nouvelles épiclèses pour d'autres divinités subordonnées, – que nous aborderons individuellement par la suite – révélant tout un système théologique hiérarchisé.



Figure 93 : POTENTIA 19 = RV 33

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 57999, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

μ]αμερτει^{va}

« à Mars

μεφίτανοι^v

Μέφιτανιεν »

vacat

CRAWFORD propose une datation entre 325 et 275 av. J.-C., en regard de l'utilisation de <ε> dans la diphtongue /ei/. La graphie <Θ> de la consonne bilabiale de l'adjectif dérivé du

nom de Méfitis peut laisser supposer un caractère ancien. ZAIR⁵⁸² étend la datation basse jusqu'à 200 av. J.-C., au maximum, le bloc ayant été découvert en remploi (et l'usage d'épsilon ayant pu se poursuivre même après l'introduction de êta), ce qui, par ailleurs, remet en question la pertinence du signe <Θ> comme critère d'ancienneté⁵⁸³. On trouve dans cette inscription le nom du Mars osque au datif, μ]αμερτει, accompagné de l'épiclèse μεφτανοι, dérivé en *-āno- sur la base, vraisemblablement consonantique, comme souligné *supra*, du théonyme μεφτ-.



Figure 94 : POTENTIA 20 = 35

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 58001, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

νυμψδοι μεφτανοι νυμ-
ψδοι μαμερττοι οιναι νυ-
[μψδαναι?]

« à Numsdos Méfitanien, à
Numsdos Mamertien, à Oina
Nu[msdania ?] »

L'inscription est composée de trois lignes distinctes, les deux premières complètes, comme l'indique le retour à la ligne au milieu de νυμ/ψδοι, et la troisième amputée de son champ épigraphique, suggéré par la coupure du dernier mot de la ligne précédente. Comme dans l'inscription précédente, l'utilisation du caractère <Θ> peut remonter jusqu'à la date de fondation supposée du sanctuaire, soit 325 av. J.-C., mais descendre jusqu'à 200 av. J.-C. selon ZAIR⁵⁸⁴ : la non-attestation plus tardive de ce caractère étant un argument *ex nihilo*.

⁵⁸² ZAIR 2016 : 177.

⁵⁸³ ZAIR 2016 : 100.

⁵⁸⁴ ZAIR 2016 : 100.

Cette inscription présente d'abord un nouveau théonyme, dont nous discuterons ensuite la morphologie et la graphie, au datif masculin thématique $\nu\mu\psi\delta\omicron\iota$, qui apparaît sous deux occurrences : il est ainsi qualifié de $\mu\epsilon\phi\iota\tau\alpha\nu\omicron\iota$ dans la première, comme Mamers précédemment, et de $\mu\alpha\mu\epsilon\rho\tau\omicron\iota$ dans la seconde. Cette dernière épiclèse est un dérivé en $*-\dot{\iota}o-$ sur la même base $\mu\alpha\mu\epsilon\rho\tau-$ du Mars osque, déjà évoqué. La géminée < $\tau\tau$ > doit montrer la palatalisation consécutive au suffixe $*-\dot{\iota}o-$: cette gémination apparaît également avec la forme originale du suffixe $*-\dot{\iota}j\omicron-$ comme le montrent également les attestations en alphabet osque⁵⁸⁵, ainsi CAPVA 25 et 26 avec **mamerttiais** < $*mamertij\ddot{a}j\varsigma$ ⁵⁸⁶.

⁵⁸⁵ UNTERMANN 2000 : 447.

⁵⁸⁶ ZAIR 2016 : 117.

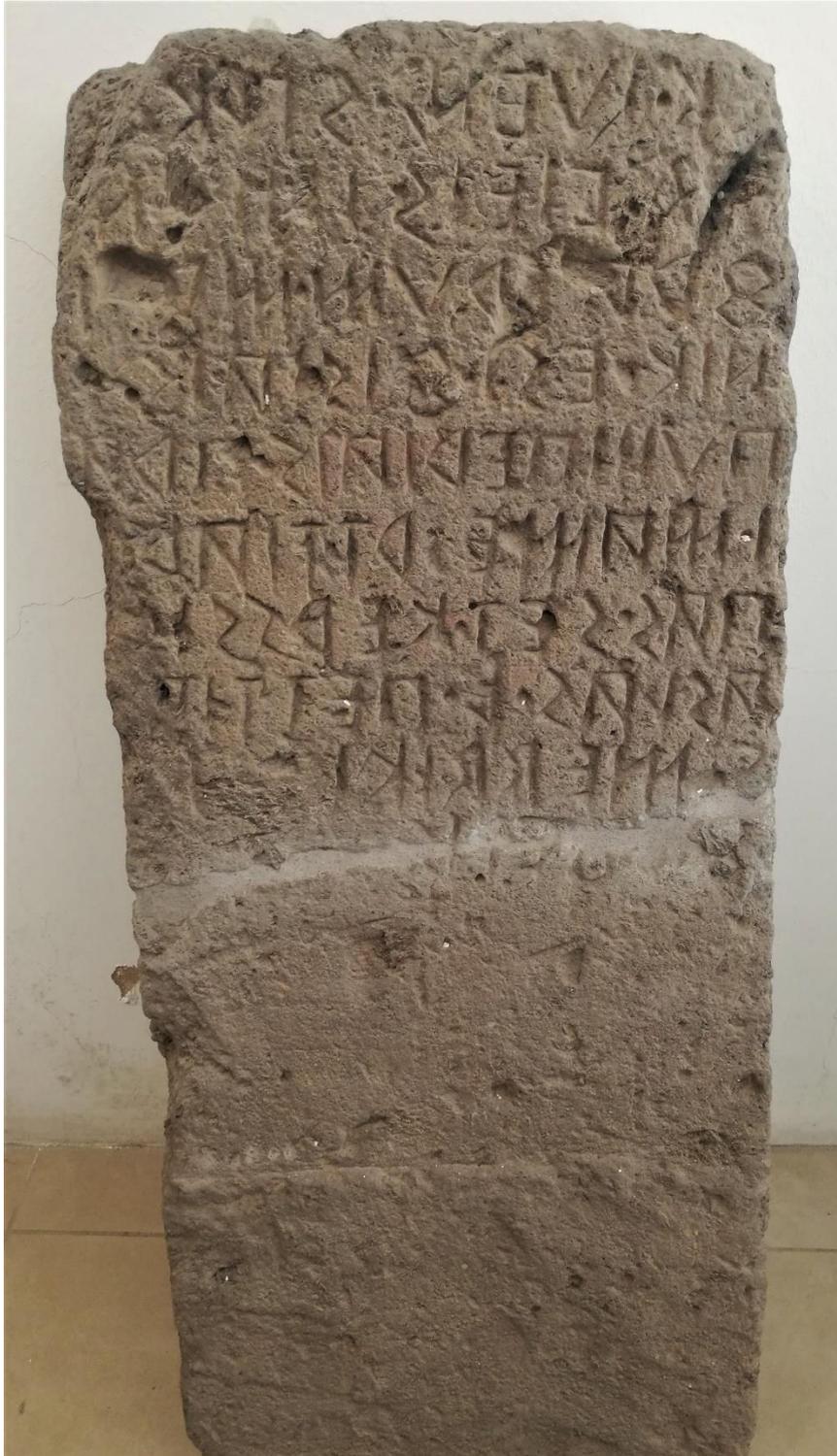


Figure 95 : CAPVA 26

Source : Capua, Museo Provinciale Campano, photographie de l'auteur (août 2019)

En POTENTIA 18 :]τιαναι[/]πιεσ. τ[/]μερτοι[, on trouve vraisemblablement le même dérivé, mais sans la notation de la gémée attendue : dans tous les cas, la désinence thématique

indique un dérivé, le <τ> unique peut donc montrer une simplification de cette géminée issue de palatalisation. Enfin, apparaît ce qui doit être un dernier théonyme, dans la logique de l'inscription, au dat. fém. sg. οιναι, *hapax* dans l'épigraphie osque. Ce théonyme est lui-même suivi par une épiclèse, incomplète en raison du caractère fragmentaire de l'inscription, mais qui doit pouvoir être développée νυ[μψδαναι], en supposant un troisième rang dans la hiérarchie des théonymes présents.



Figure 96 : POTENTIA 21 = RV 52

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 67846, d'après CRAWFORD 2011

α]ματομ
 υξ κχομοι
 νυ]μψδοι μεft-
 [τανοι] *vacat*

Suivant CRAWFORD, suivi par ZAIR⁵⁸⁷ l'inscription POTENTIA 21, réutilisée comme base de colonne votive, ne doit pas remonter plus haut que 250 - 200 av. J.-C., en regard de l'utilisation de caractères supposément plus récents, notamment : le signe <f> pour /h/, le <μ> à hastes verticales et le petit <o>. Le signe pour /f/ correspond à la forme 3a chez LEJEUNE (voir

⁵⁸⁷ ZAIR 2016 : 179.

supra). Aux lacunes près, l'inscription doit présenter le même théonyme $\nu\mu\psi\delta\omicron\iota\ \mu\epsilon\phi\iota\tau\alpha\nu\omicron\iota$ que POTENTIA 20, quoique cette lecture soit davantage sujette à débat. LEJEUNE⁵⁸⁸ voit par exemple dans cette inscription une représentation du couple théologique Eau et Terre (de Méfitis), que l'on retrouve par exemple à Bolsena au début du 1^{er} siècle de notre ère, *AE* 1983, 395 : (...) *Fonti, Telluri, sacr(um)*. Cette hypothèse, qui mettrait en parallèle les attributs chtoniens et aquatiques de Méfitis, se fonde essentiellement sur une reconstitution] μ $\nu\delta\omicron\iota$ où l'on lirait un < ν > à la place d'un < ψ > dont la haste médiane serait accidentelle, voire inexistante. Cette interprétation serait corroborée par la lecture d'un datif $\omicron\mu\omicron\iota$ « à la terre », sur le même thème que lat. *hūmus*. Toutefois, selon DEL TUTTO PALMA⁵⁸⁹, la lecture du < ψ > est sûre, et la paire imaginée par LEJEUNE de fait inexistante. Il nous semble probant également de voir ici une nouvelle itération du théonyme cité plus haut, **numsdos*, notamment avec le début du nom de Méfitis qui suit, qui correspondant très probablement à l'adjectif **mefitanos*.

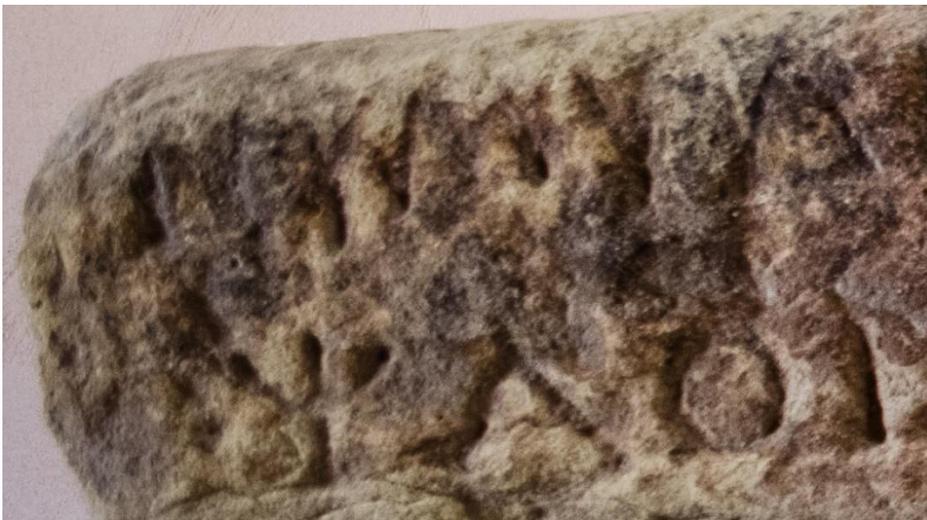


Figure 97 : POTENTIA 20 (détail)

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 58001, photographie de l'auteur (juin 2019)

Récemment, Paolo POCETTI⁵⁹⁰ a remis en balance cette lecture, en défendant qu'un < ν > restait possible, mais en restituant par ailleurs une divinité ** $\nu\mu\delta\omicron$ -*, qui serait une simple variante phonétique du théonyme ** $\nu\mu\lambda\omicron$ -* que LEJEUNE⁵⁹¹ lit en lieu et place de $\nu\mu\psi\delta\omicron$ - dans l'inscription POTENTIA 20, et dont le nom serait par ailleurs fort comparable⁵⁹² à

⁵⁸⁸ LEJEUNE 1990 : 55.

⁵⁸⁹ DEL TUTTO PALMA 1991 : 184 - 186.

⁵⁹⁰ POCETTI (à paraître) : 139.

⁵⁹¹ LEJEUNE 1990 : 52.

⁵⁹² POCETTI : *ibid.*

l'anthroponyme d'une inscription, grecque, de Serra di Vaglio (POTENTIA 39), où l'on lit ἐπὶ τῆς Νομμέλου ἀρχῆς « sous l'*archê* de Nummelos ». Comme le précise POCETTI, autant la lecture du <δ> est plus délicate dans l'inscription POTENTIA 20, autant elle est assurée dans POTENTIA 21. Pour nous, cet argument va plutôt dans le sens d'une lecture généralisée νομψδ-, dont nous détaillons d'ailleurs *infra* la *Wortbildung*. Par ailleurs, l'autopsie de POTENTIA 20 nous semble également permettre la lecture de <δ> dans les deux occurrences du théonymes, ainsi qu'un <ψ> assuré, qui rend une lecture <ψλ> fort improbable.

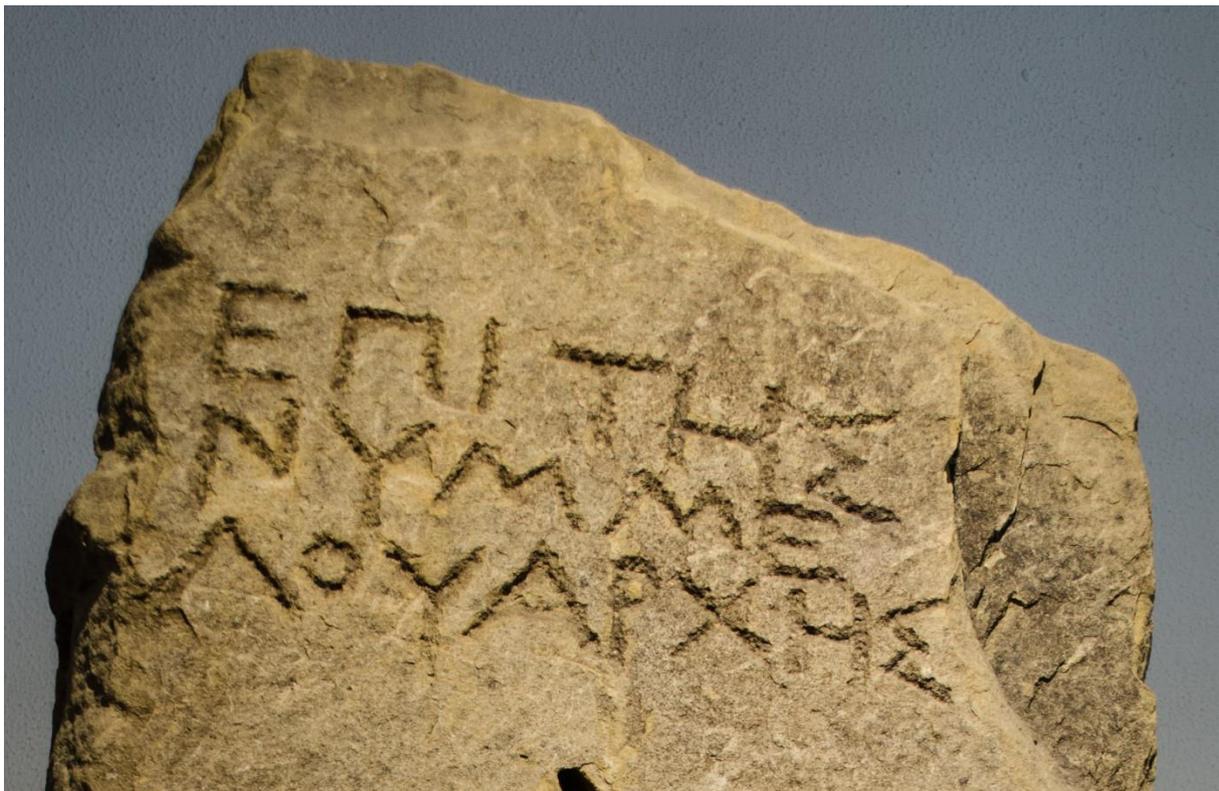


Figure 98 : POTENTIA 39 (détails)

Source : Serra di Vaglio, Potenza, Museo Provinciale, photographie de l'auteur (juin 2019)

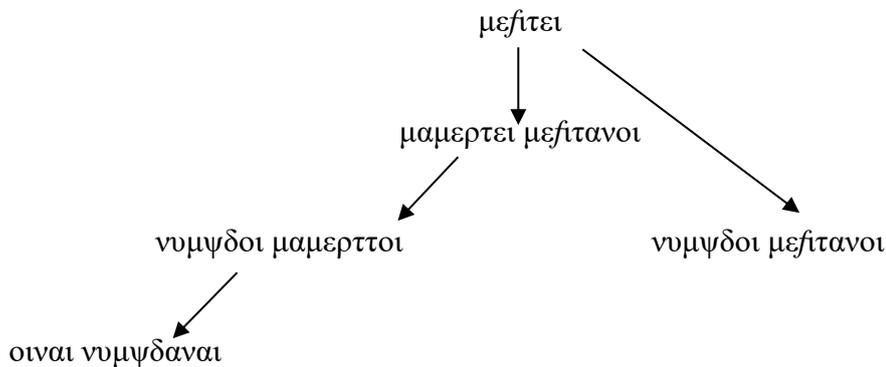
Traduction

ἐπὶ τῆς	« pendant
νομμε-	l' <i>archê</i> de
λου ἀρχῆς	Nummelos »

Nous voyons ainsi se dessiner un système apparemment souple d'épiclèses : la même divinité peut avoir, indépendamment, plusieurs épicleses, et la même épiclese peut être attribuée

à plusieurs divinité. Seul Méfitis se voit dotée d'épithètes originaux. On notera l'absence de Jupiter dans ce système.

On a pu, de fait, comme le souligne LEJEUNE⁵⁹³, comparer ce type d'association avec la théologie d'Agnone et les divinités **keresjo-*, quoique ce rapprochement reste arbitraire, car Agnone est sous le patronnage unique de Cérés, dont le nom seul sert d'épiclèse, et ne connaît pas plusieurs niveaux de hiérarchie comme on le devine à Rossano. Le système théologique des Tables Eugubines relève également de modalités proches, mais, comme nous le verrons, et comme le note également LEJEUNE⁵⁹⁴, sans correspondance formelle rigoureusement parallèle.



Rossano di Vaglio, un système hiérarchisé

I.3.2.3.2. Μαμερτ-

Cette association, entérinée, comme nous venons de le souligner, par la structure syntaxique entre Méfitis, divinité à priori lié au monde naturel et végétal, et une divinité guerrière telle que Mars n'est pas sans écho dans le monde italique, comme nous l'avons déjà souligné, ainsi chez Caton, dans Tables eugubines, ou encore avec les *Semones* (voir *infra*) du *Carmen Arvale*. La divinité reste cependant dans son rôle de deuxième fonction dumézilienne : la protection militaire des récoltes et des champs, qui porte une dimension métaphorique de protection contre les maladies et les fléaux de manière générale. Mars n'est associé au monde végétal que comme défenseur, protecteur : qualité que l'on trouve chez d'autres divinités de la sphère militaire qui présentent la même association : ainsi Anterstata à Agnone, Prestota Serfia de Serfus Martius et Tursa Serfia de Serfius Martius à Gubbio, deux divinités, la première de

⁵⁹³ LEJEUNE 1990 : 52.

⁵⁹⁴ *Ibid.*

la défense, l'autre de l'attaque, qui portent une épiclèse tirée du même thème que celui de Cérès, et qui sont dans un rapport hiérarchique, exprimé par le génitif, avec une divinité masculine qui porte à la fois le nom de Cérès et celui de Mars (voir le chapitre II.2.2.2.). Cette dimension militaire liée à Méfitis est d'ailleurs confirmée par l'archéologie de son sanctuaire, qui comporte de nombreux dépôts d'armes votives : lances, cuirasses, casques, jambières, épées de bronze et de fer⁵⁹⁵.

Le dieu Μάμερτ-, connu des Romains comme équivalent de Mars (ainsi VARR. 5, 10 : *Mars ab eo, quod maribus in bello praeest, aut quod Sabinis acceptus ibi est Mamers* « le nom de Mars vient du fait qu'il mène les jeunes hommes à la guerre, ou parce que chez les Sabins, il est appelé Mamers ») est, comme son homologue latin, largement honoré parmi les peuples italiques.

⁵⁹⁵ Voir BOURDIN & AL. 2018.

I.3.2.3.2.1. Mars italique



Figure 99 : Statuette de bronze de Mars

Source : Sanctuaire de Larinum, 3^e - 2^e siècle av. J.-C., Saepinum, Museo Archeologico, photographie de l'auteur (juin 2019)

L'on trouve des attestations du dieu Mars chez les peuples italiques, latins comme sabelliens (pour le Mars des Ombriens, voir le chapitre II.2.2.1.2.), sous différentes formes, qui doivent bien relever d'une origine commune. Sans revenir en détail sur le sujet, qui connaît déjà une bibliographie abondante, nous parcourons dans les pages suivantes les occurrences de cette divinité dans l'Italie médio-républicaine.

Toujours dans le domaine osque, on trouve une attestation très probable de Mars à Aeclanum, lieu également du sanctuaire de Méfitis suggéré par l'inscription AECLANVM 3 :



Figure 100 : AECLANVM 2

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, d'après CRAWFORD 2011

Traduction

[-?-] mam(e)rt[eí]

« [?], à Mars,

[b]rat(eís) · dat(as) · d[eded]

pour une faveur donnée, a offert (ceci) »

Noter également la découverte récente, avant 2009, d'une nouvelle inscription osque de Larinum en alphabet latin, non loin du territoire des Frentani⁵⁹⁶ où Mars osque est associé à une déesse-mère, sous la forme du génitif osque *matreis* :



Figure 101 : Dédicace à Mars de Larinum (ZPE 185)

Source : Larino, photographie de © Elizabeth Robinson⁵⁹⁷ (2013)

---]matreis · hanu[---

---]o · mamertei · eco[

L'inscription se trouve sur un bloc de pierre en remploi dans un mur d'une maison du quartier médiéval de la ville de Larino (Campobasso) ; le bloc, haut de 10,5 cm, large de 35,5 cm avec au moins 15 cm de profondeur, est brisé à gauche et à droite, entraînant des lacunes de longueur inconnue⁵⁹⁸. Deux sanctuaires pré-romains sont connus à Larinum : le bloc peut probablement venir de l'un d'entre eux⁵⁹⁹. En plus de Mars, le culte de Cybèle et Attis semble y être par ailleurs attesté, du moins ultérieurement, comme le montre l'inscription d'époque impériale⁶⁰⁰ *CIL IX, 734* (2^e ou 1^{er} siècle avant J.-C.), trouvée à proximité et représentant notamment un bonnet phrygien et mentionnant une *Mater deum*⁶⁰¹.

⁵⁹⁶ ROBINSON – SIRONEN 2013, pour l'*editio princeps*.

⁵⁹⁷ Je remercie par ailleurs Elizabeth Robinson de m'avoir transmis cette photographie et autorisé à l'utiliser dans cet ouvrage.

⁵⁹⁸ ROBINSON – SIRONEN 2013 : 251.

⁵⁹⁹ Voir DE FELICE 1994 : 64 - 67 et 107 - 108.

⁶⁰⁰ Voir notamment VERMASEREN : 1978.

⁶⁰¹ ROBINSON – SIRONEN 2013 : 253.



Figure 102 : CIL IX, 734

Source : Larinum, 1^{er} - 2^e siècle après J.-C.

C(aius) Iulius Epae/nitus religiosus sibi et L(ucio) / Raio Felici / sacerdoti / Matris deum / b(ene) m(erenti) p(osuit) / posterisq(ue) / suis

Dans l'inscription à *mamertei*, il est vraisemblablement fait mention d'un lieu de culte d'une *Mater*, comme l'indique le génitif *matreis*, dans lequel on a fait cette dédicace à Mars. ROBINSON – SIRONEN⁶⁰² considèrent que le lieu de culte est explicitement nommé par la forme *hanu[---]*, développée *hanu[lom]*, qui serait une forme dialectale d'un diminutif de *fānum* : ainsi FEST. 103. 7 : *hanula parva delubra, quasi fanula*. Cette hypothèse implique que le mot, inconnu en osque, où les formes attestées sur la même base ont conservé le /s/ de l'étymon **fēsna-*⁶⁰³, est un emprunt au latin, ce qui semble « *unwahrscheinlich* » pour DUPRAZ⁶⁰⁴, qui relève par ailleurs une autre difficulté, à savoir la variation dialectale entre /f/ et /h/ initiaux qui n'est pas représentée en osque.

Cette solution n'est en définitive pas la plus économique pour une inscription qui est sans aucun doute en langue osque, comme l'indiquent le datif *mamertei* et le génitif *matreis*, et

⁶⁰² ROBINSON – SIRONEN : 2013 : 256.

⁶⁰³ Ainsi UNTERMANN 2000 : 281 - 282.

⁶⁰⁴ DUPRAZ 2014a : 105.

il n'est pas impossible que *hanu[* reflète plutôt le nom d'une autre divinité par ailleurs attesté dans le monde osque, en l'occurrence à Pietrabbondante, à savoir **hanús-** (ou son dérivé *hanustu*, cf: CORFINIVM 6), dans un contexte militaire avec la présence également de **vikturra-**, ce qui serait concordant dans l'inscription avec la mention de *mamert-*. Par ailleurs, dans l'autre exemple cité par les auteurs d'une divinité Mère employée au génitif avec un nom probable de sanctuaire, à savoir FAGIFVLAE 3 : [---]klum maatreís / [---]ras futre[---]e, la syntaxe semble plutôt placer le nom du sanctuaire avant le théonyme au génitif (voir le chapitre I.2.5.2.2.3.). Cette comparaison, néanmoins, est sans doute la plus probante, comme le souligne également DUPRAZ⁶⁰⁵, en rappelant la restitution [sakarak]lum maatreís / [damat]ras futre[isp]e « le sanctuaire de Déméter-Mère et de la Fille ». Une attestation du culte de Cérès-Déméter à Larinum est plus convaincante que les autres hypothèses proposées, à savoir *Cupra mater*, dont le culte est attesté bien plus au nord, dans le Picénum et en Ombrie (voir ce chapitre), *Mater Matuta*, ou *Magna Mater*, qui nous paraissent essentiellement latines.

Dans le domaine latin, la plus ancienne attestation de Mars, en latin archaïque, se trouve sur l'inscription dite du *Lapis Satricanus*, CIL I², 2832b (Satricum) :



Figure 103 : CIL I², 2832b (Lapis Satricanus)

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano - Dipartimento Epigrafico. Inv. Scavo SA77-01, photographie de l'auteur (février 2017)

⁶⁰⁵ DUPRAZ 2014a : 108.

Traduction

*[-?]-]jei steterai popliosio ualesiosio
suodales mamartei*

« les [?] ont dédié cela, compagnons de
Publius Valerius, à Mars »

Cette inscription, découverte en 1977 en remploi dans un temple de Satricum, bâti autour de 490 av. J.-C., ce qui fournit un *terminus ante quem*⁶⁰⁶, présente en effet des caractères particulièrement archaïques, à commencer par l'utilisation du génitif i.-e. en *-osio, également attesté en falisque⁶⁰⁷; ainsi EF 6 : **eko kaisiosio** : « moi (je suis la propriété) de Kaisios », EF 469 : **aīmiosio eqo** « moi (je suis la propriété) de Aemius ». L'on notera que ces derniers formulaires sont des calques de l'étrusque **mi** + génitif⁶⁰⁸, ainsi Cr 2.15 : **mi larisa velθies** « moi (je suis la propriété) de Laris Velthies ». Cette forme en est l'unique attestation latine, en dehors des exemples falisques, quoique que l'on trouve plus tard des formes dialectales en -oio⁶⁰⁹. Le théonyme présente un redoublement similaire aux formes osques en *mamert- avec un vocalisme différent pour la deuxième syllabe et un datif *-eī attendue pour un thème consonantique à cette période, cf : CIL I², 2833 (Lavinium, 6^e ou 5^e siècle av. J.-C) : *Castorei Podlouqueique*.

Si le lat. class. *Mārs* continue bien une proto-forme *mamart-*, il faut peut-être supposer une lénition du /m/ intervocalique en /u/, d'où *mau_uart- > *mau_uort- avec apophonie, cette dernière forme étant par ailleurs attestée, et, parallèlement *mau_uart- > *Mārs* avec chute de /u/ entre deux voyelles de même timbre. Il existe sans doute une forme intermédiaire à travers le datif *Maurte*, et le théonyme de la déesse *Maurtia* (voir *infra*). Suivant DE VAAN⁶¹⁰, nous considérons les formes *marmor* et *marmar*⁶¹¹ du *Carmen Arvale* non fiables⁶¹². Toujours selon DE VAAN, il n'est pas impossible qu'en latin, en osque et, comme nous le verrons, en ombrien,

⁶⁰⁶ WACHTER 1987 : 77 – 80.

⁶⁰⁷ Voir sur la question BAKKUM 2009 : 129 - 130.

⁶⁰⁸ Voir WALLACE 2008 : 112 et le chapitre III.2.1.4. sur l'utilisation du génitif.

⁶⁰⁹ MEISER 1998 : 133.

⁶¹⁰ DE VAAN 2008 : 366.

⁶¹¹ Selon WILLI 2016, ces deux formes n'en sont d'ailleurs sans doute qu'une seule, l'alternance <o> et <a> ne reflétant qu'une mauvaise interprétation des caractères cursifs qui constituaient l'original archaïque probable, et *marmar* étant de fait l'unique lecture.

⁶¹² De même, par ailleurs, que la forme *lases*, qui constitue pour nous un pseudo-archaïsme : nous jugeons plus probant le rapprochement avec un thème étrusque *lar- « chef militaire, seigneur », que l'on trouve peut-être par ailleurs dans le théonyme de *Laran*, d'où « héros, ancêtres », *pace* WILLI 2017 qui pose un dérivé de la racine *uelh₃- « frapper », au sens passif de « être frappé, mourir », d'où un thème en *-s *u_lH-s-es > *ulāses > *Lāses* > *Lāres*, qui nous semble artificiel.

le théonyme ait pu être emprunté à une autre langue à date ancienne, la consonne notée <m> et sujette à lénition n'ayant pas de correspondant exact dans les alphabets sabelliques.

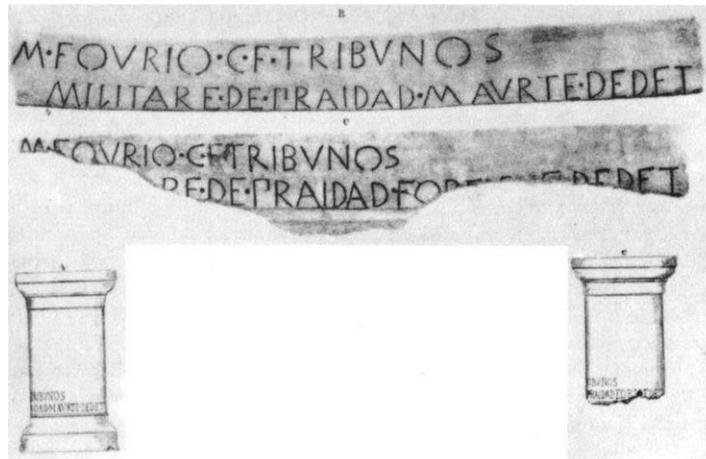


Figure 104 : CIL I², 48 - 49

Source : Tusculum, Sulmona (L'Aquila), Museo Archeologico Nazionale, inv. 19985, d'après
POCETTI 1982⁶¹³

M. Fourio(s) C. f. tribunos / militare de praidad Maurte dedet

M. Fourio C. f. tribunos / [milita]re de praidad Fortune dedet

I.3.2.3.3. Νυμψδ-

I.3.2.3.3.1. Une base anthroponymique

Le théonyme νυμψδ- constitue un probable dérivé sur une base onomastique⁶¹⁴ connue, et répandue, dans le reste de l'Italie, *num-, notamment dans l'anthroponymie. On trouve la forme simple sur une défexion en TEVRANVS AGER 1 : νυμψμ. La forme de cet anthroponyme, à l'accusatif, doit être issu de la syncope d'un thème en *-jo, cf : LAOS 4 : νυμψιος⁶¹⁵, qui rend *numsius, avec une notation <ψ> pour /ms/⁶¹⁶, forme syncopée de *numVsios⁶¹⁷, Le domaine oscophone connaît d'autres attestations avec palatalisation de /nu/, ainsi **niumsis**⁶¹⁸ (CUMAE 8, NOLA 3). Cette base *num- est la source probable du latin

⁶¹³ MEFRA, 94, 1982 : 657-654 ; voir également Arch. Class., 61, 2010 : 161-192.

⁶¹⁴ LEJEUNE 1976a : 13.

⁶¹⁵ UNTERMANN 2000 : 502.

⁶¹⁶ Attestant éventuellement d'une forme d'épenthèse.

⁶¹⁷ LEJEUNE 1976 : 13.

⁶¹⁸ MEISER 1996 : 207.

**Numasios* > *Numerius*⁶¹⁹, attesté par exemple sur la célèbre fibule de Préneste dont l'authenticité est maintenant incontestable⁶²⁰.



Figure 105 : *CIL* I², 3 (Fibule de Préneste)

Source : Roma, Museo Nazionale Archeologico, inv. 152294, photographie de l'auteur (février 2016)

manios : med : fhe : fhaked : numasioi

« Manius m'a faite pour Numerius »

Il doit s'agir d'un dérivé sur la base **num(a)-* avec un suffixe **-sjo-* : il s'agit d'une formation italique⁶²¹ attestée également en étrusque⁶²². On peut notamment noter en étrusque des formations parallèles sur ce qui semble être un nom thématique **num-e/o-*⁶²³, d'où étr. **nume-sie**⁶²⁴, voire également sur un thème **numōn*, d'où étrusque **numusie**. L'étrusque posséderait également un dérivé sur une base *-a*, tel que ***numa-sie**, en considération de la forme **numasianas**, qui n'est pas, cependant, de lecture évidente⁶²⁵. On aurait ainsi un

⁶¹⁹ MEISER 1998 : 68.

⁶²⁰ Ainsi MARAS 2012.

⁶²¹ BADER 1991 : 167.

⁶²² DE SIMONE 1991 : 193 et sq.

⁶²³ Noter aussi la potentielle forme *voμo-* lue par MCDONALD – TAGLIAPIETRA – ZAIR (2015 : 161) dans la tablette de défixion de Petelia.

⁶²⁴ DE SIMONE 1991 : 196 ; voir aussi BELFIORE 2011 : 47 - 48. Par ailleurs, Numerius peut venir de **numesios* comme de **numasios*.

⁶²⁵ POETTO – FACCHETTI 2009.

anthroponyme montrant une alternance de thèmes en *-a / -e / -ō*⁶²⁶. Néanmoins, il semble que la forme la plus ancienne soit bien celle de la Fibule de la Préneste, ce qui n'exclut pas un réemprunt à l'étrusque d'une forme au vocalisme affaibli effectivement tirée d'une forme it. com. L'ombrien connaît également une forme *numesier*⁶²⁷ (Pocc 9 = VMBRIA 3).

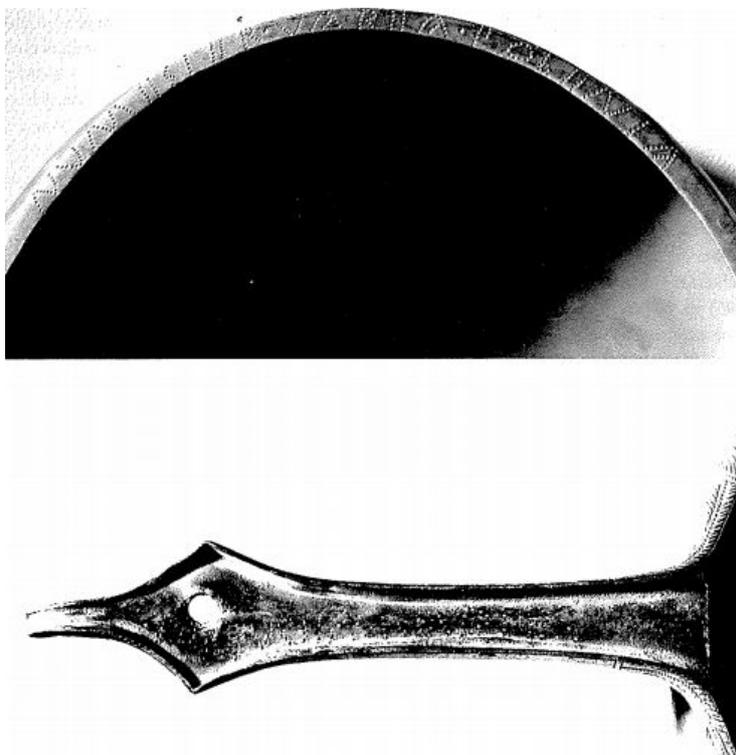


Figure 106 : VMBRIA 3

Source : Paris, Cabinet des Médailles, Collection Froehner X 403, d'après CRAWFORD 2011⁶²⁸

Traduction

A *numesier · uarea · folenia*

A « Varia Folenia, (fille) de Numerius »

B *nomesi · uaria*

B « Varia, (fille) de Numerius »

⁶²⁶ Cependant, suivant une remarque de Dominique BRIQUEL (Communication personnelle), il existe un flottement du timbre des voyelles en syllabe intérieure en étrusque suffisant pour mettre en doute la réalité de cette alternance, qui reflète peut-être simplement des graphies concurrentes pour une voyelle de timbre neutre.

⁶²⁷ POCETTI 1979 : 30.

⁶²⁸ Voir LEJEUNE 1952 : 87 - 126.

Cette inscription de provenance inconnue, datée de la deuxième moitié du 1^{er} siècle avant J.-C., en alphabet latin, (voir également HISPELLVM 3) présente un génitif ombrien *numesier* avec le rhotacisme final de la désinence, mais pas de rhotacisme intervocalique. L'inscription montre par ailleurs également un génitif latin *nomesi* non rhotacisé.

On peut noter également, en falisque, la forme **nomesina**, adaptation de l'étrusque⁶²⁹ avec <o>, dans l'inscription MF 272 = *CIL* XI, 7515 : **cavio : nomes / ina : maxomo/ zervatronia**.

Le théonyme osque semble refléter un dérivé à dentale de ce *praenomen*, tel que **num(V)s(i)do-* > **numsdo-*. La forme est attestée par ailleurs dans l'onomastique comme anthroponyme avec un nouveau dérivé secondaire en **(i)d̄io-*: MESSANA 4, 5 : [μα]ρας πομπτιες νωμσδιης « Maras Pompties, fils de Numsidius », qui présente la palatalisation de la séquence /nu/. Les notations avec un <ψ> doivent être dues à l'influence de la labiale [m] : il s'agit bien d'une notation de /ms/, avec éventuellement une forme d'épenthèse. Comme il est délicat de présupposer du degré des voyelles syncopées, la forme la plus prudente de reconstitution du théonyme reste **numVsVd-ōj̄*⁶³⁰ (d. sg. masc.).

I.3.2.3.3.2. Association Num- / Mamert-

Cette base onomastique est en tout cas partagée par les populations latines, étrusques, oscophones et vraisemblablement ombriennes. Il y a sans doute un rapport avec le nom du roi légendaire *Nūma*⁶³¹, qui n'aurait de fait rien à voir avec la racine **nem-* « partager », comme nous le développons *infra*, *pace* NISHIMURA⁶³². La base **num-* est associée à Mars dans les inscriptions de Rossano di Vaglio, or cette association nous semble commune également dans le domaine latin, à commencer par le nom même de *Nūma*⁶³³. Le fils du roi, ancêtre légendaire

⁶²⁹ BAKKUM 2009 : 329.

⁶³⁰ ZAIR 2016 : 211 ; UNTERMANN 2000 : 502.

⁶³¹ Ce nom est peut-être comparable au paradigme masculin de la déclinaison alphathématique osque : voir LEJEUNE 1975 : 181 - 190. La forme du nom peut en tout cas indiquer que la dérivation originelle de *Numerius* / νωμψιος est bien **numa-sio-*, si tant est que le premier est réellement plus ancien que le second.

⁶³² NISHIMURA 2014.

⁶³³ Voir également la légende des *anciles*, copies sacrées du bouclier envoyé par Mars à Numa, d'ailleurs exécutés par un artisan du nom de *Mamurius*. LIV. 1, 20 : *Salios item duodecim Marti Gradiuo legit tunicaeque pictae insigne dedit et super tunicam aeneum pectori tegumen caelestiaque arma, quae ancilia appellantur, ferre ac per urbem ire canentes carmina cum tripudiis sollemnique saltatu iussit* : « Il choisit pour Mars Gradivus les douze

de la *gens Aemilia*⁶³⁴ porte ainsi le prénom d'origine osque tiré du théonyme de Mars, *Māmercus*⁶³⁵ : ainsi FEST. 116 :

*Mamercus praenomen Oscum est ab eo quod hi Martem Mamertem appellant*⁶³⁶.

Le nom est par ailleurs bien présent dans l'épigraphie en langue osque, comme le souligne LEJEUNE⁶³⁷ qui relève un μαμερκς κλαρδης μαμερεκης « Mamercus Claudius, fils de Mamercus ». Une autre association, cette fois bien théonymique, retiendra également notre attention, à travers le nom de la divinité, attestée dans l'épigraphie, *Numisius Martius*, dont le culte est vraisemblablement d'origine sabellique⁶³⁸, quoiqu'il puisse s'appuyer sur des « parentés proto-historiques⁶³⁹ ».

Saliens, et leur donna en insigne la tunique brodée, sur laquelle, sur la poitrine, se trouvait une cuirasse d'airain, et leur ordonna de porter les boucliers tombés du ciel, que l'on appelle *anciles*, et d'aller à travers la ville en chantant des chants en exécutant les pas du *tripudium* et une danse solennelle. » Noter également, *ibid*, le nom du premier pontife de Rome, Numa Marcius, grand-père du roi Ancus Marcius. *Marcus* constitue l'équivalent latin exact de *Mamercus*, à savoir un dérivé en *-ko- et *-jo- sur la base du théonyme. *Mars* pour le premier, *Mamers* pour le second.

⁶³⁴ PLUT. *Num.* 8, 18 : ἕτερον δὲ ὅτι τεσσάρων υἱῶν βασιλεῖ Νομᾶ γενομένων ἓνα Μάμερκον ἐπὶ τῷ Πυθαγόρου παιδὶ προσηγόρευσεν. ἀπ' ἐκείνου δὲ καὶ τὸν Αἰμιλίω ὄϊκον ἀναμιχθέντα τοῖς πατρικίοις ὀνομασθῆναι φασιν, οὕτως ὑποκοριζομένου τοῦ βασιλέως τὴν ἐν τοῖς λόγοις τοῦ ἀνδρὸς αἰμυλίαν καὶ χάριν : « En outre, des quatre fils qu'eût le roi Numa, il en nomma un Mamercus, d'après le nom du fils de Pythagore : on dit que la *gens Aemilia*, parmi les familles patricienne, tire son nom de ce fils, le roi ayant choisi ce nom en raison de la douceur (αἰμυλία) et de la grâce de ses paroles ».

⁶³⁵ DUPRAZ 2010 : 116 - 117.

⁶³⁶ « Mamercus est un prénom osque, tiré du nom de Mars que les Osques nomment Mamers. »

⁶³⁷ Voir LEJEUNE 1976a.

⁶³⁸ DUPRAZ 2010 : 116.

⁶³⁹ LEJEUNE 1972 : 410 - 411.



Figure 107 : CIL I², 32

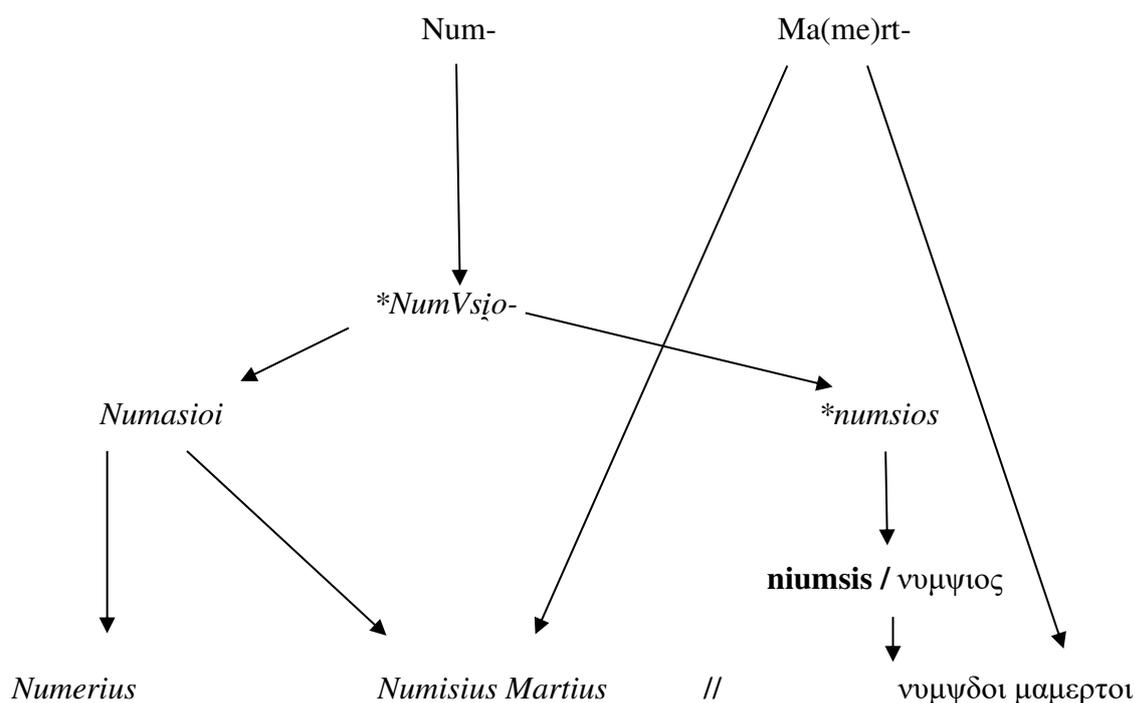
Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur (juin 2019)

[---]onius Q(uinti) f(ilius) / Numisio Martio / donom dedit / meretod

Dans cette inscription romaine de la fin du 3^e siècle av. J.-C., la forme du théonyme montre un /s/ non rhotacisé *Numisio*, et de fait une apophonie de la voyelle médiane en /i/, au lieu du /e/ normalement induit par le rhotacisme⁶⁴⁰, ainsi dans *Numerius*. Il s'agit ici d'une forme figée, probablement par l'usage théonymique, ainsi que par l'influence sabellique. À

⁶⁴⁰ MEISER 1998 : 68 et 95.

Rome encore, le théonyme est attesté dans l'inscription, également du 3^e siècle, *CIL I², 33 [Nu]misio Mar[tio] / M(arcus) Terebonio(s) C(ai) l(ibertus) donum dat liben[s] / meritod* ; On trouve le théonyme également en latin falisque⁶⁴¹, à Ponzio Romano, LtF 377 = *CIL I², 2436 : [.]muniorecena / numesio · m[art]e / d d l m*. Le nom du dédicant doit être *munio*, soit le dat. de *Munius*, attesté par ailleurs. La forme *recena* pose davantage de difficulté : il peut s'agir d'un *cognomen* ou d'un second gentilice⁶⁴², à moins qu'il ne s'agisse d'un autre théonyme, correspondant à une divinité *Regina* « Reine », avec un datif en *-a* attesté par ailleurs, et qui constitue probablement une graphie alternative du datif monophthongué en [ē]⁶⁴³. Il doit s'agir également de ce même théonyme dans l'*ager Capenas*, sous une forme abrégée, dans l'inscription *CIL I², 2435* (1^{er} siècle av. J.-C.) : *Mar(aeus) Popi(us?) St(ati) f(ilius) N(umisio) Mart(io) d(onum) d(at) me(rito)*. LEJEUNE⁶⁴⁴ ajoute par ailleurs au dossier un *Numiternus*, en pays volsque, dans une inscription du 2^e siècle de notre ère, *CIL X 5046* (Atina) : *Marti sive Numiterno*.



Num- et Ma(me)rt-

⁶⁴¹ BAKKUM 2009 : 558.

⁶⁴² *Ibid.*

⁶⁴³ BAKKUM 2009 : 123.

⁶⁴⁴ LEJEUNE 1972 : 410 - 411.

I.3.2.3.3.3. Réflexions étymologiques

Une étymologie fondée sur un thème **nom-* de la racine **nem-*⁶⁴⁵ « partager, diviser » nous semble impossible pour plusieurs raisons : tout d’abord, la palatalisation en osque, que l’on trouve par exemple dans le n. sg. **niumsis**, a lieu à priori plutôt devant [u] que [o]⁶⁴⁶ ; de plus, si on a bien, en latin un passage /o/ > /u/⁶⁴⁷ devant nasale, ce n’est pas le cas en osque ; or la voyelle est systématiquement notée <u>, qui rend [u] et jamais <ú>, notamment dans l’inscription NOLA 3 qui utilise par ailleurs <ú> diacrité pour noter [o], et qui présente précisément le nom **niumsis** avec un <u> non diacrité : il doit donc bien s’agir bien d’un [u] originel. En alphabet grec, on trouve certes parfois la notation <o> mais ce caractère peut aussi noter [u] en osque⁶⁴⁸.

Si la déesse latine *Nūmēria* a eu à un moment quelque rapport avec ce dossier, continuant un possible féminin de **NumVsjo-*, elle a été, elle, effectivement réinterprétée à l’aune de la racine **nem-*, par analogie avec *nūmērus*, *i*, « nombre », d’après **nomeso-*, dont le vocalisme est dû, lui au croisement entre le degré /o/ de **nom-o-* et le degré /e/ d’un thème sigmatique **nem-e/os-*, ayant abouti à un thème **nom-e/os-* dont le génitif **nomesos* a pu servir de base à un nouveau nom thématisé⁶⁴⁹.

Il n’existe certes pas de base **num-* qui pourrait être tirée d’une racine †*neum-* en indo-européen. Il reste cependant, avec ses difficultés internes, une explication indo-européenne possible d’une base **nu-*, à savoir le degré zéro de la racine **neū-*⁶⁵⁰ « hocher la tête, donner son assentiment », dont on trouve un degré plein⁶⁵¹ dans *nūmen* « puissance divine », qui peut continuer indifféremment **neū-mḡ* ou **nou-mḡ*. Parallèlement à ce dérivé neutre, il a pu exister un dérivé individualisant en **-mōⁿ-*, d’où **nu-mōⁿ-*⁶⁵² « Celui qui donne son assentiment », qui serait attesté dans l’étrusque **numu-sie**, source de dérivés inverses avec affaiblissement de la voyelle intermédiaire qui s’inséreraient ensuite dans le système onomastique étrusco-italique,

⁶⁴⁵ LIV² : 453.

⁶⁴⁶ Avec quelques exceptions envisageables, comme *λιοκακειτ* (UNTERMANN 2000 : 436).

⁶⁴⁷ MEISER 1998 : 83.

⁶⁴⁸ ZAIR 2016 : 91.

⁶⁴⁹ DE VAAN 2008 : 419.

⁶⁵⁰ LIV² : 455.

⁶⁵¹ DE VAAN 2008 : 419.

⁶⁵² Qui n’est toutefois pas une formation attendue, l’on attendrait plutôt un degré plein, qui a peut-être été neutralisé par un passage par l’étrusque, qui connaît une notation indifférenciée de /o/, /u/ et /ou/ par <u>.

alternant des thèmes en *-e/o-, et *-a. Une paire **nu-mō̄*ⁿ / **neu-mḡ* connaissant un processus de divinisation de l'animé ne serait pas sans comparaison dans le monde italique, ainsi lat. *Sēmō*, -*ōnis* (Sur un degré plein, cf : osq. **seemuneí**) à côté de *semēn*, *īnīs*, sur la racine **seh₁*- « semer⁶⁵³ » (voir également **puemun-**, chapitre II.2.2.6.1.) . De même, la déesse, maigrement attestée, *Alēmōna*, pourrait représenter une personnification de *ālīmen(tum)*.

Une autre voie explicative serait de supposer une base purement étrusque, et non indo-européenne. On peut noter que le grec connaît un νεῦμα⁶⁵⁴ « signe, acquiescement », d'après **neu-mḡ*, parallèle au latin.

I.3.2.3.3.4. Sur les épicleses de Νυμψδ-

Le théonyme est qualifié ici aussi bien de μεφίτανοι que μαμερττοι, sur un plan d'égalité hiérarchique : il doit donc s'agir pour le premier d'une véritable épiclesse, *pace* LEJEUNE⁶⁵⁵ qui faisait une distinction entre divinités « affiliées » à Méfitis et divinités « hébergées » chez Méfitis, selon qu'elles portent une épiclesse en *-*io-* ou en *-*ano-*. Or, il nous semble qu'ici l'on a bien une mise sur le même plan des deux adjectifs. Il n'y aurait donc pas de divinités dites « hébergées » chez Méfitis, et à notre avis, il n'y pas de différence fonctionnelle entre les deux suffixes. Il s'agit donc de divinités « rattachées à la sphère de Méfitis [dans ce sanctuaire] », c'est-à-dire qui ont un rôle particulier dans le système théologique dont Méfitis est la tête : sinon, toutes les divinités du sanctuaire seraient « méfitiennes » ou « méfitaniennes ». À notre avis, le système est, sur ce point en tout cas, comparable à la théologie d'Agnone et aux divinités « cériennes : sur la table d'Agnone, toutes les divinités (ou en tout cas leurs autels ou statues) sont **húrtín** • **kerríín** « dans l'enclos de Cérés », pourtant certaines sont précisées « cériennes », d'autres non : il s'agit d'une part de divinités invoquées en tant que telle aux côtés de la divinité principale en regard de leurs spécificités individuelles, et d'autre part de divinités invoquées seulement pour l'aspect qui les rattache à la divinité principale.

I.3.2.3.4. Οινά-

⁶⁵³ LIV² : 517.

⁶⁵⁴ BEEKES 2010 : 1011.

⁶⁵⁵ LEJEUNE 1990 57 - 59.

La déesse *οινα-* est un *hapax* dans le domaine oscophone. Nous n’y voyons pas, *pace* LA REGINA⁶⁵⁶, la mention du théonyme, grec, d’une nymphe, qui serait suggéré par un développement **ν[μπα]* de la lacune de l’inscription POTENTIA 20, pour au moins deux, peut-être simples, raisons : d’une part, le sanctuaire ne semble pas montrer de marques significatives d’hellénisation du système théologique, à la différence nette d’Agnone. D’autre part, à Agnone justement, le nom des nymphes nous paraît bien connaître une attestation osque, et sous la forme **diumpais** (dat. pl. fém.) avec un /d/. Les pistes étymologiques qui permettraient d’élucider l’origine de cette divinité sont cependant peu significatives, aussi nous contenterons-nous d’ouvrir quelques possibilités. Phonétiquement, le théonyme pourrait correspondre au fém. de it. com. **oinos*⁶⁵⁷, forme effectivement attestée, et héritée de i.-e. **h₁ói-no*, au sens de « un ». On trouve cette forme dans le lat. arch. *oino*, > lat. class. *ūnus*, avec passage /oi/ > /oe/ > /ū/⁶⁵⁸. La diphtongue serait effectivement conservée en osque, avec <úí> en alphabet national, et <oi> en alphabet osco-grec, à la différence de l’ombrien, qui montre une monophthongaison /oi/ > /ō/ noté <u>, ainsi peut-être dans **unu**⁶⁵⁹ ; voir également le gr. οἴνη, également féminin, « le un », face de dé. Mais le thème **oinos* semble surtout prédicatif, dans un balancement « l’un / l’autre », « un seul de », à la différence, par exemple, de *solus*. Le sens d’une divinité qui serait « l’Une », « l’Unique », nous paraît donc peu probable ici. Parmi les autres pistes d’une dérivation depuis une base **oin-*, on peut imaginer un rapport avec le nom des Oenôtres, qui entretenaient, semble-t-il, des liens avec la Lucanie, ainsi chez PLIN. 3, 10 :

*A Silero regio tertia et ager Lucanus Bruttiusque incipit, nec ibi rara incolarum mutatione. tenuerunt eum Pelasgi, Oenotri, Itali, Morgetes, Siculi, Graeciae maxime populi, nouissime Lucani Samnitibus orti duce Lucio*⁶⁶⁰.

Enfin, dans le *Liber Linteus*, il est mentionné un terme **enaś**, peut-être un théonyme pouvant correspondre formellement, mais qui est, plus vraisemblablement, une forme pronominale⁶⁶¹.

⁶⁵⁶ LA REGINA 1996.

⁶⁵⁷ WALLACE 2007 : 27.

⁶⁵⁸ MEISER 1998 : 59.

⁶⁵⁹ UNTERMANN 2000 : 799.

⁶⁶⁰ « Au Silare commence la troisième région, la Lucanie et le Bruttium, avec là de fréquents changements de populations : la région a été occupée par les Pélasges, les Oenôtres, les Italiens, les Morgètes, les Sicules, les peuples grecs surtout, et finalement les Lucaniens, sortis des Samnites sous la conduite de Lucius. »

⁶⁶¹ Voir VAN DER MEER 2007 : 54 ; VAN DER MEER 2019 : 73 ; BELFIORE 2010 : 72.

I.3.2.4. Autres divinités du sanctuaire

I.3.2.4.1. $\text{F}\epsilon\nu\zeta\text{-}$

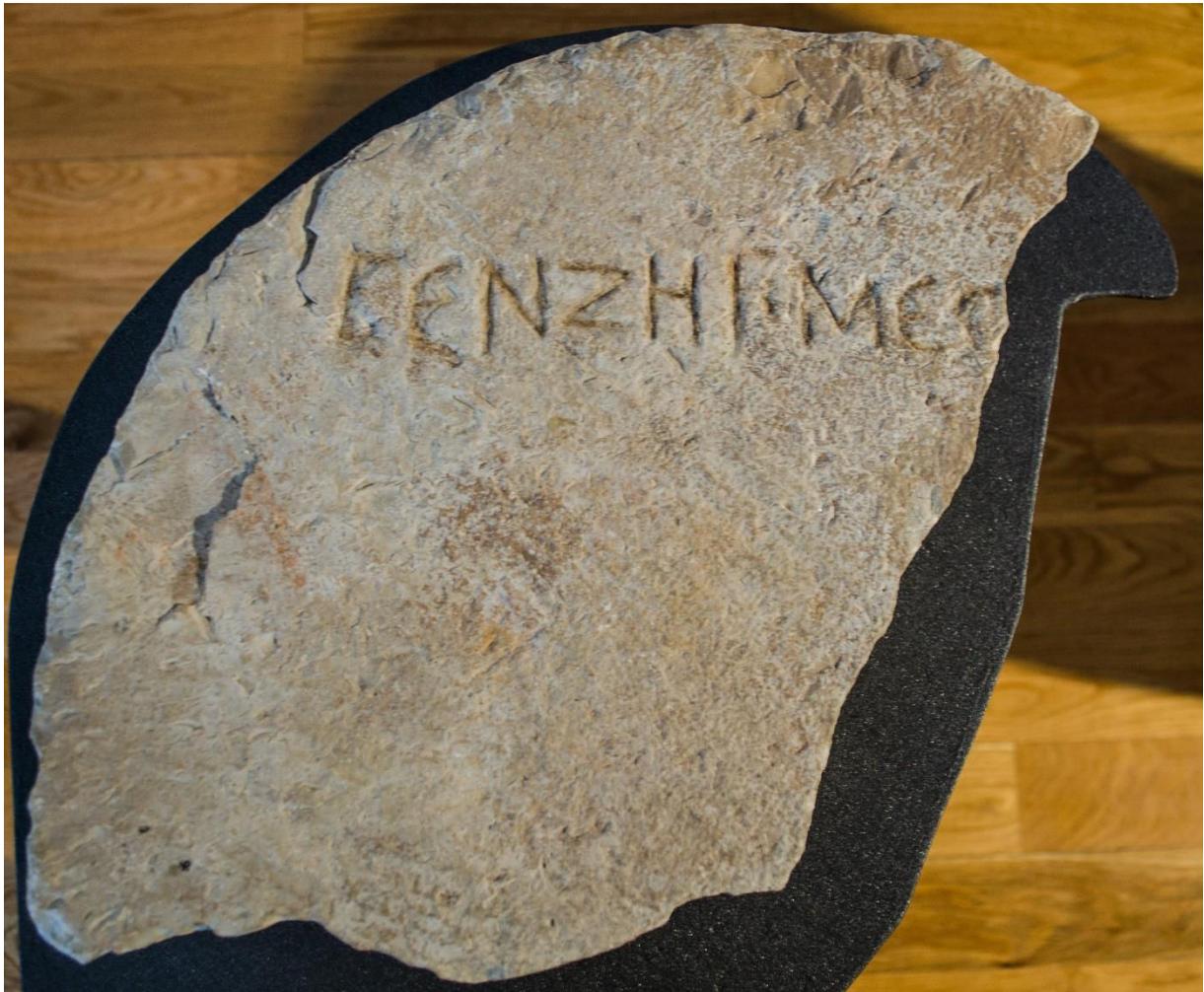


Figure 108 : POTENTIA 22

Source : Potenza, Museo Provinciale, inv. 17, photographie de l'auteur (juin 2019)

$\text{F}\epsilon\nu\zeta\eta\iota \cdot \mu\epsilon\text{F}\iota\tau[\iota\text{-}\eta\iota/\alpha\nu\alpha\iota?]$

ZAIR⁶⁶², suivant CRAWFORD, date l'inscription autour de 200 av. J.-C. au vu de la forme des lettres. L'utilisation de < ζ > n'est pas ici, forcément un indice de datation récente : le caractère peut noter ici autre chose que la palatalisation de /d $\dot{\iota}$ /, comme c'est l'usage à partir de cette époque (ainsi POTENTIA 11, ou < ζ > a vraisemblablement deux usages différents dans la même inscription, à savoir la notation de /d $\dot{\iota}$ / évoluant vers une prononciation /dz/ ou /dj/ et la notation de /ds/ > /dz/), en l'occurrence la sonorisation de /s/ après la nasale : ce premier

⁶⁶² ZAIR 2016 : 17 et 179.

théonyme semble en effet manifestement refléter le nom italique de Vénus, dat. sg. **uén-es-ei* > osq. **uensei* avec syncope. On trouve le même théonyme, également avec <ζ>, mais non-notation de la nasale, dans une autre inscription osque en alphabet grec, plus ancienne, CAVLONIA 2, (325 - 300 av. J.-C.) qui présente un génitif Ϝεζεις :

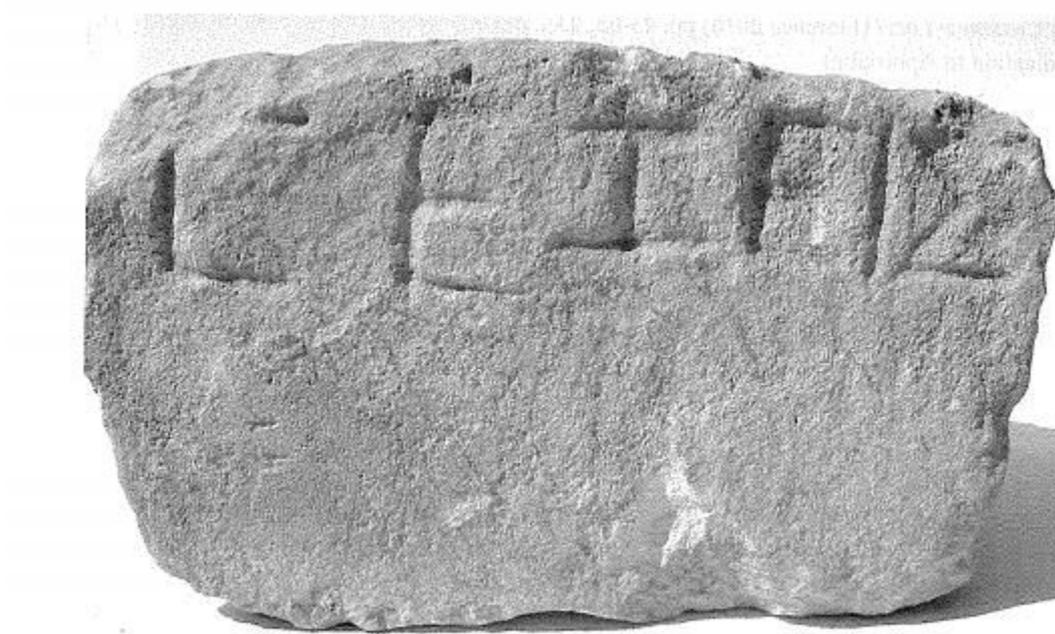


Figure 109 : CAVLONIA 2

Source : Soprintendenza Archeologica per la Calabria, inv. 145396, d'après CRAWFORD 2011

Ϝεζεις

Pour la formation du théonyme, nous renvoyons à BLANCHET⁶⁶³ :

« Il faut partir d'une « racine **uénH-* (LIV² : 682) qui signifie « aimer », « vénérer », « désirer » ou « souhaiter ». Cette racine se prolonge dans le véd. *vánate* « aimer » (< **uénH-e-toi*), auquel est associé un présent suffixal *vāñchati* « souhaiter ». Elle donne aussi au latin le terme fondamental qu'est *uenia*, -ae f. « faveur ». Sur cette racine, on pose un thème sigmatique **uénH-e/los-*, d'où it. com. **uén-e/los-* (DE VAAN, 2008 : 663), qui devait aboutir, en latin, à **uenus*, -eris n. « vœu ». On trouve également en sanskrit un neutre sigmatique *van-as-* « désir ». On peut imaginer qu'un emploi du datif de but

⁶⁶³ BLANCHET 2016 : 9 - 10.

**uén-es-ēj* « pour un vœu / pour l'obtention (divine) de la chose souhaitée » aurait fourni l'amorce d'une réinterprétation en datif d'adresse à un théonyme (« à Vénus ») dès l'it. com. ou, du moins, chez les Latins et les Osques. »

Comme le souligne LEJEUNE⁶⁶⁴, les Osques ont déjà Herentas comme correspondant de Vénus : mais il ne doit pas pour autant s'agir ici d'emprunt au latin : difficile d'imaginer une forme osquisée avec suppression du rhotacisme en latin qui existe depuis au moins depuis le début du 4^e siècle av. J.-C.⁶⁶⁵, d'autant plus que l'inscription ῤεζεις doit remonter à 325 - 300 av. J.-C. Il s'agit probablement formation italique : d'après l'abstrait **uēnos* « souhait », réinterprété en théonyme. Ce théonyme semble par ailleurs attesté en messapien sous la forme **venas**⁶⁶⁶, au nominatif, qui paraît correspondre à la forme héritée de l'it. com. **uēnos*, avec passage régulier en messapien de /o/ à /a/. La forme est associée à d'autres théonymes assurés, comme **zis** « Jupiter » et **t'aotor** « Tutor ». **Venas** peut constituer un emprunt à une langue italique, ou directement un héritage indo-européen, également théonymisé, possiblement par une influence italique, en l'occurrence osque. Par ailleurs, les Messapiens possèdent également **aprodita** « Aphrodite », attestée aussi sous la forme d'un dérivé adjectival⁶⁶⁷ **aproditia**.

Pour le deuxième terme, une reconstitution du nom de Méfitis à travers un dérivé utilisé comme épiclèse nous semble a priori aussi envisageable qu'une paire asyndétique de divinités, occurrence peut-être également attestée justement par l'inscription POTENTIA 11 : $\zeta\omega\text{ῤ}\eta\iota / \pi\iota\zeta\eta\iota$. L'hypothèse d'une paire « Vénus et Méfitis » n'est donc pas non plus à rejeter. Comme nous l'avons déjà souligné, Méfitis et Vénus sont liées toutes deux par l'épiclèse *fisica*, représentant chacune un aspect de la fécondité naturelle. Par ailleurs, on peut noter que dans les inscriptions latines, notamment en territoire pélignien, la déesse Vénus est largement associée à une autre grande déesse de la croissance végétal, Cérès, par les nombreuses mentions de prêtresses des deux cultes. Ainsi, à Sulmona : *CIL I², 1774 : Caeidia P. f. / sacerdos / Cereris / et Veneris, idem en CIL I², 1775, à Corfinium : CIL IX, 3167 : Accia / sacerdos / Veneris / Modia / sacerdos / Veneris*. On trouve également cette association à Pompéi : *AE 1891 : [A]lleia Mai f(ilia) / [s]acerd(os) Veneris / et Cereris sibi / ex dec(urionum) decr(eto) pe[c(unia) pub(lica)]*, ainsi qu'à Superaequum aux côtés d'une déesse « Mère des Dieux » : *AE 1998, 446 :] / [sa]cerdoti Cereris / [et] Veneris et M(atris) Deu(m) Sex(tus) Agrius Asiati/[c]us filius fecit,*

⁶⁶⁴ LEJEUNE 1990 : 59.

⁶⁶⁵ Voir le chapitre III.2.2.2.4.

⁶⁶⁶ MATZINGER 2019 : 51.

⁶⁶⁷ MATZINGER 2019 : 35 et 41.

et à Casinum, avec un génitif archaïque, *CIL* I², 441 : *Agria Sucia N(umeri) f(ilia) / sacerdos / Ce/rer(us) et Venerus*. Également dans le monde messapien, le théonyme **venas** se voit associé à une divinité **deiva damatira**⁶⁶⁸, qui correspond très probablement à un emprunt de la déesse grecque Déméter, par ailleurs sous sa forme dorienne Δαμάτηρ, également attestée sous la forme **damatras** (gén.)⁶⁶⁹.

I.3.2.4.2. Νετεφς πεηετεφς

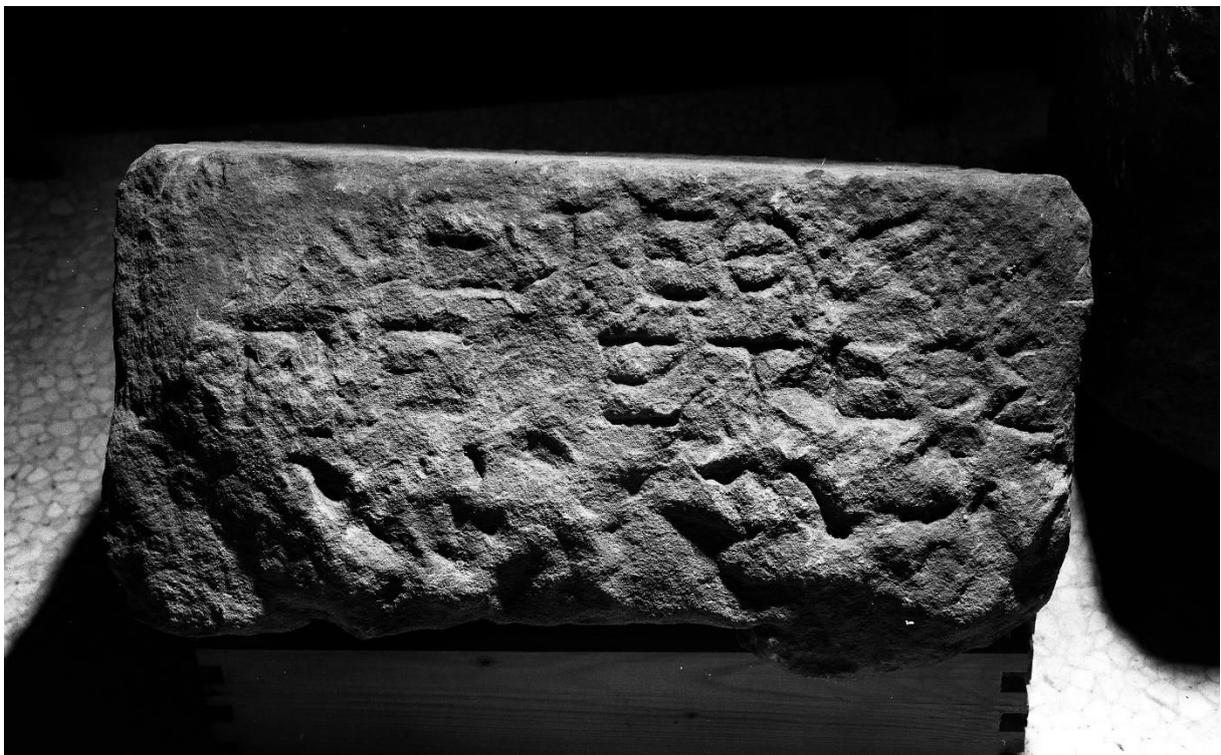


Figure 110 : POTENTIA 24

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 51375.

Traduction

[σ]νετεφς
πεηετεφς

« Aux Fileuses
Pieuses »

⁶⁶⁸ MATZINGER 2019 : 52.

⁶⁶⁹ MATZINGER 2019 : 12.

Pour cette inscription monumentale de 0,29 x 0,53 x 0,40 m, en regard notamment des epsilons et sigmas angulaires, de l'utilisation du signe <Θ> pour noter /f/, et surtout du datif pluriel en *-fs* (< **-ib^h(o)s*), noté <ϝσ>, plus tard assimilé en *-ss* qui serait noté en alphabet grec <σσ>, ou <cc> avec des sigmas lunaires, CRAWFORD assume une datation haute entre 325 et 275 av. J.-C., suivi par ZAIR⁶⁷⁰, qui compare avec la même conservation du groupe /fs/ de **luisarifs** (mais **anafríss** < **ḡb^h-r-i-b^hos* à Agnone) dans l'inscription CAPVA 15, datée entre 325 et 300 av. J.-C. L'usage de <h> n'est pas nécessairement, selon ZAIR⁶⁷¹, une influence des usages de l'alphabet national osque : <h> en alphabet osque provient essentiellement de **-g^h-*, ou bien sert à transcrire des emprunts au grec, mais, comme pour **πίηιύι** à Agnone, il peut également ici s'agir d'un marqueur utilisé pour éviter un hiatus entre deux voyelles similaires : il doit s'agir de la même base⁶⁷² que le lat. *píus* « pieux ». En latin un verbe **piēre* ne semble pas directement attesté, mais on a bien des formes dérivées qui attestent d'une formation en *-ē* : ainsi *piētissimus* dérivé superlatif de *piens*, et courant dans l'épigraphie ; *πεθετεφς* pourrait refléter un pseudo-participe avec deux suffixes verbaux *-ē* et *-nt*, ou bien directement le participe d'un verbe en *-ē*, d'où **pī-ē-nt-ib^h(o)s* > *πεθετεφς* avec la nasale non notée devant /t/. Dans le sens de cette analyse, la première forme, qui doit constituer le théonyme en soi, présente probablement une formation participiale similaire sur la racine du lat. *nēre* « filer », i.-e. **sneh₁-* « filer »⁶⁷³. Il faudrait ainsi partir d'une forme **snē-nt-ib^h(o)s* au dat. pl., qui connaîtrait un développement identique à *πεθετεφς*⁶⁷⁴ Cependant, si en latin le groupe /sn/ aboutit bien à /n/, ce n'est pas le cas en osque où il est supposé se conserver⁶⁷⁵. À moins de supposer un *s-* « mobile », il est loisible de constater, avec LEJEUNE⁶⁷⁶, que la partie endommagée du coin supérieur gauche du bloc, peut tout à fait correspondre à un /s/ originellement bien noté, d'où une restitution [σ]υετεφς, ce qui, par ailleurs, assurerait l'alignement à gauche des deux termes inscrits. Ces « Fileuses Pieuses » correspondent potentiellement, selon l'intuition de LEJEUNE, à un culte osque des Parques, divinités infernales tisseuses des destins des hommes, dont l'invocation du nom semble devoir s'accompagner d'une appellation à valeur apotropaïque, en

⁶⁷⁰ ZAIR 2016 : 100.

⁶⁷¹ ZAIR 2016 : 152 - 153.

⁶⁷² LEJEUNE 1990 : 62.

⁶⁷³ LIV² : 571 - 572.

⁶⁷⁴ La reconstruction **snē-ti-b^h(o)s* suggérée est phonétiquement et morphologiquement envisageable, mais il nous semble plus

⁶⁷⁵ MEISER 1998 118 et 190.

⁶⁷⁶ LEJEUNE 1990 : 62.

l'occurrence *πεθετεψ*. Ce culte est vraisemblablement lié à celui des Moires grecques⁶⁷⁷, les κλωθες, « Fileuses » homériques, qui forment un trio composé de Κλωθώ « la Tisseuse », Λάχεσις « la Distributrice », et Ἄτροπος « l'Inexorable ». Ces divinités trouvent un parallèle dans la religion romaine, qui présente par ailleurs pour ces divinités un probable cognat étymologique avec l'osque, à travers la Parque *Nōna* : on trouve en effet son nom dans une inscription archaïque sous la forme *Neuna (Fata)* dans une série de cippes où elle est associée à *Parca Maurta*. Les dénominations *Fata* et *Parca* nous indique sans conteste qu'il s'agit de théonymes liés au culte des Parques, des Destins personnifiés⁶⁷⁸.

⁶⁷⁷ *Od.* 7, 196 - 198, (à propos d'Ulysse) : ἔνθα δ' ἔπειτα / πείσεται, ἄσσα οἱ αἴσα κατὰ κλωθές τε βαρεῖαι / γιγνομένων νήσαντο λίνω, ὅτε μιν τέκε μήτηρ : « Là ensuite, il souffrira ce que le destin et les pesantes Fileuses ont tissé pour lui à sa naissance, quand sa mère l'engendra. »

⁶⁷⁸ Noter en *CIL* V, 4209, le datif pluriel *Fatabus*. Le théonyme *Fata* « déesse Destin » est par ailleurs à l'origine de l'anc. fr. *fae*, d'où fr. « fée », ang. *fay*, lié au verbe féer « envoûter ». D'après Gilles VAN HEEMS (communication personnelle), l'occitan fait la distinction entre un paroxyton *fada* « fée » et un oxyton *fada(t)* « ensorcelé, enchanté par les fées », tiré de *fātātum*.

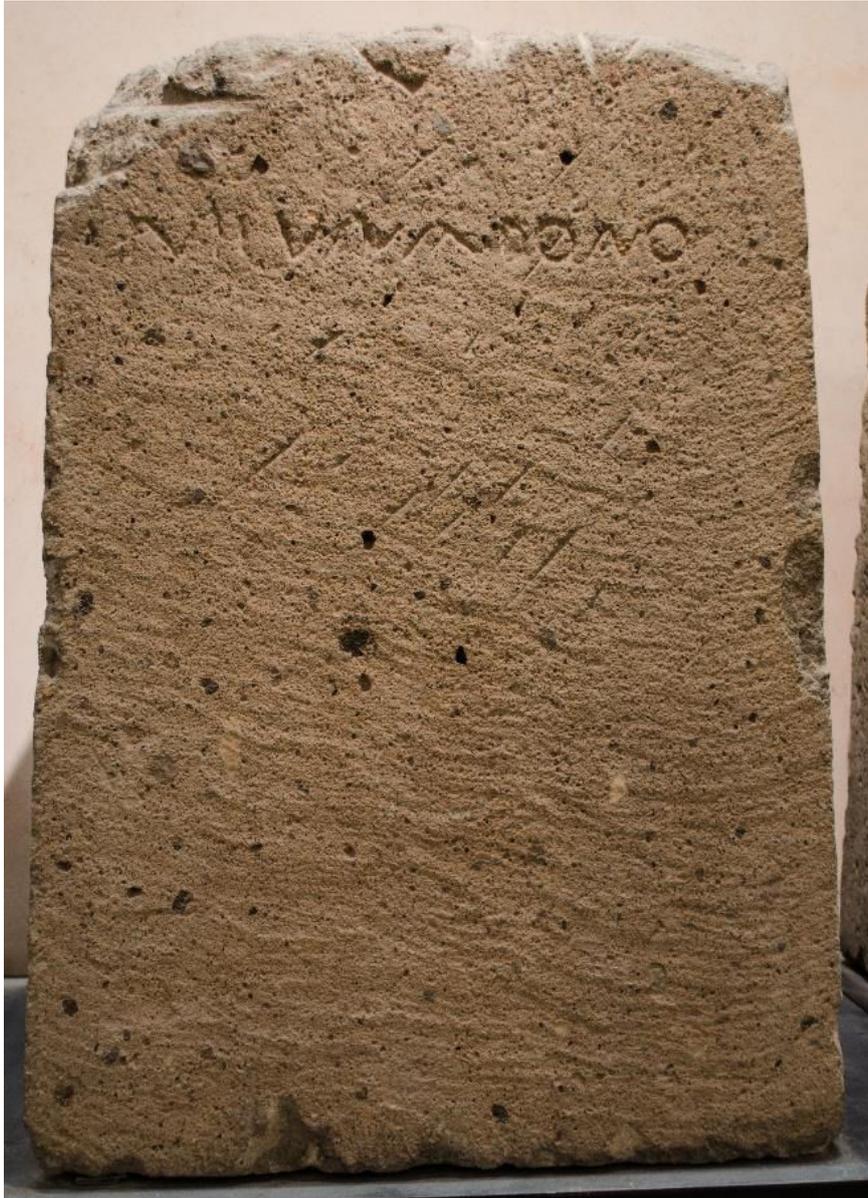


Figure 111 : *CIL* I², 2845 (détails)

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano - Dipartimento Epigrafico. Inv. 125657, photographie de l'auteur (juin 2019)

Neuna dono



Figure 112 : *CIL* I², 2846 (détails)

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano - Dipartimento Epigrafico. Inv. 125658, photographie de l'auteur (juin 2019)

Neuna Fata

Le théonyme, qui présente une conservation à priori aberrante de /eu/⁶⁷⁹, peut sans doute s'expliquer également par la racine **sneh₁-* « tisser ». Il faudrait selon nous partir d'une formation para-participiale en **nē-mn-ā-* qui connaîtrait une lénition, ou une dissimilation, en **nēuna*, qui expliquerait la conservation d'un groupe /eu/. Le théonyme constituerait ainsi un calque ou un parallèle au grec Κλωθώ « Tisseuse », et un cognat des divinités osques de même fonction, les [σ]νετεφς.

Cette explication nous semble préférable, phonétiquement, à l'hypothèse d'une variante dialectale qui s'éloignerait du modèle censément pan-italique (ainsi *evklúí* à Agnone, qui ne peut s'expliquer que par un emprunt). On trouve peut-être, comme nous l'avons déjà noté, un phénomène phonétique⁶⁸⁰ de ce même type dans le théonyme de Mars, si la source en est bien la forme à redoublement **mamart-*. La forme intermédiaire *Maurtia* est d'ailleurs présente dans la même série de cippes.

⁶⁷⁹ MEISER 1998 : 59 ; WACHTER 1987 : 373.

⁶⁸⁰ À noter que l'on trouve également une lénition de ce type dans le nom grec des Samnites grec des Samnites, Σαννῖται, et Σαννίτις, ἰδος, ἦ, « le Samnium » (STRAB. 5, 4, 11), en osque *safinim* (UNTERMANN 2000 : 641), d'après **sabh-(e)n-jo-*, lat. **samm-*, grec **Σανν* > Σανν-, osque **safen-*.

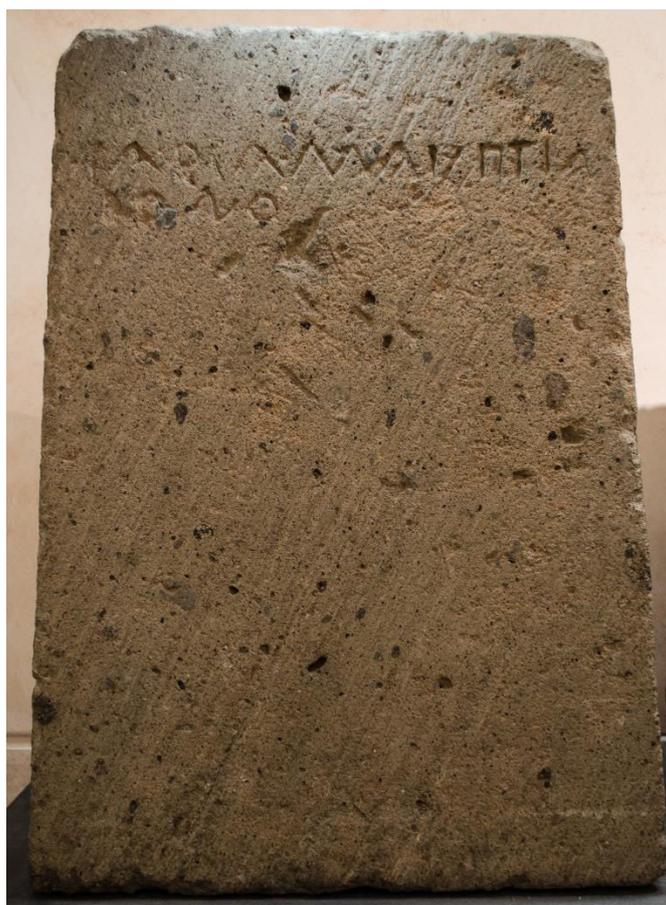


Figure 113 : *CIL* I², 2844 (détails)

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano - Dipartimento Epigrafico. Inv. 125656, photographie de l'auteur (juin 2019)

parca. maurtia / dono

GARNIER⁶⁸¹ voit dans ce dernier théonyme une ancienne parèdre de Mars, dont l'attestation archaïque *Maurtia* est bien à l'origine d'une forme monophthonguée « **Mōrtīa* », qui passe ensuite à *Mōrta* en vertu d'une loi {*-CīV- > *-CīV- > -CV-} posée par GARNIER, ou par une thématization féminine analogique du nom *mors*, *mortis*, « mort », auquel la divinité se

⁶⁸¹ GARNIER 2016 135 : 136.

retrouve *in fine* assimilée, comme calque pragmatique du grec Ἄτροπος « Indétournable, Inévitable ». Le théonyme se trouve ainsi inséré dans le trio des Parques aux côtés de *Neuna* « Clotho, la Fileuse », réinterprétée en *Nōna* à l'aune du substantif *nōna* « neuvième heure ». De même, la troisième Parque *Dēcīma* ne devait pas être à l'origine simplement la « dixième⁶⁸² », mais constituer, dans cette même logique, un calque du grec Λάχεσις « Répartitrice », celle qui « divise ». On notera par ailleurs que le théonyme grec Λάχεσις est sans doute à rapprocher du verbe λαγγάνω « obtenir par le sort », qui n'a pas d'étymologie sûre. Un cognat existe peut-être, potentiellement par emprunt, sous la forme messap. *logetibas* (dat. pl.), qui doit bien être un théonyme⁶⁸³. Voir aussi la glose d'HESYCH. : Λάγεσις· θεός. Σικελοί

I.3.2.4.3. *ηερεκλ-*

⁶⁸² Et réinterprétée, comme *Nona*, comme une déesse de la naissance, qui préside au dixième « mois » > « déesse accoucheuse », sous la forme *Decuma* chez VARR. D. GELL. 3, 16, 9, *Antiquos autem Romanos Varro dicit non recepisse huiusmodi quasi monstruosas raritates, sed nono mense aut decimo neque praeter hos aliis partionem mulieris secundum naturam fieri existimasse, idcircoque eos nomina Fatis tribus fecisse a pariendo et a nono atque decimo mense* : « Varron dit que les anciens Romains ne concevaient pas (des accouchements) de cette sorte qui étaient comme des raretés monstrueuses, mais qu'ils estimaient que l'accouchement devait se faire, pour les femmes, au neuvième ou au dixième mois, jamais outre, suivant la nature. C'est pour cela qu'ils choisirent pour les trois Fata ces noms, d'après *parior* et les désignations des *neuvième* et *dixième* mois. »

⁶⁸³ KRETSCHMER 1923 : 278 - 283.



Figure 114 : POTENTIA 23

Source : Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata, inv. 99292, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

[F]ιβιc ϖινλενιc	« Vibis Viinlenis
λωφκτιηιc ηε-	(fils) de Louktis
ρεκλωι ^v δου-	à Héraclès, ce don,
νωμ βρατηιc	pour une faveur
δατα{ι}c ^{vac}	donnée »
<i>vacat</i>	

Le bloc de l'inscription POTENTIA 23, qui porte une dédicace privée à Héraclès, a été découvert en contexte à l'extérieur du mur sud-ouest de la Stoa. Des traces de métal sont décelables dans deux trous sur le sommet, qui doivent correspondre aux pieds d'une statue (autre exemple : voir l'inscription VENA FRVM 1). ZAIR⁶⁸⁴ suit la datation de CRAWFORD et POCSETTI⁶⁸⁵, suivant la forme des lettres, dans le dernier quart du 2^e siècle av. J.-C. Comme le note POCSETTI, l'inscription ne présente pas de séparation entre les mots, à l'exception d'un bref *vacat* entre le théonyme *ηερεκλωι* et *δουνωμ*. Sur le nom du dédicant *ϖινλενιc* voir CRISTOFANI⁶⁸⁶, il s'agit d'une base attestée en étrusque *venel-*, fort répandue dans l'onomastique⁶⁸⁷.

La dédicace constitue la première (et pour l'instant seule) attestation du théonyme à Rossano, par ailleurs commun dans le monde sabellique, *a fortiori* osque (voir le chapitre I.2.5.2.6.2.). Comme le précise également POCSETTI⁶⁸⁸, quoiqu'il soit tentant de voir un parallèle entre les deux ensembles théonymiques que constituent Agnone et Rossano, le théonyme a son autonomie propre à Rossano, il n'a pas d'épiclèse « méfitanienne » comme l'Héraclès « cérien » d'Agnone.

On trouve au moins une autre attestation du théonyme en alphabet grec dans l'inscription LVCANIA or BRETII or SICILIA 1 :

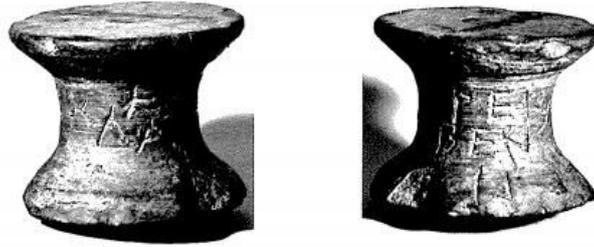
⁶⁸⁴ ZAIR 2016 : 179.

⁶⁸⁵ NAVA – POCSETTI 2001 : 95 - 122.

⁶⁸⁶ CRISTOFANI 1994 : 380 - 384

⁶⁸⁷ Voir SOLIN-SALOMIES 1994 : 201 - 209.

⁶⁸⁸ NAVA – POCSETTI 2001 : 111 - 114.



Fr. X 519 (inscription développée):
 .K/HEPEKΛEΞEK/
 ΔABEIVΣ
 II

Figure 115 : LVCANIA or BRETTII or SICILIA 1

Source : Paris, Cabinet des Médailles, Collection Froehner X, 519, d'après CRAWFORD 2011

ηερεκλειο κκ

δαφενο

II

I.3.3. Conclusion

On voit nettement qu'une divinité comme Méfitis échappe à l'organisation trifonctionnelle dumézilienne⁶⁸⁹ : la catégorisation est non pertinente pour une déesse qui présente à la fois des aspects souverains, agraires, et une association au domaine militaire. Associée (très certainement) à Jupiter, elle forme un couple royal, associée à Mars, elle fait du dieu de la guerre une divinité subordonnée, et, dans son sanctuaire, ou elle-même est dispensatrice de bienfaits, sont finalement honorées des divinités diverses aux domaines fort différents : les Parques, chtoniennes, Héraclès, un Numsd- lié au domaine de Mars, et Vénus. Par ses épithètes, elle semble affirmer une appartenance au monde rural, végétal et animal, et, enfin, par son théonyme même, une nature première vraisemblablement aquatique.

⁶⁸⁹ Ce que note par ailleurs DUMÉZIL 1974 : 307 : ces divinités qu'il appelle les « déesses souveraines » italiennes, semblent fusionner les trois fonctions, avec un domaine divin qui s'y disperse.



Figure 116 : Rossano di Vaglio, cour et grand autel

Source : Rossano di Vaglio, sanctuaire de Méfitis, photographie de l'auteur (août 2019)

I.4. Le sanctuaire de Pietrabbondante



Figure 117 : Sanctuaire de Pietrabbondante, temple B et théâtre

Source : photographie de l'auteur (juin 2019)

I.4.1. Contexte historique et archéologique

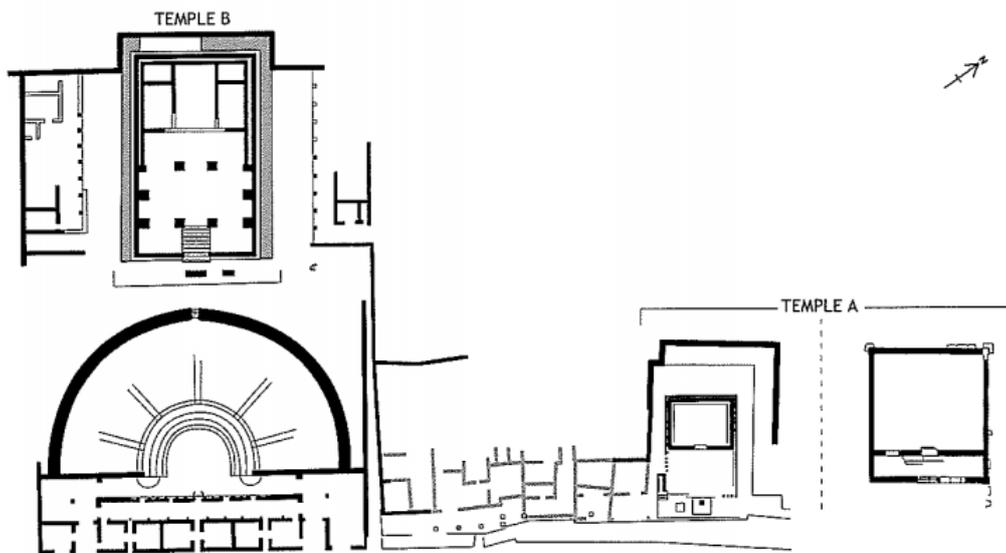


Figure 4 Plan of the sanctuary at Pietrabbondante: the plan of Temple A to the right of the modern plan is that of R. Delbrueck, *MDAIR* 18 (1903) p. 156. Drawn by Frances Morton

Figure 118 : Plan du sanctuaire de Pietrabbondante

Source : d'après CRAWFORD 2011 : 45

Le sanctuaire fédéral des Samnites de Pietrabbondante a, comme celui de Rossano, connu plusieurs phases successives de développement⁶⁹⁰, depuis le 4^e siècle av. J.-C., avec l'établissement d'un enclos carré de deux-cents pieds osques sur deux-cents, dont le tracé n'est pas conservé dans les aménagements ultérieurs. Au 3^e siècle, un temple ionien à la localisation aujourd'hui incertaine est attesté par la présence d'éléments rémanents. Le sanctuaire ne semble pas posséder de temples avant cette date, ce qui est un phénomène assez générale dans les sanctuaires italiens, où l'édification de temples à proprement parler commence à apparaître au moment de la conquête romaine de l'Italie⁶⁹¹. Vers 180 av. J.-C s'ajoute un second temple (A), d'ordre toscan. L'emplacement du temple ionien, probablement détruit lors de la seconde guerre punique, semble réaménagé au 2^e siècle avec la construction d'un grand temple (B) ainsi que d'un théâtre, sur un modèle importé du Latium et de Campanie⁶⁹². Le sanctuaire connaît un corpus épigraphique conséquent, en alphabet national osque, puis en latin (TERVENTVM 25) à la toute fin du 2^e siècle av. J.-C., qui mentionne à la fois des divinités, ainsi que des actes officiels et des magistratures : ainsi un censeur, **keenzstur**, en TERVENTVM 4 et 8, des

⁶⁹⁰ Voir le dossier chez CRAWFORD 2011 : 44 - 47.

⁶⁹¹ DE CAZANOVE 2007 : 54.

⁶⁹² *Ibid.*

meddíss túvtiks en TERVENTVM 5, 11, 12, 15, 16, 17, 18, 19, 33, et probablement un sénat en TERVENTVM 12 et 21. Au Sud-Ouest, le sanctuaire est prolongé par des bâtiments publics, dont une vaste *domus publica*.

Nous verrons que le panthéon de Pietrabbondante présente tant des éléments déjà évoqués, communs au reste du monde oscophone, voire italique, que des théonymes originaux.

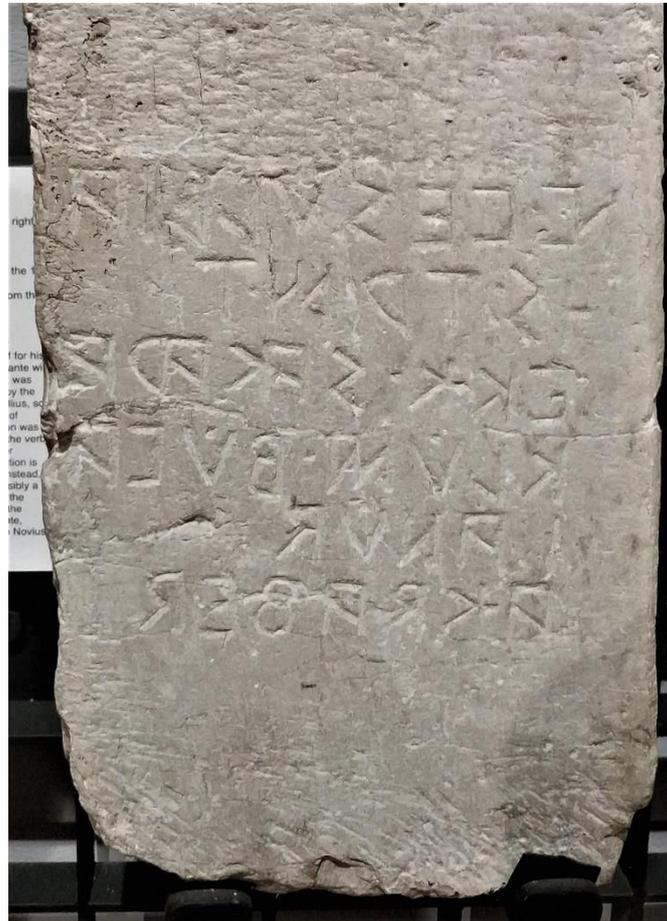


Figure 119 : TERVENTVM 18

Source : Pietrabbondante, Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 2525, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

**nv · vesullia-
 ís · tr · m · t
 ekík · sakara-
 klúm · búva-
 ianúd
 akdafed**

« Nv. Vesulliais
 (fils de) Tr., *m(eddix) t(uticus)*
 ce sanctuaire,
 avec (des fonds) de
 Bovianum
 a ajouté ».

I.4.2. Les divinités

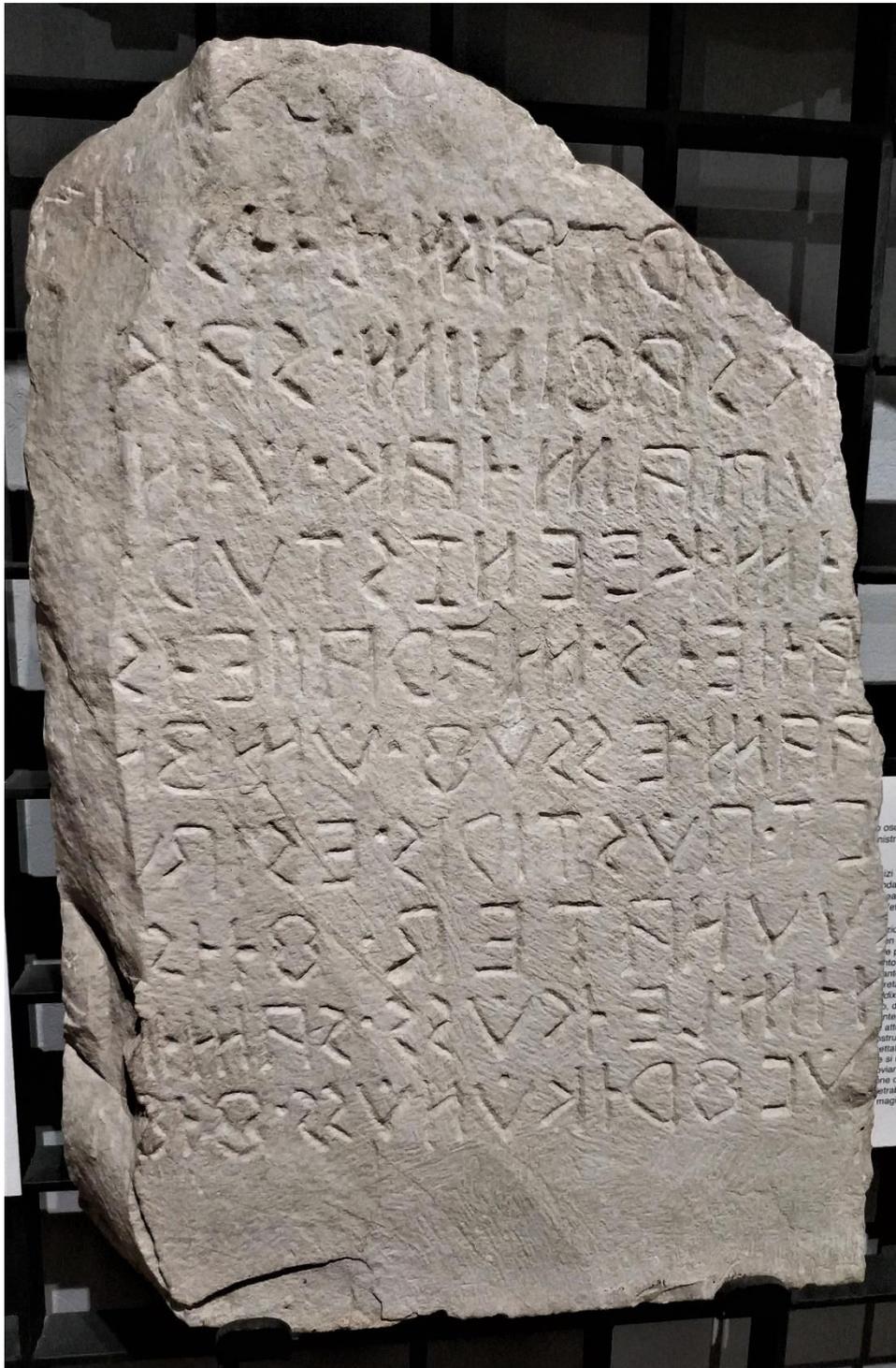


Figure 120 : TERVENTVM 8

Source : Pietrabbondante, Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 2529, photographie de l'auteur (juin 2019)



[-?]-]púrtam · líís
 [-?]-]d · safinim · sak
 [-?]-]upam · íaj · úín[-?]-]
 [-?]-]nám · keenzstur · [-?]-]
 [-?]-]aíieís · maraiieís[-?]-]
 [-?]-]paam · essuf · úmbη[-?]-]
 [-?]-]avt · pústiris · esidυ[-?]-]
 [-?]-]duunated · fíís[-?]-]
 [-?]-]nám · leígúss · samíd[-?]-]
 [-?]-]úvfríkúnúss · fíf[-?]-]

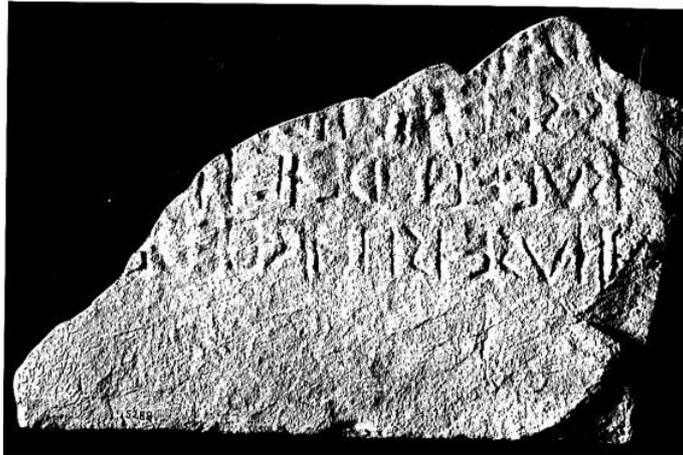


Figure 121 : TERVENTVM 9

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 2526, d'après CRAWFORD 2011

[-?]-]
 [-?]-]k. trífb[úm.-?]-]
 [-?]-]eís. seemunéi[-?]-]
 [-?]-]í. súv. eh preívíd[-?]-]
 [-?]-h]anuseís pad. here[-?]-]
vacat

La première série de divinités que nous mentionnerons est celle des inscriptions TERVENTVM 8, 9 et 10, qui doivent constituer trois fragments d'un même bloc⁶⁹³. L'inscription monumentale, datée du dernier quart du 2^e siècle av. J.-C., et découverte près de la façade du temple A, constitue selon CRAWFORD un long « *elogium* » mentionnant diverses constructions du sanctuaire, magistrats et divinités.

I.4.2.1. **seemun-**

Le théonyme **seemuneí** représente vraisemblablement le datif (ou génitif, avec une restitution **eí[s]** singulier d'un théonyme apparenté à lat. *Sēmo, ōnis*, m⁶⁹⁴. Il s'agit ici d'une divinité singulière, pour laquelle on trouve aussi des formes collectives : le théonyme semble en effet attesté au pluriel dans l'inscription CORFINIVM 6 : *semunu*, qui doit être un génitif⁶⁹⁵. Cette forme plurielle est sans doute à comparer avec les *Sēmōnēs*, du *Carmen Arvale*, quel que soit le crédit réel à accorder à ce texte concernant la religion romaine archaïque. Il s'agit, en soit, de la personnification d'un neutre en **-men*, par un animé en **-mōn*, d'où it. com. **sēm-*⁶⁹⁶, lat. *sēmen*, et it. com. **sēmōn-*, d'après la racine **seh₁*⁶⁹⁷ « semer ». Ces différents théonymes doivent renvoyer à une conception it. com. de divinités des « semailles », mais liées également aux serments : ainsi *Sēmo Sancus* et le rituel ombrien des **semenies tekuries**.

Parmi les théonymes présentant des formations similaires, on peut sans doute également citer *Termīnus*, i, m, dérivé de *terměn, ĩnis*, « terme, borne », à côté d'un ancien **Termōn-*, cf : grec τέρμα ; τέρμων. En italique, il semble qu'on ait bien l'alternance **-mn / *-mon* des thèmes en nasale, en regard du vén. **ter.mo.n.ios** « *termināles* » acc. pl.⁶⁹⁸ ; *Termo, ōnis* comme correspondant de *Terminus* est attesté chez ENN⁶⁹⁹, *An.* 470, ainsi que LIV., *Per.* 1, 1 : *Capitolium inchoatum. Termonis et Iuuentae arae moueri non potuerunt*. Par ailleurs, les langues sabelliques ont également le degré **-men*⁷⁰⁰, ainsi dans osq. **teremenniú** (n./acc. pl.), **teremníss** (dat./abl. pl.) « bornes frontières ».

⁶⁹³ CRAWFORD & AL. 2011 : 1156.

⁶⁹⁴ POCETTI 2013 : 29.

⁶⁹⁵ DE VAAN 2008 : 557 ; UNTERMANN 2000 : 660.

⁶⁹⁶ Voir DE VAAN 2008 : 557.

⁶⁹⁷ LIV² : 517.

⁶⁹⁸ LEJEUNE 1974 : 327.

⁶⁹⁹ Par ailleurs oscophone de naissance, ainsi GELL. 17, 17 : *Ennius tria corda habere sese dicebat, quod loqui Graece et Osce et Latine sciret* « Ennius disait qu'il possédait trois cœur, car il savait parler le grec, l'osque et le latin. »

⁷⁰⁰ DE VAAN 2008 : 615.

Dans une étude récente, WEISS⁷⁰¹, propose une tout autre explication étymologique, quoique sur un même type de dérivé en **-mōn*, avançant en premier lieu que la forme osque **seemuneí** ne peut pas représenter la racine de *sēmen* : l'on attendrait une notation <í> plutôt que <ee> pour un [ē], ainsi, par exemple, **físnam** « temple », d'après **fēsna* ; en second lieu, l'association de ce dieu des serments avec le monde agricole serait bien mince. Selon WEISS, l'origine du théonyme osque ainsi que son équivalent latin, est à trouver dans une comparaison italo-celtique, d'après une proto-forme **seyVmōn*⁷⁰², tirée de la racine **seg^h-* « s'emparer de, saisir ». Cette forme serait à l'origine du théonyme gaul. *Segomoni* (CIL XIII, 2846), par ailleurs assimilé à Mars, par exemple dans l'inscription AE 1994, 1224 (2^e siècle de notre ère) : *[M]arti Segomoni et [—]*, etc. Le théonyme serait attesté par la forme *Segamanas* en Ogham irl. Dans la démonstration de WEISS, le dieu, singulier ou collectif, aurait ainsi une dimension martiale, ainsi dans le *Carmen Arvale*, par une extension du sens de la racine vers « être fort, puissant », d'où son association à Pietrabbondante au dieu **hanús-**, constituant, selon l'auteur, une paire semblable à *Honos* et *Virtus*. Concernant la graphie de **seemuneí**, il nous semble que la notation <ee> pour un [ē] reste cependant sporadiquement envisageable, quoique WEISS⁷⁰³, à propos de **teer[úm]** « terrain⁷⁰⁴ », considère qu'il s'agit spécifiquement de la notation d'un allongement secondaire.

I.4.2.2. herentat-

L'inscription du fragment TERVENTVM 9 doit présenter une forme incomplète, **here[-]**⁷⁰⁵ d'une divinité que nous avons déjà abordée sporadiquement, à savoir la « Vénus osque », Herentas, également connue chez les Péligniens dans l'inscription CORFINIVM 6, qui atteste le nominatif *herentas*, qui semble refléter un thème en **-tāt* sur une base verbale synchroniquement transparente, **her-*⁷⁰⁶ « vouloir, désirer », apparentée au lat. *horior* « encourager, presser », héritée selon DE VAAN⁷⁰⁷ de la racine i.-e. **g^her-*⁷⁰⁸ « avoir plaisir à »,

⁷⁰¹ WEISS 2017.

⁷⁰² WEISS 2017 : 382.

⁷⁰³ WEISS 2017 : 380.

⁷⁰⁴ WALLACE 2007 : 12 ; UNTERMANN 2000 : 736.

⁷⁰⁵ À moins qu'il ne s'agisse du nom de Héraclès, comme le note LA REGINA 2009 : 324, dont on trouve en effet des représentations votives dans le sanctuaire de Pietrabbondante. Cependant, l'attestation épigraphique de Herentas se trouverait également confirmée par une autre inscription, que nous mentionnons *infra*.

⁷⁰⁶ Voir les différentes formes que prend cette base chez UNTERMANN 2000 : 319 - 326.

⁷⁰⁷ DE VAAN 2008 : 289.

⁷⁰⁸ LIV² : 176 - 177.

du gr. χαίρω « se réjouir » etc. Considérant ce sémantisme, ainsi que son étymologie transparente, la divinité doit constituer une interprétation osque de l'Aphrodite grecque, là où les Latins ont opéré un syncrétisme avec une divinité préexistante, comme le note également MARTZLOFF⁷⁰⁹, et également connue des Osques, Vénus, dont le sens pouvait donc encore, selon nous, permettre en synchronie une telle association. Néanmoins, en regard de la productivité de la base *her- dans les langues sabelliennes, c'est cette dernière qui a servi à la fabrication d'un théonyme nécessitant une compréhension directe. Selon l'analyse de MARTZLOFF, la forme Herentas doit représenter un dérivé d'une forme de participe présent d'un verbe en -jo-, tel que *herjent-, où la séquence /rj/ aurait connu une palatalisation notée <r> en alphabet nationale, et <r> en alphabet latin. Cette forme rendrait compte aussi bien des formes ombriennes **herintie**, **herinties**, vraisemblablement anthroponymiques, que de la glose d'HESYCH. Ἐριέντης Ἀφροδίτης ἐπώνυμον, où la graphie <ρι> peut rendre /rj/ ou /r'/⁷¹⁰. On a noté précédemment la forme de gén. monophthongué **herettates** en HISTONIVM 7, avec une notation <tt> qui peut constituer une erreur de gravure ou une évolution phonétique locale /nt > /tt/, ou encore la notation par une géminée de la chute de la nasale devant une dentale,

⁷⁰⁹ MARTZLOFF 2006 : 411 : « De façon frappante, Herentas est en osque une formation transparente en synchronie (ce que n'est pas Venus en latin). Il ne serait donc pas improbable qu'Herentas soit le nom renouvelé, à date récente, d'une divinité préexistante qui aurait été appelée *Wenos et dont Φενζητ serait la survivance »

⁷¹⁰ MARTZLOFF 2006 : 445 - 446.

phénomène⁷¹¹ que l'on retrouve par exemple dans une inscription de Cumès datée d'environ 200 av. J.-C., avec le datif **heretatei** < *herentatej.

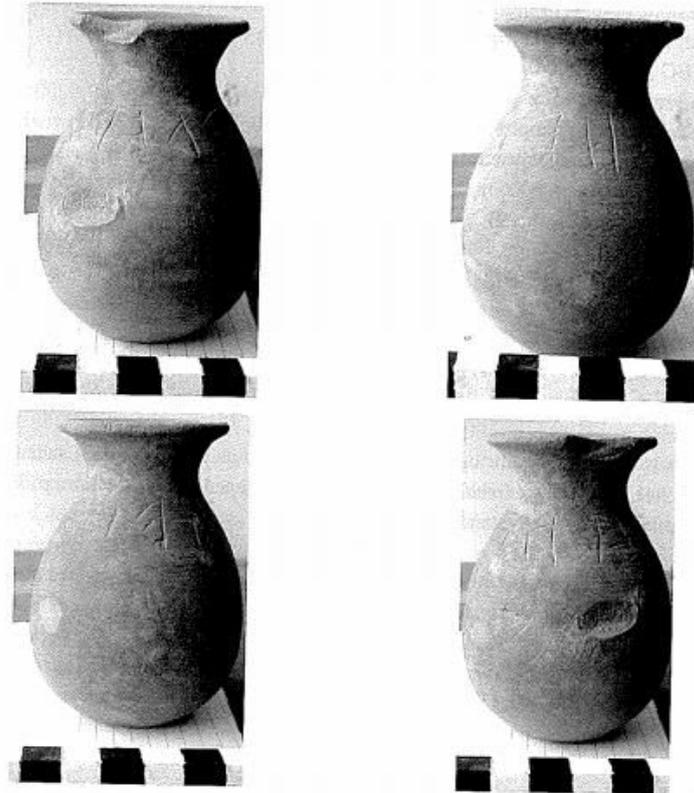


Figure 122 : CVMAE 5

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 140683, d'après CRAWFORD 2011

heretatei

I.4.2.2.1. Herentas Herukina

⁷¹¹ ZAIR 2016 : 129 - 130.



Figure 123 : HERCVLANEVM 1 (détails)

Source : Herculaneum, Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 2540, photographies de l'auteur (juin 2019)

Traduction

A **herentateís. súm**

B **I(úvkis). slabiis. I(úvkieís). aukíl. meddíss. túvtíks. herentateí. herukinaí. prúffed**

A « Je suis (la propriété) de Herentas »

B « L. Slabios, fils de L. Aukil., *meddix tuticus*, a fait installer (ceci) pour Herentas Erycina »

L'objet sur lequel se trouve l'inscription présente la reconstitution, dans une dalle de béton, des fragments d'un sommet d'autel. Selon CRAWFORD, le champ épigraphique contenant l'inscription (datable du début de la deuxième moitié du 2^e au début du 1^{er} siècle, au vu de la présence de *cognomina*), pouvait s'étendre plus bas, et a été brisé. Dans cette attestation du culte à Herculaneum, la déesse porte l'épithète **herukina-**, que l'on retrouve aussi en latin avec le nom de Vénus, en *CIL I², 2297* (Latium et Campania, Puteoli) : *venerus heruc(inae)*. Le mot au génitif présente une forme comparable à l'attestation osque, et non aux formes latines attendues, d'origine grecque, *Erycina* (HOR. *O.* 1, 2, 33 ; OV. *M.* 5, 363), ou *Erucina* dans l'épigraphie.

L'adjectif *Erycīnus* provient en effet du nom du mont Eryx en Sicile, en grec Ἐρυξ, -υκος, siège d'un temple d'Aphrodite, et également nom d'un personnage de la mythologie grecque fils d'Aphrodite. À l'époque romaine, après la première guerre punique, le mont était toujours le lieu d'un culte à Vénus, comme le montre les dédicaces (2^e - 1^{er} siècle av. J.-C.) trouvées sur place : *CIL I², 2221* : *venerei erucina[i]* ; *CIL I², 2222* : *[vene]re / erucinai / dono(m) / dedet* ; *CIL I², 2223* : *[ven]erei erucin(ai) / [s]acrom / [---]ltinius p. f.* Le culte se déplace également à Rome, avec la dédicace d'un temple de Vénus Érycine en 215 av. J.-C. sur le Capitole, promis par Quintus Fabius Maximus après la bataille de Trasimène (LIV. 22, 9, 10, et 23, 30 : *Exitu anni Q. Fabius Maximus a senatu postulavit ut aedem Veneris Erycinae, quam dictator uouisset, dedicare liceret*). À partir de 181 av. J.-C., il existe un second temple sur le Quirinal, dédié par L. Porcius Licinus et voué par son père le consul L. Porcius Licinus en 184 :

LIV. 40, 34 :

*aedes duae eo anno dedicatae sunt, una Veneris Erycinae ad portam Collinam: dedicavit L. Porcius L. f. Licinus duumvir, uota erat a consule L. Porcio Ligustino bello, altera in foro holitorio Pietatis*⁷¹².

⁷¹² « Deux temples furent dédiés cette année : un de Vénus Érycine, près de la porte Colline, dont la dédicace fut faite par le *duumvir* L. Porcius Licinus, fils de Lucius, et qui avait été voué par le consul L. Porcius lors de la guerre de Ligurie, l'autre de la Piété, dans le forum des marchands de légumes. »



Figure 124 : Denarius de C. Considius Nonianus (57 av. J.-C.), temple de Vénus Erycine du Quirinal

Source : Rome, Museo Nazionale Romano, Palazzo Massimo alle Terme⁷¹³

Cette association des théonymes de Vénus et de Herentas à cette désignation d'origine toponymique est décisive pour la question du syncrétisme de ces deux divinités avec Aphrodite, la deuxième ayant peut-être d'ailleurs été créée *ad hoc*, au vu de l'attestation préalable du nom de Vénus en osque sous les formes $\text{ϕε}\nu\zeta\eta\iota$ et $\text{ϕε}\zeta\epsilon\iota\varsigma$ (voir chapitre I.3.2.4.1.).

Herentas « Erycina » pourrait d'ailleurs être également présente à Pietrabbondante selon LA REGINA⁷¹⁴, qui mentionne la découverte d'une inscription abrégée qui porte les caractères : **he ír · t**, que LA REGINA développe **he(rentateís) ír(ukinas) · t(úvtíks)**, arguant du fait que, s'il s'agit bien d'un théonyme, on ne connaît pas d'épiclèse en **ír-** qui pourrait correspondre au nom d'Héraklès, tandis que **írukina-** serait la version osque exacte de l'adjectif *Erycina*, là où **herukina-** présenterait une contamination⁷¹⁵ de la graphie de la syllabe initiale par le théonyme de Herentas qui serait ensuite passée au latin dans *Venus Herucina*.

Dans l'inscription CORFINIVM 6, déjà mentionnée, le théonyme de Herentas⁷¹⁶ est de plus associé à une forme *hanustu*, qui est très vraisemblablement liée au théonyme suivant.

⁷¹³ Voir CRAWFORD 1974 : 448.

⁷¹⁴ LA REGINA 2012a : 326 et sq.

⁷¹⁵ Voir également UNTERMANN 2000 : 326.

⁷¹⁶ Noter également, dans l'inscription TEATE MARRVCINORVM 4, la mention d'une prêtresse portant un titre dérivé du théonyme : *[s]acra[-]iacrix · herentatia · uara*, sur le modèle de *sacratrix cerra* en TEATE MARRVCINORVM 3.

I.4.2.3. **hanus-**

La découverte de deux nouveaux fragments inscrits de Pietrabbondante en 2007 et 2008 éclaire une partie du texte de TERVENTVM 9, en permettant la restitution d'un autre théonyme à la cinquième ligne⁷¹⁷. Le texte de ces fragments, avec les conjectures, en est le suivant, avec un fragment central manquant :

[pa]k(is). sadirii[s-?-] hanúseís . pukam . prúffed

On y lit ce qui semble être un nouveau théonyme, **hanús-**, ici au génitif. La découverte de la forme **hanúseís**, jusqu'alors non attestée entièrement, permet la restitution du même théonyme, dans l'inscription TERVENTVM 9, qui constitue comme nous l'avons vue une partie du même texte que TERVENTVM 8.

Le théonyme doit représenter l'antonomase d'un substantif **hanús-** « honneur », qui est probablement à associer au lat. *Honōs* « l'Honneur » incarnée, avec une variation vocalique⁷¹⁸. Le vocalisme /a/ tend à prouver que le mot n'est pas emprunté au latin. Ce mot connaît un dérivé⁷¹⁹ *hanustu* dans CORFINIVM 6 (voir *supra*) qui doit refléter une formation en *-to- sur **hanos-*, parallèle au latin *honestus*⁷²⁰ avec encore un vocalisme différent, qui doit être, de la même façon, un dérivé du thème sigmatique *honōs*, **hones-*. Dans l'inscription pélignienne, *hanustu* peut refléter un n. sg. fém., auquel cas il servirait d'attribut à *herentas*, ou l'accusatif neutre pluriel d'un adjectif substantivé⁷²¹, objet de *dida*.

Le culte romain de Honos, introduit en 233 av. J.-C., a pu influencer la théologie osque : l'association de **hanús-** à Honos est par ailleurs corroborée par le contexte au sein même du sanctuaire de Pietrabbondante⁷²², qui fournit aussi une dédicace à **víkturra-** « Victoria », ce qui établirait par ailleurs une cohérence du contexte militaire et de la vraisemblable influence romaine.

⁷¹⁷ LA REGINA, 2012a : 222 - 323.

⁷¹⁸ LA REGINA 2012a : 323.

⁷¹⁹ UNTERMANN 2000 : 323.

⁷²⁰ DUPRAZ 2014a : 107.

⁷²¹ DUPRAZ 2014a : *ibid.*

⁷²² POCETTI 2013 : 28.



Figure 125 : Pietrabbondante, temple A

Source : Sanctuaire de Pietrabbondante, temple A, photographie de l'auteur (juin 2019)

I.4.2.4. víkturra-



Figure 126 : TERVENTVM 20

Source : Campobasso, Soprintendenza Archeologica per il Molise, inv. 46173, d'après
CRAWFORD 2011⁷²³

Traduction

maras · staís · banttiéi[s-?-]

« Maras Stais (fils) de Banttis,

lúvkis · dekitis · marah[ieís-?-]

Loukis Dekitis, (fils) de Marahis,

víkturraí · dunúm · ded[ens-?-]

à Victoria, ont offert ce don »

Cette inscription sur tablette de bronze, datée du 2^e siècle av. J.-C. par CRAWFORD, a été découverte sur le sol du passage à gauche du temple B. Le théonyme osque **víkturraí**, au dat. sg., semble montrer une attestation de la palatalisation **-rj-* > /rr/, avec chute de **-j-*, comme le note ZAIR⁷²⁴, le théonyme constituant l'unique exemple sûr de l'évolution apparente d'une

⁷²³ Voir LA REGINA 1966 : 262.

⁷²⁴ ZAIR 2016 : 114 - 116.

séquence **-ri-* originelle⁷²⁵, du fait de son statut certain d'emprunt au latin *Victoriā*, comme l'indique la conservation de /kt/⁷²⁶ ; il pourrait toutefois s'agir aussi d'une erreur de graphie.

Le théonyme de Victoria est attesté en latin à Préneste dès le 4^e siècle av. J.-C., ainsi sur le miroir de bronze de l'inscription *CIL I², 2498* (moitié du 4^e siècle av. J.-C.) : *Hiaso // Victoria // Fortuna // Menerva*, et sur la ciste⁷²⁷ *CIL I², 563*

La diffusion du culte romain de Victoria en Italie centrale s'est faite dès le 3^e siècle av. J.-C., comme le montrent les inscriptions latines du pays marse, ainsi *CIL I², 387*⁷²⁸ : *Sa(lvius) Sta(tius) Fl(avi) / Vic(toriae) d(onum) d(ant) l(ibentes) / m(erito)* et *CIL I², 388*, 3^e siècle av. : *Vecos Sup(i)n(as) / Victori(a)e seinq(uom) / dono(m) dedet / lub(en)s merito / qu(a)e{i}stores / Sa(lvius) Magio(s) St(ati) f(ilius) / Pac(ios) Anaiedio(s) St(ati)*, et l'on peut imaginer, avec POCETTI⁷²⁹, qu'il a pu en être de même pour le culte de Honos, dont le temple, aux côtés de Virtus, est attesté à Rome dès 234 av. J.-C., dédié par Q. Fabius Maximus Verrucosus⁷³⁰.

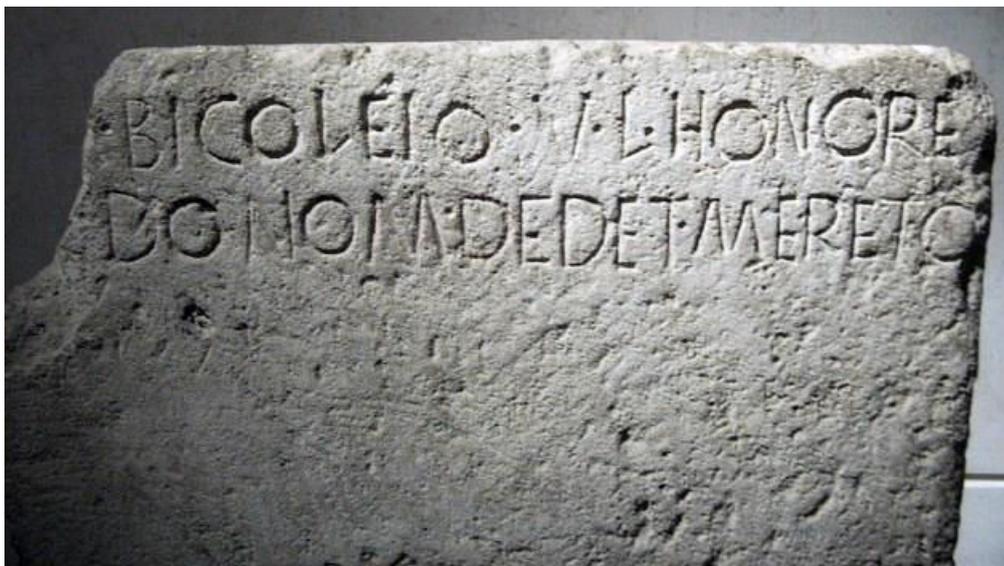


Figure 127 : *CIL VI, 3692*

Source : Rome, (230 - 201 av. J.-C.), Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano,

© Dan Diffendale (2003)

M(arcus) Bicoleio(s) V(ibi) l(ibertus) Honore / donom dedet merito

⁷²⁵ **sverruneí**, en ABELLA 1, présentant d'autres possibilités de dérivation que **suer-īōn*, voir UNTERMMAN 2000 : 726 – 727. On peut sans doute rajouter au dossier, en suivant l'hypothèse de MARTZLOFF, le théonyme de Herentas.

⁷²⁶ POCETTI 1979 : 35.

⁷²⁷ Voir le chapitre III.3.1.1.

⁷²⁸ voir LETTA – D'AMATO 1975.

⁷²⁹ POCETTI 2013 : 28.

⁷³⁰ RICHARDSON 1992 : 190.

I.4.2.5. **kúnsíf** et **deívúz**



Figure 128 : TERVENTVM 22

Source : Pietrabbondante, Soprintendenza Archeologica per il Molise, d'après CRAWFORD

2011

^{va} **kúnsíf** ^{va}

^{vac} **deívúz** ^{vac}

vacat

Dans cette inscription sur bloc de pierre découverte en 2006 dans une des salles du portique de la *domus publica*, la présence aux côtés de **kúnsíf** d'un théonyme lié à la famille du latin *dīues* (< *deiuēt-s*) « riche », a amené à un rapprochement avec le couple *Consus / Ops*⁷³¹. Le théonyme **kúnsíf** est en effet associé à une forme **deívúz**, qui doit être le nominatif d'un adjectif **deiy-e/o-t-* « riche », au nominatif **deiy-o-t-s* > **deívúz**. Il faut en effet partir de it. com. **deiy-(o/e)t-*⁷³² « favorisé par les dieux, riche », d'après **deiy-os* « divin, brillant », d'où lat. *dīves*, *-itis* contracté en *dīs*, *dītis*, qui donne le théonyme de *Dīs*, *Dītis* « dieu des Enfers », par analogie avec Πλούτων déjà rapproché par les Grecs de l'adjectif πλούτος « riche ». Les

⁷³¹ LA REGINA 2012a : 316 - 322.

⁷³² Voir également pélig. *des* < **deiuēt-s* et son dérivé *deti* « richesse » < **deiy-et-io-* (UNTERMANN 2000 : 168 et 172).

formes latines et osques sont démonstratives de ce que BIVILLE⁷³³ qualifie de « principe du calque morpho-sémantique ». Le théonyme **deívúz** osque semble donc démontrer que ce *modus fabricandi* est partagé également par les populations oscophones. Voir également en latin *Deiueti* (CIL I², 3190, début du 2^e siècle av. J.-C., Luceria), pour qui nous renvoyons à POCETTI⁷³⁴



Figure 129 : CIL I², 3190

Gentiles / Magiei / sancto Deiveti / fecere

Ce doit être ce même théonyme, attesté cette fois seul, qui est représenté par la forme incomplète au datif, **Jeívuteí**, dans l'inscription fragmentaire TERVERTUM 19, découverte près du temple B (LA REGINA 2012a : 317) : la découverte du nominatif **deívúz** rend possible une telle restitution.

⁷³³ BIVILLE 2009 : 416.

⁷³⁴ POCETTI 2017.



Figure 130 : TERVENTVM 19

Source : Pietrabbondante, dépôt supérieur, inv. 18, d'après CRAWFORD 2011

d]eívuteí · *vacat*

]avl · **m** · **t** · *vacat*

]ed *vacat*

vacat

Le rapprochement avec la divinité de la richesse Ops a amené, comme le souligne POCETTI⁷³⁵, à faire du théonyme osque **kúnsíf** un homologue formel de *Consus*, portant l'épiclèse **deívúz** comme incarnation de « l'abondance », en une inversion du théonyme latin *Ops Consiva*⁷³⁶. Cette identification serait en effet corroborée par l'inscription latine *opalís* découverte en 2007 dans les fouilles de la *domus publica* de Pietrabbondante⁷³⁷, qui représenterait le nom d'un esclave dérivé du théonyme de *Ops*.

⁷³⁵ POCETTI 2013 : 30 - 31.

⁷³⁶ LA REGINA 2012a : 318.

⁷³⁷ LA REGINA 2012a : 316.



Figure 131 : *Opalis* (Pietrabbondante)

Source : Pietrabbondante, *domus publica*, d'après LA REGINA 2012

Cette attestation tardive, de l'époque de Tibère, ne nous paraît cependant pas particulièrement significative. De plus, que la divinité latine *Consus* soit originellement un thème en *-o- ou un thème en *-u-, les deux cas sont de toute façon incompatibles avec la morphologie de **kúnsif**. En effet, la désinence **-if**, dont le **-f** final ne peut provenir, au nominatif, que d'une séquence /ns/⁷³⁸, ne peut donc correspondre qu'à un thème en nasale (voir par exemple les thèmes en *-iōn-* tel que **fruktatiuf** < **fruktātiōns*). D'après l'exemple de **statif** (voir *supra*), il s'agit vraisemblablement d'un participe présent en *-ēns. De plus, si l'on considère l'étymologie de *Consus* comme **komd^h(h₁)to/u-* « qui met en réserve », l'analogie avec **kúnsif** est phonétiquement problématique. La racine **d^heh₁-* « placer » est connue en osque, et, en composition, la consonne issue de l'aspirée indo-européenne est conservée⁷³⁹ : ainsi le participe **prúftú** « érigés » (Neutre pluriel, dans **prúftúset** « *posita sunt* »), d'après **pro-d^hh₁to-* ; **komd^h(h₁)to/u-* aboutirait donc en osque à ***kúnf-to/u-**. On pourrait ainsi plutôt y voir un composé du verbe *sum*⁷⁴⁰ tel que **konsēns*, parallèle à lat. *praesēns*, *absēns*, etc. qui ne serait pas sans lien avec les *Di Consentes*⁷⁴¹ latins, et constituerait un théonyme à part entière, l'inscription montrant alors bien deux théonymes distincts et autonomes, tous les deux au nominatif singulier. Dans l'inscription TERVENTVM 19, la reconstitution [**kúnsi(?)eí** · **d]eívutei**⁷⁴² nous paraît donc non nécessaire, quoique POCETTI⁷⁴³ admette tout de même

⁷³⁸ POCETTI 2013 : 32 - 33.

⁷³⁹ POCETTI 2013 : 33.

⁷⁴⁰ voir POCETTI 2013 : 34 - 36.

⁷⁴¹ Sur cette question voir POCETTI 2013 : 36 - 39.

⁷⁴² LA REGINA 2012a : 317.

⁷⁴³ POCETTI 2013 : 40.

[***kúnsíteí** · **d]eívuteí** comme « tout à fait probable », mais sur la base de deux théonymes distincts, et non d'un théonyme et de son épiclèse.

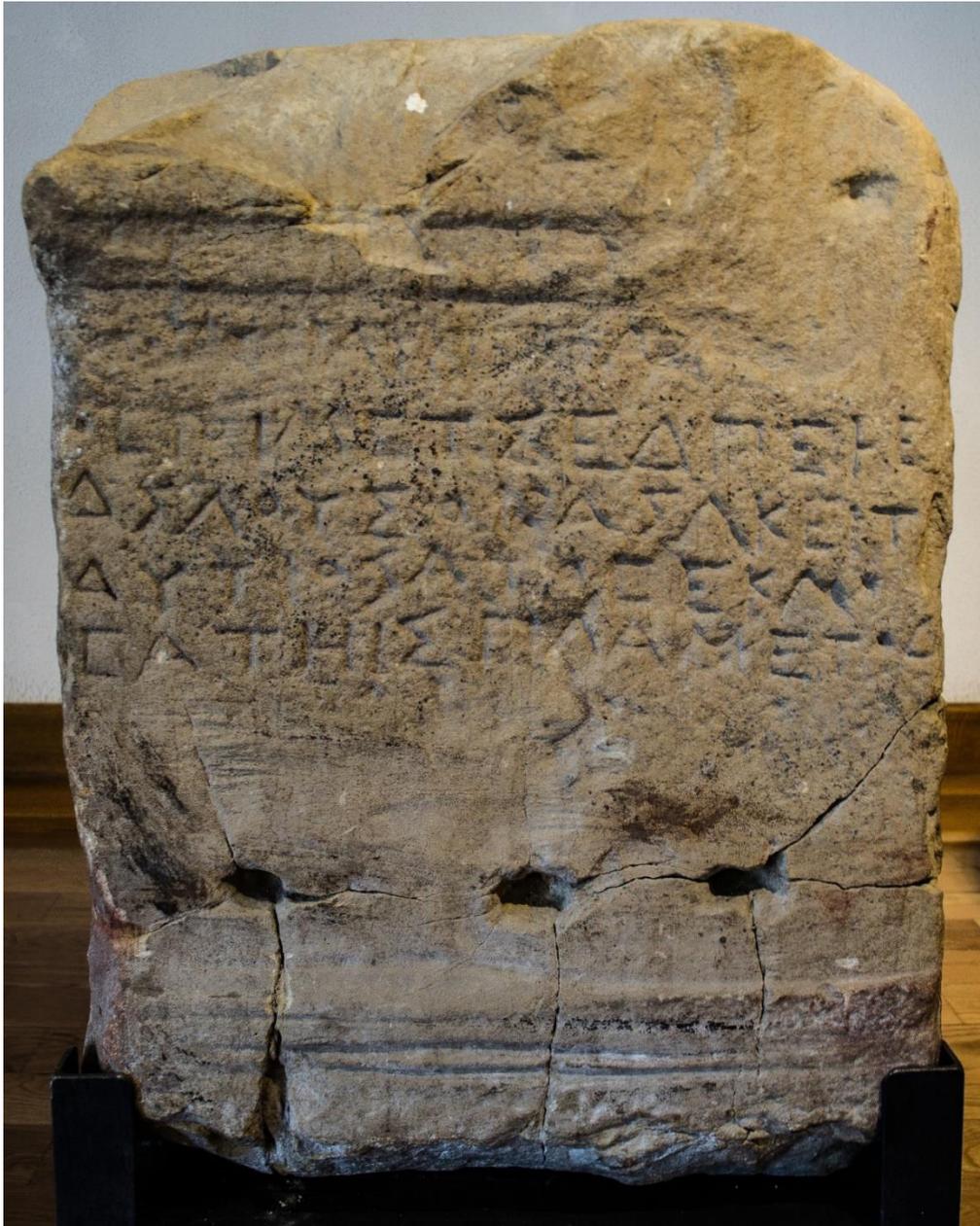


Figure 132 : Sanctuaire de Pietrabbondante, temple B
Source : photographie de l'auteur (juin 2019)

I.5. Appendice : divinités osques isolées

I.5.1. *φατορ-*

En Lucanie également, il semble exister un équivalent du latin *Fātūus* « dieu de la Parole (prophétique) », dans l'inscription POTENTIA 40, pour l'interprétation générale de laquelle nous renvoyons à DUPRAZ⁷⁴⁴ :



Source : Potenza, Museo Provinciale, inv. 15, photographie de l'auteur (juin 2019)

Figure 133 : POTENTIA 40

⁷⁴⁴ DUPRAZ 2015a.

κλοφατς γαυκιες φα[οφ]οι δι
οφοι μετσεδ πεηε
δ φλουσοιο αφλκειτ
αυτι ο φατοφε κλο ^{vac}
φατης πλαμετοδ

Le théonyme est attesté deux fois dans cette inscription, dans la ligne 1, au dat., restitué *φα[οφ]οι*, et dans la ligne 5 au voc. introduit par l'interjection *ο*⁷⁴⁵. Le même théonyme est également attesté en alphabet national dans l'inscription AECLANVM 1 : **fatuveís** (gén. sg.)

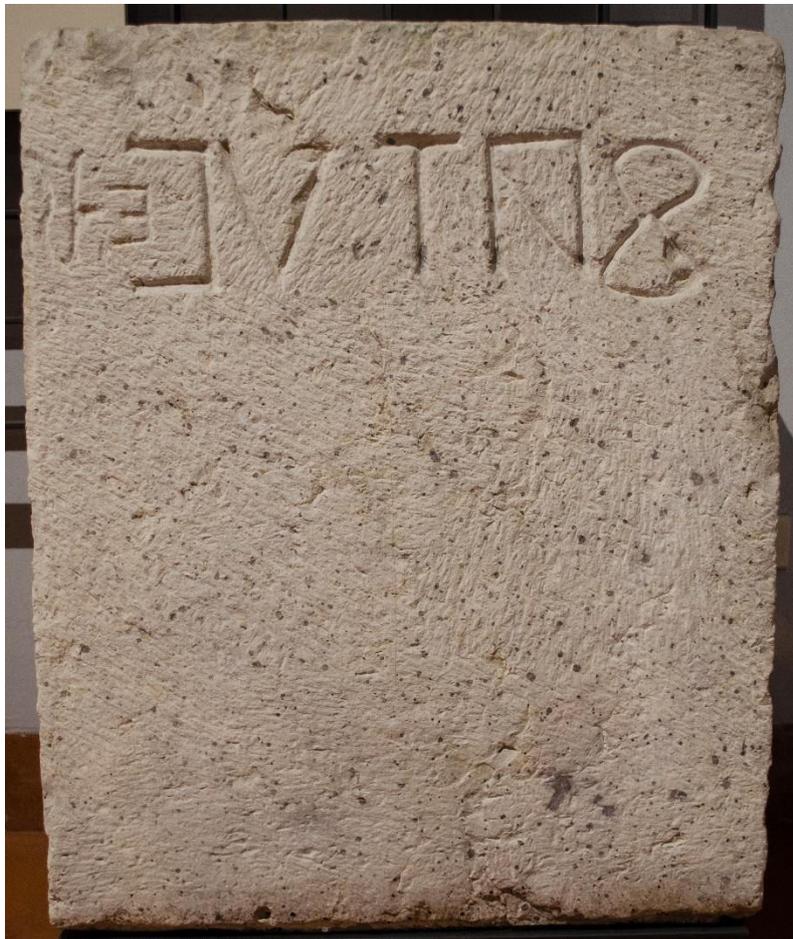


Figure 134 : AECLANVM 1

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 145272, photographie de l'auteur (juin 2019)

⁷⁴⁵ Voir RIX 1993b.

fatuveís « de Fatuus »

Il s'agit très vraisemblablement d'un théonyme cognat du lat. *Fātūus*, ainsi SERV. *En.* 6, 775 :

Castrumque invi una est in Italia civitas, quae castrum novum dicitur: de hac autem ait 'castrum Inui', id est Panos, qui illic colitur. Inuus autem latine appellatur, Graece Πάων: item Ἐφιάλτης Graece, latine Incubo: idem Faunus, idem Fatuus, Fatuclus.

Le théonyme doit être le dérivé thématique d'un nom **fātu-* « action de parler », tel que **fatoṽ-o-*, d'après it. com. **fā-* « parler » i.-e. **b^heh₂-*, d'où **fā-tu-* « action de parler », d'où dérive également le féminin *Fātua* (MACR. S. 1, 12, 21), parèdre de Faunus, et le diminutif *Fātuclus*. L'on a bien affaire en osque à un thème en **-o-* comme le prouve le génitif en **-eís** qui n'est pas celui des thèmes en *-u*⁷⁴⁶. La forme *φατοφε* est donc bien un vocatif, sans syncope de la voyelle médiane par analogie probable avec le nominatif **φατοφσ*, probablement attesté par l'étrusque, qui avait déjà subi la syncope en syllabe finale, d'où étr. **fatuvs** (*ThLE*² : 429), dans un contexte oraculaire aux côtés de **vesuna** et **fufluns**⁷⁴⁷. Comme le rappelle WEISS⁷⁴⁸ :

« *Van der Meer 1997 : 220 has criticized this suggestion on the grounds that *Fatuus would become *Fatue in Etruscan. But the Etruscan borrowing of Italic thematic personal names in the vocative does not hold for divine names, which are regularly borrowed in the nominative.* »

La forme empruntée doit être donc bien être **fatoṽ-o-s* avec syncope de la voyelle thématique *-o* du nominatif singulier. Cette attestation sabellique rend en tout cas plausible la restitution **fatuvs** sur l'inscription de Castelgiorgio, pour laquelle il a été imaginé, à notre avis à tort, qu'il pouvait s'agir d'une falsification (ainsi MARKEY⁷⁴⁹, qui prétend également que l'inscription de la fibule de Préneste est fautive, ce qui a été formellement démenti par les analyses archéométriques, comme le note ainsi MARAS⁷⁵⁰), d'après le caractère d'*hapax* de la

⁷⁴⁶ RIX 1993b : 192.

⁷⁴⁷ Voir le chapitre II.2.2.6.

⁷⁴⁸ WEISS 2010 : 236.

⁷⁴⁹ MARKEY 2009 : 120.

⁷⁵⁰ MARAS 2012.

lecture, en sens inverse, **svutaf**⁷⁵¹. Il nous semble vraisemblable de voir une correspondance entre théologies étrusque et osque montrant une divinité de la parole prophétique. Le monde romain connaît de telles divinités, notamment dans le contexte des voix divines sortant des bois, qu'il s'agisse de Faunus ou Silvanus⁷⁵².

I.5.1. Autres divinités

I.5.1.1. *deias comaftas*

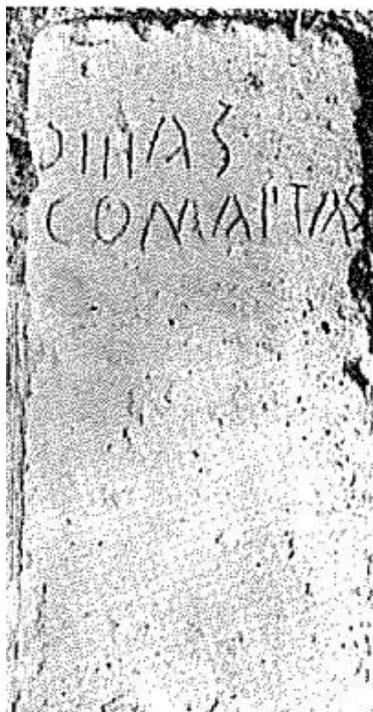


Figure 135 : FVRFO 1 = *CIL IX*,
3556

Source : Castelvechio Calvisio, d'après CRAWFORD 2011

deias^{vac}

comaftas

Cette inscription sur stèle, en alphabet latin, du pays vestin (Castelvechio Calvisio), datée d'environ 150 av. J.-C. en regard de la forme des lettres, présente l'unique attestation

⁷⁵¹ Lecture toujours retenue par DE GRUMMOND 2006 ; la lecture **fatvvs** a été vue avec justesse, comme le rappelle WEISS 2010 : 236 par LUSCHI 1989.

⁷⁵² Voir le chapitre IV.2.2. et BRIQUEL 1993.

d'une divinité féminine *deias comaftas* (g. sg.). Suivant l'analyse de DUPRAZ⁷⁵³, le théonyme, qui ne présente aucun trait latin, est composé du nom générique en osque de la déesse, **dejuā*, qui présente ici un aboutissement proprement nord-osque selon DUPRAZ, et d'une forme vraisemblablement verbale, avec un préverbe **kom-*, *comafta-*, qui doit représenter l'antonomase d'un ancien participe passé passif **comafto-* <**kom-apt-o-*, avec spirantisation de /p/ devant /t/, « choisi, élu », d'après l'it. com. **opeje/o-* « choisir », cf osq. **ufteis** (<**op-ti-*) g. sg, « choix, souhait ? », omb. **upetu** (3^e sg., imp. futur). Le participe comme le substantif représentent plus vraisemblablement une racine **h₁ep-* « choisir, saisir⁷⁵⁴ », d'où un degré /o/ **h₁op-eje-* « choisir », et, un degré zéro, **h₁p-to-* « choisi », que **h₃ep-* « fabriquer », ou, comme le propose LIV² : 299, une racine **h₃ep-* « souhaiter » attestée dans les langues italiques uniquement. Comme le souligne DUPRAZ, l'étymologie vraisemblable du théonyme ne nous donne aucune information sur le domaine divin ni la nature de la divinité.

I.5.1.2. [tr]ínnianúí



Figure 136 : TERVENTVM 35

Source : Campobasso, Soprintendenza Archeologica per il Molise, inv. 4508, d'après CRAWFORD 2011

Traduction

[-?-.] stáííús *vac*

[datas] *vacat*

[-?-.] +ínnianúí *vac*

« [-?-.] les Staii,

[dedens b]rateís *vacat*

à [-?-.] Trinianus,

⁷⁵³ DUPRAZ 2010 : 312 - 316.

⁷⁵⁴ DE VAAN 2008 : 431 - 432.

[ont offert] pour une faveur

[donnée] »

Selon la restitution *trinniano- de LEJEUNE, rappelé par POCETTI⁷⁵⁵, le théonyme doit correspondre à un dérivé d'un terme similaire à lat. *Trīnīum (flumen)*, fleuve des Frentani chez PLIN. 3, 17⁷⁵⁶, avec palatalisation et gémination du /n/ : il doit s'agir d'un potamonyme divinisé, ce qui n'est pas inconnu du monde osque, comme nous l'avons vu avec le datif *atrno* dans l'inscription vestine AVEIA 1. La divinisation a toutefois pu se faire sous la forme d'une épithète, au vu du caractère fragmentaire de l'inscription, avec un théonyme masculin en première partie, par exemple Héraclès, souvent associé par ailleurs à la formule *brateis datas* contenue dans l'inscription. Une source du *Trīnīus* (actuel *Trigno*) coule effectivement, en tout cas, à proximité de Vastogiradi, où la tablette de bronze, datée d'environ 125 av. J.-C., a été découverte dans un temple italique.

⁷⁵⁵ POCETTI 1979 : 48.

⁷⁵⁶ *Sequitur regio quarta gentium uel fortissimarum Italiae. in ora Frentanorum a Tiferno flumen Trinium portuosum, oppida Histonium, Buca, Hortona, Aternus amnis* « s'ensuite la région quatre, celle des peuples peut-être les plus braves de l'Italie, sur la côte des Frentani, à partir du Tiférne, le fleuve Trinium riche en ports, les oppida d'Histonium, Buca, Hortona, le fleuve Aternus. »

Chapitre II. Théonymie ombrienne

II.1. Introduction

Dans cette deuxième partie, nous abordons la question des théonymes attestés en langue ombrienne. Sur la place de l'ombrien, dont l'aire linguistique s'étend géographiquement entre les domaines picénien, étrusque, latin et osque, et des dialectes dits mineurs qui lui sont traditionnellement associés, marse, volsque, èque, sabin, dans la famille des langues sabelliennes, nous renvoyons à CLACKSON⁷⁵⁷. La théologie ombrienne, du point de vue du matériel linguistique et épigraphique, nous est connue fort différemment de celle des populations oscophones. De fait, la grande majorité des théonymes ombriens provient d'une source unique, les sept tables de bronze de la cité d'Igouvium. Quelques divinités se distinguent également par des attestations sporadiques, d'autres, elles, se devinent sans doute par des emprunts en étrusque de théonymes ombriens qui nous sont par ailleurs inconnus.

II.2. Les Tables Eugubines

II.2.1. Présentation générale

On appelle « Tables Eugubines⁷⁵⁸ » sept tablettes de bronze, découvertes dans la ville de Gubbio, l'*Iguvium*⁷⁵⁹ antique, au nord-est de Perugia, en 1444. Sur ces tables inscrites se trouve ce qui a été interprété comme une série d'instructions en langue ombrienne concernant des rites et règlements sacrés d'une fraternité de prêtres, les *Fratres Atiedii*, bénéficiaires par ailleurs mentionnés des sacrifices décrits dans les tables IIa 1 - 14 et III - IV⁷⁶⁰ : **fratrusper atieŕie(s)** « pour les Frères *Atiedii* ».

⁷⁵⁷ CLACKSON 2013.

⁷⁵⁸ Voir par exemple, pour une bibliographie (non exhaustive) : BÜCHELER 1878, 1883, SCARDIGLI 1957 - 1958, POULTNEY 1959, BORGEAUD 1982, SISANI 2001, PORZIO GERNIA 2004, WEISS 2010.

⁷⁵⁹ La ville est selon CIC. *Balb.* 47, alliée de Rome à l'époque de Marius : (Marius dicat) *a se ex coniunctissima atque amicissima ciuitate fortissimum quemque esse delectum ; neque Iguinatium neque Camertium foedere esse exceptum, quo minus eorum ciuibus a populo Romano praemia uirtutis tribuerentur* : « (Marius dit) qu'il a choisi les hommes les plus braves parmi les cités les plus liées et les plus amies : il n'y avait de clause ni dans le traité d'Igouvium ni dans celui de Camerte qui empêchât que les citoyens de ces cités reçoivent du peuple romain les récompenses de leur vaillance. »

⁷⁶⁰ POULTNEY 1959 : 1 et 20.

L'ensemble des textes comportent plus de quatre mille mots. Les tables, à l'exception des III et IV, anepisthographes, sont inscrites sur les deux faces. L'alphabet national ombrien, dérivé de l'alphabet étrusque, est utilisé pour les tables I, II, III, IV, Va et Vb 1 - 7 : mais en fait deux adaptations différentes de l'alphabet étrusque sont utilisées. Les tables les plus récentes présentent en effet un alphabet légèrement différent : il s'agit vraisemblablement d'une nouvelle adaptation, la partie en alphabet national de la table V présente ainsi un caractère différent pour m, qui prend la forme de l'abréviation étrusque du chiffre cinq, Λ, dont le nom en étrusque, précisément, commence par un /m/ : **max**⁷⁶¹. On peut noter également les e et les v non obliques dans cette table⁷⁶².

⁷⁶¹ WALLACE 2008 : 220, qui note d'ailleurs la proximité avec le lemniens *mav*.

⁷⁶² Voir SISANI 2001 : 239 - 241.

monete	III-IV	Ia	Ib	IIa	IIb	V	
J	AA	AA	AA	AA	AA	AA	a
	BB	BB	B	BB	BB	B	b
	EE	EE	E	EE	EE	EE	e
	II	II	I	II	II	II	v
	II	II	I	II	II	II	z
I	⊙	⊙	⊙	⊙	⊙	⊙	h
	I	I	I	I	I	I	i
K	KK	KK	KK	KK	KK	KK	k
	J	J	J	J	J	J	l
M	MM	MM	MM	MM	MM	MM	m
	N	N	N	N	N	N	n
	II	II	II	II	II	II	p
S	DD	DD	DD	DD	DD	DD	r
	II	II	II	II	II	II	s
V	TT	TT	T	TT	TT	TT	t
	VV	VV	V	VV	VV	VV	u
	88	88	8	88	88	88	f
	99	99	9	99	99	99	ř
	PP	PP	P	PP	PP	P	ç

87. I tipi alfabetici iguvini in grafia umbra (da PROSDOCIMI 1984 - ROCCA 1996)

Figure 137 : Les alphabets ombriens des Tables Eugubines

Source : d'après SISANI 2001 : 241

L'alphabet latin est utilisé pour les Tables V b 8 - 18, VI et VII. Les tables III et IV doivent être les plus anciennes⁷⁶³ et remonter à la fin du 3^e siècle avant J.-C ou au début du 2^e. À peu près contemporaines, les tables I, IIa et IIb doivent remonter au début du 2^e siècle avant J.-C. Viennent ensuite vraisemblablement les deux tables en alphabet latin, VI et VII, dans le dernier quart du deuxième. La table Va-b 7, plus tardive et datable du début du 1^{er} siècle est, comme nous l'avons souligné, dans une nouvelle variante de l'alphabet national. Le texte doit être, nécessairement, antérieur au texte en alphabet latin qui fait suite sur la même table, de Vb

⁷⁶³ SISANI 2001 : 243.

8 à 18, mais cette antériorité doit être limitée, au vu de l'utilisation de la même tablette de bronze pour les deux textes. La pratique de l'alphabet latin ne montre donc pas un déclin de la langue ombrienne et de ses alphabets, comme on pourrait l'imaginer, mais plutôt des expériences graphiques de la part des scribes d'*Iguvium*, toujours capables à l'orée du 1^{er} siècle de fournir de nouvelles adaptations de l'alphabet étrusque pour noter leur langue. Les tables I ainsi que VI et VIIa, semblent refléter un archétype commun plus ancien⁷⁶⁴ : les tables en alphabet latin constituent en effet des versions longues des tables en alphabet national, mais parfois, la présence de textes supplémentaires ainsi que de variations précisément dans les versions courtes, semblent indiquer que versions longues comme courtes constituent des adaptation d'un même archétype, de fait nécessairement antérieur.

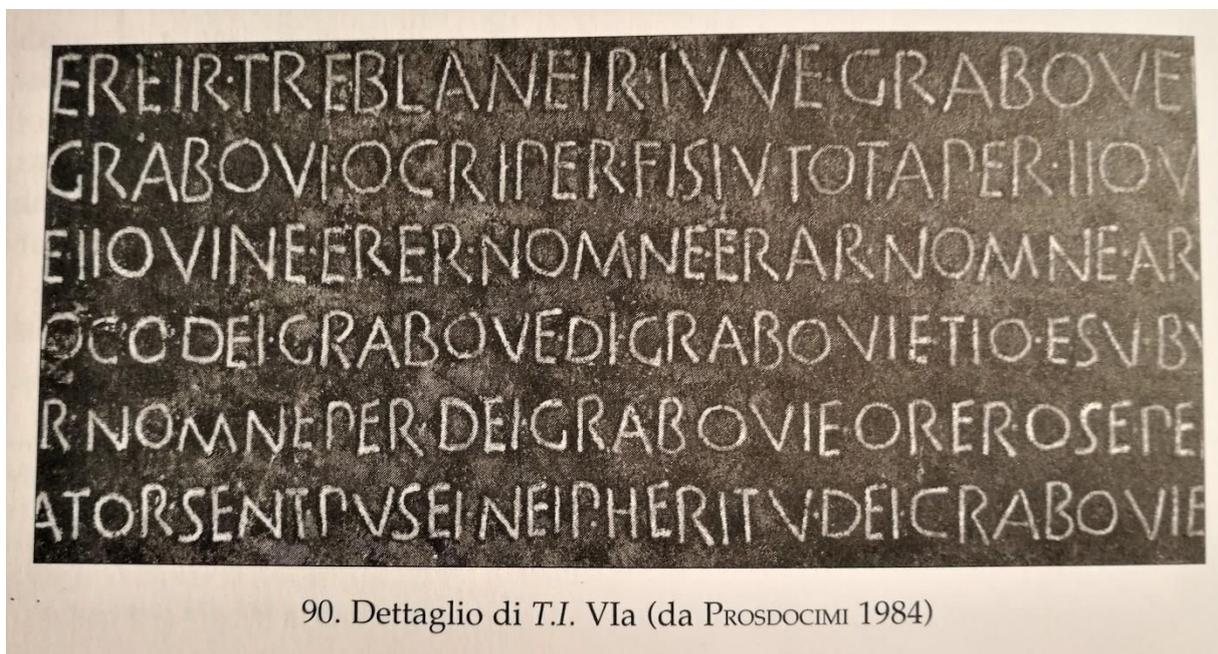


Figure 138 : L'alphabet latin des Tables Eugubines (VIa, détail)

Source : d'après SISANI 2001 : 242

Notre étude portera essentiellement sur les tables Ia et Ib, IIa et IIb, III et IV. Nous étudierons ensemble les Ia et Ib, et leurs versions longues constituées par les tables VI et VIIa, en nous intéressant aux divergences comme aux concordances, avant de nous intéresser aux divinités attestées uniquement dans les versions longues. Nous laisserons de côté les Tables V et VIIb 1 - 4, qui constituent des règlements concernant la fraternité des prêtres et sont dépourvues de théonymes. On relèvera que les règlements de la table Vb présentent tout de même un unique théonyme, sous la forme du génitif *piquier martier*, qui caractérise le nom de

⁷⁶⁴ Voir NUSSBAUM 1973.

deux lieux, *agre . tlatie* « de l’Ager Tlatius » en Vb 9, et *agre . casiler* « de l’Ager Casilus », en Vb 14. Ce théonyme semble le correspondant exact du lat. *Pīcus Martius*, comme il a été très tôt relevé⁷⁶⁵. Il est très vraisemblablement lié aux formes *peico*, *peica* (acc. sg. masc. et fém.) en VIa 3, 4, 16, 17, *peiqu* (ab. sg. masc.) en VIa 1, qui désignent des noms d’oiseaux⁷⁶⁶, « pic », et « pie ». Ce théonyme met en lumière plusieurs aspect : sa morphologie, d’abord, montre une dérivation en **-jo-* sur un thème en **-u*, là où les attestations non théonymiques montrent des formes thématiques en **-o-* / **-ā*. Nous verrons que cette alternance est caractéristique d’un certain nombre de théonymes ombriens, et qu’elle trouve des correspondances dans le reste du monde italique. Ensuite, l’association du « pic-(vert) » à Mars semble constituer un fond théologique et culturel proprement italique, qui trouve des attestations littéraires⁷⁶⁷, et qui est lié à un rite, probablement en partie légendaire, dit du *uer sacrum*, qui s’accompagne d’une migration rituelle guidée par un animal sacré⁷⁶⁸.



Figure 139 : Table Eugubine Vb 8 - 10

(...) *agre · tlatie · piquier · martier* (...)

⁷⁶⁵ Voir POULTNEY 1959 : 225. Sur l’association du pic à Mars, voir BRIQUEL 1976 : 35 – 40.

⁷⁶⁶ UNTERMANN 2000 : 526, voir également DE VAAN 2008 : 464 pour l’étymologie.

⁷⁶⁷ D. H. 1, 14, 5, PLIN. 10, 40, etc.

⁷⁶⁸ Sur la question, voir HEURGON 1957 ; DE CAZANOVE 2000 ; BOURDIN 2012 : 728 et sq.

II.2.2. Les divinités des Tables Eugubines

Comme le note POULTNEY⁷⁶⁹, le caractère religieux des tables avait été perçu dès les premières approches du texte au 16^e siècle, précisément en raison de la présence de théonymes identifiables à des divinités romaines, associés à des noms d'animaux reconnaissables, comme, dans le rituel du *piāculum* en Ia 1 - Ib 9, les **tref buf** pour **marte** ou **iuvi** ; approche qui a également pu constituer un biais d'interprétation, comme pour la divinité **puemun-**, qui n'a sans doute, comme nous le verrons par la suite, rien à voir avec la Pomona romaine. Le troisième dieu honoré de trois bœufs, **vufiun-**, qui complète donc la triade en Ia 20 - 21, a été rapproché fonctionnellement de Quirinus, dans une perspective trifonctionnelle dumézilienne⁷⁷⁰, que nous discuterons également. Par l'abondance des théonymes mentionnés, les Tables Eugubines constituent ainsi une importante source de comparaison avec les corpus théonymiques précédemment étudiés, et présentent finalement une dimension caractéristique des ensembles théonymiques sabelliques et latins : un contexte italique, présentant des divinités avec des cognats, voire des équivalences, et des innovations idiomatiques.

II.2.2.1. Table Ia 1 à Ib 9 : le rituel du *piāculum*

Cette première partie des Tables concerne la « purification » religieuse qui a lieu **ukriper fisiu tutaper ikuvina**, c'est-à-dire une cérémonie de *piāculum* « pour la ville fisienne et la cité eugubine », comme double entité matérielle et politique. Ce rituel est repris dans la version longue en VIa 1 - VIb 47, et explicité notamment par le terme *pihaclu* (ab. sg.) « *piāculum* », qui apparaît douze fois entre VIa 25 et VIb 35⁷⁷¹, et dans la prière *di . grabouie . pihatu . ocre . fisei . pihatu . tota . iouina* : « ô Jupiter Grabovius, purifie la ville fisienne, purifie la cité eugubine ».

Pace POULTNEY⁷⁷², le terme attesté au nominatif **ukar** en Ib , *ocar* en VIb 46⁷⁷³, ici à l'ablatif **ukriper** avec la postposition **-per** « en faveur de », quoiqu'effectivement apparenté au

⁷⁶⁹ POULTNEY 1959 : 12.

⁷⁷⁰ Voir DUMÉZIL 1954.

⁷⁷¹ On trouve aussi la forme *pihaclo* en VIa 54 (ab. sg.), et **pihaklu** (gén. pl.) en alphabet national en Va 8.

⁷⁷² POULTNEY 1959 : Introduction, 157.

⁷⁷³ Voir UNTERMANN 2000 : 791 - 793.

lat. *ocris* « mont » (FEST. 181⁷⁷⁴), évincé par *collis* et conservé dans l'adjectif *mēdiōcris*, n'est pas à comprendre comme « mont, acropole ». Il désigne vraisemblablement la ville entière, descendue dans la plaine en conservant cette appellation⁷⁷⁵, et mise en parallèle avec l'ensemble de la **tuta-**, la « communauté » des citoyens d'Iguvium. Ce dernier terme constitue en effet la désignation de la communauté humaine comme entité politique dans d'autres langues italiques, ainsi pic. **toúta**, vén. **teuta**, osq. *touto*, et **túvtíks** « de la cité », et *a fortiori* indo-européennes : v. irl. *túath* « peuple, tribu », v. ang. *þeoden* « chef du peuple », gaul. *Toutatis* « dieu de la tribu », etc. Cette association, si elle constitue bien un mérisme comme le suppose BRACHET⁷⁷⁶, ne renvoie selon nous ni à l'alliance *urbs / arx* « la Citadelle et la Ville », ni à une alliance *arx / civitas* « la Citadelle et la Cité », mais néanmoins bien à une paire complémentaire matérielle et politique : « la Ville et la Cité », dans la même dimension que la dichotomie grecque entre *ἄστυ* « la ville (matérielle) » et *πόλις* « l'ensemble des citoyens ». Nous verrons que cette division se retrouve selon nous dans l'organisation des triades divines, le dieu **fis-** étant précisément celui qui patronne l'**ukar**, la « ville fisienne ». L'association **ukar** et **tuta-** reflète peut-être ce mérisme archaïque associant Citadelle et Cité, mais son sens a dû évoluer à l'aune de l'évolution du sens de **ukar**.

La cérémonie est composée, d'abord sur la table Ia, d'une série de sacrifices, commandés par l'impératif II **fe(i)tu**⁷⁷⁷ « fais, sacrifie », qui montre une alternance de trois divinités principale portant l'épithète **krapuvi-** pour lesquelles on sacrifie, à chacune, **tre(f)buf** « trois bœufs », qualifiés de **kaleřuf** pour le troisième dieu, et de trois divinités secondaires pour lesquelles on sacrifie respectivement **tref sif kumiaf** « trois truies pleines », **tref sif feliuif** « trois porcs tétant » et **tref hapinaf** « trois agnelles (?)⁷⁷⁸ ». Cette alternance révèle deux triades entrecroisées : d'une part **iuv-** / **mart-** / **vufiun-**, identifiés par Dumézil comme équivalence de la triade romaine archaïque Jupiter / Mars / Quirinus, avec **vufiun-** comme équivalent fonctionnel et sémantique de Quirinus, comme nous le développons *infra*. Cette triade constitue finalement la seule illustration italique, hors Rome, du modèle de trifonctionnalité dumézilien, sans doute à amender pour l'Italie antique. Comme le souligne de

⁷⁷⁴ Voir DE VAAN 2008 : 424.

⁷⁷⁵ Voir notamment RIX 2000b : 224 - 228, *pace* SISANI 2001. Voir également CALZECCHI-ONESTI 1981 et BOURDIN 2012. Le même transfert de sens s'observe par exemple avec la racine indo-européenne **b^herǵh-* « être en hauteur, s'élever », origine possible du nom de la ville en germ. com., **burg-*, d'où, entre autres, le fr. *bourg*, et en ce cas apparenté au nom de la montagne, germ. com. **berga-* : voir KROONEN 2013 : 60 et 85.

⁷⁷⁶ BRACHET 2014.

⁷⁷⁷ Voir UNTERMANN 2000 : 256 - 261.

⁷⁷⁸ UNTERMANN 2000 : 314.

CAZANOVE⁷⁷⁹, quoique cette équivalence semble en effet certaine, qu'elle soit par ailleurs héritée ou s'inscrive dans un contexte d'influences, il ne faut pas mettre de côté le fait que cette triade est à contextualiser dans un rituel complexe, où elle ne constitue finalement qu'un des différents segments : il s'agit tout de même du segment principal, les sacrifices étant notamment caractérisés par leur unicité dans les victimes choisies, à savoir des bovins⁷⁸⁰, ainsi que par la cohérence explicite de la triade, où les trois divinités portent la même épithète. Dans le même rituel apparaissent en effet trois autres divinités, sans correspondances latines : **treb-** / **fis-** / **tefr-**. Nous nous demanderons si cette triade porte également un sens théologique, en essayant de déterminer ce que représentent ces divinités, à la « signification fonctionnelle » moins claire, comme le souligne BRIQUEL⁷⁸¹, et non connues par ailleurs dans le domaine italique.

Les six sacrifices se déroulent dans trois lieux différents, correspondant à trois **-veres** « portes » de la ville : à chacune des trois portes est associée une divinité pour chaque triade : les sacrifices aux divinités **krapuvi-** se font **pre-** « devant » la porte en question, les sacrifices aux divinités secondaires se font **pus-** « derrière ». Nous passerons plus rapidement sur la première triade, dont les dieux **iuv-** et **mart-** sont des correspondants des Jupiter et Mars italiens dont nous avons déjà discuté, en nous attardant sur **vufiun-** ainsi que sur l'épithète **krapuvi-**, pour nous arrêter plus longuement sur les divinités plus opaques de la triade parallèle. Le rituel continue de plus au début de la table Ib, de 1 à 9, avec des opérations complémentaires se déroulant dans deux lieux supplémentaires, cette fois-ci vraisemblablement des bois sacrés, **vuku-** (< *louko-⁷⁸²), et concernant une paire de divinité, Mars portant une nouvelle épithète, **mart- huři-**, ainsi qu'un dieu **hunt- çefi-**.

Tableau 2 : les sacrifices du *piāculum* aux portes d'Igouvium

pre-	-veres	pus-
iuv- krapuvi- tref buf	treplanes	treb- iuvi- tref sif kumiaf
mart- krapuvi- tref buf	tesenakes	fis- saçi- tref sif feliuf

⁷⁷⁹ DE CAZANOVE 2007 : 49.

⁷⁸⁰ PROSDOCIMI 1989 : 489.

⁷⁸¹ BRIQUEL 1978 : 133.

⁷⁸² Avec passage de /l/ à /w/, voir *infra* et MEISER 1996 : 191.

vufiun- krapuvi- tref buf kaleřuf	vehiies	tefr- iuvi- tref hapinaf
--	----------------	---

II.2.2.1.1. **iuu-** krapuvi-, Jupiter ombrien

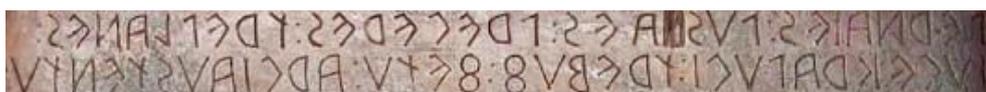


Figure 140 : Table Eugubine Ia 2 - 3

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli ⁷⁸³

(...) **preveres : treplanes : / iuve krapuvi : tre buf : fetu (...)**

Après la prise d'auspices demandée par l'ablatif absolu **aves : anseriates** « les oiseaux ayant été observé » en 1-2, doit avoir lieu, en 2-6, le sacrifice de trois bœufs à Jupiter « Grabovien » devant la porte « Trebulane⁷⁸⁴ ». Sur le culte italique de Jupiter, voir les chapitres précédents. La forme ombrienne montre, dans un contexte phonétique différent⁷⁸⁵, la même chute de /d/ que le latin et que les formes osques plus récentes, qui est cependant noté en alphabet latin au voc. dans la version longue en VIa 25 - 55 : *di grabouie*, attesté 29 fois dans le passage. Le dieu connaît diverses attestations dans les Tables, avec d'autres épithètes que nous étudierons par la suite, sous sa forme simple **iuu-**, mais également avec l'apposition **-pater** « Père », héritage indo-européen commun au latin *Iūpiter*, ainsi le voc. **iupater** en IIb 24, le dat., **iuvepatre**, en IIa 5, IIb 17, 22, 26, III 22, disjoint en **iuve patre** en IIb ⁷⁸⁶.

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, cette forme se retrouve chez les Marrucins également en TEATE MARRVCINORVM 2 : *ioues patres*, au gén. Comme le souligne AMANN⁷⁸⁷, hormis dans les Tables Eugubines, le théonyme de Jupiter ne connaît que deux

⁷⁸³ Toutes les photographies des Tables Eugubines ont été gracieusement transmises par les archives photographiques du Museo Civico di Palazzo dei Consoli de Gubbio, avec l'autorisation du responsable le dott. Roberto Borsellini. Voir l'annexe 4 pour les photographies des Tables I à V.

⁷⁸⁴ POULTNEY 1959 : 158.

⁷⁸⁵ MEISER 1986 : 159.

⁷⁸⁶ UNTERMANN 2000 : 185 - 186.

⁷⁸⁷ AMANN 2011 : 330.

autres attestations ombriennes, ainsi en en VMBRIA 2 la forme **iuve zalse iure**⁷⁸⁸, avec ce qui semble deux (?) épithètes pour le moins opaques, et en HISPELLVM 1 (200 - 150 av. J.-C.), sur un autel, sous la forme **iuvi p(atre)**. Cependant, au vu de la rareté générale des inscriptions ombriennes, ces attestations éparses ne doivent pas faire douter de l'importance du culte de Jupiter en Ombrie, où il est évidemment une divinité de tout premier plan⁷⁸⁹, comme le révèlent par ailleurs l'iconographie et l'épigraphie en latin, ainsi *CIL XI, 4348* (Ameria, entre 200 et 150 av. J.-C.) : *Iove / Optumo / Maxumo / T(itus) Pettius T(iti) f(ilius) T(iti) n(epos) / d(onum) d(edit) l(ibens) m(erito)*, etc. Dans la majorité des attestations de Jupiter en Ombrie, le dieu porte les épithètes *Optimus Maximus*. On peut relever également, en nous limitant au début de l'époque impériale, un datif *Ioui Apenino* en *CIL XI, 5803* (1^{er} siècle de notre ère, à *Iguuuium* même.), *Ioui Paganico* à Asisium (1^{er} siècle de notre ère.), ainsi que *Iovi / Fulmini Fulguri Tonanti* (1^{er} siècle av. J.-C., Interamna Nahars), que nous avons déjà mentionné précédemment⁷⁹⁰.

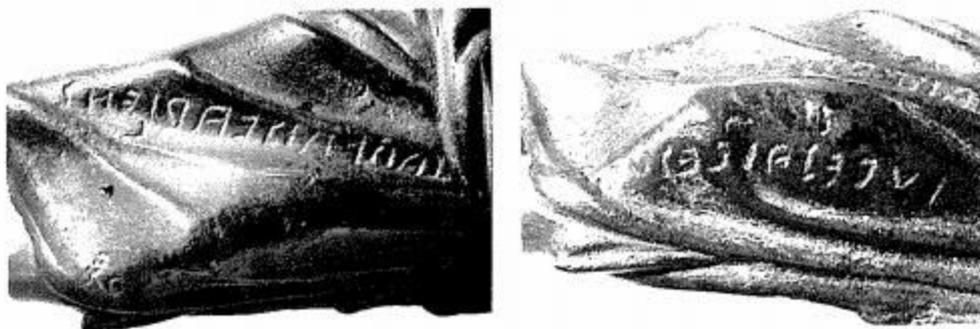


Figure 141 : VMBRIA 2

Source : Florence, Museo Archeologico, Sala XIV, Milani (1912) no. 108 (Staffolo), d'après CRAWFORD 2011

Traduction

cais paiz variens

« Cais Variens (fils de) Paits (?)

iuve zalse iure

à Jupiter **zalse iure** »

⁷⁸⁸ La forme pourrait également être lue **zalseture**, datif d'un nom d'agent en **tōr-*, ce qui est loin d'être inédit pour Jupiter.

⁷⁸⁹ AMANN 2011 : 331 - 333.

⁷⁹⁰ Noter également la forme abrégée *io(ui?) t(er(m)ino?)* de l'inscription *AE 1996, 632* (Ameria, fin du 1^{er} siècle av. J.-C.), sur un buste en pierre.

Noter également l'attestation probable de dérivés, ainsi sur la tablette de bronze AMERIA 1 (Amelia, vers 300 av. J.-C., alphabet ombrien) avec **duvi(e)**, possible épiclese au dat. sg. d'un théonyme manquant, l'inscription étant incomplète.



Figure 142 : AMERIA 1 (Face B)

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 2501, photographie de l'auteur (juin 2019)

Traduction

[-?]-e · **duvie** · **dunu** · d[-?]-

« À (?) Jovien ont offert ce don

[-?]- herintie · istur[-?]-

Herenties Istur(?)

[-?]-hurtenantius · t[-?]-

Hurtenantius T(?)

[-?]-etvedis · t · i · vę [n-?]-

Betuedis T. I. Ven(?)

vacat

Il est envisageable, toutefois, que **duvie** ne renvoie pas à Jupiter, mais représente en réalité un thème verbal **doŭje/o-* « donner », constituant une *figura etymologica* avec le



substantif **dunu** qui suit, selon une hypothèse de ROCCA⁷⁹¹. La forme est ainsi analysée par DUPRAZ comme un parfait fondé sur ledit thème de présent avec des désinences secondaires⁷⁹².

⁷⁹¹ ROCCA 1996b : 36 - 37.

⁷⁹² DUPRAZ 2016b : 335 - 337.

II.2.2.1.2. **mart- krapuvi-**, Mars ombrien



Figure 143 : Statuettes votives de Mars en bronze

Source : Colfiorito, Museo Archeologico dei Plestini Umbri, photographie de l'auteur (juin 2019)

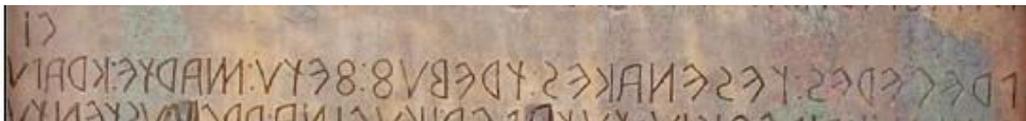


Figure 144 : Table Eugubine Ia 11

preveres : tesenakes : tre buf : fetu : marte : krapuvi

Le deuxième dieu de la première triade, Mars, intervient en 11-13, avec à nouveau le sacrifice de trois bœufs, cette fois devant la porte « Tesenacienne ». La divinité, dont le théonyme se rapproche de la forme latine plutôt qu'osque, avec une même base **mart-*, est attestée ailleurs dans les tables, ainsi les datifs **marte (huřie)** en Ib 2, **marti** en IIa 11, **marte** en VIb 1, 43, et également sous la forme d'épiclèses dérivés en **-iō-*, que nous abordons *infra*.



Quoique le nom de Mars soit attesté en ombrien uniquement dans les Tables Eugubines, son culte revêt une importance majeure en Ombrie, comme l'atteste l'abondance de la production statuaire⁷⁹³, ainsi que les nombreuses dédicaces à Mars dans l'épigraphie latine de la région, fait que nous avons précédemment souligné pour Jupiter : ainsi au 1^{er} siècle av. J.-C. à Ameria en *CIL VI*, 4349, à Tuder en *CIL VI*, 4641, à Tadinum au 1^{er} siècle de notre ère en *CIL XI*, 5801, où l'on trouve un *Marti Sancto*, etc. On notera également qu'à *Iguuium* même, à époque impériale, on trouve en *CIL XI*, 5085 un *Marti Cyprio*⁷⁹⁴, avec une épithète vraisemblablement liée au nom de la déesse ombrienne *Cupra Mater* attestée non loin à Tadinum, ainsi qu'à Plestia sur le plateau de Colfiorito, et dont le culte se poursuit également à époque impériale⁷⁹⁵ : on peut relever par exemple l'inscription *CIL IX*, 5294 (Cupra Maritima, 127 ap. J.-C.) : *Imp(erator) Caesar divi Traiani / Parthici f(ilius) divi Nervae nep(os) / Traianus Hadrianus Aug(ustus) / pontif(ex) max{s}(imus) trib(unicia) potesta(te) XI / co(n)s(ul) III munificentia sua / templum deae Cuprae / restituit*. Par ailleurs, une des probables plus célèbres représentations de Mars italique porte également une des plus anciennes inscriptions en ombrien : il s'agit de la statue de facture étrusque du dit « Mars de Todi »⁷⁹⁶, qui correspond à l'inscription TVDER 2 :

⁷⁹³ Voir COLONNA 1970 : 25 - 118.

⁷⁹⁴ Voir UNTERMANN 2000 : 452.

⁷⁹⁵ Voir l'entrée correspondante.

⁷⁹⁶ AMANN 2011 : 336.



M V S I V I V V O R J A M A
 M V S E D E

Figure 145 : TVDER 2 (Mars de Todi, détails)

Source : Monte Santo (Todi), vers 400 av. J.-C., Museo Gregoriano Etrusco, inv. 13886, © Jean-Pol Grandmont (2011)

Traduction

ahal trutitis dunum dede

« Ahal (?) Trutitis a offert ce don »

II.2.2.1.3. vufiun- krapuvi-

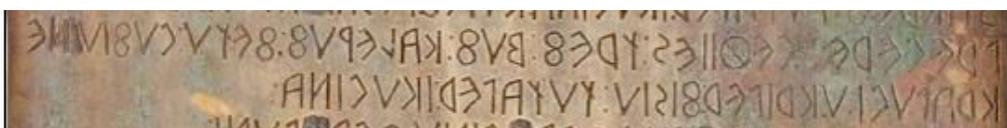


Figure 146 : Table Eugubine Ia 20 - 21

preveres : vehiies : tref : buf : kaleřuf : fetu : vufiune / krapuvi (...)

Devant les portes « Véiennes » a lieu le sacrifice à **vufiun-**, reconnu comme correspondant fonctionnel de Quirinus par DUMÉZIL⁷⁹⁷, qui serait ainsi également un « maître des citoyens⁷⁹⁸ », et dont le théonyme serait un dérivé à suffixe de Hoffmann sur la racine **h₁leud^h-*⁷⁹⁹ « croître », qui sert également pour désigner le peuple dans les langues indo-européennes⁸⁰⁰, comme communauté des hommes libres, sans entraves : d'où lat. *lībēr* « libre » < it. com. **leuđero-*, d'après i.-e. **h₁leud^h-ero-*, ainsi gr. ἐλεύθερος, v. h. all. *liut* « peuple », etc. Le théonyme latin *Lībēr*, attesté sous la forme *leiber* en *CIL*, I², 563, serait donc un correspondant étymologique de **vufiun-**, mais son domaine se serait, en latin, limité au sémantisme originel lié à la croissance de la végétation, le dieu Quirinus ayant accaparé la dimension sociale de « dieu des hommes libres ». Le théonyme **vufiun-** reflèterait ainsi **h₁leudh-ij-h₃n-o-* (transponat)⁸⁰¹ > it. com. **leuđijōn-o-* > sab. com. **louβijōno-* « maître de la communauté des libres », omb. **Vōfiōno-* > **Vofiono-*⁸⁰², **vufiun-**⁸⁰³. Le dieu patronnerait donc

⁷⁹⁷ Voir DUMÉZIL 1954.

⁷⁹⁸ Si l'on admet la formation du théonyme comme **ko-uir-i-h₃n-o-* (transponat) « Maître des hommes assemblés », formant système avec la **ko-uirija* > *cūria* (ainsi DE VAAN 2008 : 157) « assemblée des hommes », ainsi que *quirīs* « (con)citoyen », possibilité que DE VAAN (2008 : 508 - 509) énonce cependant comme « *not credible phonetically* », et l'hypothétique **ko-uirij-o-* > **Quirium* « lieu d'assemblée » de Dumézil. Une autre possibilité est envisageable suivant une hypothèse de VINE (1993 : 379 - 381), qui pose sans doute moins de difficultés phonétiques : on pourrait en effet partir d'un thème **ko-ueh₁r-*, sur la même base que lat. *uērus* « vrai », et dont le thème faible **ko-uh₁r-* pourrait donner le lat. *cūria* « assemblée des (hommes vrais) ». Sur cette base, il a pu en effet exister un dérivé **ko-ueh₁r-ij-o-* « ensemble des hommes vrais » sur lequel on pouvait former, d'après DUPRAZ (2010 : 123 - 124) un théonyme **ko-ueh₁r-i-h₃n-o-* (transponat) « Maître de l'assemblée des (hommes) vrais », toujours avec un suffixe issu du suffixe de Hoffman. Cette reconstruction s'accorde, selon DUPRAZ (2010 : 124 - 127), avec les attestations du théonyme en latin dans le domaine pélignien, qui attesterait de l'existence d'une divinité osque, sous la forme d'une épiclese autochtone, commune aux latins plutôt qu'empruntée, d'après le thème fort **ko-ueh₁r-* reflété par les graphies péligniennes *Queirinus*, *Querinus*, *Quirinus*, ou le thème faible **ko-uh₁r-* reflété par les graphies *Corinus*, *Curinus*, *Cyrinus*. Cette explication, par ailleurs, ne modifie pas la valence théologique de la divinité, ni son rapprochement avec le **vufiun-** ombrien.

⁷⁹⁹ *LIV*² : 248.

⁸⁰⁰ DE VAAN 2008 : 338.

⁸⁰¹ BLANCHET 2016 : 19.

⁸⁰² L'évolution de /ō/ devant la nasale est probablement /ō/ > /ū/ > /ũ/ > /ō/ selon RIX 1998 : 215 ; voir également MEISER 1986 : 120 - 122.

⁸⁰³ Noter le passage de /- vélaire initial à /- (BUCK 1904 : 68-69, MEISER 1996 : 191 ; BOTTIGLIANI 1954 : 63), ainsi omb. **vuke** = osq. **lúvkei** (locatif) = lat. *in lūcō*. Ce phénomène se retrouve de fait en étrusque dans des formes italiques empruntées telles que les anthroponyme « **vuvzies** « Loucios », **vatinia** « Latinia », etc. (MEISER 1996 : 191 - 192). La notation **-u-** (ou **-uh-**) est attendue en alphabet ombrien pour un [ō] issu de la monophthongaison de **eu* > **ou*, là où le groupe latino-falisque connaît une dissimilation **ou* > **oj* entre un /- vélaire et la bilabiale fricative, avec conservation de la diphtongue en falisque, d'où **loifirtato** (g. sg.) « liberté » (DE VAAN 2008 : 338), et, en latin, monophthongaison en *ī* (MEISER 1998 : 87), d'où lat. *Lībēr*, avec une étape intermédiaire *ei* (cf : *CIL* I², 563 (Préneste, dernier tiers du 4^e siècle av. J.-C.) : *Iuno / Iovos / Mercuris / Hercle / Apol(l)o / Leiber / Victoria /*

une hypothétique **leudij-om*, n. « communauté des libres », dont son nom serait dérivé, et qu'on peut rapprocher du germ. com. **leud-i-*, v. fris. *liūd*, v.h.all. *liut* « peuple », cité *infra*, lit. *liáudis*, lett. *laudis* « id. ». Le rapport serait le même⁸⁰⁴ qu'entre Quirinus et l'hypothétique **co-uirij-om* > **Quirium* « communauté des citoyens » de DUMÉZIL⁸⁰⁵. L'adjectif italique **leuđero-* « libre » se retrouve par ailleurs comme épithète de Jupiter en latin dans l'inscription *CIL* I², 1838 (Samnium, Poggio Mirteto) : *Iovei Leibero s[acrum(?)]*, ainsi qu'en osque, *HISTONIVM* 5 (vers 200 av. J.-C. ?) : *iúveís / lúvfreís*, au génitif⁸⁰⁶. Dans les deux cas, il peut s'agir d'un calque du Ζεύς Ἐλευθέριος grec⁸⁰⁷, dont le culte semble attesté notamment à Syracuse selon DIOD. 11, 72, 1, mais qui ne serait pas sans rapport avec des conceptions théologiques proprement italiques de Jupiter comme dieu des citoyens, avec précisément l'emploi comme épiclese de la même base que le théonyme de *vufiun-*.

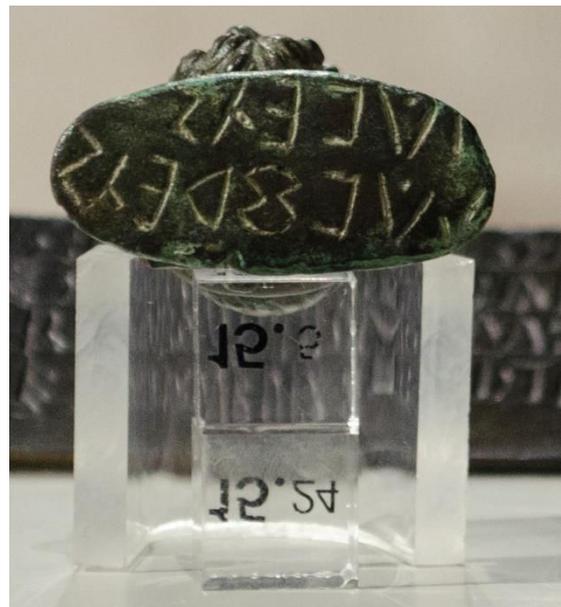


Figure 147 : HISTONIVM 5 (Peson de bronze en forme de buste)

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 2532, photographies de l'auteur

Menerva / Mars / Diana / Fortuna ; selon De Vaan (2008 : 338), les formes *loebesum* and *loebertatem* conservées chez VARR. et Paul. *ex F.* constituent des témoignages de cette dissimilation.

⁸⁰⁴ Un autre exemple indo-européen de cette équation pourrait se trouver dans le théonyme d'Apollon, dorien Ἀπέλλων (<*Ἀπέλυων) patron des spartiates ἀπέλλαι. Voir chapitre IV.1, entrée Apollon. <*ἄ-πελ-γα, à côté d'un virtuel *ἄπελυον, de même que lat. *cūria* à côté de **quirium* ? Voir EGETMEYER 2007, BLANCHET 2016.

⁸⁰⁵ DUMÉZIL 1974 : 1972.

⁸⁰⁶ UNTERMANN 2000 : 438.

⁸⁰⁷ PROSDOCIMI 1976 : 806 - 809.

iúveís
lúvfreís

II.2.2.1.4. L'épithète **krapuvi-**

En l'état actuel de la recherche⁸⁰⁸, l'interprétation de l'épithète **krapuvi-** reste délicate⁸⁰⁹, et l'on est encore tributaire de comparaisons qui se fondent souvent essentiellement sur l'homophonie. C'est le cas par exemple du rapprochement avec le grec γράβιον « torche, bois (de chêne) », dont le nom serait tiré d'une métonymie de la désignation du chêne en illyr.⁸¹⁰, qui connaîtrait un thème **grabu-*⁸¹¹ « dur, fort », que l'on retrouverait par ailleurs dans des anthroponymes illyriens comme *Grabos*, *Grabon*, *Grabei*⁸¹². Ce même thème trouverait un écho dans les langues slaves avec le russe, biélorusse et serbo-croate ррѣб « charme », bois à la dureté réputée. Le thème serait, de fait, la source d'un théonyme ombrien⁸¹³ « local » **grabu-* dont le dérivé **grabou-i̯-o* servirait d'épiclèse aux dieux de la première triade du *piāculum*, de la même façon que du théonyme **fis(u)-** on tire **fisou-i̯-o-*, *fisouie* en VIb 15, **fi<s>uvi**, en Ia 17 (dat. sg.), à côté de *fisie* (VIb 10), lui dérivé en *-jo-* sur la version thématique **fis(o)-** du théonyme (voir cette entrée).

Lors d'anciens travaux de recherche, nous avons envisagé d'aborder différemment le théonyme en proposant un découpage **kra-puv-** / *gra-bov-*, perspective considérée par exemple par PROSDOCIMI⁸¹⁴, qui voit apparaître en deuxième élément le nom du « bœuf », *bov-*. Sans pour autant souscrire à l'idée de PROSDOCIMI de voir de fait dans le théonyme un « Meneur de bœufs » avec un premier élément apparenté au latin *grex* « troupeau », grec ἀγείρω « rassembler », nous nous permettons cependant de rappeler une des hypothèses que nous avons formulées en conservant effectivement *bov-* « bœuf » qui est, finalement, le point commun qui unit les trois divinités en ce qui concerne les victimes sacrificielles qui leurs sont consacrées. À partir de **gra-boũjo-*, qui reflèterait donc un composé, on peut tout d'abord considérer le second élément comme un dérivé adjectival du nom du bœuf, tel que **boũjo-*

⁸⁰⁸ Voir le dossier chez UNTERMANN 2000 : 308 - 310.

⁸⁰⁹ Ainsi Dumézil de préférer, plutôt qu'une véritable tentative exégèse, un « sentiment personnel » (DUMÉZIL 1969 : 177).

⁸¹⁰ CHANTRAINE 1999 : 234.

⁸¹¹ BEEKES 2010 : 284.

⁸¹² KRAHE 1929 : 25.

⁸¹³ ANCILLOTTI – CERRI 1996.

⁸¹⁴ PROSDOCIMI 1989 : 490.

« qui consiste en bœufs », attesté par ailleurs en grec sous la forme -βοῖος (< *-βοῖος⁸¹⁵), en composition chez HOM., ainsi : *Il.* 18, 593 : ἀλφεσίβοιος « dont l’offrande consiste en bœufs », δωδεκάβοιος « correspondant à douze bœufs » ainsi que tous les dérivés similaires, εικοσάβοιος etc. Le sanskrit possède également *gávya*-⁸¹⁶ « qui consiste en bœuf ». Il faudrait voir selon nous dans le premier élément une forme apparentée au gr. γέρας « part d’honneur », terme qui, selon BEEKES⁸¹⁷, constitue un glissement sémantique depuis la notion de « vieillesse » comme « digne d’honneur », portée par la racine **ǵerh₂*-⁸¹⁸ « vieillir ». Ainsi **gra*- pourrait refléter un degré zéro **ǵrh₂*- > **grā*-, régulièrement noté <**gra**>⁸¹⁹, de cette même racine. Le composé signifierait alors « dont la part d’honneur consiste en bœufs », ce qui peut certes paraître tautologique, quoique logique, dans un contexte de sacrifices de bœufs. On pourrait également objecter que, si ce glissement s’est bien opéré en grec, ce n’est pas nécessairement le cas dans les autres langues indo-européennes, et *a fortiori* italiques où la racine semble fort peu attestée⁸²⁰, quoiqu’une évolution « vieillesse » > « noblesse » > « honneur » reste envisageable dans un contexte italique.

En définitive, le rapprochement qui sera, peut-être, le plus fécond, se trouve probablement dans le monde étrusque, également dans un contexte religieux. On trouve en effet la mention de ce qui doit être une divinité **crap-** dans le *Liber Linteus*⁸²¹, dans la formule **flere in crapsti** ; **flere** représente un terme sans doute apparenté au nom de l’offrande sacrée **fler**⁸²², au sens de « esprit (divin), *nūmen* », et bien attesté en étrusque, ainsi au génitif en Co 3, 7 : **larθia : ateinei : / flereσ : matrnoσ : / turce** « Larthia Ateinei a dédié (ceci) à la divinité (de) Matrns⁸²³ » ; **in** doit être le pronom relatif⁸²⁴ « qui », et la forme **crapsti** doit être composé du théonyme avec une posposition / désinence marquant le locatif soit, *in fine*, « le *nūmen* qui est dans (le sanctuaire ?) de Crap- ». On notera que la seule forme connue en osque semble bien montrer une base **grabou-*, en regard par exemple de la divinité **fis-**, comme nous le verrons *infra*, qui présente tant des dérivés en *-*io-* sur une forme thématique, que des dérivés en *-*ou-jo-* d’après un thème en *-*u*. Il n’est pas impossible qu’il ait existé de même un théonyme

⁸¹⁵ CHANTRAINE 1999 : 191.

⁸¹⁶ *Ibid.*

⁸¹⁷ BEEKES 2010 : 267.

⁸¹⁸ *LIV*² : 165.

⁸¹⁹ POULTNEY 1959 : 33.

⁸²⁰ Ou alors avec un sens fort différent, ainsi, selon DE VAAN 2008 : 271, lat. *grānum*, d’après un degré zéro i.-e. **ǵrh₂-no-* « qui a mûri », attesté par ailleurs au même sens dans d’autres langues indo-européennes.

⁸²¹ WALLACE 2008 : 133.

⁸²² WALLACE 2008 : 126.

⁸²³ WALLACE 2008 : 96.

⁸²⁴ RIX 2008 : 162.

alternant **grabo-* / **grabu-*. Selon l'analyse de VAN DER MEER⁸²⁵, qui conserve pour le thème **krap-* l'étymologie par le nom du « chêne », la formule théonymique **flere in crapsti** s'apparenterait étroitement au Jupiter Grabovien, reflétant le *nūmen* qui est « dans le (dieu ?) chêne », en regard de l'association courante de Jupiter et de cet arbre.

II.2.2.1.5. **treb- iuvi-**

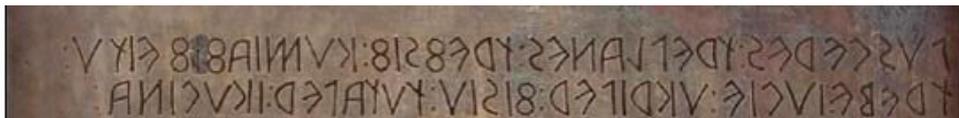


Figure 148 : Table Eugubine Ia 7 - 8

pusveres : treplanes : tref sif : kumiaf : feitu : / trebe iuvie (...)

Après les actions liées à Jupiter, en Ia 7 - 10 la porte Trebulane voit se dérouler, de l'autre côté, le sacrifice de trois truies à **treb-** qui porte d'ailleurs une épiclese dérivée du nom de Jupiter, **iuvie** (dat. sg.) « Jovien ». Les animaux sont ici caractérisés par l'adjectif **kumiaf** (acc. pl. fém.) *gomia* en VIa 58, qui permet par ailleurs de déterminer le genre grammatical, ici féminin, de la forme épiciène d'acc. pl. **sif** « porcs / truies », masculin en Ia 14 comme le montre l'adjectif **feliuf** (acc. pl. masc.). On rapproche d'ordinaire⁸²⁶ **kumiaf** du gr. γόμος « charge(ment) », γέμω⁸²⁷ « être plein », peut-être d'après une racine **gem-* « prendre > porter⁸²⁸ », à l'attestation incertaine⁸²⁹. Il devait exister un adjectif au degré /o/ **gom-ĭ-o-* « qui est plein », d'où omb. **gomia*-⁸³⁰ « pleine, enceinte ». Les **sif kumiaf** doivent donc désigner des truies pleines. Ce type de sacrifice n'est pas inconnu du monde romain, ainsi CIC. *De Div.* 1, 101 :

⁸²⁵ VAN DER MEER 2019 : 76 -80.

⁸²⁶ UNTERMANN 2000 : 310.

⁸²⁷ BEEKES 2010 : 265.

⁸²⁸ Ainsi pour l'évolution du sémantisme lat. *fertilis* « apte à porter », *forda* (< **for-i-d-a-*) « (vache) pleine », sur la racine **b^her-* « porter » : voir DE VAAN 213 - 214 et 232.

⁸²⁹ Voir *LIV*² : 186.

⁸³⁰ Le mot semble par ailleurs avoir été emprunté en latin, avec une forme *gūmīa*, ae, m. « glouton, gourmand », attestée sporadiquement, chez FEST. 112, APUL. *Apol.*, 57 : *Testimonium ex libello legi audisti gumiae cuiusdam et desperati lurconis Iuni Crassi* : « tu as entendu la lecture d'une plainte rédigée par un pique-assiette, un glouton désespéré du nom de Iunius Crassus. » Il n'est pas impossible que la forme reflète également une forme dialectale en latin, avec des modalités phonétiques particulières.

*Atque etiam scriptum a multis est, cum terrae motus factus esset ut sue plena procuratio fieret, uocem ab aede Iunonis ex arce exstitisse*⁸³¹;

Ov. *F.* 1, 672 :

*Placentur frugum matres, Tellusque Ceresque / farre suo grauidae uisceribusque suis*⁸³².

Ce sacrifice est parallèle à ce qui est décrit dans la version longue en VIa 58, où l'alphabet latin, avec la forme de datif *trebo*, met en évidence une variation de la classe grammaticale du théonyme⁸³³. En effet, le théonyme semble refléter une formation sur une base **treb-*, qui semble fluctuer entre un thème en **-o-* et un thème en **-u*, alternance que l'on retrouve relativement fréquemment dans la théonymie italique, comme nous le mentionnons à plusieurs reprises⁸³⁴. En Ia, le datif est noté <e>, qui rend la monophthongaison de la désinence de datif **-ōi* > **-oi*, mais dans la version longue en alphabet latin, en VIa, 58, le datif en *-o*, est bien celui des thèmes en *-u*⁸³⁵, et serait normalement rendu par **trebu* en alphabet national, là où un datif thématique en alphabet latin serait également rendu <e>, et parfois <ei> ou <i>⁸³⁶. Synchroniquement, le théonyme devait être assez transparent, la base **treb-* étant par ailleurs fort bien attestée en sabellique.

II.2.2.1.5.1. La racine **treb-* dans les langues italiques

Le théonyme doit sans doute trouver son origine dans la racine **treb-* « bâtir / habiter » que l'on retrouve dans diverses langues indo-européennes de l'ouest⁸³⁷, et qui est également

⁸³¹ « Beaucoup rapportent également, que, alors que la terre avait tremblé, une voix était sortie du temple de Junon au Capitole pour enjoindre au sacrifice d'une truie pleine ».

⁸³² « Qu'on honore les Mères des Récoltes, Tellus et Cérés, de froment et des entrailles d'une truie pleine ».

⁸³³ POULTNEY 1959 : 159.

⁸³⁴ Sur cette alternance de thèmes en **-o-* et **-u* dans la théonymie, voir DUPRAZ 2013.

⁸³⁵ WALLACE 2007 : 20.

⁸³⁶ POULTNEY 1959 : 100 - 101.

⁸³⁷ Voir DE VAAN 2008 : 626 : la racine **treb-* « bâtir / habiter », est ainsi attestée dans les langues germaniques par le v. isl. *þorp*, v. h. a. *dorf* « village », etc., d'où également un thème toponymique **þurpq* « village », dans les noms en *-dorp*, *-drop*, *-thorp*, (cf : fr. Clitourps, Manche) ; , en baltique par lett. *trāba* « hutte, cabane », lit. *troba* « ferme ». Dans les langues celtiques (voir DELAMARRE 2003 : 301 et MATASOVIC 2009 : 388), on trouve le v. irl. *treb*, gall. *tref* « hameau, village », ainsi que divers ethnonymes comme les Atrebates « habitants », nom d'une tribu gauloise qui donne son nom à Arras, Artois etc., d'après **ad-trebā-* : on trouve le même composé dans v. irl.

bien attestée dans les langues italiques, notamment sous la forme d'un thème **trēb-* « bâtisse » source de dérivés nominaux et verbaux⁸³⁸ : l'osque possède ainsi l'accusatif singulier **trībúm**, τρειβ[ωμ] et l'ablatif singulier **trībud** « demeure », ainsi que des formes verbales composées, avec le thème **ark-*, d'où l'inf. **trībarakavúm** « bâtir » ainsi que diverses formes conjuguées. Noter également une forme nominale avec une composition de ce type dans **trībarakkiuf** (nom. sg.), « bâtisse », d'après **trēb-ark-iōn-s*. L'omb. possède également le verbe *trebeit*⁸³⁹ « habite » (3^e du sg.), et, possiblement, *tremnu* (ab. sg.) « lieu (bâti) d'observation », d'après **treb-no-*⁸⁴⁰, dans le contexte augural de VIa 2 et 16. En latin⁸⁴¹, la racine est représentée par une néo-racine en /a/, **trab-*⁸⁴², dans *trabs* « tronc, rondin, poutre » néo-mot racine métonymique, et dans *trābālis* « fait de rondins », dont le doublet **trābāris* pouvait donner⁸⁴³ un nouveau nominatif **trabār* (avec abrègement du *ā* en finale absolue⁸⁴⁴) sur lequel on forme un dérivé en *-na* : *traberna* >, dissimilé en *taberna*⁸⁴⁵. Il faut peut-être également rattacher le lat. *trabea* « toge » avec des barres colorées.

Le thème est bien présent également dans l'onomastique italique, d'abord dans les toponymes avec les **veres** : **treplanes** « Portes Trebulanes⁸⁴⁶ » dont il est question dans le même passage, qui peuvent éventuellement renvoyer à diverses cités, ainsi Trebula Mutusca, (Monteleone Sabino, Latium, à 150 km, en direction de Rome), Trebula Suffenas (ville sabine), Trebula Balliensis (Treglia, Campanie). On notera également l'hydromyme *Trebia flumen*, chez LIV. 21, 56. De fait, ces toponymes sont concordants avec des ethnonymes tels que les *Trebani*, les *Trebulani*, chez PLIN. 3, 9.

attrab « habitation », gallois *athref* « domicile ». Cf également les toponymes bretons en Trev- « village », comme Trébédan, parallèles aux noms gallois en Tref- « ville, village », ainsi *Trefdraeth* « ville côtière ».

⁸³⁸ DE VAAN 2008 : 626 ; UNTERMANN 2000 : 760.

⁸³⁹ VIa 8, UNTERMANN 2000 : 759.

⁸⁴⁰ DE VAAN 2008 : 626.

⁸⁴¹ Comme le note DELAMARRE 2003 : 301, le terme est passé dans le v. occ. *trevar* « habiter, fréquenter », dauphinois *treva* « hanter », occ. *trèva* « esprit frappeur » etc. Il a dû exister en lat. vulgaire un verbe **trebāre* « habiter ».

⁸⁴² La forme **trab-* vient sans doute du degré zéro **tṛb-* avec un développement particulier de la sonante devant consonne (DE VAAN 2008 : 626).

⁸⁴³ Selon une communication personnelle de Romain GARNIER.

⁸⁴⁴ MEISER 1998 : 74.

⁸⁴⁵ Pace DE VAAN 2008 : 604, l'on doit effectivement voir une dissimilation (*pace EM*), mais pas à partir d'une dérivation en *-erna* : sur cette dissimilation, voir GARNIER 2016 : 96 et la « lex-Fūrīna » : { *r—r > Ø—r }. Voir l'entrée *Laverna*, dans le chapitre des *Pocola deorum* pour une formation similaire.

⁸⁴⁶ Sur les portes de la cité d'*Iguuium* et leurs noms, nous renvoyons à SISANI 2001 : 99 - 138 : les portes Trebulanes pourraient ainsi renvoyer directement au nom de la divinité, dans une perspective éponyme.

On trouve également ce thème dans l’anthroponymie osque, comme le relève LEJEUNE⁸⁴⁷, sous la forme d’un dérivé en *-jo- aux attestations multiples, τρεβις, concordant avec le latin *Trebius* (Notable de Compsa, Campanie, à la frontière de la Lucanie chez PLIN. 9, 48 et LIV. 23, 1), ainsi que d’un τρεβας τρεβατιες en TEVRANVS AGER 1. On peut noter également les anthroponyme latins *Trebulānus*, ainsi que *Trebōnius*, probablement dérivé, à condition que la voyelle initiale soit longue également, de osq. **tríbuf** « *tribūnus* » < *trēb-ō/ūn-s⁸⁴⁸ « bâtisseur, édile (?) » .

Il doit exister, pour ce dernier terme, un lien sémantique, probablement par croisement et influences réciproques, avec le latin *tribūnus*, chef de la *tribus* mais pas nécessairement un lien étymologique. Comme équivalent de *tribus*, l’ombrien semble en effet avoir **trifu**, *trifo* (acc. fém. sg.)⁸⁴⁹, attesté à plusieurs reprises à divers cas dans les Tables, notamment par un datif *trifo* (qui le distingue, à l’aune de *trebo*, comme un thème en *-u. Il s’agit probablement de deux thèmes distincts, l’un matériel, l’autre politique, qui ont pu connaître des croisements. Lat. *tribus* et omb. **trifu** semblent attester une variation entre /f/ et /b/ : il doit donc très vraisemblablement s’agir d’un terme présentant originellement un *d^h-⁸⁵⁰ en position médiane, qui aurait le même aboutissement /f/ en osque ; le thème *treb- semble lui bien posséder un *b- originel. Ainsi le **tríbuf** osque ne partage sans doute pas l’étymologie de *tribūnus* par *tribus*, mais se rattache plutôt à la base *treb- « bâtir », quoique les formes aient pu s’influencer. Il semble en effet que l’on trouve une fonction de bâtisseur pour un tribun de la plèbe dans la colonie romaine proche de Bantia, Venusia, ce qui constitue un rôle très différent dudit tribun à Rome, comme le montre l’inscription CIL IX, 438 : *Q(uintus) Ovius Ov(i) f(ilius) / tr(ibunus) pl(ebis) viam / stravit* « Quintus Ovius, fils d’Ovius, tribun de la plèbe, a fait paver une route ». Il faut probablement y voir justement une influence des populations osques locales, à l’aune de l’hypothétique rôle de bâtisseur du **tríbuf** osque⁸⁵¹.

Le sens premier du théonyme **trebe** / *trebo* doit se rattacher à l’une de ces fonctions, quoique l’explication étymologique ne nous renseigne nécessairement pas sur la fonction synchronique de la divinité, qui a pu connaître diverses évolutions. Or, il nous semble important de noter la proximité notable, *a fortiori* reconnaissable pour des locuteurs italiques, avec un

⁸⁴⁷ LEJEUNE 1976 : 19.

⁸⁴⁸ DE VAAN 2008 : 626.

⁸⁴⁹ UNTERMANN 2000 : 764 - 765.

⁸⁵⁰ Voir ainsi l’étymologie retenue par DE VAAN 2008 : 629, *tri-d^hh₁-u- « organisation tripartite », qui n’est cependant pas si évidente en regard du contexte ombrien.

⁸⁵¹ Cette réflexion fait suite à une discussion au séminaire de Linguistique Italique d’E. Dupraz à l’École Pratique des Hautes Études.

thème attesté par ailleurs au sens de « demeure, construction ». Le dieu **treb-u / treb-o-**, qu'il soit « Celui qui bâtit » ou « Celui qui habite [la ville ?] », nous semble en tout cas une divinité rattachée à une réalité pragmatique et matérielle.

Dans le reste de du domaine indo-européen, la racine est également productive d'un théonyme dans la péninsule ibérique, sous la forme *Trebaruna* que DELAMARRE⁸⁵² traduit par « Secret de l'Habitation » d'après le thème celtique et germanique **rūno-*⁸⁵³ « secret, mystère ». Cette divinité semble vénérée notamment en Lusitanie ; ainsi en AE 1896 *Ara(m) pos(uit) / Toncius / Toncetami / f(ilius) Igaedit(anus) / milis / Trebarune / l(ibens) m(erito) v(otum) s(olvit)* et AE 1934, 20 : *Trebaron(n)a(e) v(otum) s(olvit) / Voconus / [V]oconis f(ilius)*, où les formes du théonymes doivent refléter des datifs de thème en *-a* monophthongués, en regard de ce qui semble correspondre à un thème à nasale dans l'inscription AE 1952, 130 : *Crissus / Talaburi / f(ilius) Aebosoce/lensis Tr/ebaroni / v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)*. Par ailleurs, ces attestations du théonyme montrant une séquence /on/ plutôt que /un/ laissent entrevoir, plutôt qu'un composé avec le lexème **rūno-*, un plus probable dérivé en *-ōn-* avec le suffixe dit de Hoffmann, d'après un thème en **r-*⁸⁵⁴.

II.2.2.1.6. **fis- saçi-**

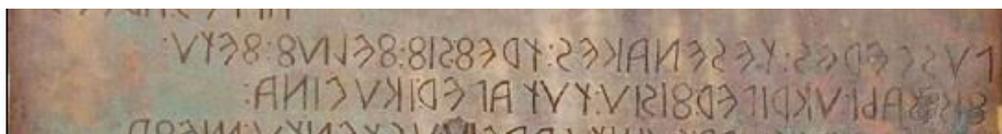


Figure 149 : Table Eugubine Ia 14 - 15

pusveres : tesenakes : tref : sif : feliuf : fetu : / fise saçi (...)

En Ia 14 - 19, et ainsi dans la version longue VIb, 3 : *post. uerir. tesenocir. sif. filiu. trif. fetu fiso. sansie. ocriper. fisiu totaper iuouina*, en parallèle du lieu où se déroule le sacrifice à Mars, a lieu le sacrifice à la divinité **fis- saçi-**, qui se voit comme **treb-** honoré de porcins, cette fois qualifiés de **feliuf** (acc. masc. pl.). Ce dernier terme, qui semble refléter une formation en

⁸⁵² DELAMARRE 2003 : 301.

⁸⁵³ DELAMARRE 2003 : 123.

⁸⁵⁴ D'après une communication personnelle de Emmanuel DUPRAZ.

**fēlio*-⁸⁵⁵ est sans doute apparenté au latin *fēlāre* « téter, être allaité », et désigne donc ici des porcs « étant allaités », c'est-à-dire des porcelets (mâles)⁸⁵⁶.

On trouve pour le théonyme la même alternance de thème que pour **treb-** : La forme **fise** correspond à un datif de thème en *-o-, mais *fiso*, dans la version en alphabet latin, représente bien un datif de thème en -u. Le théonyme est manifestement fondé sur un dérivé en *-to ou *-tu d'une racine verbale indo-européenne attestée par ailleurs dans les langues italiques et en particulier dans la théonyme et les contextes religieux, **b^heǵd^h*- « faire confiance⁸⁵⁷ », tel que **b^hid^h-tu-* (transponat) > **fisu-* ou **b^hid^h-to-* > **fiso-* « Confiance (incarnée) », avec passage régulier de **d^ht-* à it. com. **t^s-* > **ss-*, /s/ fort noté <S> même entre deux voyelles⁸⁵⁸. La coexistence des thèmes en *-o- et *-u est attesté par les dérivés : ainsi *fisim* (acc. sg.), *fisier* (g. s.g.), *fis(s)iu* / **fisiu** (ab.sg) etc., dérivé en **ǵo-* du thème **fiso-*, d'où **fisǵo-* « du dieu **Fiso-** », à côté de *fisouie* (d. sg.), *fisoui* (voc. sg) etc., dérivé en **ǵo-* du thème **fisu-*, d'où **fisouǵ- ǵo-*. Noter également *fisouina* (ab. sg. f.), en VIb 9, dérivé lui-même de **fisu-* ou de **fisouǵ- ǵo-*.

L'aboutissement it. com. de cette racine, soit **feip-* / **fiþ-* « faire confiance » est également la source d'un cognat latin sous la forme du théonyme (*Dius*) *Fidius* « dieu des serments », en soi dérivé en **ǵo-* sur le degré zéro de la racine, en regard du degré plein de *fidus*, *a*, *um* « fidèle, sûr », et *fido*, *ěre*, « avoir confiance en ». On trouve ce même degré dans le nom de *Fidēs* (<**fiþ-ē-*) « la déesse Confiance / Foi », qui doit constituer une antonomase, pour laquelle il existe des correspondants grecs, ainsi les déesses Πίστις d'après πίστις < **b^hid^h-ti-* « confiance », et Πειθώ⁸⁵⁹ (f.) « déesse de la Persuasion ».

L'épithète au datif **saçi**, *sansie* dans la version longue (VIb 3, également *sansii* en en VIIa 37 et *sansi* en VIb 5.) apporte une précision supplémentaire sur la nature de cette divinité, et confirme son lien avec la notion de serments et de respect des engagements⁸⁶⁰. Il est visiblement apparenté au latin *Sancus*, qui se retrouve dans la théonymie latine⁸⁶¹. Les Romains possèdent en effet une divinité portant en apposition le même théonyme, *Sēmo Sancus* (voir

⁸⁵⁵ DE VAAN 2008 : 210.

⁸⁵⁶ UNTERMANN 2000 : 271 - 272.

⁸⁵⁷ UNTERMANN 2000 : 287.

⁸⁵⁸ MEISER 1986 : 37 et 241.

⁸⁵⁹ BEEKES 2010 : 1161 - 1162.

⁸⁶⁰ Ainsi BRIQUEL 1978 : 134.

⁸⁶¹ DE VAAN 2008 : 532.

également **seemuneí**, chapitre I.4.2.1.), divinité des serments et justement associé à *Dius Fidius*. Selon *Ov.F.*, 6, 213 - 218, ces théonymes recouvrent la même divinité :

*Quaerebam Nonas Sanco Fidione referrem
an tibi, Semo pater; tum mihi Sancus ait:
'Cuicumque ex istis dederis, ego munus habebo:
nomina terna fero: sic uoluere Cures.
Hunc igitur ueteres donarunt aede Sabini
inque Quirinali constituere iugo*⁸⁶².

Pour *VARR. LL. 5, 66.*, *Sancus* est précisément l'équivalent « sabin » de *Dius Fidius* :

*Hoc idem magis ostendit antiquius Iouis nomen; nam olim Diouis et Diespiter dictus, id est dies pater. A quo dei dicti qui inde, et dius et diuos, unde sub diuo, Dius Fidius. Itaque inde eius perforatum tectum, ut ea uideatur diuom id est caelum; quidam negant sub tecto per hunc deierare oportere. Aelius Dium Fidium dicebat Diouis filium, ut Graeci Dioskoron Castorem, et putabat hunc esse Sancum ab sabina lingua, et Herculem a graeca*⁸⁶³.

Cette association entre *Sēmo Sancus* et *Dius Fidius*, formant des théonymes « interchangeables⁸⁶⁴ », comme l'on trouve ainsi à époque impériale dans l'inscription *CIL VI, 30994* :

⁸⁶² « Je me demandais si je devais attribuer les nones à Sancus, à Fidius ou à toi, Semo Père, alors Sancus me dit : 'qu'importe auquel des trois tu les donneras, moi seul en aura les honneurs, car je porte les trois noms, ainsi l'a voulu Cures.' En effet, les anciens Sabin lui avaient dédié un temple, qu'ils édifièrent sur la colline du Quirinal. »

⁸⁶³ « L'ancien nom de Jupiter confirme bien cela : en effet, on l'appelait autrefois Diouis et Diespiter, c'est-à-dire le 'Jour Père' : de son nom viennent ainsi les expressions 'dius', 'diuos', ainsi que 'sub diuo' et *Dius Fidius*. C'est pour cette raison que le toit de son temple est percé, afin que l'on puisse voir le 'diuom', c'est-à-dire le ciel, et que certains par ailleurs disent qu'il ne faut pas jurer sous son toit. Aelius disait que *Dius Fidius* était le fils de Diouis, de même que les Grecs appellent Castor le 'Dioscure', et il l'assimilait à Sancus en langue sabin, et à Hercule en grec. »

⁸⁶⁴ BRIQUEL 1978 : 135.



Figure 150 : *CIL*
VI, 30994

Semoni Sanco / sancto deo Fidio / sacrum / decuria sacerdot(ium) / Bidentalium

La divinité semble attestée directement dans les Tables, sous la forme du même dat. **saçi** en Iib 10⁸⁶⁵, employé cette fois seul comme substantif, justement dans le rituel des **semenies : tekuries**, où l'on trouve également en Iib 17 la forme au dat. **saçi iuvepatre**, avec le nom de Jupiter en apposition, inversée au voc. **iupater saçe** en Iib 24, qui doit renvoyer au même référentiel que **saçi** seul. Cette association souligne encore le lien étroit, dans cette famille de divinité, qui dans le monde italique unit ainsi les thèmes **sank-* et **fid-* au nom de Jupiter. Comme le note WEISS⁸⁶⁶, le dieu **saçi (iuvepatre)** honoré en Ib 1 - 20, l'est apparemment en vue de solidifier le contrat social qui unit les différentes composantes du peuple d'Iguvium.

Le lexème peut tout à fait refléter un héritage linguistique commun, vraisemblablement d'après le thème de présent à nasale **sank-* « consacrer, rendre sacré, (ratifier) », sur la même

⁸⁶⁵ Pour l'analyse de ce passage, voir WEISS 2010 : 169 - 175.

⁸⁶⁶ « Porcius Caton dit que le nom des Sabins tire son origine de Sabus, fils de Sancus, une divinité locale, et que ce Sancus, selon certain, correspondait à Zeus Pistios (Dius Fidius) ».

racine que it. com. **sak-ro*⁸⁶⁷ « sacré », et qui donne donc it. com. **sanko*- d'où lat. *sancus*, et un dérivé **sank-jo-* « de Sancus », d'où ombrien **saçi** (dat. sg.), avec palatalisation et non notation de la nasale⁸⁶⁸, qui se retrouve cependant dans la version en alphabet latin, *sansie*. On constate également, en alphabet latin, au vocatif *sansie* (VIb 9, 10, 12, 14, 15) et *sansí* (VIb 8) la notation de la palatalisation, quoiqu'absente également en VIb 6 : *sansi*⁸⁶⁹.

Le sentiment d'un aspect sabin au nom de Sancus, qui présente d'ailleurs en latin même une alternance dans sa déclinaison entre thème en *-o- et thème en *-u (avec génitif en -i ou en -ūs⁸⁷⁰), comme d'autres théonymes italiques, se retrouve chez d'autres auteurs, ainsi déjà chez Caton selon D.-H, 2, 49 :

Κάτων δὲ Πόρκιος τὸ μὲν ὄνομα τῶ Σαβίνων ἔθνεϊ τεθηναί φησιν ἐπὶ Σάβου τοῦ Σάγκου δαίμονος ἐπιχωρίου, τοῦτον δὲ τὸν Σάγκον ὑπὸ τινῶν πίστιον καλεῖσθαι Δία⁸⁷¹.

Sancus est ici donné comme équivalent de Ζεὺς Πίστιος, traduction de Jupiter Fidius, ce que l'on retrouve également chez D.-H, 4, 58 :

τούτων ἐστὶ τῶν ὀρκίων μνημεῖον ἐν Ῥώμῃ κείμενον ἐν ἱερῶ Διὸς Πιστίου, ὃν Ῥωμαῖοι Σάγκον καλοῦσιν, ἀσπίς ξυλίνη βύρση βοεῖα περίτονος τοῦ σφαιασθέντος ἐπὶ τῶν ὀρκίων τότε βοός, γράμμασιν ἀρχαῖκοῖς ἐπιγεγραμμένη τὰς γενομένας αὐτοῖς ὁμολογίας⁸⁷².

⁸⁶⁷ La racine **sak-* est bien représentée dans les langues italiques, en osque, marrucin, pélignien (voir le chapitre I.2.5.2.2.2.), et falisque ; toutefois, la racine indo-européenne sous-jacente, **seh₂k-* citée par DE VAAN (2008 : 532), est fort peu attestée, en dehors, peut-être, de quelques mots hittites, ainsi *šāklāi-* « coutume, rite », *zankilai-* « mettre à l'amende, punir ».

⁸⁶⁸ Ce qui n'est cependant pas la première des hypothèses abordées par UNTERMANN 2000 : 646 - 647. Voir ces pages.

⁸⁶⁹ UNTERMANN 2000 : 656.

⁸⁷⁰ DE VAAN 2008 : 532. Pace WEISS 2017 : 377, pour qui la forme de datif en -ō du théonyme n'est que l'évolution phonétique d'un datif *-ou d'un thème en *-u généralisé. WEISS, relève également le dérivé *Sanqualis* (*Porta*) FEST. p. 343 L, PAUL. EX FEST. p. 465, qui est pour lui manifeste d'un ancien thème en *-u unique ainsi BRIQUEL 1978 : 135. Selon nous, au vu de la fréquence de l'alternance *-o/u dans la théonymie italique, ce dérivé n'est probablement démonstratif, justement, que d'une alternance de thèmes. Voir également, en étrusque, la forme **sanχuneta** « de Sancus (?) » attribué à Selvans dans l'inscription Vs. 4.8, chapitre IV.2.2.

⁸⁷¹

⁸⁷² « Il existe un mémorial de ces serments, à Rome, situé dans le temple de Zeus Pistios (Dius Fidius), que les Romains appellent Sancus : il s'agit d'un bouclier de bois couvert de la peau du bœuf sacrifié lors de ces serments, et inscrit en lettres anciennes avec les termes des traités. »

Le caractère de Sancus comme dieu des serments et des traités est particulièrement souligné dans ce passage, ainsi chez SIL. ITAL. (*Pun.* 8, 422-425) ou AUG. (*Civ.* 18, 19), comme le notait DEVOTO⁸⁷³. Il existe une possible représentation de cette divinité à Herculaneum dans l'inscription AE 1989, 182c⁸⁷⁴, au milieu de 1^{er} siècle de notre ère.



Figure 151 : AE 1989, 182c
ad Sancum

Il semble donc y avoir dans ces correspondances un véritable système italice, avec l'utilisation d'un vocabulaire commun, sans pour autant montrer une homogénéité totale des théonymes, ce qui exclut probablement, au moins en partie, de simples emprunts, mais reflète plutôt un héritage italice commun sujet aux innovations selon les peuples, sans renoncer, certes, à la possibilité d'influences réciproques. On relèvera que l'épiclèse **saçi** est associée à ce qui semble deux dieux distincts, **fis-** et Jupiter, selon les textes, alors qu'on n'a rien de tel à Rome, mais seulement le fait que Fidius est lié à Jupiter par sa fonction.

Par ailleurs, nonobstant ses valences divines, le dieu se rapproche également de façon tout à fait pragmatique de la cité matérielle en elle-même : les deux partagent le même nom, ainsi dans la formule **ukriper fisiu** où l'adjectif dérivé du nom du dieu s'attache spécifiquement au terme **ukar**.

⁸⁷³ DEVOTO 1940 : 357.

⁸⁷⁴ PAGANO 1988.

II.2.2.1.7. **tefr-** **iuvi-**

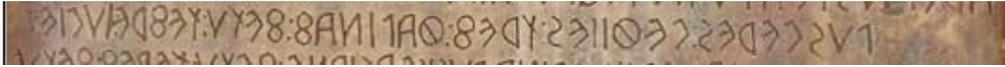


Figure 152 : Table Eugubine Ia 24

pusveres : vehiies : tref : hapinaf : fetu : tefre : iuvie

En Ia 24 - 34 se déroule le sacrifice de trois **hapinaf**, possiblement des caprins femelles (en ce cas d'après **ag^h(n)inā* (?)⁸⁷⁵, apparenté à lat. *agnus*⁸⁷⁶), à une autre divinité qualifiée de « jovienne », **tefr-**, pour laquelle on trouve également le datif **tefri iuvi** en Ia 28. Les désinences, ainsi que l'accord de l'épithète, indiquent clairement un thème en **-o-* masc. La version longue a un datif *tefrei*, avec une notation <ei> qui peut effectivement rendre un datif thématique, comme nous l'avons déjà signalé⁸⁷⁷, ainsi VIb 22 : *post. uerir. uehier. habina trif. fetu. tefrei. ioui*. En VIb 26, qui constitue un texte de prière au discours direct, on trouve le théonyme à l'accusatif dans une formule d'invocation : *tiom subocau suboco trefo ioui*.

En synchronie, le théonyme semble former une famille étymologique avec plusieurs autres termes présents dans les Tables, ainsi : **tefra** en III 32 - 34, IV 2, *tefrali* en VIb 28.

L'osque **tefúrúm**, que l'on trouve dans la Table d'Agnone, dans l'expression **saahatum tefúrúm**, usuellement traduite par « offrande sacrée brûlée⁸⁷⁸ » semble également constituer un cognat (noter l'anaptyxe en osque **tefro-* > **teforo-* « (offrande) à brûler »). Ces termes peuvent continuer la racine i.-e. **tep-*⁸⁷⁹ « être chaud, brûler », attestée en latin par le verbe *tepeō* « être chaud », et divers dérivés. Il existe un thème sigmatique i.-e. **tepes/os-* « chaleur », à l'origine de skt. *tápas-* « chaleur, radiance », hitt. et louv. *tapašša-* « chaleur, fièvre », racine **tep-* « être chaud, brûler ». Le latin *tepor* « chaleur » peut être une formation récente, n'étant attesté, comme le souligne DE VAAN⁸⁸⁰ qu'à partir de Varron ; néanmoins, un thème sigmatique est peut-être attesté en italique, justement par un dérivé > **tep(e)s-ro-* « brûlé (?) » > **tefra** (acc. n. pl.) « viandes à brûler (?) », où la séquence /psr/ > /sr/ aboutirait effectivement à /f/⁸⁸¹, avec

⁸⁷⁵ UNTERMANN 2000 : 314. Voir également MEISER 1993 : 159.

⁸⁷⁶ DE VAAN 2008 : 30. Voir NIETO-BALLESTER 1993 : 286 - 289.

⁸⁷⁷ POULTNEY 1959 : 100 - 101.

⁸⁷⁸ CRAWFORD & AL. 2011 : 1204 - 1205.

⁸⁷⁹ LIV² 629.

⁸⁸⁰ DE VAAN 2008 : 614.

⁸⁸¹ MEISER 1986 : 97.

simplification /ps/ > /s/ devant consonne⁸⁸². Ce traitement /sr/ > /fr/ doit être it. com., avec l'exception des positions intermédiaires en latin, ou il aboutit à /br/, comme le note MEISER⁸⁸³, ainsi lat. *fūnebris* d'après *fūnus*, *-eris* et *tenebrae*, d'après it. com. **temasro-* « noirceur », i.-e. **temH-s-ro*, sur la racine de *temere* « aveuglement ». Cette racine permettrait par ailleurs en ombrien le même aboutissement **temH-s-ro-* > **tefro-* que la racine **tep-*, avec passage /ms/ > /ns/ > /f/⁸⁸⁴, hypothèse par ailleurs défendue par DUMÉZIL, comme le rappelle UNTERMANN⁸⁸⁵, qui voit dans **tefer- iuvi-** un « Ténébreux Jovien », théonyme en quelque sorte inverse de *Vēiōvis*, homologue chtonien de Jupiter. L'aspect chtonien de **tefr-** serait renforcé par des indications concernant le déroulement du rituel, dont les offrandes sont dites **pelsana** en Ia 26, « à enterrer », ou simplement « à couvrir, masquer », selon l'analyse rappelée par WEISS⁸⁸⁶, et qui se déroule lui-même **zeřef** « en étant assis » : comme le note WEISS⁸⁸⁷, ces indications ne sont que « *vaguely* » chtoniennes⁸⁸⁸.

Il nous semble par ailleurs difficile qu'un dieu précisément qualifié de « jovien » puisse être considéré comme chtonien, le composé latin *Vēiōvis* fonctionnant justement par opposition, avec le préfixe *vē-*. De plus, cette explication nous semble incompatible avec une considération, simple, déjà exprimée par POULTNEY⁸⁸⁹ : le rapprochement synchronique que nous avons évoqué avec les formes comparables **tefra**, *tefrali*, qu'il est difficile de séparer de l'analyse du théonyme, quelle qu'ait pu être son origine première. Par ailleurs, il ne nous semble pas qu'une divinité du foyer sacrificiel soit nécessairement chtonienne : les offrandes brûlées dans les sacrifices peuvent tout à fait avoir une dimension ouranienne, comme le rappelle de CAZANOVE⁸⁹⁰ à propos de l'autel à cour du sanctuaire de Méfitis de Rossano di Vaglio, qui devait être le lieu principal des sacrifices, et d'où s'élevaient les fumées des offrandes brûlées.

Après une divinité incarnant « l'habitat » et une autre les « serments sacrés » (entre la ville et les dieux ?), il ne nous semble pas inopportun de voir en **tefr-** une forme de divinisation

⁸⁸² MEISER 1986 : 169.

⁸⁸³ MEISER 1986 : 98.

⁸⁸⁴ MEISER 1986 : 98 - 100.

⁸⁸⁵ UNTERMANN 2000 : 739.

⁸⁸⁶ WEISS 2010 : 310 - 313.

⁸⁸⁷ WEISS 2010 : 319.

⁸⁸⁸ Par ailleurs, comme le souligne DUPRAZ (Communication personnelle), le sacrifice prévoit un **erus** « part des hommes » (suivant l'analyse de WEISS 2010 : 400 - 424), ce qui n'est pas le cas dans les sacrifices chtoniens, qui sont des holocaustes.

⁸⁸⁹ POULTNEY 1959 : 260 - 261.

⁸⁹⁰ DE CAZANOVE 2016a : 236.

du foyer (sacrificiel), comme il existe en grec avec la déesse Ἑστία, antonomase de gr. att. ἑστία, ion. ἰστίη « foyer », et avec la déesse romaine Vesta⁸⁹¹.

À noter que HDT. 4, 59, mentionne une déesse scythe Ταβιτί, donnée comme équivalent d'Hestia, qui peut être fondée sur la même racine *tep- « être chaud » :

ὀνομάζεται δὲ σκυθιστὶ Ἰστίη μὲν Ταβιτί, Ζεὺς δὲ ὀρθότατα κατὰ γνώμην γε τὴν ἐμὴν καλεόμενος Παπαῖος, Γῆ δὲ Ἀπί. Ἀπόλλων δὲ Γοιτόσυρος, οὐρανίη δὲ Ἀφροδίτη Ἀργίμπασα, Ποσειδέων δὲ Θαγίμασάδας. ἀγάλματα δὲ καὶ βωμοὺς καὶ νηοὺς οὐ νομίζουσι ποιεῖν πλὴν Ἄρει. τούτῳ δὲ νομίζουσι⁸⁹².

Dans cette perspective, on peut également rapprocher un personnage mythologique du *Mahābhārata*, *Tapatī* « celle qui brûle », également nom de fleuve.

Comme le souligne toutefois WEISS⁸⁹³, cette interprétation, quoique formellement et phonétiquement valable, se fonde en premier lieu sur la comparaison avec le grec τέφρα « cendre », qui n'a en réalité rien à voir avec le dossier, étant vraisemblablement issu de la racine *d^heg^{wh}- « brûler⁸⁹⁴ ». Comme le montre WEISS dans sa démonstration, les **tefra**, sont avant tout des parties que l'on découpe, aussi rappelle-t-il notamment l'hypothèse de PROSDOCIMI de rattacher l'ensemble de la famille à la racine *temh₁-⁸⁹⁵ « découper, faire des parts », faisant justement de **sahtum tefúrúm** un « espace sacré ». Cette hypothèse pose, comme le souligne WEISS, des difficultés phonétiques, quoique le sémantisme lui paraisse convaincant, avec un ensemble cohérent regroupant **tefra-** « parties (consacrées) », ainsi que la forme *tefruto* (ab. sg. avec postposition *-ta « depuis »), qui renvoie très vraisemblablement à un lieu comme le souligne à raison WEISS⁸⁹⁶, osq. **tefúrúm** « espace sacré », et, peut-être ; **tefr-** « dieu de l'espace sacré ». Il faudrait partir selon WEISS⁸⁹⁷ d'un rapprochement avec le lat. *tescum*, pluriel *tesqua* « espace consacré », qui peut refléter un dérivé sur une racine *tes- « découper », dont un dérivé en *-ro- tel que *tes-ro- aboutirait effectivement à omb. *tefro-

⁸⁹¹ Sur cette divinité et ses éventuelles rapports étymologiques avec Hestia, voir le chapitre III.2.2.1.1.

⁸⁹² « En langue scythe, Hestia est appelée Tabiti, Zeus, à mon avis de façon fort juste, Papaïos, Gaia est appelée Api, Apollon Goitosyros, Aphrodite Ourania est appelée Argimpasa, Poséidon Thagimasadas ; ils n'élèvent cependant des statues, des autels et des temples à aucun autre dieu qu'Arès. »

⁸⁹³ WEISS 2010 : 315 et sq.

⁸⁹⁴ BEEKES 2010 : 1475 - 1476.

⁸⁹⁵ PROSDOCIMI 1996.

⁸⁹⁶ WEISS 2010 : 317.

⁸⁹⁷ WEISS 2010 : 321 - 322.

Il reste que, comme le note WEISS, une racine **tes-* « découper » n'est pas attestée par ailleurs⁸⁹⁸. On notera que WEISS⁸⁹⁹ ne rejette cependant pas l'association de la divinité **tefr-** à une forme **tep(e)s-ro-* issue de la racine **tep-* « brûler », mais bien le rapport avec le nom **tefra**, qui désigne sans équivoque des parties découpées.

Notre analyse de **tefr-** comme une divinité du foyer ou de l'espace sacrificiel, mais non nécessairement chthonienne, n'est toutefois pas incompatible avec l'hypothèse de WEISS concernant les **tefra** : quel que soit le sens originel du théonyme, que l'on parte de la racine **tep-* « brûler », ou d'une racine **tes-* « découper », ce qui semble en tout cas plus en adéquation avec le contexte des occurrences de **tefra** et *tefruto*, il doit effectivement s'agir d'une divinité d'un espace sacré, lieu de sacrifices brûlants ou non, qui renvoie donc à une réalité matérielle dans la cité d'Igouvium.

II.2.2.1.8. Synthèse

Selon une hypothèse que nous avançons prudemment, et qui n'épuise certainement pas l'interprétation du rituel, la formule initiale **ukriper fisiu tutaper ikuvina** peut contenir une explication des deux triades⁹⁰⁰ : à l'intérieur des portes sont honorés les dieux patronnant en particulier la purification de la **tuta-**, entité politique et communauté des hommes qui vivent au sein de l'**ukar**, entité matérielle, dont la purification est patronnée par l'autre série de dieux honorés eux à l'extérieur des portes, l'**ukar** constituant le périmètre, le contenant « physique » de la **tuta-**. Cette dichotomie contenu / contenant présuppose donc que les rituels **pre-** « avant » les portes se situent à l'intérieur de la ville, et les rituels **post-** « après » à l'extérieur, ce qui n'est évidemment pas trivial. En inversant le contenu pragmatique des deux prépositions, il serait envisageable que la distinction soit plutôt faite entre réalité immatérielle, apte à s'extérioriser, la **tuta-**, et réalité matérielle, finie, intériorisée par l'enceinte de murs, l'**ukar**, la valence théologique des deux triades se rapportant, dans tous les cas, à ces deux entités distinctes.

⁸⁹⁸ Formellement, une telle racine pourrait être l'aboutissement de la racine i.-e. **tetk-* « faire, construire » (*LIV*² 638 - 639), avec passage /tk/ > /kp/ > /s/ (MEISER 1998 : 96).

⁸⁹⁹ WEISS 2010 : 334.

⁹⁰⁰ On gardera néanmoins à l'esprit que, dans la version longue, et donc certainement aussi dans la courte qui est fondée sur le même archétype, chaque sacrifice est bien fait *ocriper fisiu totaper iouina*, et que la paire n'est jamais disjointe.

Or, cette explication serait concordante avec la fonction éminemment politique de la triade **iuu-** / **mart-** / **vufiun-** comme représentative d'une organisation divine calquée sur l'organisation humaine, dans une perspective dumézilienne qui semble, du moins ici, fonctionnelle. On pourrait ajouter à cette interprétation que cette dernière triade sous-entend une représentation horizontale de la cité, à savoir la répartition, à l'échelle divine et calquée sur les hommes, entre commandement, militaire, et citoyens, tandis que la seconde triade laisse entrevoir une conception plus verticale, de la cité matérielle aux serments sacrés, liens entre hommes et dieux assurés par le sacrifice et son foyer. Il nous semble en tout cas que les divinités de la deuxième triade renvoient à des réalités plus incarnées, d'un point de vue essentiellement théologique, que les dieux de la triade grabovienne, plus conceptuels et politiques ; ainsi **treb-** pour les bâtiments, **tefr-** pour les espaces sacrés, et **fis-** au milieu, pour les serments certes, mais également pour le nom même de la ville dans sa réalité matérielle, l'**ukar** « fisienne ». Il ne faut également pas perdre de vue, comme le note de CAZANOVE⁹⁰¹, que les trois divinités de la deuxième triade sont explicitement, ou implicitement pour le cas de **fis-**, rattachées au domaine de Jupiter, ce qui constitue également un critère d'unité.

À la structure complexe de cet ensemble théonymiques de six divinités organisées en triades s'ajoute une nouvelle paire de dieux, auxquels sont consacrées des opérations complémentaires du *piāculum*.

II.2.2.1.9. **mart- huři-**

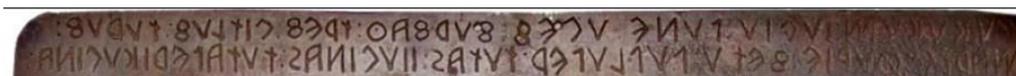


Figure 153 : Table Eugubine Ib 1 - 2

vukukum : iuviu : pune : uvef : furtaθ : tref : vitluf : turuf : /
marte : huřie : fetu : pupluper : tutas : iiuvinas : tutaper ikuvina

Au début de la table Ib, Mars est à nouveau honoré dans le cadre d'opérations complémentaires au *piāculum*, qui doivent se dérouler simultanément⁹⁰² aux rituels concernant les ovins dans les sacrifices précédents, comme le stipule la proposition subordonnée temporelle **pune : uvef : furtaθ** « quand ils **furtaθ** les ovins », quel que soit par ailleurs le sens de la forme

⁹⁰¹ DE CAZANOVE 2007 : 50.

⁹⁰² POULTNEY 1959 : 162 - 163.

verbale⁹⁰³, rendue par *furfant* dans la version longue en VIb 43. Mars reçoit dans ce rituel à nouveau des bovins, mais cette fois jeunes, le terme **vitluf**, ici à l'acc. pl. étant très probablement un équivalent du lat. *vitulus* « veau », dérivé du nom de l'année, comme nous l'avons évoqué précédemment. Les animaux sont également qualifiés de **turuf**, avec la graphie fautive **turup** dans le sacrifice suivant, contamination d'une première erreur de graphie **vitlup** pour **vitlu<f>**. Le théonyme est ici développé par une épithète autre que **krapuvi-**, à savoir **huřie**, qui semble être le dat. sg. d'un adjectif thématique, dérivé en *-iō-* d'une base inconnue par ailleurs. L'épithète est rendu par *horse* en alphabet latin en VIb 43. Le phonème noté par <ř> en alphabet national et par le digramme <rs> en alphabet latin peut correspondre à la spirantisation attestée par ailleurs d'un /d/ intervocalique⁹⁰⁴, ce qui présupposerait, virtuellement, une forme **hodio-*. Phonétiquement, /h/ initial en ombrien provient d'un ancien **g^h-*. On peut supposer que l'épithète représente le degré /o/ d'une racine **g^hed-*, effectivement attestée en i.-e. au sens de « saisir, prendre⁹⁰⁵ ». Cette racine est par exemple à l'origine de lat. *prehendo*⁹⁰⁶ < **prēnd-* < **praind-* < **prai-χend-*⁹⁰⁷, formation préfixée à infixe nasale, et *praeda* « butin » < **prai-χed-ā* « ce qui est pris », ou plutôt **prai-χod-ā*⁹⁰⁸, d'après **g^hod-eh₂-* « prise, butin ». Il pouvait exister un dériver en **-iō-*, **g^hod-iō-* « Celui du butin » > **χoðiō-* > omb. **huři-**. L'on aurait ainsi une sorte de Mars *praedātōr* « preneur de butin », épithète par ailleurs attesté pour Jupiter *Praedator* « à qui l'on doit une part de butin », chez SERV. *En.* 3, 222 :

Ipsumque vocamus 'ipsum', id est regem deorum, aut certe praedatorem, hoc est, cui de praeda debetur aliquid: nam Romani moris fuit ut bella gesturi de parte praedae aliquid numinibus pollicerentur: adeo ut Romae fuerit unum templum Iovis praedatoris: non quod praedae praeest, sed quod ei aliquid ex praeda debeatur. Vel quod hic deus iustitiae praeest. Ergo cum eum invocant, testantur se nihil mali facere cum sine custode interimunt armenta.

⁹⁰³ Voir le dossier chez UNTERMANN 2000 : 302. Il est probable, selon une analyse de MEISER 2013, que le verbe désigne le découpage de la viande.

⁹⁰⁴ MEISER 1986 : 222 – 231 ; MEISER 1986 : 159 et 220 relève également une forme **řuvie** (AMERIA 1) pour **d̥iuv-*, qu'il faut peut-être simplement lire **duvie**, comme nous le suggérons *supra* suivant CRAWFORD *et al.* 2011, voir une forme verbale (chapitre II.2.2.1.1.).

⁹⁰⁵ LIV² : 194.

⁹⁰⁶ DE VAAN 2008 : 487.

⁹⁰⁷ Voir LIVINGSTONE 2004 : 47 - 56.

⁹⁰⁸ LIVINGSTONE 2004 : 52.

II.2.2.1.10. **hunt- çefi-**



Figure 154 : Table Eugubine Ib 4 - 5

(...) **vukukum : kuretias : tref : vitlu<f> : turu<f> : hunte çe / fi : feitu (...)**

La divinité **hunt- çefi-**, *honde sérfi* en V Ib 45, associée à Mars est un dieu attesté ailleurs dans les Tables : lui sont consacrées notamment les cérémonies des **huntia** en IIa 15 - 44, durant lesquelles se déroule le sacrifice d'un **katel** (n. sg., IIa 43), qui désigne vraisemblablement un canin⁹⁰⁹, en regard de lat. *cātūlus* « petit chien ». Comme le note POULTNEY⁹¹⁰, ce genre de sacrifice est l'apanage de divinités chtoniennes, ou, au moins, liées à la terre et aux champs, en particulier la défense du grain par exemple contre la rouille, comme c'est le cas de *Rōbīgo* à Rome comme nous l'avons noté *supra*, et également de *Genita Mana*, la « Bonne Engendreuse ». Cette association de **hunt-** à la terre est corroborée par divers éléments, en premier lieu son association à l'épiclèse **çefi-**, *sérfi-*, synchroniquement apparenté à la divinité **çerfe marti** (Ib 24) que nous commentons *infra*, et diachroniquement au même thème **keres-* « accroissement⁹¹¹ » que la déesse Cérès, et qui reflète par ailleurs le même dérivé sab. com. **keres-jo-*⁹¹² que l'osq. **kerríai / kerríúí** « de Cérès ». Cette interprétation serait corroborée par l'analyse étymologique du théonyme, qui reflète virtuellement it. com. **χom-to-* < **(d^h)ǵ^hom-to-* « terrestre, d'en-dessous (?)⁹¹³ », et qui forme là encore une famille étymologique avec d'autres termes sabelliques⁹¹⁴ : **hutra** (Ib 42), *hondra* (VIa 15), « sous », préposition gouvernant l'accusatif, forme fléchie figée du substantif attesté par ailleurs en osque, **huntr-** « qui est en-dessous », d'après **hom-tero-*. Noter également le superlatif omb. *hodomu* (ab. sg. masc.), d'après < **ǵ^hom-tmHo-*, en VIa 9.

Si ce rapprochement nous paraît effectivement convaincant en synchronie en regard des formes apparentées, il nous paraît opportun de le préciser. Quoique **hunt-** semble effectivement lié au sème « terre, élément terrestre », il n'est cependant pas nécessairement une divinité

⁹⁰⁹ UNTERMANN 2000 : 375 - 376.

⁹¹⁰ POULTNEY 1959 : 177.

⁹¹¹ Pace WEISS 2017 : 373 - 375.

⁹¹² UNTERMANN 2000 : 389 - 390 ; DE VAAN 2008 : 109 - 110.

⁹¹³ DE VAAN 2008 : 292.

⁹¹⁴ *Ibid.*

infernale, d'en-dessous⁹¹⁵, comme le montre par ailleurs l'épithète **iuvi-** « jovien » qu'il porte en Ila, conformément à notre interprétation de la même épithète pour la divinité **tefr-**. Cette désignation appelle selon nous à atténuer la dimension chtonienne de ces divinités, **hunt-** étant lié sans doute effectivement au sol, mais pas, selon nous, à un « en-dessous⁹¹⁶ ». L'association **hunt- çefi-** doit être du même ordre que l'association, à Rome, de Tellus et Cérès, comme nous l'avons déjà noté, Tellus étant de plus également associée à Jupiter, à l'image de **hunt- iuvi-**. Cérès à Rome, par ailleurs, est bien une divinité du sol, qui ne reçoit jamais d'holocaustes⁹¹⁷.

On notera que ces deux sacrifices n'ont pas lieu aux portes de la cité, mais **vukukum**⁹¹⁸ : **iuviu** « au *lūcus* Jovien », et **vukukum : kuretias** « au *lūcus* 'Coredius' ». Cette dimension agraire, liée aux choses de la terre, serait renforcée justement par l'association, dans la paire de divinités, avec le dieu Mars, dont on a déjà souligné à plusieurs reprises le rôle majeur, toujours comme divinité d'ordre militaire, dans le domaine agricole.

Le rituel du *piāculum* serait ainsi divisé en trois ensembles de divinités, deux triades et une paire, en une répartition 3/3/2 présentant une variation commune dans la structure des textes des tables eugubines, le premier ensemble s'attachant, d'un point de vue théologique, à la cité dans sa dimension politique, le deuxième dans sa dimension matérielle, et le troisième dans sa dimension terrestre et agraire, accompagnée de sa protection militaire. Cette dernière association entre divinités agraires et militaires se retrouve développée par ailleurs dans le rituel suivant de la *lustratio*.

II.2.2.2. Table Ib 10 à Ib 45 : le rituel de la *lustratio*

Un deuxième rituel de grande ampleur est décrit dans la deuxième partie de la table Ib, fait suite au *piāculum*. Ce rituel, militaire⁹¹⁹, dit de la *lustratio* met à nouveau en jeu divers lieux de la ville et diverses divinités, qui révèle un système hiérarchique précis autour d'une divinité principale **çerf- marti-**, dont le nom et l'épithète forment comme un chiasme en regard des deux dernières divinités du précédent rituel, **mart- huri-** et **hunt- çefi-**. Le rituel concerne le

⁹¹⁵ C'est en revanche le cas des divinités **huntruus** (dat. masc. pl.) de l'inscription CAPVA 34, dans un contexte de défexion, qui sont nettement opposées à des divinités **supruus** « d'au-dessus ».

⁹¹⁶ Le lexème **huntak** (III 3, IV 32) par ailleurs, visiblement lié, semble désigner le sol de la clairière, comme le rappelle WEISS 2010 : 73 - 75, dans sa dimension non chtonienne mais de surface ; voir le dossier chez UNTERMANN 2000 : 332 - 333.

⁹¹⁷ SCHEID 2005 : 172 - 173.

⁹¹⁸ Le nom **vuku-** est ici à l'ab. sg., gouverné par la postposition **-kum** avec un sens spatial « à, au ».

⁹¹⁹ PROSDOCIMI 1989 : 494.

puplum « peuple en armes, armée⁹²⁰ », d'Iguvium, dont les officiants font le tour en une circumambulation accompagnée des victimes et du feu, **pir**⁹²¹, comme le signale explicitement le début du texte **pune : puplum : aferum : heries** « quand on veut ‘porter autour du peuple’ = ‘faire la circumambulation’ ». Le rituel s’accompagne également d’une cérémonie d’expulsion des étrangers du corps civique, désignés par leur **numen** « nom » respectif. Cette cérémonie est développée dans la version longue en VIb 54 et sq. par un texte de prière au discours direct adressé aux divinités du rituel en VIb 57, attestées ainsi au vocatif. La première divinité, **çerf- marti-**, reçoit au lieu appelé **funtlere** (ab. pl. monophthongué avec /s/ rhotacisé, accompagné de la postposition *-en*), le sacrifice de trois **apruf**, vraisemblablement des porcs au nom sans doute apparenté à lat. *āpēr* « sanglier⁹²² », mais qui désigne bien ici des animaux domestiques, dans le cadre d’un sacrifice rituel. La seconde divinité, **prestata- çerfia-**, qui porte en épiclèse un adjectif dérivé du théonyme précédent, « Cérienne », et également le complément du nom **çerfe(s) : marties**, génitif dudit théonyme, reçoit également un sacrifice porcin plus facilement identifiable sous la forme de trois **purka**, au lieu dit **rupinie : e** (loc. sg., avec postposition isolée par l’interponction). Enfin, la dernière divinité **tusa- : çerfia-**, qui porte la même épiclèse et la même extension **çerfe : marties**, reçoit elle au lieu appelé **tra : sate** « Trans Sanctam (?)⁹²³ » le sacrifice de trois **vitlaf**, des jeunes bovins femelles. Dans la version longue, la divinité **tusa-** reçoit des offrandes supplémentaires sous l’épithète *iouia* « Jovienne » (VIIa 47).

Les théonymes mettent en lumière un système hiérarchique double, que l’on avait abordé au sujet des épiclèses du sanctuaires de Rossano di Vaglio, qui fonctionnent de fait assez différemment, et comparable à ce que l’on trouve dans les Table III - IV, avec la divinité **vesune : puemunes / pupřices**, rattachée à une divinité principale en complément du nom⁹²⁴ au gén., **puemun- pupřic-**, quoique sans épiclèse. Les divinités de Gubbio, comme le note de

⁹²⁰ DE VAAN 2008 : 480.

⁹²¹ POULTNEY 1959 : 164 - 165.

⁹²² UNTERMANN 2000 : 44 - 45 ; DE VAAN 2008 : 46.

⁹²³ UNTERMANN 2000 : 642 - 643. Le mot fonctionne comme un composé, avec **sate** au locatif, non à l’accusatif que commanderait normalement la préposition **tra** « *trāns* ».

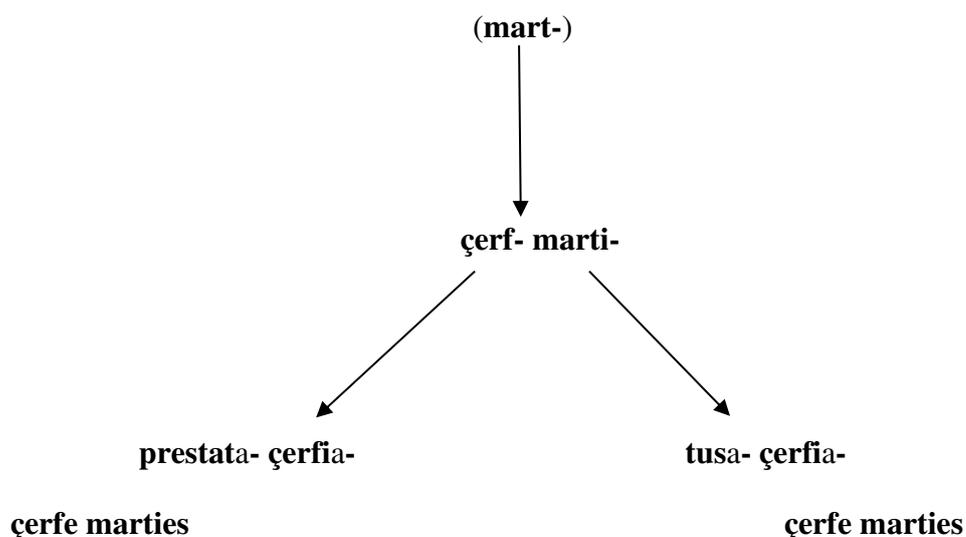
⁹²⁴ DE CAZANOVE 2007 : 50 - 51 : la structure, qui met en avant une divinité mineure « fonctionnelle » comme extension d’une divinité principale, ne semble pas inconnue du monde romain, ainsi GELL. 13, 23, 2 : *Conprecationes deum immortalium, quae ritu Romano fiunt, expositae sunt in libris sacerdotum populi Romani et in plerisque antiquis orationibus. II. In his scriptum est: "Luam Saturni, Salaciam Neptuni, Horam Quirini, Virites Quirini, Maiam Volcani, Heriem Iunonis, Moles Martis Nerienemque Martis* « les prières aux dieux immortels, que l’on pratique selon le rite romain, se trouvent dans les livres des prêtres du peuple romain, et dans la plupart des discours anciens. Il y est écrit « Lua de Saturnus, Salacia de Neptunus, Hora de Quirinus, Virites de Quirinus, Maia de Volcanus, Heries de Junon, Moles de Mars, et Nerio de Mars ».

CAZANOVE⁹²⁵, peuvent de fait se présenter sous quatre types de théonymes, composés d'un, deux, trois ou quatre mots : substantif seul, substantif et épithète, substantif et complément du nom à épithète, substantif et épithète avec complément du nom à épithète.

Le système se fonde ici sur une triade « *dissimetrica*⁹²⁶ », avec deux divinités secondaires portant une épiclèse qui renvoie à une divinité principale, ladite divinité étant également rappelée avec son théonyme complet, épithète incluse, au génitif, pour chacun des deux autres théonymes. De plus, par son épiclèse, la divinité principale est elle-même subordonnée à un autre dieu, absent du rituel, **mart-**.

⁹²⁵ DE CAZANOVE 1993 : 15 et 2007 : 50.

⁹²⁶ PROSDOCIMI 1989 : 494.



La hiérarchie divine de la *lustratio*

II.2.2.2.1. **çerf- marti-**

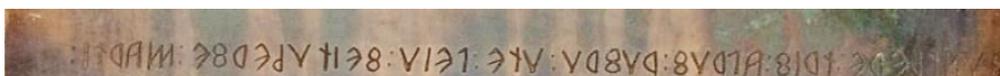


Figure 155 : Table Eugubine Ib 24

funtlere : trif : apruf : rufru : ute : peiu : feitu çerfe marti

En Ib 24 - 26 se déroule ainsi sacrifice de trois porcins à **çerf- marti-**, lesdits animaux devant être **rufru**, **ute** « ou bien » **peiu**. Cette variation possible doit concerner la couleur des animaux, **rufru** étant aisément rapproché de lat. *ruber* « rouge », it. com. **rupro*, hérité de l'i.-e. **h₁rud^h-ró*⁹²⁷ également à l'origine du gr. ἐρυθρός. En toute logique, **peiu** doit également correspondre à un adjectif de couleur, peut-être « noir », en assumant avec POULTNEY⁹²⁸ un rapprochement avec lat. *piceus* « de poix, noir ».

Le théonyme, subordonné ici à la sphère d'influence de Mars, doit faire partie d'une famille divine dont nous avons déjà mentionné plusieurs exemples, et tiré du thème it. com.

⁹²⁷ DE VAAN 2008 : 527.

⁹²⁸ POULTNEY 1959 : 63. Voir également le dossier chez UNTERMANN 2000 : 526 - 527.

désignant la croissance. Il doit refléter, comme Cérés, le thème sigmatique **kérh₁-e/os-* > it. com. **keres-* « croissance⁹²⁹ » d'après la racine **kérh₁-* « croître » du verbe *crēscō*⁹³⁰, d'où procèdent, comme nous l'avons mentionné, l'animé fém. (**kérh₁-és* >) it. com. **kerēs*⁹³¹ « Celle qui fait croître », et donc également un dérivé thématique masc. **kérh₁-es-o-*, it. com. **keres-o-* « l'Accroisseur », d'où omb. **kerso-* > **çerf-** / *serf-* avec passage de /rs/ intervocalique issu de syncope à /rf/⁹³². Selon MEISER⁹³³, l'évolution est la suivante, avec une sonorisation avant la syncope, au g. **kereseis* (g. sg. des thèmes en -i étendu en sab. com. aux noms thématiques) > **kerzeis* > **kerzeis* > **çerfe(s)**, *serfer*, avec rhotacisme du /s/ final en « néo-ombrien ». Cette forme doit par ailleurs correspondre au *duonus* (= *bonus*) *Cērus* de Varron⁹³⁴, que l'on trouve également sous la forme *Cērus Manus* glosée par *Creator Bonus* chez Festus⁹³⁵. La forme latine, qui a dû connaître la même syncope **keres-o-* > **kerso-* passe ensuite à **kerros* avec deux [r] après assimilation⁹³⁶, ce qui n'exclut pas une notation purement graphique avec un seul [r]⁹³⁷. Le théonyme, qui est probablement également attesté dans les *pocola deorum*, comme nous le développons dans le chapitre III.2., semble ainsi représenter une divinité *a priori* agraire rattachée à la *Wirkungskreis*, sphère d'activité, de Mars, mais qui ne constitue pas pour autant un Mars agraire⁹³⁸, cette association étant commune dans les panthéons italiques. À ce dieu sont subordonnées deux déesses, rattachées à lui par leur épiclèse, et à Mars par leurs fonctions, qui doivent montrer une spécialisation autour de deux pôles « défense » et « attaque ». On notera que WEISS⁹³⁹ s'oppose à ce rapprochement, arguant que la séquence /rf/, que l'on trouve également dans le péligien *cerfum*, ne peut provenir en péligien d'une séquence /rs/ secondaire, comme le montre l'adjectif *ceria* dérivé du théonyme, à moins de présupposer un emprunt à une langue ayant le traitement de l'ombrien⁹⁴⁰. Il faudrait partir selon WEISS d'une séquence avec /r/ et une aspirée, telle que /rd^h/, en l'occurrence dans

⁹²⁹ EICHNER 1993 : 84 ; *pace* DE VAAN 2008 : 109 - 110.

⁹³⁰ On trouve également un thème en *-e/o-, **kérh₁o-* « croissant » qui doit être attesté par le lat. *prōcērus* « qui croît en hauteur » et *sincērus* « entier ». Voir RIEKEN 2003 : 43-50

⁹³¹ Ainsi lat. *Cerēs*, -*eris*, fal. *ceres* (Nom.), osque **kerrí** (Dat.), voir *supra*.

⁹³² POULTNEY 1959 : 77.

⁹³³ MEISER 1986 : 174.

⁹³⁴ VARR. *LL.* 7, 27 : *in Carmine Saliorum sunt haec* « (...) *Ianeus iam es, duonus Cerus es, duonus Ianus* : « dans le chant des Saliens, on trouve ces mots : « tu es le Portier, tu es le Bon Cerus, tu es le bon Janus. »

⁹³⁵ *Carm. Sal.* d'ap. P. FESTUS: *in carmine saliari Cerus manus intelligitur creator bonus* : « dans le chant des Saliens, Cerus Manus signifie 'Bon Créateur'. »

⁹³⁶ MEISER 1998 : 116

⁹³⁷ DE VAAN 2008 : 110 « *The spelling Cerus might reflect Cerrus, which would better match the Sabellic forms* ».

⁹³⁸ AMANN 2011 : 337.

⁹³⁹ WEISS 2017 : 373 - 375.

⁹⁴⁰ Ainsi MARTZLOFF 2014.

**kerd^ho-* « force, armée », véd. *śárdha-*. Cet étymon serait la source du théonyme pélignien, et également ombrien, devenant de fait un dieu de la guerre et des armées uniquement, rattaché à la sphère de Mars. Dans la démonstration de WEISS, cette interprétation sert à rejeter l'explication de *semunu*, dans la même inscription, par la racine de *sēmen*, en réfutant le rôle agraire des divinités de cette famille étymologique⁹⁴¹. Or, comme nous l'avons montré, il nous semble qu'au vu du contexte de l'inscription CORFINIVM 6, la formule *cerfum sacaracirix* peut difficilement renvoyer à autre chose qu'au « (deux) Cérès », notamment avec la mention explicite de *perseponas* dans la suite du texte⁹⁴². Par ailleurs, la présence d'un dieu lié au monde agricole dans un contexte militaire nous semble, ainsi que nous l'avons montré, éminemment italique ; or il serait étonnant qu'une telle association soit absente de la théologie ombrienne

II.2.2.2.2. *prestata- çerfia-*

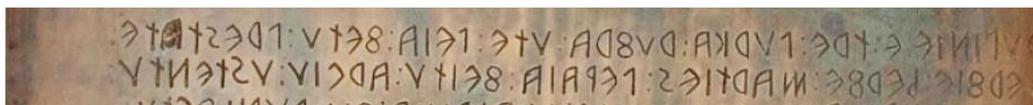


Figure 156 : Table Eugubine Ib 27 - 28

rupinie : e : tre : purka : rufra : ute : peia : fetu : prestate : / çerfie : çerfe : marties

La divinité *prestata-*, *prestota* en VIb 57 au vocatif, se voit également offrir des porcins, cette fois femelles, présentant le même potentiel d'alternance de couleur, et ici désignés par le terme **purka** (acc. fém. pl.), à mettre en relation avec lat. *porcus* « porc », *porca*⁹⁴³ « truie ».

Comme nous l'avons déjà évoqué, le théonyme doit présenter une formation parallèle à **anter · stataí** sur la table Agnone, elle dans un contexte spécifiquement agraire, où elle incarne selon nous la protection des récoltes. La déesse **prestat-** doit être un composé préverbé de la base verbale it. com. **sta-*⁹⁴⁴ « se tenir debout », i.-e. **steh₂-*⁹⁴⁵, vraisemblable thématization d'un nom agentif tel que **prai-sta-t-* « qui se tient devant », d'après it. com. **prai-*, i.-e. **preh₂-*

⁹⁴¹ Voir le chapitre I.4.2.1.

⁹⁴² À cela s'ajoute l'abondance des attestations dans la région, en pélignien et en latin, de prêtresses de Cérès, et de surcroît le caractère fort peu martial de l'inscription CORFINIVM 6.

⁹⁴³ Voir également le chapitre I.2.6.2. sur la famille étymologique de ces termes issus de la racine **perk-* « fendre, creuser ».

⁹⁴⁴ DE VAAN 2008 : 589 - 590.

⁹⁴⁵ LIV² : 590 - 592.

i « devant », et comparable aux formes latines, *Fortūna Praestīta* (NSA 1953, 240), *Praestita* (CIL IX, 4322), *Lāres Praestītes, Stāta Māter* (CIL VI, 36809, CIL I², 994 ; Cic. *Leg.* 2, 11 ; FEST. 317), c'est-à-dire « celle qui défend ». Dans le contexte militaire du rituel, la divinité doit patronner la protection de l'armée et de la cité, en même temps que, par son association avec **çerf-**, la protection de son bien le plus précieux : sa production agricole, abondamment mise en scène dans les divers rituels des Tables, ainsi dans la *lustratio* par les offrandes des **arviu**⁹⁴⁶ « produits des champs » aux trois divinités, que l'on retrouve également dans les autres rituels. On notera que dans la version longue, le théonyme *prestota* présente un vocalisme /o/ apparemment anomal, qui peut s'expliquer selon MEISER⁹⁴⁷ par une apophonie de /a/ non syncopé en syllabe ouverte, en raison de contraintes morphologiques, en /å/, avec notation <a> en alphabet national et <o> en alphabet latin.

II.2.2.2.3. tu(r)sa- çerfia-



Figure 157 : Table Eugubine Ib 31

tra : sate : tref : vitlaf : faitu : tuse : çerfie : çerfe : marties

La dernière divinité subordonnée à **çerf- marti-**, à laquelle on sacrifie trois génisses en Ib 31 - 39, ici au datif **tuse çerfie**, se retrouve également sous la forme **turse** en IV 19, avec une hésitation de graphie pour le groupe /rs/, qui semble cependant bien conservé comme le montre la notation en alphabet latin du théonyme⁹⁴⁸, dat. *turse* (VIIa 41), g. *tursar* (VIIa 46), voc. *tursa* (VIb 58). Le nom est communément rattaché aux formes verbales *tursitu*⁹⁴⁹ (VIb, imp. futur, 3^e sg.), **tusetutu** (Ib, imp. futur, 3^e pl.) d'un verbe signifiant « effrayer, chasser », les ennemis de la cité en VIb, les victimes sacrificielles en Ib. On notera en effet que dans la formule d'imprécations à l'imp. fut. de VIb 60 : *tursitu . tremitu [.] hondu . holtu . ninctu . sonitu . sauitu . prepoplatu . preuilatu*, le verbe *tursitu* « qu'(on) effraie » fait écho au théonyme

⁹⁴⁶ Voir sur ce terme le chapitre I.3.2.1.8.2.

⁹⁴⁷ MEISER 1986 : 269 - 271.

⁹⁴⁸ MEISER 1986 : 171 - 173.

⁹⁴⁹ Voir VINE 2004.

de *tursa-*, de même que probablement d'autres formes verbales, ainsi *hondu* avec **hunt-**, et *holtu* avec le théonyme **hule** de la Table IV 17, associé à **turse** en IV 19⁹⁵⁰.

On reconnaît en effet dans le théonyme et le verbe des formations sur la racine i.-e. **tres-*⁹⁵¹ « avoir peur », de lat. *terreō*, qui reflète vraisemblablement, comme l'ombrien, un causatif sur un néo-degré zéro it. com. tel que i.-e. **tros-eje* « causer la peur » > it. com. **trs-eje*, lat. **ters-eje* avec ensuite assimilation /rs/ > /rr/⁹⁵², et sab. com. **tors-eje*⁹⁵³. Le nom de la divinité ombrienne doit continuer **torsā-* « Terreur (incarnée) ». La déesse doit ainsi représenter l'autre versant de l'activité guerrière conceptualisée dans la théologie de ce rituel, la paire « Défense » et « Attaque ». En Ib 43 à la fin de la *lustratio*, après la « poursuite » des génisses à sacrifier⁹⁵⁴, comme nous l'avons déjà signalé, la même divinité est également rattachée à la sphère de Jupiter, avec l'épithète **iuvie** :

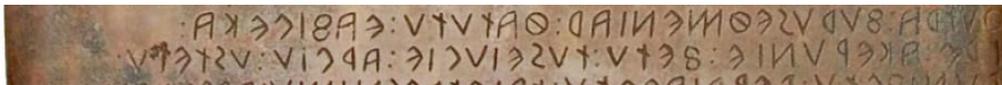


Figure 158 : Table Eugubine Ib 42 - 43

hutra : furu sehmeniar : hatutu : eaf iveka : / tre : akeřunie : fetu tuse iuvie

II.2.2.3. Table IIa 1 à IIa 14 : le rituel compensatoire

Le début de la Table IIa, de 1 à 14, constitue en soi un texte particulier, à part sur le champ épigraphique de la Table, ce qui est souligné par un retour à la ligne entre 14 et 15, qui marque le début du rituel des **huntia**. Les sacrifices décrits dans ce passage sont fait cette fois **fratrusper atieřie** (ab. pl., avec post-position **-per**) « pour les frères *Atiedii* ». Il s'agit d'un rituel compensatoire en cas d'erreur dans l'accomplissement des actes rituels, comme le suggère l'expression d'introduction **pune : karne : speturie : atieřie : aviekate : naraklum / vurtus**⁹⁵⁵ « quand, pour la section d'observation (**karne : speturie**) (des frères) *Atiedii* pour la prise d'auspices (**aviekate**), tu auras fait une erreur dans la récitation [des formules sacrées]

⁹⁵⁰ Voir *infra* et VINE 2004.

⁹⁵¹ LIV² : 651.

⁹⁵² MEISER 1998 : 116.

⁹⁵³ DE VAAN 2008 : 617.

⁹⁵⁴ POULTNEY 1959 : 168 - 169.

⁹⁵⁵ 2^e du sg., futur antérieur, selon NUSSBAUM 1973, d'un verbe signifiant « se détourner, échouer », sur la racine **uert-* « (se) tourner », voir UNTERMANN 2000 : 864 - 865.

(**naraklum**)⁹⁵⁶ ». On a donc une forme de méta-rituel, effectué précisément pour corriger les erreurs des rituels précédents, qui présente comme nous allons le voir des divinité « techniques », concernant spécifiquement les actes et pratiques des officiants, sous le patronage du Jupiter. Il n'est pas impossible, selon nous, que le rituel compensatoire ne se limite pas à la prise d'auspice, mais implique également la récitation de la suite du rituel, dont la prise d'auspice constituerait l'introduction, comme pourrait l'indiquer la mention supplémentaire, sous la forme d'appositions, de Jupiter et Mars en Iia 10 - 11, quoique, dans cette logique, l'absence de Vofionus soit notable.

II.2.2.3.1. **vestiç- saçi-, iupater et spetur-**



Figure 159 : Table Eugubine Iia 4 - 5

aiu : urtu : fefure : fetu : puze neip eretu : vestiçe saçe /
sakre : iuvepatre bum perakne : speture perakne restatu

Dans ce premier ensemble de trois divinités, Jupiter, ici sous sa forme complète, au d. **iuvepatre**, est entouré de deux divinité non attestées par ailleurs, **vestiçe saçe** et **speture**, si ce n'est peut-être par l'expression *carsome Uestisier* « vers l'avenue de Vesticius (?)⁹⁵⁷ » dans la Table VIa 13 - 14, mais qui présentent des comparaisons lexicales synchroniques.

Comme le rappelle POULTNEY⁹⁵⁸, Bücheler avait envisagé la possibilité d'un rapprochement entre **vestiç-** et le théonyme osque **vezk-** de la table d'Agnone, qui se fonderait sur une métathèse difficilement explicable de la séquence /ts/ en /st/. Par ailleurs, si une divinité effectivement liée à **vezk-** est à identifier dans les Tables Eugubines, il doit s'agir, comme nous l'avons noté, de **vesun-**, dans la Table IV. POULTNEY considère l'association du théonyme avec le champ lexical de *uesticatu* (imp. futur 3^e sg.), **vestiçia**, *uestisia* (acc. fém. sg.), qui concernerait les libations et l'acte de libation en lui-même⁹⁵⁹, mais par le biais d'un

⁹⁵⁶ Voir WEISS 2010 : 41 - 44 et POULTNEY 1959 : 170 - 171.

⁹⁵⁷ POULTNEY 1959 : 170.

⁹⁵⁸ POULTNEY 1959 : 171.

⁹⁵⁹ UNTERMANN 2000 : 847 - 850.

rapprochement avec la divinité latine *Vesta*, dont le théonyme ferait également partie de cette famille, faisant du dieu **vestiç-** une divinité associée au foyer. Selon nous, le rôle d'une divinité d'un espace sacré / foyer, est déjà assumé par **tefr-**. Considérant le contexte d'un rituel compensatoire, il ne nous paraît pas aberrant d'avoir ici une divinité au rôle purement fonctionnel, au nombre de ce que AMANN⁹⁶⁰ appelle les *Funktions- oder Aktionsgötter*, par ailleurs associée dans le texte à d'autres théonymes aux fonctions parallèles. Le théonyme ne serait pas seulement apparenté synchroniquement à la famille de **vestiçia**, mais consubstantiel, patronnant de fait les actes et objets concernant un certain type d'offrande. On notera que pour WEISS⁹⁶¹, la **vestiçia-** n'est pas une libation, mais un gâteau rituel comparable à la **mefa-** avec laquelle elle est associée : le verbe *uesticatu* concernerait alors l'action de « transmettre » la **vestiçia-** à la divinité⁹⁶². Cette interprétation ne modifie pas fondamentalement la nature de la divinité **vestiç-**, qui doit dans tous les cas être invoquée en rapport avec une composante du rituel en lien avec des offrandes. Le théonyme porte de plus l'épiclèse **saçi-**, qui participe peut-être à la théonymisation d'un simple terme lexical, de la même façon que **fis- saçi-** « Confiance-divinisée », et comme c'est également le cas pour les théonymes portant une épiclèse dérivée elle du nom de **iuv-**.

Comme le note POULTNEY⁹⁶³, le troisième théonyme **spetur-**, doit nécessairement être associé à l'expression en Ila 3 : **karne : speturie : atieřie : aviekate**, qui se réfère à la partie des frères *Atiedii* responsable de l'observation des oiseaux⁹⁶⁴. Le nom de **spetur-** reflète vraisemblablement un nom d'agent tel que **spek-tōr* « Observateur⁹⁶⁵ », dieu des auspices invoqué justement invoqué dans un rituel dont le but est de réparer le tort causé par une erreur dans les rites et formules accompagnant la prise d'auspice. Sur l'adjectif visiblement dérivé **speturie**, deux interprétations sont possibles : soit **spetur-** représente l'incarnation de l'action d'observation, représentée par un adjectif non théonymique⁹⁶⁶, soit, au contraire, la **karn-** « partie⁹⁶⁷ » des Frères *Atiedii* est directement qualifiée par un adjectif signifiant « (qui relève) du dieu **spetur-**⁹⁶⁸ ». Ainsi, après avoir pris en considération deux divinités se référant à des opérations préliminaires particulières du rituel, offrande et observation, sous le patronage

⁹⁶⁰ AMANN 2011 : 328 - 329.

⁹⁶¹ WEISS 2010 : 112, d'après la démonstration de SANDOZ 1979.

⁹⁶² Voir DUPRAZ 2017.

⁹⁶³ POULTNEY 1959 : 173.

⁹⁶⁴ WEISS 2010 : 44.

⁹⁶⁵ UNTERMANN 2000 : 691 - 692.

⁹⁶⁶ Ainsi POULTNEY 1959 : 171.

⁹⁶⁷ DE VAAN 2008 : 94.

⁹⁶⁸ WEISS 2010 : 44.

de Jupiter, trois nouvelles divinités apparaissent, qui selon nous correspondent précisément à l'aspect narratif du rituel dont il s'agit de corriger les erreurs.

II.2.2.3.2. **tikamn- iuvi-**



Figure 160 : Table Eugubine Ila 6 - 8

iuvie : unu erietu sakre : pelsanu fetu : arviu : ustentu :

puni fetu : taçez : pesnimu : ařepe : arves : pune purtiius :

unu : suřu pesutru : fetu : tikamne : iuvie : kapiře

Le rituel se poursuit par des offrandes à une divinité **tikamn-** en Ila 7, portant l'épiclèse **iuvi-**. Cette même divinité est peut-être également bénéficiaire de l'offrande précédente à un **iuvie**, épiclèse se trouvant, de façon unique dans les Tables, seule sans substantif, dans une formulation possiblement elliptique (ou constituant un oubli ?), comme le suggère POULTNEY⁹⁶⁹ par comparaison avec une structure similaire en Ia 24 - 27 où le théonyme de **tefr- iuvi-** en 24 est répété en 28 avec l'instruction **fetu** commandant également des opérations supplémentaires. Il s'agit ici aussi d'un « dieu fonctionnel », responsable de la « correction » de l'énoncé de la prière, lié selon toute vraisemblance d'après UNTERMANN⁹⁷⁰ à la racine **dejk-* « montrer, dire ». Le théonyme peut refléter un dérivé en **-men*, éventuellement thématisé, d'une forme, possiblement verbal, **dikā-*, tiré du verbe **dejk-e/o-* « dire », lat. *dīcō*, osq. **deikum** (inf.), **-dīss** « disant », attesté par ailleurs dans les Tables, sous diverses formes, ainsi **teitu** (imp. futur. 3^e du sg.), etc. Noter également la présence d'un terme **tiçel** quoi doit pouvoir signifier « formulation, formule », possiblement homophone avec nom signifiant « jour », l'un reflétant **dikelo-* et le deuxième **d(i)jēkelo-* selon l'analyse de WEISS⁹⁷¹. Ce dernier théonyme s'inscrirait ainsi dans la série de trois divinités fonctionnelles : **vestiç-** / **spetur-** / **tikamn-**, responsables de trois aspects du rituel à corriger : offrandes / observations / paroles prononcées.

⁹⁶⁹ POULTNEY 1959 : 173.

⁹⁷⁰ UNTERMANN 2000 : 753.

⁹⁷¹ WEISS 2010 : 38, et surtout 200 - 217.

Le rituel se termine ensuite avec une divinité unique dédoublée avec deux épicleses différentes, et qui doit être un dieu de la parole au sens large, en regard de **tikamn-**, dieu au domaine plus spécifique et pragmatique de l' énoncé, de la formulation.

II.2.2.3.3. **ahtu-**

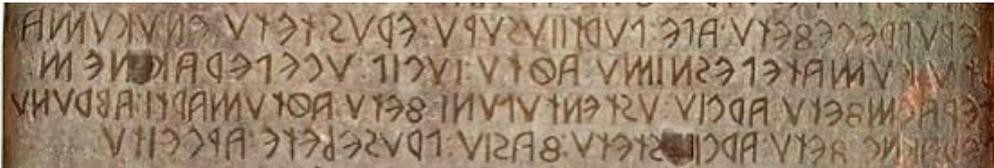


Figure 161 : Table Eugubine IIa 9 - 12

peřu : preve fetu : ape : purtiusuřu : erus : tetu : neu : kuma /
ltu : kumate pesnimu : ahtu : iuVIP : uve perak nem : /
peřaem fetu : arviu : ustentu puni : fetu : ahtu marti : abrunu /
perakne : fetu : arviu : ustetu : fasiu : pruseęete : ařveitu

Dans cette dernière partie du rituel compensatoire est mentionnée une divinité **ahtu iuVIP**, dont l'apposition doit être l'abréviation du datif **iuvepatre**⁹⁷², soit « Ahtu Jupiter ». Cette divinité reçoit d'abord le sacrifice d'un **uve peraknem**, c'est-à-dire un ovin « de plus d'un an », par opposition notamment à **sakre** (IIa 5, 6, 20), qui doit désigner un animal « né dans l'année », analyse pour laquelle nous renvoyons notamment à DUPRAZ⁹⁷³. La même divinité, cette fois avec le dat. du nom de Mars en apposition, **ahtu marti** « Ahtu Mars », reçoit ensuite un **abrunu** « porcin mâle » également **perakne**. La désinence de datif est ici celle d'un thème en **-u-*, dont la séquence /ht/ doit refléter le traitement d'un groupe intervocalique composé d'une occlusive précédant une dentale, tel que /VktV/ > /VhtV/, sur lequel voir MEISER⁹⁷⁴, d'où un thème tel que **ag-tu-*⁹⁷⁵, qui peut reposer sur it. com. **ag-e/o-*, i.-e. **h₂eǵ-*⁹⁷⁶ « mener, agir⁹⁷⁷ », ou **ag-*

⁹⁷² Voir ainsi HISPELLVM 1.

⁹⁷³ DUPRAZ 2017.

⁹⁷⁴ MEISER 1986 : 92 et sq.

⁹⁷⁵ UNTERMANN 2000 : 66.

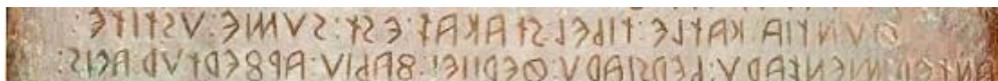
⁹⁷⁶ LIV² : 255 - 256.

⁹⁷⁷ Un théonyme fondé sur un verbe signifiant « faire » se retrouve dans le domaine indo-européen, ainsi le tok B. *yāmor ñakte* « acte-seigneur » = « le dieu Acte », d'après un thème de participe prétérit *yām-* « faire » (sur la racine **h₂emh₃-*, voir LIV² p. 265), équivalent au tok A : *lyalypu-ñkät*, quoiqu'il s'agisse vraisemblablement ici d'un calque tiré des textes bouddhiques. (PINAULT 2008 : 26-27). On notera en tokharien que cette formation est attesté dans les théonymes pré-bouddhiques, où l'apposition *ñakte* participe de la théonymisation de termes lexicaux,

j-elo-, i.e.- *hzeġ*⁹⁷⁸ « parler, dire », d'où lat. *aiō* « dire », et peut-être omb. **aiu** « paroles » (< **ag-ijā*, n. pl.), dans le début du rituel, association néanmoins incertaine selon DE VAAN⁹⁷⁹. La présence d'un dieu de la parole nous semble la plus plausible en cette fin de rituel compensatoire orienté vers ce champ spécifique par le **naraklum**, la divinité **tikamn-** qui en gouverne l'aspect pragmatique, ainsi que la référence implicite aux serments par l'association à Jupiter et la présence de l'épiclèse **saç-**. Par ailleurs, une telle divinité trouverait un cognat dans le théonyme lat. *Aiūs*⁹⁸⁰ *Lōcūtius* / *Lōquens*, dieu qui parle et avertit⁹⁸¹, et des comparaisons avec les théonymes fondés sur le thème en *-*tu* d'une autre racine signifiant parler, **b^heh₂*- d'où lat. *Fātūus* etc., osq. . φατοφε (voc.), **fatuveís** (gén.), étr. **fatuvs** (nom.).

Suivant la démonstration de DUPRAZ⁹⁸² concernant la dernière ligne, IIa 14 : **açetus** : **perakne** : **fetu**, nous ne considérons pas la forme **açetus** comme un théonyme collectif⁹⁸³, mais comme l'ablatif instrumental pluriel du nom d'un objet utilisé dans les opérations.

II.2.2.4. IIa 15 à IIa 44 : le rituel des **huntia**



II a 15 - 16

huntia katle tiçel stakaz est sume ustite anter menzaru çersiaru

Ainsi que nous l'avons déjà abordé, la table IIa 15 - 44 mentionne un festival logiquement en l'honneur du dieu **hunt-**, où se déroule notamment le sacrifice d'un **katle**, qui peut désigner un chiot ou un autre petit animal, mentionné à l'acc. **katlu** en IIa 20 - 21 où il est

ainsi *Kaum-ñäkte* « Soleil-Seigneur » et *Men-ñäkte* « Lune-Seigneur ». Sur ce même modèle a été créé le nom tokharien du Bouddha, tokh. B. *puđñäkte* « Bouddha-(Seigneur) ». Le système d'épiclèses théonymisantes des divinités ombriennes, **iuvi-**, **saçi-**, est peut-être de cet ordre-là.

⁹⁷⁸ LIV² : 256.

⁹⁷⁹ DE VAAN 2008 : 31 - 32. L'ombrien **aiu** < **agiġā* « paroles » pourrait désigner selon une intuition de VETTER, des paroles malheureuses, comme le souligne BERGEAUD (1982 : 172), qui nécessitent justement de reprendre la cérémonie ; sans prendre parti pour un sens positif ou négatif du terme, WEISS (2010 : 42 - 43) considère tout de même comme plausible la possibilité d'une référence au **naraklum**, et donc effectivement un sens de « paroles, discours ».

⁹⁸⁰ D'après < **agiġos* (?), ou plus vraisemblablement déverbatif de *aiō*, ce qui doit refléter une formation populaire selon GARNIER 2016 : 46, ainsi *Lōcūtius* sur *lōcūtus*, part. passé de *lōquor*.

⁹⁸¹ Ainsi POULTNEY 1959 : 174.

⁹⁸² DUPRAZ 2014b : 182 - 185.

⁹⁸³ Ainsi les *Dis ancitibu[s]* de Furfo en CIL IX, 3515

qualifié de **sakre**, ce qui doit souligner son caractère jeune, et **sevakne**, qui, comme le note DUPRAZ⁹⁸⁴, renvoie à tout référent lié à un rituel annuel. Le théonyme est présent avec l'épithète **iuvi-** en Ila 20 et 34 - 35, il s'agit de la seule divinité mentionnée dans ce rituel.

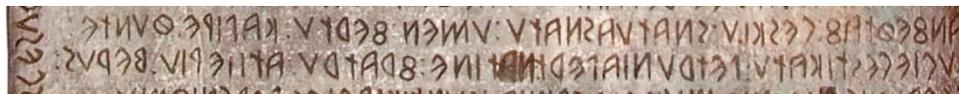


Figure 162 : Table Eugubine Ila 34 - 35

anfehtaf : vesklu : snatu asnatu : umen : fertu : kapiře : hunte :
iuvie vestikatu : petruniapert : natine : fratru : atiiėriu : berus

II.2.2.5. Table I Ib 1 à 29 : le rituel des **semenies tekuries**

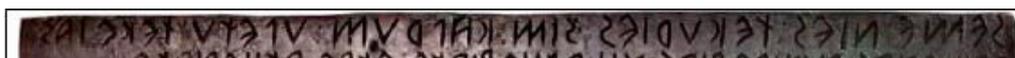


Figure 163 : Table Eugubine I Ib 1

seme : nies : tekuries : sim : kaprum : upetu (...)

La première partie de la Table I Ib, en 1 - 21, décrit le sacrifice d'un **sim** « porc » et d'un **kaprum** « bouc » pour le festival de Semo, en l'honneur essentiellement de Jupiter, qui se voit attribuer un sacrifice complémentaire en I Ib 21 - 29. Le dieu se trouve ici sous la forme d'une divinité **sanči (iuvepatre)**. On notera également une forme à attestation unique, **ařmune : iuve : patre**, qui n'est toutefois pas nécessairement une épithète divine. Le terme **ařmune**, s'il fait effectivement partie de la formule théonymique à laquelle le nom de Jupiter serait apposé⁹⁸⁵, doit probablement être mis en relation avec une famille étymologique abondamment représentée dans les Tables, ainsi par le terme *arsmor* (n. pl.), le verbe *arsmahamo* (3^e sg. imp. futur pass.), la forme adjectival *arsmatia*, qui désigne un bâton rituel, vraisemblablement de commandement, etc⁹⁸⁶. Suivant une interprétation ancienne, qui remonte à BÜCHELER et retenue par WEISS⁹⁸⁷, il s'agit de dérivés d'une base **ado-* signifiant « conforme au rite, réglementaire », que l'on trouverait dans le v. irl. *ad* « loi », moyen gall. *addas* « convenable », et peut-être en louv⁹⁸⁸. avec le verbe *ha-ri- / ha-ti-* « proclamer, déclarer » ; **ařmune** pourrait refléter un

⁹⁸⁴ DUPRAZ 2017.

⁹⁸⁵ Voir sur cette question UNTERMANN 2000 : 51 - 52.

⁹⁸⁶ Sur ces termes, voir les différents développements chez UNTERMANN 2000 : 121 - 124.

⁹⁸⁷ WEISS 2010 : 290.

⁹⁸⁸ Selon WEISS 2010 : 290 citant MELCHERT 1988 : 240.

dérivé possessif en *-ōn sur *ad(o)-mo-, divinisation du concept de respect du rituel / des règles. Ces attributions iraient dans le sens du rôle déjà mentionné de Jupiter dans ce rituel comme responsable du respect des serments entre les différentes composantes humaines de la cité eugubine⁹⁸⁹, à l'aune également de son association avec **saçi-**, par ailleurs dans le cadre d'un festival vraisemblablement lié à la divinité « Semo ». Toutefois, il est fort possible que la forme **ařmune** ne fasse simplement pas partie de la formule théonymique, mais constitue une indication en rapport avec le verbe **teitu** (imp. futur, 3^e du sg., d'après la racine *dejĕ- « montrer, dire ») qui précède, qui n'est pas séparé par une interponction, ce qui indique de façon pragmatique un lien syntaxique⁹⁹⁰ entre les deux mots, par ailleurs bien séparés de **iuve : patre** par une interponction.

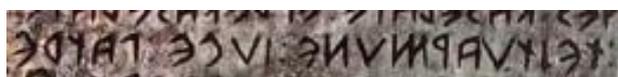


Figure 164 : Table Eugubine IIb 7 (détail)

teitu ařmune : iuve : patre

II.2.2.6. Tables III et IV : le rituel de nouvel an

Concernant l'analyse des Tables III et IV, nous suivons ici la solide et précise interprétation de WEISS⁹⁹¹, dont nous partageons de façon générale les conclusions, notamment pour l'interprétation des théonymes principaux de ce rituel, **puemun-** **pupřik-** et sa parèdre **vesun-**, que nous avons déjà mentionnés *infra*, et qui sont assurément des divinités de l'année. Nous nous contenterons d'ajouter quelques développements concernant les *comparanda* théonymiques de ces divinités, et sur les autres divinités attestées dans le rituel, dont à nouveau **iuepatre**, mais également **tursa-**, et une divinité inconnue jusqu'alors, **hul-**.

⁹⁸⁹ WEISS 2010 : 175.

⁹⁹⁰ D'après une remarque de DUPRAZ (communication personnelle).

⁹⁹¹ WEISS 2010.

Le rituel doit se dérouler en trois actes principaux⁹⁹² : au **kumnaklo**- « assemblée », dans le **arva** « champ », et dans le **vuku**- « *lūcus* ».



Figure 165 : SESTINVM 1

Source : Berlin, Staatliche Museem, Münzkabinett, d'après CRAWFORD 2011

vukes sestines « du *lūcus* de Sestinum »

Nous renvoyons à WEISS sur les questions de la construction de la **kletra**, qui doit vraisemblablement constituer une chaise de transport pour les divinités impliquées⁹⁹³, ensuite installée **arven** « dans le champ », avant le démarrage du rituel, **esunu**, c'est-à-dire les opérations sacrées à proprement parler, avec une série d'instruction concernant les objets à placer sur la **kletra**. Deux objets en particulier, selon WEISS⁹⁹⁴, représentent de potentiels emblèmes des divinités : le **feřetro**- et le **sufeřaklo**-, il s'agit probablement d'outils agricoles, le premier étant peut-être apparenté au latin *findo* « fendre », utilisé en contexte agraire. Ces attributions seraient concordantes avec les fonctions de divinités de la nouvelle année, marquées par le retour du printemps et de l'activité agricole, et ne nécessitent sans doute pas d'aller jusqu'à une l'interprétation symbolique de WEISS, comme représentations d'attributs sexuels ; interprétation au demeurant du domaine du possible, les termes étant en synchronie, nonobstant les possibilités étymologiques, de nature obscure. Les opérations se poursuivent ensuite (III 20) **vukumen** « dans le *lūcus* », et l'on trouve la mention des premières divinités concernées :

⁹⁹² WEISS 2010 : 29.

⁹⁹³ On notera avec BLOCH (1960), dans son compte-rendu de l'ouvrage de POULTNEY, une forme, fort hypothétique, de survivance de cérémonies de ce type dans l'actuelle Gubbio, avec la déambulation d'ouvrages de bois sur lesquels sont installés les statues de saints, et qui mettent en scène la population de la ville, lors des fêtes des Ceri di Gubbio, auxquelles BLOCH avait directement assisté.

⁹⁹⁴ WEISS 2010 : 126.



Figure 166 : Table Eugubine III 22 - 27

ase : antentu : sakre : sevakne : upetu : iuvepatre :
prumu : ampentu : testru : sese asa fratusper
atiiēries : ahtisper : eikvasatis : tutape : iuvina
trefier : iuvina : tiçlu : sevakni : teitu.
inumek : uvem : sevakni : upetu : puemune
pupřike apentu : tiçlu : sevakni : naratu

On relève deux théonymes dans ce passage : **iuvepatre**, à qui est sacrifié un **sakre sevakni**- vraisemblablement un jeune porc « annuel », et **puemune : / pupřike**, à qui l'on offre un **uvem** « mouton », également **sevakni**.

II.2.2.6.1. **puemun- pupřik-**

Le théonyme de **puemun-**, dont la faiblesse de l'interprétation ancienne, comme parèdre masculin de la déesse romaine *Pōmōna*, nous semble avoir été démontrée de façon convaincante par WEISS⁹⁹⁵, est également attesté dans le domaine osque chez les Vestins dans l'inscription AVEIA 1⁹⁹⁶ :

⁹⁹⁵ Voir WEISS 2010 : 217 et sq ; 229 et sq.

⁹⁹⁶ Voir SEGENNI 2007 ; DUPRAZ 2010 : 507 - 508.

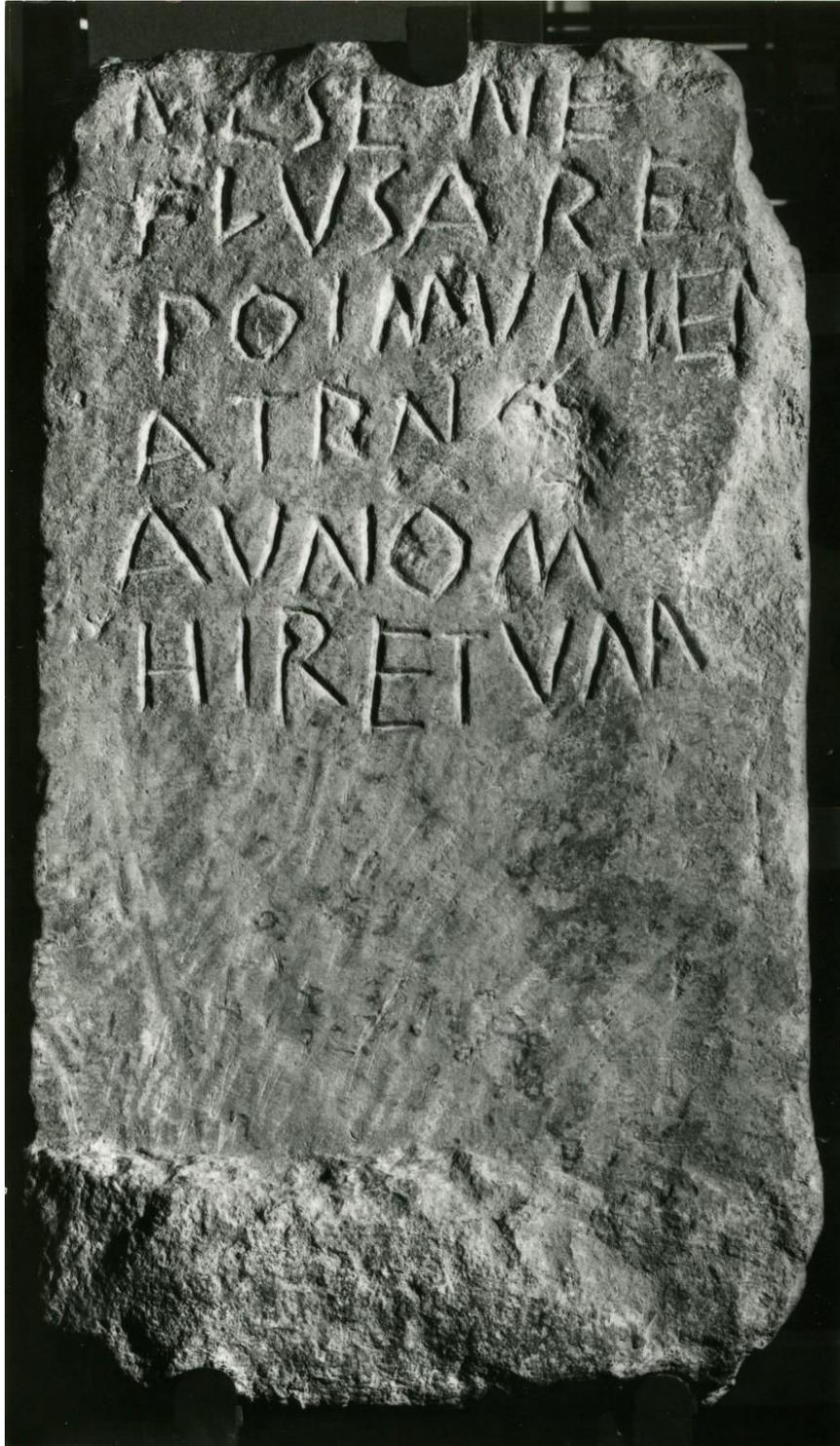


Figure 167 : AVEIA 1

Source : L'Aquila, Museo Nazionale dell'Abruzzo⁹⁹⁷

⁹⁹⁷ Photographie gracieusement transmise avec l'autorisation de reproduction par la Dott.ssa Lucia Arbace, Direttore del Polo Museale dell'Abruzzo.

Traduction

<i>mesene</i> ^{vac}	« Au mois
<i>flusare</i> ^{vac}	de Flora
<i>poimunien</i>	(dans le sanctuaire) de Poimun-
<i>atrno</i> ^{vac}	à Aternus
<i>aunom</i> ^{vac}	un agneau (?)
<i>hiretum</i> ^{vac}	un bélier (?) »

Dans cette inscription en alphabet latin du 2^e siècle av. J.-C., la forme *poimunien*, doit en effet refléter **poemōniēj-en*, locatif avec postposition *-en* d'un dérivé génital en *-ijo-*⁹⁹⁸ « dans [le sanctuaire] de Poimun- », lieu où, au mois *flusare* « de Flora⁹⁹⁹ », on doit probablement sacrifier un *aunom* et un *hiretum* : sur ces deux derniers termes, considérés comme « inanalysables » par DUPRAZ¹⁰⁰⁰ voir la bibliographie et les différentes hypothèses chez UNTERMANN¹⁰⁰¹. La forme *atrno*, dat. du bénéficiaire de l'offrande, doit être un potamonyme divinisé, celui de l'*Aternus*, dans la plaine duquel a été découverte la stèle. La graphie <atrno> reflète selon VINE¹⁰⁰² une notation acrophonique.

Selon l'analyse morphologique et phonétique précise de WEISS¹⁰⁰³, à laquelle nous souscrivons, le théonyme doit refléter une forme préverbale en **po-*, animé en **mōⁿ* fondé sur la racine i.-e. **h₁ei-*¹⁰⁰⁴ « aller », soit **po-ei-mōn* « Celui qui va ». La racine **h₁ei-*, comme le souligne WEISS, peut être en effet liée au concept d'écoulement du temps dans la poésie indo-européenne ; ainsi hitt. *pai-*¹⁰⁰⁵ « aller, passer ». Cette explication, est de fait corroborée tant par son association à la déesse *vesuna-*, dont le théonyme, ainsi que nous le mentionnons *infra* est étymologiquement lié au nom i.-e. de l'année, que par l'interprétation, consubstantielle, de l'épithète jointe à la divinité : *pupřik-*, qui apporte une précision à la notion de « aller » : le mot, dont la graphie doit refléter un adjectif thématique tel que **popliko-*, avec notation de //

⁹⁹⁸ WEISS 2010 : 229.

⁹⁹⁹ Voir le chapitre I.2.5.3.2.

¹⁰⁰⁰ DUPRAZ 2010 : 508. Sur la question, voir cependant l'interprétation de NIETO-BALLESTER 1993 : 282 – 290.

¹⁰⁰¹ UNTERMANN 2000 : 135 - 136 et 326. Nous citons ici la traduction retenue chez CRAWFORD & AL. 2011.

¹⁰⁰² VINE 1993 : 335.

¹⁰⁰³ WEISS 2010 : 231 - 235.

¹⁰⁰⁴ LIV² : 232 - 233.

¹⁰⁰⁵ KLOEKHORST 2008 : 616 - 618.

palatalisé devant /i/ par <ř>¹⁰⁰⁶, a en effet été reconnu par PROSDOCIMI¹⁰⁰⁷ comme un correspondant du grec κυκλικός « circulaire, cyclique », dérivé de κύκλος < i.-e. *k^he-k^hl-o-¹⁰⁰⁸ « roue¹⁰⁰⁹, cercle », d'où également v. ang. *hwēol* (> ang. *wheel*), skt. *cakrá-*. Le terme, dont le sens premier est peut-être précisément, comme le note BEEKES¹⁰¹⁰, celui de « roue », est vraisemblablement une formation à redoublement sur la racine *k^helh₁-¹⁰¹¹ « tourner », dont le dérivé *k^he-k^hl-o- nous semble être à l'origine d'une famille théonymique¹⁰¹² dans les langues de l'Italie antique.

II.2.2.6.1.1. La racine *k^helh₁- dans la théonymie italique

Une formation parallèle nous semble en effet identifiable dans le domaine osque, chez les Sidicins, dans les inscriptions TEANVM SIDICINVM 4¹⁰¹³ (80 av. J.-C. ?) : [-?-]t**ted puplunai**^{vac} ; TEANVM SIDICINVM 5 (200 - 100 av. J.-C.) : [-?-]t **pupl[unai]**, qui révèlent une divinité **pupluna-**. La même divinité semble attestée également chez les Volsques en AQVINVM 2 (200 - 100 av. J.-C.) sur un fragment de marbre :

¹⁰⁰⁶ Voir MEISER 1986 : 206 - 210.

¹⁰⁰⁷ PROSDOCIMI 1989 : 497.

¹⁰⁰⁸ BEEKES 2010 : 798 - 799.

¹⁰⁰⁹ Dont l'association, par ailleurs, avec la notion de temps, est triviale.

¹⁰¹⁰ BEEKES 2010 : *ibid.*

¹⁰¹¹ LIV² : 386 - 387.

¹⁰¹² On notera que cette racine est, en latin, à l'origine du théonyme collectif des *Anculae* /*Anculi* « Assistants » divinisés, ainsi FEST. 18, 18. *Antiqui anculare dicebant pro ministrare, ex quo dii quoque ac deae feruntur coli, quibus nomina sunt Anculi et Anculae* : « les Anciens disait *anculare* à la place de *ministrare*, de là vient qu'on honore, dit-on, des dieux appelés *Anculi* et *Anculae*. » Le théonyme est en soi l'antonomase d'un substantif *anculus*, -ī, m. « servent » utilisé en contexte liturgique et dont l'on tire par ailleurs un dérivé féminin *ancilla*, -ae, f. « servante » (< **ank-elela*, par découpage fautif du substantif, pris comme un diminutif *anc-ulus*, et possiblement par analogie avec *camilla* « servante », ou directement d'après **ambi-k^hol-elā-* : la forme *anculus* remonte en effet à l'it. com. **ambi-k^holo-* « qui va autour », cf : **k^hele/o-* « aller en cercle ». d'après l'i.-e. **h₂mb^hi-k^holh₁o-s* « qui va autour », cf : gr. ἀμφίπολος « servante ». Voir DE VAAN 2008 : 41.

¹⁰¹³ Voir IZZO 1994.



Figure 168 : AQVINVM 2

Source : Cassino, Museo Archeologico Nazionale, inv. 395, d'après CRAWFORD 2011

[deiv?]ai pupluna[i-?-]

Il nous semble opportun de voir dans la déesse **pupluna-** un dérivé à suffixe de Hoffmann¹⁰¹⁴ sur la même base que **pupřik-**, soit **k^hek^hlōn-* > sab. **poplōna*, avec passage régulier et sab. com. de /e/ à /o/ entre labio-vélaires¹⁰¹⁵, soit « Maîtresse du cycle (de l'année) » reflété en latin par la forme à anaptyxe *Pōpŭlōna*¹⁰¹⁶, qui sert d'épithète à Junon également sous la forme *Pōpŭlōnīa*¹⁰¹⁷, notamment chez les Sidicins, dans l'inscription du 1^{er} siècle av. J.-C. *CIL* I², 1573 (Teenum Sidicinum), ainsi que diverses inscriptions d'époque impériale.

¹⁰¹⁴ Ainsi RIX 1998 : 215 mais sur une base différente, voir *infra*.

¹⁰¹⁵ MEISER 1986 : 41 - 42, ainsi osq. **púmpériaís**, d'après sab. com. **pompe* « cinq », it.com **k^henk^he*, forme à assimilation de i.-e. **penk^he*, en regard de lat. *quīnque*.

¹⁰¹⁶ Ainsi GARCÍA-RAMÓN 2014 : 99 -102.

¹⁰¹⁷ Voir GARCÍA-RAMÓN 2016a : 361. *Pace* WATMOUGH 1997 : 75 - 76.



Figure 169 : *CIL I²*, 1573

Source : Teano (Caserta), largo S. Maria de Foris (1^{er} siècle av. J.-C.), © Giuseppe Camodeca, Epigraphic Database Roma

Mess[ius] f. Stichus / [me]nsor abavos / patris mei / [Iu]noni Populona(e) / sacrum

Cette association exprime possiblement un syncrétisme entre ces deux divinités. Le même dérivé en *-iã-* sert par ailleurs sans doute à former le nom de la cité de Populonia, dont le nom étrusque *pupluna*, doit refléter un dérivé d'appartenance en *-na*¹⁰¹⁸ tel que **puplune-na* syncopé en *pupluna*, selon MEISER¹⁰¹⁹. Les théonymes **pupluna-** et **pupřik-** entretiennent également selon nous un rapport avec le théonyme étrusque *fufluns*, ce qui n'est pas improbable au vu justement de l'association de Vesuna avec cette dernière divinité, équivalent étrusque de Dionysos, sur le miroir de Castelgiorgio¹⁰²⁰, ladite déesse se trouvant précisément associée à **puemun-** **pupřik-** dans les Tables.

¹⁰¹⁸ Voir par exemple WALLACE 2008 : 51.

¹⁰¹⁹ RIX 1998 : 215, d'après une analyse de G. MEISER.

¹⁰²⁰ WEISS 2010 : 130 - 131.



Figure 170 : Miroir étrusque de Castelgiovio

Source : Walters Art Museum, Baltimore; Gerhard, Klügmann, and Körte, 1897.

fatuus // vesuna // fufluns // hrclē

Il est vraisemblable selon RIX¹⁰²¹ que *fufluns* soit un emprunt à une langue osco-ombrienne, à partir d'une forme **foflōns*, nominatif d'un thème constitué du suffixe théonymique de Hoffmann, quoique RIX préfère partir du thème italique **poplo-* « armée, peuple en armes », supposément d'origine étrusque selon WATMOUGH¹⁰²², et rattaché au toponyme *pupluna*, et pour lequel, cependant, nous voyons plutôt une origine commune au théonyme **pupluna-**. Selon nous, *fufluns* est bien à rattacher à la famille de **pupluna-** et **pupřik-** : tout un système italique de divinités du cycle de l'année semble se dessiner derrière ces théonymes. Il faut sans doute partir également d'une forme it. com. **k^uek^ul-ōn-* > sab. com. **poplōn-* « divinité maîtresse du cycle » source d'un dérivé thématique en *-a* et d'un thème en nasale reflété par l'emprunt du nominatif étrusque *fufluns* (à moins que *fufluns* ne reflète le nominatif syncopé d'un théonyme thématique **poplōnos*, sur le modèle de **vofīōnos*, type d'emprunt attesté par exemple par le théonyme **neθuns**), avec neutralisation de la distinction entre /p/ et /f/ devant une liquide ou une nasale, effective en étrusque du nord à partir du 4^e siècle¹⁰²³, ainsi **θuplθaś** à côté de **θuflθaś**, etc. La forme sabellique **poplōns* aurait ainsi donné

¹⁰²¹ RIX 1998 : 215.

¹⁰²² WATMOUGH 1997 : 70 - 71.

¹⁰²³ RIX 1998 : 215.

l'étrusque **pufluns* puis *fufluns* avec assimilation. Le syncrétisme avec Dionysos, comme dieu de la végétation¹⁰²⁴, est probablement lié à la notion de printemps comme début du cycle de la nouvelle année. On a pu analyser dans la table d'Agnone l'exemple de **vezk-**, dont le nom est sans doute lié à celui de l'année, comme Vesuna, dans un contexte de divinités liées au retour du printemps et à la croissance de la végétation. Un syncrétisme de ce type a dû intervenir pour le théonyme latin *Lībēr*, dont le nom est certes sans doute plus directement lié à la notion de croissance comme absence d'entraves (voir **Vufiun-**). *Fufluns* est également associé à l'épithète **payie**¹⁰²⁵, qui reflète certainement le grec Βάκχειος, épithète de Dionysos qui donne également le latin *Bacchus*.

II.2.2.6.2. **vesun-** et les divinités italiques de l'année

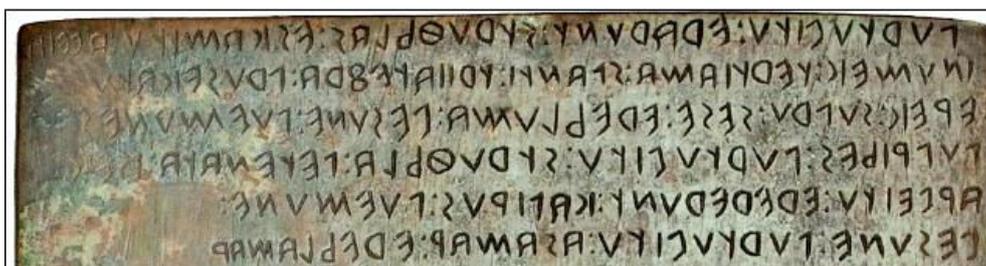


Figure 171 : Table Eugubine IV 1 - 6

**purtuvitu : erarunt : struhçlas : eskamitu : aveitu
inumek : tertiama : spanti tria tefra : prusekatu
eřek : supru : sese : ereçluma : vesune : puemunes
pupřičes : purtuvitu : struhçla : petenata : isek :
ařveitu : ererunt : kapiřus : puemune :
vesune : purtuvitu : asamař : ereçlamař**

Sur la Table IV où le rituel se poursuit apparaît ensuite le théonyme de **vesun-**, sous la forme du datif **vesune : puemunes pupřičes** avec en complément du nom le génitif du théonyme complet de **puemun-**, qui est donc effectivement un masculin, en regard de la désinence **-es** de l'épithète thématique **pupřičes**. Ce système hiérarchique est comparable à ce que l'on trouve dans la table Ib pour les divinités **prestata-** et **tusa-**, quoique **vesuna-** semble avoir ici plus d'autonomie que ces dernières, ne portant pas d'épithète dérivé du nom de

¹⁰²⁴ RIX 1998 : 214.

¹⁰²⁵ WALLACE 2008 : 131.

puemun- Le théonyme de la déesse porte systématique ce complément du nom, à l'exception, comme le note POULTNEY¹⁰²⁶, de la paire asyndétique **puemune : / vesune** en IV 5 - 6, où le premier théonyme est également sans épiclèse. Cette formulation abrégée doit s'inscrire dans un contexte d'instructions supplémentaires moins formelles, à part, dans la composition plus rigoureuse du reste du texte, selon DUPRAZ¹⁰²⁷.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, cette divinité est attestée dans le reste du domaine italique : on la trouve chez les Marses dans l'inscription ANTINVM 1.

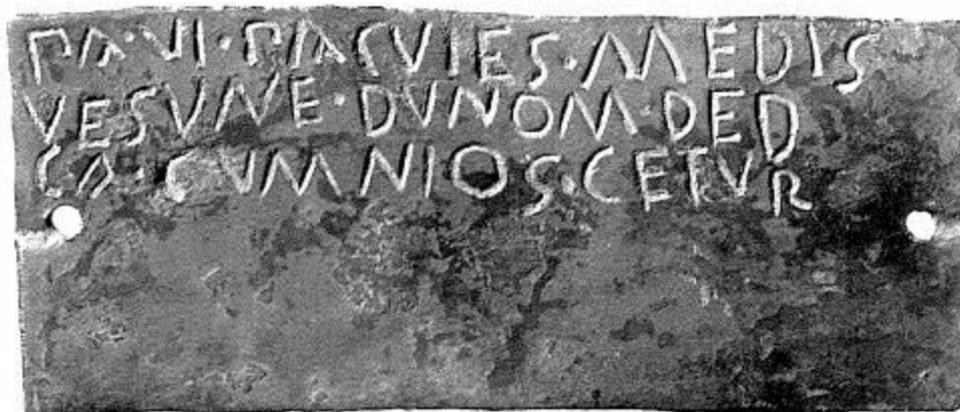


Figure 172 : ANTINVM 1

Source : Paris, Musée du Louvre, inv. Br 4081, d'après CRAWFORD 2011

Traduction

pa · ui · pacuies · medis^{vac}

vesune · dunom · ded^{vac}

ca · cumnios · cetur^{vac}

« Pa. Pacuies, fils de Vi., *meddix*,

à Vesuna a offert ce don

Ca. Cumnios, *cetur* »

L'inscription, sur tablette de bronze découpée inscrite en alphabet latin, retrouvée vers Antino au sud du lac Fucin, doit remonter à 250 - 200 av. J.-C. Comme le souligne CRAWFORD, la troisième ligne semble avoir été insérée entre les lignes 1-2 et la limite formée par les trous d'attache, en regard du décalage du <r> final sous le <d>, ce qui peut indiquer un rajout postérieur, quoique vraisemblablement chronologiquement très proche, en regard de la cohérence graphique du texte. Ce qui semble correspondre donc à un deuxième dédicant est

¹⁰²⁶ POULTNEY 1959 : 210.

¹⁰²⁷ Communication personnelle (à paraître). Noter l'usage de la conjonction **et** entre les deux théonymes en IV 12, sur lequel voir DUPRAZ 2016a : 133.

accompagné du terme *cetur*, inconnu par ailleurs ; il peut s'agir d'un autre nom de magistrat¹⁰²⁸, parallèlement à *medis*, dans le cadre d'une dédicace officielle à la divinité Vesuna, représentée par le datif monophthongué *vesune*. Toujours chez les Marses, la déesse est attestée également par l'épigraphie latine, dans l'inscription déjà mentionnée d'Ortona dei Marsi, à l'est du lac Fucin, qui présente probablement des traits dialectaux avec le même datif en *-e*, *CIL* P, 392 = Ve 228b : *V(ibius) A[t]iediu[s] / Ve[s]une / Erinie et / Erine / Patre / dono me[r]i(to) / lib(en)s*. WACHTER¹⁰²⁹ souligne l'absence de rhotacisme dans le théonyme, ce qui pourrait confirmer la notation d'un /s/ fort issu de /ts/, selon l'étymologie que nous développons *supra*. La lecture, parfois présentée comme incertaine, du <s>, est probable en comparaison avec la graphie du <s> final¹⁰³⁰ de *lib(en)s*. Comme le constate WEISS¹⁰³¹, il est remarquable, quoiqu'il s'agisse vraisemblablement d'une simple coïncidence, que le dédicant porte justement le nom d'*Atiedius*. Néanmoins, la lecture dans *A[t]iediu[s]* du <t> comme du <s> est loin d'être certaine, et se fonde essentiellement sur les corrections de MOMMSEN, comme le souligne LETTA¹⁰³², qui met en avant le dessin de l'inscription publié par LANZI : d'autres restitutions sont possibles, et probables.

La divinité porte ici l'épithète *Erinia*, visiblement dérivé du nom du théonyme suivant, « *Erinius Pater* », par ailleurs inconnu. Sur l'interprétation de cette divinité, peut-être lié à la racine **h₃er-* « se mettre en mouvement, s'élever », ce qui pourrait en faire un « dieu de la Croissance », voir notamment CAMILLONI¹⁰³³. Une divinité liée à la croissance pourrait effectivement entretenir une relation logique avec Vesuna, divinité de la nouvelle année et donc du retour de la croissance végétale, à l'aune, par ailleurs, de son association avec *fuflungs*, le « Liber » étrusque, lui-même potentiellement lié à l'épithète **pupřik-**, sur le miroir de Castelgiorgio¹⁰³⁴.

Dans le domaine romaine, une divinité de l'année incarnée se trouve évidemment dans la figure d'Anna Perenna¹⁰³⁵, au culte de laquelle WEISS consacre une étude¹⁰³⁶. Le théonyme

¹⁰²⁸ Voir le dossier chez UNTERMANN 2000 : 394.

¹⁰²⁹ WACHTER 1987 : 407.

¹⁰³⁰ LETTA 1996 : 339.

¹⁰³¹ WEISS 2010 : 336.

¹⁰³² LETTA 1996 : 328.

¹⁰³³ CAMILLONI 1985.

¹⁰³⁴ Voir DE GRUMMOND 1982 : 127.

¹⁰³⁵ Ainsi Ov. *F.* 3, v. 523-544..

¹⁰³⁶ WEISS 2010 : 225 - 228.

doit probablement refléter, au moins en synchronie, une personnification féminisée de *annus* « année » *perennis* « qui a duré une année », d'où « cycle de l'année », c'est-à-dire « nouvelle année », par permutation de suffixe avec suffixe thématique en *-a* analogique.



Figure 173 : Fragment de céramique (*Ana*)

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur (juin 2019)

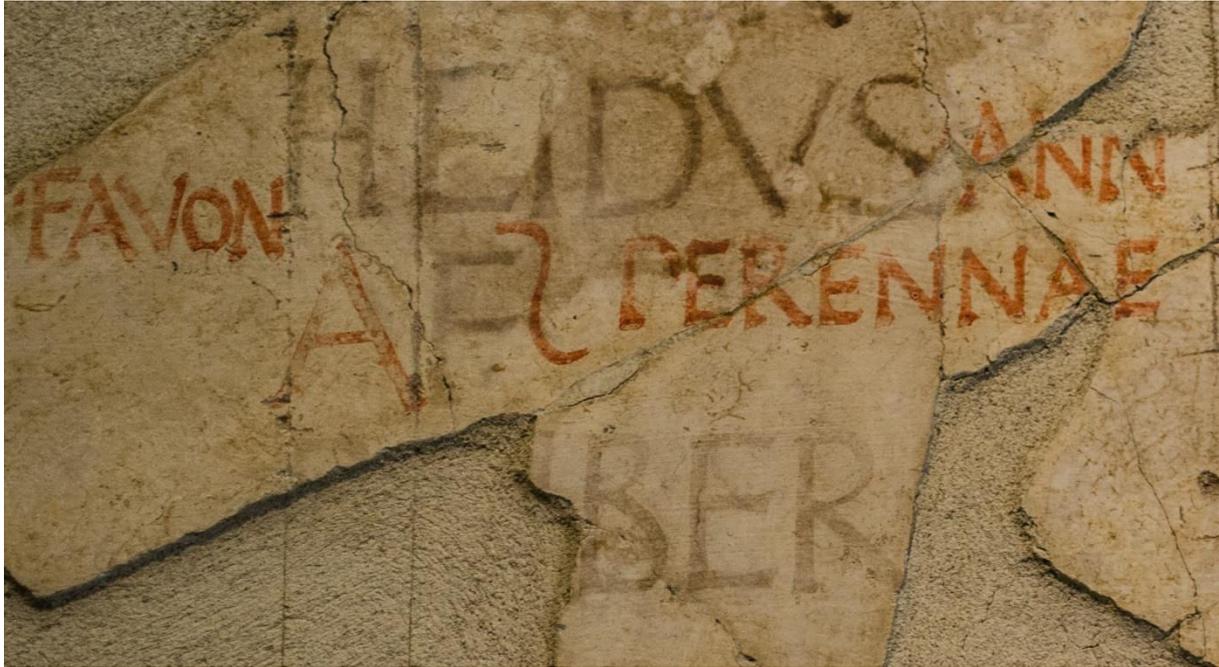


Figure 174 : *InscrIt* 13, 2, 1 (Fastes d'Antium, détail)

Source : Rome, Museo Nazionale Romano, Palazzo Massimo, inv. 80630-80631,
photographie de l'auteur (juin 2019)

II.2.2.6.3. **hul-** et **tursa-**



Figure 175 : Table Eugubine IV 17 – 19

inumek : vesveça : persuntru : supu : ereçle : hule
sevakne : skalçeta : kunikaz : purtuvitu : inuntek
vestiçia : persuntru : turse : super : ereçle : sevakne

Comme nous l'avons déjà noté, la divinité représentée par le datif **hule** peut, dans le même rapport que **tursa-** et le verbe *tursitu*, être mise en relation synchronique avec le verbe *holtu* de la même séquence d'imprécations à l'imp. futur, fondées sur des paires allitératives, selon notamment l'analyse de VINE¹⁰³⁷, qui propose par ailleurs une analyse étymologique¹⁰³⁸. Dans le contexte de formulation d'actions violentes à l'égard des ennemis de la cité eugubine,

¹⁰³⁷ VINE 2004.

¹⁰³⁸ *Ibid* : 620 et sq.

le verbe *holtu* doit représenter également un sémantisme lié à ce champ lexical : aussi VINE, estimant sans doute à raison que le /h/ de *holtu* doit être étymologique¹⁰³⁹ pour respecter l'allitération avec *hondu*, propose-t-il de partir d'une racine i.-e. **ǵ^hel-* « couper / coupant ». Cette racine n'a *a priori* pas de formations verbales connues, mais elle serait par exemple à l'origine du v. gall. *gylym* (< **ǵ^hel-mo-*) « couteau », v. ang. *gielm* « faisceau », got. *gilþa* « faucille », et possiblement du v. norr. *gelda* > ang. *geld* « castrer ». Selon VINE, *holtu* pourrait ainsi refléter un degré zéro **ǵ^hl̥-tōd* ou un degré /o/ **ǵ^hol-tōd* « qu'(on) coupe, taille », sur le modèle duquel **hule** pourrait constituer une formation thématique en *-ā, ou plutôt en *-o- « le Coupeur », en regard de l'alternance précise entre théonymes masculins et féminins dans le reste du rituel¹⁰⁴⁰, **hul-** étant en l'occurrence associée dans le passage à **turse**, autre divinité du même champ sémantique, elle féminine.

¹⁰³⁹ Ce qui rend peut probante la comparaison avec le lat. *ab-oleō*, gr. ὄλλυμι, d'après la racine **h₃elh₁-* « détruire », rappelée par UNTERMANN 2000 : 328, qui présupposerait un /h/ analogique à *hondu*.

¹⁰⁴⁰ DUPRAZ, communication personnelle (à paraître).

II.3. Appendice : divinités ombriennes isolées

II.3.1. Cupra mater

Le domaine ombrien témoigne du culte d'une divinité *Cupra Mater*, attestée notamment dans les inscriptions PLESTIA 1, 2, 3, 4 (325 - 300 av. J.-C.), qui constituent une série de lamelles de bronze similaires, découvertes dans un dépôt votif du sanctuaire de la déesse en question, à Colfiorito, ancienne Plestia¹⁰⁴¹.

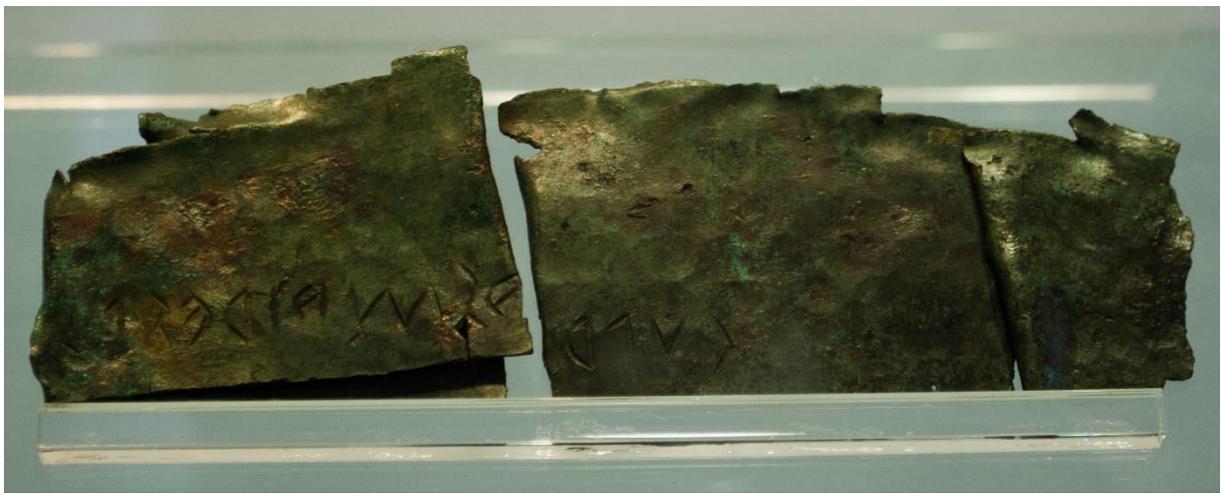


Figure 176 : PLESTIA 1

Source : Colfiorito, Museo Archeologico dei Plestini Umbri, inv. 109860, photographie de l'auteur (juin 2019)¹⁰⁴²

cupras matres pletinas sacru [esu]



Figure 177 : PLESTIA 3

¹⁰⁴¹ Voir CRAWFORD *et al.* 2011 : 115 - 118.

¹⁰⁴² Bibliographie : voir CIOTTI 1964 ; PROSDOCIMI 1980 : 615 ; ROCCA 1996b : 79 - 88.

Source : Colfiorito, Perugia, Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria, inv. 113497, photographie de l'auteur (juin 2019)

[cup]ras matres pletinas sacru esu



Figure 178 : PLESTIA 4

Source : Colfiorito, Perugia, Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria, inv. 109862, photographie de l'auteur (juin 2019)

cupr[-?]-

L'on peut noter dans ces inscriptions l'utilisation du génitif avec **sacru**, syntaxe qui n'est pas triviale selon DUPRAZ¹⁰⁴³, qui souligne également le caractère métrique de ces inscriptions. Dans l'inscription ombrienne FVLGINIAE 2 par exemple, (plus récente, en alphabet latin, voir *infra*), le lexème *sacr(o)* est accompagné d'un théonyme bien au datif, comme on l'attendrait. Comme le souligne DUPRAZ, cet emploi du génitif est expliqué par POCSETTI¹⁰⁴⁴ comme une rupture syntaxique entre deux segments reliés seulement par une unité pragmatique, accentuée par la présence de la forme verbale **esu** « je suis », qui constitue un détournement du formulaire plus habituel {théonyme g. / d. + **sakrom*}¹⁰⁴⁵. Sur l'épiclèse **pletinas**, diverses hypothèses sont rappelées par POCSETTI¹⁰⁴⁶. On observera par exemple, à Perugia, dans l'inscription étrusque Pe 1. 1156, une formule onomastique : **au: plitinie: titial**, qui doit représenter un anthroponyme italique avec une dérivation étrusque similaire à *camarine*, *capevane*. Le *Liber Coloniarum* recense également un toponyme Plentinum,

¹⁰⁴³ DUPRAZ 2009b : 336.

¹⁰⁴⁴ POCSETTI 1979 : 336.

¹⁰⁴⁵ DUPRAZ 2009b : 337.

¹⁰⁴⁶ POCSETTI 1979 : 18.

considéré par LACHMANN comme une altération de la ville vestine *Peltuinum*¹⁰⁴⁷. Il est évidemment tentant de voir dans l'épithète **pletinas** un dérivé du toponyme local, Plestia, mais un passage /st/ > /t/ n'est pas connu en ombrien, à moins de supposer un trait purement dialectal¹⁰⁴⁸.

Toujours en Ombrie, la divinité est également attestée sous une forme apparemment plus récente en alphabet latin dans l'inscription TADINVM 3 (Fossato di Vico) :



Figure 179 : TADINVM 3

Source : Perugia, Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria, inv. VG 42886 (193),
photographie de l'auteur (juin 2019)¹⁰⁴⁹

¹⁰⁴⁷ *Gromatici Veteres* rec. C. LACHMANN, 1848 I : 229 et 257.

¹⁰⁴⁸ Et POCETTI de noter (Communication personnelle), non sans humour, qu'un tel phénomène est connu du dialecte ombrien contemporain, avec des formes telles que *questo* > *quetto*.

¹⁰⁴⁹ Voir ROCCA 1996b : 91 - 94. Selon CRAWFORD, *pace* ROCCA, l'objet ne peut être qu'une tête de puits, et non un *dolium*.

cubrar · matrer · bio · eso

oseto · cisterno · n · CLV / IIII

su · maronato ^{vacat}

u · l · uarie ^v · *t · c(aie)* · *fu* ^v *lonie*

Dans cette inscription datée d'environ 150 av. J.-C., la forme *cubrar matrer* montre une sonorisation /p/ > /b/¹⁰⁵⁰ ainsi que des /s/ rhotacisés. Le théonyme n'est par ailleurs pas caractérisé par l'épiclèse trouvé dans les inscriptions plus anciennes. Fait notable, la divinité est attestée également dans l'épigraphie latine du Picénum, encore à époque impériale, ainsi *CIL IX, 5294 Imp(erator) Caesar divi Traiani (...) munificentia sua / templum deae Cuprae / restituit*. Le théonyme a par ailleurs laissé des traces toponymiques, ainsi dans le nom des villes actuelles de Cupramontana et Cupra Marittima, et est également connu de la littérature latine et grecque :

STRAB. 5, 4, 2 :

Ἐφεξῆς δὲ τὸ τῆς Κύπρας ἱερόν, Τυρρηνηῶν ἴδρυμα καὶ κτίσμα· τὴν δ' Ἥραν ἐκεῖνοι
Κύπραν καλοῦσιν.¹⁰⁵¹

SIL. P. 8, 432 :

*Quis litoreae fumant altaria Cuprae / quique Truentinas seruant cum flumine turris*¹⁰⁵².

Le théonyme, pour lequel nous renvoyons à UNTERMANN¹⁰⁵³ pour les différentes hypothèses, semble refléter, le plus probablement, l'antonomase d'un adjectif thématique it. com. **kupro-* « désirable, bon » que l'on retrouve chez VARR. *L. 5, 159* :

*Vicus Cyprius a cypro, quod ibi Sabini ciues additi consederunt, qui a bono omine id
appellarunt; nam cyprum Sabine bonum*¹⁰⁵⁴.

¹⁰⁵⁰ MEISER 1986 : 283.

¹⁰⁵¹ « Vient ensuite le Fanum de Cupra, établissement, ou plutôt fondation des Tyrrhéniens, qui appellent en effet Cupra la déesse Héra. »

¹⁰⁵² « Ceux qui font fumer les autels de Cupra, ceux qui défendent les tours de Truentum et son fleuve... »

¹⁰⁵³ UNTERMANN 2000 : 405 - 406.

¹⁰⁵⁴ « Le quartier Cyprius est ainsi appelé d'après *cyprus*, parce que c'est ici que s'établirent les Sabins devenus citoyens, et qu'ils le nommèrent d'après l'expression 'bon présage', car *cyprus* signifie 'bon' en sabin. »

. Il existe en effet des cognats italiques, ainsi pic. **kuprí**, et **qupíríh**, ablatif instrumental, sur lesquels voir MARTZLOFF¹⁰⁵⁵, d'après **kuprēd*. En Ombrie, dans un contexte théonymique, on a ainsi un Mars Cyprius en *CIL* XI, 5805 : *[M]arti Cyprio / [L(ucius) I]avolenus Apulus signum / marmoreum ex voto posuit et / aedem vetustate con[lapsam] / refecit adiecto pronao et co[lumnis]*. Le théonyme représente vraisemblablement la même famille étymologique que lat. *cūpio*¹⁰⁵⁶ « désirer », *Cūpīdo*¹⁰⁵⁷, etc., d'après la racine i.-e. **keyp-*¹⁰⁵⁸ « vibrer, désirer ».

II.3.2. *supunn-*

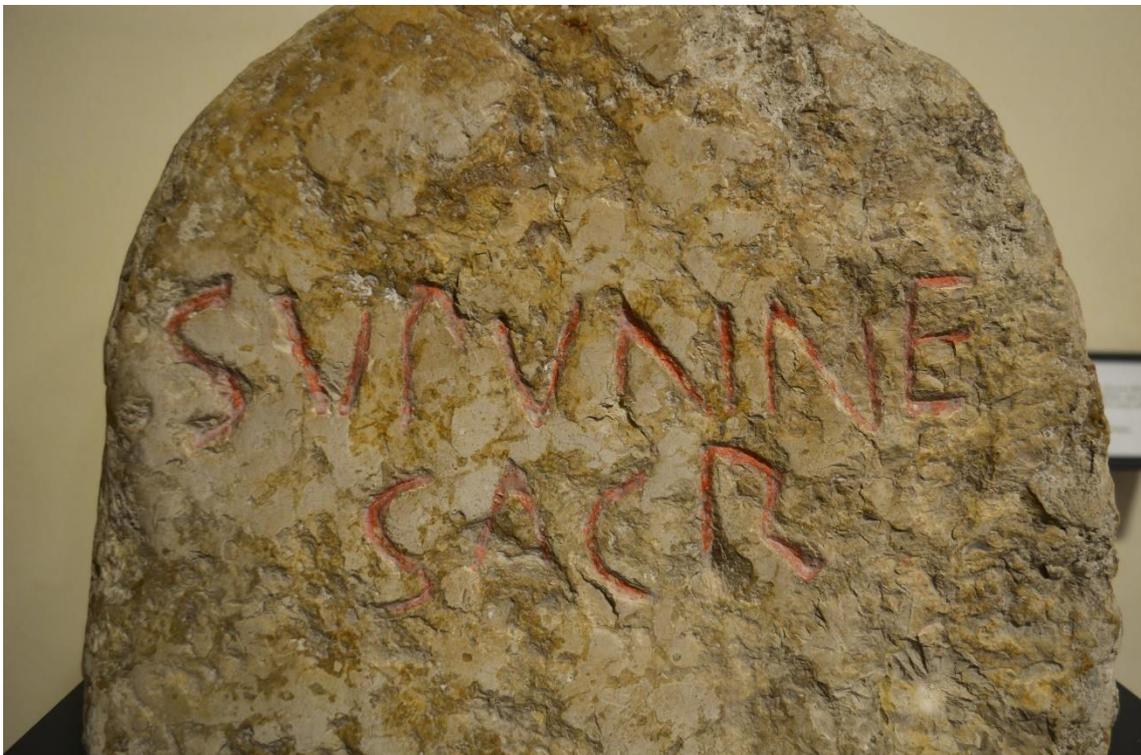


Figure 180 : FVLGINIAE 2

Source : Foligno, Museo Archeologico, inv. 100, photographie de l'auteur, juin 2019

supunne

vac sacr

¹⁰⁵⁵ MARTZLOFF 2006 : 205 ; MEISER 1987 : 120 ; MEISER 1996 : 189.

¹⁰⁵⁶ DE VAAN 2008 : 155.

¹⁰⁵⁷ Voir ainsi HOR. *O.* I, 19, où la périphrase *Mater Cupidinum* est utilisée pour désigner Vénus-Aphrodite.

¹⁰⁵⁸ *LIV*² : 359.

Dans l'inscription précédemment citée FVLGINIAE 2 (Cippe de calcaire, 150 av. J.-C. alphabet latin, rubrication moderne), le terme *sacr(u)* est cette fois attesté avec le datif d'un théonyme dont il s'agit de l'unique attestation. En l'absence de toute comparaison ainsi que de contexte textuel, l'exégèse de cette divinité ne peut être selon nous que conjecturale. Parmi les différents étymons possibles cités par UNTERMANN¹⁰⁵⁹, on peut relever **sokʷonda-* d'après **sekʷ-* « suivre » (PISANI), **supunda* d'après **sep-* « enterrer » (ROCCA), en y voyant par exemple une divinité technique fondée sur une forme d'adjectif verbal à sens actif¹⁰⁶⁰. On notera également la comparaison avec l'anthroponyme étrusque *supna*, ou encore le toponyme marse *Supinum*.

¹⁰⁵⁹ UNTERMANN 2000 : 723.

¹⁰⁶⁰ Voir le chapitre I.2.6.2.

Chapitre III. Théonymie latine et contexte italique

III.1. Introduction

Nous nous intéresserons dans cette troisième partie à trois corpus principaux en latin : le premier concerne le latin de Rome et de ses environs, à travers la série des coupes en céramique du Latium des *pocola deorum*, mise également en parallèle avec les divinités de Préneste. Nous établirons également des correspondances avec les théonymes attestés en langue falisque, qui doit être, ainsi que nous le relevons *infra*, une variante archaïque du latin, parlée dans l'*Ager Faliscus*.

III.2. La série latine des *pōcola deōrum* : au croisement des mondes sabellique, étrusque et grec

III.2.1. Introduction

Les *pocola deorum* constituent une série de vases et coupes en céramique d'Italie centrale, datés du 3^e siècle avant J.-C., et caractérisés, à l'exception de quelques variations, par la présence d'une inscription peinte, constituée d'un théonyme au génitif suivi du nom *pocolo(m)*, correspondant archaïque du lat. classique *pōcūlum* « vase à boire, coupe ». La série semble par ailleurs présenter des particularités graphiques qui nous semblent cohérentes, que l'on peut en partie imputer au caractère cursif des inscriptions, mais qui la démarquent du latin plus standard des inscriptions romaines contemporaines, certes essentiellement monumentales. De même, l'emploi du génitif avec des théonymes, pour des objets dédiés aux dieux, et pour lesquels un datif serait plus attendu, pose tant la question de l'origine de ces *pocola* que de leur usage propre, et mérite d'être questionné en soi. Le caractère épars de ces objets découverts dans différents contextes dans le Latium, en Étrurie et dans les régions avoisinantes, voire parfois plus loin, rend l'ensemble théonymique nécessairement fort différent des corpus épigraphiques étudiés précédemment. Nous essaierons cependant de montrer qu'ils sont également démonstratifs, si ce n'est d'une *koinè* religieuse italique, du moins de la prégnance des influences croisées entre monde sabellique, latin, étrusque et grec. La série est constituée du corpus suivant, comprenant 30 inscriptions, dont certaines fragmentaires, pour un total de 17 théonymes :

Aemilia : **Ariminum** : [---]erus poclom (CIL I², 2885, frag.) ; [---]ai pocol[om] (CIL I², 2886, frag.) ; [---]poc[olom] (CIL I², 2887, frag.) ; **Apulia et Calabria** : **Hydruntum** : Fortunai pocolo (CIL I², 443, œnochoé) ; **Etruria** : **Blera** : (V)oluptates pocolom (AE 2012, 497, coupe) ; **Caere** : [---]cri pocolo (CIL I², 2884a, frag.) ; Venere[s pocolom] (CIL I², 2495, frag.) ; **neθuinsl** : sipaz (ET², Cr 3.61, œnochoé) ; **Clusium** : Aisclapi poco{co}lom (CIL I², 440, coupe) ; **Cosa** : [---]poco[lom] (CIL I², 2887a, frag.) ; **Horta** : Coira pocolo (CIL I², 442, coupe) ; Lavernai pocolom (CIL I², 446, coupe) ; Salutes pocolom (CIL I², 450, coupe) ; **Norchia** : [---]es pocolo (CIL I², 2884b, frag.) ; **Tarquinia** : Menervai pocolom (CIL I², 447, œnochoé) ; Veneres pocolom (CIL I², 451, œnochoé) **Volci** : Volcani pocolom (CIL I², 453, coupe) ; Aecetiai pocolom (CIL I², 439, coupe) ; Iunone{ne}s pocolom (CIL I², 444, coupe) ; Keri pocolom (CIL I², 445, coupe) ; **Latium et Campania** : **Lanuvium** : Vestai pocolom (CIL I², 452, œnochoé) ; Vesta pocolo (AE 1895, 76) ; **Signia** : [---]Veli Au[] // [---]ni po[colom] (AE 2002, 304, frag.) ; **Roma** : Me[---] (CIL I², 448, frag.) ; **Samnium** : **Carsioli** : Vestai pocolom (CIL I², 2884, œnochoé) ; **Nursia** : [Vol]cani pocolo ; [Me]rcuri pocolom (Parole 2014, frag.) ; **Teate Marrucinorum** : Cucordia pocolo (CIL I², 2883, œnochoé)

Provincia incerta : Belolai pocolom (CIL I², 441, coupe) ; Saeturni pocolom (CIL I², 449, œnochoé)

Source : MOREL 1969

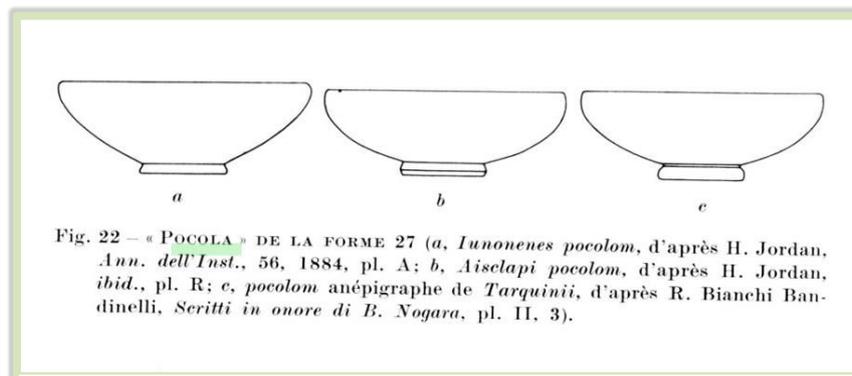


Figure 181 : Pocola de la forme 27

III.2.1.1. Origines

Le principal type des *pocola deorum* prend la forme d'une coupelle en céramique à vernis noir, généralement peinte d'un décor polychrome figuratif bordé de motifs floraux.

L'inscription, en peinture blanche ou jaune figure entre le décor central et la bordure. Ces caractéristiques semblent les rattacher à la production d'un atelier romain, ou des environs de Rome, qualifié par Jean-Paul MOREL d'« Atelier des petites estampilles¹⁰⁶¹ » : elles s'insèrent dans une série plus générale dite des *pocola*, dont le reste est anépigraphe. Selon MOREL¹⁰⁶², la répartition des productions de l'atelier dans le reste de l'Italie et en Méditerranée¹⁰⁶³ – du moins pour la partie anépigraphe – met par ailleurs en lumière un exemple relativement rare pour l'époque, à l'orée de la première guerre punique, de diffusion d'un artisanat proprement romain, ou du moins latial. Il existe un second type de *pōcola deōrum* qui prend la forme de petites oenochoés de 7 à 8 cm, pouvant également porter des inscriptions de cette série.

La production de l'Atelier des petites estampilles connaît vraisemblablement une influence grecque, en l'occurrence tarentine, qui peut s'expliquer, selon MOREL¹⁰⁶⁴, par la venue d'artisans tarentins dans le Latium après la prise de Tarente en 272 av. J.-C. Cette datation, spéculative, du début de la production spécifique des *pocola* serait cohérente avec le *terminus post quem* que fournit le célèbre plat aux éléphants de Capena, la première attestation d'éléphants sur le sol italien datant de la guerre contre Pyrrhus¹⁰⁶⁵, à partir de 280 av. J.-C.

¹⁰⁶¹ MOREL 1969 : 89

¹⁰⁶² *Ibid.* : 60.

¹⁰⁶³ Notamment à Aleria, qui n'est conquise par les Romains qu'en 259 av. J.-C. (MOREL 1969 : 119).

¹⁰⁶⁴ *Ibid.* : 109.

¹⁰⁶⁵ *Ibid.* : 110.



Figure 182 : *Pocolom* anépigraphé aux éléphants de Capena

Source : Roma, Museo Nazionale Etrusco Di Villa Giulia, photographie de l'auteur (août 2019)

Au vu des différents lieux de découverte, la mode de ces objets semble avoir connu une large diffusion dans le Latium et en Étrurie : il existait même possiblement une filiale étrusque de l'atelier des petites estampilles, qui concorderait avec la découverte d'une œnochoé semblable au groupe des *pocola* mais portant une inscription en langue étrusque¹⁰⁶⁶.

III.2.1.2. Sur le terme *pōcolom*

L'emploi du même mot pour deux types différents de contenant, le premier une coupe à boire, le deuxième une cruche, servant donc plutôt à verser, indique que la

¹⁰⁶⁶ Voir *infra*.

désignation *pōcolom* renvoie bien à un contexte d'usage plus large et non à la forme spécifique. Il faut envisager une évolution sémantique d'un terme dont l'étymologie le rattache *a priori* à l'action de boire. Il peut s'agir en effet d'un nom d'instrument en *-tlo¹⁰⁶⁷ sur la racine *peh₃-¹⁰⁶⁸ « boire », it. com. *pō-tlo- « objet pour boire », qui donne régulièrement v. lat. *pōclom* (attesté épigraphiquement) > *pōcolom* avec /ol/ d'anaptyxe, lat. classique *pōculum*.



CIL I², 2885 (Aemilia, Ariminum) : [---]erus poclom

Figure 183 : *CIL* I², 2885

Le terme ne semble pas avoir de correspondance sabellique attestée, ce qui n'exclut néanmoins pas une origine italique commune. On notera tout de même l'inscription SALERNVM 3 (500 - 450 av. J.-C.), dont les trois lettres, <πoκ> en alphabet grec, inscrite sur un kylix à vernis noir, pourraient représenter l'abréviation d'un mot *πoκλομ¹⁰⁶⁹, attesté alors à date haute avec la séquence /kl/.

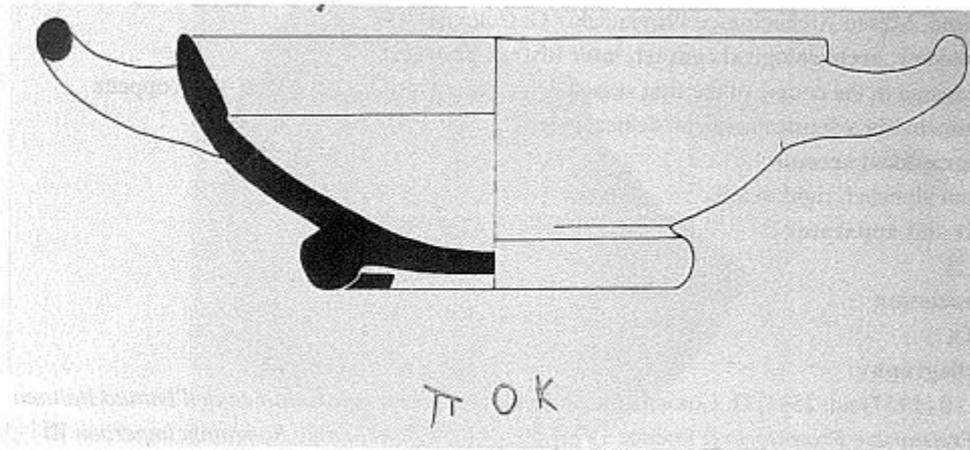


Figure 184 : SALERNVM 3

¹⁰⁶⁷ LEJEUNE : 1972 ; OLSEN : 2010

¹⁰⁶⁸ *LIV*² : 462

¹⁰⁶⁹ COLONNA 1990.

III.2.1.2.1. L'étrusque **putlumza**

Le terme **pōtlom* "vase à boire" semble pourtant indirectement attesté sous sa forme primitive par un emprunt étrusque, **putlum*, dans un dérivé hypocoristique en *-(u)za*¹⁰⁷⁰, **putlumza**¹⁰⁷¹, que l'on retrouve sur une oenochoé de Tarquinia du 4^e siècle av. J.-C., d'un modèle cependant bien différent de celui des *pocola*¹⁰⁷² et portant précisément l'inscription **mnev : putlumza**. La forme **mnev** pourrait être l'abréviation d'un théonyme, en l'occurrence **men(e)rva**, « Minerve », par ailleurs attestée dans la série, en latin, sur un *pocolom* de Tarquinia également : *CIL I*², 447.

¹⁰⁷⁰ HADAS-LEBEL 2009 : 274. Voir également AGOSTINIANI 2003 : 183-193.

¹⁰⁷¹ MEISER 1998 : 123.

¹⁰⁷² Voir HADAS-LEBEL 2009, Il s'agit d'une cruche à col long à vernis noir, décorée de palmettes.

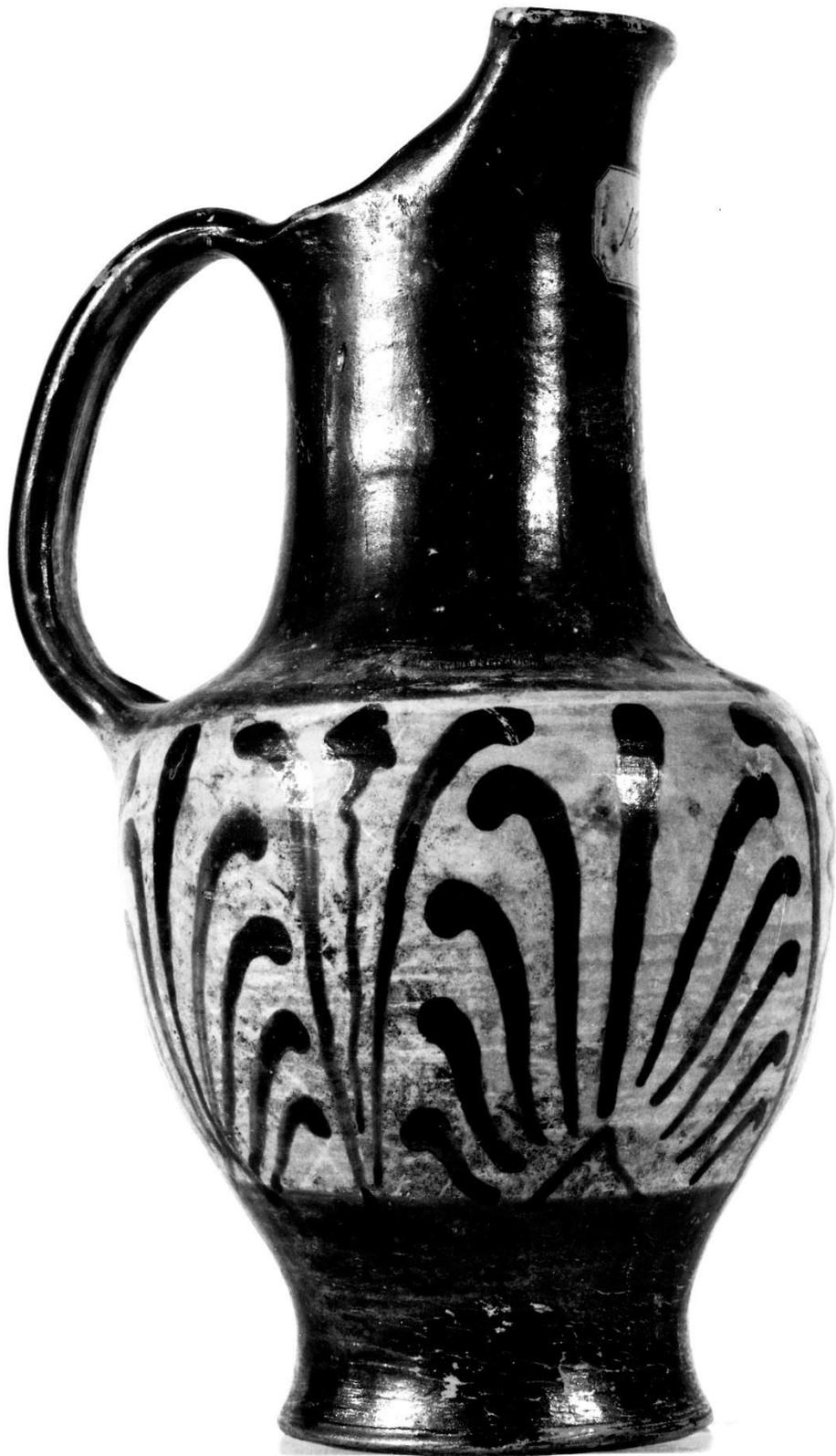




Figure 185 : Oenochoé *putlumza*

Source : Rome, Archivio fotografico - Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia – oinochoe
inv. RC 5362¹⁰⁷³

¹⁰⁷³ Photographies gracieusement transmises par l'Archivio fotografico du Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, avec l'autorisation du dott. Massimiliano Piemonte.

Cette découverte soulève toutefois certaines questions aussi bien quant à l'origine du terme que de la mode des *pōcola*. S'il s'agit bien d'un emprunt étrusque au latin, on note immédiatement une difficulté phonétique : on attendrait en effet la manifestation du passage du groupe /tl/ à /kl/, qui aurait été effectif à l'époque de l'italique com.¹⁰⁷⁴ et qui ne connaît pas d'exception parmi les langues italiques¹⁰⁷⁵. La forme **putlum* que présuppose ce dérivé étrusque ne serait donc pas la forme attendue pour un emprunt depuis le latin (ni l'osque, si la forme *πoκ* est à considérer). Or, présupposer un emprunt directement à l'italique commun, chronologiquement peu vraisemblable, ne fait pas moins difficulté. HADAS-LEBEL¹⁰⁷⁶ rappelle quelques alternatives, dont une hypothèse que Helmut Rix avait formulée, à savoir un emprunt au grec **πῶτλον* (< **peh₃-tlo-*), non attesté¹⁰⁷⁷, mais qui expliquerait la conservation de /tl/ ; il rappelle également l'idée de PROSDOCIMI¹⁰⁷⁸ qui suggère une rétroformation /kl/ > /tl/ cependant non démontrable. Finalement, pour HADAS-LEBEL, il doit bien s'agir d'un emprunt à une langue italique, car quoique le passage /tl/ > /kl/ soit italique com., il a pu se faire dans toutes les langues italiques à des périodes différentes. Il s'agirait alors d'un emprunt certes fort ancien, mais dans le 1^{er} millénaire à une époque où le latin, ou l'un de ses dialectes, conservait encore ce groupe.

La question de la conservation dialectale d'un tel trait phonétique, dont l'évolution est censément pan-italique, *a fortiori* sans aucun autre exemple que dans cet emprunt étrusque, reste problématique. Suivant une remarque de Romain GARNIER, une autre possibilité pose moins de difficultés phonétiques : il faudrait partir d'un dérivé en **-lo-* d'après le nom d'action **péh₃-tu-* > **pōtu-*, lat. *pōtūs*, *-ūs*, m. « action de boire¹⁰⁷⁹ », véd. *pātave* [dat.] « pour boire », v. prus. *poutuvei* « boire » etc. Ce type de dérivé serait attesté en latin dans les adjectifs *pōtilis* « potable », *pōtūlentus* « bon à boire », sur le modèle de **fertus*, *-ūs* « action de porter » en regard de *fertilis*. Ainsi d'après l'it. com. **pōtu-lom*, on obtiendrait, par exemple en ombrien, une forme syncopée **pūt(ə)lom* source de l'emprunt étrusque **putlum* où le groupe /tl/ serait en tout cas le produit d'une syncope 'récente'. Par ailleurs, un étymon i.-e. **peh₃-tlo-* n'est pas

¹⁰⁷⁴ MEISER 1998 : 123.

¹⁰⁷⁵ Voir par exemple l'ombrien *pihaklu* (g. pl.), de **piā-tlo-* (UNTERMANN 2000 : 552), l'osque *sakaraklúm* (nom. acc. sg.) de **sakarā-klo-* < **sakarā-tlo-* (UNTERMANN 2000 : 645) etc. Le traitement est cependant différent pour le groupe /stl/, cf : MEISER 1998 : 119 ; ainsi le lat. *pīlum* « pilon », d'après **pis-tlo-*, sur la racine **peis-* « écraser ».

¹⁰⁷⁶ HADAS-LEBEL 2009 : 276

¹⁰⁷⁷ À l'appui de cette possibilité, un autre nom de récipient, lat. *amphora*, est visiblement emprunté au grec **ἀμφορά*, qui n'est justement attesté que par la forme latine (HADAS-LEBEL 2009 : 276)

¹⁰⁷⁸ PROSDOCIMI 1979 : 161

¹⁰⁷⁹ Voir *infra* VARR. *LL.* 5, 122.

si évident : l'exemple du sanskrit *pātra-* ne constitue pas une preuve en soi, ce type de dérivé étant très productif en synchronie ; en latin de plus, quel que fût le degré de la racine, le groupe de consonne /tl/ aurait vraisemblablement conduit à l'écrasement de la laryngale précédente, d'où ***pōtlom* ou ***pētlom*. En celtique enfin, un étymon **peh₃-tlom* aurait abouti à v.irl. ***āl*, alors que *ól* est relevé dans cette langue comme hypothétique aboutissement de cet étymon¹⁰⁸⁰. De même, la laryngale seule aurait abouti à /a/ entre consonnes : il faut peut-être plutôt chercher l'étymologie de ce dernier mot dans le nom du pied **pod-* ; DELAMARRE¹⁰⁸¹ note en effet qu'il existe en germanique un nom de récipient fondé sur le nom du pied, **fata-* (< i.e. **podo-*), qui donne le v. h. a. *vazz*, v. norr. *fat*. etc. Ce thème aurait une correspondance dans des thèmes de l'onomastique gauloise, tels que *Adu-* et *Attu-*, d'après **(p)ōdu-*, des formes avec allongement du /o/ étant également attestées dans les langues baltes, ainsi lit. *púodas* « petit pot, coupe ». Un dérivé **pod-lo-* « coupe » > v. irl. *ól* ne paraît de fait pas aberrant. Quant au degré *ō* du latin *pōculum*, il peut être analogique de *pōtūs*, à moins que, de même que pour **putlumza**, la source du substantif soit également **pōtulom* > **pōt(ə)lom* > *pōclom* (avec passage /tl/ > /kl/ post-syncope), d'où **pōcəlom* > *pōcolom* > *pōculum*, si l'on considère que l'existence d'un étymon indo-européen **peh₃-tlo-* n'a finalement pas d'autre appui en dehors du latin que les réfutables v. irl. *ól* et skt. *pātra-*.

L'oinochoé **putlumza**, qui n'est pas un vase à boire, étant datée de la fin du 4^e siècle, on peut envisager que les Étrusques aient pu être précurseurs dans l'emploi du terme **potlom* « vase à boire » comme désignation plus générale, avec le terme **putlumza**, d'un vase à vocation rituelle inspiré de pratiques grecques, en l'occurrence les *grammatika ekpōmata*, également de la fin du 4^e siècle av. J.-C, coupes à vin portant des noms de dieux et d'abstractions personnifiées au génitif, et parfois au nominatif¹⁰⁸². Ainsi, à l'imitation des Étrusques, les Latins auraient pu ensuite réinjecter ce nouveau sémantisme dans le terme *pōcolom*, qui ne serait plus de fait simplement un vase à boire mais plus généralement un objet rituel, par exemple destiné à des libations, d'où les différentes formes des *pōcola*. Ainsi cette mode probablement grecque serait passée aux Étrusques pour être ensuite récupérée par les Latins.

Néanmoins, selon HADAS-LEBEL, l'hypothèse d'une influence inverse est possible : le **putlumza** étrusque, quoique l'objet soit archéologiquement plus ancien, a pu être

¹⁰⁸⁰ MATASOVIĆ 2009 : 137.

¹⁰⁸¹ DELAMARRE 2017 : 219.

¹⁰⁸² Ainsi dans la céramique corinthienne Διονύσου, Ὑγιείας, etc. Voir pour les attestations EDWARDS 1975 : 78, et pour les pratiques PICARD 1910 et 1913

reconverti *a posteriori* par imitation de la mode des *pōcola*. L'inscription y est d'ailleurs gravée, et non peinte avant cuisson comme les *pōcola*, ce qui semble bien déterminer un usage secondaire. Quoique les *pōcola* latins aient pu être imités en tout cas formellement de l'art étrusque et *a fortiori* grec, leur usage comme objet rituel peut être proprement latin (et par ailleurs influencé directement par des usages grecs), puis s'être diffusé en Étrurie par la suite. L'inscription gravée sur le **putlumza**, postérieure à la fabrication de l'œnochoé, marque vraisemblablement une reconversion de l'objet en question, qui par divers aspects, notamment la taille, la forme, l'absence de peinture, l'inscription non mise en évidence mais située sous l'objet, ne ressemble pas aux œnochoés des *pocola*.

Par ailleurs, il semble qu'en Étrurie même on ait connu une production de *pocola* à proprement parler, comme le suggère la découverte d'un *pocolom* originaire de Caere¹⁰⁸³, portant l'inscription suivante, non gravée mais peinte sur le modèle des autres *pocola*, en langue étrusque : **neθu{}nsl : sipaz** (*ET*², Cr 3.61.). Pour la graphie <ui>, voir *supra*) avec le théonyme de Nethuns également au génitif et l'*hapax* **sipaz**, qu'il est tentant de voir comme un correspondant fonctionnel de *pocolom*¹⁰⁸⁴. Il s'agit d'une œnochoé de 6,5 cm de hauteur, semblables aux œnochoés de la série des *pocola* latins.



Figure 186 : Oenochoé (olpette) de Caere

Source : Berlin Museum, n. 33138. **neθu{}nsl sipaz**, d'après HADAS-LEBEL 2009

¹⁰⁸³ Voir HADAS-LEBEL 2009 : 281, et CIFFARELLI, AMBROSINI ET NONNIS 2002-2003 : 281

¹⁰⁸⁴ Il s'agit peut-être d'une variante du grec δέπας « coupe, bol » (myc. *di-pa*), avec flottement de la dentale initiale. Le mot grec est lui-même vraisemblablement un emprunt à une langue anatolienne, sans doute proche du louvite hiéroglyphique *tipas-* (WATKINS 2007 : 305-324 ; BEEKES 2010 : 317), d'après **neb^hés-* « ciel, cieux » (*tappaš-* en cunéiforme), à côté du hittite *nepiš* (KLOEKHORST 2008 : 603). On trouve cette description du ciel comme un bol, avec le mot δέπας, chez Stésichore, 8,1. Par ailleurs, le hiéroglyphe représentant le mot louvite prend effectivement la forme d'un bol : voir LAROCHE 1960 : 96.

Il reste envisageable que l'objet soit tout de même de production latine et réponde aux demandes spécifiques d'un commanditaire étrusque. La plus ancienne attestation d'un temple de Neptune à Rome remonte certes à 206 av. J.-C.¹⁰⁸⁵, soit plusieurs décennies après la production supposée des *pocola*, mais l'on connaît l'antiquité des *Neptunalia* à Rome, qui doivent trouver leur origine dans le débordement mythique du lac Albain de 393 av. J.-C.¹⁰⁸⁶, et la participation du dieu au lectisterne de 399 av. J.-C.¹⁰⁸⁷ Sur les rapports entre Neptune romain et Nethuns et sur l'étymologie de ce théonyme, voir le chapitre IV.2.

Dans tous les cas, quelle que soit l'origine de la mode des *pocola*, les inscriptions font vraisemblablement apparaître un latin rédigé par un ou des scribes qui ne sont pas nécessairement latins, en présentant par exemple des innovations graphiques, voire des singularités phonétiques, en regard des inscriptions romaines contemporaines.

III.2.1.3. Graphie et phonétique

Quoique l'on soit dans un contexte d'écriture cursive, la langue des *pocola* présente des caractères communs aux inscriptions romaines monumentales du 4^e siècle tels que la chute de /n/ devant consonne, ainsi *Cucordia*, en regard de *cosol, cesor*¹⁰⁸⁸ (*CIL* I², 8 : tombeau de Lucius Cornelius Scipio, consul en 259 av. J.-C.¹⁰⁸⁹), des diphtongues non réduites : on trouve notamment des formes de génitif de thème en *-a* en *-ai*¹⁰⁹⁰ (Par ailleurs la plus ancienne attestation du génitif en *-ai*¹⁰⁹¹), à côté de *aidilis* (*CIL* I², 9) et *gnaivod* (*CIL* I², 7, tombeau de Lucius Cornelius Scipio Barbatus, mort vers 280 av. J.-C.¹⁰⁹²). L'alphabet employé est proche de celui du tombeau des Scipion contemporain, mais le <Λ> à barrette inclinée est systématique, tandis que <E> (*CIL* I², 441 : ΒΕΛΟΛΛΙ ΡΟCΟΛΟΜ) alterne avec <||> à hastes parallèles (ainsi *CIL* I², 2885). Noter également la présence du caractère <k> présent dans les

¹⁰⁸⁵ CASS. DIO. 17, fr. 57.60

¹⁰⁸⁶ DUMEZIL 1974 : 394

¹⁰⁸⁷ Voir *infra*

¹⁰⁸⁸ Cependant, il s'agit d'un contexte phonétique différent où /n/ précédait la sifflante /s/.

¹⁰⁸⁹ WACHTER 1987 : 302.

¹⁰⁹⁰ Il est plus probable toutefois que ce génitif ne soit originellement pas une diphtongue, mais un groupe *-āī*, fondé sur une recharacterisation par le *-ī* de génitif des thèmes en *-o*. Voir *infra* pour la question du processus de diphtongaison de cette désinence.

¹⁰⁹¹ BAKKUM 2009 : 120.

¹⁰⁹² WACHTER 1987 : 307.

alphabets sabelliques, dérivé du kappa grec (*CIL* I², 445 : *keri pocolom*. Voir *infra*) et plus rare dans l'alphabet latin où le gamma des alphabets grecs occidentaux, qui a donné le <c>, est plus couramment utilisé pour, originellement, noter indifféremment /k/ et /g/ avant l'invention du <g>.

III.2.1.3.1. Particularités des *pocola*

L'inscription vraisemblablement dédiée à la déesse Bellona (*CIL* I², 441 : BELOLΛI POCOLOM) présente des caractéristiques graphiques qui sortent du seul champ alphabétique, notamment la confusion entre /l/ et /n/ ; l'absence de gémation du premier /l/ étant attendue¹⁰⁹³.



Figure 187 : *Pocolom* de Bellona

Source : Paris, Louvre.

Il peut s'agir d'une erreur de gravure, mais plus vraisemblablement, soit d'une graphie réellement phonétique, témoin d'une assimilation progressive¹⁰⁹⁴, soit d'une confusion dialectale des dentales /n/ et /l/ (et /d/) que l'on retrouve en Italie du Sud au croisement des

¹⁰⁹³ Voir WACHTER 1987 : 468.

¹⁰⁹⁴ Assimilation qui n'est cependant pas attestée ailleurs (WACHTER 1987 : 467).

mondes osques et grecs ; cf : grec νόμῳ, osque **diumpa-**, lat. *lumpa*¹⁰⁹⁵. Le théonyme présente également la graphie , alors qu'on a encore <du> un siècle plus tard dans le *Senatus consultum de Bacchanalibus* : (...) *apud aedem duelonai* (...). Dans le contexte du *Senatus consultum*, il s'agit cependant d'un archaïsme¹⁰⁹⁶, présent également dans *duonoro* = *bonorum* en *CIL* I², 9, aussi dans un contexte d'inscription officielle¹⁰⁹⁷. Néanmoins, le passage /d̥/ > /b/ a bien dû intervenir au milieu du 3^e siècle, le *pocolom* constituant précisément la première attestation.

Le *pocolom* de la déesse Concordia (*cucordia pocolo* *CIL* I², 2883) présente la seule occurrence dans la série d'un /o/ noté <u> : faut-il y voir la notation d'un possible phénomène de nasalisation de la voyelle devant /n/ non noté ?

On trouve également deux occurrences de dittographies¹⁰⁹⁸ : *CIL* I², 444 : *Iunone{ne}s pocolom* et *CIL* I², 440 *Aisclapi po{po}colom*, qui renforcent l'impression de cohérence de la série en mettant en évidence une tendance possible d'un même scribe.

¹⁰⁹⁵ Voir ERNOUT-MELLET : 374. Il faut vraisemblablement partir, comme nous l'avons déjà mentionné, du grec νόμῳ, emprunté par les Osques sous la forme **dumpā*, que l'on retrouve à Agnone sous la forme du datif pluriel **diumpaís** avec palatalisation devant [u]. Comparer avec les couples *lingua* / *dingua*, *lacruma* / *dacruma* et leurs variantes orthographiques.

¹⁰⁹⁶ MEISER 1998 : 111

¹⁰⁹⁷ WACHTER 1987 : 467

¹⁰⁹⁸ WACHTER 1987 : 466



Figure 188 : *Pocolom* d'Asclépios, Chiusi

Source : Berlin Museum n. 3634.

III.2.1.3.2. Le génitif en *-a* et la graphie des voyelles longues

À côté des théonymes féminins au génitif en *-ai*, on a également une série de désinences en *-a* pour certaines inscriptions, ainsi *vesta*, *coira*, *cucordia*. La première hypothèse pourrait être d'envisager ces formes en *-a* comme une évolution phonétique du génitif en *-as*, avec un affaiblissement progressif du /s/ peut-être devenu un souffle aspiré non noté, ce qui expliquerait par ailleurs la nécessité précisément à cette époque d'une recharacterisation du génitif des noms en *-a* à l'aune du génitif des thèmes en *-o*, d'où la concomitance des formes en *-a* et en *-ai* attestées dans les *pocola*. On retrouve ce génitif essentiellement à date haute, par exemple sur l'urne de Tita Vendia, datée de 620-600 av. J.-C. (AE 1954, 00219 : *eco urna tita vendias*

mamar[cos m]ed vhe[ced]), ou dans l'inscription *manias* (*CIL* P, 2917, 6^e - 5^e siècle av. J.-C.¹⁰⁹⁹).



Figure 189 : *CIL* P, 2917 (cruche de Mania, détail)

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur (juin 2019)

La cohérence de la série quant aux désinences utilisées¹¹⁰⁰ suggère plutôt une désinence unique également pour les thèmes en *-a*. Tous les autres exemples de la série étant bien en *-ai*, et *-as* n'étant attesté dans aucune inscription contemporaine, on pourrait envisager, à partir de la recharacterisation en *-ī* à l'imitation du génitif des noms thématiques, un groupe $[\bar{a}:\bar{i}]$ ¹¹⁰¹, qui se diphtonguerait en $[a\bar{i}]$, ladite diphtongue connaissant un processus précoce de monophthongaison en $[ae]$ ($> [\bar{e}] / [\bar{a}]$ ¹¹⁰²), qui serait déjà effective à l'époque des premières attestations de ce génitif recharacterisé. La graphie $\langle a \rangle$ serait alors une innovation qui servirait à noter le passage de $[a\bar{i}]$ à $[ae] > [\bar{e}] / [\bar{a}]$, dans le cadre de la monophthongaison de la diphtongue $[a\bar{i}]$, qui serait donc dialectalement plus avancée qu'à Rome même et occasionnerait des flottements dans la graphie, dans un contexte plus général d'hésitation entre *-ai* et *-a*. En effet, ce phénomène de graphie $\langle a \rangle$ pour $\langle ae \rangle / \langle e \rangle$ est probablement attesté dans les datifs singuliers en *-a*¹¹⁰³ ; ainsi Wachter¹¹⁰⁴ suggère que le datif en *-ae* $< *-\bar{a}i$ pouvait s'écrire $\langle a \rangle$ ¹¹⁰⁵, mais dans un contexte phonétique différent, au vu de l'ancienneté de la désinence de datif par rapport

¹⁰⁹⁹ MEISER 1998 : 130, citant WACHTER 1987 : 94.

¹¹⁰⁰ *-i* pour les thèmes en *-o-* et *-io-*, *-es* pour les thèmes consonantiques et sigmatiques, à l'exception de l'inscription fragmentaire *CIL* P, 2885 : $[\text{---}] \text{er}us \text{poc}lom$, qui peut provenir d'un atelier différent, en l'occurrence celui d'Ariminum : voir MINAK 2006.

¹¹⁰¹ MEISER 1998 : 132.

¹¹⁰² MEISER 1998 : 61 et 86. Cette monophthongaison, connue dans les langues sabelliques peut précisément être un phénomène aréal ; voir également VINE 1993 : 150.

¹¹⁰³ Voir sur le sujet l'étude de NIETO BALLESTER 1993.

¹¹⁰⁴ WACHTER 1987 : 483 et 485-486.

¹¹⁰⁵ Cf. également le datif pluriel en *-as* des *Devas Corniscas* ; BAKKUM 2009 : 120.

à celle de génitif en *-ai* qui est une recharacterisation récente¹¹⁰⁶. Or, si <a> pouvait bel et bien servir à noter <a>, alors le digramme <ae>/ <ai> devenait disponible pour noter le phonème [ā]¹¹⁰⁷, ce qui expliquerait la forme *Saeturni* = *Sāturni*. L'exemple de *Saeturni* rend possible une interprétation différente d'un autre théonyme de la série : *Aecetia*, qui ne serait alors pas une variation de *Aequitās*, comme on le propose traditionnellement, mais une attestation de la déesse sabellique *Angītia*¹¹⁰⁸, soit *A(n)gitiai*, avec comme dans le cas de *Cucordia*, la nasale non notée¹¹⁰⁹ et, de fait, une notation particulière de la voyelle précédant ladite nasale : <ae> pour <a>. La graphie <c> est de plus toujours d'usage à cette époque pour noter /g/¹¹¹⁰.



Figure 190 : Pocolom de Aecetia, Vulci

Source : London British Museum, inv. 1847,0806.41 (CC BY-NC-SA 4.0)

¹¹⁰⁶ MEISER 1998 : 132.

¹¹⁰⁷ AISCLAPI, sans l'anaptyxe de *Aesculāpius*, provenant sans doute directement du dorien argien d'Epidaure (WACHTER 1987) Ἀισκλαπιός plutôt que de la forme attique Ἀσκληπιός.

¹¹⁰⁸ Voir *infra*. Ce rapprochement a par exemple déjà été noté chez WACHTER 1987 : 467, il est également relevé par Pierre Flobert dans le rapport de l'année 1990-1991 de philologie latine du livret 7 d'*École pratique des hautes études. 4e section, sciences historiques et philologiques*, 1995.

¹¹⁰⁹ WACHTER 1987 : 467.

¹¹¹⁰ *Ibid.*

L'utilisation de <ae> pour noter <a> et réciproquement serait en tout cas corroborée par une série de mots latins empruntés : ainsi *scaena*, et *scaeptrum* d'après le grec dorien σκᾱνᾱ et σκᾱπτρον¹¹¹¹; *paelex* (avec par ailleurs ses variantes *pellex* et *pēlex*) d'après παλλακή et, inversement, *crāpūla*, d'après κραιπάλη. On a par ailleurs d'autres inscriptions qui témoignent vraisemblablement de cette pratique graphique : ainsi <a> pour <ae> dans *prator*, *CIL I², 3292a* (Hadria) : *Menerve L. Rutilacius // -M. f. prator is* [;



Figure 191 : *CIL I², 3292a*

Cette inscription, datée de la fin du 3^e siècle av. J.-C. ou du début du 2^e siècle¹¹¹² a été retrouvé à Hadria. On trouve dans la même inscription un datif en *-ae* noté <e> dans *Menerve*, qui nous renseigne peut-être sur la différence de prononciation entre [ae] intermédiaire et [ae] final¹¹¹³. On peut citer également, dans l'inscription marse *CIL I², 5* : *Caso Cantovio/s Aprufclano cei/p(ed) apur finem (e) / Calicom en ur/bid Casontoni a / socieque dono/m Atolero*

¹¹¹¹ Le dictionnaire d'ERNOU-T-MEILLET (1932 : 601) notait déjà que les formes ioniennes-attiques en η ne rendaient pas compte de la graphie *ae* tout en précisant que les formes dialectales en ᾱ ne l'expliquaient pas davantage, à moins de supposer justement une variation graphique <ae> pour <a>.

¹¹¹² VINE 1993 : 150.

¹¹¹³ Voir VINE 1993 : 150-151, qui ajoute au dossier *CIL I², 1026*. *Cacilia / Ania a(nte) d(iem) K(alendas) Ian(uarias) / Cacilia*.

*Actia / pro l(ecio)nibus Mar/tses*¹¹¹⁴, la présence du *praenomen* *Caso*, qui peut être une variante graphique pour *Caeso*, *ōnis*, m. Cette variation semble se confirmer dans le nom de la *gens* *Caesonia* dérivé de ce *praenomen* : ainsi, non loin du pays marse : *Mulnius / Casonius* (*CIL* X, 8059, Trebula Mutuesca) ; voir aussi *Casonius Casoniae uxori dulcisime* (*CIL* XI, 6414, Pisaurum), et *Casonia Q(uinti) l(iberta) / Servia*, (*CIL* X, 223, Puteoli, où est attestée de même la graphie attendue dans une dizaine d'inscriptions, certes d'époque impériale : ainsi *CIL* X, 1687 : *L(ucio) Caesonio L(uci) f(ilio)* etc.). De plus, les *Caesonii* sont effectivement présents non loin du *Casonius* de Pisaurum, à Firmum Picenum : *CIL* IX, 5369.

Enfin, ces pratiques graphiques pour la notation de voyelles longues ne seraient pas isolées au sein même de la série des *pocola* : la cohérence rédactionnelle du corpus semble précisément renforcée par leur extension à d'autres phonèmes. Ainsi, si <ae> pouvait servir à noter [ā], on peut se demander si <oi> ne pouvait pas également servir à noter [ō]¹¹¹⁵, ce qui apporterait une nouvelle interprétation du théonyme *coira* comme *Cōra*, que nous discuterons également (*CIL* I², 442, voir *infra*). De même, dans l'inscription étrusque **neθuinsl : sipaz**, le digramme <ui> pourrait être une notation du [ū]¹¹¹⁶ étymologique de lat. *Neptūnus*, que les Étrusques ont vraisemblablement emprunté par l'intermédiaire d'un ombre. **neftūno-* > **nehtūno-*¹¹¹⁷. Cette interprétation irait dans le sens d'une production issue du même atelier ou d'une de ses filières directes. Ainsi, il semble manifeste que des réalités phonétiques, notamment la tendance à la confusion entre [ae] et [ā], se soient traduites par des innovations permettant d'expliquer une forme comme *Saeturni* par une variante graphique, lesdites innovations aboutissant finalement à un véritable système propre aux pratiques rédactionnelles de la série : l'utilisation, à la manière du grec, de « fausses » diphtongues notant des voyelles longues.

III.2.1.4. Syntaxe et utilisation

Nous ne développerons pas *in extenso* ici les dimensions archéologiques propres à l'usage de ces objets, en regard des nombreuses études dont nous reprendrons les conclusions.

¹¹¹⁴ Noter aussi le datif en *-a* de *Actia* = *Angitia*, de même que la nasale non notée similairement à *aecetiai*.

¹¹¹⁵ On peut se demander, comme nous l'avons vu précédemment, si la notation <u> dans *cucordia* ne reflète pas également une innovation de ce genre, comme la notation d'un [ō] d'aperture différente, à l'aune de la distinction grecque entre [ō] ouvert noté <ω> et [ō] fermé noté ου, ou bien une notation de la nasalisation de la voyelle qui justifie de fait l'absence du <n> dans la graphie.

¹¹¹⁶ Ou une notation de la palatalisation du phonème, qui pourrait avoir lieu en ombrien, quoique probablement pas devant [n] : MEISER 1986 : 121 - 121.

¹¹¹⁷ DE VAAN 2008 : 406 ; MEISER 1986 : 178.

Trois hypothèses sont généralement retenues pour l'utilisation précise des *pocola*, question notamment étudiée chez CIFARELLI, AMBROSINI ET NONNIS¹¹¹⁸ en regard de la découverte d'un nouveau *pocolom* à Signia. Le fait que les inscriptions sont peintes avant cuisson¹¹¹⁹ est un fort indice en faveur d'un objet spécifiquement sélectionné dans une perspective rituelle. Les sites de découverte se répartissant entre contextes funéraire, votif, ou d'habitat, il pourrait s'agir :

- d'objets souvenirs vendus par les temples et emportés par des pèlerins, d'où la dispersion géographique de noms de divinités ayant des sanctuaires attestés à Rome même, les découvertes dans des contextes funéraires, et l'emploi du génitif pour lequel on pourrait envisager un *aedes* élidé sous-entendu au génitif également.

- de vases attribués à des divinités dans des cérémonies de type lectisterne, auquel cas chaque *pocolom* serait bien le vase à boire propriété de la divinité, d'où, encore, le génitif. Cette possibilité fonctionne au moins pour une partie du corpus : le lectisterne de 399 av. J.-C. accueillait ainsi, entre autres, Neptune et Mercure¹¹²⁰, celui de 217 av. J.-C. était également marqué par la présence d'un certain nombre de divinités figurant sur les *pocola* : Junon, Neptune, Minerve, Venus, Vulcain, Vesta et Mercure¹¹²¹.

- de vases effectivement rapportés de sanctuaires mais à but rituel : par exemple pour des libations de vin dédiées à une divinité¹¹²², ou directement utilisés comme offrandes votives.

En ce cas, le génitif pourrait avoir un double sens et manifester, au moins pour un public étrusque, un aspect attributif à l'aune de l'emploi du génitif en étrusque pour marquer le bénéficiaire de l'offrande¹¹²³. On sait par ailleurs, qu'un des *pocola* issu de l'atelier ou d'une de ses filières, le *pocolom neθuinsl sipaz* était destiné à un commanditaire étruscophone : l'emploi du génitif doit avoir un écho particulier pour des locuteurs étrusques. Ainsi dans la dédicace étrusque suivante :

Co. 3.6 : veliaσ. fanacnal. θuflθασ . alpan. menaxe. clen. ceγα. tuθineσ. tlenaxeio

¹¹¹⁸ CIFARELLI, AMBROSINI ET NONNIS 2002-2003

¹¹¹⁹ HADAS-LEBEL 2009 : 281 : à la différence, d'ailleurs, de l'oenoché « putlumza ».

¹¹²⁰ LIV. 5, 13.

¹¹²¹ LIV. 22, 10.

¹¹²² Ainsi VARR. LL. 5, 122 : *Et in sacrificando deis hoc poculo magistratus dat deo uinum. Pocula a potione, unde potatio et etiam repotia. Haec possunt a poto, quod g-potos potio graece.* : « Dans les sacrifices aux dieux, c'est avec une telle coupe que l'officiant donne le vin à la divinité. *Poculum* vient de *potio* 'boisson', d'où *potatio* et *repotia*. Ces mots peuvent également venir de *potus*, d'après le mot grec πότος, *potio*. »

¹¹²³ WALLACE 2008 : 97. Voir divers exemples chez BAKKUM 2009 : 315, qui compare avec les données falisques.

Suivant WALLACE¹¹²⁴, **alpan** est ici le nom de l'offrande au cas zéro (Nom./Acc.) suivi d'une forme verbale passive **menaxe** « a été fait » : la mention est précédée de **θυflθασ**, théonyme de la divinité bénéficiaire au génitif, et **veliaσ. fanacnal**, une formule onomastique correspondant à un commanditaire féminin, également au génitif.

Dans un contexte votif, le génitif pourrait ainsi marquer la divinité bénéficiaire de l'offrande. Dès l'origine du *pocolom*, il est fabriqué pour le sanctuaire de telle ou telle divinité avec un commanditaire qui emporte ensuite l'objet, peut-être pour des cultes locaux publics ou privés. Il existe vraisemblablement un exemple de *pocolom* latin portant le nom d'un commanditaire retrouvé dans un dépôt votif de Signia, et daté de la première décennie du 3^e siècle av. J.-C.¹¹²⁵, qui porte l'inscription suivante : [---] *Veli Au*[---] // [---] *ni po*[---]

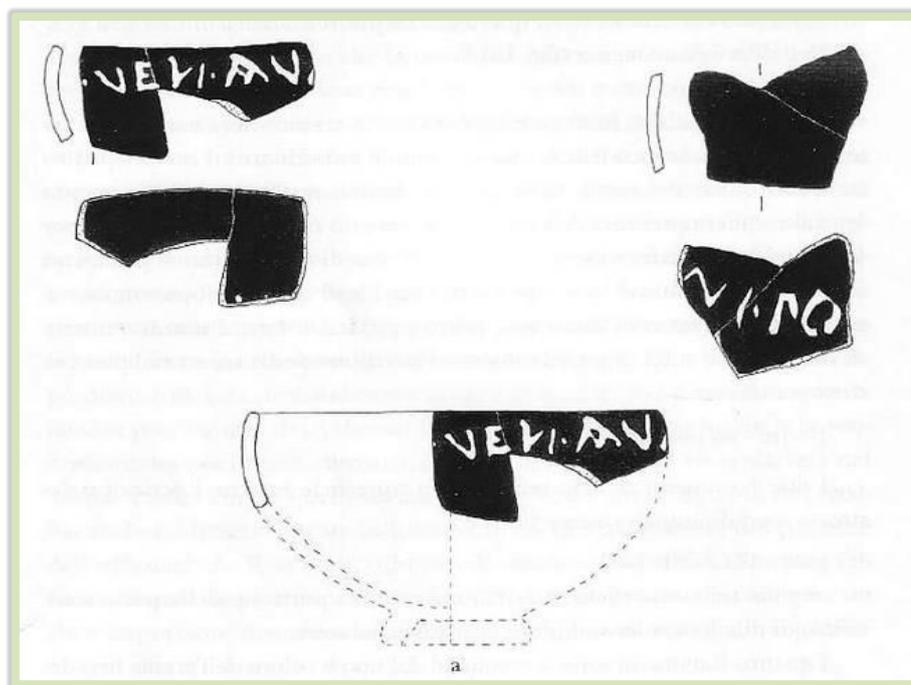


Figure 192 : *Pocolom* de Velius Aulus, Signa

Source : d'après F. M. CIFARELLI - L. AMBROSINI – D. NONNIS, 2002-2003

Le premier ensemble « *veli au* » doit constituer une formule onomastique composé d'un gentilice *Velius* au génitif, suivi d'un patronyme ou d'un cognomen probablement à comprendre comme *Au[li]*¹¹²⁶. L'inscription du deuxième fragment doit contenir le terme *po[colo(m)]*

¹¹²⁴ WALLACE 2008 : 101.

¹¹²⁵ Voir CIFARELLI et AL, 2002-2003.

¹¹²⁶ On trouve par exemple à Rome un *C(aius) Velius A(uli) f(ilius)*, en *CIL VI*, 28431.

accompagné d'un théonyme masculin au génitif tel que *Volcani*, *Sa(e)turni*, ou encore *Neptuni*, attestés dans la série (en étrusque du moins pour le dernier). Ainsi le *pocolom* en question a pu être commandé par un dédicant dans le cadre d'un vœu. Dans le monde sabellique, l'emploi du génitif dans les dédicaces religieuses n'est pas particulièrement fréquent non plus. Comme le souligne MCDONALD¹¹²⁷, sur 24 inscriptions contenant un théonyme en osque du Sud, 19 présentent le datif, 1 le vocatif et 4 le génitif¹¹²⁸; en osque central et du Nord, en alphabet national, on trouve 33 théonymes au datif pour 6 au génitif¹¹²⁹. Dans l'Ager Faliscus, BAKKUM (2009 : 416), relève également le génitif **apolonos** « d'Apollon » (Voir le chapitre IV.1.), daté du premier quart du 5^e siècle av. J.-C. Voir également BAKKUM (2009 : 314) : il faut peut-être ajouter **loifirtato** (Ve 253), qui peut représenter le génitif¹¹³⁰ d'un théonyme équivalent de la déesse latine *Libertās*, dont le nom est attesté épigraphiquement comme épiclèse par exemple par le datif *Leibert(ati)* en apposition à *Iovi* dans les Fastes d'Antium (*InscrIt* 13, 2, 1, 1^{ère} moitié du 1^{er} siècle av. J.-C.).



Figure 193 : *InscrIt* 13, 2, 1 (Fastes d'Antium, détail)

Source : Roma, Museo Nazionale Romano, Palazzo Massimo, inv. 80630-80631, photographie de l'auteur (juin 2019)

¹¹²⁷ MCDONALD 2015 : 111 - 113.

¹¹²⁸ Ces dernières étant représentées par les inscriptions POTENTIA 9 et 10, MESSANA 7, et LVCANIA or BRETTI or SICILIA 1, déjà étudiées *supra*.

¹¹²⁹ Soit FVRFO 1, HISTONIVM 5 et 7, FAGIFVLAE 3, AECLANVM 1, HERCVLANEVM 1.

¹¹³⁰ Comme le rappelle BAKKUM (*ibid.*), la forme peut également être interprétée comme un génitif pluriel.

III.2.2. Les divinités

III.2.2.1. Des sanctuaires romains de cultes anciens

Incontestablement, on trouve d'abord une série de divinités proprement romaines dont le culte ou les sanctuaires sont attestés à date ancienne à Rome. L'on peut se demander si les attestations de *pocola* ne correspondent pas justement, pour une partie du corpus, à la conquête de nouvelles cités ou à la déduction de nouvelles colonies, et donc à l'apparition de marques d'influence romaine, voire de nouveaux sanctuaires correspondant à des cultes romains anciens.

III.2.2.1.1. Vesta

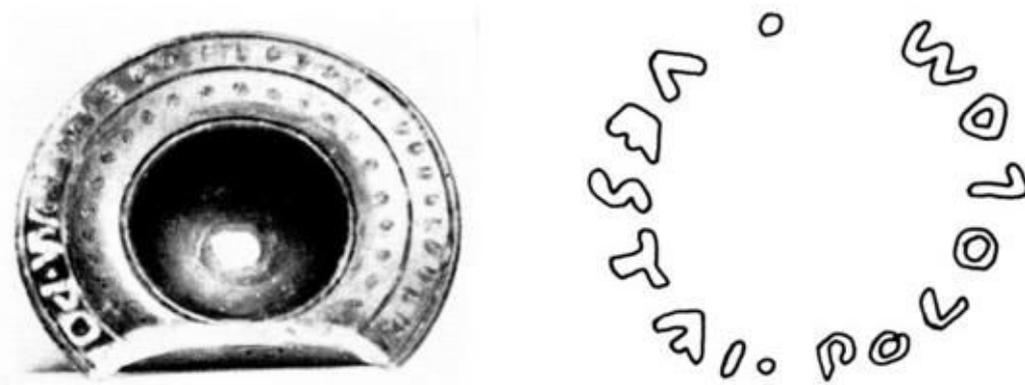


Figure 194 : *Pocolom* de Vesta, Lanuvium

CIL I², 452

Le culte de Vesta est supposé être attesté par la présence d'un temple dès le 7^e siècle, attribué par les auteurs antiques à Numa Pompilius¹¹³¹. Le temple aurait été reconstruit à plusieurs reprises sur le même emplacement après diverses destructions. Le culte archaïque de Vesta sur le forum romain est peut-être en effet attesté par une inscription du 6^e siècle avant J.-C. (*CIL I²*, 2832) sur un tesson de céramique découvert près du temple de Vesta dont la structure actuelle remonte au 2^e siècle avant J.-C., avec de multiples restaurations à époque impériale à la suite des incendies successifs¹¹³².

¹¹³¹ Voir COARELLI 2007 : 84 - 85.

¹¹³² RICHARDSON 1992 : 412 - 413.



Figure 195 : *CIL* I², 2832

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur (juin 2019)
vis(ta?)

Par ailleurs, la présence d'un sanctuaire local à Lanuvium, rattaché au sanctuaire romain, semble en tout cas officialisée par Auguste d'après le *Liber Coloniarum*¹¹³³. Cette attestation est certes bien ultérieure, mais elle serait cohérente avec la découverte de deux *pocola* de Vesta à Lanuvium, qui reçoit la *Romana civitas* en 338 av. J.-C.¹¹³⁴, quoique les caractéristiques fonctionnelles des *pocola* ne les attachent pas nécessairement à des cultes locaux. Le troisième *pocolom* de Vesta, retrouvé à Carsioli, colonie latine¹¹³⁵ des Abruzzes du début du 3^e siècle av. J.-C., est daté d'environ 270 av. J.-C. Il s'agit d'une *œnochoé* qui porte

¹¹³³ *Lanuuium, muro ductum, colonia deducta a diuo Iulio. Ager limitibus Augusteis pro parte est adsignatus militibus ueteranis, et pro parte uirginum Vestalium lege Augustiana fuit* : « Lanuvium, entourée d'un mur, colonie fondée par le divin Jules, son territoire fut, dans les frontières délimitées par Auguste, pour une part attribué aux vétérans, tandis que l'autre part appartenait aux Vestales selon la Loi Augustiana. » (*Liber coloniarum*, I, p. 235, 4-8).

¹¹³⁴ *LIV.* 8, 14, 2

¹¹³⁵ *RE.* 3, 2, 1615-1616.

l'inscription sur la base, de la même façon que le **putlumza** étrusque, et à la différence des autres œnochoés de la série qui présentent l'inscription sur la partie supérieure, sous le col.



Figure 196 : *Pocolom* de Vesta, Carsioli

CIL I², 2884

Comme le rappelle DE VAAN¹¹³⁶, le plus proche cognat du théonyme se trouve probablement dans le grec ἑστία, ionien ἰστῆ « foyer, la déesse Hestia », pour qui on trouve également la graphie φιστιῶν¹¹³⁷, ces deux dernières formes correspondant par ailleurs à la potentiel graphie latine archaïque *vis(ta)*. BEEKES, toutefois, ne trouve pas ce rapprochement convainquant, arguant du fait que le digamma initial reste peu certain. L'alternance <ι> / <ε> / <e> rend également difficile une explication indo-européenne, ce qui laisse Beekes supposer une origine « pré-grecque », et donc un emprunt commun à une troisième langue, possiblement non indo-européenne. Comme le souligne également De Vaan, la racine i.-e. **h₂ues-*¹¹³⁸ « passer la nuit, demeurer », eût donné un <α> en grec, ainsi dans le verbe ἰαύω « passer la nuit », d'après **h₂i-h₂eus-ǰé/o-*¹¹³⁹. Au sein du latin, une explication par la racine **h₂ues-*, ou encore une forme avec métathèse de **h₁eus-*¹¹⁴⁰ « brûler », est possible, mais nécessite d'abandonner

¹¹³⁶ DE VAAN 2008 : 671.

¹¹³⁷ BEEKES 2010 : 473.

¹¹³⁸ *LIV*² : 293.

¹¹³⁹ BEEKES 2010 : 574 - 575, *pace LIV*² où le redoublement en iota est considéré comme secondaire.

¹¹⁴⁰ *LIV*² : 245.

le rapprochement avec le grec. La divinité ne connaît en tout cas pas de cognat sabellique, quoiqu'un rapprochement sémantique soit peut-être possible avec le dieu ombrien **tefr-**, s'il s'agit en effet d'une divinité du foyer, fondé également sur une racine signifiant « brûler ».

III.2.2.1.2. Volcanus

Le plus ancien autel de Volcanus¹¹⁴¹ à Rome, le *Vulcānal*, qui devait se situer à l'ouest du Forum¹¹⁴² était également pour les Anciens d'une grande antiquité. Varron¹¹⁴³ l'attribue ainsi à Titus Tatius. Un *pocolom* de Volcanus a été retrouvé, parmi un groupe de quatre auquel il a donné son nom de Groupe de Volcanus, dans la ville étrusque de Vulci, vaincue par les Romains en 280 av. J.-C.¹¹⁴⁴, un deuxième à Nursia, (la restitution *[Vol]cani pocolo* étant fort probable¹¹⁴⁵), ville sabine conquise par les Romains au début du 3^e siècle av. J.-C et qui a obtenu

¹¹⁴¹ Nous ne reprendrons pas ici le débat, complexe, sur l'origine de cette divinité, sur la question par exemple de son possible, quoiqu'indémontrable, rapprochement avec le théonyme crétois Ζεὺς Φελχάνοϋς, par un éventuel intermédiaire étrusque *Velchans*, dossier sur lequel nous renvoyons à la conséquente étude de CAPDEVILLE 1995.

¹¹⁴² COARELLI 1983 : 164.

¹¹⁴³ VARR. *LL.* 5, 10, 74.

¹¹⁴⁴ Par le consul Tiberius Coruncanus, cf : *CIL I*², p. 304 (*fasti triumphales*). Cette victoire romaine sera suivie de la fondation de la colonie de Cosa en 273 av. J.-C. (PLIN. *HN*, 3, 51), où l'on a également retrouvé un *pocolom* (*CIL I*², 2887a).

¹¹⁴⁵ Voir CORDELLA & CRINITI 2014 : 105.

la citoyenneté (*sine suffragio*) vers 268 av. J.-C.¹¹⁴⁶ : la présence de cet objet inscrit en latin doit être un signe précoce de l'influence de modèles romains¹¹⁴⁷.



Figure 197 : *Pocolom* de Volcanus, Vulci

Source : Berlin Museum, n. 3635.

III.2.2.1.3. Mercurius

On trouve à Nursia un autre *pocolom* incomplet, avec l'inscription [---]rcuri *pocolom* (*Parole* 2014), qui peut difficilement être dédié à une autre divinité que Mercure, dont le temple est attesté à Rome à partir de 495 av. J.-C.¹¹⁴⁸ Selon GARNIER¹¹⁴⁹, le théonyme est intrinsèquement lié à la famille du lat. *mercārī* « commercer » (lui-même issu d'un fréquentatif

¹¹⁴⁶ SISANI 2013

¹¹⁴⁷ Un dernier *pocolom* de Volcanus à Signia est conjectural mais possible, au vu du caractère fragmentaire de l'inscription étudiée *supra*.

¹¹⁴⁸ LIV. 2, 21

¹¹⁴⁹ GARNIER 2016 : 290 .

de *mēreor* « gagner (de l'argent) tel que **mēricārī*), qui devait être la source d'un dérivé inverse **mercus*, *-ī* « marchand ». Le substantif a dû être théonymisé par antonomase, d'où **Mercus*, *-ī* « dieu des marchands », qui paraît attesté dans l'ager Faliscus sous la forme du datif **mercui**, qui montre un métaplasme vers un thème en **-u* : cette alternance avec une forme thématique est fort concevable pour un théonyme, comme le rappelle GARNIER, qui considère par ailleurs que la forme *Mercūrīus* doit provenir d'un diminutif de **mercus* : il faudrait partir d'une forme **Mercūlus*, sur lequel on produirait un nom de festival du type **Mercūlīa*¹¹⁵⁰ « Fêtes de Mercure » > **Mercūrīlīa*, dont on tirerait finalement un théonyme *Mercūrīus*.



Figure 198 : MF 113

¹¹⁵⁰ Sur le modèle des *Pārīlīa* < *Pālīlīa* « fêtes de Palès ».

Source : Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, photographie de l'auteur (août 2019)

titoi / mercui / efiles

Nous garderons cependant à l'esprit avec BAKKUM¹¹⁵¹, que l'interprétation de cette série d'inscriptions falisques similaires, présente ses difficultés internes, en particulier l'association avec ce qui ressemble davantage à un anthroponyme, sous la forme du datif thématique **titoi** « à Titus (?) ». Selon BAKKUM, l'hypothèse la plus plausible est d'y voir un adjectif **tito-* « prospère, propice », comme le suggère COMBET FARNOUX¹¹⁵², applicable aux dieux comme aux humains.

Le théonyme est peut-être également attesté en osque par le datif lacunaire **mirik[-]iui**, dans l'inscription CAPVA 31. Le mot, dont la lecture du troisième <i>¹¹⁵³ est fort incertaine, pourrait refléter une forme à anaptyxe de la version thématique du théonyme, soit **merkoj > *merekoi > *mirikui*. Or, il semble que la lacune, restitution du <i> comprise, puisse présenter un espace suffisant pour au moins deux caractères, aussi est-il possible d'envisager un dérivé en **-ijo-* sur le thème en **-u, *mercu-*, ou sur le thème en **-o-*, qui pourrait aboutir, avec une palatalisation, à une forme **mirikkiui*¹¹⁵⁴. Cette explication, pour être concordante avec celle de GARNIER concernant le théonyme en latin, présuppose l'existence en osque de la base **merk-* « commercer », élargissement par dérivation inverse de it. com. **mer-* « gagner », qui est peut-être confirmée par les termes *amiricatud* et **amirikum**, sur lesquels voir UNTERMANN¹¹⁵⁵. Plus simplement, comme le note ce dernier, le théonyme en osque peut-être un emprunt de la proto-forme **merk-u/o-* à un dialecte latin

¹¹⁵¹ BAKKUM 2009 : 459 - 463.

¹¹⁵² COMBET FARNOUX 1980 : 150 - 160.

¹¹⁵³ Comme le remarque CRAWFORD, la désinence de datif, notée par les différents éditeurs, semble depuis s'être effacée de l'objet.

¹¹⁵⁴ Voir UNTERMANN 2000 : 479.

¹¹⁵⁵ UNTERMANN 2000 : 85 - 86.

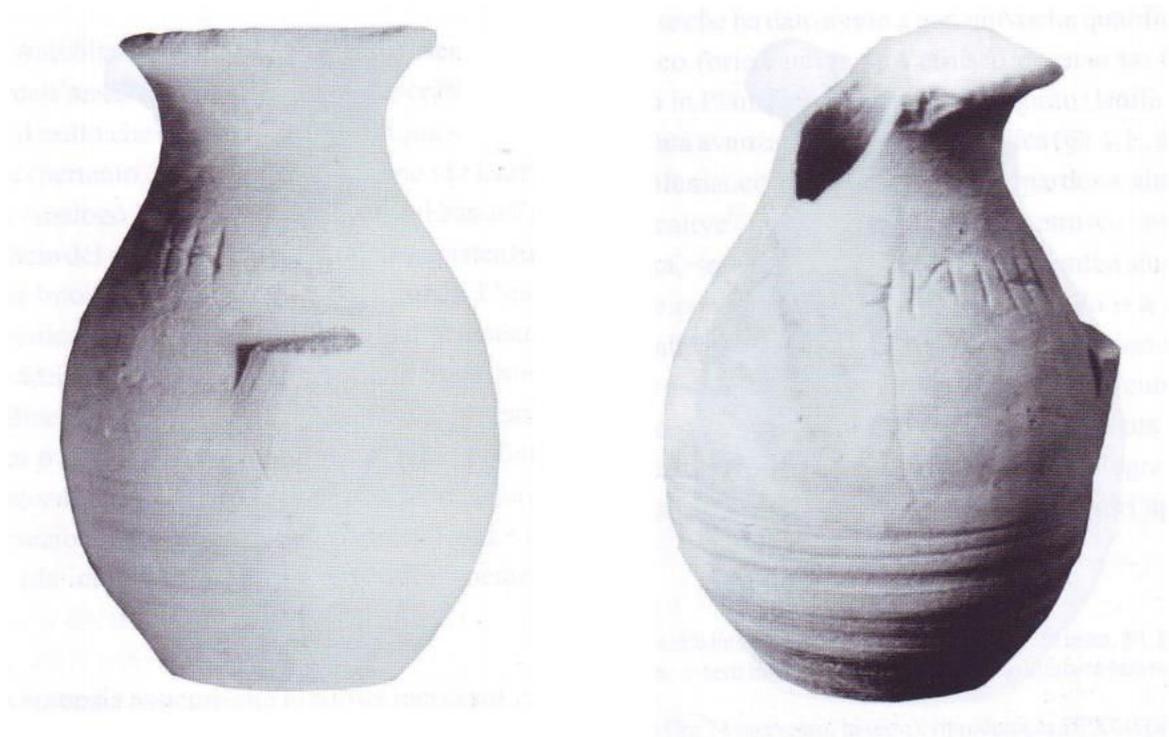


Figure 199 : CAPVA 31

Source : Capua, Museo Provinciale Campano, inv. P(atroni) 896, d'après ANTONINI 2008¹¹⁵⁶

mirik[-]jui

III.2.2.1.4. Saturnus

Le premier temple de Saturne aurait été construit, selon Tite-Live¹¹⁵⁷, sous le consulat de Titus Larcus Flavus et de Quintus Cloelius Siculus, en 498 av. J.-C, achevé en 497 av. J.-C. et consacré par les consuls Aulus Sempronius Atratinus et Marcus Minucius Augurinus. Si d'autres sources apportent des témoignages qui diffèrent sur l'année exacte du début de la construction, le temple doit remonter dans tous les cas à la toute fin du 6^e siècle ou au début du 5^e. La date de commémoration de la consécration du temple marque, le 17 décembre, le début des Saturnales : il est également possible qu'il ait précisément été dédié ce jour en fonction de festivités encore plus anciennes et qu'un autel existait déjà à son emplacement¹¹⁵⁸.

¹¹⁵⁶ Photographie gracieusement transmise par le Museo Provinciale Campano.

¹¹⁵⁷ LIV. 2, 21

¹¹⁵⁸ COARELLI 2007 : 63-64

Sur l'étymologie de ce théonyme, nous nous permettons de renvoyer à BLANCHET¹¹⁵⁹ : il faut partir selon nous de la racine *tek-¹¹⁶⁰ « obtenir, mettre la main sur » à l'origine du verbe gr. κτάομαι « acquérir », qui doit constituer un dénominateur d'un collectif tel que *tk-éh₂ « possessions, propriété ». Ce thème serait également à l'origine d'un dérivé *tk-éh₂-t(e)ró- « qui appartient en propre », d'où skt. *kṣatráṃ* « possession, souveraineté, domaine », véd. *kṣatríya-* « membre de la classe souveraine », mède *xšaθrapāvan* « satrape, gouverneur ». Il a pu exister en parallèle un substantif neutre en *-tṛ tel que *tk-éh₂-tṛ¹¹⁶¹ « chose / terre possédée », d'où it. com. *ksātor, avec passage du groupe /tk/ à /kt/ > /ks/, puis /s/ en latin¹¹⁶², d'où *sātor > *sātur « terre possédée, domaine ». Sur ce substantif, on forme un dérivé *sātorīnó- > *Sāturnus* « celui de la terre possédée, gouverneur ». Le fond mythologique de Saturne, dont le temple servait par ailleurs de dépôt pour le Trésor public, l'*aerārīum*, et autres documents administratifs et militaires, garderait, sans pour autant verser dans l'évhémérisme, trace du sens de cette épithète¹¹⁶³ ; ainsi VIRG. *En.* 8, 319 - 325 :

*Primus ab aetherio uenit Saturnus Olympo, / arma Iouis fugiens et regnis exsul
ademptis. / Is genus indocile ac dispersum montibus altis / composuit legesque dedit*

¹¹⁵⁹ BLANCHET 2016 : 11 - 14.

¹¹⁶⁰ LIV² : 618.

¹¹⁶¹ Comme le suggère également BLANCHET (2016 : 13), « sur la foi de l'anthroponyme *Sātellus* (SOLIN & SALOMIES 1994 : 163), il est loisible de poser, en regard du neutre i.-e. *tk-éh₂-tṛ « possession », un animé *tk-h₂-tér qui aboutirait à it. com. *ksātēr « kṣatríya- », d'où lat. *sater « kṣatríya- » flanqué d'un diminutif *sātellus (< *sater-lus) et qui est peut-être également la source du substantif *satell-es*, *satell-itis* m. « gardien, protecteur » (lequel est inopportunément tenu pour étrusque), par permutation suffixale (noter le micro-système formé par *equitēs*, *mīl-itēs*, *peditēs* et *uēl-itēs*). »

¹¹⁶² MEISER 1998 : 96, ainsi *situs*, *a*, *um* « établi, situé », d'après i.-e. *tḱi-to-, sur la racine *tḱej- « habiter, s'installer » de gr. κτίζω, etc.

¹¹⁶³ Voir aussi VARR. *L.* 5, 7, 42 : *Hunc antea montem Saturnium appellatum prodiderunt et ab eo late Saturniam terram, ut etiam Ennius appellat. Antiquum oppidum in hoc fuisse Saturniam scribitur. Eius uestigia etiam nunc manent tria : quod Saturni fanum in faucibus; quod Saturnia porta, quam Iunius scribit ibi, quam nunc uocant Pandanam; quod post aedem Saturni in aedificiorum legibus priuatis parietes postici muri sunt scripti* : « La même colline, appelée Saturnienne, vit son nom étendu à toute la terre de Saturne, comme l'appelle ainsi Ennius. On peut lire qu'il existait là une antique forteresse appelée Saturnia ; il en reste encore trois vestiges : un temple de Saturne dans les gorges, une porte appelée Saturnia, comme l'écrit Junius, et qu'on appelle aujourd'hui Pandana, et derrière le temple de Saturne, les murs appelés *postici* dans les lois privées sur les édifices. » Voir également BLANCHET (2016 : 14), « Le terme Saturnie, *Sāturnīa*, (à l'image de la satrapie, grec σατραπεία), qui désigne le royaume ou la forteresse de Saturne dans le Latium chez Virgile (*En.*, 8, 355-358, par exemple), pourrait, même s'il n'est plus compris comme tel par les Latins, refléter un ancien collectif *sātur-nia f. 'ensemble des terres possédées' ».

*Latiumque uocari / maluit, his quoniam latuisset tutis in oris./ Aurea quae perhibent illo
sub rege fuere / saecula*¹¹⁶⁴ ;

8, 355 - 359 :

*Haec duo praeterea disiectis oppida muris, / reliquias ueterumque uides monimenta
uirorum. / Hanc Ianus pater, hanc Saturnus condidit arcem : / Ianiculum huic, illi fuerat
Saturnia nomen*¹¹⁶⁵.

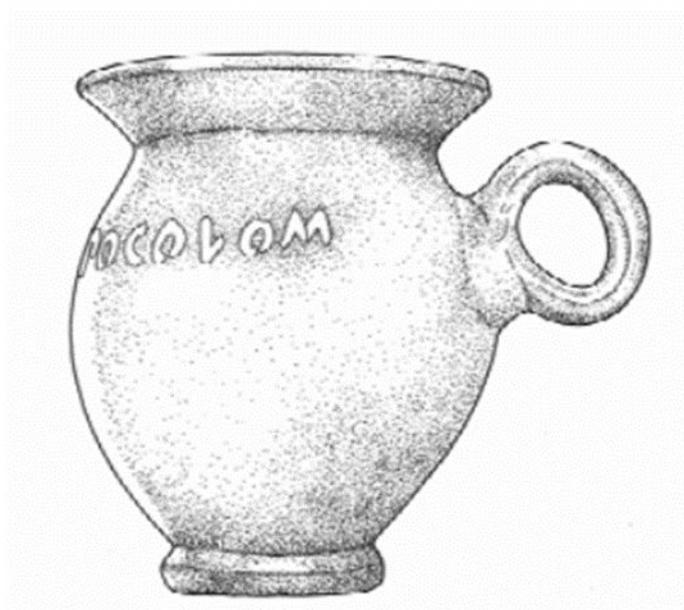


Figure 200 : *Pocolom* de Saturne, Provincia Incerta

Source : *CIL* I², 449

III.2.2.1.5. Iuno

Les cultes de Junon, dont le temple romain est attesté au moins à partir du 4^e siècle selon Tite-Live¹¹⁶⁶, et de Minerve, qui a dû être honorée vers la Via Curva, trouvent notamment des

¹¹⁶⁴ « Le premier qui vient de l'Olympe Céleste fut Saturne, fuyant les armes de Jupiter, exilé et privé de son royaume. Il rassembla ce peuple indocile dispersé sur les sommets des collines, leur composa et donna des lois, et choisit d'appeler ce lieu Latium, puisqu'il s'était caché dans cette sûre contrée. Dorés furent appelés les siècles qui passèrent sous son règne. »

¹¹⁶⁵ « Tu vois aussi ces deux forteresses aux murs mis à bas, vestiges rappelant d'antiques personnages : l'une des citadelles c'est Janus qui la fonda, et l'autre, Saturne. L'une fut appelée Janicule, et l'autre Saturnia. »

¹¹⁶⁶ Vers 344 av. J.-C. (*RE*. 15, 1, 113-119) pour le temple de Junon Moneta, qui a dû être précédé par un temple plus ancien.

échos dans le panthéon étrusque qui attestent de leur ancienneté, à travers les figures d'**uni** et **menrva**. Leurs *pocola* respectifs ont par ailleurs été trouvés en contexte étrusque, à Vulci (*iunonenes pocolom*, *CIL I²*, 444) et Tarquinia (*menervai pocolom*, *CIL I²*, 447) d'où provient également le **putlumza** sans doute dédié à la même divinité.

Dans le domaine falisque, le culte de Junon avait semble-t-il une importance majeure, au point que, comme le rappelle BAKKUM¹¹⁶⁷, Ovide¹¹⁶⁸ n'hésitait pas à utiliser le terme *Jūnōnicolae* « adorateurs de Junon », pour désigner les Falisques, dont l'identité est intrinsèquement liée à Junon pour les auteurs antiques. Quoique le théonyme soit en propre absent de l'épigraphie falisque, il faut relever selon BAKKUM¹¹⁶⁹, un anthroponyme masculin *Iuna* (qui, avec *Gaius* et *Volta/Voltius*, représente près d'un tiers des occurrences des *praenomina* falisques, d'après BAKKUM¹¹⁷⁰, qui se rapporte d'une part certainement en synchronie au nom de Junon, si ce n'est d'autre part étymologiquement également. Cet anthroponyme est propre à l'*ager Faliscus* uniquement, et, constitutif d'une identité falisque¹¹⁷¹, il décline par ailleurs après la conquête romaine. Il est notable que, après la destruction de Falerii par les Romains en 241 av. J.-C., le culte local de Junon Curitis est vraisemblablement importé à Rome, sous la forme d'un autel sur le Champ de Mars¹¹⁷².

Le théonyme *Iūnō* reflète vraisemblablement un dérivé possessif sur le thème i.-e. **h₂iū-* « jeunesse, force vitale¹¹⁷³ » (d'où lat. *iuvenis*, etc.) avec le suffixe de Hoffmann, tel que **h₂iū-h₃no-n* (transponat) « qui possède la force vitale¹¹⁷⁴ » > **jūnōⁿ*. Ce théonyme devait connaître par ailleurs une variante avec le suffixe féminisant **-ih₂-*, d'où **h₂iū-h₃n-ih₂-* > **jūni-* non directement attestée dans les langues italiques mais probablement à l'origine de l'emprunt étrusque *Uni*¹¹⁷⁵ : la chute de /j/ initial devant voyelle en étrusque se retrouve par exemple dans

¹¹⁶⁷ BAKKUM 2016 : 27.

¹¹⁶⁸ Ov. *F.* 6, 45 - 50 (la déesse, assimilée à Héra, s'adresse au poète) : *Paeniteat quod non foueo Carthaginis arces, / cum mea sint illo currus et arma loco. / Paeniteat Sparten Argosque measque Mycenae / et ueterem Latium / subposuisse Samon; / adde senem Tatium Iunonicolasque Faliscos, / quos ego Romanis succubuisse tuli* : « Je pourrais regretter de ne point favoriser la citadelle de Carthage, alors que s'y trouvent mon char et mes armes, je pourrais regretter d'avoir fait passer Sparte, Argos, ma chère Mycènes, l'antique Samos derrière le Latium ; à cela ajoute le vieux Tatius et les Falisques adorateurs de Junon, dont j'ai toléré la soumission aux Romains. »

¹¹⁶⁹ BAKKUM 2016 : 28 - 29.

¹¹⁷⁰ BAKKUM 2009 : 288.

¹¹⁷¹ BAKKUM 2016 : 28.

¹¹⁷² RICHARDSON 1992 : 214.

¹¹⁷³ Voir DE VAAN 2008 : 317.

¹¹⁷⁴ Voir RIX 1998 : 209.

¹¹⁷⁵ RIX : *ibid.*

l'anthroponyme falisque *Iuna Ianta*, rendu *Una Anta* en étrusque¹¹⁷⁶. L'italique **iūni-* se prolonge peut-être dans le lat. *iūnīx*, *-īcis*¹¹⁷⁷ « génisse, jeune fille ».

Dans le domaine italice, le nom de Junon n'est donc pas attesté directement : l'hypothèse défendue par GARCÍA-RAMÓN¹¹⁷⁸, est de voir néanmoins dans les divinités sabelliennes *Vesuna-* et **pupluna-** des précurseurs de la déesse latine empruntée par les Étrusques sous la forme *Uni*. Selon GARCÍA-RAMÓN¹¹⁷⁹, le théonyme, pour lequel il admet la reconstruction de RIX (voir *supra*), connaîtrait par ailleurs un parallèle sémantique avec son homologue grecque Ἡρα, d'après **Hjē-rā-*, féminin de i.-e. **Hjē-ro-*¹¹⁸⁰ « année », comprise comme incarnation de la force vitale, de la « fleur de l'âge ». Comme nous l'avons souligné précédemment, le théonyme de *Vesuna-* reflète étymologiquement le même sémantisme de déesse de « l'année », caractéristique particulièrement renforcé par son association à la notion de « cycle » avec **puemun-** **pupřik-** « Celui qui va en cercle », dont l'épithète est en effet fort probablement apparentée au nom de la déesse **pupluna-**, formant un ensemble cohérent de divinités du « renouvellement cyclique » de l'année, aspect continué selon GARCÍA-RAMÓN par la figure de Junon (voir *supra*).

III.2.2.1.6. Minerva

L'antiquité du culte de Minerve est également attestée par son association aux deux autres membres de la triade Capitoline, Junon et Jupiter lors de la consécration légendaire du temple de Jupiter Capitolin en 509 av. J.-C. au début de la République¹¹⁸¹. Le culte de Minerve semble commun à plusieurs peuples italiens¹¹⁸² ; on retrouve en effet le théonyme chez les Pélagiens, ainsi dans l'inscription SVLMO 3, vers 150 av. J.-C., avec la formule typiquement osque *brat(ei)s datas* :

¹¹⁷⁶ RIX 1981 : 108.

¹¹⁷⁷ DE VAAN 2008 : 317, citant RIX 1981 : 110, voir la discussion *ibid.*

¹¹⁷⁸ GARCÍA-RAMÓN 2016a : 353 - 363.

¹¹⁷⁹ GARCÍA-RAMÓN 2016a : 354.

¹¹⁸⁰ Étymologie que BEEKES (2010 - 524) considère néanmoins comme douteuse. *Pace* GARCÍA-RAMÓN (*ibid.*), le terme ἦρωξ « héros », ne nous semble pas relever de ce sémantisme, nous y voyons plutôt, suivant l'interprétation convaincante de GARNIER 2007 une forme rattachée à un verbe *ἦράω « faire du butin », d'après **sēr-ō(ū)-s* « faiseur de butin », cf. hitt. *ša-a-ru* « butin », sur la racine **ser-* « prendre, capturer » (*LIV*² : 535) du grec αἰρέω. Le nom d'Héraclès partage, selon GARNIER, la même origine, d'après un composé *ἦρᾱ-κλεφής « glorieux par ses butins », sur *ἦρά « butin », postverbal de *ἦράω, et non fondé sur le théonyme de Ἡρα, *pace* BEEKES (*Ibid.*)

¹¹⁸¹ *LIV*. 2, 8

¹¹⁸² Chez les Ombriens, le culte est représenté dès l'époque archaïque par la production statuaire, qui montre une divinité aux attributs d'Athéna, ainsi à Fossato di Vico, : voir COLONNA 1970 : 37 - 42, etc.

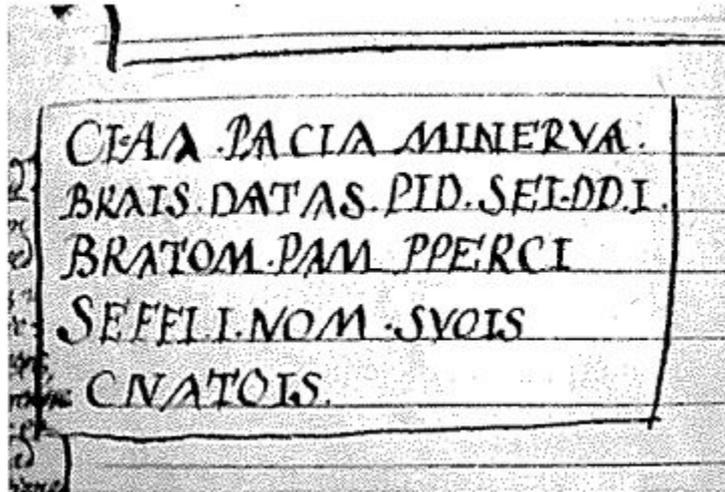


Figure 201 : SVLMO 3

Source : d'après CRAWFORD 2011

Traduction

*<oui>a. pacia <.> minerua
brat(ei)s. datas. pid. sei. d(e)d{.}i(d)
bratom. pam. p(e)perci(d)
sef<e>i. i{.}nom. suos
cnatois*

« Ouvia Pacia, à Minerve, pour une faveur
donnée, parce qu'elle lui a donné la faveur
qu'elle a demandée pour elle-même et ses
enfants »

La déesse apparaît également à Pompéi, dans l'inscription osque POMPEI 6 (89 - 91 av. J.-C.) :

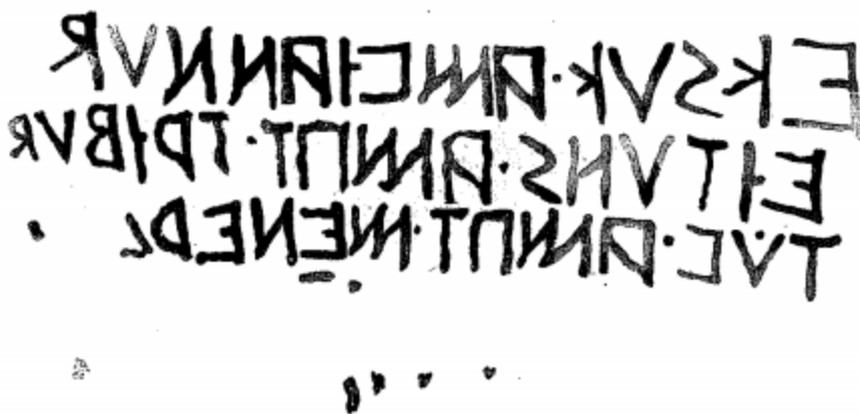


Figure 202 : POMPEI 6

Source : Pompei, VIII, 5, 19, d'après Crawford 2011

eksuk · amviannud

eítuns · amp(er)t · tribud
túv(tíkad) · amp(er)t · menerv[a]s

On notera également, près du sanctuaire de Minerve-Athéna de Punta della Campana¹¹⁸³, la mention des magistrats du sanctuaires dans l'inscription SVRRENTVM 1 (200 - 100 av. J.-C.), avec la forme **medd[í]ks · menereviius** « *meddices* (du sanctuaire) minerviens ». L'adjectif **menereviius** au nom. pl. masc. reflète un dérivé en *-ijo- avec anaptyxe, tiré de la base osque du théonyme, **menerv-**.

Comme le note RIX¹¹⁸⁴, les formes latines les plus anciennes, à l'instar du *pocolom* de Tarquinia, les attestations falisques, même plus récentes¹¹⁸⁵ ainsi en *CIL I²*, 365 (Falerii Novi, alphabet falisque), et osques, sont bien en *men-*, la forme classique en *min-* (avec la même apophonie en pélignien, s'il ne s'agit pas d'un emprunt) n'apparaissant pas avant la fin du 3^e siècle av. J.-C. en latin romain. Ainsi *CIL I²*, 2498 (Préneste, 360 - 341 av. J.-C.) : *Hiaso // Victoria // Fortuna // Menerva* ; *CIL I²*, 2209 (Veii, 300 - 271 av. J.-C.) : *L(ucios) Tolonio(s) ded(it) Menerva* ; *CIL I²*, 34 (Rome, 300 - 201 av. J.-C.) : *Pl(autos) Specios / Menervai / donom / port(at?)* ; etc.

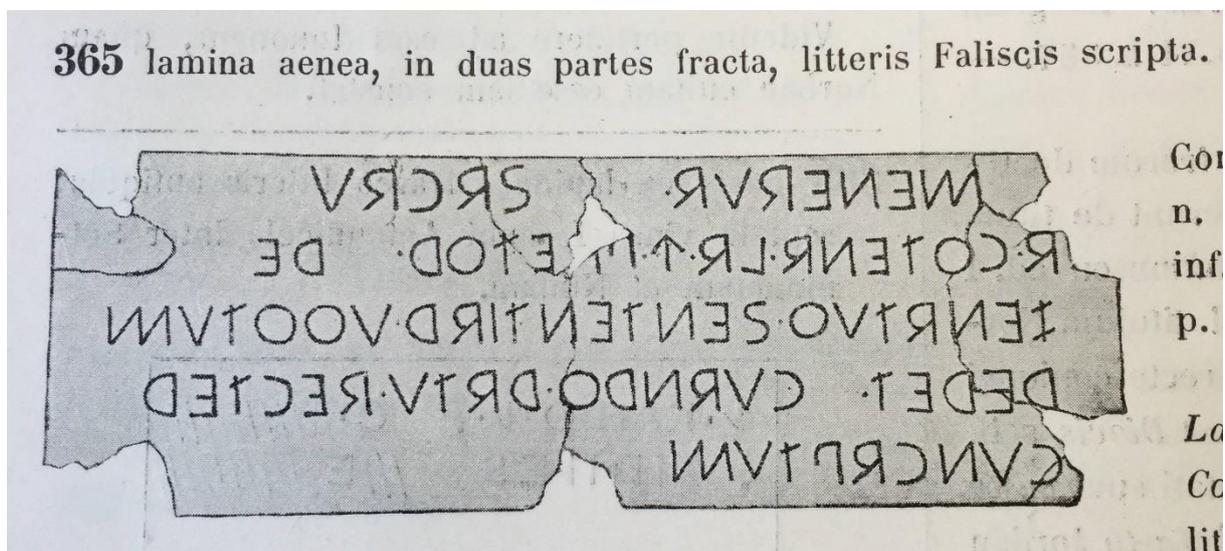


Figure 203 : *CIL I²* : 365 (lamelle de bronze falisque)

¹¹⁸³ Voir CRAWFORD & AL. 2011 : 849.

¹¹⁸⁴ RIX 1981 : 111.

¹¹⁸⁵ Sur le caractère étonnamment falisque de cette inscription pourtant datée de la fin du 2^e siècle avant. J.-C., voir BAKKUM 2016 : 30 - 32.

**menerva · vacat sacru / la · cotena · la · f · pretod · de / zenatuo · sententiad · uootum /
dedet · cuando · datu · rected / cuncaptum¹¹⁸⁶**



Figure 204 : *CIL* I², 34

Source : Firenze, Museo Nazionale del Bargello, inv. 859.

Or, c'est bien cette forme, italique¹¹⁸⁷, en *men-* qui a été empruntée par les Étrusques, à date fort haute : **menerva** est ainsi attesté en étrusque à partir du 6^e siècle av. J.-C. (Ve 3.10) avant de passer à **menrva** après la syncope vocalique de la fin du 5^e siècle¹¹⁸⁸ av. J.-C. Il faut sans doute partir d'une formation ancienne, it. com. **menes-ūā* « dotée d'intelligence¹¹⁸⁹ », avec passage ancien, pré-rhotacisme, et probablement it. com., de /su/ à /ru/¹¹⁹⁰ ; voir également la forme étrusque **merra** qui accompagne une représentation de la déesse dans l'inscription Vs 7.39, et qui pourrait provenir selon MEISER¹¹⁹¹ d'une forme syncopée d'un intermédiaire néo-ombrien **menerrā* témoin d'une assimilation /ru/ > /rr/. Le théonyme doit dériver du nom i.-e.

¹¹⁸⁶ On notera le datif en *-a*, non attendu en falisque, qui conserve normalement *-ai* : il s'agit peut-être d'une influence du datif en *-a* que l'on retrouve justement en latin.

¹¹⁸⁷ Voir RIX 1981 : 113 - 116 sur la question de l'improbabilité d'une étymologie étrusque.

¹¹⁸⁸ RIX 1981 : 112.

¹¹⁸⁹ RIX 1998 : 209 et sq.

¹¹⁹⁰ MEISER 1998 : 117.

¹¹⁹¹ MEISER 2009 : 149.

**menes-* « pensée, réflexion », thème sigmatique sur la racine **men-*¹¹⁹² « penser, réfléchir ». Ce thème est attesté par le gr. μένος « esprit, volonté, force », d'ailleurs dès le mycénien avec *e-u-me-ne* = εὐμενής « (d'esprit) bien disposé », et également par le skt. *mānas-*¹¹⁹³ « esprit », qui connaît également un dérivé en *-vín-*, forme issue de **-yo-* avec un élément secondaire¹¹⁹⁴, *mānasvín-* « intelligence ».



Figure 205 : Cnémides de bronze grecques votives inscrites en étrusque

Source : Pe. 3.4., Perugia, Palazzone, tomba degli *ACSI* (?), 5^e siècle av. J.-C., Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria, photographie de l'auteur (juin 2019)

arnθ savpunias turce menrvas

III.2.2.1.7. Fortuna

Le culte de Fortuna¹¹⁹⁵ enfin, quoiqu'il semble plus présent dans le Latium, par exemple à Préneste, qu'à Rome même, remonte selon Plutarque à Ancus Marcius, avec un temple élevé sous Servius Tullius¹¹⁹⁶. On trouve par exemple un temple à la Fortune des femmes édifié selon Tite-Live¹¹⁹⁷ vers 488 av. J.-C. ; il est notable, cependant, qu'un nouveau *fanum* dédié à Fors Fortuna, proche du temple de Servius Tullius, semble avoir été consacré à Rome au moment de la fabrication des *pocola*, soit vers 293 av. J.-C.¹¹⁹⁸ À l'intérieur de la série, le *pocolom* de

¹¹⁹² *LIV*² : 435 - 436.

¹¹⁹³ DE VAAN 2008 : 380.

¹¹⁹⁴ RIX 1981 : 117.

¹¹⁹⁵ Voir CHAMPEAUX : 1987.

¹¹⁹⁶ RICHARDSON 1992 : 155.

¹¹⁹⁷ *LIV.* 2, 40

¹¹⁹⁸ RICHARDSON 1992 : 154. À noter aussi, la reconstruction d'un temple plus ancien par M. Fulvius Flaccus en 264 av. J.-C.

Fortuna étonne par son éloignement géographique, l'objet étant supposé avoir été découvert à Hydruntum (Otranto), en Apulie, dont la conquête est certes terminée dès les années 260 av. J.-C.

Il doit s'agir d'un théonyme fondé sur le degré zéro de la racine **b^her-* « porter » d'après lat. **fortus, -ūs* m. « apport [du destin], fortune » (< i.-e. **b^hr-tú-*), avec agglutination du suffixe de Hoffmann à un thème en **-u-*, formation étudiée par RIX¹¹⁹⁹ avec d'autres exemples en latin : le théonyme *Portūnus* ainsi doit être construit sur un thème amphicinétique **pér-tu-*, **p_r-téu-* « gué, passage », reflété par lat. *portus, -ūs* m. « port » (signifiant encore « passage » dans le type *angiportus* « passage étroit »), sur la racine i.e **per-*¹²⁰⁰ « franchir, passer ». On aurait ainsi un étymon **p_r-tu-h₃n-ó-* (transponat) à l'origine de lat. *Portūnus*, « maître » du franchissement, du passage et des ports¹²⁰¹.



Figure 206 : *Pocolom* de Fortuna (Oenochoé), Otranto

Source : Paris, Cabinet des Médailles, Collection Froehner.1843

En plus de renvoyer à des cultes anciens, qui semblent se diffuser dans un contexte d'expansion romaine en Italie, mais qui peuvent également avoir des correspondances italiennes anciennes, une partie du corpus semble de plus correspondre à l'apparition de nouveaux sanctuaires à la toute fin du 4^e siècle et dans la première moitié du 3^e siècle av. J.-C., soit pour des divinités déjà honorées, soit pour de nouveaux cultes.

¹¹⁹⁹ RIX 1989 : 226 et sq.

¹²⁰⁰ *LIV*² : 472.

¹²⁰¹ Voir BLANCHET 2016 : 15.

III.2.2.2. Nouveaux sanctuaires romains

La production de l'atelier semble se conformer à l'actualité religieuse romaine pour au moins cinq des théonymes, qui connaissent de nouveaux sanctuaires au moment de la production des *pocola*.

III.2.2.2.1. Concordia

Le *pocolom* de Concordia est une œnochoé découverte à Teate Marrucinorum, capitale des Marrucins¹²⁰², peuple passé sous la domination de Rome à l'issue de la deuxième guerre samnite en 304 av. J.-C.¹²⁰³ Concordia est supposée se voir dédier un temple à Rome, voué en 367 av. J.-C, par Marcus Furius Camillus¹²⁰⁴. Il est probable que ce temple ne fut jamais construit sur ce qui devait toutefois bien être l'*Area Concordiae*, selon LIV. 39, 56, 6 ; 40, 19, 2, avant finalement l'installation d'un *Aedicula Concordiae* par Cn. Flavius précisément à la toute fin du 4^e siècle, en 304 av. J.-C¹²⁰⁵, constitué d'un autel de bronze, et remplacé en 121 av. J.-C. par le temple de Concordia de L. Opimius.

¹²⁰² RE. 5, A. 1, 100 - 101.

¹²⁰³ LIV. 9, 45.

¹²⁰⁴ PLUT. *Vies*, Camille, 42, 3 : ὑποσχόμενος ναὸν Ὁμονοίας ἰδρύσειν τῆς ταραχῆς καταστάσης : « il fit vœu de dédier un temple à la Concorde, une fois les troubles apaisés. »

¹²⁰⁵ RICHARDSON 1992 : 100.



Figure 207 : *Pocolom* de Concordia

Source : Source : Chieti, Museo Archeologico Nazionale de Chieti, Collezione G. Pansa, photographie de l'auteur (juin 2019)

Le théonyme est l'antonomase du substantif *concordiā, ae*, f. « concorde, harmonie », dérivé en *-iā* de *concors, cordis* « uni de cœur », composé de *cum* et *cor* « cœur », d'après l'i.-e. **kērd* « cœur ». Le latin est fondé sur le degré zéro des cas obliques, **krd-* ; cf : grec attique κήρ, καρδιά.

Un temple consacré à une abstraction personnifiée peut cependant étonner pour la première moitié du 4^e siècle, la diffusion de cette pratique théonymique¹²⁰⁶, certes attestée chez les Grecs, semblant plutôt concorder chronologiquement avec la production des *pocola*¹²⁰⁷. Par ailleurs, le *pocolom* de Concordia, comme celui d'Asclépios, ou, comme nous le verrons ensuite, de Salus et Bellona, peut relever d'une influence grecque : une déesse Ἀρμονία est attestée au moins depuis le 5^e siècle av. J.-C., et un culte à Ὁμονοία, qui sert par ailleurs de traduction à Concordia chez les auteurs grecs d'époque romaine, ainsi PLUT. *Cam.* 42, 4 ; D.-C., τὸ Ὁμονόειον « le temple de Concordia », est présent en Grande-Grèce, par exemple à Syracuse dont l'autel a pu servir de modèle à celui de Concordia¹²⁰⁸ ; or un nouvel autel est

¹²⁰⁶ Voir DUMEZIL 1974² : 399

¹²⁰⁷ Voir également le cas de Honos et Victoria, chapitre I, 4.2.

¹²⁰⁸ HEISSERER A.J. et HODOT 1986

dédié à cette dernière par Gnaeus Flavius, également en 304 av. J.-C.¹²⁰⁹ Il n’y a pas, en l’occurrence, de lien direct entre les traités signés entre Rome et Teate et l’édification d’un autel à la Concorde, mais la présence du *pocolom* peut indiquer là encore des signes précoces de l’influence romaine, voire la présence de Romains dans une cité qui rejoint la sphère d’influence de l’Urbs à cette époque.

Noter que la littérature connaît également une déesse antonymique *Discordīa* « la déesse Discorde », cf. VIRG. *En.* 6, 280. *Discordia demens / uipereum crinem uittis innexa cruentis*. Il s’agit également d’une antonomase du substantif *discordīa, ae, f.* « discorde, désaccord », dérivé en *-īa* de l’adjectif *discors, discordis*, « en désaccord », composé de *dis-* et *cor* « cœur ». Chez Virgile, il doit s’agir d’un calque du grec Ἐρις, en regard de la paire *Concordīa / Ἀρμονία*. On trouve probablement ce syncrétisme déjà chez ENN., *Ann.* : *postquam Discordia tetra / belli feratos postes portasque refregit*.

III.2.2.2.2. Salus

Salus, dont le *pocolom* a été découvert à Horta en contexte funéraire, possède un premier temple à Rome sur le Quirinal, dont la construction est décidée par Gaius Junius Bubulcus Brutus, qui l’avait promis à la déesse après la bataille de 311 av. J.-C. contre les Samnites, consacré en 302 av. J.-C.¹²¹⁰ (Tite-Live 9, 43). Il est intéressant de noter que le théonyme de Ὑγεία, assimilée à Salus et dont le culte est reconnu à Rome à partir de 293 av. J.-C, probablement en compagnie d’Asclépios, était déjà présent sur les *grammatika expōmata* corinthiens au siècle précédent. L’apparition du culte de Salus a pu être liée à l’influence de l’hellénisme. Le théonyme est l’antonomase du substantif *Salūs* « intégrité, santé », comparable par exemple au théonyme iranien *Haurvatāt-* « Intégrité, Santé¹²¹¹ ».

III.2.2.2.3. Bellona

¹²⁰⁹ LIV. 9, 46

¹²¹⁰ LIV. 9, 43.

¹²¹¹ DUMÉZIL 1977 : 45 - 46 ; qui rappelle par ailleurs que « le procédé par lequel ces abstractions sont devenus des personnes agissantes » est en effet un phénomène courant chez les différents peuples indo-européens. Voir DE VAAN 2008 : 537 pour l’étymologie, cf : osq. *salavs*, marruc. *salaus*, omb. *saluom*, etc.

Sur le *pocolom* de la déesse Bellona, la représentation picturale semble liée au théonyme suivant l'*interpretatio graeca* de la déesse, qui est peut-être présente, de fait, dès l'apparition du culte. Georges DUMÉZIL y reconnaît ainsi une représentation de la déesse Ényo, divinité guerrière associée à Arès¹²¹². On peut noter, toutefois, que pour les autres *pocola*, il n'y a pas nécessairement adéquation entre la représentation picturale (souvent des motifs d'Eros¹²¹³) et le théonyme inscrit. Le premier temple de Bellona à Rome est voué durant la troisième guerre samnite en 296¹²¹⁴ av. J.-C., sous le consulat d'Appius Claudius Caecus et dédié vers 293 av. J.-C.¹²¹⁵ Cette dédicace est rappelée par une inscription commémorative du début de notre ère, *CIL XI*, 1827 : (Etrurie, Arretium) :

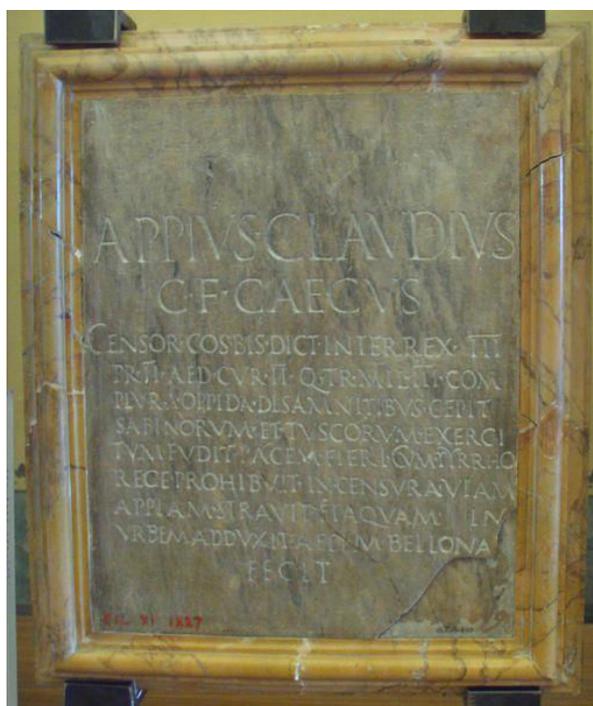


Figure 208 : *CIL XI*, 1827

Appius Claudius / C(ai) f(ilius) Caecus / censor co(n)s(ul) bis dict(ator) interrex III / pr(aetor) II aed(ilis) cur(ulis) II q(uaestor) tr(ibunus) mil(itum) III com/plura oppida de Samnitibus cepit

¹²¹² DUMEZIL 1974 : 394-395 « À en juger par une coupe du IIIe siècle, qui porte à la fois l'inscription Belolai *pocolom* (*CIL*, I, 441) et une tête avec des serpents dans les cheveux, l'assimilation à la grecque Enyo, que l'Iliade (5, 592) donne pour répondante féminine à Arès, est chose ancienne ».

¹²¹³ Ainsi pour *Volcanus*, *Kerus*, *Laverna*. Voir MOREL 1969 : 109. Ces motifs d'Eros sont, pour Morel, à rattacher à l'influence tarentine sur les *pocola*, et, possiblement, à la présence d'artistes tarentins dans le Latium après la conquête de leur cité en 272 av. J.-C.

¹²¹⁴ RICHARDSON 1992 : 57.

¹²¹⁵ COARELLI 2007 : 271.

/ Sabinorum et Tuscorum exercitum fudit pacem fieri cum [P]yrrho / rege prohibuit in censura viam / Appiam stravit et aquam in / urbem adduxit aedem Bellonae fecit.

L'étymologie de Bellona semblait transparente déjà pour les Anciens. Sans conteste, elle est une divinité rattachée à la deuxième fonction dumézilienne, au domaine de la guerre. Comme le rappelle DUMÉZIL, son assimilation précoce à la déesse grecque Ἐννώ (cf : *CIL* P, 441 et VIRG. *En.* 8, 700) indique qu'elle constitue, comme cette dernière pour Arès, le pendant féminin du dieu de la guerre Mars. De fait, les temples des deux divinités romaines sont situés hors du *pomerium*¹²¹⁶. Mais si Mars est la divinité titulaire des actions militaires, Bellona commande¹²¹⁷ en sus des aspects bien particuliers de la guerre : son déclenchement et son issue victorieuse¹²¹⁸. Un fétial lance devant son temple près du théâtre de Marcellus, à la *Columna Bellica*, la *hasta belli praenuntia*¹²¹⁹, et c'est dans ce même temple qu'une fois la guerre terminée on délibère de l'attribution des triomphes. En cela, la *Wortbildung* du théonyme est en adéquation avec le culte de la déesse. Il s'agit d'un dérivé en *-ōna* (issu du suffixe de Hoffmann), d'après *dūellum*, *i*, *n*. « guerre ». Cette spécificité sémantique du suffixe de Hoffmann comme indicateur d'une divinité « maîtresse de », au sens de qui « est en charge de¹²²⁰ » expliquerait la double responsabilité de la déesse. Elle n'est pas la guerre personnifiée,

¹²¹⁶ LIV, 30, 21 ; 30, 40. Voir COARELLI 2007.

¹²¹⁷ De même la divinité Angerona commande au déclenchement d'un nouveau cycle de rallongement des jours et marque la fin de leur étrécissement : il s'agit également d'un dérivé en **-ōna* (voir OLSEN 2010 : 162 « *originally the feminines must have been characterized by *-ih₂-*, which is regular with non-thematic base words, while **-ah₂-* as e.g. attested in Gk. Διώνη, lat. *-ōna*, appears to be analogical since this variant of the motion suffix is originally restricted to thematic derivational bases. » : la forme *Angerōnia* (cf : *Ferōnia*), peut refléter un état plus ancien, ou une réfection.), à partir d'un neutre sigmatique **anges-* / **angos-*, « étrécissement, resserrement » attesté par l'adjectif *angustus*, *a*, *um* « étroit, resserré », de **angos-to-* et possiblement par le plus tardif *angōr*, *ōris* « angine », et fig. « oppression, tourment » ; d'où **anges-ōna* « Maîtresse de l'étrécissement », *Angerōna* après rhotacisme. On a peut-être un parallèle dans la *Wortbildung* du théonyme ombrien Vesun-, d'après **vet(e)s-ōna*, dérivé de it. com. **uetos-* / **uetso-* « année, de l'année » (Voir *supra*) ; le thème it. com. **angos-* « étroitesse », cf : lat. *angō* « serrer, étrangler », doit continuer i.-e. **h₂emǵh-os* « étroitesse », d'après la racine **h₂emǵh-* « nouer, serrer (la racine est productive d'un thème en **-u-*, **h₂emǵh-u-* attesté par lat. *angiportus* « passage étroit », germ. com. **angwu-* d'où got. *aggwus* etc, et skt. *amhú-*. Les langues germaniques attestent de plus de l'adjectif en **-to-* **h₂emǵh-os-to-* « pourvu d'étrécissement », ainsi v. h. a. *angust*, all. *Angst* « peur » : Voir KROONEN 2013 : 28. il existe peut-être un cognat également avec l'av. *qzō.muč* (théonyme) « qui fait sortir de l'étrécissement », d'après **amǵhes-* **muk-* (Voir GARNIER 2010 « (ē-)mūngō »).

¹²¹⁸ C'est d'ailleurs ce dernier aspect qui lui valut l'attribution d'un temple par Appius Claudius Caecus en 296 av. J.-C. : *CIL* 11, 1827 ; LIV, 10, 19.

¹²¹⁹ Rituel toujours effectué à l'époque de Marc-Aurèle, selon D.-C., 71, 33. ταῦτά τε εἰπόν, καὶ τὸ δόρυ τὸ αἰματῶδες παρὰ τῷ Ἐννεῖῳ ἐς τὸ πολέμιον δὴ χωρίον, ὡς γε καὶ τῶν συγγενομένων αὐτῷ ἦκουσα, ἀκοντίσας ἐξωρμήθη

¹²²⁰ Voir OLSEN 2010.

mais la divinité dont on s'assure les faveurs pour « sortir » heureusement de la situation de guerre.

Le théonyme a dû suivre la même évolution phonétique que *dūellum* > *bellum*¹²²¹. D'après PINAULT¹²²², le terme *dūellum*, *i*, *n.* est un dérivé en *-lo-*, sur l'adjectif **dūeno-* (> *bonus*) « bon, brave », tel que **dūeno-lo-* « assez bon, brave », d'où *dūellum* « morceau de bravoure = guerre ». Ce n'est néanmoins pas l'explication la plus économique pour expliquer le sens de « guerre », associé au fait que le théonyme est écrit avec un initial à date haute, dès sa première attestation, et non avec le digramme <du> supposément archaïsant dans le *Senatus-Consulte de Bacchanalibus*. Est-il envisageable que la forme est pu être réinterprétée *a posteriori* à l'aune de *duenos* > *bonus* et que *bellum* comme *Bellona* aient une tout autre origine ? Dans une perspective essentiellement exploratoire, l'on peut penser au thème celtique **belo-* / **bello-*¹²²³ « fort, puissant », apparenté à skt. *bālam* « force », grec βελτίων « meilleur, plus fort », βέλτιστος « le plus fort ». le thème est probablement attesté en latin par l'adjectif *dēbilis* « sans-force = faible, débile », qui est sans doute un vieux thème en *-i* (attesté dès Ennius), sur le thème **bel-* ou **bol-* selon DE VAAN¹²²⁴. En celtique selon DELAMARRE cette racine serait bien productrice d'anthroponymes, ainsi Bellouesos « le Fort-et-Bon », Bellorix, etc., et, surtout, de théonymes : Belisama¹²²⁵, qui représente une formation superlative en **-is-amo-*, « la Très-Puissante », par ailleurs associée à Minerve par l'*interpretatio Romana* : *CIL* XIII, 8 (Aquitania, Consoranni, Saint-Lizier) : *Minervae / Belisamae / sacrum / Q(uintus) Valerius / Montan[us] / [e]x v[oto]*), et Belenos¹²²⁶ « Maître de la Puissance », avec un suffixe hérité du suffixe de Hoffmann.

¹²²¹ MEISER 1998 : 111.

¹²²² PINAULT 1987 : 51 - 156.

¹²²³ DELAMARRE 2003 : 72.

¹²²⁴ DE VAAN 2008 : 162 - 163.

¹²²⁵ DELAMARRE 2003 : 71.

¹²²⁶ Dont le culte est par ailleurs attesté à Aquileia dans l'épigraphie latine dès le 1^{er} siècle av. J.-C. et à époque impériale (*CIL* I², 3411, 3412, *CIL* V, 739) ainsi que dans divers autres lieux de la province Venetia et Histria.

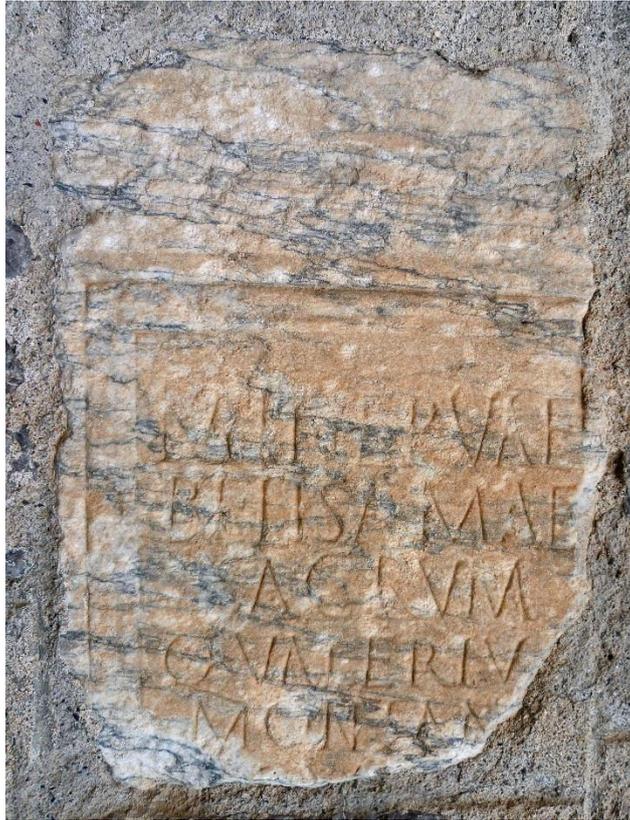


Figure 209 : *CIL* XIII, 8

Source : Pont de Saint-Lizier, Ariège¹²²⁷

Bel(l)ona pourrait en être le pendant féminin exacte¹²²⁸, « Maîtresse de la Puissance », et *bellum* un croisement avec l'adjectif **belo-* comme « acte de force, de puissance » > « guerre ». Les formes en *du-*, telles que *perduellis*, *duellum*, *duellator* chez Plaute, aurait subi, par étymologie populaire, l'influence de *duō*, et constitueraient, comme *Duelonai*, des pseudo-archaïsmes. Le culte de Bellona est par ailleurs bien attesté (certes comme dans le reste de l'Empire, à l'époque impériale) en Gaule dans l'épigraphie latine et dans la péninsule ibérique, notamment dans les inscriptions romaines de Lusitanie, où il semble revêtir un aspect local¹²²⁹, ainsi en *CIL*Caceres 1, 227, Monroy / Norba : *Bellona(e) / Galitigiu(s) / Augustia/[ni(?)] f(ecit?) ex / [voto(?)]*, *CIL*Caceres 2, 630, (Madronera / Turgalium) : *Bellon(a)e / Munatia / Mansueta / v(otum) s(olvit) l(ibens) a(nimo)*, 631, (Madronera / Turgalium) : *Saturni/nus To/nci Bell/ona(e) / a(nimo) l(ibens) p(osuit)*, *CIL*Caceres 3, 907, Aceituna : *Bello/nae / Uru() / v(otum) a(nimo) l(ibens) s(olvit)*.

¹²²⁷ Voir CAG 9, 268.

¹²²⁸ Après tout, les Romains ont bien adopté la déesse celte Epona, par ailleurs forgé sur le même modèle, avec un suffixe *-ona* inter-compréhensible en synchronie.

¹²²⁹ Voir GARCÍA Y BELLIDO 1967.

Comme le rappelle DELAMARRE¹²³⁰, les Insubres et les Scordiques sont réputés honorer une déesse de la guerre *Bellona*, voir ainsi AMM. MARC. 27, 4 :

*Et partem earum [Thraciarum] habitauere Scordisci, longe nunc ab isdem prouinciis disparati, saeui quondam et truces, ut antiquitas docet, hostiis captiuorum Bellonae litantes et Marti, humanumque sanguinem in ossibus capitum cauis bibentes auidius*¹²³¹.

III.2.2.2.4. Venus

Au moins deux *pocola* sont dédiés à la déesse Vénus : l'on trouve une œnochoé de Tarquinia (*veneres pocolom*, CIL I², 451), et un fragment de Caere (*venere[s pocolom]*, CIL I², 2495), qui présentent tous deux le génitif en *-es* > *-is* des thèmes consonantiques. L'on retrouve aussi cette désinence pour Salus (CIL I², 450 *salutes pocolom*). À cela s'ajoute un autre fragment, qui ne montre que la désinence de ce qui semble également un thème en **-s* : [*--- Jerus pocolom* (CIL I², 2885, voir *supra*). La variante du génitif en *-us* (< *-os*) est possible pour le thème de *Venus*, comme l'atteste l'épigraphie (Ainsi CIL I², 2297, 2536, etc.), mais la forme pourrait également correspondre au génitif de la déesse *Cērēs*, qui provient également d'un thème sigmatique et montre des formes en *-us* en sus de *-es* > *-is* (Ainsi CIL I², 677 et 679, à Capua : *Cererus*), et qui ne semble pas étrangère à la série. (Voir *infra*).

Le culte de Vénus est probablement italique et ancien et attesté chez les Osques¹²³² : à Rossano, comme nous l'avons vu avec le datif $\text{ῤ}\epsilon\nu\zeta\eta\iota$ < it. com. **uén-es-ej* (POTENTIA 22), et également dans le Brutium, avec le génitif $\text{ῤ}\epsilon\zeta\epsilon\iota\varsigma$ (CAVLONIA 2). Comme nous l'avons déjà souligné, cette dernière inscription semble remonter au dernier quart du 4^e siècle av. J.-C., ce qui semble exclure l'hypothèse d'un emprunt au latin. À Rome, le premier temple connu est dédié en 295 av. J.-C. par Quintus Fabius Maximus Gurges¹²³³. Ainsi, quoique le culte ait pu être ancien¹²³⁴, on constate un regain certain d'actualité vers le début de la période de production des *pocola*.

¹²³⁰ DELAMARRE 2003 : 71.

¹²³¹ « Les Scordiques habitaient une partie des terres thraces, aujourd'hui rattachée à une province qui en est très éloignée. Comme nous l'apprennent les annales, ce peuple cruel et féroce sacrifiait ses prisonniers à Bellone et à Mars, et buvait avidement du sang humain dans des crânes. »

¹²³² Et vraisemblablement chez les Messapiens, voir le chapitre I.3.2.4.

¹²³³ LIV. 10, 31

¹²³⁴ Voir SCHILLING 1954

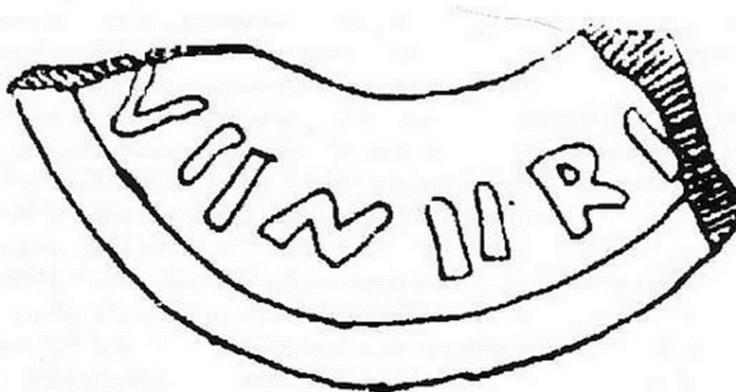


Fig. 28. Fac-simile dell'iscrizione *Vener[e]s pocolom* sovradipinta sull'orlo di un'olpetta da Caere, contrada Vignali (da MENGARELLI 1937)

Figure 210 : Fragment de *pocolom* de Vénus, Caere

Source : d'après CIFARELLI & AL. 2002-2003

III.2.2.2.5. Aesculapius

Quant au culte d'Asclépios, il s'agit d'un emprunt grec en provenance directe d'Epidaure, après que le sénat romain eut décidé d'y envoyer une délégation en réponse à la peste de 293 av. J.-C.¹²³⁵ : la construction du temple sur l'île du Tibre doit avoir commencé vers 291 av. J.-C., et il aurait été dédié un 1^{er} janvier¹²³⁶ probablement vers 289 av. J.-C. Ainsi, la forme *aisclapi* est concordante avec la forme $\text{A}\iota\sigma\kappa\lambda\alpha\pi\iota\omicron\varsigma$ du dorien argien d'Epidaure¹²³⁷ plutôt qu'avec la forme attique $\text{A}\sigma\kappa\lambda\eta\pi\iota\omicron\varsigma$; c'est certainement la forme dorienne qui donne, après anaptyxe, le latin classique *Æsculāpīus*. La forme *Asclēpīus*, tirée de l'attique et que l'on retrouve dans l'anthroponymie, constitue encore, comme le rappelle BIVILLE¹²³⁸, la démonstration de l'existence d'emprunts concomitants par « des voies et des dates de pénétration successive ». Dans les inscriptions des 3^e - 2^e siècle, on trouve effectivement des formes intermédiaires entre le latin classique et l'attestation du *pocolom*, ainsi le datif *aiscolapio*, avec anaptyxe en *CIL I², 26* (230 - 200 av. J.-C.), puis *aescolapio*, avec passage /ai/ > /ae/, en *CIL I², 28* (225 - 176 av. J.-C.).

¹²³⁵ LIV., *Periochae*, 11 ; RICHARDSON 1992 : 3.

¹²³⁶ OV. *F.* 1, 288-294

¹²³⁷ WACHTER 1987.

¹²³⁸ BIVILLE 2009 : 410 ; ainsi POCETTI 2015 : 110 à propos du nom d'Apollon dans les langues italiques.



Figure 211 : *CIL* I², 26

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur, (juin 2019)

Aescolapio dono / L. Albanus K. f. dedit

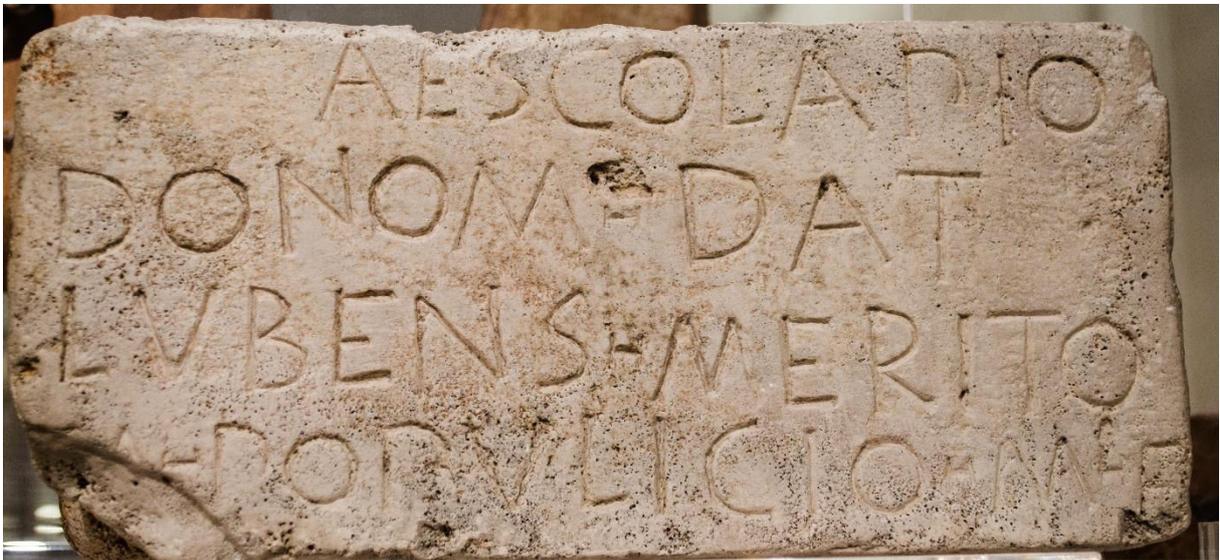


Figure 212 : *CIL* I², 28

Source : Rome, Museo Nazionale Romano delle Terme di Diocleziano, photographie de l'auteur (juin 2019)

Aescolapio / donom dat / lubens merito / M. Populicio M. f

III.2.2.2.6. Laverna

La production des *pocola* semble liée au moins en partie aux sanctuaires et particulièrement à l'apparition de nouveaux sanctuaires à Rome. Pour ce qui est du *pocolom* de la déesse Laverna (*CIL I², 446*), nous n'avons pas d'attestation de l'apparition du culte¹²³⁹ ni de date d'édification d'un sanctuaire, qui paraît cependant exister à Rome : ainsi Varron mentionne la porte Lavernale, nommée ainsi par sa proximité avec l'autel de Laverna, et qui fait partie du mur servien, élevé entre le 6^e et le 4^e av. J.-C.¹²⁴⁰ : VARR. *LL.* 5, 34, 163 :

*Sequitur Porta Naevia, quod in nemoribus Naeviis [...] Deinde Rauduscula, quod aerata fuit. [...] Hinc Lavernalis ab ara Lavernae, quod ibi ara eius*¹²⁴¹.

Un *dēlūbrum* lui est également consacré dans le Latium à Anagnia, ville des Herniques ayant reçu la citoyenneté *sine suffragio* en 306¹²⁴² av. J.-C., daté de la deuxième moitié du premier siècle av. J.-C.



Figure 213 : *AE* 1975, 184

AE 1975, 184 (Latium et Campania, Anagnia)

delubrum / Lavernae

Son nom semble manifestement lié au terme *lǎvernǎo*, *ōnis* « voleur », comme le précise FEST. 104, 28 :

¹²³⁹ Culte qui a cependant dû avoir une certaine pérennité, la déesse étant ainsi mentionnée chez Arnobe, 3, 26, 1 comme « *dea furum* » ; également en 4, 24.

¹²⁴⁰ Voir COARELLI 1989.

¹²⁴¹ « Vient ensuite la porte Naevia, parce qu'elle se trouvait dans les bois Naevien (...), ensuite la porte Rauduscula, parce qu'elle est faite en airain (raudus), (...), et enfin la porte Lavernale, en raison de l'autel de Laverne qui se situe là. »

¹²⁴² *RE* 2024 - 2025.

*Lauerniones fures antiqui dicebant, quod sub tutela deae Lauernae essent, in cuius luco obscuro abditoque solitos furta praedamque inter se luere. Hinc et lavernalis porta vocata est*¹²⁴³.

Chez NONIUS MARCELLUS, Laverna est bien la *dea cui supplicant fures*, avec, en preuve, un fragment de PLAUT., *Cornicularia*, frg. IV : *mihi Laverna in furtis celebrassit manus*. (avec une forme verbale qui doit être un optatif parfait, sans particule¹²⁴⁴). Ce rôle semble confirmé par une autre attestation plautienne : PLAUT. *Marm.* 445, où le cuisinier, et voleur, Congrion l'invoque comme sa protectrice :

*Ita me bene amet Lauerna, <uti> te iam, nisi reddi mihi uasa iubes, pipulo hic differam ante aedis*¹²⁴⁵.

Ainsi HOR. *Epîtres*, 1, 16 :

*Vir bonus, omne forum quem spectat et omne tribunal / quodcumque deos uel porco uel boue placat: / 'Iane pater!' clare, clare cum dixit: 'Apollo!' / labra mouet, metuens audiri: 'Pulchra Lauerna / da mihi fallere, da iusto sanctoque uideri, / noctem peccatis et fraudibus obice nubem*¹²⁴⁶.

À propos de ce passage de Horace, on trouve une scholie qui apporte des précisions sur la localisation d'un sanctuaire de la déesse, et sur l'origine de son nom :

*Lauerna uiae Salariae lucum habet; est autem dea furum. Simulacrum eius fures colunt aut qui consilia sua tacita uolunt. Fortasse dicta sit a lauando; nam fures lauatores dicuntur. Preces eius cum silentio exercentur*¹²⁴⁷.

¹²⁴³ « Les Anciens appelaient *Lauerniones* les voleurs, parce qu'ils étaient sous la protection de la déesse Laverna, dans le bois obscur et retiré de laquelle ils se partageaient entre eux leurs vols et leur butin. »

¹²⁴⁴ BENNETT 1982 : 19.

¹²⁴⁵ « Que Laverne me vienne en aide ! Si tu ne fais pas en sorte qu'on me rende mes vases, j'irai faire un scandale devant tes portes ! »

¹²⁴⁶ « Cet homme de bien, que tout le forum et le tribunal contemplent, dès qu'il sacrifie un porc ou un bœuf au dieu, quand il crie bien haut 'Janus Père ! Apollon !', dit, en ne faisant que bouger les lèvres de peur d'être entendu : 'Ô belle Laverne, accorde-moi de tromper, accorde-moi de paraître juste et saint, cache mes méfaits dans la nuit et mes vols d'un nuage ! »

¹²⁴⁷ « Laverne possède un bois sacré sur la via Salaria, elle est la déesse des voleurs. Les voleurs révèrent une statue d'elle quand ils veulent obtenir ses conseils secrets. Son nom vient peut-être de *lavare*, car les voleurs sont

L'explication par *lāvātōr* « laveur » doit être une étymologie populaire, explicable par une désignation métaphorique des voleurs. Une étymologie latine est possible avec une racine au sémantisme plus proche des prérogatives de la divinité : il faudrait partir de la racine **leh₂-* « faire campagne, razzier », du hitt. *lāhh-* « campagne militaire, voyage », louv. *lahhi(ia)-* « faire campagne, voyager » sur laquelle on formait également un thème en **-u-* **leh₂-u* « razzia » d'où gr. λα(φ)ός < **leh₂-uo-*¹²⁴⁸ « hommes, armée », v.irl. *láech* « guerrier », got. *laun* « récompense », d'après **leh₂u-no-*. Sur cette même racine étendue, il a pu exister un substantif féminin ou un collectif de type **louh₂-éh₂-* « prise, butin », it. com. **louā* > lat. **lāuā*¹²⁴⁹ « larcinage, butin ». d'où serait tiré le dérivé **lāuāli-* « relatif au larçin » et son doublet **lāuāri-*, dont le nominatif **lāuār*, avec abrègement du *-ā* en finale absolue¹²⁵⁰, serait la source du théonyme **Lāuār-na* > *Lāuērna* « Celle du larçin », d'où « déesse des voleurs ». Le sémantisme de « brigandage, larçinage », serait comparable à une série de mots grecs vraisemblablement rattachés à la même racine¹²⁵¹, ainsi ληΐστωρ « brigand », HOM. *Il.* 15, 427, gr. ἀπολαύω « tirer profit », λεία¹²⁵², dor. λᾱίᾱ < **lā₂ī-īā* « butin » : la racine **leh₂u-* Une telle extension **leh₂u-* « faire du butin » de la racine **leh₂-* « faire campagne » se retrouve également dans le latin *lūcrum* « gain, profit », qui doit refléter **lh₂u-tlo-* > **luklo-* > **lukro-* avec dissimilation¹²⁵³. En regard des attributions de la déesse, il est possible que le sémantisme du théonyme ait été aussi influencé par la racine **leh₂-*¹²⁵⁴ « se cacher », du latin *lateō* « être caché ».

On a cependant pu envisager pour la déesse un emprunt à l'étrusque : ainsi *ThLE*², 203 : **lari patru lavelnas**. Il s'agit vraisemblablement d'une formule onomastique, l'objet étant une urne cinéraire prenant la forme d'une cassette de pierre munie d'un couvercle et de quatre pieds¹²⁵⁵.

appelés *lavatores*. On la prie en silence. » Pseudacronis scholia in Horatium: Scholia in Epistulas (LLA 614) - LLT-B. lib.: 1, epistula: 16, versus: 60.

¹²⁴⁸ BEEKES 2010 : 832.

¹²⁴⁹ MEISER 1998 : 85.

¹²⁵⁰ MEISER 1998 : 74.

¹²⁵¹ SERBAT 1975 : 147.

¹²⁵² Pace BEEKES 2010 : 832.

¹²⁵³ DE VAAN 2008 : 350 - 351.

¹²⁵⁴ LIV² : 401.

¹²⁵⁵ Voir NSA, Vol. XVI., 1919.

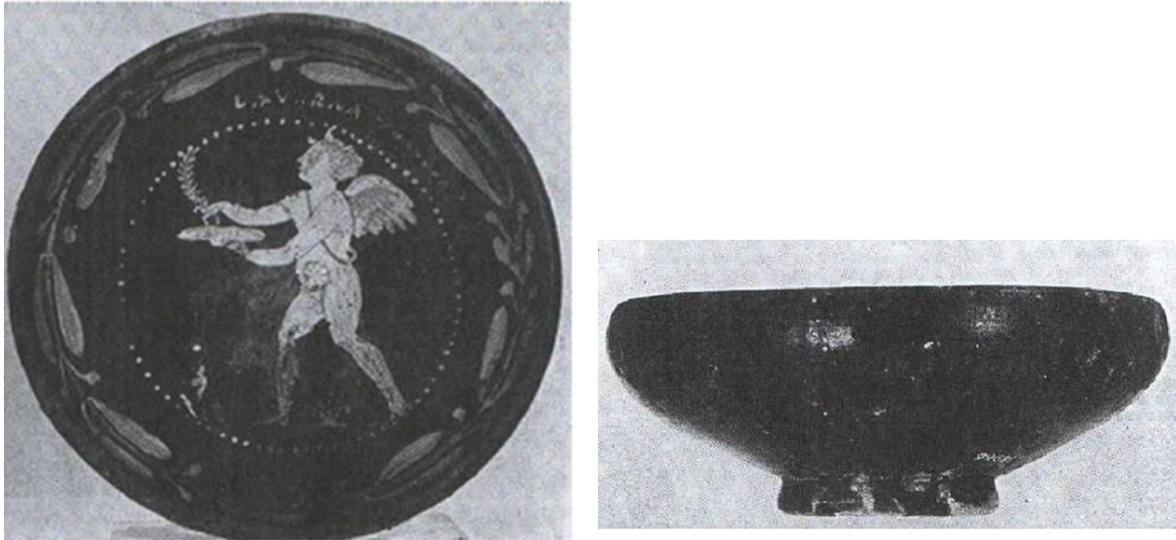


Figure 214 : *Pocolom* de Laverna, Horta

Source : Rome, Musei Vaticani

III.2.2.3. Dieux d'autres provenances

III.2.2.3.1. *Aequitas* ou *Angītia* ?

Si le culte d'*Aequitas* a effectivement existé, il n'est pas encore attesté à Rome à l'époque des *pocola*, pas plus qu'à Vulci où le *pocolom* a été découvert. Le développement du culte d'*Aequitas* semble plutôt lié à la propagande impériale¹²⁵⁶, avec la figure de l'*Aequitas Augusti*. Le théonyme est, en soi l'antonomase de *æquītās, ātis, f* « équité », dérivé de l'adjectif *æquus, a, um (æcus, a, um)* « égal », arch. *aiquom*. Or, la lecture du théonyme comme celui d'*Angītia*, qui n'a pas non plus de temple romain, peut traduire une production spécifique pour un public sabellique, *a fortiori* dans le cas d'une déesse en effet réputée d'origine sabellique chez les auteurs latins, notamment déesse des Marses associée à la magie et aux serpents, ainsi chez SIL. IT. P. 8, 495-499 :

¹²⁵⁶ NOREÑA 2001 : 157-158

*Marsica pubes et bellare manu et chelydris cantare soporem uipereumque herbis
hebetare et carmine dentem. Aetae prolem Angitiam mala gramina primam
monstrauisse ferunt, tactuque domare uenena* ¹²⁵⁷.

SOL. 2, 4 :

*Gentem Marsorum serpentibus illaesam esse, nihil mirum: a Circae filio hi genus
ducunt, et de auita potentia deberi sibi sciunt seruitium uenenorum: ideo uenena
contemnunt. Caelius Aetae tres filias dicit, Angitiam, Medeam, et Circen: Circen
Circeios insedisse montes, carminum maleficiis uarias imaginum facies mentientem:
Angitiam uicina Fucino occupauisse, ibique salubri scientia aduersus morbos
resistentem, quum dedisset hominem uiuere, deam habitam: Medeam ab Iasone Buthroti
sepultam, filiumque eius Marsis imperasse* ¹²⁵⁸.

Cette origine marse de la déesse trouve des appuis dans l'épigraphie du Luco dei Marsi, avec ce qui semble être une attestation du théonyme sous la forme *Actia* dans l'inscription latino-marse de Caso Cantovio déjà abordée, découverte au lac Fucin :



Figure 215 : CIL I², 5

¹²⁵⁷ « Les soldats marses, outre le combat, savaient aussi endormir les serpents en chantant, et atténuer la morsure de la vipère par des plantes et des incantations. On raconte que la fille d'Aétès, Angitia, leur avait montré les plantes vénéneuses et comment, par le toucher, dompter les poisons. »

¹²⁵⁸ « Il n'est pas étonnant que le peuple des Marses ne craigne pas les serpents : ils descendent en effet du fils de Circé, et ils savent que le pouvoir de conjurer les poisons leur vient de leur ancêtre : ainsi ils méprisent les poisons. Célius dit qu'Aétès eut trois filles : Angitia, Médée et Circé. Circé habitait les monts Circéiens, invoquant par ses incantations maléfiques diverses créatures, Angitia occupait le voisinage du lac Fucin, et là, combattant les maladies par sa science salutaire, comme elle permettait à l'homme de rester en vie, elle fut considérée comme une déesse ».

Source : *CIL* I², 5 (Luco dei Marsi, lac Fucin), Rome, Museo Torlonia, © F. Barnabei

Caso Cantovio
s Aprufclano cei
p(ed) apur finem (e)
Calicom en ur
bid Casontoni a
socieque dono
m Atolero Actia
pro l(ecio)nibus Mar
tses

Le théonyme *Actia*, avec un datif en *-a*, présenterait également la non-notation de la nasale devant <c> pour /g/ et la syncope de la voyelle médiane. Cependant, comme le note WACHTER¹²⁵⁹, il est bon de rappeler que la lecture *Actia* reste incertaine, en raison du caractère endommagé de l'inscription. Toutefois, dans les inscriptions latines du même sanctuaire, on peut constater que la déesse y est bel et bien attestée, ainsi *CIL* 9, 3885 (Luco dei Marsi), qui mentionne un Kaeso : *Sex(tus) [P]accius M(arci) [f(ilius)] / et Sex(tus) Paccius Ka[es(onis) f(ilius)] / quinq(uennales) murum vet[ust(ate)] / co(n)sum(p)tum a solo resti[t(uerunt)] / ex p(ecunia) p(ublica) Angitiae*, en *AE* 1996, 514 (Samnium, Luco dei Marsi) avec la mention du nom des Marses : *F(ines) p(opuli) Albens(is) / et Ma/rso(rum) An/giti(ae)*, ou encore *AE* 1999, 568 :

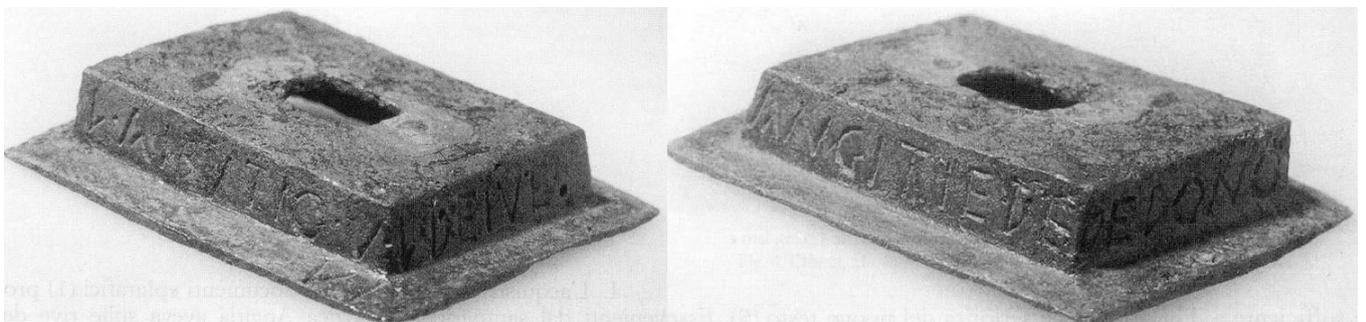


Figure 216 : *AE* 1999, 568

Source : Samnium, Luco dei Marsi, Chieti, Museo Nazionale dell'Antichità

L(ucius) Aibutio(s) / V(ibi) // l(ibertus) Deive // Angitie de/de(t) dono(m)

¹²⁵⁹ WACHTER 1987 : 370.

Le culte de la déesse est attesté à Antinum près du Lac Fucin également en *CIL* I², 1763 (2^e - 1^{er} siècle av. J.-C.) : *P. Pomponi(us) N. f. / Ancitie / donom / dedit / lubens / mereto*, ainsi qu'à Trebula Mutuesca : *AE* 1964, 15 (Samnium) [*A*]ngitia*e sacr(um) P(ublius) Calestro Agr[.* Le théonyme semble apparaître également à Sulmo dans une inscription du 1^{er} siècle de notre ère, sous la forme d'un datif pluriel en *CIL* 9, 3074 (Samnium) : *Fuficia / C(ai) Fufici / Amandi / f(ilia) Iusta / mag(istra) Angitiis / d(onum) d(at).*

La déesse est également attestée en osque¹²⁶⁰ par une inscription unique, Ve 140 = Sa 22 = BOVIANVM or SAEPINVM 1 (Samnium), gravée sur un anneau en or avec pierre précieuse, aujourd'hui perdu, et datée vers 300 av. J.-C. selon Crawford, soit au début de la réforme orthographique de l'alphabet national osque : on y trouve la notation de <ı> mais pas encore <ú>, ainsi **dunum** et non **dunúm** attendu. L'autopsie de l'objet étant impossible, il n'est cependant pas inenvisageable qu'il y ait pu y avoir des erreurs de copie.

Fr. V 246 (copie de Froehner):

>·2113NVA>·21HET>
 ·1A113HA·1AIT>AHA
 ·AERAVM·ERER·

Figure 217 : BOVIANVM or SAEPINVM 1

Source : Paris, Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles, Froehner V 246, inv. 1223, d'après CRAWFORD 2011

Traduction

stenis · kalaviis · g.

dunum · dedet

anagtiai · díviiai ·

« Stenis Kalaviis (fils de) G.

¹²⁶⁰ Pace Ernout 1971 : 79, nous n'ajoutons pas à ce dossier le groupe des inscriptions « *anaceta* » de Sulmo, qui sont, comme nous l'avons explicité, certainement des épitaphes à des prêtresses de Cérés.

Le théonyme est présent sous la forme du datif **anagtiai** < *angitiai, avec syncope de la voyelle médiane et /a/ d’anaptyxe après la nasale. Il est développé par l’épithète **diúviiai**, qui semble refléter un dérivé en *-iĵo-, sur la base du nom it. com. de la divinité, *deiĵo-¹²⁶¹, équivalent du lat. *dīus*. Pace DE VAAN¹²⁶², qui voit dans la graphie une éventuelle erreur pour ***diúviiai** « Jovienne », le <i> initial peut traduire une hésitation dans la notation de /e/ à une période de mise en place de la réforme orthographique.

Selon les auteurs latins, la divinité est à identifier, *via* l’hellénisme, comme un personnage mythologique, sœur de Médée et Circée. Le culte d’*Angitīa* peut correspondre à une récupération des mythes de Médée et Circée, d’où, peut-être, la forme au pluriel, avec un nouveau théonyme italice, ou, plus vraisemblablement, à un croisement entre celles-ci et une divinité indigène. Le rapprochement populaire¹²⁶³ avec *anguis* (it. com. *ang^wis¹²⁶⁴) est phonétiquement impossible, et doit être lié au mythe de Médée et à l’association des Marse aux serpents. Néanmoins, il n’est pas impossible que ce rapprochement ait été favorisé par le nom même de la divinité, qui peut théoriquement refléter la racine *h₂emǵ^h- « serrer » d’où « étouffer », du lat. *angō* « étrangler, étouffer ».

On peut imaginer une forme **anget-ia*, dérivé féminin en *-iĵo- sur la base d’un nom d’agent **anget-*. Le théonyme peut aussi refléter directement un dérivé en *-etia* sur une base **ang-*¹²⁶⁵. Dans les deux cas, l’étymon aboutirait régulièrement en latin à *Angitīa*, osq. **anagtia-** avec /a/ d’anaptyxe et syncope du /e/ en osque, apophonie en latin. Il semble possible également de poser un dérivé en *-etó- sur la racine verbale *h₂emǵ^h-¹²⁶⁶, d’où *h₂emǵ^h-etó- « qui étouffe », recaractérisé avec un suffixe féminin *-ia*. La déesse pourrait correspondre à une figure de magicienne à l’image de ses parentes, empoisonneuse par excellence, « étouffeuse » par les plantes, trait cité par les auteurs latins à propos des Marse et de leur déesse, quoique cette explication ait encore l’odeur d’une étymologie populaire¹²⁶⁷. Comme pour Méfitis,

¹²⁶¹ UNTERMANN 2000 : 173, cf : omb. *deueia* (VIa 10).

¹²⁶² DE VAAN 2008 : 315.

¹²⁶³ ERNOUT 1971 : 80.

¹²⁶⁴ DE VAAN 2008 : 42.

¹²⁶⁵ WOODARD 2008 : 114 ; BUCK 1904 : 185.

¹²⁶⁶ Qui est sans doute celle de la déesse *Angerōna*, avec un sémantisme *a priori* différent. Voir chapitre III.2.2.2.3.

¹²⁶⁷ Le théonyme pourrait, par exemple, refléter la même base que le nom pélignien de la « prêtresse », *anaceta*, dans une perspective finalement circulaire, et que la divinité **liganakdikeí** de la table d’Agnone, faisant d’elle une « apporteuse (de bienfaits) ».

l'*interpretatio Romana* constitue un biais explicatif dont il est délicat de se départir, en l'absence d'autres sources textuelles.



Figure 218 : Statue en terre cuite de divinité féminine

Source : Lucus Angitia, Luco dei Marsi, Museo d'arte sacra della Marsica, © Marica Massaro (CC BY-SA 4.0)

III.2.2.3.2. Kerus



D'après Ch. Picard, *MEFR*, 39, 1910, pl. 111.

Figure 219 : *Pocolom* de Kerus, Vulci

Source : Rome, Musei Vaticani

La possibilité de voir dans la série une divinité aux frontières des mondes romain et sabellique serait en tout cas corroborée par un deuxième exemple dans la série : le *pocolom* de Kerus, qui présente, comme nous l'avons souligné, une graphie avec un caractère issu du kappa grec, de même que dans les alphabets sabelliques, au lieu du <c> latin plus courant. Ce théonyme doit correspondre au même dérivé thématique it. com. *keres-o- « l'Accroisseur » que l'on trouve dans les Tables Eugubines (voir le chapitre II.2.2.2.1.) sous la forme **çerf-** / *serf-*, et donne probablement une attestation épigraphique au *duonus Cērus* de Varron¹²⁶⁸, et au *Cērus Manus* de Festus¹²⁶⁹. La graphie <keri> montre également un /r/ non géméné, ce qui n'est pas problématique (Cf: *belolai*). Le théonyme est peut-être également attesté dans un fragment de *pocolom* de Caere : *Jcri pocolo* (CIL I², 2884a), qui peut refléter selon VINE¹²⁷⁰ une graphie acrophonique pour *C(e)ri*.

L'origine italique de ces deux divinités, associée ici à la graphie particulière du théonyme *Kerus*, peut indiquer que le *pocolom* de ce dernier a été produit spécifiquement, là encore, à destination d'un public sabellique.

III.2.2.3.3. Voluptas

Le *pocolom* de Voluptas (AE 2012, 497) constitue la première attestation épigraphique du théonyme. Il y figure une scène de libation avec Eros portant un vase près d'une situle, l'inscription étant située sur le pourtour du médaillon central. En l'occurrence, on peut imaginer un rapport entre le théonyme et la représentation picturale. Aucun culte de Voluptas n'étant connu alors à Rome¹²⁷¹, il doit s'agir ici d'un hellénisme, renvoyant à la déesse grecque Ἥδονή, fille d'Eros et de Psyché. Cette correspondance est en tout cas attestée plus tardivement¹²⁷² ; la volonté de traduire en latin cette figure divine grecque a pu être la source de la création d'une déesse Voluptas, précisément dans le contexte où commence à apparaître à Rome une série

¹²⁶⁸ VARR. LL. 7, 27 : in Carmine Saliorum sunt haec « (...) Ianeus iam es, duonus Cerus es, duonus Ianus . Voir *supra*.

¹²⁶⁹ Carm. Sal. d'ap. P. FESTUS: in carmine saliarum Cerus manus intelligitur creator bonus. Voir *supra*.

¹²⁷⁰

¹²⁷¹ Pour les rapports avec la déesse Voluptas, qui elle possède en effet un *sacellum* romain, voir notamment l'étude de AMBROSINI 2013 sur le *pocolom* de Voluptas.

¹²⁷² Ainsi CIC. Nat. 2, 23 : *quo ex genere Cupidinis et Voluptatis et Lubentinae Veneris uocabula consecrata sunt* « c'est de cette façon que Cupidon, Voluptas, et Vénus Lubentina, sont devenus des formules divines. »

d'abstractions divinisées¹²⁷³, qui peuvent renvoyer à des modèles grecs, ou qui du moins en subissent l'influence : ainsi Salus et Concordia, etc.

III.2.2.3.4. Coira

Un dernier *pocolom* enfin fait apparaître une énigmatique déesse *Coira*¹²⁷⁴, dont l'analogie immédiate avec le substantif *cūra* « soin » est en réalité problématique. Quoique l'étymon supposé de ce mot, it. com. **k^uois-ā*¹²⁷⁵ aboutisse effectivement au lat. arch. *coira* (> *coera*, d'où lat. classique *cūra*.), une déesse Cura étant inexistante dans le panthéon romain, hormis dans une fable d'Hygin qui doit être la traduction d'un modèle grec, une lecture toute autre du théonyme peut sembler plus économique¹²⁷⁶. Ainsi, si dans le système graphique des scribes des *pocola* <ae> peut noter [ā], le <oi> de *Coira* doit pouvoir noter [ō], précisément dans cette inscription où l'on trouve aussi un génitif noté <a>. Cette *Cōra* pourrait alors être une translittération du grec dorien κόρα « la jeune fille », c'est-à-dire Perséphone, dont le culte est, comme nous l'avons vu, répandu dans le monde sabellique. L'emprunt du terme grec au masculin κοῦρος « jeune homme, fils », est par ailleurs attesté dans le domaine italique par une translittération de ce type que nous avons déjà mentionnée, également en contexte de théonymie, en *CIL* I², 2833 (Lavinium, 6^e ou 5^e siècle av. J.-C) qui constitue une dédicace aux Dioscures : *Castorei Podlouqueique / quois* « aux fils (de Zeus) Κάστωρ et Πολυδεύκης ».

Il nous semble ainsi que les *pocola deorum* puissent être mis en relation avec l'existence de sanctuaires romains et aient pu être utilisés par les acheteurs dans différents contextes, tels que votifs ou cultuels. Pour un public non romain, ils ont pu également être des marques d'adhésion aux modèles romains anciens et récents, tout en renvoyant, notamment pour une clientèle étrusque, à des usages idiosyncratiques. Il semble également qu'il a pu exister des productions spécifiques, peut-être pour des publics particuliers, vraisemblablement sabelliens, et possiblement également par imitation de modèles grecs.

¹²⁷³ DUMÉZIL 1974 : 399-408

¹²⁷⁴ Selon la lecture de WACHTER 1987.

¹²⁷⁵ DE VAAN 2008 : 156.

¹²⁷⁶ À moins qu'il ne s'agisse d'un hellénisme similaire à Voluptas.

III.3. Comparaisons latines

III.3.1. Les divinités de Préneste

Nous avons abordé précédemment une partie des théonymes attestés dans l'épigraphie du latin prénestin qui trouvent des parallèles à Rome, ainsi, *Castor*, *Polloces*, *Losna*, *Prosepna*, *Victoria*, et *a fortiori* dans la série des *pocola* : *Iuno*, *Menerva*, *Mercurius*, *Fortuna*, etc. Un objet en particulier constitue un ensemble synthétique des divinités attestées dans le panthéon prénestin, qui montre par ailleurs une importante dimension hellénisée, la ciste dite de Préneste du Staatlichen Museum de Berlin, *CIL I²*, 563 (Préneste, 330 - 300 av. J.-C.), que nous avons déjà mentionnée :



© 2011 Antikensammlung - Staatliche Museen zu Berlin

Figure 220 : *CIL* I², 563 (Ciste de Préneste)

Source : Berlin (D), Staatliche Museen, Antikensammlung. Inv. Misc. 6239¹²⁷⁷

*Iuno / Iovos / Mercuris / Hercle / Apolo / Leiber / Victoria / Menerva / Mars / Diama /
Fortuna*

On notera également en *CIL* I², 550 (Miroir de bronze, 350 - 300 av. J.-C.), la présence de *Venos* sous la forme du nominatif archaïque du thème sigmatique du théonyme, qui ne

¹²⁷⁷ Bibliographie, voir : WACHTER 1987, 130 - 135 ; FRANCHI DE BELLIS 2005 : 143 - 147.

présente pas encore l'apophonie /o/ > /u/, aux côtés de *Cudido*, qui doit être pour *Cupido* et *Vitoria*, pour *Victoria*. Divers personnages de la mythologie et de la poésie épique grecques sont également attestés dans le corpus, dont nous ne ferons pas l'énumération ici.

Préneste est également caractérisée par l'importance du culte de Fortuna, sous la désignation particulière de *Primigenia*, comme fille de Jupiter¹²⁷⁸.



Figure 221 : *CIL* I², 60

Source : Praeneste, 300 - 251 av. J.-C. Paris (F), Petit Palais, Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, inv. DUT.119, © David Nonnis (2011)

Orcevia Numeri [uxor] / nationu(s) cratia / Fortuna Divo fileia / Primogenia / donom dedi

III.3.2. Les divinités de l'Ager Faliscus

Le domaine falisque, dont la langue doit être une variation locale du latin plutôt qu'une branche à part d'une famille latino-falisque¹²⁷⁹, montre des théonymes que nous avons déjà utilisés à titre de comparaison, et qui constituent par ailleurs souvent les premières attestations épigraphiques latines des divinités concernées, ainsi Minerve, Apollon, Cérès, et vraisemblablement Mercure, sous la forme **mercu-**. Nous commenterons brièvement ici l'inscription *CIL* I², 454 = MF 62, qui présente également un ensemble de théonymes.

¹²⁷⁸ Voir sur le sujet FRANCHI DE BELLIS 2016.

¹²⁷⁹ Voir BAKKUM 2009 ; HADAS-LEBEL 2011.



Figure 222 : *CIL* I², 454 (vase étrusque à figures rouges, détails)

Source : Falerii Novi, vers 380-370 av. J.-C., Museo dell'Agro Falisco, Civita Castellana, inv. 1599¹²⁸⁰

canumedel[---]spater cupi<d>o menerua

¹²⁸⁰ Photographies gracieusement transmises par le Museo dell'Agro Falisco ; bibliographie, voir notamment : *ILLRP*, 1228 ; GAMURRINI 1887 : 231 - 232 ; DUCATI 1927 : 512 ; BEAZLEY 1947 : 73 ; VETTER 1953 : 288 ; GIRARD 1989 : 167.

Sur ce vase étrusque à figures rouges du début du 4^e siècle av. J.-C., inscrit en alphabet falisque à la jonction entre la panse et le col sur une bande réservée (non-vernée) délimitant le champ iconographique, l'occurrence **cupi<d>o** constitue la plus ancienne attestation de ce théonyme, et du terme en lui-même : il s'agit vraisemblablement d'une traduction du grec Ἐρως en regard de l'iconographie, qui représente très clairement une scène figurant Ganymède, Zeus, Éros et Athéna. Le second <c> est selon toute vraisemblance une graphie erronée pour <d>. Le terme latino-falisque *cūpīdo* « désir » est vraisemblablement dérivé d'un thème **kupī-* que l'on doit retrouver dans des formes telles que lat. (*con*)*cūpīscō*, et le parfait *cūpīvi*¹²⁸¹, à la différence du présent *cūpiō* qui représente un thème **kupi-* comme l'adjectif *cupīdus*¹²⁸². En italique, la base **kup-* (i.-e. **keyp-*¹²⁸³) est sans doute attestée, comme nous l'avons déjà vu, par le théonyme *Cupra (Mater)*, d'après un adjectif **kup-ro-* « désirable » > « bon ».

Le théonyme apparaît dans la représentation d'une scène mythologique sur l'inscription¹²⁸⁴, accompagné de **canumede**, également première attestation du théonyme grec Γανυμήδης dans une langue italique ; par ailleurs, le théonyme ne présente pas le /s/ final, pour lequel on peut se demander s'il est effacé ou, plus vraisemblablement, non inscrit. Selon BAKKUM, l'espace est en effet trop important entre le dernier <e> et le début de la lacune, comme on le voit nettement sur le champ épigraphique. BAKKUM et WACHTER¹²⁸⁵ notent que la forme falisque, qui ne correspond ni au latin *cātāmītus* (FEST. 44 : *Catamitum pro Ganymede dixerunt*) ni à l'étrusque **catmite**, possible source de la forme latine, est donc bien un emprunt direct au grec. Comme le remarque BAKKUM, le mot étrusque et le latin *cātāmītus* « mignon, éphèbe » ne remontent d'ailleurs pas nécessairement au grec Γανυμήδης, qui aurait plutôt abouti en étrusque à ***canmite**, d'où la proposition d'une forme originelle *καταμητός « castrat, catamite¹²⁸⁶ ». Cela dit, il n'est pas strictement inenvisageable qu'une pré-forme ***canmite** ait connu une dissimilation de dentale vers **catmite**, source du latin *cātāmītus* après anaptyxe, la forme falisque constituant une variante plus conservatrice de la source grec¹²⁸⁷. On remarquera cependant que cette forme n'est, *a priori*, pas attestée comme théonyme dans l'épigraphie latine : on la trouve tout de même comme *cognomen* d'un affranchi, *Q(uintus) Hordionius*

¹²⁸¹ DE VAAN 2008 : 155.

¹²⁸² NUSSBAUM 1999.

¹²⁸³ LIV² : 359.

¹²⁸⁴ BAKKUM 2009 : 203.

¹²⁸⁵ WACHTER 1987 : 367 - 369.

¹²⁸⁶ NUSSBAUM 1999.

¹²⁸⁷ Sur le falisque comme variante du latin avec des formes révélatrices d'un état plus ancien de la langue latine, voir HADAS-LEBEL 2011

Q(uinti) l(ibertus) Catamitu(s), en *CIL* I² : 1315. Comme le note BIVILLE¹²⁸⁸, la forme *cătămītus* est supplantée comme théonyme par le réemprunt *Ganymedes*¹²⁸⁹, mais conserve par ailleurs un emploi comme simple substantif, au sens de « débauché », ainsi *CIC. Phil. 2*, 31, 77, à propos d'Antoine.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la forme du théonyme de **menerua**, ici déjà représentée sous les traits d'Athéna, montre bien le vocalisme /e/ des attestations les plus anciennes de la divinité. Quant au dernier théonyme [---]**spater**, lacunaire en raison d'une cassure qui sectionne le champ épigraphique, il peut être restitué comme **[die]spater**, ou, possiblement **[ioui]spater** et **[iouos]pater**¹²⁹⁰, les deux possibilités trouvant des équivalents latins pour le premier, ainsi *diesptr*¹²⁹¹ (*CIL* I², 564, Préneste, 3^e siècle av. J.-C.) et latins et sabelliens pour le deuxième, ainsi omb. **iupater** (Ilb 24 etc.), osq. **di{·}pa{·}tír** (POMPEI 37)¹²⁹².

¹²⁸⁸ BIVILLE 2009 : 412.

¹²⁸⁹ Avec également des emplois anthroponymiques, ainsi *ZPE* 206 : 257, 2 (Chuisi, entre 30 av. J.-C. et 30 ap.): *Sex(tus) Valerius C(ai) f(ilius) Flac(cus) / C(aius) Herennius C(ai) l(ibertus) Ganym(edes) / Sex(tus) Herennius M(arci) l(ibertus) Sextio / Illvir(i) / Herculi Tutano sacr(um)*.

¹²⁹⁰ Voir la discussion de ces formes chez WACHTER 1987 : 150 - 153.

¹²⁹¹ Avec une notation acrophonique selon VINE 1993 : 342.

¹²⁹² BAKKUM 2009 : 203.

III.3.3. Fērōnīa et les dieux sabins de Rome

Dans la série des divinités d'origine sabellique qui se retrouvent dans la littérature latine, nous avons abordé notamment *Mefitis* et *Angītia* dans la série des *pocola*. Une autre divinité féminine d'importance s'ajoute sans doute à la liste, quoique les attestations de son théonyme ne se retrouvent que dans l'épigraphie latine : il s'agit de *Fērōnīa*, honorée en Étrurie au *Lūcus Feroniae*, qui devait être un sanctuaire partagé par différents peuples d'Italie : Latins, Sabins, et vraisemblablement Étrusques et Falisques¹²⁹³.

L'épigraphie du *Lūcus Feroniae* en Étrurie présente de nombreuses inscriptions votives consacrées à la divinité, largement attestée en Italie centrale, qui témoignent d'une grande diversité de dédicants, ainsi que de variations graphiques pour le théonyme, abrégé en *CIL I², 2867* : *Pesco Sal / Plaria t. l / Feron .dono // [Q]uod .a[fluc] / dedet .libes / m .mereto*, avec un datif en *-ea* en *CIL I², 2868* : *L. Calpurnius / [Fe]ronea dono merite*, en *-eai* en *CIL I², 2869a* : *MTV Genucilio Sen l. Feroneai dedit*, en *eae* en *AE 1985, 378a* : *C[---]na c.f. feroneae / donum dat lubens / merito*. Le culte de la déesse est également attesté dans le Samnium, où il est fait mention d'un *delubrum*, *CIL I², 1847* (Amiternum) : *Itus actusque est / in hoc delubrum / Feroniai ex hoc loco in via p. / Campanam qua / proximum est /p. MCCX [] // Fero*, ainsi qu'à Trebula Mutuesca en territoire sabin, *CIL I², 1832* : *Sex. Audienus C. l. / Feroniae / d. l. m*, etc., en Ombrie, *CIL I², 377* (Pisaurum) : *Feronia / Sta. Tetio / dede*, ainsi qu'à Rome :



Figure 223 : *CIL VI, 30702* (plaque de bronze votive)

Source : Rome, Londres, British Museum, inv. 1868,0520.54, © Dan Diffendale (2007)

Hedone / M(arci) Crassi ancilla / Feroniae v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)

¹²⁹³ DE CAZANOVE 2007 : 45.

Son culte est par ailleurs toujours vivace à l'époque impériale et démonstratif, selon DUPRAZ¹²⁹⁴, d'une survivance théologique sabellique et locale. Selon DUMÉZIL¹²⁹⁵, la déesse, perçue comme sabine par exemple chez Varron¹²⁹⁶, est incontestablement liée à un monde sauvage, marginal¹²⁹⁷ : à la fois celui de l'extérieur des zones urbaines, mais également des esclaves, notamment affranchis, dont on retrouve les noms dans les attestations épigraphiques. Son théonyme semble en effet refléter une formation en **-ōn(i)a*¹²⁹⁸, sur une base à rapprocher du latin *fērus*, *a*, *um* « sauvage », d'après it. com. **χῦῆρο-* « sauvage », d'où **χῦῆρόνια-* « maîtresse du (monde) sauvage ». La quantité du *e* initial de *Fērōnīā*, long dans la métrique, (cf : *prāesīdēt/ ēt uīrī/dī gāu/dēns Fērōnīā/ lūcō*) présuppose plutôt une origine sabellique, là où le latin *fērus* semble marquer l'abrègement de cette voyelle devant sonante¹²⁹⁹. La forme *ferus* est vraisemblablement analogique du substantif *fera* « bête sauvage », là où l'on attendrait ***fer* par un phénomène de second /r/ voyelle (ainsi **ῥiuro-* > *vir*, **agro-* > *ager* etc.). Plutôt que poser **ḡ^hueh₁r-* > **ḡ^huer-* > lat. *fēr-*¹³⁰⁰, il est possible d'imaginer une simplification d'une séquence $\bar{V}C > VCC$, telle que **fēro-* > **ferro-* > **fero-*. La source de l'abrègement peut également être l'adjectif *fērōx* « à l'aspect sauvage ». Le thème est en tout cas hérité de l'i.-e., **ḡ^hueh₁r-* « bête sauvage », à l'origine du grec θῆρ¹³⁰¹, -ός. Le théonyme et le culte de la déesse Féronia semblent ainsi confirmer une origine potentiellement sabellique : or cette divinité s'inscrit justement, dans la littérature, dans un groupe de divinités supposément comparables.

¹²⁹⁴ DUPRAZ 2010 : 131.

¹²⁹⁵ DUMÉZIL 1974 : 416 - 422. Voir également BLOCH 1952.

¹²⁹⁶ VARR. L. 5, 74. *Feronia, Minerua, Nouensides a Sabinis* : « Feronia, Minerve, les Novensides, viennent des Sabins. »

¹²⁹⁷ Pour les attestations littéraires, voir LIV. 1, 30, 5. *Tullus ad Feroniae fanum mercatu frequenti negotiatores Romanos comprehensos querebatur, Sabini suos prius in lucum confugisse ac Romae retentos* : « Tullus se plaignait que des marchands romains avaient été arrêtés près du *fanum* de Feronia, durant le marché, les Sabins que certains des leurs, alors qu'ils s'étaient réfugiés dans le bois sacré, avaient été retenus prisonniers à Rome. » ; VIRG. *En.* 7, 793 : *quis Iuppiter Anxurus aruis / praesidet et uiridi gaudens Feronia luco* « sur ces champs règnent Jupiter Anxur et Féronia, qui jouit d'un bois verdoyant » ; SERV. *En.* 8, 564. *Feronia mater nymphea Campaniae, quam etiam supra diximus. Haec etiam libertorum dea est, in cuius templo raso capite pilleum accipiebant. Cuius rei etiam Plautus in Amphitryone facit mentionem "quod utinam ille faxit Iuppiter, ut raso capite portem pilleum" in huius templo Tarracinae sedile lapideum fuit, in quo hic versus incisus erat "bene meriti servi sedeant, surgant liberi" ; quam Varro Libertatem deam dicit, Feroniam quasi Fidoniam* « Féronia Mater est une nymphe de Campanie, dont nous avons parlé plus haut. Elle est la déesse des affranchis, qui viennent dans son temple, la tête rasée, recevoir le bonnet d'affranchi, ainsi que le mentionne Plaute dans *Amphitryon* : 'puisse Jupiter m'accorder de revêtir sur ma tête rasé le bonnet d'affranchi'. Dans son temple de Terracine se trouvait le siège de pierre où ce vers était inscrit : 'que s'asseyent les esclaves méritant, et qu'ils se lèvent libres'. C'est pourquoi Varron dit qu'elle est la déesse Liberté, Féronia se rapprochant de Fidonia. »

¹²⁹⁸ Voir OLSEN 2010 : 249.

¹²⁹⁹ Selon la supposée loi de Dybo, voir MEISER 1998 : 75 ; mais également GARNIER 2015.

¹³⁰⁰ Voir MEISER 1998 : 111.

¹³⁰¹ BEEKES 2010 : 547.

Parmi les ensembles théonymiques de la littérature latine, il mériterait d'interroger plus en détail, également, la liste de Varron que nous avons déjà mentionnée et citée de façon liminaire, de ces divinités censément d'origine sabine, dont nous avons dans ce texte exploré un certain nombre. L'interprétation de Varron montre bien, d'ailleurs la conscience d'un héritage commun.

VARR. L. 5, 74

*Feronia, Minerua, Nouensides a Sabinis. Paulo aliter ab eisdem dicimus haec: Palem, Vestam, Salutem, Fortunam, Fontem, Fidem. Et arae Sabinum linguam olent, quae Tati regis uoto sunt Romae dedicatae: nam, ut annales dicunt, uouit Opi, Florae, Vedio, Ioui Saturnoque, Soli, Lunae, Volcano et Summano, itemque Larundae, Termino, Quirino, Vortumno, Laribus, Dianae Lucinaeque. E quis nonnulla nomina in utraque lingua habent radices, ut arbores quae in confinio natae in utroque agro serpunt : potest enim Saturnus hic de alia causa esse dictus atque in Sabinis, et sic Diana, de quibus supra dictum est*¹³⁰².



Figure 224 : CIL I², 42

Source : Nemi, Nemus Dianae, (270 - 201 av. J.-C.), Paris, Cabinet des Médailles,
Froehner.595, d'après REL 30 (1952)

Poublilia Turpilia Cn(aei) uxor / hoc seignum pro Cn(aei) filiod / Dianai donum dedit

¹³⁰² « Féronia, Minerve, les Novensides, sont d'origine sabine ; à cette liste s'ajoutent également Palès, Vesta, Salus, Fortune, Fons, Fides. Et les autels qui ont été consacrés à Rome sous le règne de Tati sentent également la langue des Sabins. En effet, selon les annales, il en dédia à Ops, à Flora, à Vedius, Jupiter et Saturne, au Soleil, à la Lune, à Vulcain et Summanus, ainsi qu'à Larunda, à Terminus, à Quirinus, à Vortumnus, aux Lares, à Diane Lucine : or quelques-uns de ces noms ont des racines dans les deux langues, comme deux arbres qui, nés sur la même frontière, se répandent dans le champ l'un de l'autre. »

Chapitre IV. Appendice : autres peuples et échanges non italiques

IV.1. Divinités grecques empruntées

Nous avons pu, dans cette étude, aborder, sporadiquement ou de façon plus systématique, les différents théonymes d'origine grecque chez les peuples italiques, qui se reflètent par ailleurs dans l'iconographie des divinités correspondantes. Comme nous l'avons constaté, ces emprunts, souvent au grec dorien mais également ionien-attique, peuvent advenir de façon directe, avec par ailleurs des adaptations et évolutions phonétiques inhérentes aux langues concernées : c'est ainsi le cas d'Ἡρακλῆς, devenu par ailleurs une divinité majeure à la fois dans les domaines latins, sabelliques et étrusques, d'Ἀισκλαπιός, Κάστωρ et Πολυδεύκης à Rome, de Περσεφόνη chez les Latins et les Péligniens, qui possèdent également Οὐρανία, de, probablement, Δαμάτηρ chez les Samnites, avec un parallèle messapien, de Γανυμήδης, chez les Falisques, et, à Préneste, de tout un cortège de personnages mythologiques, fait que l'on observe en parallèle dans le monde étrusque ; enfin, des Νύμφαι et d'Εὐκλῆς sur la Table d'Agnone, inscription qui présente aussi la deuxième modalité d'emprunts à l'hellénisme : les calques et traductions. Ces derniers révèlent l'adoption de cultes d'origine grec par des interprétations linguistiques idiomatiques ; c'est le cas, ainsi que nous l'avons développé, des Διόσκουροι, sans doute d'abstractions personnifiées telles que Ἔρως rendu par *Cupido*, etc., et de nombreuses divinités de la Table d'Agnone, comme **futír** pour Κόρη, ou le théonyme de **líganakdíkeí**, dont l'aspect de composé savant s'explique difficilement autrement que par l'imitation du grec θεσμοφόρος. Enfin, ces échanges s'expriment aussi par le biais du syncrétisme, manifeste, par exemple, dans les attributs démétريens de la Cérés italique.

Dans l'inscription bilingue osco-grecque PETELIA 2¹³⁰³, on peut en outre relever la mention directe d'un théonyme grec dans les deux dernières lignes, en langue grecque, à savoir *ἡρμα χθωνιε* « Hermès Chthonien », sous sa forme dorienne, au vocatif. Enfin, nous nous attarderons sur une autre divinité grecque largement insérée dans le panthéon italique, à la manière d'Héraclès, à savoir le dieu Apollon.

¹³⁰³ Sur laquelle voir notamment MCDONALD 2015 : 158 - 164 ; LAZZARINI 2009 : 426 - 429.

IV.1.1. Apollon

La plus ancienne attestation italique d'Apollon est falisque, il s'agit de l'inscription déjà mentionnée EF 10 (Falerii Veteres, 1^{er} quart du 5^e siècle av.), avec le génitif **apolonos**. Un nominatif **apolo** est également attesté en MF 65 (Falerii Veteres, 300 - 250 av. J.-C.), quoiqu'il puisse s'agir, moins vraisemblablement, d'un anthroponyme selon l'interprétation de Vetter¹³⁰⁴. On trouve également dans l'*ager Faliscus* une inscription latine avec le datif [*a*]polinei (Lat 219 = *CIL* I², 1991, Falerii Novi, 150 - 50 av. J.-C.). À Rome, le plus ancien temple connu est réputé dédié en 431 par le consul C. Julius¹³⁰⁵. Comme le souligne BAKKUM¹³⁰⁶, les formes falisques, comme les formes latines, attestées dès le 4^e siècle av. à Préneste en *CIL* I², 563 (330 - 301 av. J.-C.) : *apolo*, et étrusques, ainsi **apulu** en Cl 7.2, Pe 7.2 etc., (> **aplu**, cf : OB 4.4 etc., avec possiblement une influence de la forme éolienne Ἄπλων ?), montrent le vocalisme /o/ du grec ionien-attique Ἀπόλλων. On retrouve ce même vocalisme, avec *apols* dans l'inscription en alphabet latin MARS I, sur une statuette de bronze d'Héraclès provenant peut-être du lac Fucin selon COLONNA¹³⁰⁷, possiblement donc marse, et datée entre 450 et 300 av. J.-C. La forme représente vraisemblablement un génitif, visiblement syncopé ou abrégé.



Figure 225 : MARS I

Source : Paris, Musée du Louvre, inv. Br 285, d'après CRAWFORD 2011

apols « d'Apollon »

¹³⁰⁴ BAKKUM 2009 : 437 ; 202.

¹³⁰⁵ RICHARDSON 1992 : 12.

¹³⁰⁶ BAKKUM 2009 : 202.

¹³⁰⁷ COLONNA 1984 : 85 - 88.

Le territoire marse fournit également un datif, avec syncope de la voyelle médiane, *aplone*, dans l'inscription SVPINVM 1 (vers 200 av. J.-C.), découverte Via Monte Velino, sur un ancien bord du lac Fucin¹³⁰⁸ :



Figure 226 : SVPINVM 1

Source : Chieti, Soprintendenza Archeologica per l'Abruzzo /C. Letta, d'après CRAWFORD
2011

Traduction

c · cisiedio

« C. Cisiedios

aplone

à Apollon,

ded

a donné (ceci) »

¹³⁰⁸ Voir LETTA – D'AMATO 1975 : 206 - 215.

Le théonyme est également attesté en langue osque où il présente le vocalisme /e/, caractéristique d'un emprunt de la forme dorienne du théonyme¹³⁰⁹, Ἀπέλλων¹³¹⁰. Selon BIVILLE¹³¹¹, le vocalisme /e/ du dorien n'est sans doute pas absent du latin archaïque, cf : FEST. 22 : *Apellinem antiqui dicebant pro Apollinem*, et se retrouve en tout cas dans l'anthroponymie.

¹³⁰⁹ Voir BUCK 1910 : 42, BAKKUM 2009 : 202 ; DUPRAZ 2010 : 305, etc.

¹³¹⁰ Cette forme représente sans doute le vocalisme originel du théonyme, d'après *Ἀπέλυων, patron des spartiates ἀπέλλαι. <*ᾗ-πελ-γα. Voir BLANCHET 2016 : 21 - 22 : « On trouve par ailleurs le chypriote Ἀπεύλων (BEEKES 2010 : 118) avec un traitement différent du yod. Le hittite *Appaliunaš* reflèterait ainsi une forme ancienne et adaptée du théonyme proto-grec, que l'on retrouve peut-être – selon BEEKES – en mycénien sous une forme *lpe-rjo[* pour **A]peljō[n-*. Reste à déterminer l'étymologie de **apel-*. Apollon serait, comme **Vufiun-** et *Quirīnus*, un théonyme fondé sur (ou correspondant à) un thème en *-(i)jō- avec suffixe de Hoffmann, exprimant une divinité de troisième fonction « maîtresse » du rassemblement des hommes. On peut imaginer que l'hypothétique substantif **apel-jō-* ait pu signifier « rassemblement des hommes » – sens que l'on retrouve effectivement dans les ἀπέλλαι. BEEKES (2010 : 115) mentionne par ailleurs une glose ἀπέλλειν· ἀποκλείειν (HSCH.) « enclore ». On peut imaginer, à partir de la racine **pelh₂-* « se rapprocher » (*LIV*² : 470), un verbe causatif **ḡ-pl-n-h₂-e/o-* « pousser (le bétail) », avec le préverbe **ḡ-* à valeur directive (cf. lat. *pellō*, -*ērē* « pousser » et *impellō*, -*ērē* « repousser, impulser »). Cette forme donnerait un *ἀπάλλω qui aurait été refait avec un néo-vocalisme /e/ de présent, d'où ἀπέλλω, de même que le gr. *ἀνα-τάλλω (< i.-e. **tl-n-h₂-é/ó-*) a été refait en ἀνα-τέλλω (*LIV*² : 622). À côté du verbe ἀπέλλω « pousser le bétail, enclore », on a dû avoir des substantifs, dérivés en **-jō-* eux aussi préfixés, du type de lat. *impluuium* (ce qui laisserait supposer une formation ancienne, le type étant peu productif en grec). Un étymon i.-e. **ḡ-pél(h₂)-ieh* « lieu où l'on presse le bétail, enclos » donnerait ainsi gr. com. *ᾗ-πελ-γα f. « enclos », avec chute de la laryngale devant yod selon la loi de Pinault (PINAULT 1982) : ce terme aboutissait aux sens de 'rassemblement du bétail' et 'congrégation, rassemblement des hommes'. Rappelons que le terme dor. ἀπέλλα est glosé par σηκός « enclos » chez Hésychius. On peut ici adjoindre un doublet neutre **ḡ-pél(h₂)-jōm* source d'un gr. com. *ᾗπελυων, sur lequel serait formé un théonyme avec suffixe de Hoffmann : gr. com. *Ἀπέλυων > dor. Ἀπέλλων « maître du rassemblement des hommes ». » Voir également EGETMEYER 2007.

¹³¹¹ BIVILLE 2009 : 411.



Figure 227 : TEANVM SIDICINVM 2

Source : Teano, Museo Nazionale, inv. 264746, photographies de l'auteur (juin 2019)¹³¹²

[-?-] tríbuf : plífríks : apelluneí : brateís : datas : dunat(ted)

Traduction : « le *trebuns publicus*, à Apollon, pour une faveur donnée, a fait ce don »

La dalle portant l'inscription, datée de 250 - 175 av. J.-C. par DE CARO¹³¹³, a été retrouvée dans le théâtre de Teanum Sidicinum (Teano), en remploi dans le mur de scène, de l'époque des Sévères. Elle mentionne un magistrat, le **tríbuf**, sur le sens duquel nous renvoyons au chapitre II.2.2.1.5.1., et qui doit correspondre davantage à une fonction d'édile, d'après la racine **treb-* « bâtir ». Le nom de la magistrature porte ici l'épithète **plífríks**, pour laquelle CRAWFORD a choisi la traduction *plebicus* « plébéen », et qui doit être formée de façon analogique au titre du **meddíss túvtíks**. Sur le nom de cette magistrature, voir ADIEGO LAJARA¹³¹⁴ et POCETTI¹³¹⁵. On notera que cette dédicace publique porte le formulaire **brateís datas** « pour une faveur donnée », sur lequel voir le chapitre I.3.2.1.1. Le théonyme **apelluneí**, montre le datif régulier d'une forme de nominatif **apellōn-*, d'après le gr. dor.

¹³¹² Voir DE CARO 2000.

¹³¹³ DE CARO 1999.

¹³¹⁴ ADIEGO LAJARA 2001.

¹³¹⁵ POCETTI 2002-3.

Ἀπέλλων, avec passage en osque à **apellun*-¹³¹⁶. Le même vocalisme dorien se retrouve également en pays vestin, dans une inscription osque tardive (alphabet latin, vers 100 av. J.-C.), pour l'étude de laquelle nous renvoyons à DUPRAZ¹³¹⁷. La désinence du datif *apellune* montre ici ce qui doit correspondre, selon DUPRAZ à une monophthongaison caractéristique du domaine nord-osque.

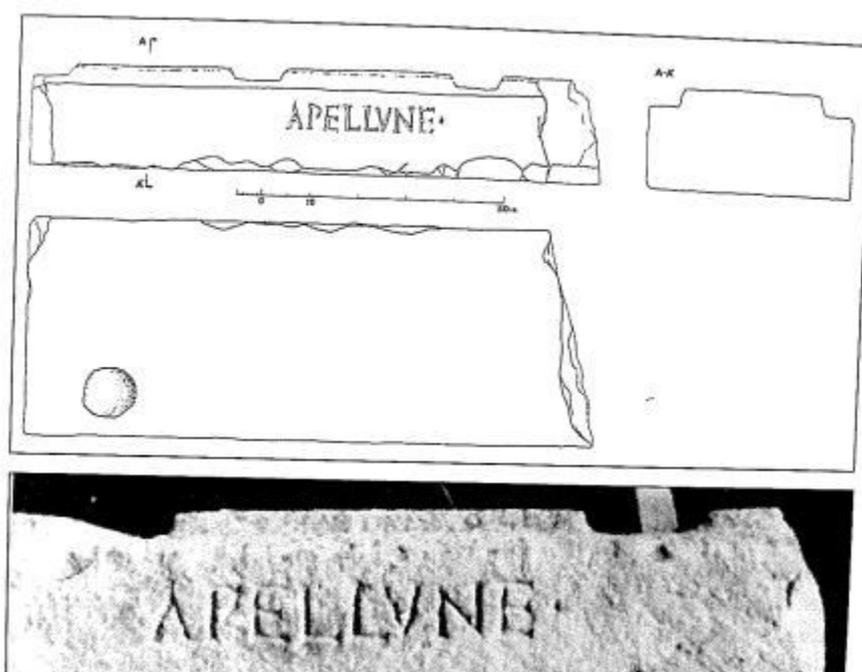


Figure 228 : PELTVINVM 1

Source : Chieti, Soprintendenza Archeologica per l'Abruzzo, d'après CRAWFORD 2011

apellune « à Apollon »

On notera enfin l'attestation d'un culte osque, d'Apollon en Sicile¹³¹⁸, dont le théonyme est attesté dans les inscriptions jumelles MESSANA 4, 5, au datif et MESSANA 7 au génitif. Ces textes en langue osque, correspondent à une communauté exogène à la Sicile, en l'occurrence celle des Mamertins, mercenaires campaniens qui s'emparent de Messine vers 285 av. J.-C.¹³¹⁹,

¹³¹⁶ Ainsi DUPRAZ 2010 : 305.

¹³¹⁷ DUPRAZ 2010 : 303 - 306.

¹³¹⁸ Les photographies des inscriptions du Museo Regionale de Messina ont été gracieusement transmises avec l'autorisation d'utilisation par la dott.ssa Caterina Di Giacomo, Direttore du musée.

¹³¹⁹ Action dont les répercussions diplomatiques, par ailleurs, ne sont pas sans lien avec le déclenchement de la première guerre punique.

épisode réinterprété par ailleurs comme une forme de *ver sacrum*, comme le souligne ainsi DE CAZANOVE¹³²⁰, sous la conduite de Mars, qui fournit l'ethnonyme.

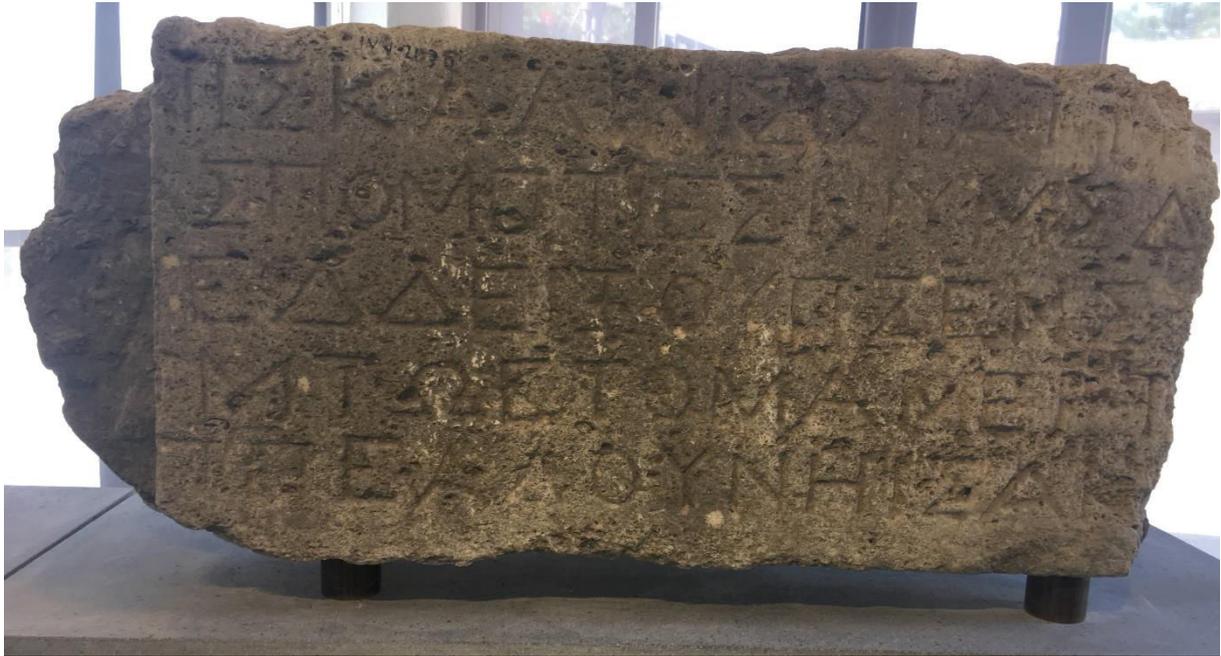


Figure 229 : MESSANA 4

Source : Messina, Museo Regionale, Accascina inv. 2030

Traduction

στενις κανινις σταττιης
μαρας μομπτιες νιυμσδιης
μεδδειξ ουπσενς
εινειμ τωρτο μαμερτινο
απελλουνη σακορο

« Stenis Kalinis, fils de Statis,
Maras Pomptis, fils de Numsidis
meddices, ont fait construire (ceci),
ainsi que la tribu mamertine.
Sacré à Apollon »

¹³²⁰ DE CAZANOVE 2007 : 47.

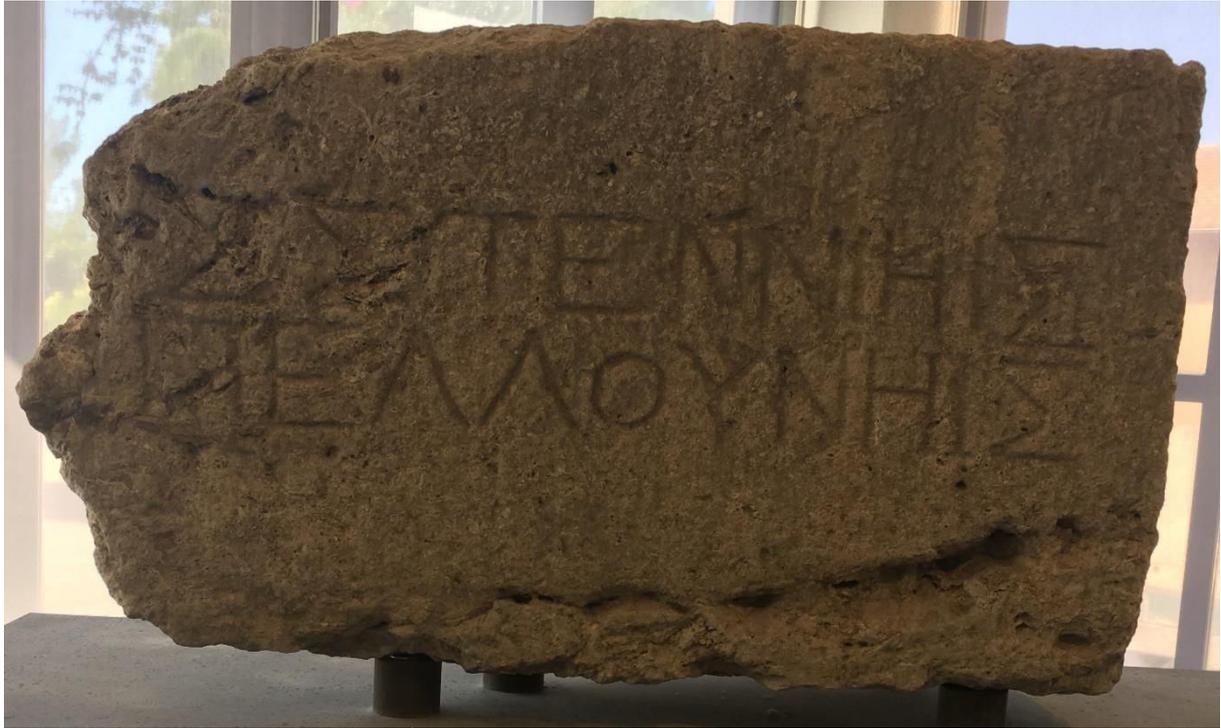


Figure 230 : MESSANA 7

Source : Messina, Museo Regionale, Accascina inv. A554

Traduction

[---]σ στεννηις

« [-?]-s, fils de Stenis,

[α]ππελλουνηις

d'Apollon »

IV.1.2. Epithètes

Les épithètes des divinités montrent également, ainsi que nous l'avons déjà souligné, la possibilité de calques : c'est sans doute le cas de diverses épicleses de la Table d'Agnone. On a relevé également le théonyme de **iúveís lúvfreís**, vraisemblable correspondant de Ζεύς Ἐλευθέριος. Pour le cas d'emprunts directs, l'on a déjà mentionné, toujours pour le théonyme de Jupiter osque, l'épithète **meeílkiieís**, emprunt au grec Μειλίχιος, avec un génitif en **-eís** régulier pour un adjectif thématique en osque, dans l'inscription POMPEI 13, stèle de calcaire avec une partie enterrée, découverte *in situ* dans la cour de la Porta di Stabia. L'inscription mentionne une **kaíla(m)** de **iúveís meeílkiieís**, qui doit être un édifice religieux, quelle que soit l'origine exacte du mot, sur lequel voir le dossier chez UNTERMANN¹³²¹

¹³²¹ UNTERMANN 2000 : 363 - 364.



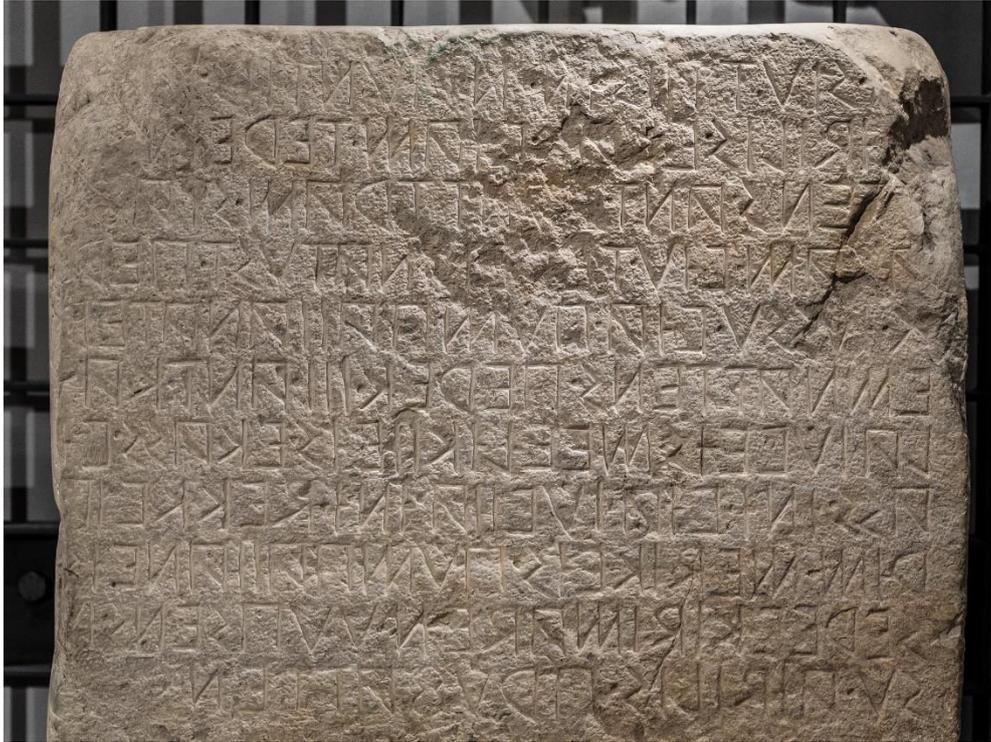


Figure 231 : POMPEI 13

Source : Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 114466, © Dan Diffendale (2017)

On notera en dernier lieu la forme, avec ses interponctions accidentelles, **dí{·}pa{·}tír** • **púl[ie]**, déjà partiellement relevée, toujours à Pompéi dans l'inscription POMPEI 37. Selon les reconstitutions communément admises¹³²², l'épithète doit être un emprunt au grec Πολιεύς « gardien de la cité », attesté en effet pour Zeus, ainsi PAUS.1, 24, 4, etc.

¹³²² Voir la bibliographie chez CRAWFORD & AL. 2011 : 684.



Figure 232 : POMPEI 37

Source : Pompéi, I, 3, 20, Naples, Museo Archeologico Nazionale, inv. 113402, d'après

CRAWFORD 2011

δί{·}πα{·}τίρ · ρύ[ie]

vacat vs [-?·-]

« Jupiter Πολιεύς »

IV.2. Théonymie italique et théonymie étrusque

Comme nous avons pu l’aborder de façon sporadique, les Étrusques, quoique locuteurs d’une langue non italique, et non indo-européenne, partagent avec les autres peuples de l’Italie antique de nombreux traits théologiques et, *a fortiori*, théonymiques. Le nom même de la divinité en étrusque, **ais-**, pluriel **aiser**¹³²³, constitue un emprunt d’une forme thématique italique **aīso-*, avec passage attendu de la voyelle thématique à /e/, qui chute en finale au cas zéro, mais qui se maintient aux autres cas, supportée par les morphèmes agglutinant, ainsi le gén. pl. **aise-ra-s**¹³²⁴. Le panthéon étrusque de l’époque républicaine nous est connu notamment par trois grands ensembles théonymiques : les miroirs de bronze, qui sont empreints d’hellénisme et de références aux personnages de la mythologie grecque, et comparables à ceux de Préneste, le *Liber Linteus*, qui constitue le plus long texte étrusque connu, évoquant des rituels en l’honneur de diverses divinités¹³²⁵, et le Foie de Plaisance, instrument d’haruspicine associant des divinités à des domaines célestes. Concernant les rapports entre panthéons étrusque, romain et grec, auxquels nous avons, au fil de cette étude, tâché d’ajouter les exemples sabelliques, RIX¹³²⁶ entrevoit quatre catégories de divinités :

- les divinités équivalentes, avec des noms différents dans chaque langue, ainsi Ἑρμῆς / **turms**¹³²⁷ / *Mercūrius* ; cf : osq. **mirik-**.
- les divinités équivalentes, avec des noms similaires, ainsi Ἀπόλλων / **aplu** / *Āpollō* : cf : osq. **apellun-**.
- les divinités équivalentes, avec des noms similaires en grec et étrusque, mais pas en latin, ainsi Ἄρτεμις / **artumes** / *Diāna*.
- les divinités équivalentes avec des noms similaires en étrusque et en latin, mais pas en grec, ainsi Ἀθηνᾶ / **menerva** / *Minerva* : cf : osq. **menerva**.

¹³²³ MEISER 2009 : 153.

¹³²⁴ WALLACE 2008 : 43.

¹³²⁵ Sur l’étude duquel nous renvoyons à BELFIORE 2010 ; VAN DER MEER 2007.

¹³²⁶ RIX 1981 : 105.

¹³²⁷ À noter que, selon une hypothèse récente de CLACKSON 2018, il est envisageable que le théonyme *Turms*, supposément propre au lexique étrusque, soit en fait l’agrégation du nom de Ἑρμῆς avec l’article en τ- du grec, de la même façon que la divinité *Turan* reflèterait l’agrégation de l’article à l’épithète Οὐρανία / Ὠρανία d’Aphrodite, que l’on retrouve par ailleurs en péligien dans l’inscription CORFINIVM 6.



Figure 233 : Foie de Plaisance

Source : Musei di Palazzo Farnese – Piacenza © IBC Multimedia - Istituto per i beni artistici culturali e naturali d'Emilie Romagne

Nous nous attacherons dans ce dernier chapitre, à quelques points de comparaisons entre théologies italique et étrusque, indépendamment de l'influence grecque commune, et notamment à la question des échanges de théonymes, *a priori* plus commun de l'italique vers l'étrusque qu'inversement. Nous avons déjà abordé les déesses **uni**¹³²⁸, **menerva**¹³²⁹, les dieux **hercle**¹³³⁰, **aplu**¹³³¹, **tiur** et **usil**¹³³², **fufluns**¹³³³, **fatuvs**¹³³⁴ et **vesuna**¹³³⁵, la forme **crapsti** et l'épiclèse **krapuv-**¹³³⁶ ombrienne, pour lesquels nous renvoyons aux chapitres correspondants.

¹³²⁸ Chapitre III.2.2.1.5.

¹³²⁹ Chapitre III.2.2.1.6.

¹³³⁰ Chapitre I.2.5.2.6.2.

¹³³¹ Chapitre IV.1.1.

¹³³² Chapitre I.2.6.

¹³³³ Chapitre II.2.2.6.1.1.

¹³³⁴ Chapitre I.5.1.

¹³³⁵ Chapitre II.2.2.6.3.

¹³³⁶ Chapitre II.2.2.1.4.

Selon RIX¹³³⁷, il existe un groupe fort remarquable de divinités étrusques vraisemblablement empruntées à une langue italique, caractérisé par une finale en **-ns**, produit de la syncope du nominatif de suffixes en **-ṽno-*, dont nous avons pu souligner la productivité dans la théonymie italique. Cette finale devait être en voie de lexicalisation, comme le montre le théonyme **culsāns**, qui semble être un équivalent de Janus, et que MEISER¹³³⁸ qualifie de « *bellissimo ibrido* » entre le nom étrusque de la porte, **culs** et le suffixe italique **-ano-*. Comme le rappelle RIX, parmi ces divinités, **velx[ans]**, sur le Foie de Plaisance, est conjecturé par parallèle supposé avec le latin *Vulcānus*, mais sans attestation véritable par ailleurs. On peut relever cependant **seθlans**, équivalent étrusque de Héphaïstos / Vulcain, emprunt d'une possible forme **sitelānos*¹³³⁹ « Maître de la Situle », la situle étant un instrument lié aux forgerons, ou encore **seθums**¹³⁴⁰, formellement d'après **septumos* « Septimus », forme attestée dans l'anthroponymie dans une inscription vraisemblablement sabine ou paléo-ombrienne : CAERE 2

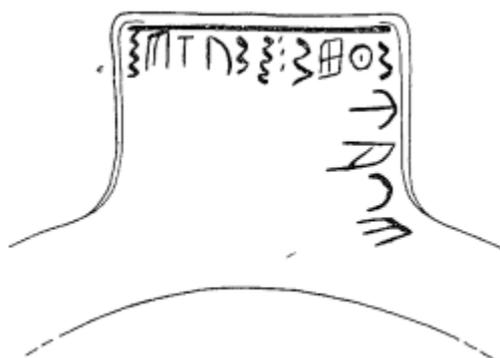


Figure 234 : CAERE 2

Source : Tolfa, Museo civico, inv. 60120, d'après CRAWFORD 2011

setums : m'iom face

« Septimus m'a fait »

On trouve également de nombreuses attestations étrusques comme anthroponyme, avec notation ou non de l'aspiration résiduelle, témoin de l'évolution du groupe /pt/ > /ft/ > /ht/ dans

¹³³⁷ RIX 1998 : 210.

¹³³⁸ MEISER 2009 : 154.

¹³³⁹ RIX 1998 : 225.

¹³⁴⁰ RIX 1998 : 228, d'après MEISER.

la langue sabellique source de l'emprunt¹³⁴¹, d'où des formes avec <t> ou <θ> : le phénomène phonétique est tout à fait parallèle pour le théonyme de **neθuns** en étrusque.

IV.2.1. **neθuns** et **Neptunus**

L'hypothèse défendue par RIX¹³⁴² pour l'étymologie de Neptune est d'y voir un « Maître de l'humidité », d'après la racine **neb^h*- « mouiller, pleuvoir », dérivé d'un thème en **-tu* avec le suffixe possessif de Hoffmann **h₃no-*, la laryngale étant à l'origine de la longueur du [ū]¹³⁴³ de *Neptūnus*. Ce dernier théonyme a vraisemblablement été emprunté en ombrien sous une forme **neftūno-* > **nehtūno-*, avec passage régulier /pt/ > /ft/ > /ht/ en ombrien¹³⁴⁴, source probable de l'emprunt étrusque **nehtuns*¹³⁴⁵ > **neθuns**, avec assimilation de l'aspiration, attesté tant sur le foie de Plaisance que dans le *Liber Linteus*¹³⁴⁶. Se pose néanmoins la question du [ū] en ombrien, qui normalement aboutit régulièrement à /i/ en toute position¹³⁴⁷, et qui semble pourtant avoir été conservé en étrusque où l'on attendrait donc plutôt **neθins*¹³⁴⁸. MEISER envisage pour expliquer cette forme un passage, en ombrien, de [ū] à [ō] devant nasale : les deux sons étant indistinctement notés <u> en alphabet étrusque (et en alphabet national ombrien, qui en dérive, cf : WALLACE¹³⁴⁹). Noter la graphie <neθuinsl> (au génitif), sur le *pocolom* étrusque de Neptune (voir ce chapitre), qui reflète peut-être une hésitation phonétique de cet ordre, ou, dans le système qui semble apparaître dans les *pocola*, une notation d'une voyelle longue par analogie avec la forme latine. Concernant l'étymologie *stricto sensu*, nous avons proposé dans des travaux antérieurs¹³⁵⁰ une alternative, à l'aboutissement phonétique similaire, reprenant une intuition de Georges Dumézil, que nous nous permettons de reproduire ici :

¹³⁴¹ MEISER 1996 : 197 – 198.

¹³⁴² RIX 1998 : 209.

¹³⁴³ MEISER 1998 : 57.

¹³⁴⁴ MEISER 1986 : 93.

¹³⁴⁵ RIX 1998 : 209.

¹³⁴⁶ Sur les rites concernant Nethuns dans le *Liber Linteus*, voir VAN DER MEER 2019.

¹³⁴⁷ MEISER 1986 : 53

¹³⁴⁸ MEISER 1986 : 121.

¹³⁴⁹ WALLACE 2007 : 7.

¹³⁵⁰ BLANCHET 2016.

« Pour expliquer la formation du théonyme, il faut plus vraisemblablement poursuivre l'idée de Dumézil rapprochant le dieu romain de la divinité indo-iranienne *Apām Nápāt* (DUMÉZIL, 1973 : 41-43), d'après i.-e. **h₂ep-óH-om nép-ōt-s* « le descendant des eaux ». Ainsi, l'équivalent latin d'un tel dieu d'origine indo-européenne serait un lat. **nepōs aquārum* « Petit-fils des Eaux ». C'est peut-être là qu'il faut chercher l'origine de la forme *Neptūnus* : les Romains auraient conservé une forme tronquée du théonyme, en le mélangeant avec un théonyme à suffixe possessif. Le nom pourrait alors être un mot-valise issu d'un croisement entre un **nepōs aquārum* et un dieu comme *Portūnus*, dieu du passage garant des ports et de l'accès à la mer, auquel Neptune est souvent associé, et qui l'a précédé en tant que dieu aquatique ou – à tout le moins – maritime. Cette divinité était à l'origine plus importante que Neptune dans la religion romaine, ayant l'un des douze flamines mineurs à son service. Ce croisement aurait en tout cas été fait de façon ancienne. Le théonyme résulterait ainsi d'une confusion entre un dieu de type « maître de » et du souvenir d'un **h₂ep-óH-om népōt-s* indo-européen ancêtre du *Apām Nápāt* védique ».

On notera néanmoins que la racine **neb^h*- est bien utilisée en contexte théonymique dans les langues italiques, avec la forme osque **anafiriss** « Pluies Incarnées ». Elle nous semble davantage désigner, toutefois, les eaux célestes que les eaux du dessous, terrestres, qui semblent davantage caractéristiques des rares mythes romains autour de Neptune, comme le légendaire débordement du lac Albain.

IV.2.2. **selvans et Silvanus**

Le panthéon étrusque connaît également une divinité **selvans**, qui fournit une intéressante correspondance avec le latin *Silvānus*, et attestée deux fois sous une forme abrégée sur le Foie de Plaisance, ainsi que sur plusieurs inscriptions avec différents attributs, ainsi :

Vs 4.8 : **selvans | sanxuneta | cverḡa** : « Selvans de Sankhu, une offrande (?)¹³⁵¹ »

¹³⁵¹ voir WALLACE 2008 : 109. Comparer *CIL* XIV, 4328 (Latium et Campania / Regio I Fiumicino / Portus) *Silvano Sanc[to] / P(ublius) Luscius Bergili/anus sacerdos / dei Liberis Patris / Bonadiensium / Silbano Sancto / cui magnas gratias a/go conductor aucupiorum.*

ETP 329 (vers 400 av. J.-C., encensoir) : **mi • selvansl • canlas** « Je suis (la propriété) de Selvans Canla »¹³⁵²

Selon RIX¹³⁵³, le théonyme étrusque, avec son **-ns** de nominatif caractéristique d'un emprunt itaque, provient sans doute d'une forme ombrienne syncopée **Silvāns* (<**silvānos*) avec passage de /i/ à /e/ devant une syllabe contenant /a/ ou /o/. La forme originelle avec /i/ est d'ailleurs possiblement attestée par l'inscription suivante, effectivement plus ancienne :

Pa 4.1 (Padana, vers 500 av. J.-C., cippe) : **ki • aiser • tinia • ti[---] • sil<v>anz** : « Trois dieux, Tinia, Ti[?], Silvans¹³⁵⁴ »

La forme ombrienne doit avoir la même origine que (ou être empruntée à) lat. *Silvānus*, soit un dérivé de *silva*¹³⁵⁵ « forêt » avec le suffixe possessif à allongement, issu du suffixe de Hoffmann **h₃no-*, d'où **Silvānos* « Maître de la forêt¹³⁵⁶ ». Dans la littérature latine, le dieu *Silvānus* est effectivement étroitement lié au monde forestier, aux limites du monde agraire. Ainsi chez LIV. 2, 7, lors des guerres contre les Étrusques :

*Silentio proximae noctis ex silua Arsia ingentem editam uocem; Siluani uocem eam creditam ; haec dicta: uno plus Tuscorum cecidisse in acie; uincere bello Romanum*¹³⁵⁷.

Chez PROP., 4, 4, le dieu habite les bois encore incultes du Capitole :

Tarpeium nemus et Tarpeiae turpe sepulcrum

¹³⁵² voir WALLACE 2008 : 176.

¹³⁵³ RIX 1998 : 210.

¹³⁵⁴ WALLACE 2008 : 186.

¹³⁵⁵ Sur l'étymologie de *silva*, voir GARNIER 2016 : 382 : « Pas d'étymologie. Type même du mot inanalysable. Noter la scansion trisyllabique chez Horace (*O.* 23, 4 et *Epo.* 13, 2). Selon moi, il faudrait ici partir d'un adjectif **in-sīl-ūus* « tapi, embusqué » (soit une forme dialectale pour l'attendu **in-sīd-ūus*), source d'un dénominateur **insīlūāre* « se tapir », dont le PPP **insīlūātus* « embusqué » a été réanalysé comme un parasynthétique reposant sur une locution fictive **{in + sīlūa}*, ce qui donne un « DNI^{DHSI} » (*Soit un dérivé nominal inverse par dérivation hypostatique inverse selon la terminologie de GARNIER*) *sīlūa/sīlūa*, -æ f. 'parc, bosquet, forêt' ».

¹³⁵⁶ RIX 1998 : 210.

¹³⁵⁷ « Dans le silence de la nuit qui suivit, une voix formidable surgit de la forêt Arsia : on crut que c'était celle de Silvanus. Il fut dit : 'Un Étrusque de plus est tombé au combat, la victoire revient aux Romains !' ». Comme le note BRIQUEL 1993 : 79, Denys affirme qu'il s'agissait de la voix de Faunus ; or les deux divinités sont vraisemblablement assimilables dans ce contexte de voix divines surgies des bois, Silvanus représentant sans doute un culte plus privé.

*fabor et antiqui limina capta Iouis.
lucus erat felix hederoso conditus antro,
multaque natiuis obstrepit arbor aquis,
Siluani ramosa domus*¹³⁵⁸ ;

Il possède de plus, selon PLAUT., *Aul.*, 674 - 675, un bois sacré hors de l'enceinte de la Ville :

*Silvani lucus extra murum est auius
crebro salicto opletus ; ibi sumam locum
certumst, Silvano potius credam quam Fide.*¹³⁵⁹.

Chez Hor. *Ep.* 2, 20, le dieu porte également le titre de *tūtōr finium* « gardien des frontières / limites » :

*uel cum decorum mitibus pomis caput
Autumnus agris extulit,
ut gaudet insitiua decerpens pira
certantem et uuam purpurae,
qua muneretur te, Priape, et te, pater
Siluane, tutor finium*¹³⁶⁰.

On retrouve cette associations aux frontières et aux bornes, comme le souligne DORCEY¹³⁶¹, chez les *Gromatici veteres* :

¹³⁵⁸ « Je raconterai le bosquet du Capitole, et le tombeau honteux de Tarpéia, et la demeure maintenant prise de l'antique Jupiter. C'était un bois dense environné d'une grotte tapissé de lierre, où les arbres résonnaient du bruit d'une source naissante, la demeure branchue de Silvanus. »

¹³⁵⁹ « Hors des murs se trouve un bois reculé de Silvanus, plein d'une dense saussaie : j'irai là trouver une place. Assurément, je préfère m'en remettre à Silvanus qu'à la Foi. »

¹³⁶⁰ « « ou, quand l'automne élève dans les champs sa tête décorée de doux fruits, comme il se plaît à cueillir les poires greffées, et le raisin aussi coloré que la pourpre, qui sont offerts à toi, Priape, et à toi Silvanus, gardien des limites. »

¹³⁶¹ « Pourquoi chaque propriété vénère Silvanus ? Parce qu'il est le premier à avoir une borne sur la terre. Chaque propriété possède en effet trois Silvanus. L'un est appelé 'domestique', consacré à la propriété, un autre est appelé 'agreste', consacré aux bergers, et le dernier est appelé 'levant', à proximité duquel est placé un bois sacré, d'où se lèvent deux ou davantage de frontières ; ainsi entre deux ou davantage de frontières se tient le bois sacré. », DORCEY 1992 : 22.

*Omnis possessio quare Silvanum colit ? qui primus in terram lapidem finalem posuit. Nam omnis possessio tres Silvanos habet. Unus dicitur domesticus, possessioni consecratus. Alter dicitur agrestis, pastoribus consecratus. Tertius dicitur orientalis, cui est confinio lucus positus, a quo inter duo pluresve fines oriuntur. Ideoque inter duo pluresve est et lucus finis*¹³⁶².

Or, il semble que cette dernière fonction soit également connue pour la divinité étrusque (sur la question, voir notamment DE SIMONE¹³⁶³), comme l'indiquerait l'inscription suivante :

Vs 3.10 (Volsinii, vers 300 av. J.-C., statuette de bronze) :

ecn : turce : avle :

havrnas : tuθina : apana

selvansl tularias

« Aule Havrnas (et) sa communauté (?) paternelle ont dédié cette (statue) à Selvans Tularia »¹³⁶⁴

¹³⁶² LACHMANN, *Feldmesser*, 302, 13-19, Dolabella

¹³⁶³ DE SIMONE 1989 : 1316 - 1320. Voir également l'inscription Pa 4.1, qui peut être une borne.

¹³⁶⁴ Voir. WALLACE 2008 : 172.



11.10. Bronze statuette dedicated to Selvans Tularius. End of fourth century BCE. Malibu, CA. The J. Paul Getty Museum. (After Borfante 1991, #36, fig. 1.)

Figure 235 : Statuette de bronze étrusque
(à Selvans Tularia)

Source : d'après DE GRUMMOND & SIMON 2009

Suivant WALLACE, **tularias** représente en effet le génitif d'un dérivé adjectival en **-ia-** du thème **tular-** « borne », attesté par ailleurs sur des bornes de pierre :

Fs 8.3 (Faesulae, cippe) :

tular · σpur

al · hil · pura

pum · vipśl

vχ · papr

« Borne de la communauté. *Hil* (et) *purapum* de Vipsha. Velkhe Paprsina »¹³⁶⁵

Selon WALLACE¹³⁶⁶, le lexème **tular-** est vraisemblablement lui-même dérivé d'une base **tul-**, également attestée, et qui peut signifier « frontière ». Il est également possible qu'il s'agisse d'en emprunt, avec flottement de la dentale médiane (voir la discussion chez MEISER¹³⁶⁷, à l'ombrien *tuder* attesté dans les tables eugubines (VIa, voir UNTERMANN¹³⁶⁸), qui désigne la frontière du *templum* augural, mais également de la cité ; **selvans** / Silvanus serait donc un maître de la forêt, et un dieu-frontière, c'est-à-dire une divinité de l'orée, de la limite, et de fait du point de contact¹³⁶⁹, entre le monde des hommes et le monde inculte et sauvage, siège du divin, que constitue la forêt¹³⁷⁰.

¹³⁶⁵ Voir WALLACE 2008 : 187.

¹³⁶⁶ WALLACE 2008 : 186.

¹³⁶⁷ MEISER 1986 : 233 - 238.

¹³⁶⁸ UNTERMANN 2000 : 771 - 772.

¹³⁶⁹ BRIQUEL 1993 : 78.

¹³⁷⁰ Ainsi BRIQUEL 1993 : 77.

IV.3. Autres peuples d'Italie

Il nous paraît évident, à l'issue de cette étude, que d'autres peuples en marge du monde italique mériteraient d'être intégrés aux recherches sur la théonymie de l'Italie antique, axées ici sur les mondes latins et sabelliques. C'est le cas des Vénètes, dont la langue est vraisemblablement liée à la branche italique. Ce peuple possède en effet aussi bien les désignations italiques connues du divin, avec les thèmes **aisu-* et **deiyo-*¹³⁷¹, que des théonymes présentant des cognats et des parallèles. On peut ainsi citer par exemple les **te.r.mon.io.s de.i.uo.s**¹³⁷², fondés sur le degré /o/ de l'it. com. **ter-mn-* « terme, borne », en regard du degré zéro du lat. *Terminus*, ou la déesse **re.i.tia.**, aux nombreuses attestations, fondée sur une dérivation en **(i)tia* non inconnue du monde italique, et sur laquelle nous renvoyons à l'étude de McDONALD¹³⁷³. Tout aussi féconde sans doute serait la comparaison avec la théonymie messapienne, dans un contexte d'échange entre Romains, Osques du Sud et monde grec. Comme nous l'avons souligné, en plus des divinités **zis** « Jupiter » et **t'aotor** « Tutor », les Messapiens, locuteurs d'une langue indo-européenne non italique, possèdent également, comme les Latins et les Osques, une divinité **venas**. Par ailleurs, on trouve également des emprunts concomitants de divinités grecs chez Messapiens et Italiques, ainsi **damatra**, etc. Ces comparaisons, nous l'avons abordé, se retrouvent dans les formulaires, comme le montre le titre de prêtresse **tabara damatria**, correspondant morphosémantique exact du péligien *anaceta ceria*. Une étude plus approfondie des inscriptions votives messapiennes mettrait certainement en lumière des faits et pratiques communes à une *koinè* religieuse italique qui, comme nous l'avons montré, ne s'arrête pas aux familles linguistiques. De même, et enfin, il est vraisemblable qu'une analyse minutieuse de ce que les langues italiques doivent au celtique, amènerait également des résultats.

¹³⁷¹ LEJEUNE 1974 : 327.

¹³⁷² LEJEUNE 1974 : *ibid.*

¹³⁷³ McDONALD 2019.

Conclusion. Théonymie italique : synthèse

Notre étude des domaines sabelliques et latins¹³⁷⁴, nous semble faire apparaître des convergences à proprement parler théonymiques¹³⁷⁵, orientées autour de quatre grandes catégories.

Tout d'abord, il est manifeste que de nombreuses divinités sont communes aux différents peuples italiques¹³⁷⁶, en excluant pour ce premier point les modalités d'emprunt et d'échanges internes aux langues italiques¹³⁷⁷. Parmi celles-ci, que nous présentons ici par commodité sous une forme latinisée, un petit nombre se retrouvent chez les Latins, Osques, et Ombriens¹³⁷⁸ : il s'agit notamment de Jupiter et Mars et leurs équivalents respectifs. Le premier est la manifestation d'un héritage indo-européen commun, le deuxième d'une spécificité italique, avec une divinité de la guerre partagée, et unique dans le monde indo-européen. Angitia fait possiblement partie de ce groupe également, attestée en tout cas chez les Marses, les Osques et les Latins. D'autres, plus nombreuses, sont communes uniquement aux Osques et aux Latins¹³⁷⁹ : on trouve ainsi Vénus, Flora, Cérés¹³⁸⁰, Fatus, Semo¹³⁸¹, Honos¹³⁸² ; chez les

¹³⁷⁴ Nous avons évoqué précédemment ce que les religions italiques doivent à l'hellénisme. Ainsi, par exemple, la figure d'Héraclès, commune à toute la péninsule italique, qu'il s'agisse des langues étrusque, sabelliques, grecque ou latine, ou encore Apollon, Korè-Perséphone, les Nymphes, etc. Pour le monde étrusque, lui-même récipiendaire d'un certain nombre de divinités grecs, on a pu constater que les échanges de théonymes allaient plutôt depuis l'italique vers l'étrusque, dont l'influence, néanmoins, sur la théologie des peuples italiques a dû prendre des modalités différentes, les Étrusques étant probablement, eux, vecteurs de représentations iconographiques et mythologiques.

¹³⁷⁵ Nous savons souligné, au fil de notre étude, la présence d'éléments théologiques comparables au sein de l'aire italique, comme l'association prééminente de divinités martiales et agraires

¹³⁷⁶ Nous rappelons que cette classification repose seulement sur les attestations linguistiques : l'iconographie des peuples italiques, notamment statuaire, révèle sans doute encore davantage de divinités communes.

¹³⁷⁷ Ainsi Méfitis, Victoria, Neptune....

¹³⁷⁸ Désignations, qui, nous le rappelons, prennent essentiellement en considération des unités linguistiques.

¹³⁷⁹ Il faut sans doute ajouter à cette liste Mercure, qui semble, du moins, commun sous sa forme première à l'osque et au latin falisque. On notera par ailleurs qu'un *loufir* sabellique, équivalent du latin Liber, n'a en réalité pas d'attestation certaine, quoique les langues sabelliques, en l'occurrence l'osque, possèdent en effet le lexème au sens de « libre », ainsi qu'en épithète théonymique. Voir ainsi MARTZLOFF 2014 : 138 - 141.

¹³⁸⁰ Ces deux dernières étant également présentes dans le domaine dit nord-osque.

¹³⁸¹ Un doute subsiste pour l'attestation de cette divinité en osque, en regard de l'analyse, en tout cas phonétique, de WEISS 2017. Quoique les formes latines sont sûres, la forme **seemun-** dont la restitution est incertaine, mériterait sans doute une nouvelle étude approfondie, et notamment une autopsie précise de l'inscription. Il n'est pas inenvisageable, selon une remarque de Emmanuel DUPRAZ, que la forme ait en réalité quelque chose à voir avec l'ombrien **sehemu**, dont la graphie marque également un [ē].

¹³⁸² Quoiqu'un emprunt semble exclu, en regard du vocalisme, une influence latine ayant conduit à l'antonomase d'un terme attesté par ailleurs en osque n'est pas inenvisageable. On notera, toujours pour le sanctuaire de Pietrabbondante, que l'osque **deívúz**, apparenté au théonyme latin Dis, constitue vraisemblablement un calque morphosémantique concomitant du grec Ploutos.

Ombriens et les Latins, on peut relever le dieu Cerus, ainsi que Vesuna, commune aux Marses également.

Par ailleurs, certaines divinités, sous des noms différents, semblent correspondre fonctionnellement : c'est probablement le cas du **vufiun-** ombrien, parallèle probable de Quirinus ; on peut également relever, quoique ces exemples sont peut-être à analyser par le prisme d'un calque morphosémantique de divinités grecques, les divinités Vénus (dans sa représentation latine) et Herentas, en regard de l'Aphrodite grecque, ainsi que les Parques latines et les νετεῖς πεθετεῖς de Rossano di Vaglio.

Ces convergences s'expriment également par des théonymes créés à partir d'un même matériau linguistique, sous la forme de racines communes héritées de l'indo-européen. On notera ainsi la productivité théonymique des racines **steh₂-* « se tenir debout », dans les théonymes de **anter** • **stataí**, de *prestota*, et d'une grande diversité de théonymes latins ; **meh₂-* « faire un signe, être bon », pour les **maatúis** • **kerríúis**, les *Mānes*, *Māter Mātūta*, ainsi que *Cerus Manus*, qui montre également la racine suivante : **kerh₁-* « croître », à l'origine du nom de Cérès, et sans doute du **çerf-** ombrien et des *cerfum* péligniennes¹³⁸³ ; on relèvera également les racines **k^helh₁-* « tourner, aller en cercle », spécifiquement le thème à redoublement **k^he-k^hl-o-* « cycle, cercle » dans les théonymes de **pupluna-**, *Pöpülōna*, et **puemun-** **pupřik** ; **seh₁-* « semer », pour les *Semōnes* et *Semō* latins, **seemun-** osque et les *semunu*, ainsi que lat. *Consīvius*¹³⁸⁴ ; **peth₂-* « s'ouvrir », pour l'osque **patanaí** • **piístiaí**, ombrien *padella*, et diverses divinités latines telles que *Panda* ; **b^heǵd^h-* « faire confiance », avec *Dius Fidius* et *Fidēs* en latin, **fiso/u-** en ombrien ; **h₂emǵ^h-* « serrer », possiblement commune à **anagtia** et *Angerōna*. Le nom i.-e. de l'année *uetos-* se retrouve sans doute dans l'osq. **vezk-** et l'omb. *vesuna* ; enfin, la racine **h₁leǵd^h-* « croître > être libre », qui désigne le peuple dans certaines langues indo-européennes, se retrouve dans le latin *Liber* et sans doute l'omb. **vufiun-**. Ce matériau linguistique commun est également présent dans le lexique religieux, au vu notamment de l'importance de la racine italique **sa(n)k-* « consacrer / chose sacrée ».

¹³⁸³ Pace l'hypothèse de WEISS 2017 qui, pour ces dernières formes, propose de partir plutôt de **kerd^ho-* « force, armée », ce qui nous semble peu concordant avec le contexte d'attestation des *cerfum*, et non nécessaire pour expliquer **çerf-**.

¹³⁸⁴ De même, noter, *Consīvius* mis à part, la reconstruction concurrente de WEISS 2017, à savoir un étymon **seyVmōn* italo-celtique fondé sur la racine **seg^h-* « s'emparer de » > « être fort ».

À l'utilisation d'un matériau commun s'ajoutent des modalités comparables de formations de théonymes. On a pu relever le rôle important de l'antonomase en latin, également présente, nous semble-t-il, dans les langues sabelliques, tant pour des éléments lexicaux, ainsi osq. **futír**, omb. **spetur**-¹³⁸⁵ (et, selon nous, l'it. com. **uenos*), qu'onomastiques, en quel cas il est sans doute préférable de parler de divinisation, ainsi le potamonyme *atrno* ou les formes dérivés de la base anthroponymique **num-* : lat. *Numisius Martius*, osq. $\nu\mu\psi\delta$ -. L'antonomase peut être facilitée par l'ajout d'une apposition théonymisante, ainsi *Cupra Mater* sur l'adjectif **kupro-*. On notera également, dans cette perspective de distinction entre élément lexical et théonyme, l'alternance récurrente, propre au second, d'un thème en *-o- et d'un thème en *-u au sein du paradigme d'un même théonyme.

Une modalité de dérivation particulièrement productive dans les langues italiques, et qui connaît des correspondants indo-européens, se constate avec des théonymes fondés sur le suffixe en **-V̄n-o/a-*, en particulier sous sa forme **-ōn-o/a*, issu du suffixe dit de Hoffmann¹³⁸⁶, ainsi omb. **vufiun-**, **vesuna-**, osq. **pupluna-**, lat. *Bellōna*, *Fērōniǎ*, *Angerōna*, *Neptūnus*, *Portūnus*, également sous des formes en **-ān-o/a* telles que *Silvānus*, *Diāna*, et des extensions analogiques : *Abeōna*, *Bubōna*, etc. On notera également, dans l'inscription VELITRAE (Tabula Veliterna), de provenance incertaine, du domaine sabellique mais vraisemblablement pas volsque¹³⁸⁷, l'attestation d'une divinité *deue declune*.



Figure 236 : VELITRAE 1 (Tabula Veliterna)

Source : Museo Archeologico Nazionale di Napoli, inv. 2522, © Dan Diffendale (2017)

deue : declune : statom † sepis : atahus : pis : uelestrom
façia : esaristrom : se : bim : asif : uesclis : uinu : arpatitu
sepis : toticu † couehriu : sepu : ferom : pihom : estu
ec : se : cosuties : ma : ca : tafanies : medix : sist{i}atiens

¹³⁸⁵ À condition que ce dernier n'ait pas été conçu, dès l'origine, comme un théonyme, à la manière des divinités en *-tōr* du latin, qui n'ont pas toujours une attestation non théonymique.

¹³⁸⁶ Sur lequel voir PINAULT 2000 et RIX 1989.

¹³⁸⁷ En regard, par exemple, de la mention de deux *meddices*, ainsi CRAWFORD et al. 2011 :

Cette divinité est représentative de différents aspects que nous avons soulignés dans cette étude : l'emploi d'une base identifiable et susceptible de montrer des cognats italiens, en l'occurrence potentiellement **deik-* « montrer, dire », ou encore **diēk-* « jour », et des modalités dérivationnelles connues par ailleurs : dérivation en **(e)lo-*, suffixe théonymisant *-ōnā*, d'où **deik-(e)l-ōnā*, ou **diēk-elo-ōnā*¹³⁸⁸. Or, l'unicité de l'attestation de cette divinité, quelle que soit par ailleurs son étymologie, rend fort complexe son interprétation exacte. Cette unicité est démonstrative néanmoins, à l'aune de la fécondité de l'étude des rapprochements, de l'originalité propre à toutes les cultes italiens, qui, par la multiplicité du matériau linguistique et des modalités dérivationnelles, présentent en matière de théonymie un potentiel créatif à la fois source d'unité et de diversité.

¹³⁸⁸ Voir UNTERMANN 2000 : 164.

Références bibliographiques

- ABERSON, Michel, BIELLA, Maria Cristina, DI FAZIO, Massimiliano, WULLSCHLEGER, Manuela (éds.), 2014 – *Entre archéologie et histoire, : dialogue sur divers peuples de l'Italie préromaine, E Pluribus Unum ? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, Vol. I, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien : Peter Lang.
- ABERSON, Michel, BIELLA, Maria Cristina, DI FAZIO, Massimiliano, SÁNCHEZ, Pierre WULLSCHLEGER, Manuela (éds.), 2017 – *Entre archéologie et histoire, : dialogue sur divers peuples de l'Italie préromaine, E Pluribus Unum ? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, Vol. II, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien : Peter Lang.
- ABERSON, Michel, WACHTER, Rudolf, 2014 – « Ombriens, Sabins, Picéniens, peuples sabelliques des Abruzzes : une enquête épigraphique et linguistique », in : ABERSON, Michel, BIELLA, Maria Cristina, DI FAZIO, Massimiliano, WULLSCHLEGER, Manuela (éds.), 2014 – *Entre archéologie et histoire, : dialogue sur divers peuples de l'Italie préromaine, E Pluribus Unum ? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, Vol. I, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien : Peter Lang., pp. 168 - 201.
- ADAMS, James Noel, 2007 – *The Regional Diversification of Latin 200 BC - AD 600*, Cambridge University Press.
- ADIEGO LAJARA, Ignacio-Javier,
— 2001, « Osco TRÍBUF PLÍFRÍKS », *Glotta* 77, pp. 1 - 6.
— 2016, « Consideraciones sobre peligno *anacet(h)a* (y demás variantes) », in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, [21 – 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (Studia Archeologica 215), pp. 17 - 26.
- AGOSTINIANI, Luciano, 2003 – « Aspetti formali e semantici del suffisso di diminutivo *-za* in etrusco », *Studi Etruschi* 69, 183-193.
- ADAMESTEANU, Dinu, DILTHEY Helmtraut, 2013 – *Macchia di Rossano, il santuario della Mefitis, rapporto preliminare*, Congedo Editore.

- ALTHEIM, Franz, 1931 – *Terra Mater, Untersuchungen zur Altitalischen Religionsgeschichte*,
Religiongeschichtliche Versuche und Vorarbeiten, Band XXII, Heft 2, Giessen :
Alfred Töpelmann.
- AMANN, Petra, 2011 – *Die antiken Umbrier zwischen Tiber und Apennin unter besonderer
Berücksichtigung der Einflüsse aus Etrurien*, Holzhausen Verlag.
- AMBROSINI, Laura, 2013 – « Le divinità dei Pocula Deorum: un nuovo pocolom di Voluptas
del Volcani Group » in *Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia.
Serie III, Rendiconti*, 85, Tipografia poliglotta vaticana, Città del Vaticano, pp. 337-
364.
- AMPOLO, Carmine & al., 1989 – *Italia Omnium Terrarum Parens. La civiltà degli Enotri,
Choni, Ausoni, Sanniti, Lucani, Bretti, Sicani, Siculi, Elimi*, Libri Scheiwiller.
- ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto (a cura di), 2009 – *L'umbro et le altre lingue
dell'Italia mediana antica*, Atti del I Convegno Internazionale sugli Antichi Umbri
[Gubbio, 20 – 22 settembre 2001], Perugia : Jama.
- ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di) – 2016, *Forme
e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, Atti del III Convegno
Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, [21
– 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (Studia Archeologica
215).
- ANCILLOTTI, Augusto, CERRI, Romolo, 1996 – *Le Tavole di Gubbio e la civiltà degli antichi
Umbri*, Perugia : Jama.
- ANDRÉ, Jacques, 1978 – *Les mots à redoublement en latin*. Collection Études et Commentaires
90. Paris : Klincksieck.
- ANDRISANI, Antonella, 2008 – *Il Santuario della Dea Mefitis a Rossano di Vaglio, una rilettura
degli aspetti archeologici e culturali*, Altrimedia.
- ANTONACCIO Carla M. & C. M., 1999 – « Κυπάρρα, a Sikel Nymph? » *ZPE* 126, 177-185.
- ANTONINI, Rosalba,
— 1981, « Dedicata osca a Mefite aravina dalla Valle d'Ansanto », *AIONarch* 3.
— 2008, « Sann. *mirikui* da Marcianise (CE). A complemento, uno sguardo alle
implicazioni del testo (e oltre) », *Oebalus* 3.
- AUFRECHT, Theodor, KIRCHHOF, Adolf, 1849-1851 – *Die umbrischen Sprachdenkmäler: Ein
Versuch zur Deutung derselben*, Berlin.
- AURA JORRO Francisco,

- 1985, *Diccionario Griego-Español, Anejo I, Diccionario Micénico, Volumen I*, (bajo la dirección de Francisco R. ADRADOS), Madrid : CSIC. (Abrév. *DMic*)
- 1993, *Diccionario Griego-Español, Anejo II, Diccionario Micénico, Volumen II*, (bajo la dirección de Francisco R. ADRADOS), Madrid : CSIC. (Abrév. *DMic*²)
- BABELON, Ernest, BLANCHET, Jules-Adrien, 1895 – *Catalogue des Bronzes Antiques de la Bibliothèque nationale*. Paris.
- BADER, Françoise,
1962, *La formation des composés nominaux en latin*. Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Vol. 46. Paris : Les Belles-Lettres.
- 2009, « L'expression de la 'totalité' dans les langues italiques », in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto (a cura di), *L'umbro et le altre lingue dell'Italia mediana antica*, Atti del I Convegno Internazionale sugli Antichi Umbri [Gubbio, 20 – 22 settembre 2001], Perugia : Jama, pp. 43 - 66.
- BAKKUM, Gabriël, C. L. M.,
— 2009, *The Latin dialect of the Ager Faliscus : 150 years of Scholarship*, Amsterdam, Amsterdam University Press.
- 2016, « *Iunonicolae Falisci* : Faliscan cults and local identity », in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, [21 – 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (Studia Archeologica 215), pp. 27 - 33.
- BAYET, Jean.
— 1926, *Les origines de l'Hercule romain*, Paris : Boccard.
- 1957, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*. Paris : Payot.
- BEAZLEY, J. D., 1947 – *Etruscan Vase-Painting*, Oxford.
- BEEKES, Robert, S. P., 2010 – *Etymological Dictionary of Greek (2 Volumes)*. Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series, Volume 10 (10/1 and 10/2). Edited by Alexander Lubotsky, Leiden Boston : Brill.
- BELFIORE, Valentina,
— 2010, *Il Liber linteus di Zagabria – testualità e contenuto*, Pisa et Roma : Fabrizio Serra, 2010.
- 2011, « Problemi di vocalismo etrusco arcaico, la geminazione di <ii> », in : Gilles VAN HEEMS (éd.), *La variation linguistique dans les langues de l'Italie préromaine*, Actes du IVe séminaire sur les langues de l'Italie préromaine, organisé à l'Université

- Lumière Lyon 2 et la Maison de l’Orient et de la Méditerranée, 12 mars 2009, Lyon : Maison de l’Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, pp. 41 - 60.
- 2017, « Per une revisione del testo del cippo perugino », *Studi Etruschi* 80.
- BENELLI, Enrico (ed.), 2009 – *Thesaurus Linguae Etruscae*. 1. *Indice Lessicale*. Seconda Edizione. Pisa/Rome : Fabrizio Serra. (Abrév. *ThLe²*)
- BENNET, Charles Edwin, 1982 – *Syntax of early latin*, volume 1, Georg Olms Verlag.
- BENVENISTE, Émile, 1935 – *Origines de la formation des noms en indo-européen*. Paris : Adrien Maisonneuve.
- BERNABÉ, Alberto & JIMÉNEZ SAN CRISTÓBAL, Ana Isabel, 2008 – *Instructions for the Netherworld : The Orphic Gold Tablets*, Religions in the Graeco-Roman World, vol. 162, Leiden · Boston : Brill.
- BERNARDINI, Mario, 1961 – *Vasi dello stile di Gnathia. Vasi a vernice nera* [Museo provinciale S. Castromediano, Lecce], Bari : Adriatica.
- BIVILLE, Frédérique,
- 1990, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique. Tome 1 : Introduction et consonantisme* (B.I.G. n°19), Louvain-Paris : Peeters.
- 1995, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique. Tome 2 : Vocalisme et conclusions* (B.I.G. n° 29), Louvain-Paris : Peeters.
- 2009, « Manifestation du bilinguisme gréco-latin dans l’onomastique de l’Italie antique », in : POCETTI Paolo (a cura di) et al., *L’onomastica dell’Italia antica : aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, Rome : École française de Rome, pp. 410 - 423.
- BLANCHET, Hugo
- 2016, « Trois modes de dénomination du divin dans les panthéons indo-européens », in : *Wekwos*, volume 2, Paris : Actes Sud, Errance, pp. 17 - 34.
- 2017, « Graphie, syntaxe et théonymie des *pocola deorum* », communication pour le colloque international *Parole per gli dèi. Dediche religiose in lingue epicoriche del Mediterraneo Occidentale*. Roma, Academia Belgica, [18-19 mai 2017] (en cours de publication).
- 2018, « Méfitis osque et Méfitis romaine, des sources limpides aux eaux pestilentielles », communication pour le colloque international *Loanwords and Substrata in Indo-European languages*, Limoges, France, [4-7 juin 2018] (en cours de publication).

- BLOCH, Raymond, *et al.*, 1976 – *Recherches sur les religions de l'Italie antique*, Genève : Librairie Droz.
- BLOCH, Raymond, 1952 – « Nouvelles dédicaces archaïques à la déesse Feronia », in : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 96^e année, N. 4, 620-628.
- BOISACQ, Émile, 1916 – *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes*. Heidelberg : Carl Winter & Paris : Klincksieck.
- BONFANTE, Larissa,
 — 1984, « Corpus Speculorum Etruscorum » [review of four fascicules], *American Journal of Archaeology*, vol. 88, no. 2.
 — 1986 (ed.), *Etruscan Life and Afterlife*, Detroit.
- BORGEAUD, Willy, Alfred, 1982 – *Fasti Vmbrici, étude sur le vocabulaire et le rituel des Tables eugubines*, éditions de l'Université d'Ottawa.
- BOTTIGLIONI, Gino, 1954 – *Manuale dei dialetti Italici*, Bologna.
- BOURDIN, Stéphane, 2012 – *Les peuples de l'Italie préromaine*, École Française de Rome.
- BOURDIN, Stéphane, de CAZANOVE, Olivier, SALVIANI, Clément, 2018 – « Le armi nei luoghi di culto di Civita di Tricarico e Rossano di Vaglio », in : R. GRAELLS i FABREGAT, F. LONGO (ed.), *Armi votivi in Magna Graecia*, Mayence : Römisch Germanisches Zentralmuseum T. 36, pp. 141-158.
- BRACHET, Jean-Paul & MOUSSY Claude (dir.), 2006 – *Latin et langues techniques*, Paris : Presses universitaires Paris-Sorbonne.
- BRACHET, Jean-Paul,
 — 2006, « Lat. *tūtānus* : sens et formation », *Latomus* 65, pp. 869 - 878.
 — 2014, « Le “mérisme” VRBS + ARX », *Wekwos* 1, pp. 11 - 25.
- BRUGMANN, Karl, 1897-1916, et DELBRÜCK Berthold, 1893-1900 – *Grundriß der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Strasbourg, I-II, 2^e éd. (BRUGMANN) ; III-IV (DELBRÜCK).
- BRIQUEL, Dominique,
 — 1978, « L'oiseau ominal, la louve de Mars, la truie féconde », *MEFRA* 88, pp. 31 - 50.
 — 1978, « Sur les aspects militaires du dieu ombrien Fesus Sancius », *MEFRA* 90, pp. 134 - 152.

- 1993, « Les voix oraculaires », in : de CAZANOVE, Olivier, SCHEID, John (éd.), *Les bois sacrés*, Actes du Colloque International (Naples 1989), Naples : Collection du Centre Jean Bérard, pp. 77 - 92.
- BRUUN, Christer, EDMONDSON, Jonathan (ed.) 2015 – *The Oxford Handbook of Roman Epigraphy*, Oxford University Press.
- BÜCHELER, Franz,
- 1878, *Interpretatio tabulae iguvinæ II*. Bonn : ex Caroli Georgi Typographeo Academico.
- 1878b, « Oskische Bleitafel », *Rhein. Museum*, 33.
- 1881, « Coniectanea », *Rhein. Museum*, 36.
- 1883, *Umbrica*, Bonn : Max Cohen.
- BUCK, Carl Darling,
- 1904, *A Grammar of Oscan and Umbrian : with a Collection of Inscriptions and a Glossary*, Boston : Ginn & Company.
- 1910, *Introduction to the study of the Greek dialects*, Boston : Ginn & Company.
- BUONOCORE, Marco, POCETTI, Paolo, 2013 – « Una nuova iscrizione peligna del gruppo 'an(a)c(e)ta', *Epigraphica* 75, pp. 59 - 106.
- BURKERT, Walter, 1998 – « Héraclès et les animaux. Perspectives préhistoriques et pressions historiques », in : *Le Bestiaire d'Héraclès : IIIe Rencontre héracléenne*, Liège : Presses universitaires de Liège, pp. 11 - 28.
- CAIAZZA, Domenico (a cura di), 2004 – *Safinim, Studi in onore di Adriano La Regina per il premio I Sanniti*, Piedimonte Matese.
- CALDERINI, Alberto, 2006 – « Sull'epiteto Fisica di Venere e Mefite e su alcuni derivati sabellici da teonimo *-iko- ed -ano- », in : *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Edizioni Dell'Orso, Alessandria, pp. 315-357.
- CALZECCHI-ONESTI, Giorgio, 1981 – « Ocr- ed acr- nella toponomastica dell'Italia antica », *Studi etruschi*, 49, pp. 165 - 189.
- CAMILLONI, Maria Teresa – 1985. *Su le vestigia degli antichi padri*. Ancona : Linotypia Benedetti.
- CAMPANILE, Enrico,
- 1976, « La latinizzazione dell'osco », in : G. DEVOTO, A. PAGLIARO e V. PISANI, *Scritti in onore di Giuliano Bonfante*, Brescia, pp. 109 - 120.

- 2008, « Note sulle divinità degli Italici meridionali e centrali », in *Latina & Italica. Scritti minori sulle lingue dell'Italia antica, a cura di Paolo Pocetti*, Pisa, Roma, 2008 (2 vol.), pp. 852 - 871.
- CAPDEVILLE, Gérard, 1995 – *Volcanus, Recherches comparatistes sur les origines du culte de Vulcain*, École Française de Rome.
- CARACCILO, Giuliano, 2018 – « Inediti dagli scavi Maetzke nel duomo di Chiusi », *ZPE* 206.
- CARDAUNS, Burkhardt, 1976 – *M. Terentius Varro. Antiquitates Rerum Divinarum*. Teil I : Die Fragmente. Teil II : Kommentar. Wiesbaden : F. Steiner.
- DE CARVALHO Silvia M. S., RALLE Michel (trad.), 1992 – « Les mystères d'Eleusis », in : *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 18, n°2, 1992. pp. 93 - 135.
- DE CAZANOVE, Olivier, SCHEID, John (éd.), 1993 – *Les bois sacrés*, Actes du Colloque International (Naples 1989), Naples : Collection du Centre Jean Bérard.
- DE CAZANOVE, Olivier,
- 1993, « La penisola Italiana prima della conquista Romana », in : VAUCHEZ André (a cura di), *Storia dell'Italia Religiosa, I : l'Antichità et il medioevo*.
 - 1997, « La plastique de terre cuite, un indicateur des lieux de culte (?). L'exemple de la Lucanie » in : *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 8, pp. 151 - 169.
 - 2000, « Sacrifier les bêtes, consacrer les hommes : le printemps sacré italique », in : S. VERGER (ed.), *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen*, Collection de l'École française de Rome 276. Rome, pp. 253 - 76.
 - 2003, « Le lieu de culte de Méfitis dans les *Ampsanti ualles* : des sources documentaires hétérogènes » in : *Sanctuaires et sources : Les sources documentaires et leurs limites dans la description des lieux de culte*. Naples : Publications du Centre Jean Bérard.
 - 2007, « Pre-Roman Italy, Before and Under the Romans », in : RÜPKE, Jörg (ed.), *A Companion to Roman Religion*, London : Wiley Blackwell, pp. 43 - 57.
 - 2008, « Une proposition d'identification du toponyme Lucos sur la Tabula Peutingeriana : le sanctuaire de Méfitis à Rossano di Vaglio ? », *MEFRA*, 120, 81-91.
 - 2016a, « L'autel à cour de Rossano di Vaglio. Une analyse de son usage » in : GASPARINI Valentino (ed.), *Vestigia. Miscellanea di studi storico-religiosi in onore di Filippo Coarelli nel suo 80o anniversario*, Stuttgart, Steiner (Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge, 55).

- 2016b, « Il santuario della dea Mefitis a Rossano di Vaglio », (avec Paolo Poccetti) *Forma Urbis*.
- CHABOUILLET, Anatole, 1858 – *Catalogue général et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibliothèque impériale*. Paris.
- CHAMPEAUX, Jacqueline, 1987 – *Fortuna. Le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain. II - Les transformations de Fortuna sous la République*. Rome : École Française de Rome.
- CHANTRAINE, Pierre.
- 1933, *La Formation des noms en grec ancien*, Paris : Champion.
- 1999† (1^{ère} édition 1968), *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, Histoire des mots*, Paris.
- CHEUNG, Johnny, 2007 – *Etymological Dictionary of the Iranian Verb*, Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series, Volume 2. Edited by Alexander Lubotsky. Brill, Leiden · Boston.
- CHRISTOL, Alain, 1996 – « De l'accent phonologique à la suffixation : les thèmes en *-s- en latin », in : A. BAMMESBERGER & F. HEBERLEIN (Hrsg.), *Akten des VIII. internationalen Kolloquiums zur lateinischen Linguistik*, Heidelberg.
- CIFARELLI, Francesco Maria, AMBROSINI, Laura, NONNIS David, 2002-2003 – « Nuovi dati su Segni medio-repubblicana », in : *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia* 75, 2002-2003, pp. 245-325.
- CIOCHIS, Remo DE, 1993 – « Le divinità della tavola di Agnone. », in : *Safinim. I Sanniti. Vicende, ricerche, contributi*. Atti del convegno di studi, Agnone 14 marzo 1992, Isernia, pp. 85 - 109.
- CIOTTI, Umberto, 1964 – « Nuove conoscenze sui culti dell'Umbria antica », in : *Problemi di storia e archeologia dell'Umbria. Atti del Convegno di Studi Umbri*, Gubbio · Perugia.
- CLACKSON James,
- 2012 « Oscan in Sicily », in : *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*, edited by Olga Tribulato, Cambridge University Press, pp. 132-148.
- 2013 « Subgrouping in the Sabellian Branch of Indo-European », in : *Transactions of the Philological Society*, Volume 00, pp. 1-34.
- 2018, « Etruscan *Turms* and *Turan* », *Studi Etruschi* 80, pp. 157 - 166.
- COARELLI Filippo, MOREL, Jean-Paul, 1973 – « *Pocola* », in : *Roma medio-repubblicana*, Rome, 1973. p. 57-67

COARELLI, Filippo,

- 1983, *Il Foro Romano, 1: Periodo arcaico*, Rome, Quasar, 1983.
- 1997, *Il Campo Marzio : dalle origini alla fine della Repubblica*, Rome, Quasar
- 1998, « Il culto di Mefitis in Campania e a Roma », in G. Greco, S. Adamo Muscettola (a cura di), *I culti della Campania antica*. Atti del convegno di studi in ricordo di Nazarena Valenza Mele, Napoli, [1995], Roma, pp. 185-190.
- 2007 (réédition 2014), *Rome and environs, an archaeological guide*, University of California Press.

COLLING, David, 2011 – « La statuette d'Intarabus de Foy-Noville », *Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, vol. 142.

COLONNA, Giovanni,

- 1970, *Bronzi votivi umbro-sabellici a figura umana*, Florence.
- 1984, « Novità sui culti di Pyrgi. Ancora sul culto etrusco di Apollo », *RPAA* 57, pp. 57 - 88.
- 1990, « Le iscrizioni etrusche di Fratte » in : G. Greco & A. Pontrandolfo (edd.), *Fratte. Un insediamento etrusco-campano*, Modena, pp. 301 - 309.

COLONNA, Cécile, 2013 – « À propos de deux œnochoés étrusques à vernis noir et à frises d'Éros surpeintes », *MEFRA - Antiquité [Online]*, 125-1.

COMBET FARNOUX, Bernard, 1980 – *Mercurus romain: Le culte public de Mercure et la fonction mercantile à Rome de la république archaïque à l'époque augustéenne*, École Française de Rome.

CONWAY, Robert Seymour, 1897 – *The Italic Dialects I-II*, Cambridge : Andesite Press.

CORDELLA Romano & CRINITI Nicola,

- 2008, *Ager Nursinus. Storia, epigrafia e territorio di Norcia e della Valnerina romane*, Perugia : Deputazione di storia patria per l'Umbria.
- 2014, *Parole su pietre. Epigrafia e storia nella Sabina settentrionale di età romana*, Perugia 2014. (Abrév. *Parole*)

CRAWFORD, Michael, H. (ed.) et al., 2011 – *Imagines Italicae: A Corpus of Italic Inscriptions (3 vols.)*. *Bulletin of the Institute of Classical Studies supplement 110*. London : Institute of Classical Studies University of London.

CRAWFORD, Michael, H.

- 1974, *Roman Republic Coinage*, Cambridge University Press.

- 2012 « *Imagines Italicae. Un nouveau corpus des inscriptions italiennes antiques.* », in : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 156e année, 2, pp. 723 - 727.
- CRISTOFANI, Mauro, 1994 – « Sulle più antiche iscrizioni italiche della Campania », in : *La presenza etrusca nella Campania meridionale*, Atti delle giornate di studio Salerno - Pontecagnano [16-18 novembre 1990], Firenze : Olschki, pp. 379 - 386.
- DE CARO, S.,
- 1999, « Icrizione osca su una mensa d'altare », *SE* 63, pp. 456 - 468.
- 2001, « Mensa di altare dedicata ad Apollo da un tribuno della plebe di *Teanum Sidicinum* » in : LA REGINA, Adriano (a cura di), *Studi sull'Italia dei sanniti*, Mondadori Electa, p. 223.
- DE FELICE, Eugenio, 1994 – « Larinum », *Forma Italiae*, 36, Firenze : Olschki
- DEGRASSI, Attilio, 1957-1963 – *Inscriptiones Latinae liberae rei publicae*, Firenze. (Abrév. *ILLRP*)
- DE GRUMMOND Nancy, T. & SIMON Erika, 2009 – *The Religion of the Etruscans*, University of Texas Press.
- DE GRUMMOND, Nancy, T. 2006 – *Etruscan Myth, Sacred History and Legend*. Philadelphia : University of Pennsylvania Museum of Archaeology and Anthropology.
- DEL TUTTO PALMA, Loretta (a cura di) & AL., 1996 – *La Tavola di Agnone nel contesto italico*. Convegno di studio, Agnone, 13 -15 aprile 1994. Firenze : Olschki.
- DEL TUTTO PALMA, Loretta,
- 1991, « Due 'voces nihili' : Lucani *udo e *numulo », *Studi Etruschi* 57 pp. 179 - 186.
- 1996a, « Tavola di Agnone. L'iter delle interpretazioni, 1848 - 1993. », in : *La tavola di Agnone nel contesto italico*. Convegno di studio, Agnone 13 - 15 aprile 1994. Firenze : Olschki, pp. 271 - 411.
- 1996b, « Líganakdíkeí enraí e líganakdíkeí enraí kerríaiá », in : *La tavola di Agnone nel contesto italico*. Convegno di studio, Agnone 13 - 15 aprile 1994. Firenze : Olschki, pp. 633 - 644.
- 2016, « Gli dèi e le pietre, Epigrafia, testo, contesto a Rossano di Vaglio », in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, [21

– 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (*Studia Archeologica* 215), pp. 205 - 216.

DELAMARRE, Xavier,

— 2003, *Dictionnaire de la langue gauloise. Une approche linguistique du vieux celtique continental*. Paris : Errance.

— 2017, *Les noms des Gaulois*, Paris : Les Cent Chemins.

DEPUMA, Richard D., 1986 – *Corpus Speculorum Etruscorum, U.S.A. I: Midwestern collections*, Ames, IA.

DERKS, Ton, 1998 – *Gods, Temples and Ritual Practices : The Transformation of Religious Ideas and Values in Roman Gaul*, Amsterdam : Amsterdam University Press.

DERKSEN Rick,

— 2008, *Etymological Dictionary of the Slavic Inherited Lexicon. Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series. Edited by Alexander Lubotsky, Volume 4*. Brill, Leiden · Boston, 2008.

— 2015, *Etymological Dictionary of the Baltic Inherited Lexicon. Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series. Edited by Alexander Lubotsky, Volume 13*. Brill, Leiden · Boston, 2015.

DE VAAN, Michiel, 2008 – *Etymological dictionary of Latin and the other Italic Languages. Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series. Edited by Alexander Lubotsky, Volume 7*. Brill, Leiden · Boston.

DEVOTO, Giacomo,

— 1940, *Tabulae iguviniae*, Ed. altera ed., Rome : Scriptorum Graeci et Latini.

— 1948, *Le Tavole di Gubbio*, Firenze : G. C. Sansoni.

DI NIRO, Angela, 1977 – *Il culto di Ercole tra i Sanniti pentri e Frentani. Nuove testimonianze*, Salerno.

DONDIN-PAYRE, Monique, 2000 – « Une nouvelle épitaphe d'Argentomagus (Ier s.) », in : *ZPE* 129, 2.

DORCEY, Peter, F., 1992 – *The Cult of Silvanus. A Study in Roman Folk Religion*. Leyde : Brill.

DUCATI, Pericle, 1927 – *Storia dell'arte etrusca*, Firenze.

DUBOIS, Laurent, 1989 – *Inscriptions grecques dialectales de Sicile. Contribution à l'étude du vocabulaire grec colonial*. Rome : École Française de Rome, 1989.

DUBOURDIEU Annie, 2003 – « Divinités de la parole, divinités du silence dans la Rome antique. » in : *Revue de l'histoire des religions*, tome 220, n°3, pp. 259 - 282.

DUMÉZIL Georges,

- 1954, *Remarques sur les dieux Grabovio- d'Iguvium*, Paris : Klincksieck.
- 1956, *Déeses latines et mythes védiques*, Bruxelles : Latomus.
- 1958, *L'Idéologie tripartite des Indo-Européens*, Bruxelles : Latomus.
- 1973, *Mythe et épopée, III, histoires romaines*, Paris : Gallimard.
- 1974, *La religion romaine archaïque*, Deuxième édition revue et corrigée, Paris : Payot.
- 1975, *Fêtes romaines d'été et d'automne. Suivi de Dix questions romaines*. Bibliothèque des idées. Paris : Gallimard.
- 1977, *Les dieux souverains des Indo-européens*, Paris : Gallimard.

DUPRAZ, Emmanuel

- 2006, « De la Poésie sud-picénienne à la poésie nord-osque », dans *La Langue poétique indo-européenne – actes du colloque de travail de la Société des Etudes Indo-Européennes (Indogermanische Gesellschaft / Society for Indo-European Studies) – Paris, 22-24 octobre 2003*, ed. Daniel Petit et Georges-Jean Pinault, Louvain et Paris, 63-78.
- 2009a, « L'inscription frentanienne Ve 173 = Ri Fr 2, la tradition poétique italique et le nom racine *h₂ep- « eaux courantes », in : *Autour de Michel Lejeune. Actes des journées d'études organisées à l'Université Lumière Lyon 2 – Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2-3 février 2006*. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, pp. 332 - 357.
- 2009b, « hypothèses sur les origines du système gentilice en pays nord-osque » in Paolo POCCETTI, *L'onomastica dell'Italia antica : aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, Rome : École française de Rome, pp. 319-339.
- 2010, *Les Vestins à l'époque tardo-républicaine. Du nord-osque au latin*. Rouen : Publications de l'Université de Rouen.
- 2013, « Götternamen, göttliche Epiklesen und ihre Ableitungen im Sabellischen : u. fise, sabellisch *pako- / -*paku- », in : *Linguarum uarietas*, 2, pp. 65-81.
- 2014a, « Über eine oskische Inschrift aus *Larinum* », *Graecolatina et Orientalia* 35 - 36, Univerzita Komenského v Bratislave, Filozofická fakulta, pp.103-112.
- 2014b, « **Fetu** ,tun/opfern' + Akkusativ und + Ablativ in den Iguvinischen Tafel », *MSS* 68/2, pp. 161 - 190.
- 2015a, « L'inscription osque Crawford POTENTIA 40 : une épigramme hellénistique en pays lucanien », présentation faite au colloque *La Lucanie entre deux mers : Archéologie et patrimoine*, Université de Paris-I.

- 2015b, « Avant la latinisation : l'épigraphie du pays marse aux III^e et II^e siècles avant notre ère », in : DUPRAZ, Emmanuel, SOWA, Wojciech (dir.), *Genres épigraphiques et langues d'attestation fragmentaire dans l'espace méditerranéen*, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, pp. 253 - 274.
- 2016a, « Le Tavole Iguvine e la questione della latinizzazione dell'Italia : contatti con il latino nell'umbro del II sec. a. C.? », in : ABERSON, Michel, BIELLA, Maria Cristina, DI FAZIO, Massimiliano, SÁNCHEZ, Pierre WULLSCHLEGER, Manuela (éds.), *Entre archéologie et histoire, : dialogue sur divers peuples de l'Italie préromaine, E Pluribus Unum ? L'Italie, de la diversité préromaine à l'unité augustéenne*, Vol. II, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien : Peter Lang.
- 2016b, « Zu einigen Perfektbildungen im Sabellischen », *Indogermanische Forschungen*, 121, pp. 333 - 363.
- 2017, « Les correspondants de *sacer* dans les Tables Eugubines », in : LANFRANCHI, Thibaud (éd.), *Autour de la notion de sacer*, Publications de l'École française de Rome.

EDMONDS, Radcliffe G., 2011 – *The 'Orphic' Gold Tablet and Greek Religion : Further along the Path*, Cambridge University Press.

EDWARDS G. R., 1975 – *Corinthian Hellenistic Pottery*, American School of Classical Studies at Athens; Volume VII Part 3 : Princeton.

EICHNER, Heiner, 1993 – « 1919 oder 1991? Zur Entwicklung der oskisch-umbrischen Studien nebst einer neuen Interpretation des Textes von Fonte Romito (Vetter Nr. 147). » in : *Oskisch-Umbrisch: Texte und Grammatik. Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft und der Società Italiana di Glottologia vom 25. bis 28. September 1991 in Freiburg*, ed. H. Rix, Wiesbaden : Dr. Ludwig Reichert Verlag, pp. 46-95.

ENGFER, Katrin, 2017 – *Die private Munifizienz der römischen Oberschicht in Mittel- und Süditalien. Eine Untersuchung lateinischer Inschriften unter dem Aspekt der Fürsorge*, Wiesbaden : Harrassowitz.

ERNOUT Alfred, 1971 – *Notes de philologie latine*, Paris.

ERNOUT Alfred, MEILLET Antoine, 1932 – *Dictionnaire étymologique de la langue latine, histoire des mots*, Paris, 1932, édition révisée : 1985 (abrév. EM).

ESTARÁN TOLOSA, Maria Jose,

- 2017 « Sobre una dedicación a Hércules en lengua osca », *ZPE* 202, pp. 299 - 308.

- FACCHETI, Giulio, M., 2016 – « *Tinias Cliniaras* » in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, [21 – 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (Studia Archeologica 215), pp. 279 - 299.
- FERRANTE Cristina, 2008 – « Una brocca di bronzo con dedica a Numisius Martius dalla necropoli delle Saliere a Capena », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 19, 2008 : 7-25.
- FLOBERT, Pierre, 1995 – « Philologie latine. » in : *École pratique des hautes études. 4e section, sciences historiques et philologiques. Livret 7. Rapports sur les conférences de l'année, 1990-1992.* pp. 74-76
- FRANCHI DE BELLIS, Annalisa,
 — 2005, *Iscrizioni prenestine su specchi e ciste*, Allessandria : Ed. dell'Orso.
 — 2016, « Alcuni aspetti della Fortuna Primigenia di Praeneste e del suo santuario », in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, [21 – 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (Studia Archeologica 215), pp. 329 - 352.
- FRUYT, Michèle, 1986 – *Problèmes méthodologiques de dérivation à propos des suffixes latins en -cus*, Paris : Klincksieck.
- GARCÍA-RAMÓN, José Luis,
 — 1995, « Lat. *auēre*, (*ad*)*iuuāre* y IE **h₂eu_h1-* », in : Bammesberger A. & Heberlein F. (hrsg.), *Akten des VIII. Internationalen Kolloquiums zur lateinischen Linguistik*, Heidelberg : C. Winter, pp. 32-49.
 — 2014, « Religious Onomastics in Ancient Greece and Italy: Lexique, Phraseology and Indo-european Poetic Language » in : *Poetic Language and Religion in Greece and Rome*, Edited by J. Virgilio García and Angel Ruiz, Cambridge Scholars Publishing, pp. 60-107.
 — 2016a, « In search of Iuno in the Sabellic domain : Umbrian, Marsian Vesuna-, Oscan Pupluna- » in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli

- Antichi Umbri, [21 – 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (Studia Archeologica 215), pp. 353 - 363.
- 2016b, « Vedic *indrotá-* in the Ancient Near East and the Shift of PIE **h₂euH₁-* ‘run’ → Core IE ‘help, favor’ », in : Dieter GUNKEL, Joshua T. KATZ, Brent VINE, Michael WEISS (ed.), *Sahasram Ati Srajas, Indo-Iranian and Indo-European Studies in Honor of Stephanie W. Jamison*, New York : Beech Stave Press, pp. 64 - 81.
- GARCÍA Y BELLIDO, Antonio 1967 – *Las religiones orientales en la España romana*.
- GARNIER Romain.
- 2004, *L'apophonie radicale dans le verbe latin. Étude synchronique et diachronique*. Thèse de Doctorat, EPHÉ, Paris.
- 2006, « Rémus, Romulus et le nom du “Tibre” », *Tôzai* 8, Limoges : Presses Universitaires de Limoges, pp. 181 - 192.
- 2007, « Nouvelles réflexions autour du nom d'Héraklès », *Lúkhnos* 110, pp. 35 - 37.
- 2010, *Sur le vocalisme du verbe latin: étude synchronique et diachronique*, Innsbruck : Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck.
- 2014a, « Nouvelles considérations sur l'effet Kortlandt ». *Glotta : Volume 90*, 139-159.
- 2014b, « Sur l'étymologie du latin *uirgō* 'vierge' » in : *Studia Etymologica Cracoviensia*, 2014, 19, pp. 59 - 70.
- 2015, « Dérive postnéogrammaire des analyses laryngalistes : sur la loi de Dybo en italique et en celtique. » *MSL*.
- 2016, *La dérivation inverse en latin*, Innsbruck : Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck.
- GAMURRINI, Gian Francesco, 1887 – « Dell'arte antichissima in Roma », *MDAI(R)* 2, pp. 221 - 234.
- GAUCKLER, Paul, 1912 – *Le Sanctuaire syrien du Janicule*, Paris : A. Picard.
- GIGLIOLI, Giulio Quirimo, 1935 – *L'Arte Etrusca*, Milan.
- GIRARD, Jean-Louis, 1989 – « Minerva capta : entre Rome et Faléries », *REL* 67, pp. 163 - 169.
- GRAF, Fritz & JOHNSTON, Sarah Iles, 2013 – *Ritual Texts for the Afterlife : Orpheus and the Bacchic Gold Tablets*, second edition, Taylor & Francis Ltd.
- GRASSMANN, Hermann Günther,

- 1867a, « Die italischen götternamen. Erste abhandlung. Namen die auf italischem boden neugebildet sind » in : *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen*, 16. Bd., 2. H. Vandenhoeck & Ruprecht, 101-119
- 1867b, « Die italischen götternamen. Zweite abhandlung. Lateinische und oskische namen, die aus der indogermanischen urzeit stammen » in : *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen*, 16. Bd., 3. H. Vandenhoeck & Ruprecht, 161-196
- GREPPIN, John A. C., 1987 – « latin *nenia* and the armenian Galen dictionary » in *The American journal of philology*, vol. 108 n°3, 1987 : 487-490.
- HADAS-LEBEL, Jean,
- 2009, « L'œnochoé putlumza : un pocolom étrusque ? » in : *Autour de Michel Lejeune. Actes des journées d'études organisées à l'Université Lumière Lyon 2 – Maison de l'Orient et de la Méditerranée*, 2-3 février 2006. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, pp. 273-285.
- 2011, « la variante falisque », in : Gilles VAN HEEMS (éd.), *La variation linguistique dans les langues de l'Italie préromaine*, Actes du IV^e séminaire sur les langues de l'Italie préromaine, organisé à l'Université Lumière Lyon 2 et la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 12 mars 2009, Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux pp. 155 - 168.
- HAJNAL, Ivo, KÖLLIGAN, Daniel & ZIPSER, Katharina (eds.), 2017 – *Miscellanae Indogermanica, Festschrift für José Luis García Ramón zum 65. Geburtstag*, Innsbruck.
- HEISSERER, A. J., HODOT, R., 1986 – « The Mytilenean Decree on Concord », in : *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 63. Bonn : Habelt. 1986 : 109 - 128.
- HELBIG, Karl Friedrich Wolfgang, 1869 – *Bulletino dell'istituto di corrispondenza archaeologica per l'anno 1869*, Rome.
- HERES, G., 1972 – « Römische Neujahrgeschenke » in *Forschungen und Berichte*, Bd. 14, Staatliche Museen zu Berlin, Archäologische Beiträge, pp. 182 - 193.
- HEURGON, Jacques, 1957 – « Trois études sur le *ver sacrum* », *Latomus* 26.
- HEYDEMANN, Heinrich Gustav Dieudonné, 1869 – « Specchi Etruschi », *Annales de l'institut de correspondance archéologique*, Rome.
- IZZO, Domenico, 1994 – « Nuove testimonianze sul culto di Pupluna da *Teanum Sidicinum* », *Ostraka* 3, 2, pp. 277 - 284.

- JACQUES, François, 1983 – *Les curateurs des cités dans l'occident romain de Trajan à Gallien : études prosopographiques*, Paris : Nouvelles éditions latines.
- JOSEPH, Lionel S. & KLEIN, Jared S., 1981 – « A New Restoration in the Faliscan Ceres-Inscription with Notes on Latin Molere and Its Italic Cognates », *Harvard Studies in Classical Philology*, Vol. 85, Harvard University.
- KLOEKHORST, Alwin, 2008, – *Etymological dictionary of the Hittite Inherited Lexicon*, Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series. Edited by Alexander Lubotsky, Volume 5. Brill, Leiden · Boston, 2008.
- KRAHE, Hans, 1929 – *Lexikon Altilyrischer Personennamen*, Carl Winter.
- KRETSCHMER, Paul,
 — 1923, « Messapische Göttinnen », *Glotta*, 12, pp. 278-283.
 — 1932, « Zu osk. *futir* », *Glotta* 21.
 — 1950-52, « Saturnus », *Sprache*, 2, pp. 65-71.
- KROONEN, Guus, 2013 – *Etymological Dictionary of Proto-Germanic*. Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series. Edited by Alexander Lubotsky. Vol. 11. Leiden · Boston : Brill, 2013
- LANFRANCHI, Thibaud (éd.), 2017 – *Autour de la notion de sacer*, Publications de l'École française de Rome.
- LA REGINA, Adriano,
 — 1966, « Le iscrizioni oscche di Pietrabbondante e la questione di Bovianum Vetus », *RhM* 109, pp. 260 - 286.
 — 2001 (a cura di), *Studi sull'Italia dei sanniti*, Mondadori Electa.
 — 2012a, « Sannio. Pietrabbondante », in : PROSDOCIMI, Aldo Luigi, MARINETTI, Anna (a cura di), « Rivista di epigrafia italica » parte I, *Studi Etruschi* 75, pp. 315 - 327.
 — 2012b, « Pietrabbondante. Colle Vernone », in : PROSDOCIMI, Aldo Luigi, MARINETTI, Anna (a cura di), « Rivista di epigrafia italica » parte II, *Studi Etruschi* 75, pp. 337 - 340.
- LAROCHE, Emmanuel, 1960 – *Les hiéroglyphes hittites, première partie : l'écriture*, Paris : Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique.
- LAZZARINI, Maria Letizia, 2009 – « Interazioni onomastiche nel Bruzio ionico », in : POCCHETTI Paolo (a cura di) *et al.*, *L'onomastica dell'Italia antica : aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, Rome : École française de Rome, pp. 425 - 431.

- LAZZERONI, Romano, 1983 – « Contatti di lingue e di culture nell'Italia antica. Modelli egemoni e modelli subordinati nelle iscrizioni osques en graphie grecque. », *A.I.O.N., Annali del Dipartimento di Studi del Mondo Classico e del Mediterraneo Antico : Sezione linguistica* 5, pp. 171 - 182.
- LE BONNIEC, Henri, 1958 – *Le culte de Cérès à Rome : des origines à la fin de la République*, Paris : Klincksieck.
- LEFEBVRE, Louis, 1964 – « À propos du dieu gaulois Intarabus... Découverte à Foy (Bastogne), une nouvelle inscription latine résout un problème vieux d'un siècle », *Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, vol. 95.
- LEIWO Martti, HALLA-AHO Hilla & VIERROS Marja (ed.), 2012 – *Variation and Change in Greek and Latin*, Helsinki : Suomen Ateenan-Instituutin säätiö.
- LEJEUNE, Michel,
- 1952, « Notes de linguistique italique V-VII 'les inscriptions de la collection Froehner' », *REL* 30, pp. 87 - 126.
 - 1967, « Notes de Linguistique italique XII 'Caprotina' ; XXII 'le culte de Méfitis à Rossano di Vaglio' ; XXIV 'Répertoire théonymique de l'épigraphie osque' » *REL* 45, pp. 194-23.
 - 1970, « Phonologie osque et graphie grecque. » in : *Revue des Études Anciennes* 72, n°3-4. pp. 271-316.
 - 1972, « Les dérivés italiques en *-tlo- », *Revue de Philologie* (3^e série) 46, pp. 185-191.
 - 1974, *Manuel de la langue vénète*, Heidelberg : Carl Winter.
 - 1975, « Le prénom Maras et la première déclinaison osque », in : *Revue de Philologie*, t. XLIX, fasc. 2, 1975, pp. 181 - 190.
 - 1976a, *L'anthroponymie osque*, Paris.
 - 1976b, « Noms osco-ombriens des eaux, des sources et des fontaines » in : *L'Italie préromaine et la Rome républicaine. I. Mélanges offerts à Jacques Heurgon*. Rome : École Française de Rome, pp. 551 - 571.
 - 1976c, « Un document osque retrouvé : la bague de Capoue Ve 99 », *Studi Etruschi* 44, pp. 289 - 290.
 - 1981. « En marge d'une *rigani* gauloise », in : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 125^e année, N. 1, 29 - 30.

- 1986. « Méfitis, déesse osque. » in : *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 130^e année, N. 1, pp. 202 - 213.
- 1988, *Recueil des inscriptions gauloises, II, 1, Textes gallo-étrusques. Textes gallo-latins sur pierre*, 45^e supplément à Gallia, Paris : éditions du CNRS. (Abrév. *RIG*)
- 1990, *Méfitis, d'après les dédicaces lucaniennes de Rossano di Vaglio*, Louvain.
- 1993, « “Enclos sacré” dans les épigraphies indigènes d'Italie » in : de CAZANOVE, Olivier, SCHEID, John (éd.), *Les bois sacrés*, Actes du Colloque International (Naples 1989), Naples : Collection du Centre Jean Bérard, pp. 93 - 101.
- LETTA, Cesare & D'AMATO, Sandro, 1975 – *Epigrafia della regione dei Marsi*, Milan.
- LETTA, Cesare, 1996 – « I culti di *Vesuna* e di *Valetudo* tra Umbria e Marsica », in : BONAMENTE, Giorgio, COARELLI, Filippo (a cura di), *Assisi e gli Umbri nell'Antichità, atti del Convegno Internazionale*, (Assisi 18 – 21 décembre 1991), Assisi : Società Editrice Minerva.
- LEUMANN, Manu, 1977 – *Lateinische Laut- und Formen-Lehre*, München.
- LIPP, Reiner, 2016 – « *Neuna Fata*, la filatrice del destino caduta in oblio », in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, [21 – 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (*Studia Archeologica* 215), pp. 429 - 444.
- LIVINGSTONE, Ivy, 2004 – *A linguistic commentary of Livius Andronicus*. New York – London : Routledge
- LOMMATZSCH, Cora Ernesti & MOMMSEN, Theodor (ed.), 1918 – *Inscriptiones Latinae Antiquissimae ad C. Caesaris Mortem*, Berlin.
- LUSCHI, Licia,
- 1989, « Rivista di epigrafia etrusca, No. 109 ». *SE* 55, p. 333 - 335.
- 2004, « La ‘scoperta’ di Milonia e la provenienza dell'iscrizione *CIL*, I², 392 », in : Domenico CAIAZZA (a cura di), *Safinim, Studi in onore di Adriano La Regina per il premio I Sanniti*, Piedimonte Matese.
- MACKILLOP, James, 1993 – *A Dictionary of Celtic Mythology*, Oxford University Press.
- MAGDELAIN Alain, 1978 – *La loi à Rome : Histoire d'un concept*, Paris : Les Belles lettres.
- MCDONALD, Katherine Louise, TAGLIAPIETRA, Livia, ZAIR Nicholas, 2015 – « New reading of the Multilingual Petelia Curse Table », *ZPE* 195.
- MCDONALD, Katherine Louise,

- 2015, *Oscan in Southern Italy and Sicily : Evaluating Language Contact in a Fragmentary Corpus*, Cambridge University Press.
- 2019, « Education and literacy in ancient Italy : Evidence from the dedications to the goddess Reitia », *Journal of Roman Studies*, Cambridge University Press.
- MARAS, Daniele, F., 2012 – « Scientists declare the Fibula Prenestina and its inscription to be genuine “beyond any reasonable doubt” », *Etruscan News* n° 14.
- MARINETTI, Anna, 1984-5 – « L’iscrizione ILLRP 303 e la varietà del latino dei Marsi », *Atti Istituto Veneto Scienze Lettere e Arti*, 143, pp. 66 - 89.
- MARKEY, Thomas, L., 2009 – « An *interpretatio Italica* among the Casalini (Sanzeno) Votives and Another Helbig Hoax » (with the assistance of Fausto Orioli), in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto (a cura di), *L’umbro et le altre lingue dell’Italia mediana antica*, Atti del I Convegno Internazionale sugli Antichi Umbri [Gubbio, 20 – 22 settembre 2001], Perugia : Jama, pp. 97 - 136.
- MARTZLOFF, Vincent,
- 2006, *Les thèmes de présent en yod dans l’épigraphie italique et en latin archaïque*. Thèse (non-publiée) soutenue à l’Université Lumière (Lyon II).
- 2014, «
- MATASOVIC, Ranko, 2009 – *Etymological Dictionary of Proto-Celtic*. Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series. Edited by Alexander Lubotsky, Volume 9. Brill, Leiden : Boston.
- MATZINGER, Joachim, 2019 – *Messapisch*, Wiesbaden : Dr Ludwig Reichert Verlag.
- MEIER-BRÜGGER, Michael, 2017 – « Namen und Termini im Spiegel griechischer Sprachwissenschaft und Wortbildungslehre. Von *Ek^hélāwos* zu *Nīkólāos*, von der *Monōidīā* zur *Tragōidīā* », in : WILLI, Andreas (ed.) *Sprachgeschichte und Epigraphik, Festgaben für Rudolf Wachter zum 60. Geburtstag*, Innsbruck : Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, pp. 49-55.
- MEISER, Gerhard,
- 1986, *Lautgeschichte der umbrischen Sprache*. Innsbruck : Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Band 51.
- 1996, « Accessi alla protostoria delle lingue sabelliche », in : DEL TUTTO PALMA, Loretta (a cura di) & AL., *La Tavola di Agnone nel contesto italico*. Convegno di studio, Agnone, 13 -15 aprile 1994. Firenze : Olschki, pp. 187 - 209.
- 1998, *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

- 2009, « Relazioni di lingua fra gli Umbri e gli Etruschi », in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto (a cura di), *L'umbro et le altre lingue dell'Italia mediana antica*, Atti del I Convegno Internazionale sugli Antichi Umbri [Gubbio, 20 – 22 settembre 2001], Perugia : Jama, pp. 137 - 164.
- 2013a « Umbrische Kulte im Liber Linteus? » in : P. Amann (Hrsg.): *Kulte – Riten – religiöse Vorstellungen bei den Etruskern und ihr Verhältnis zu Politik und Gesellschaft*. Akten der 1. Internationalen Tagung der Sektion Wien / Österreich des Istituto Nazionale di Studi Etruschi et Italici (Wien, 4.-6-12.2008), Wien, pp. 163-172.
- 2013b, « Umbrisch *furfant* und *efurfatu* », *Linguarum Varietas*, 2.
- 2014, *Etruskische Texte*, editio minor (2nde éd.), Hamburg : Baar. (Abrév. *ET*²)
- MELCHERT, H. Craig, 1988 – « Luvian lexical notes ». *Historische Sprachforschung* 101, pp. 211 - 243.
- MELE, Alfonso (a cura di), 2008 – *Il culto della Dea Mefite e la Valle d'Ansanto : ricerche su un giacimento archeologico e culturale dei Samnites Hirpini*. Atti del Convegno internazionale di studi su 'Il culto della Dea Mefite e la Valle d'Ansanto' svoltosi nell'ottobre [2002], Rome : E. Sellino Editore.
- MINAK, Francesca, 2006 – *In margine ai pocola, una nuova testimonianza*, in *Ariminium : storia e archeologia*, Rome, 2006, pp. 41-50.
- MOREL, Jean-Paul
- 1962 « Thèmes sabins et thèmes numaïques dans le monnayage de la République romaine. », *MAH*, tome 74, n°1, 7-59.
- 1969 « Etudes de céramique campanienne, I : L'atelier des petites estampilles. », *MAH*, tome 81, n°1, 1969, pp. 59-117
- NAVA, Maria Luisa, POCETTI, Paolo, 2001 – « Il santuario lucano di Rossano di Vaglio : una nuova dedica osca ad Ercole », *MEFRA* 113, pp. 95 - 122.
- NISHIMURA, Kanehiro, 2014 – « The Roman King as an Indo-European Distributer », 26th Annual UCLA Indo-European Conference.
- NIETO BALLESTER, Emilio,
- 1993a, « Remarques sur le prétendu datif singulier en -ā dans le latin archaïque » in : *Indogermanische Forschungen* 98, 1993, pp. 155-167.
- 1993b, « *AVNOM HIRETVM* (Ve. 227) », in : *Sprachen und Schriften des antiken Mittelmeerraumes. Festschrift für Jürgen Untermann zum 65. Geburtstag*, Innsbruck : Institut für Sprachwissenschaft der Universität Innsbruck, pp. 281 - 292.

- NOREÑA C. F., 2001 – « The Communication of the Emperor's Virtues », *The Journal of Roman Studies*, Vol. 91, 2001, pp. 146-168
- NUSSBAUM Alan J.,
- 1973, « *Benuso couortuso* and the archetype of Tab. Ig. I and VI–VIIa », *Journal of Indo-European studies* 1, pp. 356 - 369.
 - 1999, « **Jocidus* : An account of the Latin adjectives in *-idus* », in : Eichner / Luschützky (ed.), *Compositiones Indogermanicae in memoriam Jochem Schindler*, Praha : Enigma Corporation, pp. 377 - 419.
 - 2016, « Replacing *locus* ‘place’ in Latin *locuplēs* » in : Dieter GUNKEL, Joshua T. KATZ, Brent VINE, Michael WEISS (ed.), *Sahasram Ati Srajas, Indo-Iranian and Indo-European Studies in Honor of Stephanie W. Jamison*, New York : Beech Stave Press, pp. 276 - 295.
- OLSEN, Birgit, Anette, 2010 – *Derivation and composition : two studies in Indo-European word formation*. Innsbruck : Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, 2010.
- PAGANO, Mario 1988. « Semo Sancus in una insegna di bottega a Ercolano ». *Cronache Ercolanesi* 18, pp. 209 - 214.
- PAULY August F. – *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, neue Bearbeitung. [1. Reihe], unter Mitwirkung zahlreicher Fachgenossen herausgegeben von Georg Wissowa, München ; Zürich : Artemis Verl. 1990. Abrév. *RE*.
- PICARD Charles,
- 1910, « À propos de deux coupes du Vatican et d'un fragment du Musée Kircher : Vases peints de technique grecque à inscriptions latines », *MAH*, tome 30, 1910. pp. 99-116.
 - 1913, « Questions de céramique hellénistique », in : *Revue Archéologique*, numéro 22, 1913, pp. 161-192.
- PINAULT, Georges-Jean,
- 1987, « la guerre et la beauté », in *De Virgile à Jacob Balde. Hommage à Andrée Thill*. Mulhouse et Paris, pp. 151 - 156.
 - 2000, « védique *dámunas-*, latin *dominus* et l'origine du suffixe de Hoffmann » in *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, XCV.1.
 - 2001, « Le type latin *uorāgō* : un reflet d'un suffixe indo-européen », *Glotta* 77, pp. 85 - 109 [2002].

- 2007, « Epomeduos, le maître des chevaux » in : *Gaulois et Celtique continental*, Droz, pp. 291-307.

PISANI, Vittore, 1953 – *Le lingue dell' Italia antica oltre il latino*, Turin.

POCETTI Paolo (a cura di) et al., 2009 – *L'onomastica dell'Italia antica : aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, Rome : École française de Rome.

POCETTI Paolo,

- 1979, *Nuovi documenti italici, a complemento del manuale di E. Vetter*. Pisa.
- 1982, « Mefitis », *AIQN*, 4, 237-260.
- 1996, « Culti delle acque e stadi della vita muliebre : dottrine misteriche e fondo religioso italico nella tavola osca di Agnone », in : *La tavola di Agnone nel contesto italico*. Convegno di studio, Agnone 13 - 15 aprile 1994. Firenze : Olschki, pp. 219 - 241.
- 2002-3, « Una nuova carica pubblica osca (*tribuf plifriks*) tra problemi linguistici ed istituzionali », *SSL* 40-1, pp. 297 - 315.
- 2005, « Mefitis rivisitata » in *Italica Ars, studi in onore di Giovanni Colonna, per il premio, I Sanniti*, Piedimonte Matese, pp. 73 - 107.
- 2008, « In margine alle nuove acquisizioni epigrafiche nel contesto dell'Ansanto » in : Mele, Alfonso (a cura di), *Il culto della Dea Mefite e la Valle d'Ansanto : ricerche su un giacimento archeologico e culturale dei Samnites Hirpini*. Atti del Convegno internazionale di studi su 'Il culto della Dea Mefite e la Valle d'Ansanto' svoltosi nell'ottobre [2002], Rome : E. Sellino Editore, pp. 369-387.
- 2009a, « Une nouvelle inscription osque et le nom de Venus », in : *Notes de Linguistique italique, Revue des études latines*, Tome 86, Paris : Les Belles-Lettres, pp. 24 - 36.
- 2009b, « Antichi problemi e nuovi dati : rapporti tra teonimi e antroponimi nell'Italia antica, una riflessione sulla classe dei 'teoforici' a partire da due elementi specifici » in : POCETTI Paolo (a cura di) et al., *L'onomastica dell'Italia antica : aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, Rome : École française de Rome, pp. 219 - 248.
- 2009c, « Paradigmi formulari votivi nelle tradizioni epicoriche dell'Italia antica », in : John BODEL e Mika KAJAVA (a cura di), *Dediche sacre nel mondo greco-romano : Diffusione, funzioni, tipologie*, Rome, pp. 43 - 94.

- 2012, « Reflexes of Variations in Latin and Greek through neither Latin nor Greek Documentation : Names of Greek Religion and Mythology in the Languages of Ancient Italy », in : LEIWO Martti, HALLA-AHO Hilla & VIERROS Marja (ed.) *Variation and Change in Greek and Latin*, Helsinki : Suomen Ateenan-Instituutin säätiö, pp. 71 - 96.
- 2013, « De nouveaux théonymes osques et leur relation avec les divinités romaines », in : *Notes de Linguistique italique, Revue des études latines*, Tome 91, Paris : Les Belles Lettres, pp. 27 - 46.
- 2015, « A case-study of different strategies of translation between language and religion. The names of the Dioskouroi in ancient Italy », *Linguarum Varietas* 4, Pisa · Roma : Fabrizio Serra Editore, pp. 109 - 128.
- 2016a, « Note sulla nuova iscrizione da Cuma, il nuovo teonimo nel contesto dei culti della città in fase di romanizzazione », in : ANCILLOTTI, Augusto, CALDERINI, Alberto, MASSARELLI, Riccardo (a cura di), *Forme e strutture della religione nell'Italia mediana antica*, III Convegno Internazionale dell'Istituto di Ricerche e Documentazione sugli Antichi Umbri, [21 – 25 settembre 2011], Roma : « l'ERMA » di Bretschneider (Studia Archeologica 215), pp. 573 - 592.
- 2016b, « I culti a Pompei in età sannitica », *Sc. Ant.* 22.3, Roma : Quasar, pp. 225 - 242.
- 2017, « Sul nome 'italico' di Dite », in : HAJNAL, Ivo, KÖLLIGAN, Daniel & ZIPSER, Katharina (ed.) *Miscellanae Indogermanica, Festschrift für José Luis García Ramón zum 65. Geburtstag*, Innsbruck.
- (À paraître) « L'épigraphie de Rossano di Vaglio : bilan d'un demi-siècle de découvertes », in : actes du colloque *La Lucanie entre deux mers, Archéologie et Patrimoines*, organisé par l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Programme Émergence(S) – Umr 7041 Arscan, en collaboration avec l'École Française de Rome, le Centre Jean Bérard, l'Istituto Italiano di Cultura, la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, et l'Institut National d'Histoire de l'Art. [Paris, 5 - 7 novembre 2015].

POETTO, Massimo - FACCHETTI Giulio M., 2009 – « L'aryballos di Ara Numasiana », *Oebalus* 4.

POKORNY, Julius, 1959 – *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch. II Bände*. Francke Verlag Bern und Stuttgart, 1959. (abrév. *IEW*)

- POUCET, Jacques, 1972 – « Semo Sancus Dius Fidius : une première mise au point », in Marcel HOFINGER (dir.) *Recherches de Philologie et de Linguistique*, Louvain.
- POULTNEY, James, W. 1959 – *The bronze tablets of Iguvium*, Baltimore : American Philological Association.
- PROSDOCIMI, Aldo Luigi, MARINETTI, Anna (a cura di), 2012 – « Rivista di epigrafia italica », *Studi Etruschi* 75, pp. 315 - 361.
- PROSDOCIMI, Aldo Luigi & Ester,
 — 1978, « Summanus e Angerona », in : *Étrennes de Septantaine. Travaux de linguistique et de grammaire comparée offerts à Michel Lejeune par un groupe de ses élèves*, Paris : Klincksieck.
- PROSDOCIMI, Aldo Luigi,
 — 1969, « Etimologie di teonimi : Venilia, Summanus, Vacuna » in : *Studi linguistici in onore di V. Pisani*, Brescia, 777-801.
 — 1976, « Sui grecismi nell'osco », in : G. DEVOTO, A. PAGLIARO e V. PISANI (ed.), *Scritti in onore di Giuliano Bonfante*, Brescia.
 — 1978, « Contatti e conflitti di lingue nell'Italia antica : l'elemento greco », *PCIA* 6, pp. 1029 - 1088.
 — 1979, « Le iscrizioni italiche. Acquisizioni, temi, problemi », in : Accademia nazionale dei Lincei (éd.), *Le iscrizioni pre-latine in Italia*, Atti dei Convegni 39, Rome, pp. 119 - 204.
 — 1980, « Review of Poccetti », *Studi Etruschi* 48, pp. 605 - 623.
 — 1984, *Le Tavole iguvine*, Firenze : Olschki.
 — 1989, « Le religioni degli Italici », in : AMPOLO, Carmine & Al., *Italia Omnium Terrarum Parens. La civiltà degli Enotri, Choni, Ausoni, Sanniti, Lucani, Bretti, Sicani, Siculi, Elimi*, Libri Scheiwiller.
 — 1996, « La tavola di Agnone. Una interpretazione », in : *La tavola di Agnone nel contesto italico*. Convegno di studio, Agnone 13 - 15 aprile 1994. Firenze : Olschki, pp. 435 - 630.
- RADKE, Gerhard,
 — 1964, « Zu der archaischen Inschrift von Madonnetta », *Glotta* 42, pp. 214 - 219.
 — 1965, *Die Götter Altitaliens*. Münster, Aschendorff.
- RAININI, Ivan,
 — 1985, *Il santuario di Mefite in Valle d'Ansanto*, Rome.

- 1996, « Capracotta. Campagne di scavo alla Fonte del Romito », in : : *La tavola di Agnone nel contesto italico*. Convegno di studio, Agnone 13 - 15 aprile 1994. Firenze : Olschki.
- REBUFFAT-EMMANUEL, Denise, 1973 – *Le Miroir étrusque, d’après la collection du Cabinet des Médailles*. École Française de Rome.
- RICHARDSON, Emeline H., 1984 – « The tree and the spring : the story of Amycus and the Dioscuri », *Archaeological News*, vol. 13, no. 3/4.
- RICHARDSON, Lawrence, 1992 – *A New Topographical Dictionary of Ancient Rome*, Baltimore · London : The Johns Hopkins University Press.
- RIEKEN, Elisabeth, 2003 – « Hieroglyphen-luwisch *z’ra/i-la-mi-i* (« SCALPRUM. ARGENTUM ») *su-ha-pa-na-ti* : ein Kompositum und eine neue luwisch-lateinische Isoglosse. » in : *Historische Sprachforschung* 116, pp. 35-53.
- RIX, Helmut,
- 1981, « Rapporti onomastici fra il panteon etrusco e quello romano », in : G. Colonna (ed.), *Gli Etruschi e Roma*, Roma, pp. 104-126.
- 1984, « Scrittura e lingua » in : *Gli Etruschi. Una nuova immagine*, ed. M. CRISTOFANI, Firenze.
- 1989, « Lat. *patronus, matrona, colonus, pecunia* », in *Indogermanica Europae. Festschrift für Wolfgang Meid zum 60. Geburtstag*, Graz (Grazer Linguistische Monographien. 4), 1989, pp. 225-240
- 1993a, *Oskisch – Umbrisch: Texte und Grammatik. Arbeitstagung der Indogermanischen Gesellschaft und der Società Italiana di Glottologia vom 25. bis 28. September 1991 in Freiburg*. Wiesbaden : Dr. Ludwig Reichert Verlag.
- 1993b, « Die oskische Weihung an Fatuus Ve. 183 » in *Linguistica* 33, pp. 191-195.
- 1998, « Teonimi etruschi et teonimi italici », *Annali della Fondazione per il Museo Claudio Faina* 5, pp. 207-229.
- 2000a, « Oskisch *brateis bratom*, lateinisch *grates* », in : Almut HINTZE et Eva TICHY (ed.), *Anusantatyai. Festschrift für Johanna Narten zum 70. Geburtstag*, Dettelbach, pp. 207 - 229.
- 2000b, « Tribù’, ‘stato’, ‘città’ e ‘insediamento’ nelle lingue italiche. », *Archivio glottologico italiano*, 85.2, pp. 196 - 231.

- 2001, *Lexikon der Indogermanischen Verben. Die Wurzeln und ihre Primärstambildungen. Unter Leitung von H. Rix, bearbeitet von Martin KÜMMEL, Thomas ZEHNDER, Reiner LIPP, Brigitte SCHIRMER* (abrég. LIV²). Wiesbaden, 2001².
- 2002, *Sabellische Texte. Die texte des Oskischen, Umbrischen und Südpikenischen*. Heidelberg : Carl Winter. (Abrég. ST)
- 2008, « Etruscan », in : WOODARD, ROGER, D. (éd.), *Ancient Languages of Europe*, Cambridge University Press.
- 2009†, « Relazioni tra onomastica e lessico nelle lingue antiche dell'Italia centrale », in : *L'onomastica dell'Italia antica : aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, Rome : École française de Rome, pp. 498 - 506.
- ROBINSON, Elizabeth, SIRONEN, Timo, 2013 – « A New Inscription in Oscan from Larinum : Decisive Evidence in Favor of a Local Cult of Mars and *Mater (Deum ?)* », *ZPE* 185, pp. 251 - 261.
- ROCCA, Giovanna,
- 1996a, « Ancora sul dossier italico di Cerere », in : *La tavola di Agnone nel contesto italico*. Convegno di studio, Agnone 13 - 15 aprile 1994. Firenze : Olschki, pp. 645 - 658.
- 1996b, *Iscrizioni umbre minori*, Firenze : Olschki.
- 2017, « sacer nelle iscrizioni umbre », in : LANFRANCHI, Thibaud (éd.), *Autour de la notion de sacer*, Publications de l'École française de Rome.
- RÜPKE, Jörg (ed.), 2007 – *A Companion to Roman Religion*, London : Wiley Blackwell.
- SANDOZ, Claude,
- 1977, « Ombrien arvia », in : *Cahiers Ferdinand de Saussure* 31, pp. 259 - 267.
- 1979, « Le nom d'une offrande à Iguvium : Ombr. **vestiçia** » *BSL* 74, pp. 339 - 346.
- SCARDIGLI, Pier Giuseppe,
- 1957, Studi sulla III e IV tavola di Gubbio (i parte : III 1–13). *Studi Etruschi* 25, pp. 267 - 301.
- 1958, Studi sulla III e IV tavola di Gubbio (ii parte : III 13–21). *Studi Etruschi* 26, pp.155 - 84.
- SCHEID, John, 2005 – *Quand faire c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*, Paris : Aubier, « Collection historique ».
- SCHILLING, Robert, 1954 – *La Religion romaine de Vénus, des origines au temps d'Auguste*, Paris : De Boccard.

- SCHRIJVER, Peter, 1991 – *The reflexes of the PIE laryngeals in Latin*. Amsterdam – Atlanta : Rodopi.
- SEGENNI, Simonetta, 2007 – « *Mesene flusare*. Nota sulla provenienza vestina (e non sabina) dell'iscrizione Vetter 227 », *Epigraphica* 69, pp. 389 - 393.
- SERBAT, Guy, 1975 – *Les Dérivés nominaux latins à suffixe médiatif*, Paris : Les Belles-Lettres.
- SIMONE, Carlo DE,
 — 1978, « Nochmals zum Namen 'Ελένη », *Glotta* 56, pp. 40 - 42.
 — 1989, « L'ermeneutica etrusca oggi », in : *Atti del Secondo Congresso Internazionale Etrusco*, [Firenze 26 maggio-2 giugno 1985], Rome, pp. 1307 - 1320.
 — 1991, **Numasie/*Numasio-* : le formazioni etrusche e latino-italiche in *-siel/-sio-* », *SE* 56.
- SISANI, Simone,
 — 2001, *Tuta Ikuvina: Sviluppo e Ideologia Della Forma Urbana a Gubbio*, Quasar.
 — 2013, *Nursia e l'ager Nursinus : un distretto sabino dalla praefectura al municipium*, a cura di Simone Sisani, Quasar.
- SKODA, Françoise, 1983 – *Le redoublement expressif : un universal linguistique. Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*. Paris : Selaf.
- SMITH, Christopher, 2007 – « The Religion of Archaic Rome », in : RÜPKE, Jörg (ed.), *A Companion to Roman Religion*, London : Wiley Blackwell, pp. 31 - 42.
- SOLIN Heikki, SALOMIES Olli, 1994 – *Repertorium nominum gentilium et cognominum Latinorum. Editio nova addendis corrigendisque augmentata*. Olms-Weidmann. Hildesheim-Zurich-New York. (Première édition : 1988).
- TIKKANEN, Karin, 2011 – *A Sabellian Case Grammar*, Heidelberg : Universitätsverlag Winter.
- ULBACK, E. (1934), « The Sacred Groves of Latium and Their Divinities », in *The Classical Journal*, Vol. 29, No. 9, The Classical Association of the Middle West and South, 1934, pp. 658-662
- UNTERMANN, Jürgen,
 — 1979, « Literaturbericht Italische Sprache », *Glotta* 62, pp. 293 - 324.
 — 2000, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, Heidelberg.
- VAN DER MEER, Lammert Bouke,
 — 2007, *Liber linteus Zagrabienensis – the Linen Book of Zagreb*, Louvain et Dudley : Peeters.

- 2019, « The Liber linteus (LL) and the Iguvine Tables (IT) - Some Comparisons », in : DUPRAZ E. (ed.) *Tables Eugubines ombriennes et Livre de lin étrusque. Pour une reprise de la comparaison*, Paris: Hermann Éditeurs, pp. 67 - 84.
- VAN HEEMS, Gilles (éd.) et al., 2011 – *La variation linguistique dans les langues de l'Italie préromaine*, Actes du IV^e Séminaire sur les langues de l'Italie préromaine, Université Lumière-Lyon 2 et la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 12 mars 2009, Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux.
- VERMASEREN, Maarten Jozef, 1978 – *Corpus Cultus Cybelae Attidisque (CCCA). 4. Italia – aliae provinciae. (Études préliminaires aux religions orientales dans l'empire romain ; 50)*, Leiden : Brill.
- VETTER, Emil, 1953 – *Handbuch der italischen Dialekte. Bd. I: Texte mit Erklärung, Glossen, Wörterverzeichnis*, Heidelberg : Carl Winter.
- VINE, Brent,
- 1993, *Studies in archaic latin inscriptions*, Innsbruck.
 - 1998, *Aeolic Orpeton and Deverbative *-etó- in Greek and Indo-European*, Innsbruck.
 - 2004, « New thoughts on an old curse », in : Adam HYLLESTED, Anders Richardt JØRGENSEN, Jenny Helena LARSSON & Thomas OLANDER (eds.), *Per aspera ad astericos : Studia Indogermanica in honorem Jens Elmegård Rasmussen sexagenarii Idibus Martiis anno MMIV*, Innsbruck : Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, pp. 615 - 625.
 - 2012, *Studies in Latin Etymology and Phonology, Session 3*, University of Copenhagen.
- WACHTER, Rudolf, 1987 – *Altlateinische Inschriften : Sprachliche und epigrafische Untersuchungen zu den Dokumenten bis etwa 150 v. Chr.* Europäische Hochschulschriften Reihe 15. Klassische Sprachen und Literaturen, Band 38, Bern / Frankfurt a. M. / New York / Paris.
- WALDE A. & HOFMANN J. B., 1938-1956 – *Lateinisches etymologisches Wörterbuch. 6., unveränderte Auflage* (2 vol., I et II), Heidelberg, Carl Winter, 2008 (abrév. : WH).
- WALLACE, Rex. E.,
- 2007, *The Sabellic languages of ancient Italy*, Languages of the world/materials 371, Munich : LINCOM Europa.
 - 2008, *Zikh Rasna : A Manual of the Etruscan Language and Inscriptions*, Beech Stave Press.

- WARMINGTON E. H., 1935 (Révisé et réimprimé en 1988) – *Remains of Old Latin. Edited and translated by E. H. Warmington in four Volumes. Vol. I : Ennius, Cæcilius.* Cambridge, Massachussets, Harvard University Press, *Vol. II : Livius Andronicus, Nævius, Pacuvius, Accius.* Cambridge, Massachussets, Harvard University Press, 1936. *Vol. III : Lucilius, The Twelve Tables.* Cambridge, Massachussets, Harvard University Press, 1938 (Revised and reprinted in 1967). *Vol. IV : Archaic Inscriptions.* Cambridge, Massachussets, Harvard University Press, 1940.
- WATKINS, Calvert, 2007 – *The Golden Bowl : Thoughts on the New Sappho and its Asianic Background*, *Classical Antiquity*, vol. 26, No. 2, University of California Press, 305-324.
- WATMOUGH, Margaret M. T., 1997 – *Studies in the Etruscan loanwords in Latin*, Firenze : Olschki.
- WALLIS, Ernst & al., 1876 – *Illustrerad verldshistoria utgifven av E. Wallis. volume II*, Stockholm.
- WEISS, Michael,
- 2009, *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*, Beech Stave Press, second edition, corrected printing.
 - 2010, *Language and Ritual in Sabellic Italy. The Ritual Complex of the Third and Fourth Tabulae Iguvinae.* Brill, Leiden · Boston.
 - 2017, « An Italo - Celtic Divinity and a Common Sabellic Sound Change », *Classical Antiquity* 36.2, pp. 370 – 389.
- WILLI, Andreas (ed.) & al., 2017 – *Sprachgeschichte und Epigraphik, Festgaben für Rudolf Wachter zum 60. Geburtstag*, Innsbruck : Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft.
- WILLI, Andreas, 2017 – « Krieg und Frieden im frühen Rom, Altes und Neues zum *carmen Arvale* », in : *Sprachgeschichte und Epigraphik, Festgaben für Rudolf Wachter zum 60. Geburtstag*, Innsbruck : Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, pp. 147-233.
- WILSON, H. L., 1907 – « A new italic divinity » in : *The American Journal of Philology*, Vol. 28, No. 4, Johns Hopkins University Press, 1907, pp. 450-455
- WOODARD, ROGER, D.
- 2006, *Indo-European Sacred Space: Vedic and Roman cult. Traditions*, Urbana : University of Illinois.
 - 2008 (éd.), *Ancient Languages of Europe*, Cambridge University Press.

ZAIR, Nicholas, 2016 – *Oscan in the Greek alphabet*, Cambridge University Press.

INDICES NOMINVM DEORVM DEARVMQUE

Index Sabellicorum numinum

* <i>jūni-</i>	382	φερσορει	91
* <i>menerrā</i>	386	evklúi	39, 42, 43, 44, 49, 50, 119, 120
* <i>nehtūno</i>	368, 432	patereí	39, 43, 120, 131
[damat]ras	70, 226	fis- , <i>fis-</i>	116, 285, 286, 297, 302, 303
ahtu-	326	saçi- , <i>sanci-</i>	303
iuvip	326	fluusai	37, 39, 43, 120, 121, 122, 123
marti	326	kerríai	39, 43, 120
<i>aisos</i>	64	futrei	39, 42, 49, 59, 70, 73, 119
ammaí	39, 42, 43, 73, 77, 119, 120	kerríai	39, 49, 69, 314
kerríai	39, 43, 77, 119, 120	φατοφε, fatuv-	274, 275
anafirss	39, 42, 84, 85, 88, 90, 94, 119, 133	hanus-	256, 264
kerríuís	39, 42	<i>herclo</i> , <i>herclei</i>	108, 109
anagtiai , <i>actia</i>	64, 368, 404, 405, 406	<i>uicturei</i>	108
anter.stataí	39, 40, 42, 72, 73, 76, 88, 93, 94, 160	hereklúi , <i>ηερεκλ-</i>	39, 42, 88, 99, 119, 249
<i>apols</i>	420	aiserniui	102
<i>atrno</i>	333	kerríuí	39, 88, 99, 314
çerf- , <i>serf-</i>	59, 314, 316, 318, 319, 320, 321, 408	herentat-	185, 260, 261
marti , <i>martie</i>	318, 320	herukina-	261
<i>cerfum</i>	59, 67, 70	herettates	<i>Voir herentat-</i>
<i>cerie</i>	54	hul-	322, 342, 343
<i>cupra mater</i>	344, 347	hunt- , <i>hond-</i>	314, 328
<i>deias comaftas</i>	276	çerfi , <i>serfie</i>	314
deívaí . genetaí	39, 42, 114	iuvie	315
deívaí , <i>deíue</i> , <i>deue</i>	39, 42, 114, 117, 119, 190, 442	iuv- , <i>iuu-</i>	285, 287
deívúz	268, 269, 270	krapuvi- , <i>graboui-</i>	286, 287
<i>deue declune</i>	442	saçi-	305
diumpaís	39, 42, 77, 79, 85, 119, 237, 363	íuvéís	<i>Voir diúveí</i>
kerríais	39, 42, 77, 79, 119	iuvepatre	89, 288, <i>Voir iuv-</i> , <i>iuu-</i>
diúveí	39, 42, 43, 78, 88, 89, 90, 119, 170, 193, 194	kerrí	37, 39, 42, 47, 49, 50, 70, 119, 131, 319
Ἰαναρηι	99	arentikai	54
flagiúi	96, 97	kúnsíf	268, 270, 271
lúvfreís	96, 295, 296, 426	líganakdíkeí . entrai	39, 42, 77, 80, 81, 82, 119, 419
meeílíkiieís	212	maatúís	39, 42, 84, 86, 87, 88, 119, 133, 142
piñhiúi	39, 43	kerríuís	39, 42, 84, 86, 87, 88, 133
regatureí	39, 42, 43, 88, 94	mamert- , <i>mamert-</i> , <i>μαμερτ-</i>	150, 213, 214, 215, 220, 224, 225
verehasiúi	39, 42, 88, 119	mart- , <i>mart-</i>	285, 312

huřie , <i>horse</i>	312, 313
krapuvi- , <i>graboui-</i>	291, 313
mefiteí , <i>μεφίται</i>	147, 151, 155, 156, 175, 181, 182, 183
aravinaí , <i>αραφίνας</i>	151, 155, 181, 182
<i>καποροιννα(τι)</i>	186
<i>ουτιαναι</i>	175
menerva-	384
mirik[-]jui	378
<i>padella-</i>	115, 141
patanaí . piístiaí	39, 42, 114, 117, 119
pernaí	39, 43, 120, 121
kerríai	39, 43, 120, 121
<i>perseponas</i>	58, 59, 71, 141
pid-	211, 212
<i>piquier martier</i>	282
prestata- , <i>prestota-</i>	76
çerfi- , <i>serfi-</i>	320
puemun-	46, 236, 331
pupřic-	316, 338
pupřik-	46, 329, 331, 336, 383
pukl- , <i>pucl-</i>	204, 205, 206
pupluna-	334, 335, 336, 337, 383
<i>regenei peoi</i>	199
seemuneí	136, 236, 256, 257, 258, 304
<i>semunu</i>	257
spetur-	323, 324, 325

<i>supunn-</i>	348
tefr- , <i>tefr-</i>	308
tikamn- iuvi-	325, 326, 327
trjinnianuí	277
treb-	298
tu(r)sa- , <i>tursa</i>	321, 322, 342, 343
çerfi- , <i>serfi-</i>	321
iuvi- , <i>ioui-</i>	322
vestic- saçi-	323
vesuna- , <i>vesuna</i>	46, 47, 316, 323, 329, 338, 339, 383
<i>Erinia</i>	46, 340
vezkeí	39, 42, 46, 47, 48, 49, 88, 323, 338
vikturraí	108, 266
vufiun- , <i>uofion-</i>	285, 294
krapuvi- , <i>graboui-</i>	294
<i>διομανας διοφιας</i>	170, 193, 194, 200
<i>διοφ-/ζωφ-</i>	<i>Voir diúveí</i>
<i>νυμψδοι</i>	214, 215, 218, 220, 231, 234
<i>μαμερττοι</i>	214, 220, 236
<i>μεφίτανοι</i>	214, 217, 218, 220
<i>οιναι</i>	214, 217, 220
<i>νυμψδαναι</i>	214
<i>πιζηι</i>	173, 211
<i>ρεγο(μ)</i>	197, 199, 200, 201
<i>φεζεις</i>	<i>Voir φενζηι, Voir φενζηι</i>
<i>φενζηι</i>	173, 238, 240, 263, 396

Index latinorum faliscorumque numinum

<i>Adolenda</i>	138
<i>Aecetiai</i>	350, 401
<i>Aequitās</i>	365, 401
<i>Aescūlāpūs</i>	350, 362, 396
<i>Aīus Lōcūtius</i>	326
<i>Amuces</i>	126
<i>Angīta</i>	64, 365, 401
<i>Anna Perenna</i>	339
<i>Āpollō</i>	428
<i>Apollō, apolo</i>	419
<i>Arentei</i>	56
<i>Aurōra</i>	122
<i>Auruncus</i>	<i>Voir Aurruncus</i>
<i>Aurruncus</i>	91, 92, 130
<i>Bacchus</i>	337
<i>Bellōna</i>	79, 350, 361, 362, 391, 392, 393

<i>Belolai</i>	<i>Voir Bellōna</i>
canumede	412
<i>Castor</i>	200
<i>Cērēs, ceres</i>	37, 50, 81, 130, 395
<i>Lēgīfēra</i>	81
<i>Cērus, Kerus</i>	87, 318, 350, 407
<i>Mānus</i>	88
<i>Coinquenda</i>	138
<i>Coira</i>	350, 408
<i>Commolenda</i>	138
<i>Concordīa</i>	350, 360, 365, 388
<i>Condītōr</i>	137
<i>Consīvūs</i>	440
<i>Consus</i>	137
<i>Convectōr</i>	137
<i>Cūpīdo, cupido</i>	412

<i>Deferunda</i>	138	<i>Mīnerva, Měnerva, menerva</i>	350, 366, 382, 384
<i>Deiveti</i>	268	<i>Neptūnus</i>	367, 432
<i>Devas Corniscas</i>	364	<i>Neuna</i>	243, 244
<i>Diāna</i>	127, 428	<i>Fata</i>	244
<i>Dīs</i>	267	<i>Nympha</i>	79
<i>Discordīa</i>	390	<i>Ōbārātōr</i>	136
<i>Dius Fidius</i>	303	<i>Occātōr</i>	136
<i>Duelonai</i>	<i>Voir Bellōna</i>	<i>Panda</i>	114
<i>Empanda</i>	115	<i>Pantica</i>	114
<i>Ēventūs Bonus</i>	87, 132	<i>Parca</i>	
<i>Fātuclus</i>	274	<i>Neuna, Nōna</i>	44
<i>Fātūus</i>	272, 326	<i>Patella</i>	114
<i>Fērōnīa</i>	415	<i>Persēphōnē</i>	71
<i>Fidēs</i>	302	<i>Pollūx, Polo(u)ces, Podlouquei</i> ...	126, 200, 201
<i>Flōra</i>	37, 122	<i>Portūnus</i>	387, 432
<i>Fortūna</i>	320, 350, 386	<i>Prosepnai</i>	<i>Voir Prōserpina</i>
<i>Praestīta</i>	320	<i>Proserpina</i>	80, 140
<i>Fūr(r)īna</i>	162	<i>Prōserpina</i>	71
<i>Gēnīta Māna</i>	117	<i>Rēparātōr</i>	135
<i>Hercūlēs</i>	99, 109, 110	<i>Rōbīgo</i>	130
<i>Tutanus</i>	111	<i>Rōbīgus</i>	130
<i>Hōnōs</i>	266	<i>Rūncīna</i>	92
<i>Inporcitōr</i>	135	<i>Saeturni</i>	<i>Voir Sāturnus</i>
<i>Insitōr</i>	135	<i>Sālūs</i>	350, 390
<i>Iūno</i>	350, 362, 380	<i>Sarrītōr</i>	136
<i>Monēta</i>	117	<i>Sāturnus</i>	378
<i>Iūturna</i>	162	<i>Sēmo</i>	
<i>Lāres</i>	76, 320	<i>Sancus</i>	302
<i>Praestītes</i>	76, 320	<i>Silvānus</i>	433
<i>Lāverna</i>	350, 398, 400	<i>Sōl</i>	125
<i>Lībēr</i>	44, 130, 293	<i>Stāta Māter</i>	75, 320
<i>Lībēra</i>	44	<i>Stātānus, Stātulinus</i>	75
<i>Losna</i>	<i>Voir Lūna</i>	<i>Statīna</i>	75
<i>Lūna</i>	125	<i>Subrūncīnātōr</i>	136
<i>Mamartei</i>	226	<i>Tellūs</i>	124
<i>Mānēs</i>	87	<i>Tempestātes</i>	86
<i>Mānia</i>	87, 117	<i>Terra (Mater)</i>	124
<i>Māter Mātūta</i>	87	<i>Vēnūs</i>	350, 395
<i>Mefītis</i>	415	<i>Vervactōr</i>	134
mercu-	376	<i>Vesta</i>	350, 371, 372
tītos	377	<i>Voluptās</i>	350, 407
<i>Mercūrīus</i>	350, 375, 428	<i>Vulcānus</i>	350, 374
<i>Měssōr</i>	137		

Index Etruscorum numinum

ais-	428
aita	71
amuce	207
apulu, aplu	419, 428, 429
artumes	428
castur	208
catmite	413
crapsti	429
culsans	430
fatuvs	46, 274, 336, 429
fuflungs	46, 336, 429
h(e)rclē	46, 99, 336, 429
luschnei	125
men(e)rva, mnev	354, 381, 385, 386, 428, 429
neθuns	129, 350, 359, 431
pultuce	207

selvans	432, 437
canlas	433
sanχuneta	432
tularias	435
seθlans	430
seθums	430
tinas cliniaras	206
tinia	433
tiur	127, 128, 429
turms	428
uni	99, 381, 429
usil	127, 128, 129, 429
vesuna	46, 336, 429
θesan	129
θuflθασ	336, 368
φersipnei	71

Index Graecorum numinum

Ἀθηνᾶ	428
Ἄιδης	54
Ἀπόλλων	419
Ἄρα	54
Ἀραντίς	54, 55
Ἀρέντα	57
Ἀρμονία	389
Ἀρτέμις	78
Ἀσκληπιός	396
Γανυμήδης	413
Δημήτηρ	44, 78
Διόνυσος	44
Βάκχειος	337
Διόσκουροι	200
Ἐρινύες	54
Ἔρις	390
Ἐρμῆς	55, 428
Ἔρως	413
Ἔστια	309, 373
Εὐκλής	44
Εὐκλος	44
Ζεὺς	89, 203
Ἐλευθέριος	294
Μειλίχιος	211

ὄμβριος	95
Πίστιος	115, 305
Τροπαῖος	90
Ἥδονή	407
Ἥλιος	127
Ἥρα	382
Ἥρακλῆς	88
Ἥως	122
Θεσμοφόρος	81
Κάστωρ	200, 209
Λάχεσις	246
Λήδη	200
Νύμφη	79
Ὅμοιοία	389
Οὐρανία	428
Πειθώ	302
Περσεφόνη	54
Πίστις	302
Πλούτων	267
Πολυδεύκης	200, 209
Πραξιδίκη	83
Ῥέα	78
Σελήνη	127
Ὑγεία	390

INDEX SACRORVM

aasas	42, 43, 205	naraklum	321
<i>aedes</i>	261	<i>piāculum</i>	311, 314
agerllúd	183	<i>poimunien</i>	46, 332
<i>aide(m)</i>	86	<i>Rōbīgāliā</i>	113
<i>anaceta</i>	60, 62, 66, 83	saahum	307
<i>ceria</i>	60	<i>sacaracirix</i>	59, 70
<i>āra</i>	42	<i>sācerdōs</i>	60
arvamen	183	<i>sacracrix</i>	67
arven	329	<i>cerria</i>	67
arvia	183	<i>herentatia</i>	262
asa	42	<i>sacrom</i>	261
<i>Cērēāliā</i>	38, 113	sacru	344
<i>dēlūbrum</i>	415	<i>sacrum</i>	76, 79, 164, 177
<i>donom</i>	232, 243, 245, 261, 403	sakaraklum	70, 225, 253
<i>dōnum</i>	233	sakaraklúm	100
dunum	292, 404	segnúm	210
dunúm	404	segúnú	198
esunu	329	semenies tekuries	327
<i>fānum</i>	100, 224	statíf	41
fīisnam	100	tabara	
<i>Flōrāliā</i>	38, 113	damatria	68
<i>flusare</i>	46, 122, 332	tefra	307, 310
fluusasiaís	37, 122	tefúrúm	307, 309
huntia	321, 326	vestiċia	322
húrz	37, 43, 205	vuku-	285, 314
<i>lūcus</i>	143, 314, 329	vukumen	329
<i>lustrātio</i>	314, 320	δουνωμ	248
lúvkeí	205	σεγωνω	197
mefa	323		

Index des racines indo-européennes

* <i>(H)reǵ-</i>	94	* <i>ǵeuH-</i>	165
* <i>bel-</i>	393	* <i>kend-</i>	209
* <i>b^heh₂-</i>	274, 326	* <i>kerh₁-</i>	50, 70, 318
* <i>b^heǵd^h-</i>	115, 302, 440	* <i>keǵp-</i>	347, 413
* <i>b^her-</i>	68, 138, 297	* <i>k^uelh₁-</i>	333, 440
* <i>b^her-</i>	387	* <i>leǵ-</i>	81
* <i>b^herǵ^h-</i>	284	* <i>leh₂-</i>	400
* <i>b^herH-</i>	166	* <i>leh₂u-</i>	400
* <i>b^herh₂-</i>	166	* <i>me(h₂)d-</i>	160
* <i>b^herH-ǵ-</i>	166	* <i>med-</i>	81
* <i>b^hleg-</i>	97	* <i>meh₂-</i>	87, 440
* <i>b^hleh₃-</i>	122	* <i>men-</i>	386
* <i>deh₃-</i>	146	* <i>neb^h-</i>	85, 359
* <i>deǵk-</i>	81, 324	* <i>nem-</i>	234
* <i>demh₂-</i>	194	* <i>neǵ-</i>	234
* <i>demh₂-</i> (2).....	195	* <i>peh₃-</i>	353, 357
* <i>d^heg^{uh}-</i>	85	* <i>peǵs-</i>	115, 357
* <i>d^heh₁-</i>	137, 270	* <i>pelh₂-</i>	421
* <i>d^heh₁s-</i>	100	* <i>per-</i>	120, 387
* <i>d^hueh₂-</i>	156	* <i>perk-</i>	319
* <i>ǵenh₁-</i>	117	* <i>peth₂-</i>	113, 440
* <i>ǵerh₂-</i>	296	* <i>peǵH-</i>	43
* <i>ǵ^hed-</i>	312	* <i>seǵ^h-</i>	257, 440
* <i>ǵ^hel-</i>	342	* <i>seh₁-</i>	135, 256
* <i>ǵ^her-</i>	37, 257	* <i>sek^u-</i>	348
* <i>ǵ^uem-</i>	132	* <i>sep-</i>	348
* <i>ǵ^uerH-</i>	146	* <i>ser-</i>	382
* <i>h₁eǵ-</i>	332	* <i>ser(h₃)-</i>	136
* <i>h₁em-</i>	138	* <i>sneh₁-</i>	241
* <i>h₁ep-</i>	276	* <i>steh₂-</i>	41, 72, 73, 151, 319, 440
* <i>h₁eǵs-</i>	373	* <i>sǵel-</i>	210
* <i>h₁leǵd^h-</i>	293, 440	* <i>tek-</i>	379
* <i>h₁nek-</i>	82	* <i>telh₂-</i>	125
* <i>h₁reǵd^h-</i>	131	* <i>temH-</i>	308
* <i>h₂eǵ-</i>	325	* <i>temh₁-</i>	309
* <i>h₂eǵ-</i> (2).....	326	* <i>teng-</i>	193
* <i>h₂eh₁s-</i>	42	* <i>tep-</i>	307
* <i>h₂emǵ^h-</i>	392, 405, 440	* <i>t^{ers}-</i>	124
* <i>h₂emh₃-</i>	325	* <i>tetk-</i>	310
* <i>h₂erh₃-</i>	136, 182	* <i>teǵh₂-</i>	112
* <i>h₂eru-</i>	55	* <i>treb-</i>	298, 300
* <i>h₂eǵh₁-</i>	180	* <i>tres-</i>	321
* <i>h₂nek-</i>	82	* <i>ueh₂ǵ^h-</i>	48
* <i>h₂uerg-</i>	93	* <i>uelh₃-</i>	226
* <i>h₂ǵes-</i>	373	* <i>uenH-</i>	238
* <i>h₃ep-</i>	276	* <i>uerb^h-</i>	134
* <i>h₃er-</i>	339	* <i>uerg-</i>	161
* <i>h₃reǵ-</i>	94	* <i>uert-</i>	91, 93

Annexes

Annexe 1. Correspondances des inscriptions sabelliennes	483
Annexe 2. Provenance et localisation des inscriptions	489
Annexe 3. La Table d'Agnone	496
Annexe 4. Les Tables Eugubines	498

Annexe 1. Correspondances des inscriptions sabelliques

Les inscriptions sont classées dans l'ordre de présentation géographique des *Imagines Italicae*.

Tableau 3 : Correspondances des inscriptions sabelliques

Crawford	Vetter (Ve)	Rix (ST)	Pocchetti (Pocc)	Lejeune (RV)
Vmbria				
		Um 1 (Tables E.)		
Vmbria 2	240	Um 23		
Vmbria 3		Um 38	9	
Sestinvm 1		Um 31		
Tadinvm 3	233	Um 7		
Fvlginae 2	235	Um 24		
Plestia 1		Um 17	2	
Plestia 2		Um 19	2b	
Plestia 3		Um 18		
Plestia 4		Um 20	2c	
Tuder 2	230	Um 16		
Ameria 1				
Sabini (?)				
Caere 2		Um 4		
Vestini				
Aveia 1	227	VM 9		
Peltvinvm 1		MV 10		
Fvrfo 1				
Incervlae 4	220	MV 5		
Marrucini				

Teate Marrvcinorvm 2	218	MV 1		
Teate Marrvcinorvm 3		MV 7	205	
Teate Marrvcinorvm 4		MV 6	204	
Paeligni				
Svperaeqvvm 3	217	Pg 6-7		
Corfinivm 6	213	Pg 9		
Corfinivm 7	211	Pg 14		
Svlmo 2	202	Pg 5		
Svlmo 3	203	Pg 4		
Svlmo 4		Pg 15		
Svlmo 5		Pg 17		
Svlmo 6	204	Pg 12		
Svlmo 7	207	Pg 13	214	
Svlmo 8	205	Pg 16		
Svlmo 9	208	Pg 19		
Svlmo 10	206	Pg 18		
Svlmo 11		Pg 20	211	
Marsi				
Marsi 1		VM 7		
Marrvvivm 1	225	VM 5		
Marrvvivm 2	224a, b	VM 4	222	
Svpinvm 1		VM 6	218	
Antinvm 1	223	VM 3		
Campania				
Capva 5	78	Cp 12		
Capva 7	81c	Cp 16		

Capva 10	80	Cp 23		
Capva 11		Cp 21		
Capva 20	94	Cp 25		
Capva 26	84	Cp 29		
Capva 31	136	Cm 12		
Capva 34	6	Cp 37		
Cvmae 4	108	Cm 9	132	
Cvmae 5		Cm 11	129	
Teanvm Sidicinvm 2		Si 3		
Teanvm Sidicinvm 3				
Teanvm Sidicinvm 4				
Teanvm Sidicinvm 5				
Hercvlanevm 1	107	Cm 10		
Pompei 6	27	Po 38		
Pompei 13	8	Po 1		
Pompei 36	21	Po 20		
Pompei 37	72a	Po 22		
Pompei 38	32	Po 55		
Pompei 39		Po 21	121	
Abella 1	1	Cm 1		
Abella 3		Cm 3		
Volsci				
Aqvinvm 2		Sa 61		
Hirpini				
Abellinvm 1		Hi 3		
Aeclanvm 1	165	Hi 6		

Aeclanvm 2	164	Hi 5		
Aeclanvm 3	162	Hi 4		
Pentri				
Venafrvm		Si 2	36	
Bovianvm or Saepinvm 1	140	Sa 22		
Bovianvm 41		Sa 60		
Saepinvm 4		Sa 59		
Terventvm 8	149	Sa 4		
Terventvm 9	155	Sa 16		
Terventvm 10		Sa 19	22	
Terventvm 18	150	Sa 7		
Terventvm 19		Sa 28	23	
Terventvm 20		Sa 24	16	
Terventvm 22				
Terventvm 33		Sa 9	20	
Terventvm 34	147	Sa 1		
Terventvm 35		Sa 26	33	
Terventvm 38	148	Sa 23		
Fagifvlae 3	175	Sa 30		
Frentani				
Histonivm 5	170	Fr 5		
Histonivm 7	172	Fr 4		
Lucania / Brettii / Sicilia				
Lucania or Brettii or Sicilia 1	193	Lu 26		
Lucania				
Paestvm 1		Lu 14	152	

Laos 2		Lu 46		
Potentia 1		Lu 5	175	28
Potentia 6	181c	Lu 9	157	4
Potentia 9		Lu 6	167	17 + 42
Potentia 10		Lu 7	168	18
Potentia 11		Lu 35	169	19
Potentia 12		Lu 27		56
Potentia 13		Lu 16	182	44 + 50
Potentia 14		Lu 34	171	21
Potentia 15		Lu 33	173	26
Potentia 16		Lu 32	159	6
Potentia 17		Lu 15	164	11
Potentia 18				
Potentia 19		Lu 36	177	33
Potentia 20		Lu 28	179	35
Potentia 21		Lu 29		52
Potentia 22	182	Lu 31	158	5
Potentia 23		Lu 64		58
Potentia 24		Lu 30	165	12
Potentia 40	183	Lu 13		
Bantia 1		Lu 1		
Bantia 2		Lu 38		
Brettii				
Vibo 2	187	Lu 25		
Sicilia				
Messana 4	196	Me 1 - Me 3		

Messana 5	196	Me 2		
Messana 7	197a	Me 5		
Velitrae 1	222	VM 2		

Annexe 2. Provenance et localisation des inscriptions

Tableau 4 : Provenance et localisation des inscriptions sabelliques

	Provenance et date de découverte	Dernière localisation connue
Vmbria		
Vmbria 2	S. Vittore di Cingoli, 1773	Florence, Museo Archeologico, sala XIV
Vmbria 3		Paris, Cabinet des Médailles
Sestinvm 1	Città di Castello (Tifernum Tiberinum), 1899	Berlin, Staatliche Museem, Münzkabinet
Tadinvm 3	Fossato di Vico (Heluillum), 1868	Perugia, Museo Archeologico Nazionale dell'Umbria
Fvlginae 2	Foligno, S. Maria in Campis, 1618	Foligno, Museo Archeologico
Plestia 1	Colfiorito, Piano del Casone, 1962	Colfiorito, Museo Archeologico
Plestia 2		
Plestia 3		
Plestia 4		
Tuder 2	Todi, Monte Santo, 1835	Rome, Museo Gregorio Etrusco
Ameria 1	Amelia, avant 1788	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Sabini (?)		
Caere 2		Tolfa, Museo civico
Vestini		
Aveia 1	Villa di S. Angelo, 1755	L'Aquila, Museo Nazionale dell'Abruzzo
Peltvinvm 1	Peltuinum	Chieti, Soprintendenza Archeologica per l'Abruzzo
Fvrfo 1	Castelvecchio Calvisio	Castelvecchio Calvisio

Incervlae 4	Navelli, S. Maria Incerulis	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Marrucini		
Teate Marrvcinorvm 2	Rapino, Grotta del Colle	Moscou, Pushkin Museum of Fine Arts
Teate Marrvcinorvm 3	Torre dei Passeri	S. Clemente a Casauria, Museo di S. Clemente
Teate Marrvcinorvm 4	Inconnu	
Paeligni		
Svperaeqvvm 3	Castelvecchio Subequo, loc. S. Agata, Campo Macrano, 1920-1	Chieti, Museo Nazionale
Corfinivm 6	Corfinio, nécropole, zone A, 1877	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Corfinivm 7	Corfinio, 1880	Corfinio, Museo S. Pelino
Svlmo 2	Sulmona	Sulmona, Museo Archeologico
Svlmo 3		
Svlmo 4		
Svlmo 5	Sulmona, Fonte d'Amore, avant 1973	
Svlmo 6	Pettorano, 1892	
Svlmo 7	Sulmona	
Svlmo 8		
Svlmo 9	Sulmona, 1925	
Svlmo 10	Introdacqua	
Svlmo 11	Sulmona, loc. Casino Maione, avant 1973	
Marsi		
Marsi 1	Lac Fucin (?) entre 1854 et 1861	Paris, Musée du Louvre

Marrvivism 1	S. Benedetto dei Marsi, loc. Civita, 1810	Alvito, Museo Graziani
Marrvivism 2	S. Benedetto dei Marsi	
Svpinvm 1	Trasacco, loc. Madonelle, 1974	Chieti, Soprintendenza Archeologica per l'Abruzzo
Antinvm 1	Civita d'Antino, 1819	Paris, Musée du Louvre
Campania		
Capva 5	S. Maria Capua Vetere	Capua, Museo Provinciale Campano
Capva 7	S. Maria Capua Vetere, 1845	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Capva 10	S. Maria Capua Vetere	London, British Museum
Capva 11	S. Maria Capua Vetere, 1889	Frankfurt am Main, Archäologisches Museum
Capva 20	S. Maria Capua Vetere	Capua, Museo Provinciale Campano
Capva 31	Marcianise	
Capva 26	S. Maria Capua Vetere, fondo Paturrelli, avant 1889	
Capva 34	S. Maria Capua Vetere, 1876	Naples, Museo Archeologico Nazionale, Medagliere
Cvmae 4	Cuma, temple d'Apollon, 1911	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Cvmae 5	Cuma	
Teanvm Sidicinvm 2	Teano, théâtre, 1998	Teano, Museo Nazionale
Teanvm Sidicinvm 3	Loc. Loreto, sanctuaire	
Teanvm Sidicinvm 4	Teano, loc. Loreto	
Teanvm Sidicinvm 5		
Hercvlanevm 1	Ercolano, 1739	
Pompei 6	Pompei, VIII, 5, 19, 1896	Pompei, VIII, 5, 19
Pompei 13	Pompei, Porta di Stabia, 1851	

Pompei 36	Pompei, Casa del Fauno, 1831	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Pompei 37	Pompei, I, 3, 20, 1869	
Pompei 38	Pompei, VI, 7, 18, 1840	Pompei, VI, 7, 18
Pompei 39	Pompei, Via Vittorio Emanuele III	Pompei Scavi, inv. 13150
Abella 1	Avella, avant 1745	Nola, Seminario Diocesano
Abella 3	Avella, loc. Santissimo	Salerno, Museo Archeologico Provinciale
Salernvm 3	Salerno, Fratte, 1963	
Volsci		
Aqvinvm 2	Castrocielo, loc. Mèfete	Cassino, Museo Archeologico Nazionale
Hirpini		
Abellinvm 1	Valle d'Ansanto, Sanctuaire de Méfitis, fin des années 1950	
Aeclanvm 1	Passo di Mirabella, Torre Bosco-Ischitella	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Aeclanvm 2	Passo di Mirabella	
Aeclanvm 3	Passo di Mirabella loc. Cavuoto-Sant'Antonio, 1930	
Pentri		
Venafrvm 1	Venafro	Chieti, Museo Nazionale
Bovianvm or Saepinvm 1	Boiano or Altilia, 1882 ou avant	Paris, Cabinet des Médailles (Introuvable)
Bovianvm 41	Campochiaro, loc. Civitella, 1987	Saepinum, Museo Archeologico
Saepinvm 4	San Pietro di Cantoni	
Terventvm 8	Pietrabbondante, vers la facade du temple A, 1857	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Terventvm 9		

Terventvm 10	Pietrabbondante, vers le temple A, 1959	Pietrabbondante, Dépôt supérieur
Terventvm 18	Pietrabbondante, avant 1840, vers la scène du théâtre	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Terventvm 19	Pietrabbondante, près du temple B, 1961	Pietrabbondante, Dépôt supérieur
Terventvm 20	Pietrabbondante, à gauche du temple B, 1959	Campobasso, Soprintendenza Archeologica per il Molise
Terventvm 22	Pietrabbondante, <i>domus publica</i> , 2006	Pietrabbondante, Soprintendenza Archeologica per il Molise
Terventvm 33	Pietrabbondante, loc. Colle Vernone	Pietrabbondante, dépôt inférieur
Terventvm 34	Capracotta, Fonte del Romito	London, British Museum, Greek and Roman Department
Terventvm 35	Vastogirardi, loc. S. Angelo	Campobasso, Soprintendenza Archeologica per il Molise
Terventvm 38	Loc. Macchielunge	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Fagifvlæ 3	Macchia Valfortore, 1752	
Frentani		
Histonivm 5	Vasto, Punta di Penna, 1846	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Histonivm 7	Tufillo, Monte Farano	Chieti, Museo Nazionale
Lucania / Brettii / Sicilia		
Lucania or Brettii or Sicilia 1	Sud de l'Italie	Paris, Cabinet des Médailles, Collection Froehner
Lucania		
Paestvm 1	Paestum, <i>eklesiasterion</i>	Paestum, Museo Nazionale inv. 134740
Laos 2	Laos, nécropole ouest, 1963	Regio Calabria, Museo Nazionale

Potentia 1	Rossano di Vaglio, cour centrale, 1971	Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata
Potentia 6	Rossano di Vaglio	
Potentia 9	Rossano di Vaglio, cour centrale, 1971 et 1974	Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata
Potentia 10	Rossano di Vaglio, cour centrale, 1970	
Potentia 11	Rossano di Vaglio, mur nord-ouest de la cour centrale, 1970	
Potentia 12	Rossano di Vaglio, stoa, 1986	
Potentia 13	Rossano di Vaglio, stoa, 1974	
Potentia 14	Rossano di Vaglio, mur nord-ouest de la cour centrale, 1970	
Potentia 15	Rossano di Vaglio, coin ouest de la cour centrale, 1970	
Potentia 16	Rossano di Vaglio, maisons Danzi et Milano, 1962	
Potentia 17	Rossano di Vaglio, pièce III	
Potentia 18	Rossano di Vaglio, mur nord-ouest de la cour centrale, 2002	
Potentia 19	Rossano di Vaglio, stoa, 1972	
Potentia 20	Rossano di Vaglio, 1972	
Potentia 21	Rossano di Vaglio, sol près de la stoa, 1979	
Potentia 22	Rossano di Vaglio, avant 1923	Potenza, Museo Provinciale
Potentia 23	Rossano di Vaglio, mur sud-ouest de la stoa, 1999	Potenza, Soprintendenza Archeologica per la Basilicata
Potentia 24	Rossano di Vaglio, pièce III, 1970	
Potentia 39	Serra di Vaglio, 1961	Potenza, Museo Provinciale

Potentia 40	Tricarico, Piano della Civita, avant 1898	
Bantia 1	Banzi	Naples, Museo Archeologico Nazionale
Bantia 2	Banzi, S. Maria di Banzi	Venosa, Museo Archeologico Nazionale
Brettii		
Vibo 2	Vibo Valentia	Vibo Valentia, Museo Capialdi
Cavlonia 2	Monasterace Marina	Soprintendenza Archeologica per la Calabria
Sicilia		
Messana 4	Messina, foro Giudeca, 1612 - 1613	Messina, Museo Regionale
Messana 5	Messina, 1658 et 1815	
Messana 7	Messina, 1912	
Velitrae 1	Velletri	Naples, Museo Archeologico Nazionale

Annexe 3. La Table d'Agnone



Source : London, British Museum, inv. 1873, 0820.149

Figure 237 : Table d'Agnone face A

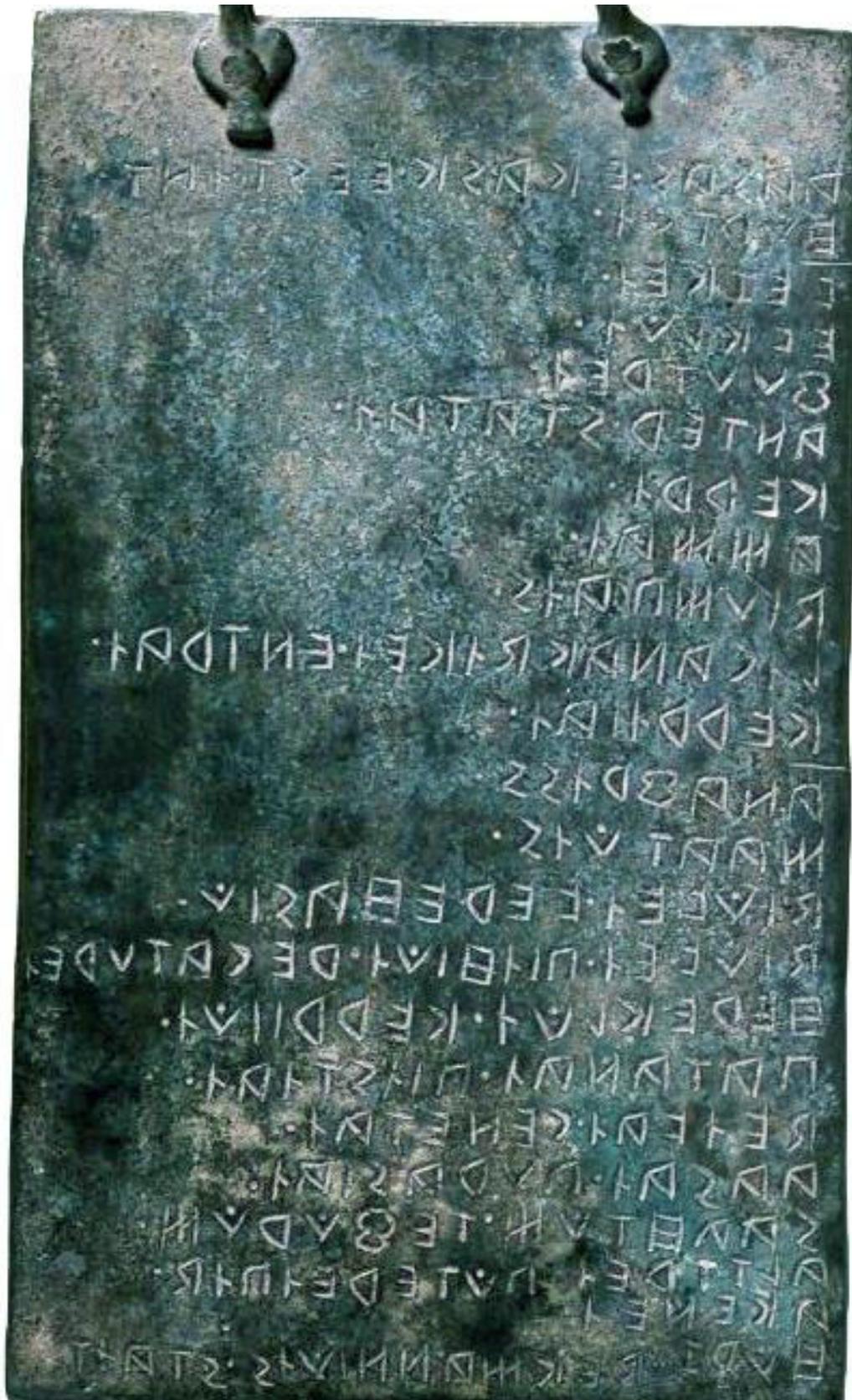


Figure 238 : Table d'Agnone face B

Source : London, British Museum, inv. 1873, 0820.149

Annexe 4. Les Tables Eugubines

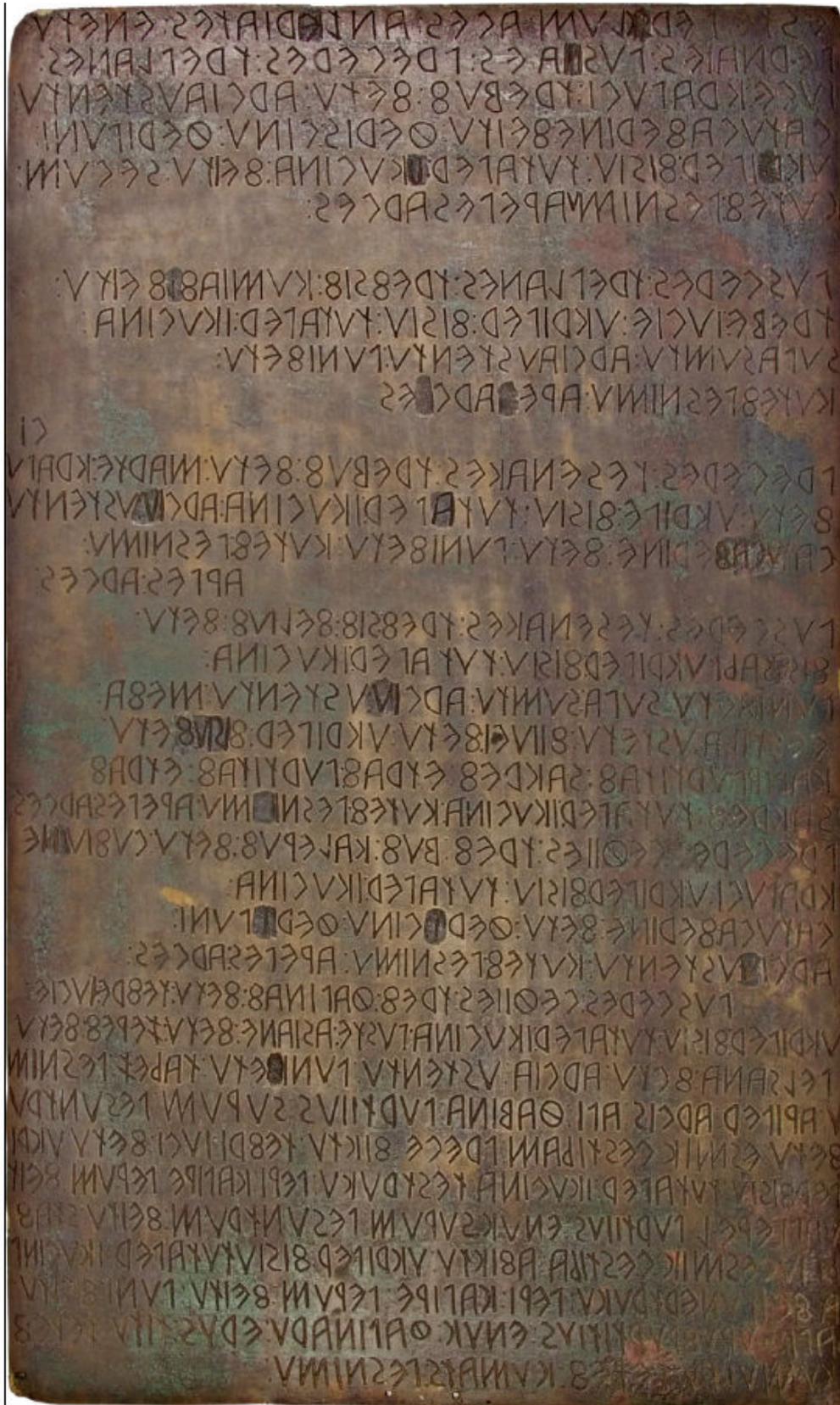


Figure 239 : Table Eugubine Ia

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli

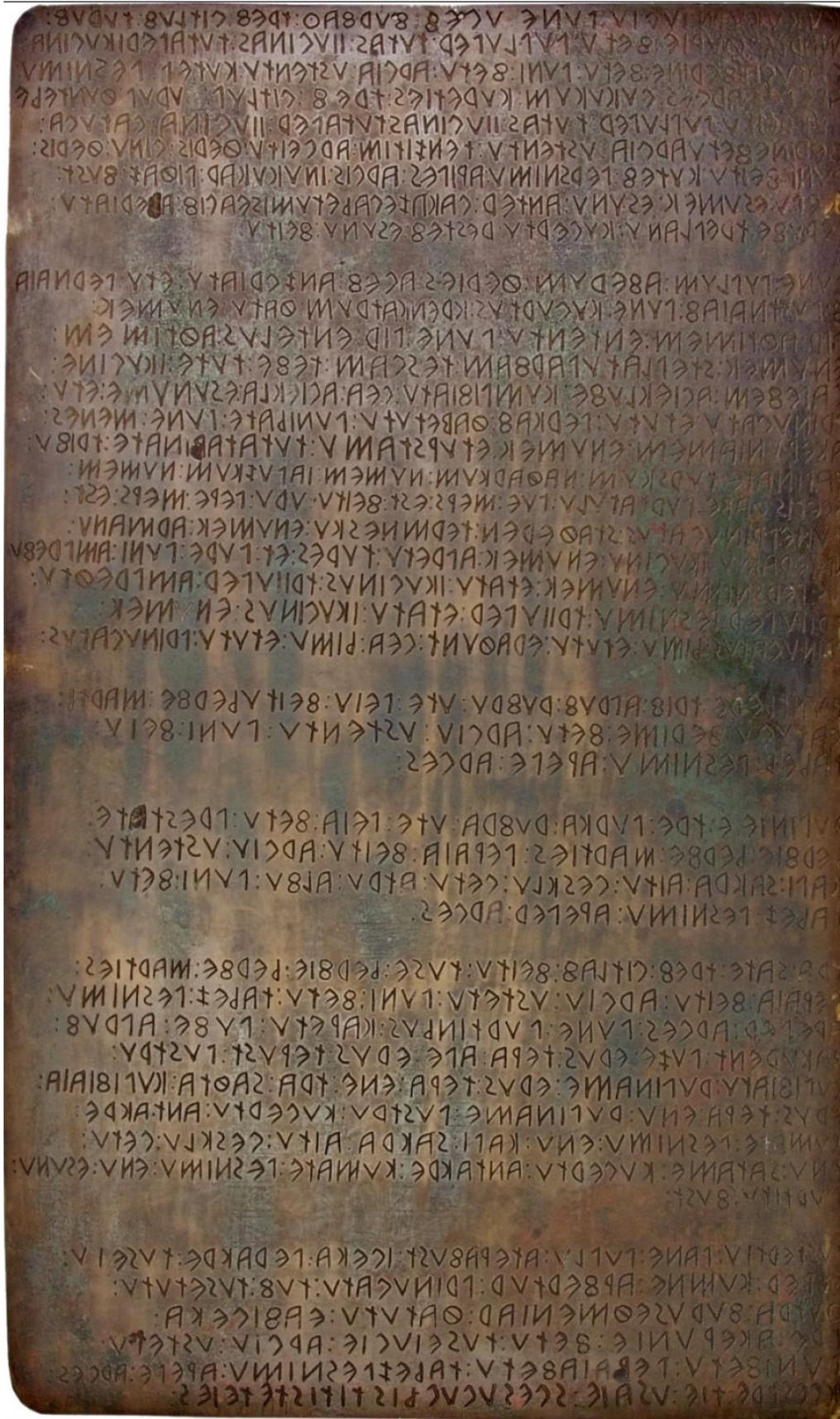


Figure 240 : Table Eugubine Ib

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli

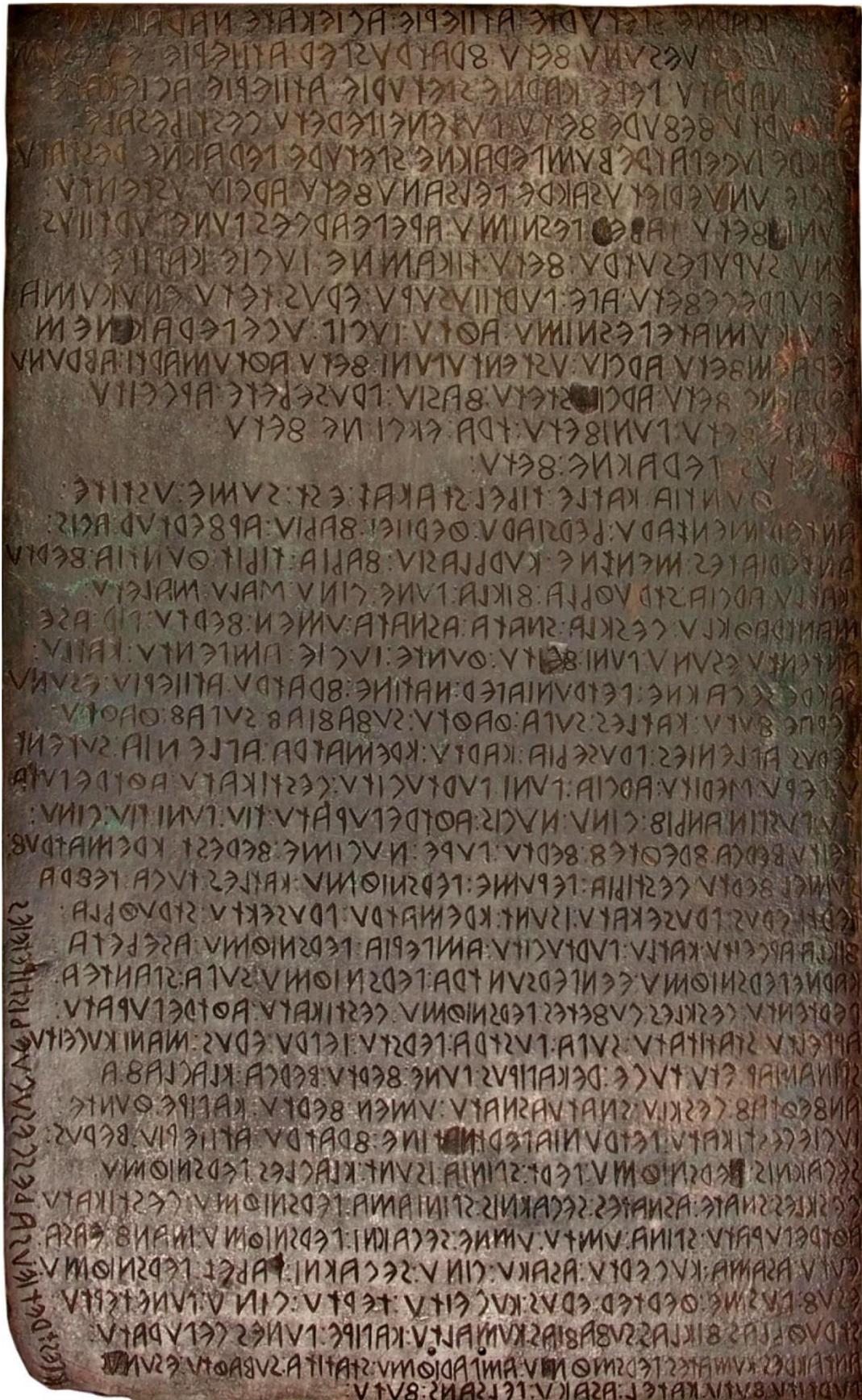


Figure 241 : Table Eugubine Ila

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli



Figure 242 : Table Eugubine IIb

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli

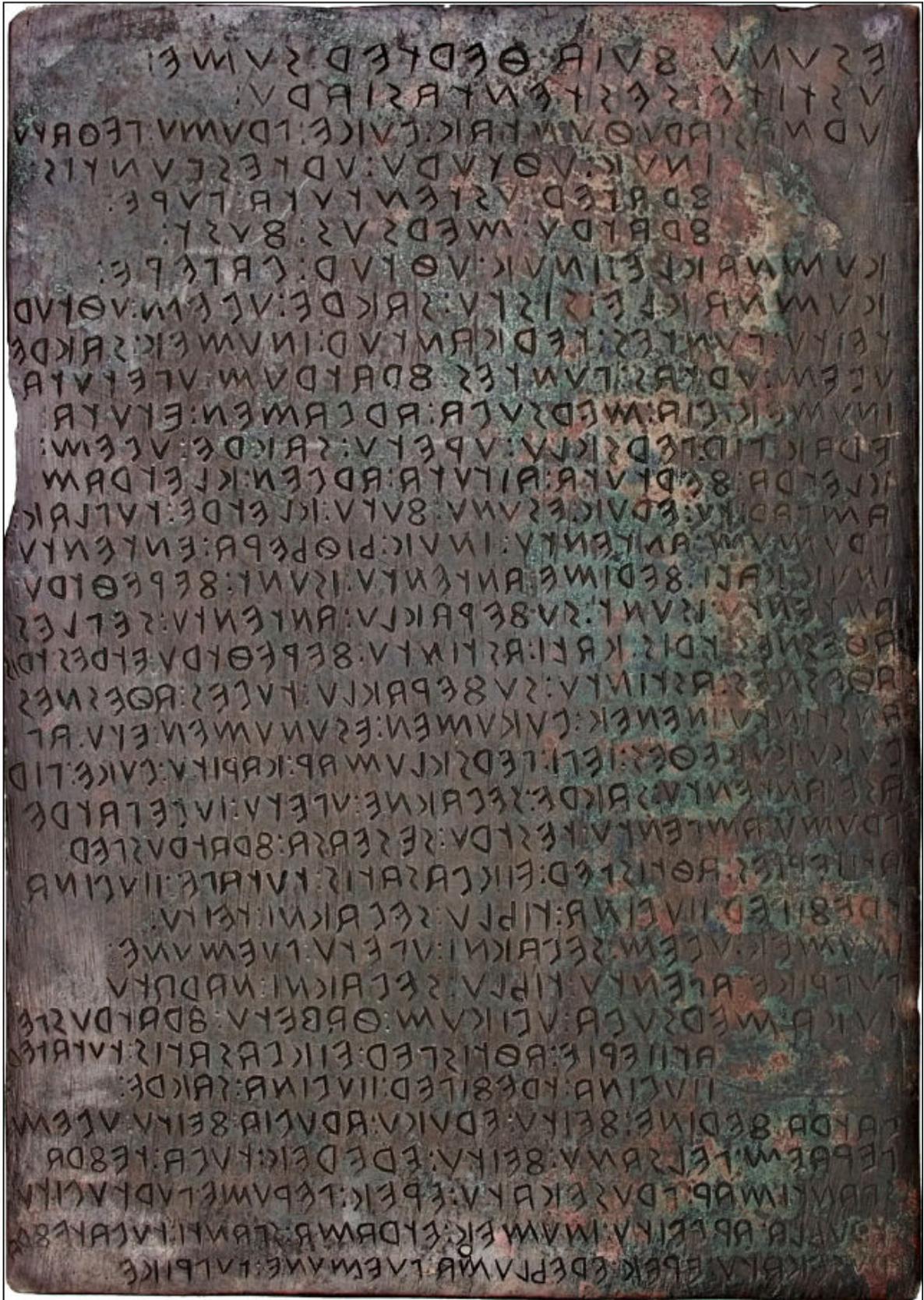


Figure 243 : Table Eugubine III

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli



Figure 244 : Table Eugubine IIIb

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli



Figure 245 : Table Eugubine IV

Source : Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli



Figure 246 : Table Eugubine IVb

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli

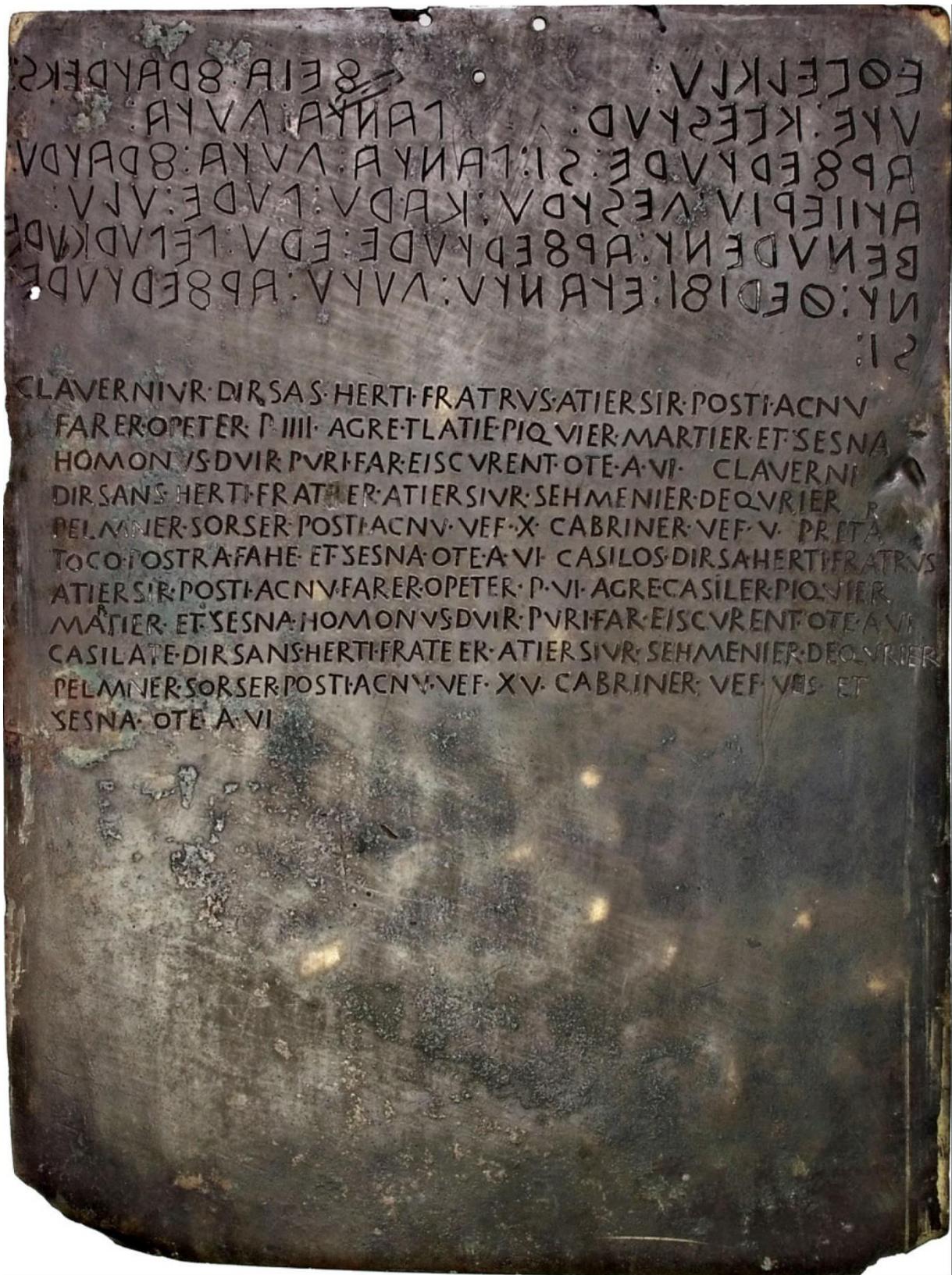


Figure 247 : Table Eugubine Vb

Source : Gubbio, Museo Civico di Palazzo dei Consoli

Ensembles théonymiques de l'Italie médio-républicaine : pour une étude linguistique des corpus épigraphiques et des sources littéraires

Le présent ouvrage entend proposer une vision d'ensemble des panthéons de l'Italie antique d'époque républicaine, à travers l'étude des ensembles théonymiques des trois principales langues italiennes dont l'épigraphie nous a laissé de nombreuses attestations de date contemporaine : osque, ombrien, latin. Dans le domaine osque, l'inscription de la Table d'Agnone révèle selon nous une forte empreinte de l'hellénisme, mais son organisation met également en lumière des faits théologiques, et des théonymes, proprement italiens, que l'on retrouve par exemple dans le monde latin, et dans d'autres corpus osques : ainsi dans le sanctuaire de Rossano di Vaglio, nous observons de telles convergences italiennes, comme l'association du monde agricole au domaine militaire, ainsi que des figures de divinités féminines qui échappent aux grilles de classification trifonctionnelle. À la différence de la Table d'Agnone, ainsi que du sanctuaire de Pietrabbondante qui marque vraisemblablement une plus grande influence romaine, celui de Rossano présente des divinités qui semblent davantage indigènes ; pourtant la dimension hellénisée d'un tel sanctuaire ne doit pas non plus être mise à l'écart, elle est par ailleurs confirmée par l'archéologie. Dans le domaine ombrien, les Tables Eugubines et leurs nombreuses divinités révèlent une théologie complexe, qui montre de nombreux points de comparaison avec le monde latin, mais vraisemblablement également avec le monde étrusque, dont la théonymie est intrinsèquement liée, pour une partie du panthéon du moins, aux langues italiennes. Enfin, la comparaison avec les corpus de divinités du monde latin, notamment la série des coupes en céramique des *pocola deorum* du Latium, mais également à Préneste et dans l'*ager Faliscus*, semble également confirmer le rôle majeur des échanges entre les théologies italienne, grecque, étrusque, qui présentent chacune leur originalité. Nous montrons par ailleurs comment ces échanges s'appuient sur des processus linguistiques précis, à travers les emprunts, calques morphosémantiques, traductions, syncrétismes et interprétations.

Mots-clés : Italie antique ; théonymie ; langues italiennes ; sabellique ; épigraphie ; linguistique ;

Theonymic Groups in Italy in the Mid-Republican Period : for a Linguistic Study of Epigraphic Corpora and Literary Sources

In this work, we intend to provide a broad overview of Ancient Italian pantheons from the Republican age through the study of god names. Our study focuses on theonymic groups from the three main Italic languages, which possess to this day the largest epigraphical corpus, i.e. Oscan, Umbrian and Latin. On the Oscan side, the Tablet of Agnone bears testimony of a profoundly Hellenized background, but its structure also reveals typically Italic theological features as well as theonyms. Similar features can be found in the Roman world and other Oscan corpora, especially the sanctuary of Mefitis at Rossano di Vaglio, which is central in our study. One may notice, for example, the common association of agrarian divinities to military contexts, or the importance of feminine divinities, which elude trifunctional classification. Unlike the tablet of Agnone or the Pietrabbondante sanctuary, which bear more significant traces of Roman influence, the sanctuary of Rossano seems to present a more indigenous set of theonyms – although we have to keep in mind that the site also belongs to Hellenized territory, as confirmed/demonstrated by archeological research. On the Umbrian side, the Iguvine Tablets reveal a complex theology, and some features which are very similar to what we can find in Latin and Etruscan worlds – the latter showing significant Italic influence in its theonymy. Finally, comparisons with Latin corpora, such as the *pocola deorum* ceramics collection from Latium, and with Faliscan and Praenestine Latin, confirm the major part played by exchanges



between Italic, Greek, and Etruscan theologies. This work also demonstrates how these exchanges rely on specific linguistic processes, viz. borrowings, morphosemantic calques, translations, syncretism and interpretations.

Keywords : Ancient Italy, theonymy, Italic and Sabellian languages ; epigraphy, linguistics

